



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

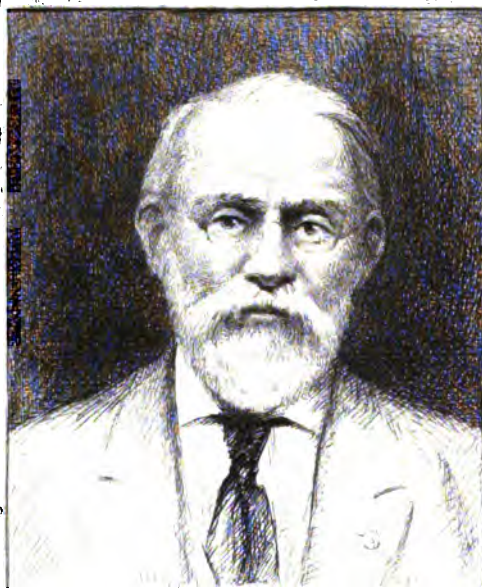
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



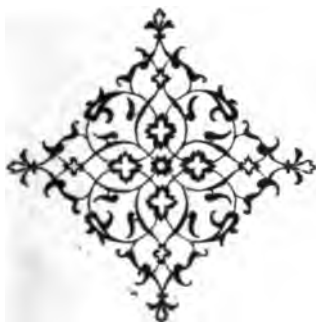
SILAS WRIGHT DUNNING
BEQUEST
UNIVERSITY of MICHIGAN
GENERAL LIBRARY



BULLETIN
DE
LA DIANA

TOME NEUVIÈME

1896 & 1897



IMPRIMERIE ÉLEUTHÈRE BRASSART
RUE DES LEGOUVÉ, 20
MONTBRISON
1898.

BULLETIN DE LA DIANA.



BULLETIN
DE
LA DIANA

TOME NEUVIÈME

1896 & 1897



IMPRIMERIE ÉLEUTHÈRE BRASSART
RUE DES LEGOUVÉ, 20
MONTBRISON

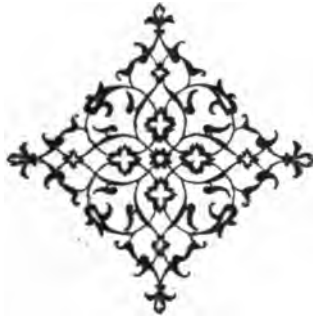
1898.



BULLETIN
DE
LA DIANA

TOME NEUVIÈME

1896 & 1897

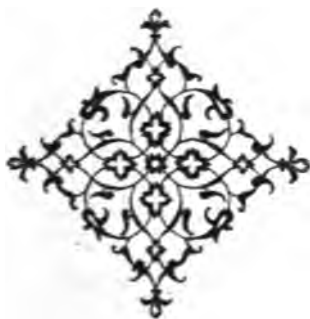


IMPRIMERIE ÉLEUTHÈRE BRASSART
RUE DES LEGOUVÉ, 20
MONTBRISON
1898.

BULLETIN
DE
LA DIANA

TOME NEUVIÈME

1896 & 1897



IMPRIMERIE ÉLEUTHÈRE BRASSART
RUE DES LEGOUVÉ, 20
MONTBRISON
1898.

ilanning
1701/1715.
742-257
14847



JANVIER — MARS 1896

BULLETIN DE LA DIANA



I.

PROCÈS-VERBAL DE LA RÉUNION DU 2 MARS 1896.

PRÉSIDENCE DE M. LE COMTE DE PONCINS, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à une heure et demie.

Sont présents : MM. Achalme, A. Brassart, E. Brassart, abbé Brosse, abbé Claret, Coudour, J. Déchelette, Desjoyaux, Favarcq, de Fréminville, abbé Forest, H. Gonnard, Jacquet, Jordan de Sury, Lachèze, Lachmann, Lafay, E. Le Conte, Maillon, vicomte de Meaux, E. Morel, comte du Peloux, docteur Perdu, baron des Périchons, comte L. de Poncins, abbé Relave, Rochigneux, J. Rony, L. Rony, abbé Sachet, Alph. de Saint-Pulgent, abbé Vanel, abbé Versanne.

M. E. Jeannez s'est fait excuser de ne pouvoir assister à cette séance.

*Le Sceau d'Alix de Chacenay. — Communication de
M. le comte Léon de Poncins.*

M. le comte de Pōncins entretient la Société d'un sceau d'Alix de Chacenay, comtesse de Forez, figuré et commenté par M. L. Coutant dans une notice publiée en 1852, qui vient d'entrer dans la bibliothèque de la Diana. Il n'existe plus d'exemplaire original de ce sceau, mais l'auteur s'est servi de la description qu'en a laissé Vignier et d'une copie sculptée en médaillon sur la grande cheminée du salon du château de Chacenay.

Ce médaillon est ogival comme le sceau qu'il reproduit. Alix y figure, couronne en tête, assise sur un cheval galopant à gauche, un faucon prêt à prendre son essor posé sur sa main droite, la gauche tenant négligemment les rênes. Elle est vêtue d'une robe longue et d'un ample manteau qui couvre entièrement la croupe du cheval. Détail très particulier et signalé déjà par Vignier, le bas de ce manteau porte un petit écu chargé de sept besants. Autour du médaillon, on lit : SCEL D'ALIX BARONNE DE CHACENAY MCCLXII.

Il est difficile de regarder cette légende comme la reproduction littérale de celle du sceau original. Le mot *baronne*, au lieu de *dame*, paraît suspect ; quant à la date 1272, c'est probablement celle de l'acte auquel le sceau était appendu. D'ailleurs il n'y a aucune raison de croire que la figure d'Alix n'est pas la copie fidèle, sauf quelque altération dans le style et les détails, de celle gravée sur le sceau qui a servi de modèle.

L'intérêt principal de ce petit monument est dans

les armoiries qui, au lieu de s'étaler sur le manteau d'Alix, sont inscrites dans un petit écusson au bas de celui-ci.

Après la mort de Guy V survenue en 1259 et dès 1260, Alix de Chacenay épousa, en secondes noces, Guillaume, vicomte de Melun, qui portait d'*azur à 7 besants d'or*. Les armes de son manteau sont donc celles de ce second mari. Mais c'est à tort que M. Coutant a supposé qu'elle avait abandonné ses armes propres. En effet, Vignier dit que le contre-sceau d'Alix de Chacenay portait un *chien* rampant : or, selon la remarque très juste de M. Steyert (1), ce prétendu chien devait être le lion des armes de Brienne, famille à laquelle appartenait Alix.

Par charte d'août 1255, le comte Guy V et sa femme, agissant comme seigneurs de Chacenay, affranchirent leurs sujets de toutes tailles et leur concédèrent la justice du lieu, réservé certains cas, le tout moyennant le paiement de redevances déterminées. M. Coutant donne une analyse de cet acte, dont celui qu'authentiquait le sceau vu par Vignier lui paraît avoir été une confirmation.

L'ancienne cloche et les églises successives d'Essertines-en-Donzy. — Communication de M. l'abbé Vanel.

Dans une spirituelle communication, M. l'abbé Vanel entretient l'Assemblée de la vieille cloche d'Essertines-en-Donzy.

Très-belle de forme, bien que de dimensions mo-

(1) La Mure-Chantelauze, I, 502 n.

destes, 0^m 80 de hauteur sur 0^m 75 de diamètre, cette cloche porte l'inscription suivante en capitales romaines.

† S. DIONISI. ORA. PRO. NOBIS. M. IE.
MOLON. C. M. C. P. H. CLE. R. S. L. 1632.

† H. IE. DE LA FORGE. CAP^E : CHA. DE.
DONZY : PA. BARBE. MEAUDRE. SA. FEM :
MA : M. B. GAREL. N

R M : JV : DV : MAS : GA : E. C. F. D. V.

La première partie de l'inscription est séparée de la seconde par une suite de six cartouches renfermant autant de petits personnages abrités sous des niches gothiques. Ces figures un peu frustes sortent évidemment de matrices ayant déjà fait un long service. Ce sont : 1^o saint Antoine revêtu d'une chape, un livre à la main gauche, la droite appuyée sur le *tau* et tenant une clochette ; à ses pieds le traditionnel animal dont le diable prit l'aspect pour tenter l'ermite ; 2^o sainte Barbe, avec un diadème, son sceptre et la tour emblématique ; 3^o un évêque mitré, crossé et bénissant ; 4^o un diacre en dalmatique, une palme d'une main, un calice de l'autre ; 5^o saint Jean-Baptiste avec l'attribut ordinaire de l'agneau ; 6^o sainte Catherine, à laquelle on a donné un livre pour caractéristique.

Au bas de la robe, un peu au-dessous d'un triple cordon, un beau monogramme du Christ : le chiffre JHS est entouré d'une gloire de nuages, ovale, d'où s'échappent des têtes d'anges joufflus. A l'opposé, un autre médaillon offre la Vierge mère allaitant son divin Enfant ; elle n'est qu'à mi-corps et comme por-

tée sur le croisant de la lune, à laquelle on a comparé sa beauté : *Pulchra ut luna*.

Tous ces reliefs paraissent se retrouver sur d'autres cloches à peu près contemporaines : l'ancienne cloche de Saint-Romain d'Urfé, 1596 (1); *Sauveterre* de Saint-Martin-la-Sauveté, 1617 (2); une des cloches de Bard, 1647 (3). Toutes sont des produits de fondeurs de la famille Mosnier, de Viverols.

Avec un peu d'imagination, dit M. l'abbé Vanel, on pourrait indiquer le choix des bienheureux dont les images décorent la cloche d'Essertines. Saint Jean-Baptiste était le patron du parrain et aussi du curé. Sainte Barbe était la patronne de la marraine. L'évêque et le diacre anonymes sont peut-être saint Denys, patron de la paroisse, et son compagnon saint Éleuthère. A la vérité, l'usage était de représenter ces deux saints portant leur tête dans les mains. Mais le fondeur ne possédant probablement pas ce type dans sa collection de matrices; il fit agréer les figures d'un évêque et d'un diacre quelconques, et faute de mieux on se contenta de ces passe-partout. Enfin la présence de saint Antoine et de sainte Catherine pourrait être motivée par l'existence à Essertines de confréries ou *royaumes* sous leur vocable.

Plusieurs des personnages nommés dans l'inscrip-

(1) Vincent Durand, *Cloches de Saint-Marcel et de Saint-Romain d'Urfé*. *Bulletin de la Diana*, II, 47. — J. Déchelette, *Inscriptions campanaires de l'arrondissement de Roanne*, p. 27.

(2) Vincent Durand, *Sur deux cloches du nom de Sauveterre*. *Revue Forézienne*, 1867, p. 281. — J. Déchelette, *Inscriptions campanaires etc.*, p. 21.

(3) T. Rochigneux, *Inscriptions campanaires de Bard et de Chandieu*. *Bulletin de la Diana*, V, p. 344.

tion sont connus par d'autres documents.

Messire Jean Molon, nommé à la cure d'Essertines par le prieur commandataire de Montrotier, avait pris possession de son bénéfice au mois de février 1610. Il établit à Essertines un pardon du Saint-Esprit, reconstitua l'association de Saint-Antoine, dévotion que les Antonins de Feurs avaient probablement répandue autour de leur commanderie, et se fit inscrire avec nombre de ses paroissiens à la confrérie du Rosaire instituée à Jas. Il mourut plus que septuagénaire, le 19 juin 1650, et fut enterré le lendemain dans l'église, près des marches de l'autel.

M. Molon, qui avait refusé de s'éloigner de sa paroisse, paraît en avoir été fort aimé, témoin le nombre considérable de familles qui tinrent à honneur de l'avoir pour parrain de leurs enfants. Mais son administration fut attristée par la peste qui, pendant l'année 1631, celle précisément qui précéda le baptême de la cloche, vint fondre sur Essertines et y fit de nombreuses victimes pendant les mois de juillet, août et septembre. La terreur fut à un moment si vive, que l'on n'osait plus apporter les morts à l'église. Les registres paroissiaux nous apprennent en effet que Vincent Fontanières et ses deux petites-filles furent immédiatement après leur décès enterrées dans leur jardin.

Le parrain de la cloche, honorable Jean de la Forge, capitaine châtelain de Donzy, fonctions presque héréditaires dans sa famille, était fils de Jérôme de la Forge et d'Anne Paparel, bourgeois de la Valette. Sa sœur Catherine avait épousé un des plus notables habitants d'Essertines, Jean Vial, dit du Mas, nommé aussi dans l'inscription. Cette famille de la Forge,

qui a eu des représentants à Pouilly, Néronde, Pannissières et Feurs, semble être un rameau de la famille de la Forge, de Cervière, dont un membre serait venu s'établir à Donzy au milieu du XV^e siècle; toutefois cette communauté d'origine a été contestée (1).

Au trois noms précédents et à celui de Barbe Meaudre, femme de Jean de la Forge on peut ajouter celui de Benoît Garel, notaire et aussi quelque peu médecin, le seul dont le séjour ait laissé un souvenir à Essertines ; mais il reste encore à interpréter dans l'inscription dix-neuf lettres séparées par des points. Faut-il y voir les initiales des noms des souscripteurs, des luminiers, des consuls en charge? Est-ce un texte de l'écriture sainte ? Une formule de la liturgie ? La première hypothèse est la plus probable.

Les cloches une fois installées dans leur clocher, ne dérogent guère à leurs habitudes sédentaires, si ce n'est pour faire, comme le savent tous les enfants, une fois par an le voyage de Rome. Celle d'Essertines a été d'humeur plus inconstante, car elle a occupé successivement trois, sinon quatre domiciles.

La tour où elle fut d'abord suspendue et à laquelle on accédait par un escalier extérieur s'élevait au chevet d'une église peu vaste, mal éclairée, basse de voûte, dont le chœur n'avait pas de fenêtre et dont la nef était couverte d'un simple lambris. Point de bancs pour s'asseoir. Cet humble édifice suffisait néanmoins à la population d'une paroisse dont « les

(1) Cf. *Feurs*, par l'abbé Duguet, dans les *Mémoires de la Diana*, t. VI, *passim*.

communiantes ne dépassaient pas 260, qui payait 700 livres de grande taille et où l'on ne rencontrait pas 5 domaines possédant des bœufs (1) ».

Mais le temps a raison de tout, et au milieu du XVIII^e siècle le clocher menaçait ruine. François-Alexandre d'Albon, chanoine, comte de Lyon, prieur commendataire de Montrotier, fut prié d'assister à la visite des lieux et à l'estimation des travaux devenus nécessaires, dont la dépense lui incombait en sa qualité de décimateur de la paroisse. Il se rendit à cette invitation et sur le champ promit une somme de 500 livres (2). On se mit à l'œuvre sans retard les murs furent abattus et reconstruits sur un plan un peu plus vaste. Le sanctuaire ainsi agrandi fut percé de deux fenêtres, le maître autel remplacé par un autel doré, enfin, on eut une sacristie neuve. Le nouveau clocher était dépourvu de flèche, mais il était surmonté d'une girouette et du coq traditionnel (3). On avait marché vite, les réparations commencées en mars 1760 étaient terminées au mois d'août. M. Parisis était alors curé (4). L'entrepreneur

(1) Requête adressée par les habitants à l'Intendant de Lyon.

(2) Quittance de cette somme, versée en deux termes, passée à M. Magdinier, de Saint-Agathe, fermier et intendant de M. d'Albon.

(3) 13 avril 1761. — Payé à Bréassier, de Saint-Laurent de Chamousset, pour la girouette du clocher, 20 livres (Archives paroissiales, compte de la Luminaire).

(4) M. Simon Parisis fut curé d'Essertines du commencement de l'année 1760 au mois d'août 1779. — Il eut pour successeur M. Jean-Pierre Peillon, qui mourut à Essertines le 25 octobre 1802. L'église ne resta fermée que pendant les plus mauvais jours de la Terreur; dès 1796, M. Peillon y administrait les Sacrements.

fut Joseph Bost-Firmin, de Chambost ; les paroissiens avaient fait gratuitement les charrois.

Une note datée du 16 mai 1804 et qui se trouve sur la garde d'un registre, nous apprend que l'église d'Essertines avait 54 pieds de longueur sur 34 de largeur.

En 1857, ce vieux temple qui portait les traces de remaniements et d'agrandissements plus ou moins réguliers, et que l'humidité avait envahi, était devenu d'un tiers insuffisant. Un pasteur actif et zélé, M. l'abbé Daguet (1), entreprit de le reconstruire en entier. Les travaux furent commencés au printemps de l'année suivante et le 8 septembre 1860, on chanta la messe dans l'église neuve. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'elle fût achevée et ce fut seulement dix ans plus tard que sur les plans de M. Boiron, architecte à Lyon (2), on fit bâtir le clocher et y placer les cloches, *hospitalisées* jusqu'alors sous un misérable hangar de planches.

Ces détails et ces dates précises étaient nécessaires pour rectifier une inexactitude de la courte notice consacrée à Essertines-en-Donzy dans un des plus beaux livres publiés à la gloire de notre province, le *Forez pittoresque*, page 334 : « L'église, à trois nefs, du XVII^e siècle, a été réparée récemment ». C'est reconstruite de 1857 à 1871, en style gothique, qu'il eût fallu dire : du siècle de Richelieu et de Louis XIV elle n'a que son ancienne cloche.

(1) M. Joseph-Guillaume Daguet, né à Saint-Jodard en 1802, curé de Ternand, puis du Bois d'Oingt, où il avait été vicaire, fut nommé curé d'Essertines en 1833 ; il y mourut le 24 octobre 1868.

(2) Ces plans furent approuvés le 24 avril 1870.

Du danger qui menace l'ancienne église de Saint-Romain-le-Puy.— Communication de M. A. de Saint-Pulgent.

M. de Saint-Pulgent s'exprime ainsi :

« Je crois devoir appeler l'attention des membres de la Diana sur les dangers que peut présenter pour l'église du prieuré de Saint-Romain-le-Puy l'exploitation des carrières de pierre basaltique entreprise sur plusieurs points de la butte et se rapprochant de la base de ce monument.

La gravité de la situation ne date pas d'aujourd'hui : déjà, en 1893, M. Portier, maire de Saint-Romain, dont nous n'avons plus à louer le zèle infatigable dans toutes les questions se rattachant à la conservation des ruines du prieuré, l'avait signalée dans un rapport adressé à M. Félix Thiollier, correspondant du Ministère de l'Instruction publique, et sur son initiative, le conseil municipal de Saint-Romain avait pris une délibération tendant à obtenir la cessation des travaux exécutés par divers exploitants. Mais tous les efforts de M. Portier sont restés infructueux, l'administration se refusant à appliquer le décret de 1892 sur les carrières à ciel ouvert dans la Loire, aux termes duquel les carrières doivent être à dix mètres d'un chemin public : on prétendait que le chemin tendant à l'église n'existait plus au sens légal du mot, puisque la commune l'avait laissé couper par une carrière il y a une quarantaine d'années. Dans ces conditions, il était à craindre que rien n'arrêtât la marche en avant des exploitants. Une visite faite dernièrement sur les lieux en compagnie de M. Rochigneux nous a malheureusement permis de voir que ces craintes ne sont pas exagérées. Du côté N., une carrière est ouverte au pied même de l'église ;

du côté O., une seconde est à quelques mètres seulement du chemin du prieuré ; et joignant à celle-ci en S.-O., une troisième carrière ouverte plus récemment et dans des dimensions plus considérables que les deux premières doit enlever tout le terrain de cette partie de la montagne jusqu'au bord du chemin.

Le mal serait encore plus important si M. Portier pour l'enrayer n'eût acheté cette année tous les terrains s'étendant depuis cette carrière jusques à l'ancienne porte des fortifications, et comprenant entre autres choses intéressantes les ruines de l'église Saint-Pierre. L'année dernière déjà, et dans le même but de préservation, il avait acquis les terrains supérieurs entourant l'ancien prieuré de l'E. à l'O. Mais tous ces efforts généreux, en demeurant isolés, ne pourront arriver au seul but pratique à atteindre : la limitation de l'exploitation des carrières, qui par leur multiplication risqueraient certainement, un jour venant, de compromettre la solidité même d'un des monuments les plus curieux de notre pays.

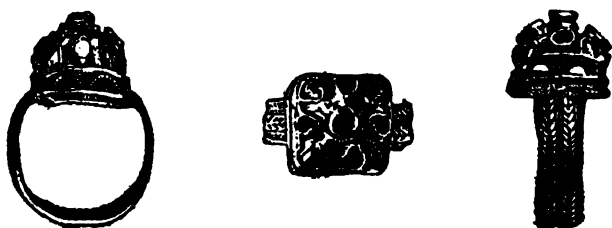
Je vous propose donc, Messieurs, après avoir voté à M. Portier tous nos remerciements pour le zèle intelligent qu'il a déployé et continue à montrer dans cette question, de faire signaler la situation par le bureau de la Société à la Commission des monuments historiques qui peut-être aura ou nous indiquera les moyens de circonscrire le mal ».

Ces conclusions sont adoptés à l'unanimité par l'Assemblée.

Bague en or du cimetière de Ciplly (Hainaut). — Communication de M. Vincent Durand.

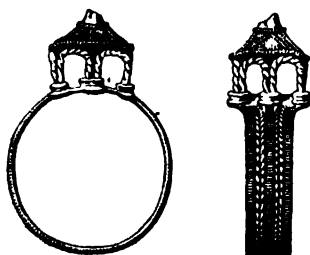
Le secrétaire donne lecture de la notice suivante, envoyée par M. Vincent Durand.

Dans son important travail sur les *Anneaux et cachets de l'époque mérovingienne* en cours de publication dans la *Revue archéologique*, M. Maximin Deloche vient de décrire, sous le n° CCLXV, un magni-



I. — ANNEAU D'OR DECOUVERT A CIPLY (HAINAUT).
Gravure de la Revue archéologique.

fique anneau d'or recueilli dans le cimetière franc de Ciplly, près Mons, province de Hainaut (Belgique) (1). Cet anneau offre beaucoup de ressemblance avec celui



découvert en 1884 à la Garde, commune de Boën, et présenté à la Diana dans la séance du 10 novembre de la même année (2).

L'anneau de Ciplly, dit M. Deloche, était à la main gauche du squelette. Il pèse 7 gr. 577 et a 19 millimètres d'ouverture (c'est exactement le diamètre intérieur de l'anneau de la Garde); le jonc, plat, large de 5 millim. 75, épais de 1 millimètre, est orné d'un



2. — ANNEAU D'OR
DECOUVERT A LA GARDE,
COMMUNE DE BOËN (LOIRE).
*Dessin de
M. Vincent Durand.*

(1) *Revue archéologique*, 3^e série, t. XXVII, p. 4.
(2) *Bulletin de la Diana*, t. III, p. 12.

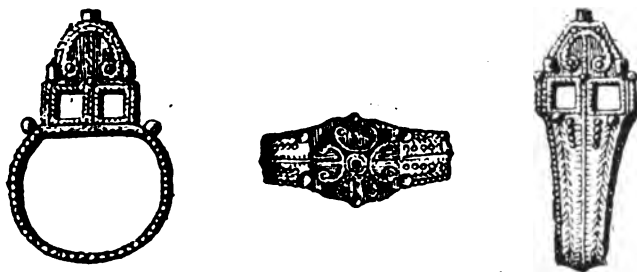
cordon de grénétis entre deux doubles torsades.

D'après une notice publiée en 1894, par MM. L.-F. de Pauw et Em. Hublard, auteurs des fouilles du cimetière de Ciply, le chaton carré, bordé d'une rangée de grénétis a, à sa base 13 milim. 1/2 de côté. Il affecte la forme d'un édicule supporté sur chacun de ses côtés par deux arcades ornées de grénétis; au sommet du toit à quatre pans qui le couronne est un gros verre grenat serti dans un cercle de grénétis. Les quatre versants sont également décorés d'une verroterie grenat. Aux quatre angles, il y a un ornement en forme de V renversé.

Ce dernier motif se retrouve dans la bague de la Garde; seulement au lieu d'occuper les angles, il s'inscrit dans chacun des triangles du toit, qui ne possédait qu'une seule gemme, sertie à son sommet.

Nous devons à l'obligeance de M. Maximin Deloche de pouvoir reproduire la figure qu'il donne de la bague de Ciply.

Un autre anneau offre avec notre bague forézienne une parenté incontestable; quoique un peu plus

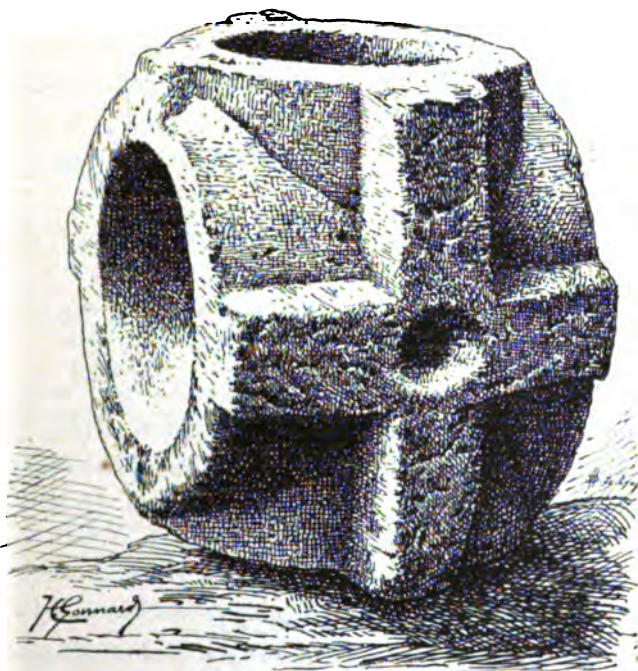


3. — ANNEAU D'OR DÉCOUVERT A HERPES,
COMMUNE DE COURBILLAC (CHARENTE).
Gravure de la Revue archéologique.

éloignée. Il a été retiré du cimetière mérovingien

Société. Il provient de leur propriété du Verdier, commune d'Écotay-l'Olme, où il était depuis nombre d'années oublié dans un dépôt.

C'est un morceau de granit mesurant 0^m 38 de haut sur 0^m 33 de large et 0^m 33 d'épaisseur. Il représente quatre cylindres ajustés les uns aux autres en forme de croix ; sur la partie plane de chacun a été creusée une cuvette, mais ces cuvettes sont de dimensions différentes ; de deux côtés un croisillon



4. — SÉRIE DE QUATRE MORTIERS, PROVENANT DU VERDIER,
COMMUNE D'ECOTAY-L'OLME.

Granit. — Hauteur, 0^m 38; largeur, 0^m 33; épaisseur, 0^m 33.

Dessin de M. H. Gonnard.

en saillie semble les réunir et les renforcer. Au centre

de chaque croisillon, un trou de 0^m 045 de diamètre sur 0^m 050 de profondeur a dû recevoir un tourillon permettant de suspendre le bloc et de le faire évoluer de manière que chaque cuvette pût être utilisée l'une après l'autre.

Sur le rebord de chaque cuvette, dans le sens de la rotation, on distingue une petite gouttière rendant plus facile l'écoulement des liquides ou des graines qu'on aurait pu y mettre.

Ces quatre cuvettes ont les dimensions et la capacité (1), suivantes :

1^o diamètre, 0^m 195 ; profondeur, 0^m 066 ; capacité, environ 1 litre 450.

2^o diamètre, 0^m 195 ; profondeur, 0^m 075 ; capacité, environ 1 litre 720.

3^o diamètre, 0^m 225 ; profondeur, 0^m 085 ; capacité, environ 2 litres 750 ;

4^o diamètre, 0^m 240 ; profondeur, 0^m 102 ; capacité, environ 3 litres 450.

Ces chiffres ont-ils une signification quelconque ? Il serait peut-être téméraire de l'affirmer ; néanmoins en prenant pour base la pinte (2), qui est d'une capacité supérieure à celle du litre, on remarque qu'elle est contenue environ : 1 fois $\frac{1}{4}$ dans le n^o 1, 1 fois et $\frac{1}{2}$ dans le n^o 2, 2 fois et $\frac{1}{2}$ dans le n^o 3, et 3 fois dans le n^o 4.

A quel usage a-t-on pu employer cet objet ? Si l'on

(1) Pour déterminer la capacité de chaque cuvette on a pesé l'eau nécessaire pour la remplir, en répétant plusieurs fois l'opération et prenant une moyenne.

(2) La pinte valait dans le canton de Montbrison, d'où dépend Écotay-l'Olme, 1 litre 151 (*Tables de comparaison entre les anciennes mesures du département de la Loire et celles qui les remplacent* etc., Montbrison, an X).

suit l'opinion la plus autorisée, celle de MM. l'abbé Cochet (1), de Caumont (2), de Montaiglon (3), il faut y voir une série de mesures étalons. M. V. Delattre dans sa notice, *Mortiers et pilon en granit bleu* (4), veut que des séries de mortiers très semblables à la nôtre comme formes et dimensions; et dont il donne les dessins, aient servi à un peintre pour broyer ses couleurs.

Cette dernière destination n'est pas admissible ici, car il est hors de doute que dans notre quadruple mortier on n'a trituré ni couleurs ni aliments; en effet, on n'y voit aucune des érosions que le pilon y aurait indubitablement faites; au contraire, les traces de l'outil qui a servi à creuser chaque cuvette sont encore très visibles.

Quant à l'âge de ce petit monument, les rares éléments d'appréciation fournis par la taille ou la forme ne nous permettent pas d'être bien précis; cependant nous ne croyons pas qu'il soit antérieur au XVI^e siècle.

La séance est levée.

Le Président,
Comte DE PONCINS.

Le membre faisant fonction de secrétaire,
Éleuthère BRASSART.

(1) *Bulletin des Antiquaires de France*, 1867, p. 149. — Dans le même bulletin, p. 151 et suiv., figures, M. Aymard a décrit divers monuments, semblables à celui qui nous intéresse, qui existent dans le département de la Haute-Loire.

(2) *Abécédaire d'archéologie, architecture civile*, 1869, p. 367 et suiv.

(3) *Bulletin des Antiquaires de France*, 1871, p. 31 et suiv.

(4) *Congrès archéologique tenu à Arras et à Tournai en 1880*, p. 310 et suiv.

II.

MOYENS DE NETTOYER ET DE CONSERVER LES OBJETS ANCIENS TROUVÉS EN TERRE.

NOTE DE M. NOEL THIOLLIER.

Le ministère de l'instruction publique du royaume de Prusse avait fait paraître, en 1887 ou 1888, une circulaire destinée aux conservateurs de musées, leur indiquant les moyens à prendre pour nettoyer, conserver et classer d'une façon méthodique les objets anciens provenant de fouilles.

Cette circulaire, considérablement augmentée, a été réimprimée en 1894 et forme un petit volume in-16 de 99 pages (1). C'est une sorte de manuel qui ne s'adresse plus seulement aux conservateurs de musées, mais aussi aux érudits et même aux simples curieux qui s'occupent de fouilles et d'antiquités.

L'auteur, qui appuie ses explications de nombreuses figures, débute par des considérations sur le choix des endroits à fouiller. Il s'étend en particulier sur les sépultures ; c'est là en général que les recherches seront le plus fructueuses. Puis il donne, en huit tableaux, des spécimens des objets le plus fréquemment rencontrés, classés par ordre chronologique

(1) *Merkbuch alterthümer aufzugraben und aufzubewahren.* Berlin, Mittler, 1894.

Nous avons ajouté quelques notes au texte allemand : nous en prenons la responsabilité. N. Th.

(haches de pierre, outils de métal, armes, objets de parure, etc.). Rien de semblable n'a jusqu'à ce jour été publié en France, et l'on trouve dans ces pages une foule d'indications intéressantes, surtout au point de vue de l'ordre et de la méthode de classement, malheureusement trop négligés dans bon nombre de musées de province et sans lesquels des objets recueillis avec soin perdent presque toute leur valeur.

Mais la partie de l'ouvrage sans contredit la plus instructive et la plus neuve est celle qui a trait aux procédés de nettoyage et de conservation des objets anciens. Ces manipulations, le plus souvent assez faciles à exécuter, étaient jusqu'à présent à peu près inconnues chez nous. Grâce à elles cependant, le premier venu peut faire subir aux objets trouvés le traitement immédiatement indispensable à leur conservation, sans risquer de les endommager ou de compromettre le succès de moyens subséquents plus complets. Dans le plus grand nombre des cas, il sera même inutile de s'adresser à un spécialiste.

M. Salomon Reinach exprimait en 1894, dans la *Revue archéologique* (t. XXV, p. 382), le désir de voir traduire le *Merkbuch* en français. Nous ne croyons pas que cette traduction ait encore été faite (1). Elle se fera sans doute; mais en attendant, il peut être utile d'avoir sous la main l'indication des premières mesures à prendre pour la conservation des objets antiques. Faute de les connaître, on a déjà, en Forez,

(1) Un journal qui a cessé de paraître, *La Semaine des constructeurs*, du 16 juin 1888, avait donné un compte rendu de cette circulaire; mais la seconde édition de l'ouvrage allemand renferme une foule de renseignements qui n'étaient pas dans la première.

laissé disparaître un trop grand nombre de ces derniers. C'est ce qui nous engage à publier dans le *Bulletin de la Diana* l'extrait qui va suivre du manuel allemand (1).

D'une façon générale, on ne doit jamais gratter les objets, mais les nettoyer à l'eau courante et laisser sécher, sans autre traitement, ceux qui seraient collés ensemble. Un des premiers soins devra être en outre de réunir et d'étiqueter ceux qui sont trouvés dans le même endroit, de façon à pouvoir les reconstituer après coup s'ils sont brisés, et déterminer d'une façon précise l'endroit de la trouvaille.

Voici du reste les règles particulières à chaque nature d'objets.

I. — BOIS.

Pour éviter qu'ils se dessèchent trop promptement ou qu'ils se fendent à l'air, les objets de bois devront être mis quelque temps dans l'eau, ou recouverts d'une couche épaisse de dix centimètres environ de tourbe, de gazon ou de mousse humide. Pour les transporter, on les enveloppera de mousse ou de foin, puis on les emballera serrés dans de la paille.

Conservation. — Pour les conserver, on les lavera dans de l'eau qui pourra être tiède et on se servira d'une éponge ou d'une brosse très-fine. Il faudra ensuite les dessécher à peu près complètement. Pour

(1) Nous tenons à remercier ici de son extrême obligeance notre confrère M. Gaston Duval, attaché à la bibliothèque de l'Arsenal, qui a bien voulu revoir et corriger notre traduction partielle du texte allemand.

arriver à ce but, sans les endommager, les objets trouvés dans des endroits humides (1) seront, s'ils sont petits, déposés dans un bain d'esprit de vin de bonne qualité étendu d'une quantité d'eau suffisante pour qu'il atteigne 20 degrés pendant quelques jours, et 16 ensuite. Au fur et à mesure que la force de ce bain diminuera, on ajoutera de l'alcool, de façon à le ramener au degré voulu. Les pièces de grande dimension seront placées sur un récipient quelconque, on les entourera de gaze et on les imbibera de la même solution. Après six ou huit semaines, on recueillera le liquide contenu dans le récipient; on le filtrera et le décolorera au noir animal, s'il a une teinte brunâtre ; on le ramènera au degré voulu, 20 degrés, puis 16, et on recommencera l'opération.

Une fois préparés de cette façon, les petits objets seront déposés dans un bain d'alcool et de vernis (*Recette 1*) (2) pendant quinze jours à une température normale, ou pendant huit jours à une température un peu élevée. Les gros objets seront enveloppés d'un linge et plongés par un bout dans un récipient contenant de cette même solution, tandis qu'on arrosera l'autre bout, toujours avec ce même liquide. On intervertira la position de l'objet tous les huit jours et on recommencera l'opération jusqu'à ce qu'il soit complètement imbibé. On aura soin de verser le liquide dans le sens des fibres du bois.

Les petits objets pourront aussi, et de préférence, être imbibés d'une solution de résine (*Rec. 2*)

(1) Les objets de bois, les fruits, les étoffes, ne se sont guère conservés que dans ces conditions.

(2) Les recettes sont indiquées à la fin de l'article.

surtout s'ils sont en très mauvais état, ou bien encore, à l'exception des objets en chêne, cuits dans une solution concentrée d'alun.

II. — OS, DENTS, IVOIRE, BOIS DE CERF, CORAIL.

Les os calcinés se conservent en général très bien ; s'ils ne sont pas calcinés, ils présentent différents aspects suivant l'endroit où on les trouve. Dans un terrain marécageux, ou dans de la tourbe, ils deviennent mous et pliants et ont une tendance à se rétrécir une fois à l'air.

Ils se conservent bien dans un sol très sain et très sec. Ceux qui ont séjourné dans les lacs ou de l'eau courante prennent un revêtement calcaire qui les rend lourds et durs.

Conservation. — Ils ne doivent, comme les bois, se dessécher que peu à peu et, s'ils sont trouvés dans un endroit humide, on les placera dans la solution d'alcool et d'eau ci-dessus indiquée. On les préservera en les trempant dans la solution de résine (*Rec. 2*). Les objets très friables devront rester entourés de terre et on ne les dépouillera de leur gangue qu'une fois que l'imbibition les aura suffisamment durcis.

III. — CUIRS ET TISSUS.

On en trouve assez rarement dans les tombeaux, mais plus souvent dans les marais. Ils proviennent alors de constructions sur pilotis. Pour les dessécher, on les plongera dans la solution d'alcool. On les préservera par l'imbibition de résine (*Rec. 2*). Si l'objet est dur et cassant, on devra le plonger dans un mélange de benzine et d'huile de pavot (*Rec. 3*), puis

l'imbiber de résine. Le meilleur moyen sera ensuite de le disposer entre deux plaques de verre, dont on collera les extrémités pour le préserver de l'air.

IV. — CUIVRE ET BRONZE.

Il est difficile de distinguer le cuivre du bronze sans une analyse chimique. Le cuivre est en général un peu moins oxydé, et sa patine est plus claire. La patine du bronze est tantôt brune, brunâtre ou noire, quand il a séjourné dans les marais ou les rivières marécageuses ; tantôt verdâtre, verte ou vert foncé, quand on le trouve dans les eaux courantes, les lacs clairs ou dans les sables secs et très purs. La couche de patine est tantôt très épaisse et tantôt très mince, laissant apercevoir le brillant du métal.

La patine cristalline qu'on trouve dans les pays où il y a du chlore ou du charbon, et dans le voisinage de la mer a le grand inconvénient de souvent tomber en poussière au contact de l'air.

La patine qu'on appelle *bronze blanc* (1) est assez rare ; elle contient de l'antimoine ou de l'arsenic ; son aspect est d'un blanc gris en général, et blanc dans les cassures fraîches.

Quand les objets sont couverts de patine, il est en général préférable de les laisser tels quels. Cependant, on peut avoir intérêt à enlever cette patine, quand elle n'est pas très-dure, ou quand elle est de nature cristalline. Cette opération est toujours très délicate. Il vaut mieux ne pas se servir de moyens mécaniques, à moins d'être très adroit, et dans ce cas on

(1) En allemand *Weissbronze*, littéralement bronze blanc.

emploie un tout petit marteau. Il est arrivé qu'on a fait chauffer à rouge les objets de bronze ; on doit s'abstenir de ce traitement qui détériore tout. On peut encore imbiber les objets d'acide chlorhydrique, mais ce moyen est aussi très dangereux, car l'acide agissant d'une façon trop énergique peut détériorer ou détruire l'objet. Si on emploie ce moyen, on doit avoir à portée de la main un bain d'ammoniac, de façon à pouvoir, en y plongeant l'objet, détruire instantanément l'effet de l'acide.

D'une manière générale, les bronzes doivent être traités avec le plus grand soin, car ils sont souvent friables ou cassants. On observera s'il n'existe pas de traces de bois, de crins ou de tissus adhérents au bronze ; de même s'il n'y a pas d'incrustation d'or, d'argent, d'ivoire, de corail, d'émail, d'ambre. On nettoie les objets de bronze en les lavant avec précaution à l'eau tiède. Si le métal est résistant, et si ce lavage ne suffit pas, il faudra laisser tremper l'objet dans l'eau de savon, ou dans une lessive très étendue de potasse pure ; puis, rincer à l'eau tiède ou brosser avec une brosse ou un pinceau très doux.

Conservation. — Les objets d'un beau vert et qui paraissent suffisamment résistants ne demandent aucun autre traitement. Ceux qui sont peu colorés, et qui sont friables, doivent être trempés dans une solution de résine (*Rec.* 2) ; il en est de même pour les objets recouverts de patine blanche. S'ils sont ternes de couleur, mais résistants, on les trempera dans le mélange de benzine et d'huile de pavot. Ensuite, on les brossera avec une brosse douce, puis avec une autre plus dure.

Les objets à texture cristalline doivent être plongés dans une lessive très légère de soude pure, légèrement tiède, lavés et brossés à l'eau tiède, puis après dessiccation, imbibés de solution de résine. Les places où il se produirait plus tard des efflorescences seraient retouchées avec une solution de colle de poisson ou de laque (*Rec. 5*).

V. — OR.

L'or conserve en général sa couleur. Quand il s'est trouvé en contact avec du chlore, il a une couleur rouge et brunâtre. On devra s'abstenir de plier les objets, car l'or devient cassant à la suite de son séjour dans la terre. De plus, les grands objets sont en général coulés, et ils peuvent avoir des pailles.

Il suffira de débarrasser les objets d'or de leurs impuretés en les lavant à l'eau tiède.

VI. — ARGENT.

Le plus souvent il est oxydé, et sa couleur est tantôt grise, tantôt verte. Il doit-être traité avec précaution, parcequ'il est souvent cassant.

Quand il est très oxydé, on le nettoie comme le bronze.

Les objets entièrement métalliques doivent-être lavés dans une solution étendue d'ammoniaque, puis dans de l'eau tiède qu'on chauffe ensuite progressivement pour dégager l'ammoniaque. Les objets cassants doivent, après un prudent lavage à l'eau tiède, être imbibés de solution de résine (*Rec. 2*), puis confiés à un orfèvre pour le traitement ultérieur (1).

(1) Outre les moyens indiqués par l'auteur allemand pour nettoyer les objets d'argent nous croyons devoir en noter

VII. — PLOMB ET ÉTAİN.

Si l'on excepte les soudures, les objets de plomb et d'étain sont en général de petite dimension (amulettes, etc.). Ils ont le plus souvent une teinte d'un gris blanchâtre et l'apparence de l'os. La plupart sont extrêmement friables. On les lavera dans l'eau chaude, et on les fera sécher avec précaution. On les conserve en les faisant tremper dans la solution de résine.

VIII. — FER.

Les objets dans lesquels le fer est resté entièrement à l'état métallique doivent être lavés, puis revêtus d'un enduit propre à les préserver de l'action de l'air (*Rec. 4*).

Pour les objets rouillés, deux traitements sont possibles : ou leur enlever leur rouille, ou les laisser tels quels. On enlève la rouille soit mécaniquement, ce qui exige une grande adresse, soit en employant une substance dissolvante (pétrole et frottement au papier à l'émeri). Mais le mieux est de conserver les objets dans l'état où ils sont, car ils

d'autres qui nous ont bien réussi. L'un consiste à enfoncer dans un citron les menus objets, tels que les pièces de monnaie, et à les y laisser quelque temps; un autre, que nous avons vu employer avec succès par notre oncle, M. Philippe Testenoire, consiste à plonger les objets dans de l'eau additionnée de quelques gouttes d'acide sulfurique (1 ou 2 pour cent d'eau environ). Quand ce bain a duré quelques minutes, on les lave dans de l'eau claire avec une brosse un peu molle. On peut aussi se servir d'acide chlorhydrique, mais il a l'inconvénient de colorer les objets en noir. Ces deux derniers procédés sont très énergiques, et on ne doit les employer que quand l'argent est à un titre assez élevé.

ont en général perdu leur forme. Le traitement recommandé est donc le suivant.

Les objets partiellement changés en rouille doivent être enveloppés de gaze et lessivés dans de l'eau tiède à laquelle on a ajouté un peu de soude ou de chaux vive. Ce lessivage doit être continué en changeant l'eau chaque jour, jusqu'à ce qu'il ne se produise plus de dépôt brunâtre. On fait alors sécher l'objet : on le met dans l'alcool absolu pendant six à huit jours et on fait sécher de nouveau à une chaleur douce. Enfin, l'on imbibe les objets de grande dimension, préalablement chauffés, d'un mélange en parties égales d'huile de lin ou de vernis et de pétrole (*Rec. 1*) et on les chauffe ensuite jusqu'à ce que le vernis soit sec ; tandis qu'on plonge les petits objets dans une solution de résine (*Rec. 2*).

Les objets entièrement transformés en rouille, doivent de même être enveloppés de gaze, lessivés pendant quelques jours, d'abord à l'eau, puis à l'alcool, et desséchés lentement. On recolle les parties brisées à la colle de poisson, puis on procède à leur imbibition, soit comme il a été dit plus haut, soit mieux encore avec une solution de laque dans l'alcool additionnée de très peu d'huile de ricin (*Rec. 5*). Si l'objet trouvé est dans un tel état qu'il menace de se réduire en poudre, on le plongera sans autre préliminaire dans une solution de laque, on l'enveloppera de gaze, et on le placera dans un endroit chaud et sec ; on renouvellera plusieurs fois l'opération, même après un temps assez long (1).

(1) Une autre méthode, qui nous avait été indiquée par M. Brassart, nous a parfaitement réussi pour les objets superficiel-

IX. — CÉRAMIQUE.

Les objets en terre doivent-être séchés avec précaution, puis brossés, lavés à l'eau pure avec une éponge et séchés de nouveau. On prendra garde aux peintures en brossant. Les morceaux se recollent à la colle de poisson ou mieux à la colle américaine ou à la colle liquide à froid (*Rec. 6*) (1).

lement rouillés. Elle consiste à les imbiber d'huile d'olive pendant longtemps (2 à 4 mois) et à les laver ensuite au pétrole. On les sèche, puis on les huile à nouveau très légèrement.

(1) Les objets en terre cuite peuvent se recoller aussi avec le silicate de potasse, qui fait prise très vite et se montre tout d'abord extrêmement solide. Mais cette substance est sujette à tourner avec le temps à l'état pulvérulent ; elle perd alors de son adhérence. On peut en augmenter la solidité en y mêlant un peu de craie finement broyée.

La laque dissoute dans l'alcool à 40 degrés est un agglutinant plus fidèle et qui a l'avantage d'être insensible à l'humidité. M. Plicque en a fait un grand usage dans la reconstitution des belles poteries de Lezoux. Mais son emploi demande beaucoup de promptitude et d'adresse, car l'alcool qui maintient la laque fluide s'évapore rapidement et il est assez difficile de revenir sur une fausse manœuvre, les surfaces en contact restant empâtées si on les sépare pour recommencer l'opération.

Il peut arriver que des objets de terre très peu cuite, ou ramollie par un séjour prolongé dans certains milieux, aient une ténacité moindre que celle de la colle employée. Celle-ci en séchant arrache alors un mince ruban de terre de chacune des surfaces qu'elle a pour fonction de réunir, et le joint n'a aucune solidité. Il semble que, dans ce cas, on devra commencer par augmenter la résistance des morceaux à recoller, en leur appliquant le traitement indiqué pour les objets particulièrement friables; et comme ce traitement repose sur l'emploi de la résine ou d'une huile minérale, la solution de laque conviendra mieux sans doute pour remonter les pièces que les colles dérivées de matières animales ou de la gomme arabique (Note communiquée par M. Vincent Durand).

Conservation. — Les objets friables doivent être imbibés d'huile de belmontyl (1), ou à défaut plongés dans une solution de résine (*Rec. 2*). On rend l'éclat au fond et à la décoration par une imbibition superficielle d'un mélange de benzine et d'huile de pavot (*Rec. 3*) et lorsqu'ils sont secs, par un brossage prudent, même sur les parties colorées.

Pour égaliser et combler les vides, on doit se servir de carton pierre (*Rec. 7*).

X. — VERRE.

Le verre coloré se lave avec précaution dans de l'eau tiède. Conservation par l'imbibition d'un mélange de benzine et d'huile de pavot (*Rec. 3*) ou, si l'objet se décompose avec efflorescences, de solution de résine. On recolle les morceaux avec de la colle de poisson.

Le verre blanc n'a généralement besoin d'aucun traitement, à moins d'être en très mauvais état.

Il en est de même du verre irisé ; quand il a encore son éclat, il n'a pas besoin d'autre traitement.

XI. — AMBRE.

A traiter comme le verre.

FORMULES DIVERSES.

Les substances employées au traitement des objets

(1) En allemand *belmontylöl* : c'est une huile minérale à point d'ébullition élevé, comme l'huile de vaseline ou la paraffine liquide.

anciens doivent être préparées d'après les recettes suivantes :

1° *Mélange de pétrole et de vernis.* — Pétrole de première qualité et vernis en parties égales.

2° *Solution de résine.* — Faites dissoudre 15 grammes de résine dans 130 grammes de benzine pure. Ajoutez 20 grammes d'huile de pavot décolorée et 150 grammes de térébenthine de première qualité. Les deux dernières substances doivent être introduites non séparément, mais à l'état de mélange fait préalablement. Après un long repos, le liquide devient épais ; on lui rend sa fluidité au moyen de benzine additionnée d'un peu d'essence de térébenthine.

3° *Mélange de benzine et d'huile de pavot.* — 20 grammes d'huile de pavot, 270 grammes de benzine pure de première qualité.

4° *Enduit pour le fer.* — L'un ou l'autre des produits suivants :

a) Cire blanche dissoute dans de la benzine ou de la térébenthine.

b) Paraffine dissoute de même.

c) Huile de Belmontyl.

d) Vaseline de Virginie.

e) Cérotine.

5° *Solution de laque.* — Faites dissoudre la laque dans de l'alcool concentré, et ajoutez au liquide, qui doit être très fluide, quelques gouttes d'huile de ricin.

6° *Colle liquide à froid, pour les objets en terre ou en os.* — Dans une solution chaude et très fluide de

colle de Cologne de première qualité (1), mettez un volume double de gomme arabique aussi de première qualité, agitez jusqu'à consistance de miel, puis ajoutez un peu de glycérine.

7° *Carton pierre*. — Faites cuire assez épais 500 grammes de colle de Cologne de première qualité, mettez-y trois feuilles format courant de papier buvard blanc ou quatre feuilles de papier de soie blanc, l'un ou l'autre coupé en tous petits morceaux ; agitez jusqu'à ce que la bouillie soit devenue bien homogène. Faites bien cuire ; versez peu à peu, sans cesser d'agiter, 2 k. 500 gr. de craie passée au tamis fin, puis 80 gr. d'huile de lin. Enfin, pour empêcher la colle de pourrir, ajoutez encore 50 grammes de térébenthine de Venise. Cette addition n'est pas absolument nécessaire ; l'important est que le pétrissage soit parfait (2).

Nota. — Le pétrole, la térébenthine, l'alcool et la benzine à employer dans ces recettes étant des substances très inflammables, les manipulations qui précèdent ne doivent se faire que dans une chambre où il n'y a pas de feu nu.

Les mélanges doivent être chauffés sur des poêles

(1) La colle de *Cologne* est la colle forte ordinaire connue dans le commerce sous le nom de colle d'*Allemagne* ou d'*Alsace*.

(2) Les allemands, plus favorisés que nous, peuvent se procurer au musée Latino-germanique de Mayence toutes les substances nécessaires. Ce même musée possède aussi un laboratoire très bien installé, où on peut apprendre par la pratique les diverses manipulations que nous venons d'indiquer.

ou des tuyaux dont les dispositions évitent tout danger d'inflammation (1).

(1) Ou, comme nous l'indique M. Brassart, dans un chaudron plein d'un sablé fin. En cas d'explosion, le sable absorbe le liquide et tout danger d'incendie est écarté.

III.

MOUVEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE
ET DU MUSÉE.

Dons.

Ont été offerts par MM. :

Conseil général de la Loire) : *Procès verbaux des séances du Conseil général du département de Rhône-et-Loire* (1790-1793), publiés d'après les manuscrits originaux, pour les Conseils généraux du Rhône et de la Loire, par Georges Guigue. Tomes I et II (9 juillet 1790-8 juillet 1793). Trévoux, (Jules Jeanin), 1895, 2 vol. in-8°.

Déchelette (Joseph), son livre : *Catalogue des objets composant le musée municipal de la ville de Roanne*. Roanne, (M. Souchier), 1895, in-8°.

Dumoulin (Maurice), ses notices : *Donation faite par le maréchal de Saint-André à Mellin de Saint-Gelais*. (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1895). Paris, imp. nat., 1896, in-8°.

— *Inventaire des reliques conservées au château de Cornillon*, 1532. (Extrait du *Bulletin archéologique*, 1895). Paris, imp. nat., 1896, in-8°.

Granger (Petrus), sa notice : *Monseigneur Léopold Pagnon* (1809-1886). Montbrison, (Eleuthère Bras-sart), 1895, in-8°.

Guérin (Charles) : *Notes sur la possibilité de la vulgarisation de l'histoire locale*. (Extrait de la *Revue de*

l'Avranchin, bulletin trimestriel de la Société d'archéologie, de littérature, sciences et arts d'Avranches et de Mortain, tome VII). Avranches, (Jules Durand), 1895, in-8°.

Ministère de l'Instruction publique : *Journal des savants*. Janvier-avril 1896.

Peloux de Saint-Romain (comte du) : Trente pièces provenant d'un trésor composé de 918 monnaies d'or, argent, billon et cuivre, de France, Italie et Espagne, des XVI^e et XVII^e siècles, trouvée le 11 février 1896 au Fayard, commune de Saint-Didier-la-Séauve (Haute-Loire).

En voici la liste d'après le classement de toute la trouvaille, fait par M. Philippe Testenoire-Lafayette:

- 1 demi-ducaton de Henri II
- 2 sols parisis id.
- 2 doubles sols parisis id.
- 6 blancs royaux de Henri II, Henri III, etc.
- 1 demi-teston de Charles IX
- 2 huitièmes d'écu id.
- 2 gros de Nesles id.
- 1 quart d'écu de Henri IV
- 1 quart d'écu de Louis XIII
- 1 demi-franc id.
- 1 légat du pape Urbain VIII
- 10 liards de Marie de Montpensier et autres
- 30 pièces argent, billon et cuivre.

Renoux (abbé C.-G.), sa notice : *Les premiers sires de la Palisse. Lubier et la Motte des Noyers*. La Palisse, (J. Drevet), 1895, in-8°.

Reure (abbé), ses notices : *Excursion archéologique de la Société de la Diana à Crozet, la Pacaudière, Saint-Martin d'Estreaux et Saint-Pierre-Laval le 3 juillet 1893. Compte-rendu*. (Extrait du tome VIII du

Bulletin de la Diana. Montbrison, (Eleuthère Brassart), 1895, in-8°.

— *Etudes foréziennes. Notes sur les incursions des bandes anglo-gasconnes en Forez (1386-1389)*. (Extrait du tome VIII du *Bulletin de la Diana*). Montbrison, (Eleuthère Brassart), 1896, in-8°.

Sachet (abbé), son ouvrage : *La bible des enfants*, illustrations de Yan d'Argent. 4^e édition. Paris, Garnier frères, s. d., in-12.

— Collection de mandements, instructions pastorales, lettres-circulaires, etc. des six derniers archevêques de Lyon :

Mgr de Pins, 1824-1840, 13 pièces ;

Mgr de Bonald, 1841-1870, 131 pièces ;

Mgr Ginouilhac, 1870-1876, 20 pièces ;

Mgr Caverot, 1876-1887, 65 pièces ;

Mgr Foulon, 1887-1893, 48 pièces ;

Mgr Coullié, 1893-1896, 28 pièces ;

Lyon, 1824-1896, 305 pièces de formats divers.

Thevenet (Benoît) : Statue de moine debout, vêtu d'une longue robe flottante, à plis parallèles, serrée à la taille par une corde à nœuds, les épaules recouvertes d'un capuce. La tête et la main droite manquent ; la main gauche tient un livre fermé, les pieds sont nus.

Cette statue provient, croit-on, de l'ancienne église des Cordeliers de Montbrison. Le travail est bon et pourrait remonter à la fin du XV^e siècle.

Hauteur approximative, 0^m 90. — Marbre blanc de Carrare.

V. *Bulletin de la Diana*, tome II, p. 331,

Vachez (A.), sa notice : *Les Baffie dans le Forez au XIII^e siècle*. (Extrait du tome VIII du *Bulletin de la Diana*). Montbrison, (Eleuthère Brassart), 1896, in-8°.

Ville de Montbrison : *Conseil municipal. Procès-verbaux des délibérations* (1878-1881, 1884-1885). Montbrison, (A. Huguet), 1883-1889, 2 vol. in-8°.

Échanges.

Académie de Mâcon. *Annales*. 2^e série, tome XI. Année 1895.

Académie des inscriptions et belles-lettres. *Mémoires*. Tomes XIV à XXXV, 1^{re} partie. Paris, imp. nationale 1845-1893, 42 volumes in-4° avec album in-f°.

— *Mémoires présentés par divers savants*. 1^{re} série, tomes III à X, 1^{re} partie ; 2^e série, tomes III à VI. Paris, imp. nationale, 1853-1893, 20 volumes in-4°.

— *Compte-rendu des séances de l'année 1896*. 4^e série, tome XXIV. Janvier-février 1896.

— *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*. Tomes XI à XV, XVII et XVIII (2^e partie) ; XIX à XXXIV, 1^{re} et 2^e parties. Paris, imp. nationale, 1827-1895, 42 volumes in-4° et 3 albums gr. in-f°.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de

Besançon. *Procès verbaux et Mémoires*. Année 1895.

Gauthier (Jules), L'église et les monuments de l'abbaye cistercienne d'Acey (Jura), (*plan et figures*).

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*. 2^e série, n^{os} 1 à 3. Janvier-avril 1896.

Académie du Var. *Bulletin*. Tome XVIII. Année 1895.

Académie d'Hippone. *Bulletin*. N^o 80. 1895.

— *Compte-rendu des réunions tenues pendant l'année 1896*, n^o 1.

Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or. *Catalogue du Musée*. 1895.

(*Belles héliogravures*).

Institut de Carthage. *Revue tunisienne*, n^{os} 9 et 10. 1896.

Ministère de l'Instruction publique. *Annuaire des bibliothèques et des archives pour l'année 1896*. 11^e année.

— Comité des travaux historiques. *Bulletin archéologique*. Année 1895, 1^{re} et 2^e livraisons.

Bulliot (J.-G.), Les dernières fouilles du mont Beuvray.
— Dissard, Note sur une inscription romaine découverte à Fourvière. — Eude (Émile), Étude d'architecture romane en Portugal : La Se-Velha ou cathédrale de Coïmbre. (*Cette église, semblable à nos beaux monuments romans, a été bâtie par deux architectes français au XII^e siècle, époque où l'influence française était prépondérante en Portugal*). — Giron, Communication sur des peintures conservées au Puy. (*Décorations de poutres de plafond du XV^e siècle, représentant des blasons et des figures de fantaisie la plupart empruntées aux motifs du bestiaire*). — Martel, Note sur l'oppidum de

Murcens (Lot). — Pilloy (J.), L'émaillerie au II^e et III^e siècles. (Article fort intéressant sur l'histoire et les procédés de fabrication de l'émaillerie ancienne ainsi que sur la statistique des découvertes d'objets de cette catégorie). — Reinach (Salomon), L'umbo d'Herpaly et les objets d'art similaire trouvés à Ostropataka (Hongrie).

— — *Bulletin historique et philologique*. N^{os} 1 à 4. Année 1895.

Richard (J.-M.): Documents relatifs aux Grandes-Compagnies (1326-1366). (*Mesures prises par le roi Jean, et par Marguerite de France, comtesse de Bourgogne, pour la destruction des Grandes-Compagnies*).

Musée Guimet. *Annales*. Bibliothèque de vulgarisation. Tome IX, 1895. *La Saga de Nial*, traduite par Rodolphe Darest.

— — Tome XXVII. *Le Siam ancien ; archéologie, épigraphie, géographie*, par Lucien Fournereau, 1^{re} partie.

— *Revue de l'histoire des religions*. XVI^e année, tome XXXII, n^{os} 2 et 3. Septembre-décembre 1895.

Société archéologique de Tarn-et-Garonne. *Bulletin archéologique et historique*. Tome XXIII. Année 1895.

Galabert (abbé Firmin), Un village au pouvoir des routiers, Puylagarde (1381-1385).

Société archéologique et historique de l'Orléanais. *Mémoires*. Tome XXVI, 1895, avec album.

Collin (A), Le pont des Tournelles à Orléans (1120-1760). Étude sur les ponts au moyen âge.

— *Table des Mémoires et du Bulletin*. 1848-1894.

Société bibliographique et des publications populaires. *Bulletin*. 27^e année, n^{os} 2 à 5. Février-mai 1896.

Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et

belles-lettres. *Annales*. 2^e série, tome XV, 4^e livraison. Octobre-décembre 1895.

Société de Borda. *Bulletin*. 21^e année. 1^{er} trimestre 1896.

Société d'émulation de l'Auvergne. *Revue d'Auvergne*. 11^e année, n^{os} 5 et 6. Septembre-décembre 1895.

Amé (Émile), Les anciens chemins du Puy-de-Dôme. — Dumas-Damond, Sauteyras ou la vraie situation d'Avitacum, résidence de Sidoine Apollinaire.

Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais. *Bulletin-revue*, n^{os} 1 à 12. Janvier-décembre 1895.

Bertrand (Alfred), Découverte de ruines antiques à Moulins, communication faite au Congrès de la Sorbonne en 1894. — Pérot (Francis), Inventaire des découvertes archéologiques faites en Bourbonnais en 1894. — Ranquet (du), Le monastère de Chantelle au point de vue archéologique.

Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme. *Bulletin*. 117^e livraison. Avril 1896.

Société des amis des sciences et arts de Rochecouart. *Bulletin*. Tome V, n^{os} 5 et 6. Novembre 1895-janvier 1896.

Tarnaud, Fouilles de sépultures mérovingiennes à Saint-Germain, commune de Saint-Front (Charente).

Société des Antiquaires de France. *Table analytique des publications de l'Académie celtique et de la Société des Antiquaires de France*, 1807-1889, par Robert de Lasteyrie et Maurice Prou.

— *Bulletin*. 1894.

— *Mémoires*. 6^e série, tome IV. 1893.

Baye (baron de), Notes sur des bijoux barbares en forme

de mouches (*figures*). — Blanchet (Adrien), Patères en argent trouvées à Eze, représentant l'apothéose d'Hercule (*figures*). — Enlart (C.), Notes sur les (sculptures) exécutées après la pose, du XI^e au XIII^e siècle.

Société des Antiquaires de l'Ouest. *Bulletin*. Tome VII, 4^e trimestre 1895; tome VIII, 1^{er} trimestre 1896.

Société des Antiquaires du Centre. *Mémoires*. Année 1895. Table des volumes XI à XX.

Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. *Bulletin-revue*. XVI^e volume, 2^e et 3^e livraison. Mars-mai 1896.

Archéologie : Souterrains-refuges découverts récemment au Querroy (Charente), à l'Échassier près de Cognac, aux Mauds, commune de Thénac; souterrain-refuge de Chevalier, commune de Rétaud. (*Détails intéressants*).

Société des études historiques. *Revue*. 4^e série, tome XII, 61^e année. 1895.

Société d'études des Hautes-Alpes. *Bulletin*. 15^e année, 2^e série, n^o 17. 1^{er} trimestre 1896.

— — *Table des matières contenues dans les dix premières années*, 1^{re} série (1882-1891).

Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune. *Mémoires*. Année 1894.

Affre (V.), Débris sculptés de monuments gallo-romains trouvés à Beaune (*héliogravures*). — Quantin (Edouard), Recherche des feux de la ville de Beaune et de ses annexes depuis 1285.

Société historique de Compiègne : *Procès-verbaux des délibérations, rapports et communications diverses*. Tome IV, 1895.

Marsy (comte de), Le congrès historique et archéologique belge de Tournay.

Société philomatique. *Bulletin*. 8^e série, tome VII, 1884-1895.

Abonnements.

Bibliothèque de l'École des Chartes. Tome LVII, 1^{re} livraison. Janvier-février 1896.

Lefèvre-Pontalis, Episodes de l'invasion anglaise. La guerre de partisans dans la Haute-Normandie (1424-1429).

Bulletin monumental. 6^e série, tome X, n^o 4. 1895.

Marsy (comte de) : Congrès archéologique de Clermont-Ferrand et discours d'ouverture.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Partie littéraire. Tome XLIII, 2^e à 5^e livraisons. Février-mai 1896.

Revue archéologique. 3^e série, tome XXVIII. Janvier-avril 1896.

Julliot (G.), La croix processionnelle de Nailly (Yonne). — Villenoisy (F. de), La patine du bronze antique.

Revue du Lyonnais. 56^e année, 5^e série, tome XXI, n^{os} 122 à 124. Février-avril 1896.

Comtet (F.), Les origines de la famille Croppet. — Prajoux (abbé), Le prieuré de Beaulieu en Roannais. — Vanel (abbé), Les tribulations d'un curé d'Essertines-en-Donzy. — Varax (Paul de), Histoire d'Amplepuis depuis l'époque gauloise jusqu'en 1789.

Revue épigraphique du Midi de la France. N^o 81. Janvier-mars 1896.

Hirschfeld, Le christianisme à Lyon avant Constantin (suite).

Roannais illustré. 7^e série, 2^e livraison. Mai 1896.

Dumoulin (Maurice), A travers les vieux livres.

Acquisitions.

Bouillet (M.-N.): *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie, contenant l'histoire proprement dite, la biographie, universelle, la mythologie et la géographie ancienne et moderne.* Nouvelle édition refondue sous la direction de L.-G. Gourraigne. Paris, Hachette et Cie, 1896, in-8°.

Nicolay (Nicolas de): *Générale description du Bourbonnais*, publiée avec une introduction et une table annotée des noms de personnes et de lieux, par A. Vayssière, archiviste de l'Allier. Tomes I et II. Moulins, H. Durond, 1889, 2 vol. in-8°.

Roussy (de), chanoine et sacristain de Notre-Dame de Montbrison: *Épître à Madame la marquise de..... sur la convalescence de Mgr le Dauphin.* Lyon, (Aimé Delaroche), 1752, in-4°.

Severt (Jacques): *Chronologia historica successio-
nis hierarchicæ illustrissimorum archiantistitum Lug-
dunensis archiepiscopatus, Galliarum primatus, nec-
non latior illustrissimæ ecclesiæ cathedralis, et cæte-
ratum diæceseos Lugdunensis historia.* Lugduni,
ex typographia Simonis Rigaud, 1628, in-f°.

IV.

MOUVEMENT DU PERSONNEL.

Membres titulaires.

M. Baur, à Montbrison, reçu le 28 mai 1896.

M. l'abbé Brunner, vicaire à Saint-Pierre de Montbrison, reçu le 28 mai 1896.

M. l'abbé Dumas, curé de Feurs, reçu le 28 mai 1896.

Membres décédés.

M. Jules Duclos, négociant à Saint-Chamond, membre titulaire.

M. Alexis de Billy, à Lantignié (Rhône), membre correspondant.

Démissionnaires.

M. l'abbé Ponthus, chapelain de la Primatiale, à Lyon, membre titulaire.

M. Marcellin Boudet, président du tribunal civil de Saint-Flour, membre correspondant.



Au moment où s'achève l'impression de ce Bulletin, la Société de la Diana est frappée au cœur par la mort soudaine de son Président, M. le comte Gabriel-Léon MONTAIGNE de PONCINS, décédé en son château du Palais, dans la nuit du 29 au 30 août 1896, à l'âge de 64 ans.

Ses obsèques ont eu lieu le 2 septembre, à Feurs, au milieu d'un concours immense d'amis venus de tous les points du département et des départements voisins pour s'unir au deuil de sa famille et payer un suprême tribut de larmes et de prières à l'éminent écrivain, à l'ardent patriote, au ferme chrétien que Dieu vient de rappeler à lui.





AVRIL — JUIN 1896

BULLETIN DE LA DIANA



I.

PROCÈS-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 28 MAI 1896.

PRÉSIDENTE DE M. LE COMTE DE PONCINS, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à une heure et demie.

Sont présents : MM. Achalme, lieutenant-colonel Anglade, abbé Bégonnet, Maurice de Boissieu, E. Brassart, abbé Brosse, comte de Chabannes, Chaize, Chassain de la Plasse, abbé Chevrolat, Choussy, abbé Claret, L. Coste, Coudour, Crépet, J. Déchelette, Desjoyaux, Dugas de la Catonnière, Dumoulin, C. Dupin, A. Durand, V. Durand, Durel, Dusser, E. Faure, Favarcq, Ferran, abbé Forest, Gayet, H. Gonnard, Granger, Guilhaume, Jacquet, Lachèze, Lachmann, Lafay, Leriche, Maillon, abbé Marsanne, E. Morel, Peniguel, docteur Perdu, baron

des Périchons, comte de Poncins, Populus, abbé Relave, abbé Reure, abbé Rey, Rochigneux, J. Rony, Rousse, A. Roux, abbé Sachet, Alph. de Saint-Pulgent, C.-P. Testenoire-Lafayette, B. Thevenet, J. Thevenet, abbé Vanel, abbé Versanne, Vidal.

Se sont fait excuser: MM. l'abbé Bartholin, Chialvo, Galle, Jeannez, de Marsy, docteur Rey, abbé Rousset.

Compte rendu de l'état de la Société.

M. le Président ouvre la séance ; il expose la situation de la Société depuis l'Assemblée générale du 3 juin 1895. Quatre membres sont décédés, MM. de Billy, Duclos, Jacqueton, Théolier. Huit membres ont donné leur démission, MM. Boudet, Combes, docteur Choupin, abbé Ferrad, des Gayets, Poulot, abbé Ponthus, F. Thiollier.

Six nouveaux membres ont été admis, dont cinq titulaires : MM. Baur, abbé Dumas, abbé Forest, Noël Thiollier, abbé Vanel ; et un correspondant, M. Richard.

Les finances de la Diana, grâce au zèle de MM. J. Rony et Rochigneux, sont en bon état ; l'exercice 1895 se solde par un excédant de recettes de 3.587 fr. 70.

Le nombre des dons augmente toujours, l'insuffisance du local se fait sentir de plus en plus ; nous espérons, avec le concours de la municipalité de Montbrison, pouvoir obtenir une amélioration nécessaire.

Aussitôt après la publication du deuxième tome

de la *Visite pastorale de Mgr de Lort de Sérignan, évêque de Mâcon*, la Société mettra sous presse le très distingué travail de notre nouveau collègue M. Noël Thiollier sur l'*Architecture religieuse à l'époque romaine dans l'ancien diocèse du Puy*, orné de très nombreuses illustrations.

Le Gouvernement a bien voulu nous accorder en 1895 une subvention de mille francs. Ceux qui nous ont aidés à l'obtenir, MM. de Barthélemy, de Villefosse, de Lasteyrie, ont un droit spécial à notre reconnaissance.

Comptes.

M. le Trésorier présente ses comptes pour l'année 1895. Ils sont approuvés. (Voir annexe n° I).

Budget additionnel de 1896 et budget ordinaire de 1897.

M. le Président donne ensuite lecture du budget additionnel pour 1896 et du budget ordinaire pour 1897. Ces deux budgets mis aux voix sont adoptés à l'unanimité. (Voir annexes II et III).

Excursion pour 1896.

Divers projets d'excursion sont présentés : à Saint Symphorien de Lay, l'Aubépin ; à Feurs, Pouilly-lès-Feurs, Donzy ; à la chartreuse de Sainte-Croix. Après examen de ces divers projets, l'Assemblée décide que la Société fera son excursion annuelle à Sainte-Croix ; elle désigne pour commissaires MM. L. Favarcq, H. Gonnard, Ph. Testenoire.

Notes généalogiques sur les familles de la Mure, de Laval, du Verdier et de Lingendes. — Communication de M. l'abbé Reure.

Dans l'assemblée générale du 18 mai 1893, M. Vincent Durand nous a rappelé, à propos d'un tableau votif provenant de l'ancienne église de Notre-Dame de Laval (1), le souvenir du forézien Antoine de Laval, un des hommes les plus érudits et des écrivains les plus féconds de son temps (2). Permettez-moi de vous faire connaître quelques titres qui établissent avec précision des alliances entre deux filles d'Antoine de Laval et deux la Mure. On savait depuis longtemps que l'historien Jean-Marie de la Mure était apparenté aux Laval ; ces questions de généalogie n'en restaient pas moins obscures, et M. Guillien lui-même, dans son excellente notice sur la maison de la Mure, n'en a pas dit un mot (3). Il est vrai que, depuis, l'inventaire imprimé des archives municipales de Moulins avait mentionné cette double alliance (4), mais sans permettre de rattacher sûrement Charles et Pierre de la Mure à notre fa-

(1) Voy. le *Bulletin de la Diana*, t. VII, p. 71. — Ce tableau, habilement restauré par M. Henry Gonnard, va reprendre sa place dans la chapelle de N.-D. de Laval.

(2) L'origine forézienne d'Ant. de Laval est absolument certaine ; il nous paraît inutile de citer les nombreux témoignages qui mettent ce fait hors de contestation.

(3) Sauf du mariage de Mathieu de la Mure avec l'hypothétique N. de Laval (Voyez *Généalogie de la famille de la Mure*, dans les *Recherches hist. sur Roanne et le Roannais*, p. 331 et suiv.).

(4) Nos 419 et 427.

mille forézienne. J'ai trouvé au cabinet des titres de la Bibliothèque nationale (1) les documents que je vais communiquer à la Diana. Malheureusement ce ne sont pas des pièces originales, ni même des copies, mais de simples analyses. Toutefois comme, sauf des différences de noms facilement explicables, ces documents s'accordent à très peu près, sur les points déjà connus, avec ce qu'on sait d'autre part, il n'y a pas de motif de ne pas les accueillir avec confiance, ou du moins on doit se contenter des légères réserves que commande une critique scrupuleuse. Sous le bénéfice de ces observations, voici ces titres qui éclairent un peu la généalogie de plusieurs familles bien connues dans l'histoire littéraire (2).

15 mars 1609. — Contrat de mariage de François de la Mure, principal héritier de feu Mathieu de la Mure (3), et de demoiselle Antoinette du Verdier, assisté de Charles de la Mure, écuyer, seigneur de Saint-Georges, et d'Antoine de la Mure, coseigneur de Chantois, capitaine et châtelain de Saint-Maurice, ses cousins, avec demoiselle Jeanne de Gayardon, fille de feu Pierre de Gayardon (4), seigneur de Breisolles [lisez *Greisolles*], élu en l'élection de Forez, et de demoiselle Gilberte

(1) Carrés de d'Hozier, vol. 252.

(2) Il a paru inutile de reproduire exactement l'orthographe de ces analyses, si ce n'est pour les noms propres.

(3) D'après Guillien, Mathieu de la Mure aurait eu pour femme N. de Laval. Il est possible qu'il ait été marié deux fois.

(4) Selon Guillien, *loc. cit.*, il s'appelait Guillaume; mais dans un autre endroit des *Recherches*, p. 327, il l'appelle bien Pierre de Gayardon.

Coton (1), assisté de Guillaume de la Chièze, écuyer, seigneur d'Aix, et de Jacques Coton, seigneur de Chenevoux, ses oncles maternels. Acte reçu Populle et Miraud, notaires à Roanne.

3 mars 1612. — Contrat de mariage de noble Pierre de la Mure, écuyer, seigneur de Chanlon et de Pontais (2), fils de feu noble Mathieu de la Mure, écuyer, seigneur de Biénavant et de Changy, et d'Antoinette du Verdier, assisté de noble François de la Mure, son frère aîné, écuyer, seigneur de Biénavant et de Changy et coseigneur de Chantois, avec demoiselle Françoise de la Val, fille d'Antoine de la Val, conseiller du Roi, son géographe ancien, et maître des eaux et forêts du Bourbonnais, et de demoiselle Isabeau de Buckingham.

24 mars 1634. — Transaction entre demoiselles Élisabeth de Laval (3), femme de Charles de la Mure, écuyer, seigneur de Montchenin (4), grenetier du grenier à sel de Moulins ; Françoise de Laval, veuve de Pierre de la Mure, écuyer, seigneur de Chanlon ; Anne de Laval, femme de Claude Malet, écuyer,

(1) Philiberte Coton, d'après Guillien. — Cf. Vachez, *Chenevoux*, p. 15.

(2) Ce Pierre de la Mure, frère de François, précédemment nommé, et oncle de l'historien Jean-Marie de la Mure, est resté inconnu à Guillien.

(3) Appelée Isabelle par Antoine de Laval, son père, dans les *Desseins de professions nobles*, Paris, 1605, p. 80.

(4) Charles de la Mure, seigneur de Montchenin, n'a pas été connu de Guillien, à moins qu'il ne soit le même que Charles de la Mure, seigneur de Saint-Georges, mentionné dans Guillien et dans l'acte ci-dessus de 1609. — De ce mariage est né, en 1612, Claude de la Mure (Arch. munic. de Moulins, n° 419).

seigneur de Charendon, capitaine du Parc-lès-Moulins (1); et Marguerite de Laval, femme de François de Menudel, écuyer, seigneur des Guiots (2), sur le différend qu'ils [elles] avaient pour le partage de la succession d'Antoine de Laval, écuyer, seigneur de Belair, pensionnaire géographe du Roi, et d'Élisabeth de Buckingham (3), leurs père et mère; par laquelle elles convinrent faire quatre lots, parce que Angélique, leur sœur, s'était départie à leur profit de tout le droit qu'elle pouvait avoir dans ladite succession. Reçu Chaulme, notaire à Moulins (4).

9 juin 1648. — Contrat de mariage de Nicolas de la Mure, écuyer, seigneur de Chanlon et du Pontais, fils de feu Pierre de la Mure, et de demoiselle Françoise de la Val, sa femme, avec demoiselle Bonne Rulet, fille de feu Achille Rulet, et de demoiselle Charlotte Grimaud. Reçu Rafin, notaire à Saint-Han (5).

(1) Claude Malet et Anne de Laval eurent pour fils Gabriel Malet (*Les fiefs du Bourbonnais*, p. 326).

(2) D'où Madeleine, baptisée le 5 novembre 1628 (Arch. munic. de Moulins, n° 427).

(3) Ou plutôt Isabelle de Buckingham.

(4) Ant. de Laval, *loc. cit.*, nous apprend que, outre Isabelle (ou Élisabeth), Françoise, Anne, Marguerite et Angélique, ici nommées, il avait une autre fille, Suzanne, dont l'alliance, si elle fut mariée, ne nous est pas connue, et qui sans doute était morte en 1634, à moins qu'elle ne fût religieuse. Les quatre fils nés de son mariage avec Isabelle de Buckingham, Antoine, Louis, Anne et Henri-Antoine, moururent jeunes, le dernier en 1602.

(5) En rapprochant cet acte de celui du 3 mars 1612, on voit que Nicolas de la Mure était petit-fils de Mathieu de la Mure et d'Antoinette du Verdier. Guillien lui donne pour grand-père Antoine de la Mure, bourgeois de Montbrison. Il n'a pas d'ailleurs connu l'alliance de ce Nicolas de la Mure.

14 mars 1667 (1). — Partage des biens de demoiselle Angélique de Laval, veuve de noble Jean de Lingendes, seigneur des Guiots, entre Nicolas de la Mure, prêtre (2), écuyer, seigneur de Chanlon et du Pontais, donataire de demoiselle Françoise de Laval, sa mère, et demoiselle Françoise de la Mure (3), femme de Jehan Rouher, seigneur de Pirouet [*Pirouer*]. Acte reçu la Loere et Coutant, notaires à Moulins.

19 mars 1679. — Acte reçu Vernoi, notaire à Saint-Germain-Lespinnasse, par lequel Gilbert de la Mure, ecclésiastique, cède à Joseph de la Mure (4), son frère, écuyer, seigneur de Chanlon, tout ce qu'il pouvait prétendre dans la succession de Nicolas de la Mure et de Bonne Rulet, leurs père et mère.

Ces titres, qui ajoutent des informations précieuses à l'histoire généalogique des familles de la Mure et de Laval, soulèvent deux problèmes assez intéressants. D'abord, on voudrait savoir qui est ce Jean de Lingendes, dit seigneur des Guiots, marié à Angélique de Laval. On sait que la maison de Lingendes a représenté en Bourbonnais, avec un grand éclat, la noblesse de robe, ou la haute bourgeoisie

(1) Je lis dans mes notes 1607. Ai-je mal copié ? Quoiqu'il en soit, cette date ne peut être exacte ; comme le *six*, dans l'écriture cursive, se transforme facilement en *zéro*, je rétablis par conjecture la date de 1667.

(2) Ainsi Nicolas de la Mure, marié à Bonne Rulet, entra plus tard dans les ordres, fait déjà signalé par Guillien.

(3) Inconnue à Guillien. Elle eut au moins deux enfants de son mariage : Guillaume et Marie (Arch. munic. de Moulins nos 438 et 450).

(4) N'est pas non plus mentionné par Guillien.

savante et lettrée. On connaît plusieurs Jean de Lingendes dans les dernières années du XVI^e siècle et dans la première moitié du XVII^e siècle : un lieutenant criminel du Bourbonnais, un évêque de Mâcon, un avocat au présidial de Moulins qui intervint, le 14 octobre 1604, à la donation faite par Honoré d'Urfé et Diane de Châteaumorand au collège de cette ville, un secrétaire de la chambre du roi et du duc du Maine, un conseiller au présidial de Moulins, enfin un poète de quelque mérite, fort lié avec Honoré d'Urfé, qui a écrit des stances élogieuses en tête de ses *Changemens de la bergère Iris* (1). Il est d'ailleurs probable que deux ou trois de ces Lingendes se confondent en un seul personnage désigné par des qualités différentes. Je suis porté à croire que le poète Jean de Lingendes, dont la vie est peu connue, bien qu'il ait été un écrivain facile et élégant, est le genre d'Antoine de Laval, et aussi peut-être l'avocat, devenu plus tard conseiller au présidial, qui figure dans l'acte du 14 octobre 1604. Nous savons que Jean de Lingendes, mari d'Angélique de Laval, mourut de la peste à Moulins en 1629, comme en témoigne une inscription de l'ancienne église d'Iseure (2). En 1631, sa veuve fit une donation de 1600 livres aux Jésuites du collège de Moulins pour remercier sainte Rosalie de l'avoir préservée de l'é-

(1) Voy. principalement sur lui Goujet, *Biblioth. franç.*, t. XIV, p. 286; — H. Faure, *Ant. de Laval et les écrivains bourb. de son temps*, p. 51; — Bouchard, *les Poètes Bourbonnais*, dans le *Bull. de la Soc. d'émul. de l'Allier*, t. XI, p. 393.

(2) Elle a été publiée par Gui de la Grye, *Portraits*, p. 216; — Arvisart, *Pierres tombales d'Izeure* (*Bull. de la Soc. d'émul. de l'Allier*, XIII, 520); — Tudot, *Enseignes et Inscriptions* (*Congrès archéol.*, 21^e session, p. 322 et suiv.)

pidémie qui avait enlevé son mari (1). Cependant les biographes, se copiant les uns les autres, nous disent que le poète serait mort en 1616, âgé de 36 ans ou environ ; mais ce fait est affirmé sans l'ombre d'une preuve. Il y a plus : Jean de Lingendes, dans son *Élégie pour Ovide*, donne des éloges à la traduction des *Métamorphoses* par Nicolas Renouard, dont la première édition signalée par Brunet est seulement de 1617. Si le poète n'est pas mort en 1616 (2), comme l'affirment gratuitement les biographes, il n'y a plus de raison de ne pas penser qu'il a pu vivre jusqu'en 1629. Au reste, je ne voudrais pas qu'on donnât à une conjecture, sur laquelle j'appelle simplement l'attention, une autorité que les rares documents dont on dispose ne permettent pas de lui attribuer, tout prêt à l'abandonner si on en fait voir seulement l'in vraisemblance.

J'ai parlé d'un autre problème. On a vu, par deux des documents qui viennent d'être rapportés, que Mathieu de la Mure, grand-père de l'historien, avait épousé Antoinette du Verdier. Celle-ci, on n'en peut guère douter, est étrangère aux du Verdier de Cordelle aussi bien qu'aux du Verdier des Salles, et appartient à la même famille qu'Antoine du Verdier (3),

(1) Bouchard, *Hist. du Collège de Moulins*, p. 55, et appendice, n° XI.

(2) On voit bien (Arch. de l'Allier. B, 736) que, le 20 octobre 1616, Toussaint de Chantelot et Marguerite Gascon, veuve de Jean de Lingendes, secrétaire de la chambre du roi et de M. le duc du Maine, se firent donation mutuelle de leurs biens. Mais si ce Jean de Lingendes était le même que le poète, et si celui-ci était réellement mort en 1616, il serait assez difficile d'admettre que sa veuve fût déjà remariée au mois d'octobre de la même année.

(3) Voy. O. de Viry, *Les du Verdier des Salles*, dans l'*Ancien Forez*, t. III, p. 208.

auteur de la *Bibliothèque française* et de tant d'autres ouvrages. Si cette Antoinette était sa fille, Antoine du Verdier deviendrait l'aïeul de Jean-Marie de la Mure (1). Mais cela n'est pas vraisemblable. Le premier testament connu d'Antoine du Verdier, du 25 juin 1587, a été publié dans le *Cabinet historique* (2). Le testateur institue héritier universel son fils, l'écrivain Claude du Verdier, et fait des legs à ses deux filles Françoise et Catherine (3). Le nom d'Antoinette n'est pas prononcé. Si elle était née après ce testament, il est trop évident qu'elle n'aurait pu avoir en 1609, de son mariage avec Mathieu de la Mure, un fils déjà marié ou promis en mariage. Mais il est fort possible qu'Antoinette soit la sœur d'Antoine du Verdier, qui serait alors le grand-oncle de l'historien la Mure. Je ne connais pas, jusque-là, de document qui permette de trancher cette question généalogique avec assurance.

Legs faits à l'église d'Essertines-en-Donzy, au XVIII^e siècle. — Communication de M. l'abbé Vanel.

M. l'abbé Vanel entretient l'Assemblée de procès

(1) Selon Gui de la Grye, la Mure « nous apprend, dans ses notes manuscrites, qu'Antoine du Verdier était son aïeul » (*Portraits d'aut. foréziens*, p. 612).

(2) VII^e année, 1861, *Documents*, p. 441 et suiv. Cet article très intéressant fait connaître d'autres titres sur la famille d'Ant. du Verdier.

(3) Ant. du Verdier avait perdu sept enfants en 1586 (Voy. *Rev. d'hist. littér. de la France*, t. II, p. 249 et suiv.) — Je me propose d'écrire sous peu un article spécial sur Antoine du Verdier, qui n'a pas eu jusque là de biographe. Nicéron, dans ses *Mémoires* (t. XXIV, p. 276 et suiv.), parle assez longuement de ses ouvrages, mais ne dit presque rien de son histoire.

coûteux qu'eurent à soutenir, au XVIII^e siècle, la fabrique et le curé d'Essertines-en-Donzy pour entrer en possession de divers legs faits à l'église. Il énumère aussi les sommes relativement considérables qui furent réclamées à cette occasion par le fisc.

Puits antique découvert à Allieu. — Communication de M. Vincent Durand.

Des sondages pratiqués à 300 mètres au nord du hameau de Daumois, dans une terre portant le n^o 292, section C, du cadastre d'Allieu, en un point où de nombreux débris céramiques épars à la surface et des restes de fondations attestent l'existence d'habitations gallo-romaines, m'ont fait découvrir au mois de février dernier l'orifice d'un puits antique que j'ai fait débayer. Je désirais augmenter ainsi ma réserve d'eau potable en cas de sécheresse prolongée, comme celle qui a sévi sur nous en 1895. Mais je ne serais pas sincère, si je n'avouais point que la curiosité avait aussi sa bonne part dans mon entreprise.

Celle-ci m'a offert des difficultés que je ne soupçonnais pas. A sa partie supérieure, la muraille en pierres sèches du puits présentait sur un de ses côtés une solution de continuité d'environ 0^m 50. Je n'ai d'abord attaché aucune importance à cette dégradation partielle, qui pouvait avoir été provoquée par la ruine de la margelle et qui, tout portait à le supposer, devait s'arrêter à une faible profondeur. Mais après avoir fait vider, en l'étayant, plus de 3 mètres du puits, la crevasse se continuant verticalement et donnant même passage à de petits éboulements de la menue pierre disposée en arrière du mur, j'ai

dû, pour éviter tout accident, ordonner la démolition des parties de ce mur demeurées ou du moins paraissant saines, jusqu'à ce que celui-ci réparût dans l'intégrité de son contour. J'ai été amené ainsi à enlever une quantité considérable de matériaux sur près de 2^m 50 de diamètre et 6^m 30 de profondeur, niveau où la crevasse à pris fin, après avoir conservé jusqu'au bout sa verticalité, sur une largeur variant de 0^m 50 à 0^m 30, ou même parfois réduite à quelques centimètres. Tout me porte à y voir, avec mon chef d'atelier, l'œuvre de la foudre qui, tombant sur un arbre situé au bord du puits, aura plongé verticalement dans la pierraille de remplissage, crevant sur son passage la paroi du mur et en projetant violemment les matériaux à l'intérieur.

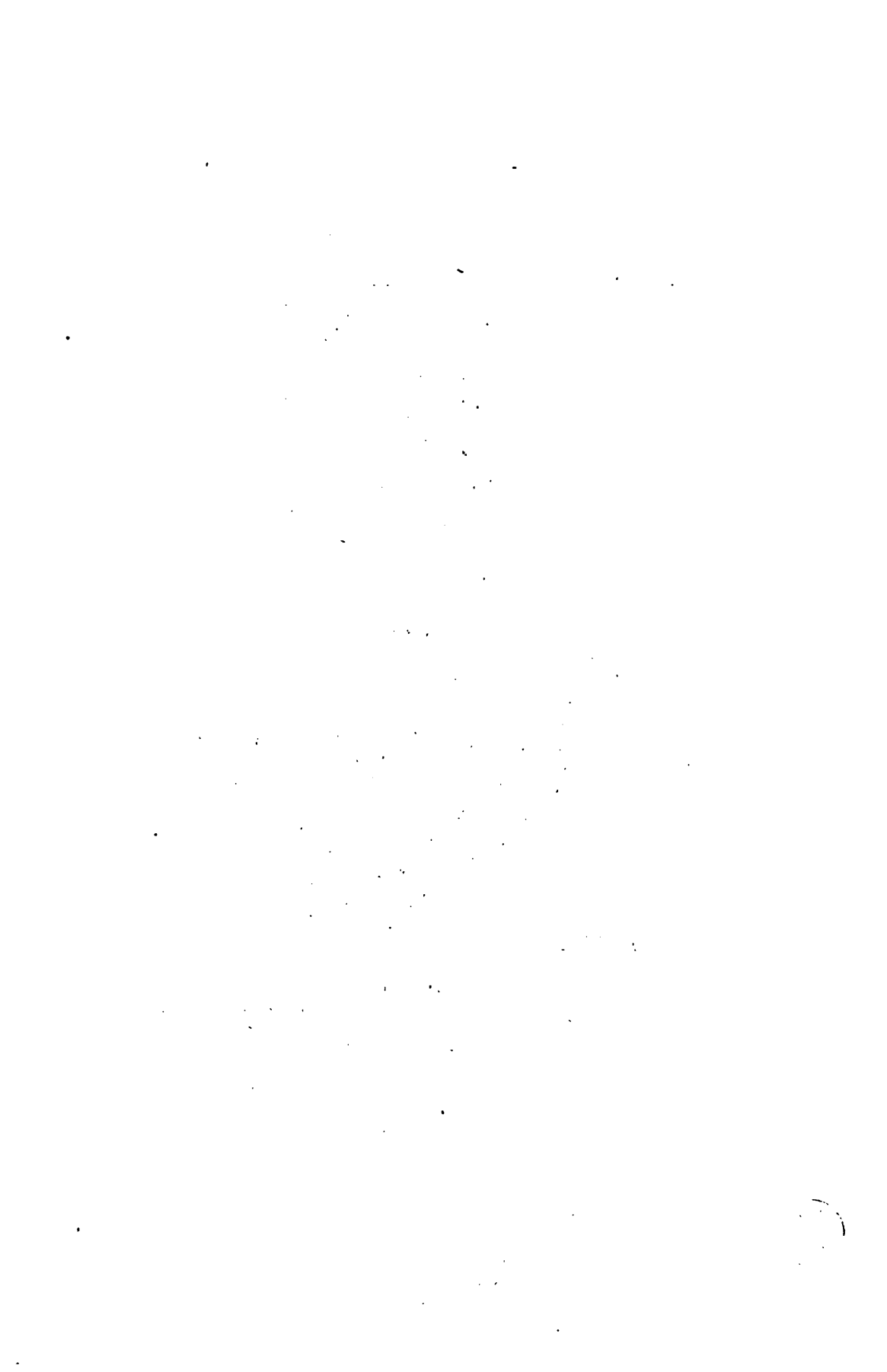
Le canal, sur cette hauteur de 6 m. 30, était en effet presque uniquement rempli de moellons et de pierraille mélangés d'un peu de terre. Quelques morceaux de tuiles à rebords, quelques rares tessons de poterie venus de la surface avec ces dernières y ont été recueillis ; mais je n'ai à signaler d'une manière particulière que deux objets : une portion peu importante d'une grossière *olla* noire, de style gaulois, ornée à la gorge d'un chapelet irrégulier de gros points creux, et une estampille de potier, imprimée sur le fond de ce qui fut une salière ou un vase à boire en terre rouge : on y lit sur deux registres, ^{ALBAN}
..IXTA, le commencement du premier mot étant un peu incertain et celui du second emporté par une cassure.

A 6^m 30, comme je viens de le dire, la lézarde se termine enfin. Au même niveau, mes ouvriers relèvent la partie inférieure d'un grand vase de bronze

et à 0^m 40 plus bas, sa partie supérieure. Je ne doute guère que la présence de cet objet métallique n'ait déterminé la fin de la lézarde, en attirant le fluide électrique de la périphérie au centre du puits. Sympathie redoutable, qui a contribué, je le crains bien, aux détériorations subies par le vase, dont les bords sont percés à jour et festonnés comme de la dentelle, et c'est fort dommage, car ce récipient, formé d'une seule feuille de cuivre emboutie au marteau, est d'une fabrication parfaite. Le fond, d'un diamètre de 0^m 204, est plat ; l'orifice est large de 0^m 241 ; la hauteur primitive devait être voisine de 0^m 20, le diamètre à la panse d'un peu plus de 0^m 27. Les parois n'ont guère que l'épaisseur d'une coquille d'œuf. La gorge était jadis serrée par un cercle de fer auquel s'adaptait l'anse. Celle-ci n'a pas été retrouvée et le cercle a été détruit par l'oxydation ; une bouillie ferrugineuse dans laquelle nageait le vase était le dernier témoin de son existence.

A 0^m 65 plus bas, on recueille une aiguière en terre noire lustrée, à reflets métalliques. Elle est entière, moins l'anse qui s'est décollée, probablement au moment où l'on retirait le vase plein d'eau. Cette aiguière, à base et ouverture étroites, est d'un galbe assez pur et rappelle immédiatement toute une catégorie bien tranchée de poteries appartenant à la plus belle céramique gauloise (pl. I). Il est tout à fait digne de remarque qu'elle gisait, non au fond du puits, mais à un mètre environ au dessus, superposée ainsi à de nombreux objets accusant la période romaine.

A partir de ce moment et jusqu'au bas du puits, la boue devient très riche en objets adventices de



1

6

8

8

8

1

1

6

1

1

1

1



I. — VASE NOIR, AIGUIÈRE, JADIS POURVU D'UNE ANSE, TROUVÉ
DANS UN Puits ANTIQUE A DAUMOIS, COMMUNE D'ALLIEU.

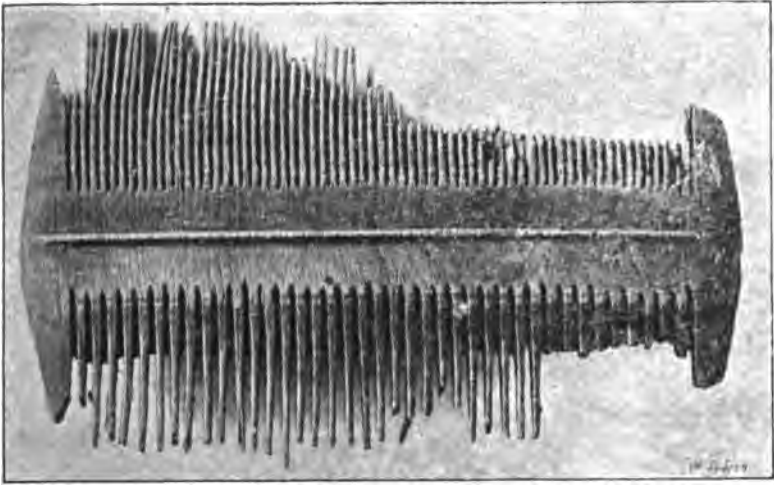
Hauteur 0^m 227.

toute nature. Je citerai parmi ceux en terre cuite une urne en terre rouge ordinaire, au col saupoudré de mica jaune et également entière moins l'anse, qui a néanmoins été retrouvée et a pu être recollée ; une deuxième urne brisée en nombreux morceaux, mais qui a pu être reconstituée presque en entier : comme la précédente, elle a été au feu ; une troisième urne malheureusement incomplète de sa partie inférieure et portant le grafite, AR, initiales probables de celui ou celle qui en faisait usage ; un pot au feu à une anse, orné à la gorge de cannelures horizontales, absolument intact ; une jolie olla brisée par les ouvriers et dont il n'a manqué qu'un morceau insignifiant (1) ; une tasse ou plutôt un godet minuscule grossièrement façonné à la main, véritable écuelle de poupée ; enfin de nombreux débris incomplets provenant de vases de ménage de toute espèce et de toute dimension, urnes, grandes jarres à deux anses, coquelles à trois pieds, gobelet, bol en terre sigillée rouge, orné de reliefs assez mous accusant un surmoulage. Une anse, rendue brillante par la poussière de mica, et naïvement décorée de motifs en creux et en relief et de lignes incisées, fait regretter le vase rustique, une aiguière peut-être, auquel elle a appartenu. Un fond d'olla et quelques tout petits échantillons de terre noire rappellent la poterie gauloise.

(1) Les noms à appliquer aux vases antiques ne sont pas tous parfaitement connus. J'appelle *urne* un vase spécialement destiné à puiser de l'eau et servant aussi à la faire chauffer. Sa capacité est généralement de plusieurs litres ; il a la base étroite, la panse ovoïde, le col court, l'orifice de largeur médiocre ; il est pourvu d'une seule anse courte. L'*olla*, parfois d'une extrême élégance, n'a pas d'anse, mais peut être saisie par son rebord supérieur.

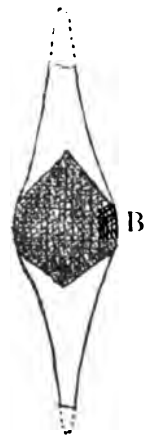
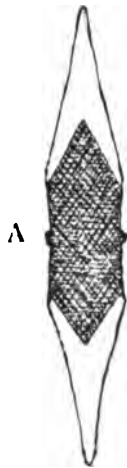
Les objets de métal autres que le chaudron de bronze dont il a été déjà parlé consistent en une sonnette quadrangulaire destinée à être suspendue au cou d'un animal domestique : elle est formée d'une feuille de bronze repliée sur elle-même et soudée, et elle est encore pourvue de son battant ; en quelques clous et un anse de seau en fer et en un joli couteau de femme trouvé tout au fond du puits : la lame en est cambrée et la poignée, de petite dimension, était jadis revêtue de plaques de bois, d'os ou de corne que maintenaient deux rivets et une petite frette dorée malheureusement réduite à un simple fragment. Les boues ont encore rendu une épingle de bronze, longue de 0^m 067, dont la tête à quatorze facettes a été obtenue en abattant symétriquement les huit angles d'un cube, et deux bagues, aussi de bronze. La première, qui est brisée, porte des traces de dorure, et le champ ovale de son chaton semble avoir été intentionnellement corrodé à l'aide d'un acide énergique, dans le but de le rendre rugueux et d'assurer l'adhérence d'une pâte de verre ou d'un mastic dont il garde encore des traces. La seconde bague est intacte et porte gravée sur son chaton le mot FELIX, abréviation probable du souhait, *Utere felix*, inscrit sur nombre de petits monuments antiques. Le faible diamètre intérieur de ces bagues, 0,018 et 0,017, fait voir qu'elles ornaient des doigts de femme.

Il a été recueilli quelques morceaux de verre, mais trop peu considérables pour se prêter à la restitution des pièces dont ils proviennent. L'un d'eux, épais de moins d'un millimètre, est un fragment du bord d'une coupe d'environ 0^m 14 de diamètre, bord replié comme un ourlet, dans l'intérieur duquel s'est intro-



II. — PEIGNE DE BUIS, TROUVÉ DANS UN Puits ANTIQUE A
DAUMOIS, COMMUNE D'ALLIEU.

Grandeur de l'original.



A. — Coupe du peigne ci-dessus.

B. — Coupe d'un fragment d'autre peigne trouvé dans le
même puits.



duit par la cassure un mince cordon de vase grisâtre.

La pierre est représentée par une fine lame de silex taillé, portion de couteau ou de scie, un morceau de craie rouge, et un petit caillou roulé, venu des bords du Lignon ou de l'Aubègue et qui dut être un jouet d'enfant analogue à nos billes. Un autre caillou en forme de sphère aplatie de 0^m 07 de diamètre, dépoli et un peu creusé sur une de ses faces, paraît avoir servi de molette à broyer ou de concasseur.

A ces divers objets étaient associés de nombreux morceaux de bois, généralement de faible dimension. Tels des crochets ou *bichicottes* destinés à puiser l'eau, des portions de manches d'outils, lattes ou aiguillons à bœufs, l'extrémité d'une auge grossièrement taillée dans un bloc de bouleau, et un morceau de chêne taillé en fer de lance qui pourrait avoir été une palette à rompre le caillé ou à façonner le beurre. Une mince baguette de buis tournée, légèrement conique, pointue à une extrémité, et rompue en deux morceaux, fut sans doute un fu-



1. — FUSEAU TROUVÉ DANS UN Puits ANTIQUE A ALLIEU.

Réduction à 1/2.

Dessin d'Henri Gonnard.

seau (fig. 1). Une pièce rare et d'une conservation relativement bonne est un peigne de buis à double rangée de dents, fort bien travaillé (pl. II). Un autre peigne de buis l'accompagnait, mais très endommagé (pl. II, B). Il faut en convenir, la place de ces ins-

truments de toilette n'était guère dans un puits. N'en rendons pas moins grâce aux jeunes polissons qui les y ont jetés. Et quand on pense qu'ils ont été fessés pour cette bonne action ! Mais il y a de cela si longtemps ! Cette réflexion me console.

Beaucoup d'autres morceaux de bois n'étaient que des éclats ou tronçons de branches, plusieurs encore revêtues de leur écorce. On a cru reconnaître le chêne, le châtaignier, le hêtre, le bouleau, le pin, le cerisier, le prunier, le noisetier, le buis. Des coquilles de noix, des noisettes, des noyaux de cerise, de prune, de prunelle, des graines de courge de petite taille, peut-être une variété de notre courge calabasse, ont encore été recueillis. Je citerai particulièrement des amandes tout petites aussi, conservant à l'intérieur l'enveloppe membraneuse de leur partie comestible. Ce fruit était donc déjà acclimaté dans nos montagnes. Par contre, il n'a pas été trouvé de pépins de raisins, si abondants dans les puits du Crêt Châtelard.

Cet inventaire sera complet, si l'on y ajoute quelques ossements de bœuf ou de vache, d'âne, de chèvre, de lapin ou de chat. Une portion de la boîte crânienne d'une chèvre a perdu ses cornes, qui ont été soigneusement sciées. Plusieurs dents incisives de bœuf et une canine de chien ont peut-être été portées en amulettes (1). Je risquerais d'exciter votre incrédulité, si le même fait n'avait point été observé au Crêt Châtelard, en vous disant que de fragiles

(1) Je suis redevable de la détermination de ces ossements à MM. Bonniaud, vétérinaire à Montbrison, et Saudouly, vétérinaire à Besse-en-Chandesse (Puy-de-Dôme).

ailes de mouche ont réparu au jour, fidèlement conservées par une boue plus de quinze fois séculaire.

Je penche en effet a rapporter au II ou III^e siècle le contenu du puits, qui est exempt de tout mélange d'objets du moyen-âge.

La profondeur totale du puits a été trouvée de 8^m 65 ; son diamètre, uniforme sur toute sa hauteur, de 0^m 78 ; celui de l'excavation légèrement conique dont il occupe le centre et qui a été creusée avec beaucoup de régularité dans un schiste noirâtre assez dur, suintant l'eau et coupé de quelques minces veines argileuses, est de 2^m 20 au fond et de 3 mètres environ à l'orifice. Cette largeur relativement considérable fait plus que compenser la faible section du canal, dont le débit est accru par l'eau interposée soit entre les moellons du mur, soit dans la pierraille de remblai disposée par derrière.

J'ai déjà relevé une circonstance notable de la fouille dont je viens de rendre compte. Parmi les vases qu'a rendu le puits, celui auquel on assignerait à première vue la date la plus ancienne, à savoir l'aiguière en terre noire lustrée de style gaulois, occupait le sommet de la couche archéologique, au dessus d'une foule d'autres échantillons céramiques dont l'aspect et la technique rappellent la poterie romaine du haut empire, telle qu'elle se présente dans les gisements antiques de notre région. Ce fait vient affermir un soupçon que les fouilles du Crêt Châtelard avait fait germer dans mon esprit et auquel la découverte, si judicieusement commentée par M. Joseph Déchelette, des vases peints de Roanne, apparentés de près à ceux de l'oppidum gaulois du Terrail, a donné une nouvelle force : c'est que les

formes et même les procédés de la céramique et probablement d'autres branches de l'industrie gauloise se sont perpétués bien avant sous la domination romaine, à côté de formes et de procédés empruntés à l'industrie des vainqueurs. Pouvait-il donc en être autrement ? Les habitudes, les goûts d'un peuple ne changent pas en un jour. Depuis deux tiers de siècle, nous sommes maîtres de l'Algérie ; nous y avons importé, nous y importons chaque jour davantage nos produits et nos méthodes ; cependant l'art et l'industrie indigènes subsistent toujours. Sans doute nos ancêtres ont montré, à l'endroit de la civilisation romaine, une faculté d'assimilation qui laisse bien loin celle des Arabes pour la nôtre. Néanmoins, il n'y a aucune raison de croire qu'ils aient répudié soudainement tout ce qui tenait à leurs traditions nationales et les gens qui, au témoignage de saint Sidoine Apollinaire, parlaient encore gaulois au V^e siècle, chez qui les monnaies gauloises paraissent avoir eu cours concurremment avec la monnaie romaine, pouvaient bien user, en plein Empire, de poteries imitées de celle du temps de l'indépendance de la Gaule.

Si nous considérons en particulier cette belle poterie lustrée, tantôt noire comme l'ébène, tantôt à reflets de plombagine, sobrement ornée toujours, mais dont le galbe rivalise parfois de pureté avec ce que la Grèce et l'Étrurie ont produit de plus parfait, la persistance de sa fabrication aux temps romains nous paraîtra d'autant plus facile à admettre que cette fabrication, au moins dans ses procédés essentiels, semble n'avoir jamais cessé. Nous savons en effet par M. le docteur Plicque que l'on fait encore en

Auvergne de ces poteries noires, dont la coloration est obtenue en les exposant avant la cuisson à la fumée du bois vert (1). Au rapport de M. Éleuthère Brassart, le bois employé à cet usage est celui du verne.

Il résulte de tout ceci une conséquence d'une haute portée, c'est que la présence d'objets d'apparence gauloise dans un gisement antique ne suffit pas à le dater sûrement de l'époque de l'indépendance, si ce gisement n'est pas pur d'objets d'origine romaine, ou si les uns et les autres n'y occupent pas des couches ou des régions nettement délimitées.

Un mot, avant de terminer, sur le petit groupe d'habitations dont une ou plusieurs étaient desservies par le puits que j'ai fouillé. Le nombre ne devait pas en être bien considérable, une douzaine au plus, disséminées du N.-O. au S.-E. sur une longueur d'environ 500 mètres, depuis les terroirs de *Tissonnière* et de *Goutte-Betton* jusqu'au hameau de Dau-mois. Vers l'extrémité N. de cette bande de terrain, vers le milieu de la terre n° 450, section C du cadastre, j'ai relevé en 1867 les fondations d'une maisonnette, sans doute case d'un pauvre esclave, à en juger par ses dimensions restreintes et l'indigence absolue des épaves de son mobilier. Ailleurs, dans la terre n° 290, d'autres fondations ont été détruites dans la première moitié de ce siècle ; l'on a trouvé des meules à bras et, paraît-il, un aire pavée de briques

(1) *Congrès archéologique de Montbrison*, 1885, p. 289. Voyez aussi p. 292 où des vases noirs de cette espèce sont rangés par M. Plicque dans sa 3^e classe des poteries de luxe à pâte tendre, qu'il rapporte aux 1^{er} et II^e siècles.

polygonales. Une fouille pratiquée il y a peu d'années, sur un espace limité du même champ, a fait découvrir, au milieu d'un amas confus de tessons, de clous rouillés et de charbons enfouis dans une terre noirâtre, une fibule en bronze doré, une portion de ce qui m'a paru être un bracelet, en bois très noir, et deux moyens bronzes, tous deux peut-être et l'un certainement de Domitien. Dans les substructions encore incomplètement fouillées à proximité du puits, les débris céramiques foisonnent ; la terre sigillée commune n'y est pas rare. C'est le site le plus agréable et le mieux exposé : on peut croire que là s'élevait l'habitation principale. Un peu partout, on recueille sur le sol des silex et autres pierres dures, tantôt à l'état de simples éclats, tantôt retouchées plus ou moins habilement, tantôt amenées à l'état de hachettes polies : nouvel exemple de la coexistence, sur un même emplacement, d'outils d'apparence préhistorique avec des objets d'origine franchement gallo-romaine, sans qu'il soit aisé de décider s'ils doivent être rapportés ou non à des époques distinctes.

*Une sépulture par ustion découverte à Précieu. —
Communication de MM. T. Rochigneux et E. Brassart.*

M. Brassart dit qu'il fut prévenu le 4 mai par M. Rochigneux qu'une découverte d'objets antiques venait d'être faite à Précieu, dans une carrière de sable en exploitation.

Le même jour ils se rendirent ensemble sur les lieux et trouvèrent tout bouleversé. Néanmoins, grâce aux indications de l'inventeur, ils purent reconstituer l'état primitif. A environ 0^m 75 de profondeur, le pic avait

rencontré une petite enceinte en cailloux basaltiques, au centre de laquelle se trouvaient des cendres mêlées d'esquilles d'os brûlés, quelques fragments de tuiles à rebords, d'amphore et, absolument intact, le petit vase en terre noire, figuré ci-contre.



En résumé, le hasard avait fait exhumer la sépulture par us-

2. — VASE NOIR PROVENANT D'UNE SÉPULTURE PAR USTION DÉCOUVERTE A PRÉCIEU.

Réduction à 1/2.

Dessin d'Henri Gonnard.

tion d'un très pauvre diable, esclave ou colon, vivant au premier siècle de notre ère. Le petit vase, sorte de burette, a un aspect fortement gaulois, c'est une preuve nouvelle de la persistance des traditions, surtout pour les objets usuels.

Le lieu précis de la découverte est à 98 mètres, au N.-O. du cimetière de Précieu, dans une terre appelée *la Baluze*, appartenant à M. Pichon, voiturier à Montbrison, et portant sur le plan cadastral le n° 237 p. de la section B.

La séance est levée.

Le Président,

Comte de PONCINS.

Le membre faisant fonction de secrétaire,

Eleuthère BRASSART.

ANNEXE N° I.
COMPTE DE GESTION DE L'EXERCICE 1895.
1° BUDGET ORDINAIRE.

Recettes.

	Recettes prévues au budget	Recettes à effectuer après vérification	Recettes effectuées	Restes à recouvrer
1. Cotisations à 30 f.	4800 »	4350 »	4170 »	180 »
2. Cotisations à 15 f.	1400 »	1665 »	1605 »	60 »
3. Subvention de la ville de Montbrison	200 »	200 »	200 »	» »
4. Vente de publica- tions éditées par la Société	10 »	62 »	37 »	25 »
TOTAUX.....	6410 »	6277 »	6012 »	265 »

Dépenses.

	Dépenses prévues au budget	Dépenses à effectuer après vérification	Dépenses effectuées	Restes à payer
1. Traitement du bi- bliothécaire.....	1200 »	1200 »	1200 »	» »
2. Frais de bureau et ports d'imprimés	700 »	501 90	375 35	144 55
3. Entretien de la sa- le.....	100 »	77 90	77 90	» »
4. Chauffage.....	100 »	67 35	67 35	» »
5. Indemnité au con- cierge	120 »	120 »	120 »	» »
6. Impressions diver- ses	3000 »	2642 80	1727 80	915 »
7. Achat de livres, abonnements, re- liures	350 »	350 »	350 »	» »
8. Fouilles et mou- lages.....	200 »	33 75	33 75	» »
9. Frais d'encaisse- ment.....	150 »	128 10	128 10	» »
10. Achat de jetons..	300 »	300 »	120 »	» »
11. Imprévu.....	190 »	190 »	190 »	» »
TOTAUX.....	6410 »	5611 80	4372 25	1059 55

BALANCE.

Recettes effectuées.....	6012 »
Dépenses effectuées.....	4372 25
Excédant de recettes.....	1639 75

2° BUDGET ADDITIONNEL.

Recettes.

	Recettes prévues au budget	Recettes à effectuer après vérification	Recettes effectuées	Restes à recouvrer
1. Excédant de recettes de l'exercice 1894.....	3525 80	3525 80	3525 80	» »
2. Restes à recouvrer sur cotisations arriérées.....	330 »	330 »	285 »	45 »
3. Intérêts des fonds en dépôt.....	10 »	30 15	30 15	» »
4. Subvention extraordinaire de l'Etat pour les publications de la Société et la salle d'archives.....	1000 »	1000 »	1000 »	» »
5. Somme à valoir sur la livraison aux souscripteurs de 11 volumes de l'Art Roman in-folio ...	110 »	110 »	20 »	90 »
6. Cotisation perpétuelle de M. de Saint-Genest.....	300 »	300 »	300 »	» »
TOTAUX.....	5275 80	5295 95	5160 95	135 »

Dépenses.

	Dépenses prévues au budget	Dépenses à effectuer après vérification	Dépenses effectuées	Restes à payer
1. Etablissement d'une porte en fer pour isoler le cabinet d'archives	100 »	45 »	» »	45 »
2. Réparations aux murs de la Diana et de ses annexes.	400 »	83 75	23 50	60 25
3. Souscription pour la restauration de l'église de Châtel-neuf	125 »	125 »	95 »	30 »
4. Frais de bureau (restes à payer de 1894).....	160 45	98 »	98 »	» »
A REPORTER....	785 45	351 15	216 50	135 25

	Dépenses prévues au budget	Dépenses à effectuer après vérification	Dépenses effectuées	Restes à payer
REPORT.....	785 45	351 75	216 50	135 25
5. Entretien de la salle (restes à payer de 1894).....	33 05	81 65	31 65	50 »
6. Impressions di- verses (restes à pa- yer de 1894).....	2598 35	2598 35	2598 35	» »
7. Achats de livres, etc. (restes à payer de 1894).....	12 »	12 »	12 »	» »
8. Fouilles et mou- lages.....	20 »	20 »	20 »	» »
9. Impressions.....	1000 »	» »	» »	» »
10. Reliures.....	300 »	34 50	34 50	» »
11. Indemnité extra- ordinaire au biblio- thécaire.....	300 »	300 »	300 »	» »
12. Imprévu.....	226 95	» »	» »	» »
TOTAUX.....	5275 80	3398 25	3213 »	185 25

BALANCE.

Recettes.....	5.160 95
Dépenses.....	3.213 »
Excédant de recettes.....	1.947 95

Résultats généraux de l'exercice 1895.

Recettes du budget ordinaire....	6.012 »	}	11.172 95
Recettes du budget additionnel .	5.160 95		
Dépenses du budget ordinaire...	4.372 25	}	7.585 25
Dépenses du budget additionnel..	3.213 »		
Excédant de recettes à porter au budget additionnel de 1896.....			3.587 70

ANNEXE N° II.

BUDGET ADDITIONNEL DE 1896.

Recettes.

1. Excédant de recettes de l'exercice 1895.....	3.587 70
2. Restes à recouvrer sur cotisations arriérées...	285 »
3. id. sur vente de publications..	115 »
4. Intérêts des fonds en dépôt.....	10 »
TOTAL.....	3.997 70

Dépenses.

1. Frais de bureau.....(restes à payer de 1895)	144 55
2. Impressions(id.)	915 »
3. Solde de la souscription pour l'église de Châtelneuf(id.)	30 »
4. Établissement d'une porte en fer au cabinet d'archi- ves.....(id.)	45 »
5. Entretien de la salle.....(id.)	50 »
6. Réparations aux murs de la Diana et de ses annexes	360 25
7. Achat de livres, manuscrits, abonnements, re- liures.....	400 »
8. Indemnité supplémentaire au bibliothécaire....	300 »
9. Impressions	1.000 »
10. Imprévu.....	752 90
TOTAL	3.997 70

BALANCE.

Recettes.....	3.997 70
Dépenses.....	3.997 70
Excédant.....	» »

ANNEXE N° III.

BUDGET PRIMITIF DE 1896.

Recettes

1. Cotisations à 30 francs.....	4.300 »
2. Cotisations à 15 francs.....	1.600 »
3. Subvention de la ville de Montbrison.....	200 »
4. Vente de publications éditées par la Société...	10 »
TOTAL.....	6.110 »

Dépenses.

1. Traitement du bibliothécaire.....	1.200 »
2. Frais de bureau et ports d'imprimés.....	600 »
3. Entretien de la salle et de ses annexes.....	100 »
4. Chauffage.....	100 »
5. Indemnité au concierge.....	120 »
6. Impressions diverses.....	3.000 »
7. Achats de livres, abonnements, reliures.....	350 »
8. Fouilles et moulages.....	200 »
9. Frais d'encaissement	150 »
10. Achat de jetons.....	200 »
11. Imprévu.....	90 »
TOTAL.....	6.110 »

II.

MOUVEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE
ET DU MUSÉE.

Dons

Ont été offerts par MM. :

Croix (le Révérend Père Camille de la), sa notice : *Mémoire adressé à deux sections du Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Comité des travaux historiques (section d'archéologie)*. Poitiers, (Blaise Roy et C^{ie}), s. d., in-4°.

Revendication contre la Société archéologique de Touraine du droit de continuer les fouilles entreprises en 1896 sur l'emplacement de la nouvelle église d'Yzeures (Indre-et-Loire) et d'en extraire les matériaux de construction, bas-reliefs et inscriptions antiques qu'elles renferment.

Grellet de la Deyte (Emmanuel), son discours : *Du devoir et du succès*, prononcé à la distribution des prix de l'Institution Sainte-Marie, à Riom, le 25 juillet 1896. Riom, (v^e Jouvet), 1896, in-8°.

Ministère de l'Instruction publique, *Journal des savants*. Mai-juin 1896.

Cagnat (R.), *Les cités romaines de la Tunisie*.

Échanges.

Académie des inscriptions et belles-lettres. *Comptes rendus des séances de l'année 1896*. 4^e série, tome XXIV. Mars-avril 1896.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*. 2^e série, n° 6. Juin 1896.

Institut de Carthage. *Revue tunisienne*. N° 11. Juillet 1896. .

Carton (docteur), Étude sur les travaux hydrauliques des Romains en Tunisie.

Ministère de l'Instruction publique. *Annuaire des musées scientifiques et archéologiques des départements*. 1^{re} année, 1896.

— *Congrès des sociétés savantes. Discours prononcés à la séance générale du congrès le samedi 11 avril 1896 par M. Grandidier, membre de l'Académie des sciences et M. Guyesse, ministre des colonies, ministre par intérim de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes.*

— Section des sciences économiques et sociales. *Séances mensuelles, rapports, mémoires*. 1895.

Société agricole et scientifique de la Haute-Loire. *Mémoires et procès-verbaux*. Tome VIII. 1894-1895.

Note de M. Lascombe relative à la découverte récente d'une statue d'Eros endormi, en marbre blanc, attribuée au III^e siècle, d'une conduite d'eau et de sarcophages antiques, à Saint-Paulien, l'ancienne *Reversio*, sur la route de Lyon en Aquitaine par Feurs. — Truchard Du Molin, La baronnie de Lardeyrol.

Société archéologique et historique de l'Orléanais. *Bulletin*. 15^e année, 2^e série, n° 18. 2^e trimestre 1896.

Dupré (A.), Les rouleaux des morts dans l'Orléanais.

Société bibliographique et des publications populaires. *Bulletin*. 27^e année, n°s 6, 7 et 8. Juin-août 1896.

Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire. *Annales*. 2^e série, tome XVI, 1^{re} livraison. Janvier-mars 1896.

Société de Borda. *Bulletin*. 21^e année, 2^e trimestre 1896.

Société d'émulation d'Abbeville. *Bulletin*. N^{os} 3 et 4 de 1894 ; n^{os} 1 à 4 de 1895.

— *Mémoires*. Tome I. Années 1895-1896.

Delignières (Emile) : L'œuvre gravé de Jacques Aliamet, d'Abbeville. *Belles reproductions de gravures*.

Société d'émulation de l'Auvergne. *Revue d'Auvergne*, 12^e année, n^o 2. Mars-avril 1896.

Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme. *Bulletin*. 118^e livraison. Juillet 1896.

Société de secours des amis des sciences et arts de Paris. *Compte rendu du 36^e exercice. Séance publique annuelle tenue le 30 avril 1896 dans l'amphithéâtre de physique de la faculté des sciences à la Sorbonne*. 1896.

Société des amis des sciences et arts de Rochecouart. *Bulletin*. Tome VI, n^o 1. Mars 1896.

Société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis. *Bulletin-revue de Saintonge et d'Aunis*. XVI^e volume, 4^e livraison. Juillet 1896.

Société d'études des Hautes-Alpes. *Bulletin*. 15^e année. 2^e série, n^o 18. 2^e trimestre 1896.

Société Éduenne. *Mémoires*. Nouvelle série, tome XXIII. 1895.

Voyages de Courtépée dans la province de Bourgogne en 1776 et 1777. *Détails intéressants sur l'aqueduc conduisant*

l'eau du Gier, l'auteur dit le Furan, à Lyon ; sur certaines localités de notre région traversées dans un de ses itinéraires de voyage, telles que Roanne et ses antiquités, Saint-Germain et Saint-Forgeux-l'Espinasse, Noailly, Ambierle, la Bénisson-Dieu, Briennon et Saint-Pierre-la-Noaille (de Noailly), et sur quelques personnages foréziens, tels que M. Passinges, naturaliste à Roanne, l'abbé Berthelin de Montbrison, curé de Saint-Forgeux-l'Espinasse, et M. d'Arles, curé de Saint-Georges près Montbrison, titulaire d'une prébende à Noailly. — Martinet (abbé Adrien), Armorial du chapitre noble des chanoines séculiers de Saint-Pierre de Mâcon nommés de 1559 à 1689, d'après un manuscrit original. Parmi ces chanoines dont on donne les preuves de noblesse figurent les foréziens ou descendants de familles foréziennes ci-après : François de Rebé, 1585 ; Claude de Salornay, 1597 ; Claude de Foudras, 1605 ; Jean de Rebé, 1615 ; François de Rebé, 1622 ; Marc de Cremeaux, 1629 ; Charles de Châteauneuf, 1629 ; Edme-François de Talaru, 1636 ; Jean-Louis de Moissard du Planet, 1660 ; Charles-Joseph du Planet, 1661 ; Charles de l'Estang, 1665 ; Louis Damas du Rousset, 1673 ; Hector de Talaru-Chalmazel, 1673 ; Jacques-Hugues de Sarron, 1674 ; Bernard-Angélique de Cremeaux d'Entragues, 1675 ; Alexandre de Chevières Saint-Maurice, 1680 ; Philibert-Alexandre de Chevières de Changy, 1681 ; Alexandre de Nagu, prévôt, 1684 ; Charles Darcy d'Ally, 1684. — Bulliot (J.-G.), Les fouilles du mont Beuvray en 1894.

Société française d'archéologie : Congrès archéologique de France. LX^e session. Séances générales tenues à Abbeville en 1893.

Régnier (L.), L'architecture religieuse aux XI^e et XII^e siècles dans les anciens diocèses d'Amiens et de Boulogne et l'ouvrage de M. Camille Enlart.

Société historique de Compiègne : Cartulaire de l'abbaye de Saint-Corneille de Compiègne, publié par l'abbé E. Morel. 2^e fascicule, pages 81 à 160.

— *Inauguration d'une plaque commémorative à la mémoire du Grand Ferret à Rivecourt (16 avril 1896).*

— *L'instruction publique à Compiègne en 1789*,
par B.-A. Dervillé.

Société historique et archéologique du Maine.
Revue historique et archéologique du Maine. Tome
XXXIX. 1^{er} semestre 1896.

Abonnements

Bibliothèque de l'École des Chartes. Tome LVII,
2^e livraison. Mars-avril 1896.

Bulletin monumental. 6^e série, tome X, n^{os} 5 et 6,
1895 ; et 7^e série, tome I^{er}, n^o 1, 1896.

Thiollier (Noël) : L'architecture religieuse à l'époque ro-
mane dans l'ancien diocèse du Puy. Position de la thèse sou-
tenue à l'école nationale des Chartes, en janvier 1896.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle.
Partie littéraire. Tomes XLIII, 6^e livraison, et XLIV,
1^{re} et 2^e livraisons. Juin-août 1896.

Revue archéologique. 3^e série, tome XXVIII. Mai-
juin 1896.

Dussaud (René), Voyage en Syrie. *Description avec plan
et vues de l'église Notre-Dame de Tortose, curieux édifice de
style ogival bâti, croit-on, au milieu du XII^e siècle par un
architecte français*.

Revue du Lyonnais. 56^e année, 5^e série, tome XXI,
n^{os} 125 et 126. Mai-juin 1896.

Vanel (abbé J.-B.), Les tribulations d'un curé d'Essertines-
en-Donzy. — Varax (Paul de), La baronnie et le château
d'Amplepuis.

Revue épigraphique du midi de la France. N° 82.
Avril-juin 1896.

Hirschfeld, Le christianisme à Lyon avant Constantin
(suite).

Roannais illustré, 7^e série, 3^e livraison. Novembre
1895.

Dumoulin (Maurice), A travers les vieux livres. — Ma-
zerolle (F.), Le testament de Claude Gouffier (3 juin 1570).

III.

MOUVEMENT DU PERSONNEL.

Membre titulaire.

M. Grubis, notaire à Saint-Étienne, reçu le 20 août 1896.

Démissionnaires.

M. Georges Magnin, au château de Beaulieu, à Riorges, membre titulaire.

M. le Frère Paulin, directeur de l'Institut agricole de Beauvais (Oise), membre titulaire.

M. Georges Sérullaz, avocat à la cour d'appel à Lyon, membre titulaire.

M. de Combes, avocat à Lyon, membre correspondant.

M. le docteur Plicque, à Thiers, membre correspondant.



JUILLET — DÉCEMBRE 1896

BULLETIN DE LA DIANA



I.

PROCÈS-VERBAL DE LA RÉUNION DU 27 OCTOBRE 1896.

PRÉSIDENCE DE M. LE VICOMTE DE MEAUX.

La séance est ouverte à deux heures.

Sont présents : MM. Achalme, lieutenant-colonel Anglade, F. Balay, abbé Bégonnet, Maurice de Boissieu, A. Brassart, E. Brassart, abbé Brosse, abbé Brunner, Chaize, comte de Charpin-Feugerolles, abbé Chevrolat, Coudour, J. Déchelette, Desjoyaux, Dugas de la Catonnière, abbé Dumas, L. Dupin, A. Durand, V. Durand, Dusser, Favarcq, abbé Forest, de Fréminville, H. Forissier, Gayet, H. Gonnard, Grubis, Jacquet, Jordan de Sury, Lachèze, Lachmann, Lafay, E. Le Conte, Maillon, abbé Versanne, vicomte de Meaux, de Montrouge, E. Morel, Peniguel, docteur Perdu, baron des Périchons, abbé

Peurière, A. de la Plagne, T. de la Plagne, abbé Relave, abbé Reure, docteur Rey, Rochigneux, J. Rony, L. Rony, Rousse, abbé Sachet, Alphonse de Saint-Pulgent, de Saint-Victor, abbé Signerin, C.-P. Testenoire-Lafayette, docteur Vachez, baron de Vazelhes, abbé Versanne, Vidal, comte de Villechaize.

Mgr Coullié, archevêque de Lyon, MM. l'abbé Bartholin, l'abbé Basson, Bulliot, Chassain de la Plasse, Chialvo, Dumoulin, Guilhaume, Leriche, comte de Marsy, Monery, l'abbé Rousset, Roux, O. de Viry ont écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister à la séance et au service célébré le matin à l'intention de M. le comte de Poncins.

Allocution de M. le Président.

M. le vicomte de Meaux, vice-président de la Société, s'exprime ainsi :

Notre Société est cruellement frappée. Nous portons aujourd'hui, nous porterons longtemps le deuil de notre Président.

Et voilà qu'en même temps nous a été enlevé l'un des membres les plus utiles et les plus aimés de notre conseil. Les vieux monuments du Forez doivent beaucoup à M. Jeannez. Il s'en était épris ; il savait les décrire avec une rare compétence ; il savait au besoin les défendre et les sauver avec une ardeur plus rare encore. Dans son goût délicat pour les choses anciennes, comme dans son culte fidèle pour les choses impérissables, il portait une jeunesse d'esprit et de cœur qui ne se flétrissait point et qui, animant tous ses entretiens, nous rend aujourd'hui sa perte plus surprenante et plus sensible.





LE COMTE GABRIEL LEON DE MONTALONNE PONTINS

Président de la Diana

né à Paris le 5 Avril 1832, Décédé au Palais

le 30 Août 1896

Gravé par Dujardin; d'après une photographie de M. Chéri Rousseau, de St Etienne.



Enfin à la porte de Montbrison nous avons encore perdu un de nos confrères, très digne d'estime et d'affection, très assidu à nos séances, très attaché à toutes les bonnes traditions et à toutes les bonnes coutumes de notre pays de Forez, M. Gabriel Morel.

La Société de la Diana se doit à elle-même de conserver dans ses annales le souvenir de ceux qui l'ont présidée ou ont siégé dans ses conseils. Un de nos confrères du Roannais, ayant suivi de près M. Jeannez et capable entre tous de l'apprécier, retracera, dans une de nos prochaines séances, ce qu'il a été, ce qu'il a fait. Quant à M. de Poncins, on a pensé qu'il appartenait à son plus ancien ami de parler de lui. Souffrez donc que, sans plus tarder, je vous lise ce qu'à travers mon chagrin j'ai essayé d'écrire.

La plus grande tristesse de la vie qui se prolonge, c'est de survivre. Nous nous survivons trop souvent à nous-même ; nous survivons à ceux qui composaient la meilleure portion de notre vie. Cette tristesse de survivre, je l'ai ressentie poignante et soudaine en perdant Léon de Poncins. Je ne m'étais jamais connu sans le connaître et ne l'avais connu sans l'aimer. Aussi, maintenant, serais-je incapable de m'entretenir de lui avec des indifférents. Si je n'ai pas décliné la tâche de rendre devant vous, Messieurs, l'hommage que nous devons à sa mémoire, si j'essaie de le représenter ici tel que je le vois encore, tel que je le verrai toujours, c'est parce que je suis assuré d'avance que mes sentiments ne sont point en mésaccord avec les vôtres, c'est parce que le deuil que nous portons aujourd'hui, je le sais, est,

pour cette Compagnie tout entière, comme un deuil de famille.

Lorsque je me reporte aux jours lointains de notre jeunesse, lorsque j'évoque ici et là, à l'entrée de la route, nos compagnons de voyage, il me semble encore n'en avoir rencontré aucun qui fût doué mieux que lui, ni même, pour dire plus juste, aussi bien. L'imagination et la mémoire, la promptitude et la netteté de l'esprit, la chaleur et la délicatesse du cœur, un sens critique singulièrement aiguisé et plus sévère pour lui-même que pour personne, une disposition à l'ironie qui s'échappait en saillies vives et sans fiel et pourtant parfois redoutables, le goût du vrai et du grand en toutes choses, enfin le besoin de se dévouer : Dieu lui avait prodigué les dons les plus enviables ; mais en même temps, comme pour les lui faire acheter, il avait permis que l'usage lui en fût tout d'abord rendu difficile. Élevé au foyer domestique, instruit par un précepteur, habile et zélé, mais imprudent, qui le poussait à l'effort sans relâche quand il aurait fallu le retenir, il termina ses humanités, il sortit de l'adolescence déjà fatigué par l'étude, et quand il aurait voulu travailler davantage encore, contraint au repos, non pas du corps (il lui fallait au contraire le grand air et l'exercice, la marche, le cheval et la chasse), mais au repos fréquent de l'esprit. Cette fatigue prématurée du labeur intellectuel a duré pour lui jusqu'à la fin, le réduisant sans cesse à quitter au milieu de la page interrompue ce qu'il lisait ou ce qu'il écrivait, et cependant elle ne l'a pas empêché de beaucoup apprendre. Sa culture littéraire et son érudition historique frappaient ceux qui l'entretenaient, ne fût-ce qu'en passant ;

mais quand il s'agissait dans quelque composition de longue haleine de tirer parti de ce qu'il savait, de mettre au jour ce qu'il pensait, ses amis qui le voyaient de près mesuraient seuls quels obstacles il avait à vaincre.

C'est dans ces conditions qu'en 1866 il a publié son livre, *Les cahiers de 89*, qu'avait précédé en 1862 un tableau de l'organisation communale de Lyon sous l'Ancien Régime (1) et qu'ont suivi plus tard quelques opuscules sur la Révolution française (2). Ce livre survenait à propos. A la distance de soixante ans et plus, après l'élévation et la chute de tant de gouvernements divers, durant les loisirs que le régime impérial faisait aux esprits indépendants, la Révolution, restée longtemps le thème de disputes irréconciliables, commençait à être envisagée comme un problème important sans doute et difficile entre tous, mais dont la solution devait être poursuivie selon la méthode et au moyen des procédés applicables à tout problème historique. Tocqueville, en recherchant comment cette Révolution est sortie de l'ancien régime, avait ouvert l'enquête que Taine, en observant comment la France contemporaine est issue de la Révolution, devait fermer vingt ans plus tard, s'il est vrai que dans le domaine de l'histoire une enquête soit jamais fermée. A cette enquête, M. de Poncins apporta l'un des premiers une déposition capitale. Désormais quiconque prétend juger Quatre-

(1) *Une commune sous l'Ancien Régime. Lyon avant 89.* Dans la *Revue du Lyonnais*, novembre 1862 à février 1863.

(2) *La prise de la Bastille.* Paris, librairie de la Société bibliographique, 1873. — *Les prétendus bienfaits de la Révolution. Le vrai 89.* Paris, libr. de la Société bibl., 1889.

vingt-neuf doit s'y référer. Tocqueville avait remarqué que « la Révolution française est la seule au commencement de laquelle les différentes classes aient pu donner séparément un témoignage authentique des idées qu'elles avaient conçues et faire connaître les sentiments qui les animaient, avant que cette Révolution même eût modifié ces idées et ces sentiments ». Ce « témoignage authentique consigné dans les cahiers que les trois ordres dressèrent en 1789 », notre ami l'exhuma. En des pages courtes et pleines, non seulement il fit entrer tous les textes décisifs, épars dans les cahiers rédigés sur toute la face du territoire, mais encore il fit passer l'esprit qui en inspirait les auteurs. Il mit dans une égale et pleine lumière à la fois l'accord généreux mais éphémère que manifestaient, les divisions profondes et prochaines que recélaient les cahiers. Non qu'entre les hommes et les partis contraires, il affectât l'indifférence : trop sagace pour méconnaître et trop loyal pour travestir les opinions d'autrui, il était aussi trop sincère et trop franc pour dissimuler les siennes.

C'est le propre de la Révolution française, que chaque famille s'est trouvée mêlée de quelque manière, et d'une manière le plus souvent tragique, aux événements qui en ont marqué le cours. Le grand-père paternel et le père de Léon de Poncins avaient figuré ensemble parmi les royalistes du Forez qui concoururent à la défense de Lyon assiégé par la Convention. Dans un rapide et saisissant récit du siège, tracé à l'aide de ses papiers de famille (1), lui-même a raconté comment la petite et

(1) *Un épisode de 1793. Le siège de Lyon.* Dans le *Correspondant* du 25 janvier 1861,

vaillante troupe forézienne, après avoir tenu quelque temps la campagne, s'était jetée dans la ville bombardée. « En arrivant, dit-il, leur chef demanda pour eux la place d'honneur au feu, elle leur fut accordée, ils en étaient dignes. »

Quelques années après, son grand-père maternel, le marquis de Puivert, avait encouru les rigueurs de Napoléon par ses opiniâtres efforts pour rétablir l'ancienne royauté, s'était vu enfermé au donjon de Vincennes et avait ainsi mérité de devenir plus tard, sous la Restauration, gouverneur du château, où, sous l'Empire, il avait vécu prisonnier.

A ces souvenirs de famille M. de Poncins ne devait pas se montrer infidèle ; mais il ne restait pas étranger non plus aux idées de son époque. En 1872, à trente ans, il écrivait : « Que d'autres augurent mal de l'avenir. Pour nous, fils des temps nouveaux, nous aimons mieux croire à la grandeur future qu'à la décadence de notre siècle » (1). Et plus tard, au début de son livre sur les cahiers de 89 : « Entre toutes les tendances auxquelles obéit la France actuelle, je me suis demandé laquelle est vraiment généreuse.... et, parmi les idées qui remuent notre époque, je n'en ai pas trouvé une plus puissante et, à tout bien considérer, meilleure que l'idée de liberté ». Aussi son principal grief contre la Révolution était-il que « la Révolution a nui plutôt que servi à la liberté » et, quant à lui, ce qu'il souhaitait à sa patrie, ce qu'il considérait comme la condition de la grandeur et de la prospérité nationales, c'était

(1) *Des tendances de l'Art*, mémoire présenté au Congrès scientifique de France le 11 septembre 1862.

l'accord de l'esprit de tradition et de l'esprit de liberté.

Avec de telles visées et de telles études, il pouvait, il devait se croire destiné à la vie publique. Mais il était né à une époque peu favorable aux hommes qui pensaient et sentaient comme lui. Parmi eux, un bien petit nombre a eu son heure : heure courte, précédée par de sombres désastres et suivie de longs mécomptes. Lui n'a jamais eu la sienne. Deux fois il a demandé aux électeurs du département de la Loire un mandat politique, il ne l'a pas obtenu. Et pourtant, je ne le représenterais pas tout entier, tel que nous l'avons tous connu, si je laissais de côté son rôle politique en ce pays, si j'omettais de rappeler qu'il a été parmi nous le représentant et le champion de la cause monarchique. La paisible enceinte de la *Diana* est fermée aux luttes de parti, je n'ai garde de l'oublier ; mais en attestant qu'au service de sa cause, Léon de Poncins a toujours paru sans défaillance à ses amis, sans reproche à ses adversaires, je suis certain de n'être démenti par personne.

Une seule fonction publique lui a été dévolue : il a été douze ans, de 1870 à 1882, maire de Feurs ; fonction inférieure assurément à celles qu'il aurait été capable de remplir. Mais c'était un trait de son caractère, que le souci des grandes choses ne le détournait pas de s'appliquer aux petites. Il a donc géré les affaires de sa ville comme les siennes, avec exactitude et prévoyance. Il a fait là beaucoup de bien ; il a obligé, sans acception de personnes ni de parti, ses concitoyens ; il s'est acquis la reconnaissance de quelques uns, l'estime et le respect de tous et, quand il a cru devoir déposer cette char-

ge assujétissante et modeste, il l'a sincèrement regrettée : il perdait une occasion d'être utile.

Pourquoi le taire ? Se croire inutile était son tourment. Dès 1859, dans le premier feu de la jeunesse, il écrivait : « Toujours le même besoin, la même impossibilité d'agir... Plus je vais, plus je sens la brièveté de la vie. Ne vivre qu'un jour et ne rien faire pendant ce pauvre petit jour, c'est dur ». Il aspirait, non pas certes à briller (personne ne tenait moins que lui à paraître), mais à servir ; et l'échec de ses opinions l'écartait constamment de la vie publique ; l'état de sa santé lui interdisait habituellement les longs travaux de l'esprit ! Dès lors sa vie lui semblait vide ; le rare talent que le ciel lui avait départi, sans emploi. Noble et profonde souffrance, à laquelle ne compatissent guère ceux qui ne l'ont pas éprouvée ! Il en aurait été accablé, si Dieu n'avait placé à son foyer, pour le soutenir à chaque moment, en face de chaque épreuve, la clairvoyance et l'assiduité du dévouement.

Au delà de ce foyer, où le retenaient les plus tendres soins, les plus chères affections, et qu'il avait peine à quitter, mais qu'il aimait à ouvrir, où les amis trouvaient toujours accueil et les malheureux assistance, en dehors des devoirs et des sollicitudes domestiques, il rencontra cependant une occupation qui lui convenait et l'intéressait.

Cette occupation il la devait à vous, Messieurs, et à vos suffrages. A côté de l'histoire de la Révolution sur laquelle j'ai déjà indiqué ses études, l'histoire des provinces l'avait toujours attiré : sa bibliothèque, soigneusement choisie et rangée en bel ordre, témoigne de cette double tendance, et, parmi les

provinces, celle qui lui tenait au cœur, c'était la sienne et la nôtre : le Forez.

En l'appelant à présider la Société de la *Diana*, vous lui avez imposé une tâche conforme à ses prédilections ; vous l'avez comme obligé à rendre, ainsi que le disait Honoré d'Urfé, « le lieu de notre naissance et de notre demeure le plus honoré et renommé qu'il est possible ». Il me reste à marquer de quelle façon supérieure il a rempli cette obligation, comment, à cette place, chacun de nous a pu mesurer ce qu'il valait.

Instituée en 1862 par le duc de Persigny, comme un gage durable de l'affection qu'il portait à sa petite patrie, la Société de la *Diana* profita d'abord du crédit de son fondateur. Tandis que, grâce à lui et aux frais de l'Etat, la salle héraldique, où nous devions siéger, était magnifiquement restaurée, autour de lui et à son appel de nombreux compatriotes s'empressaient, apportant, par leur cotisation, d'abondantes ressources à la Société naissante. Cette prospérité disparut avec M. de Persigny, quand l'Empire sombra dans un désastre. Pour préserver alors la *Diana* du naufrage, pour rallier à son pavillon et rassembler dans la nef devenue déserte les Foréziens vraiment fidèles au vieux Forez, il fallut le dévouement de l'un d'entre eux, homme de labeur, de savoir et de foi, destiné à perpétuer parmi les générations nouvelles les souvenirs, les sentiments et les vertus des anciens jours. M. Testenoire-Lafayette a sauvé notre Société quand elle risquait de périr et, quand son existence a été assurée, il a remis le soin de la diriger et de l'accroître au confrère, à l'ami qui l'avait le mieux secondé pendant les années difficiles.

A l'époque où M. de Poncins est devenu notre président, en 1879, notre Compagnie comptait 168 membres; elle en compte 274 aujourd'hui. Pendant ce temps, le nombre des ouvrages que contient notre bibliothèque et des pièces que renferment nos archives a doublé; le catalogue des livres a été dressé et tenu à jour; l'inventaire des manuscrits, entrepris; une statistique historique et archéologique de nos communes, commencée. A côté de la salle où nous tenons nos séances, un abri a été ménagé aux restes des édifices tombés en ruine, aux reliques du passé qu'il nous est donné de recueillir. Un *Bulletin* périodique a été institué pour recevoir les communications de nos confrères, entretenir parmi eux le goût des recherches historiques et enregistrer le résultat des explorations poursuivies chaque année à travers notre province. Ces explorations ont en outre donné lieu plus d'une fois, soit à des fouilles qui ont amené des découvertes, soit à des démarches qui ont déterminé la restauration ou empêché la mutilation de quelque monument. Notre bulletin trimestriel d'ailleurs n'a pas fait tort au volume de *Mémoires* qui paraît chaque année depuis 1874 et qui a semblé prendre d'année en année plus d'importance. A ces mémoires sur l'histoire locale, ont été entremêlées des publications illustrées qui ont porté la renommée de la Société fort au-delà des étroites limites du Forez. C'est ainsi que la Diana a obtenu, en 1885, la visite du Congrès archéologique de France et, en 1889, l'une des plus hautes récompenses décernées aux associations de ce genre à la suite de l'Exposition universelle.

Pour faire face à ses diverses entreprises, notre

Société avait besoin que ses finances fussent bien réglées. C'est à quoi s'appliquait sans relâche son président. Il ne laissait engager aucune dépense sans avoir au préalable assuré la recette et, grâce à sa vigilante gestion, des ressources restreintes ont pu suffire à des travaux considérables.

Rien de tout cela sans doute n'a été fait par lui seul et, s'il pouvait m'entendre, il ne me pardonnerait pas de lui attribuer les efforts et le mérite de ses collaborateurs. Mais de leur côté, ses collaborateurs qui m'écoutent me sauraient mauvais gré si je méconnaissais sa part dans l'œuvre de chacun, si j'oubliais que rien de tout cela n'eût été fait sans lui. Durant dix-sept ans, étroitement lié avec un secrétaire que les plus doctes académies nous envieraient, cordialement uni à tous les membres de notre bureau et de notre conseil, il a été l'âme de notre Société, le ressort qui la faisait mouvoir et, jusque dans les plus minutieux détails de l'administration intérieure, en déterminait les progrès. En même temps, il était, par sa façon de présider, l'attrait et la parure de nos réunions. On se rappellera longtemps ici la bonne grâce et la courtoisie de son accueil, l'agrément et l'autorité discrète de sa parole, et, sur chaque question qui s'élevait, la précision et la sûreté de ses informations.

Enfin, en dehors de l'œuvre commune, il a apporté à l'histoire du Forez sa contribution personnelle. Le grand ouvrage de la Mure sur les Ducs de Bourbon et les Comtes de Forez, publié et singulièrement augmenté par M. Régis Chantelauze et les érudits qu'il s'était associés, était dépourvu d'une table des matières. Léon de Poncins entreprit de dresser cette

table, dans un moment où l'oisiveté lui pesait et où sa santé lui interdisait davantage les études prolongées. Il releva donc à chaque page les noms de personne et de lieu, de charges et d'offices, et quand le travail sans cesse interrompu s'acheva, il se trouva qu'il avait beaucoup plus d'importance et de prix que ne l'indiquait son titre, que ne l'avait prévu son auteur. Celui-ci en effet ne s'était pas contenté de suivre pas à pas la Mure et ses continuateurs ; il avait vérifié et rectifié leur texte ; secondé, en ce qui concerne les noms de lieu, par celui de nos confrères qui devait publier le volume. De la sorte, une table des matières est devenue une œuvre de critique et d'érudition originale ; le livre, composé il y a deux cent vingt ans, publié il y a trente six ans, a été mis au niveau de la science historique la plus avancée et la plus accréditée. Ainsi se termine avec Léon de Poncins la série de travaux inaugurés par Auguste Bernard, poursuivis par Chantelauze, Chaverondier, d'Assier de Valenches, Barban, Charpin-Feugerolles, pour ne nommer que les morts, et qui ont eu en notre siècle notre pays pour objet. Est-il donc, depuis la renaissance des études historiques, une province dont l'histoire ait été mieux explorée que la nôtre ? J'ai peine à le croire et j'ose ajouter, dût mon patriotisme provincial exciter hors d'ici quelques sourires, cette histoire, trop longtemps dédaignée, méritait une telle attention. Situé au point où les deux bassins de la Loire et du Rhône, de l'Océan et de la Méditerranée se touchent de plus près, sur la limite des deux France, de la langue d'Oil et de la langue d'Oc, le Forez a toujours servi la cause et suivi la destinée de la grande patrie. Notre histoire

locale se trouve ainsi mêlée de siècle en siècle à l'histoire générale de la France; l'une éclaire l'autre: aussi le répertoire où se trouve indiqué tout ce qui concerne le Forez, n'intéressera pas seulement les Foréziens. Tandis que nous devons assidûment y recourir, il sera consulté plus d'une fois au-delà de nos limites, et sans doute on saura quelque gré à un esprit supérieur de s'être appliqué à un travail modeste autant qu'utile. Mais le travailleur ne sera plus là pour être témoin des services rendus par lui à d'autres travailleurs.

Comme s'il était dans sa destinée de ne pas jouir en ce monde du fruit de son labeur, au moment où le volume qu'il avait préparé achève de s'imprimer, il nous a été soudainement ravi. Un soir il s'est endormi et le lendemain il ne s'est pas réveillé. Lui qui tant de fois avait tenu la main de ses amis mourants, particulièrement secourable pour eux à l'heure suprême, lui, qui avait contemplé et décrit avec une admiration communicative le colonel de Becdelièvre, le héros de Castelfidardo, « sur un lit douloureux, assistant sans forfanterie ni faiblesse à sa propre destruction », a été frappé sans avoir vu, sans que personne auprès de lui ait vu approcher la mort. Mais il l'avait prévue d'avance, il était prémuni contre ses surprises et si le Dieu qu'il avait toujours fidèlement servi lui a épargné les angoisses du dernier passage, c'est parce qu'il l'a trouvé prêt à partir: on ne saurait à son sujet concevoir une autre pensée. L'espérance chrétienne plane sans trouble sur sa tombe. Cette vie droite et pure, longtemps entravée dans son essor, à la fin brusquement tranchée, apparaît manifestement appe-

lée à se compléter et s'épanouir ailleurs, tandis que parmi nous, dans notre pays, elle laisse une trace qui ne s'effacera point, un vide qui de longtemps ne sera comblé.

Peintures murales du XIV^e siècle, découvertes dans l'ancienne chapelle de la chartreuse de Sainte-Croix. — Communication de M. Favarcq.

M. Favarcq dit qu'au cours de l'excursion faite cette année par la Société de la Diana à la chartreuse de Sainte-Croix, quelques membres aperçurent dans l'ancienne chapelle, sous le badigeon, des traces de décoration peinte. Des essais de grattage furent immédiatement tentés, ils amenèrent la découverte de deux blasons alternativement répétés et de l'épithaphe peinte de Thibault de Vassalieu ; mais, l'heure du départ ayant sonné, les excursionnistes durent à regret abandonner leurs recherches.

Depuis, M. Favarcq a entrepris, sous plusieurs couches de badigeon, une exploration complète et il a réussi à mettre au jour quatre panneaux peints représentant des scènes relatives à la mort et aux funérailles de Thibault de Vassalieu.

M. Favarcq fait circuler des photographies qui permettent de juger de l'importance de ces peintures. Il prend l'engagement de les décrire complètement et d'en donner des reproductions dans le *Bulletin de la Diana*, lorsqu'il aura terminé ses recherches.

M. le président félicite M. Favarcq de sa précieuse découverte et du zèle et de l'habileté dont il vient de donner une preuve éclatante à la Société. Ses paroles sont vivement applaudies par l'assemblée.

Aymar Durgel, seigneur de Saint-Priest et de Saint-Étienne, 1575-1584. — Communication de M. C.-P. Testenoire-Lafayette.

Aymar a été l'avant-dernier des seigneurs de Saint-Priest et de Saint-Étienne descendus en ligne directe et masculine des Durgel, qui ont possédé cette seigneurie depuis le XII^e siècle. Aymar ne l'a conservée que pendant neuf ans environ. Il en fut déchu par une sentence juridique, après le meurtre des d'Augerolles, seigneurs de Roche-la-Molière, et elle passa ainsi sur la tête de Louis de Saint-Priest, son fils encore enfant. Louis la conserva pendant près de soixante ans et, n'ayant eu qu'un fils mort jeune, il en fit donation à son neveu, Gilbert de Chalus d'Orcival, petit-fils d'Aymar par sa mère.

Le nom d'Aymar de Saint-Priest, n'est guère resté dans nos chroniques qu'à raison du tragique événement qui avait entraîné la mort des père et fils d'Augerolles (1). Des pièces nouvellement découvertes jettent un nouveau jour sur cette lugubre affaire et permettent de mieux connaître les faits qui se rattachent à Aymar de Saint-Priest.

C'est l'objet des pages qui suivent.

Pour se rendre compte des circonstances qui ont amené la prise de possession par Aymar de la seigneurie de Saint-Priest, il faut remonter aux dispositions de Pierre de Saint-Priest, son père.

(1) Augerolles (d'), de Algirollis, Steyert, *Armorial général du Lyonnais, Forez et Beaujolais*, p. 5. — Ce nom est quelquefois écrit : Augerolle, Augerolles, Ogerolles.

Par son testament fait le 15 mai 1538 (1), pardevant M^e Bouilloud notaire à Saint-Étienne, au château de Saint-Priest, « en la chambre du boust de la grande salle verte », Pierre de Saint-Priest avait légué à « Benoïste de Geyssand », sa femme, 3.000 livres et encore 300 livres pour acheter une chaîne d'or, plus la jouissance d'une des meilleures chambres du château. Anne de la Roue, mère du testateur, était encore vivante et habitait le château de Meys. Pierre de Saint-Priest ordonnait que, si Benoïste de Geyssand survivait à Anne de la Roue, et qu'elle ne fût pas remariée, elle prendrait son douaire sur la seigneurie et revenu de Meys. Il léguait ensuite à chacun de Jean, Gabriel et Aymar de Saint-Priest, ses fils, 3.000 livres, à Antoinette, sa fille, 3.500 livres. Il voulait que son fils Pierre fût d'Église et reçût pour son entretien 500 livres par an jusqu'à son ordination, et que Marguerite et Claude, ses filles, fussent de Religion, avec 16 livres de pension annuelle et une chambre honnête; puis il instituait pour héritier noble Antoine son fils aîné, avec substitution au profit de ses autres fils, par ordre de primogéniture.

Trente années s'écoulèrent; Pierre de Saint-Priest avait perdu sa femme et Antoine son fils aîné; son fils Pierre était destiné par lui à l'Église et, en effet, a été curé de Saint-Étienne de 1546 à 1554. Alors, « considérant le grand vieil aage où il étoit constitué », il voulut régler et partager par avance sa succession.

L'acte solennel de donation fut passé au château

(1) Archives de la Cour d'appel de Lyon; communication de M. William Poidebard. Cet acte n'a pas encore été cité

de Saint-Priest le 6 août 1569, pardevant Jehan Papon, conseiller du roi et lieutenant général au bailliage de Forez, et Anthoine Jacques, notaire royal juré dudit bailliage, résidant à Saint-Étienne de Furan (1). Les quatre fils alors encore vivants du donateur étaient présents, savoir :

1° Jehan de Saint-Priest, chevalier de l'ordre du Roy, et suivant la cournette de Monseigneur le duc de Nemours et de Genevoys en son camp qui a esté dressé et entretenu ces jours passez, soubz l'obéissance du Roy, en Bourgogne et lieux circonvoysins ;

2° Gabriel de Saint-Priest, maréchal des logis de la compagnie d'Urfé ;

3° Aymar de Saint-Priest, homme d'armes de ladite compagnie ;

4° Loys de Saint-Priest, protonotaire du Saint-Siège apostolique .

Pour que ses fils puissent accepter valablement cette donation, Pierre de Saint-Priest prononce leur émancipation qui est autorisée par le lieutenant général, sans préjudice néanmoins de l'obéissance qu'ils doivent à leur père, et ses fils protestent « de la volonté qu'ils ont de ne vouloir jamais décliner ni obmettre quelcune chose d'icelle obéissance ».

(1) Cet acte ne paraît pas avoir encore été publié. La Tour-Varan en donne seulement la date (t. II, page 393). Le résumé qui suit a été fait d'après une copie, non signée, qu'Auguste Callet avait fait prendre sur une expédition faisant partie du dossier de la demande présentée, vers 1860, au conseil du sceau des titres, par Joseph-Augustin de Saint-Priest, de la branche de la Foulhouse, en confirmation de son titre de marquis. — Pièces justificatives, n° I.

Pierre de Saint-Priest « loue le Créateur d'estre tant heureux de les voir et cognoistre vaillans et soy addonnans aux armes pour le servicedu Roy et service de la foy et religion catholique, dont son dict aysné, messire Jehan de Saint-Priest, a mérité et receu l'honneur et degré de l'Ordre du Roy ». Il explique les motifs qui le déterminent à se démettre de ses biens : le désir d'éviter des procès entre ses enfants et de conserver l'intégrité et le lustre de sa maison, son grand âge, le prochain retour au camp de ses trois fils qui s'en étaient absentés et pour cause de maladie et qui y sont de nouveau mandés, et la nécessité de conférer à son fils aîné le titre et les droits de seigneur de Saint-Priest et de Saint-Étienne, pour qu'il puisse pourvoir à leur administration « que, pour raison de sa dicte vieillesse, depuis quelque temps, il a esté contrainct de laisser.... aulcunement en désordre, sans y pouvoir faire ce qu'a esté nécessaire, tant pour le recouvrement et liquidation des droictz et privilèges qui y appartiennent, que des bâtimens et édifices, forts et chasteaux, qui sont demeurés à entretenir et réparer, et la pluspart d'iceulx ruynés et au point de démolition ».

Il donne à Jehan de Saint-Priest, son fils aîné, la terre, baronnie et seigneurie de Saint-Priest-en-Jarez et de Saint-Étienne de Furan, avec toutes ses dépendances, laquelle baronnie il a tenue et portée jusques à présent noblement et en foy et hommage du Roi, à raison du Comté de Forez, à titre de fief noble et lige, sans autre charge que celle de l'arrière-ban, lorsqu'il est convoqué, selon la qualité dudit fief. Il veut que ces fief et baronnie demeurent en



leur intégrité sans aucun démembrement qu'il interdît expressément, « pour l'antiquité du nom d'icelle baronnie et aussy des prédécesseurs et ancestres dudict donateur, qui l'a reçue de ses prédécesseurs, et l'a conservée jusques à présent entière, comme il désire qu'elle soit par sa postérité ».

Il se réserve un revenu viager annuel de huit cents livres tournois et son habitation en tel lieu qu'il lui plaira.

Il lègue à Pierre de Saint-Priest, fils de feu Anthoine de Saint-Priest, « fils aysné quand vivoit dudict sieur donateur, la somme de mille livres tournois, payable quand il trouvera son parti honneste ».

Il charge Jehan de Saint-Priest de payer à chacun de ses trois frères la somme de sept mille livres tournois, dont ils devront se contenter pour tous droits dans sa succession, et de leur en servir le revenu au denier vingt, en trois payements de quatre en quatre mois ; mais, si les deux militaires doivent aller hors du pays pour le fait de la guerre et service du Roi, les intérêts leur seront servis par moitié de six mois en six mois, et comme ils sont rappelés au camp, il avancera de suite un semestre.

C'est sans doute après la mort de Benoîte de Geyssand que Pierre avait eu deux enfants naturels, Jehan et Anthoinette, à chacun desquels il lègue 2.000 livres. Il charge son héritier de les entretenir, le fils jusqu'à l'âge de vingt ans et la fille jusqu'à ce qu'elle sera mariée.

Pierre de Saint-Priest recommande sa fille Marguerite, dame de la Seauve, à son fils aîné « pour l'honneur et vertu dont elle tient ; charge sondict fils

de la reconnoître toujours pour fille de la maison et en icelle la recevoir quand il lui plaira y venir ».

Il déclare qu'il a constitué en mariage à Antoinette de Saint-Priest son autre fille une dot suffisante pour sa légitime.

Il charge son héritier de continuer la pension ordonnée et augmentée, tant par ses aïeux de Saint-Priest que par lui-même, à dame Jehanne de Saint-Priest, religieuse de Sainte-Claire d'Annonay.

En cas de mort de Jean de Saint-Priest, son fils aîné sans enfants légitimes, il lui substitue Gabriel de Saint-Priest son second fils, puis Aymar de Saint-Priest son troisième fils.

Le premier témoin de l'acte est Estienne Papon, docteur ès-droits, avocat au bailliage, fils du lieutenant général.

Pierre de Saint-Priest ne vécut pas longtemps après cet acte.

Jean de Saint-Priest, à qui il avait fait donation de sa terre patrimoniale, n'est pas indiqué par les généalogistes et les chroniqueurs comme ayant été seigneur de Saint-Priest. Ils donnent, pour successeur immédiat à Pierre, Aymar son autre fils; mais un acte du 30 juillet 1577, récemment retrouvé (1), fournit la preuve que Jean a été réellement seigneur de Saint-Priest; c'est la quittance du douaire de sa veuve, passée par elle et par Gaspard de Symiane son second mari, pardevant de Chazelles notaire, à Aymar de Saint-Priest, en sa qualité d'héritier sous

(1) Archives de la Diana.

bénéfice d'inventaire de Jean de Saint-Priest, son frère, *décédé seigneur de Saint-Priest*.

On lit dans Le Laboureur (1) qu'Aymar succéda à Jean son frère aîné, du vivant de leur père, par une disposition que ce dernier approuva ; mais il ne cite ni l'époque ni l'acte de cette disposition.

Le Laboureur dit (2) que Jean de Saint-Priest se signala comme combattant dans les rangs de l'armée catholique aux batailles de Saint-Denis et de Moncontour ; la bataille de Saint-Denis eut lieu le 10 novembre 1567, et celle de Moncontour le 3 octobre 1569. Cette dernière date concorde avec la mention insérée deux mois auparavant dans la donation, où il est expliqué que les fils de Saint-Priest étaient de nouveau rappelés au camp.

C'est pendant qu'il était seigneur de Saint-Priest et de Saint-Étienne, en vertu de l'acte ci-dessus rappelé, que Jean de Saint-Priest épousa, le 25 août 1571 (3), Catherine fille de Jean Mitte de Miolans, seigneur de Chevrières, et de Françoise Mareschal. Il mourut sans enfants avant 1576, année en laquelle sa veuve convola à de secondes noces avec Gaspard de Symiane.

Il résulte de ce qui précède que Gabriel de Saint-Priest, frère cadet de Jean, substitué à ce dernier avant Aymar, était prédécédé.

C'est ainsi qu'Aymar de Saint-Priest paraît être

(1) *Maîtres de l'abbaye royale de l'Isle-Barbe-lez-Lyon*, Paris, 1681, t. II, page 381.

(2) *Ibidem*, p. 380.

(3) La Tour-Varan, *Chronique des châteaux et des abbayes*, t. II, p. 393.

devenu seigneur de Saint-Priest et de Saint-Étienne.

Les chroniques stéphanoises ne parlent d'aucun des seigneurs de Saint-Priest dans leur récit de l'occupation de Saint-Étienne par les troupes protestantes de l'amiral de Coligny, en 1570. Cette occupation paraît avoir eu lieu sans résistance, et cela s'explique par la vieillesse et la démission de biens de Pierre de Saint-Priest et par l'absence de ses trois fils, en service dans les armées catholiques, loin de leur seigneurie.

La Tour-Varan, dans son récit du *Combat du Bessac* (1), dont il fixe à juste titre la date à l'année 1562, dit que Christophe de Saint-Chamond et Aymar de Saint-Priest se joignirent pour couper la retraite aux huguenots. C'est un des manuscrits de Beneyton qui porte, en interligne, le nom d'Aymar de Saint-Priest, mais il est douteux qu'Aymar, qui n'était en 1569, d'après la donation de son père, que simple homme d'armes de la compagnie d'Urfé, ait partagé, sept ans auparavant avec Christophe de Saint-Chamond le commandement d'une bataille. Arnaud, en racontant le combat du Bessat, désigne comme chef des catholiques les barons de Saint-Vidal et de Saint-Chamond, mais ne nomme pas Aymar de Saint-Priest (1).

Il est certain du moins que, dans ces temps de douloureuses guerres civiles, les Saint-Priest combattirent dans les rangs des troupes catholiques des

(1) La Tour-Varan, *Chronique des châteaux et des abbayes*, t. I, p. 333.

(1) Arnaud, *Histoire du Velay*, le Puy, 1816, t. I, p. 334.

Nemours, des d'Urfé, des Saint-Chamond, des Saint-Vidal et des Polignac. L'historien Arnaud dit (1) que ce fut le baron de Saint-Priest qui, en 1574, prit le château de Saint-Pal-de-Mons, en Velay. Le prénom de ce baron n'est pas indiqué. Était-ce Aymar ou son frère Jean qui vivait probablement encore alors ? D'après le récit d'Arnaud, ce baron aurait violé sa promesse, massacré les assiégés après leur reddition, et amené six d'entre eux à Saint-Étienne pour les y supplicier. Nos chroniques ne mentionnent pas ce fait odieux. Hélas ! De tristes choses se passent dans ces luttes intestines ; mais souvent aussi l'esprit de parti altère l'exactitude des récits. Il y a lieu de croire que, si Aymar de Saint-Priest prit part en 1575 aux combats dans le Velay, il s'y comporta assez noblement pour mériter d'y obtenir, moins de deux ans après, l'alliance la plus honorable.

Il épousa en effet Catherine de Polignac, fille de feu François dit Armand, vicomte de Polignac, et de Philiberte de Clermont. Le contrat de mariage fut passé le 19 février 1576, au château de Polignac, pardevant les notaires Ollier et Le Blanc, en présence de messire Antoine de Senectère, évêque du Puy et comte de Velay, de Louis de Chaste, grand prieur d'Auvergne, d'Antoine de la Tour-Saint-Vidal, gouverneur au pays de Velay, et de beaucoup d'autres seigneurs. Il fut constitué en dot à Catherine de Polignac, pour tous ses droits paternels et maternels, une somme de trente mille livres tournois, dont huit mille par sa mère et vingt-deux

(1) Arnaud, *Histoire du Velay*, t. 1, p. 374.

mille par Louis, dit Armand, vicomte de Polignac, son frère ; ce contrat contient en outre les stipulations suivantes :

« Le futur promet d'abiller et enjoaillier la future bien et honorablement selon l'estat et qualité de leurs maisons ».

Il lui donne, si elle lui survit, une rente annuelle et viagère de mille cinq cents livres, « soit qu'il y ait des enfans survivants du présent mariage, ou que la dot constituée soit lors payée entièrement, ou que, en après, se remarie ou non ».

« En outre, advenant le même cas de survivance de ladicte damoiselle épouse, ledict seigneur de Saint Priest a donné et donne à icelle droict de son habitation et demeure, avec telle compagnie et suytte qu'est requis pour son estat et qualité, et aussi avec les meubles et utencilles que luy conviendra et appartiendra en et dans un quartier et membre de sa maison et chasteau de Saint Priest, durant le temps, quant à ce, qu'elle demeurera veufve.

« Et a esté de pact exprès, au traicté et promesse du présent mariage, que tous acoustremens, bagucs et joyaulx desquels ladicte damoizelle espouse se trouvera saisie lors du prédécez dudict seigneur espoux, seront et appartiendront en pleine disposition à ladicte damoizelle.

« Comme aussi a esté de convention formelle en faveur dudict présent mariage, que tous acquetz en meubles et immeubles et toutes créances et actions actives qui seront faitz par lesdictz seigneurs espoux ou le quelqu'un d'iceulx durant ledict mariage, seront commungtz à eulx, et la moitié entière dès lors

acquise en propriété et pleine disposition à chacun d'iceulx espoux ».

Le bonheur de cette union, commencée sous de si brillants auspices, ne fut pas de longue durée. Huit ans après son commencement, le samedi saint 31 mars de l'année 1584, Aymar de Saint-Priest et Pierre de Saint-Priest-la-Fouillouse, son neveu, blessèrent à mort Antoine d'Augerolles et son fils, dans une rencontre sur les confins des seigneuries de Saint-Priest et de Roche-la-Molière.

Ces deux familles avaient depuis longtemps des relations de parenté et de voisinage, Jean d'Augerolles, bisaïeul d'Antoine, était devenu seigneur de Roche-la-Molière par son mariage avec Catherine de Lavieu ; son fils, Dauphin d'Augerolles, avait épousé Isabeau de Saint-Priest fille de Jean, seigneur de Saint-Priest et de Saint-Étienne, bisaïeul d'Aymar. Deux mariages récents avaient créé de nouvelles alliances. On vient de voir que le frère d'Aymar de Saint-Priest était marié à Catherine de Chevrières ; Anne de Chevrières sa sœur, était la femme d'Antoine d'Augerolles et c'est ce dernier qui, en vertu de la procuration de Catherine de Chevrières, avait passé quittance de son douaire à Aymar frère et héritier de son mari.

La seigneurie de Saint-Priest joignait immédiatement celle de Roche-la-Molière, à l'ouest et très près du village de Saint-Genest-Lerpt qui dépendait de Saint-Priest. La limite sur ce point était contestée et faisait l'objet d'un procès. Dès le 27 juillet 1583, Antoine d'Augerolles écrivait à ce sujet, au lieutenant général Jean Papon, une curieuse lettre qui a

été retrouvée dans les archives de Goutelas (1).

C'est sur cette limite même que la fatale rencontre eut lieu.

Le Laboureur dans son livre, *Les Mazures de l'Isle-Barbe*, donne deux récits différents de ce sinistre évènement; voici celui qui figure dans la généalogie des Saint-Priest (2).

« Aymar de Saint-Priest, chevalier, seigneur de Saint-Priest, succéda à Jean de Saint-Priest, son frère aîné, du vivant de Pierre de Saint-Priest, son père, qui s'était dépouillé de tous ses biens, dès l'année 1569, en faveur de cet aîné. Son âge en effet et sa caducité l'ayant collé dans un lit et l'empêchant d'agir, il approuva la disposition de Jean au profit de son frère Aymar (3), lequel aussitôt après se maria avec Catherine de Polignac, fille de François dit Armand, vicomte de Polignac, baron de Chalancon, et de Philiberte de Clermont. Elle lui apporta trente mille livres en mariage, et Dieu bénissait cette alliance d'une heureuse fécondité. Mais le voisinage des terres de Saint-Priest et de Roche-la-Molière ayant excité quelques différends entre ce seigneur de Saint-Priest et Antoine d'Augerolles, seigneur de Saint-Polgues et de Roche-la-Molière, les choses s'aigrirent à un tel point que ces gentilshommes voisins et alliés s'étant rencontrés un jour de la semaine sainte, le seigneur de Roche et Jean d'Augerolles baron de

(1) Pièces justificatives, n° II.

(2) *Les Mazures de l'Isle-Barbe*, t. II, p. 381.

(3) Voir ce qui a été dit plus haut ; p. 102, de cette assertion de Le Laboureur.

Brunard, son fils, nouvellement marié, furent malheureusement mis à mort ».

Dans la généalogie des d'Augerolles, le même auteur dit simplement que le père et le fils d'Augerolles furent tués pour une querelle de chasse par le seigneur de Saint-Priest, leur voisin, l'an 1584, le samedi saint; à quoi il ajoute amèrement: *Bon jour, bonne œuvre* (1).

Les chroniqueurs stéphanois n'ajoutent aucun détail à la narration de cette scène sanglante; la Tour-Varan (2) reproduit les récits de Le Laboureur qu'il fait suivre du texte des testaments des deux d'Augerolles (3), des procès-verbaux de délimitation des deux seigneuries et d'un arrêt du parlement entre Catherine de Pognac et la veuve d'Antoine d'Augerolles (4). Il n'indique aucune autre source de documents sur cet événement. Puis, dans la généalogie des Saint-Priest, il en rejette tout l'odieux sur Aymar, il dit que *cet assassinat est navrant et ne trouve pas même une excuse* et il part de là pour attribuer à Aymar *un cœur féroce qui avait dès sa naissance les instincts les plus pervers*. Cette dure appréciation n'est appuyée sur aucun autre fait.

Mais un acte, dont l'analyse a été récemment publiée, vient éclairer cette catastrophe d'un jour nouveau, et lui donne un aspect tout différent. Ce sont

(1) *Les Mazures de l'Isle-Barbe*, t. II, p. 224.

(2) *Chronique des châteaux et des abbayes*, t. II, p. 201 et suivantes.

(3) *Ibidem*, p. 220.

(4) *Ibidem*, p. 389. — La date indiquée pour cet arrêt est erronée, il est de 1587 et non de 1597.

des lettres de rémission accordées par Henri III en 1584. M. le chanoine James Condamin en a retrouvé une copie dans la bibliothèque de la ville de Saint-Chamond et voici le résumé qu'il en donne dans sa belle histoire de Saint-Chamond (1).

Il ressort de ce curieux document :

1° Que Aymar de Saint-Priest ne serait point venu sur les limites de la seigneurie de Roche, le samedi saint 1584, avec des intentions agressives, mais seulement pour montrer à quelques docteurs ès droits et gens de robe longue, dont il s'était fait accompagner, son différend sur les lieux contentieux ;

2° Que le seigneur de Saint-Polgues, ayant aperçu de son château la compagnie « et entendu que le seigneur de Saint-Priest fesoit voyr les dittes limites à son conseil, de grand colère commanda à son fils Jehan d'Augerolles de monter à cheval et s'acheminer avecque luy sur le dict lieu pour sçavoir à quelle fin ledict [Saint-Priest] et aultres gens estoient là » ;

3° Que Jean d'Augerolles ayant fait observer à son père qu'il n'y devait pas aller, puisqu'ils avaient fait leurs pâques ce jour-là (2), Antoine d'Augerolles « homme colère et qui en telle passion ne se pouvoit

(1) *Histoire de Saint Chamond et de la seigneurie de Jarez* Paris, Picard 1890, p. 253.

(2) L'antique liturgie Lyonnaise permettait, le Samedi Saint, la célébration de la messe à tous les prêtres ; les fidèles pouvaient s'y présenter pour faire la communion. Il n'en est plus ainsi depuis les changements, introduits par Mgr de Bonald de 1864 à 1869, obligatoires pour tout le diocèse depuis 1875.

pas bonnement commander, se courouçant aucunement à son fils, luy dict qu'il avait pœur, et, sur ce, prins son espée, une pistolle, se fit bailler un cheval, et commanda à son dict fils et aultres de le suivre » ;

4° Que le seigneur de Saint-Polgues marcha droit au seigneur de Saint-Priest en lui criant ces mots : « *Ès voleurs qui sont à ma terre ! A quoi Aymar de Saint-Priest respondit : C'est comme tu as dit que je ne me oserois présenter devant toi !* Lors ledict de Saint-Polgues qui voïoit son fils et sa suite approcher, lâcha sa pistolle contre ledict de Saint-Priest mais ne fit feu que dans le bassinet » ;

« 5° Que le seigneur de Saint-Priest qui avait failli être tué et qui voyoit approcher Jean d'Augerolles et sa suite, mûs apparamment par les mêmes intentions, tira lors sa pistole dont « ledict de Saint-Polgue père fut atteint et blessé » ;

6° Que la mêlée devint alors générale ; Jean d'Augerolles s'était attaqué à Pierre de Saint-Priest, « entre lesquels d'une part et d'autre furent tirées en ce conflit quelques pistolades et harquebuzades, dont ledit de Saint-Polgue [fils] fut atteint et blessé ».

On trouvera comme pièce justificative, le texte entier de ces lettres (1) ; c'est un tableau animé de cette scène sanglante. La lecture des lettres elles-mêmes confirmera l'impression qui résulte du résumé qui précède. Il y est expliqué avec détails qu'Aymar de Saint-Priest était venu le samedi saint sur les limites des deux seigneuries, avec ses hom-

(1) Pièces justificatives, n° III.

mes d'affaires, pour la préparation d'une formalité fixée au mercredi suivant, dans un procès suivi régulièrement devant la justice civile. C'est d'Antoine d'Augerolles qu'est partie l'attaque à main armée. Conformément aux énonciations de ces lettres, Catherine de Polignac, dans une requête présentée au Parlement le 21 avril 1587, dit : *le meurtre des père et fils d'Augerolles a été perpétré sur l'agression par eux faite contre Aymar de Saint-Priest.*

La blessure d'Antoine d'Augerolles était si grave qu'il ne put pas être transporté dans son château, très rapproché cependant du lieu où il l'avait reçue. Il fut déposé dans la maison la plus voisine, celle de Jean De Ville, à Vioux (Vuns). Le notaire Nicolas Fromage, qui demeurait tout près, au Buysson, fut appelé en toute hâte et rédigea, en présence de témoins pris sur les lieux, le testament de messire Antoine d'Augerolles « estant blessé d'un coup de pistolet au cousté gauche, que lui a esté donné par messire Aymar de Saint-Priest, seigneur du dict lieu, près la pierre de Jacquemard ».

Antoine d'Augerolles mourut bientôt après. Son fils ne lui survécut que huit jours. Le samedi 7 avril suivant (1584), celui-ci fit son testament au château de Roche-la-Molière, étant « blessé d'un coup de pistolet sur le cousté gauche, sur la quatriesme coste, ainsi qu'il dict luy avoir esté donné par Pierre bastard de Saint Priest, surnommé la Foulhieuse, sabmedy dernier, veilhe de Pasques, sur les deux heures après midy, au lieu de la Rochette, près le chemin tendant dudict Roche-la-Molière à Saint-Geneyt-Lair ». Le testament fut reçu par le même Nicolas Fromage et par Denis de La Roëre,

notaires, en présence d'Antoine de Cremeaux, de Marc de Trenay, de Claude d'Augerolles, de Michel Charpin de Genetines, de Guy de la Mure de Chantois et de Denis de Roessieu, trésorier des finances à Orléans (1).

Des poursuites furent immédiatement intentées contre Aymar de Saint-Priest par le prévôt des maréchaux de France au pays de Forez (2). Un jugement fut rendu dès le 5 mai 1584 ; le texte n'en a pas été conservé ; mais il résulte des pièces ci-après rappelées que par ce jugement Aymar fut condamné à la peine de mort, à des amendes montant à neuf mille écus envers la famille d'Augerolles et à la déchéance des droits de propriété et de juridiction qu'il prétendait sur une partie de la seigneurie de Roche-la-Molière.

L'acte de rémission d'Henri III, ci-dessus rappelé, remet et pardonne à Aymar et à Pierre de Saint-Priest le fait et cas, objet de leur requête, ainsi que toute peine corporelle ou autre qui pourrait être encourue pour raison d'icelui, met à néant tout jugement et sentence contraire, éteint et efface toute note d'infamie, à la charge toutefois de satisfaire « à partie civile, si faict n'a esté, si elle y eschet ». En conséquence la peine de mort ne fut exécutée ni en réalité, ni en effigie (3), mais la mort civile résultant

(1) La Tour-Varan, *Chronique des châteaux et des abbayes*, t. II, p. 201 et suivantes.

(2) Ainsi énoncé dans une sentence du lieutenant général Papon, du 23 mai 1588.

(3) La copie des lettres de rémission, sur le manuscrit de Saint-Chamond, leur donne la date du mois de mars 1584 ; c'est une faute évidente du copiste puisque la mort des d'Augerolles

de la sentence continua à avoir son effet, et dans tous les actes postérieurs où Aymar est nommé, on dit qu'il est mort civilement. Le lieutenant général Jean Papon, devant qui avait été faite la donation de Pierre de Saint-Priest, rendit le 4 juillet 1584 une ordonnance envoyant les d'Augerolles en possession des territoires à eux attribués par le jugement, et cette ordonnance fut exécutée suivant procès-verbal du dernier mardi du même mois de juillet (1). La ligne de délimitation entre les deux seigneuries, déterminée par cet acte, passe très près du village de Saint-Genest-Lerpt et paraît être encore celle des deux communes.

Jean d'Augerolles étant mort sans enfants, la succession de son père passa à ses trois sœurs : Catherine mariée à Guillaume de Saint-Pulgent, et plus tard en deuxième noces à Antoine de Vichy, seigneur de Champrond, Françoise et Antoinette mineures sous la tutelle d'Anne de Chevrières leur mère. Françoise devint dans la suite l'épouse d'Alexandre Capponi, baron de Feugerolles, et lui apporta la terre de Roche-la-Molière; Antoinette épousa Louis de l'Estang, seigneur de la Saune en Valoyre (2).

Aymar de Saint-Priest et Catherine de Polignac avaient alors quatre enfants mineurs, Louis qui succéda à la seigneurie, Françoise, Jeanne et Diane. Deux

date des 31 mars et 8 avril de la même année. Il faut lire mai au lieu de mars.

(1) La Tour-Varan, *Chronique*, t. II, p. 201 et suiv.

(2) Château de la Saune ou la Sône, commune de Lestang, près de Moras (Drôme). Ce château appartenait encore en 1789 aux Murat de Lestang.

autres enfants naquirent plus tard, Charles qui fut commandeur de Malte et Antoinette qui épousa Claude de Chalus, seigneur d'Orcival en Auvergne ; de ce mariage naquit Gilbert de Chalus, qui fut l'héritier de son oncle Louis.

Anne de Chevrières et Catherine de Polignac étaient deux femmes énergiques qui soutinrent vigoureusement les droits de leurs enfants et luttèrent judiciairement, pendant de longues années, pour le règlement des condamnations pécuniaires prononcées contre Aymar de Saint-Priest.

Anne de Chevrières poursuivit de suite la vente aux criées des terre et baronnie de Saint-Priest. Catherine de Polignac, au nom de son fils Louis, y forma opposition, en se fondant sur une clause de substitution contenue dans le testament de Gabriel de Saint-Priest aïeul, en date du 4 septembre 1518. Deux sentences du bailli de Forez, du 27 octobre et 15 décembre 1584, écartèrent cette opposition en réservant les droits de Catherine de Polignac pour sa dot et son douaire, et celle du 15 décembre ordonna la vente aux criées des terre et seigneurie de Saint-Priest.

Catherine de Polignac obtint deux fois des lettres patentes du roi Henri III ; les premières datées de novembre 1584, la recevant à en appeler au Parlement pour être autorisée à percevoir la rente de 500 écus à elle due sur la seigneurie de Saint-Priest, et autres sommes. Par les secondes, du 18 mai 1585, sur la remontrance, disent les lettres, « de notre chère et amée dame Catherine de Polignac, femme de notre amé et féal chevalier de notre Ordre, le sieur de Saint-Priest », qu'à l'occasion de la saisie des

biens de son mari, elle « est dénuée de tous moyens pour son entretien de ses enfants et famille » : pourquoi elle requiert qu'il lui soit accordé pension, « attendu les grands deniers qu'elle a apporté pour dot au sieur de Saint-Priest et ayant esgard à la qualité de la maison de Polignac ». Le roi ordonne « qu'elle aura, à l'effect que dessus, jusques à la somme de mil escus par checun an, à commencer du jour des saisies et établissement de commissaires, à prendre sur les premiers et plus clairs deniers provenant du revenu des biens du dict seigneur de Saint-Priest saysis, outre son habitation et demourance au chasteau dudict Saint-Priest ; la garnison duquel sera à cette fin vidée ».

Pierre Daussère, conseiller et maître des requêtes ordinaires de l'hôtel du Roi, fut nommé tuteur spécial de Louis de Saint-Priest, à cause des intérêts opposés que ce dernier pouvait avoir avec sa mère pour la liquidation des reprises matrimoniales. Catherine de Polignac, en son nom et comme tutrice de ses trois filles, et le tuteur de Louis de Saint-Priest formèrent opposition aux sentences du bailli et se pourvurent devant le Parlement. A l'appui de la substitution, réclamée au nom de Louis de Saint-Priest, on produisit un titre plus ancien, le testament de Jean de Saint-Priest père de Gabriel, en date du 17 octobre 1476. Un arrêt du Parlement du 21 février 1587 (1), débouta Louis de Saint-Priest de son opposition, et maintint l'ordonnance de vente donnance ajoute qu'il sera permis à tous voulant

(1) La Tour-Varan, p. 220, dit, par erreur, 21 février 1597.

aux enchères des biens de son père. Mathieu Dumoulin et Roch Du Boys avaient été « establys commissaires au régime et gouvernement des fruicts de la baronnie, terre et seigneurie de Saint-Priest ».

Catherine de Polignac se pourvut par requête civile contre cet arrêt ; elle avait retrouvé le testament fait en 1415 par Guyot de Saint-Priest, trisaïeul d'Aymar, sur lequel on fondait de nouvelles conclusions pour maintenir, par droit de substitution, Louis de Saint Priest en possession de la seigneurie, franche des condamnations prononcées contre son père. Dans cette requête elle établissait ses reprises à quarante mille livres, dont trente mille portées à son contrat de mariage et dix mille à elle léguées par la duchesse de Bouillon, et elle en réclamait l'intérêt annuel au denier douze, soit 3.333 livres 6 sols par an.

Trois sentences du lieutenant général Jean Papon, commissaire délégué par le Parlement, en date des 6 avril, 23 mai et 20 août 1588, établissent les créances réclamées contre Aymar de Saint-Priest ; celle du 23 mai décide que, les deniers aux mains des commissaires ne pouvant suffire aux créances, il sera procédé à l'adjudication par décret de la terre et seigneurie de Saint-Priest et de Saint-Étienne, et que la poursuivante sera tenue de faire publier la dernière enchère de quarante mille écus faite par le sieur de Champrond (mari de Catherine d'Auge-rolles), à la charge du douaire de ladite dame de Polignac et de celui de la dame de Veynes (1). L'or-

(1) Catherine de Chevrières, veuve de Jean de Saint-Priest, dont le second mari, Gaspard de Symiane, était seigneur de Veynes.

enchérir de faire mises et enchères au greffe du bailliage. Les procureurs protestèrent immédiatement vouloir appeler de cette sentence.

Les procédures étaient longues alors. Huit ans plus tard, au mois d'octobre 1596, l'adjudication de la terre de Saint-Priest n'était pas encore prononcée. Mais une cinquième criée avait été faite, et il ne restait qu'à interposer le décret qui pourrait être fait à vil prix, « eu égard à la valeur de la terre et aux douaires qui sont dûs sur icelle, à la charge desquels il se trouveroit peu de personnes qui la voulussent acquérir, au temps ou nous sommes, ce qui seroit la ruine et destruction de la maison de Saint-Priest (1) ».

En cet état, de hautes interventions amenèrent une transaction. Les conciliateurs, dénommés dans l'acte, furent Messire Pierre d'Apinac, archevêque de Lyon, M. le doyen de l'église de Lyon, M. de Chevrières, comte et chamarier de ladite église, M. Declossaz comte et grand custode de la même église, Mgr de la Guiche, grand maître de l'artillerie de France, gouverneur de Lyon et des pays de Lyonnais, Forez et Beaujolais, M. le comte de Saint-Chamond, seigneur de Chevrières, M. de Bothéon, sénéchal de la ville de Lyon, M. le marquis de Cannillac (2) et M. de Vesmes (3), gentilhomme ordinaire de la chambre du Roi.

(1) Préambule de la transaction du 17 octobre 1596.

(2) Marié le 24 décembre 1595 à Gasparde Mitte de Chevrières (*Généalogie de la maison de Saint-Chamond*, par Maurice de Boissieu, p. 118).

(3) Probablement de *Veynes*, mal écrit.

L'acte de transaction fut passé à Lyon, pardevant le notaire Croppet, le 17 octobre 1596, en la maison de puissante dame Léonor de Robertet veuve de François de Mandellot, quand il vivait gouverneur de la ville de Lyon et des pays de Lyonnais, Forez et Beaujolais, où étaient réunies en personne Anne de Chevrières veuve d'Antoine d'Augerolles, en son nom et comme tutrice de ses petits enfants nés du mariage de sa fille Catherine avec Guillaume de Saint-Puljan, Françoise d'Augerolles épouse d'Alexandre Capponi, seigneur de Feugerolles, Adrienne de Fougère veuve de Jean d'Augerolles, baron de Brunard, d'une part, et Catherine de Polignac épouse d'Aymar de Saint-Priest, tant en son nom que comme curatrice de leurs enfants, d'autre part.

Pour demeurer quitte de tout envers les consorts d'Augerolles, la dame de Saint-Priest leur cède « tout et chescune des diesmes grosses et menues qui sont deubes et qui ont accoustumé estre prises, levées et perceues par les sieurs de Saint-Priest tant en ladite terre, baronnie et seigneurie de Saint-Priest que accause des droicts et membres dépendans d'icelle terre » ; lesquelles dîmes la dame de Saint-Priest garantit à 500 écus de revenu annuel, et en outre 500 livres de rente en fonds de terres les plus commodes pour la dame d'Augerolles.

« Et néantmoingts désirant favorablement traicter ladite dame de Saint-Priest, et luy donner plus de moyens de conserver ladite baronnie de Saint-Priest dans son entier », les dames d'Augerolles consentent à ce que si, dans un délai de six ans, la dame de Saint-Priest leur paye, en un ou deux payements, une somme de 12.500 écus, elles lui

retrocéderont lesdites dîmes et rentes, comme aussi, à ce que si, au bout de six ans et à défaut de paiement des 12.500 écus, la dîme seule est évaluée par experts à ladite somme, les dames d'Augerolles seront tenues de s'en contenter. A défaut d'exécution de l'une ou de l'autre de ces conditions, les dames d'Augerolles reprendront tous leurs droits et poursuivront l'exécution de leurs arrêts, la dame de Saint-Priest demeurant jusques là comme commissaire et dépositaire de justice de ladite terre et seigneurie de Saint-Priest.

La clause suivante mérite d'être remarquée :

« Comme aussy il est expressément convenu que le sieur de Saint-Priest, mari de la dite dame de *Pollinac*, ne pourra se présenter en justice pour se purger des cas mentionnez ez arretz et jugemens donnés contre luy, soit par bénéfice du prince ou autrement, que les dames de Saint-Polgues ne soient entièrement payées et satisfaites de la dite somme de 12.500 escus et des arrerages qui seront lors escheus des dictes diesmes et rentes ».

Enfin la délimitation établie pour les seigneuries de Saint-Priest et de Roche-la-Molière demeure définitive.

Ces charges pesèrent lourdement sur Louis de Saint-Priest, fils et successeur d'Aymar. Plus de trente ans après cette transaction, le 24 février 1627, il passait, devant les notaires de Valoux et Guérin, une nouvelle transaction avec Louis de Lestang et Antoinette d'Augerolles, son épouse. Il se reconnaissait leur débiteur de 32.700 livres, et une quittance passée le 3 janvier 1635 devant M^e Guérin, notaire royal delphinal au mandement de Moras, constate

qu'alors il n'était pas encore entièrement libéré.

Les dettes s'éteignaient lentement autrefois. Celle que le seigneur de Saint-Priest devait en 1635 aux Murat de Lestang, mandement de *Moras*, n'aurait-elle pas passé au financier Abraham Peyrenc, devenu seigneur de *Moras*, et n'aurait-elle pas été l'origine des rapports entre lui et François de Chalus le jeune, qui lui vendit en 1724 la seigneurie de Saint-Priest et de Saint-Étienne au prix de 420.000 livres ?

Catherine de Chevières fit élever à la mémoire de son mari et de son fils, sur le lieu même du meurtre, une chapelle expiatoire qui existait encore à la fin du siècle dernier. Au dessus de la porte d'entrée était une inscription commémorative. Un débris de la pierre sur laquelle elle était gravée a été employé comme couverture d'une fenêtre d'écurie dans un domaine appelé la Polonière, près de Roche ; on y lisait en 1865 et peut-être y lit-on encore ces mots :

DEO OPT. MAX.

VIRI NATIQUE MEMORIÆ PIA....

MATER DICAUIT.

La pierre tumulaire des d'Augerolles existe encore dans l'église de Saint-Polgue ; en voici l'inscription :

SI. GIST. MESSIRE ANTHOINE
DOGEROLLES. SEIGNEVR. DE
ST. POLGVE. DECEDE. LE. DE
RNIER. IÖR. DE. MARS. ET. NO
BLE. IEHAN. DOGEROLLES
SON. FILZ. LE. 8E. APVRIL
TOVE. DEVLX. LAN. 1584 (sic)
REQUIESCAN. IN. PACE (1) (sic)

(1) *Bulletin de la Diana*, t. II, p. 120.

Aymar de Saint Priest et son neveu Pierre obtinrent, en 1600, du roi Henri IV, en reconnaissance de leurs services, remise des amendes qu'ils avaient encourues (1).

Le 4 mars 1614, par acte passé au château de Saint-Priest, devant Mathevon notaire, Charles de Saint-Priest, sur le point de faire des vœux comme chevalier de Malte, fit donation à Louis de Saint-Priest son frère, en reconnaissance des services qu'il en avait reçus, de tous ses droits dans la succession d'Aymar son père, alors décédé et, dans la future succession de Catherine de Polignac sa mère, encore vivante.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I.

DONATION ET PARTAGE PAR PIERRE DE SAINT-PIEST.

6 AOUT 1569.

Nous Jehan Papon, conseiller du roi et lieutenant général au bailliage de Forestz, sçavoir faisons que cejourd'huy, si-xième d'aoust, l'an mil cinq cens soixante-neuf, pardevant nous, estant au chasteau et maison forte de Saint-Priest en Forestz,

S'est présenté hault et puissant seigneur, messire Pierre de Saint-Priest, chevalier et baron dudit lieu,

Lequel nous a dit et remonstré avoir désir et intention de pourvoir au règlement de sa maison et faire partage des biens qui sont en sa puissance, et dont Dieu a permis qu'il soit saisy, entre ses enfants, afin d'éviter tous procès et différends qui pourroient intervenir entre iceulx, joint que, sur toutes choses, il veult et souhaite l'intégrité de sa maison, qui ne peut demeurer en son lustre autrement que par ledit

[1] Archives de la Société de la Diana.

partaige qu'il prétend faire ; au moyen de quoi a fait venir et représenter pardevant luy tous ses dits enfants, sçavoir : Messire Jehan de Saint-Priest, chevalier de l'ordre du roy et suivant la cournette de monseigneur le duc de Nemours et de Genevoys en son camp qui a esté dressé et entretenu ces jours passez soubz l'obéyssance du roy en Bourgogne et lieux circonvoyins, son aysné,

Gabriel de Saint-Priest, mareschal des logis de la compagnie d'Urfé ;

Aymard de Saint-Priest, homme d'armes de ladite compagnie,

et Louis de Saint-Priest, protonotaire du Saint Siège apostolique,

frères germains,

Esquels ledit sieur de Saint-Priest père a remonstré ladite intention, et qu'il étoit besoin de les émanciper pour par eux accepter, chacun d'iceulx comme il luy appartiendra, le partaige qu'il entend leur faire présentement, selon sa forme qu'il leur a déclaré et que sera cy après contenue et plus à plain expresse ;

A quoy ils ont tous dit et répondu qu'ils sont deslibérez d'accepter et trouver bon tout ce qu'il luy plaira leur ordonner et commander, et voullontiers reçoivent ladite émancipation, laquelle ledit sieur de Saint-Priest père, de son gré et certaine science, du consentement d'iceulx ses enfants, a faite, prononcée et déclarée, pour estre hors de sa puissance et en liberté d'accepter les donations, partaiges et réservations qu'il entend faire et passer, sans préjudice néanmoins de l'obéyssance paternelle qu'ils luy doibvent et laquelle il a expressément retenue, de leur exprès consentement et protestation, d'iceulx de la volonté qu'ils ont de ne voulloir jamais décliner ni obmettre quelcune chose d'icelle obéyssance, ce que nous avons par nostre décret autorisé.

Après laquelle émancipation ainsy que dessus despêchée, ledit seigneur père a déclaré bien entendre que ses dits enfants sont tous vertueux, et loue le Créateur d'estre tant heureux de les voir et congnoistre vaillans et soy addonnans aux armes pour le service du Roy, et service de la foy et

religion catholique, dont son dit aysné, messire Jehan de Saint-Priest, a mérité et receu l'honneur et degré de l'ordre du Roy, et les deux autres, qui suivent les armes, sont au chemin dudit honneur, et estime à ce tellement ledit proto-notaire, et les ayme tous uniformément.

Et considérant le grand vieil aage auquel il est constitué, dont il doit penser, comme il pense souvent, à la mort, voyant aussy que ses dits enfants, de nouveau revenus du camp et de l'armée dressée pour Sa Majesté contre ses adversaires, pour raison des maladies survenues à ses dits enfants, ayant demeuré audit camp environ huit mois, sont à présent mandés pour retourner audit camp et les voit en propos et délibération de ce faire, craint que durant leur absence, pour sadicte vieillesse ne lui advienne chose qui puisse empescher ledit partage qu'il a toujours entrepris et délibéré de faire en leur présence et à leur consentement ;

Et aussy a déclaré bien entendre que, pour raison de sadicte vieillesse, il a esté contrainct de laisser sa baronnie de Saint-Priest et seigneurie de Saint-Etienne de Furan aulcunement en désordre, sans y pouvoir faire ce qu'a esté nécessaire tant pour le recouvrement et liquidation des droits et privilèges qui y appartiennent, que des bastimens et édifices, forts et chasteaux, qui sont demeurés à entretenir et réparer, et la pluspart d'iceulx ruynés et au point de démolition, dont pour y pourvoir, il entend donner occasion à sondict fils aysné, cequ'il ne vouldroit ny pourroit faire sans luy donner le titre de seigneur irrévocable, qu'il ne pourroit obtenir par testament ni aultre disposition de dernière volonté qui sont révocables ;

Au moyen de quoy, et afin aussy que tant son dict aysné fils, que ses frères, puissent avoir moyen de trouver party selon la dignité de leur maison, comme ilz pourront faire ayant chacun d'iceulx certaine déclaration de ce que leur doibt appartenir et demeurer propre de leur partage ;

Ha ledit seigneur père, de son gré et certaine science, estant en santé d'esprit et de corps, dont il remercie Dieu le créateur, fait et passé, ordonné, voulu, par ces présentes, le partage de ses biens entre ses enfants sus nommez, en la façon et manière que s'ensuit :

C'est que, par donation pure, simple, irrévocable et à jamais valable, entre vifz et dès à présent effectuelle, il a donné et donne par les présentes, à titre de partaige, audit messire Jean de Saint-Priest, son fils aysné, présent et acceptant, la terre, baronnie et seigneurie de Saint-Priest en Jarestz et de Saint-Estienne de Furan située au bailliage de Forestz et consistant en maison forte, juridiction haute, moyenne et basse, cens, rentes, directes, servis, laodz, ventes, investizons, baux, tailles, dixmes, parcours, domaines, molins, ville, charrois, manœuvres, auctoritez, privilèges, franchises et aultres droitz, noms, actions et réclamations, deppendances et appartenances à ladite baronnie, en la propre sorte et manière qu'il la tient et porte, et a tenu et porté jusques à présent noblement et en foy et hommaige du Roy, nostre dict sire, à raison dudict comté de Forestz, à titre de fief noble et lige, sans autre charge que celle du rièrre ban lorsqu'il est convoqué, selon la qualité du dict fief ; il veult et entend que le fief et baronnie susdonnés demeurent et soient entretenus en leur intégrité, sans aucun démembrement, lequel il a expressement interdit et deffendu pour l'antiquité du nom d'icelle baronnie, et aussy des prédécesseurs et ancestres dudict donateur, qui l'a reçu de ses prédécesseurs et l'a conservé jusques à présent entière, comme il désire qu'elle soit par sa postérité.

Néanmoins est faite ladite donation soubz les rétentions et les charges qui s'ensuivent :

Premier, que ledict seigneur père donateur s'est personnellement réservé pour luy et son entretènement, et aultrement pour en faire comme il luy plaira, la somme de huit cens livres tournois de revenu annuel sur ladite baronnie, à prendre par ses mains ou bien du receveur ou fermier d'icelle baronnie, durant sa vie, et qui sera estaint après sa mort, payable ledict revenu en trois payes, chacune de quatre en quatre mois, à commencer de l'ensaisissement dudict sieur aysné, et à qui d'autre d'an en an ;

Plus à Pierre de Saint-Priest, fils légitime de feu Anthoine de Saint-Priest, filz aysné quand vivoit du sieur donateur, la somme de mille livres tournois, payable quand il trouvera son party honneste, à telz termes qui seront accordez de gré à gré ;

Plus donne et veult estre payé par son dict fils aysné donnataire à chacun de ses trois aultres enfants, Messieurs Gabriel, Aymart et Louis de Saint-Priest, la somme de sept mil livres, qui monte pour les trois à vingt-une mil livres, et lesquelles sommes, par donation irrévocable, pure et simple et entre vifs faicte, il a donné et donne, par ces présentes, à ses dicts enfants, et à chacun d'iceulx pour sept mil livres, présens, acceptans et remerciens, pour leur partaige, légitimes et droitz de nature qu'ils pourroient par cy-après prétendre de ses dicts biens, voulant que de ce ils se contentent, comme aussy les dicts enfants ont déclaré s'en contenter, et de ce led. seigneur donnateur a chargé et charge son dict fils aysné, ensemble sadicte baronnie de Saint-Priest et de Saint-Estienne de Furan, qu'il a affecté, obligé et hypothéqué pour lesdictes sommes et chacune d'icelles payable en la sorte et manière que s'en suit : c'est que sy, dans trois ans prochains, ils trouvent leur party pour s'y collocquer en mariage, en ce cas ledict sieur aysné sera tenu de leur fournir deniers jusques à ladicte partie de sept mil livres. tournois chacun pour moitié, et l'autre moitié à la fin des trois ans prochains, sy toutes fois ledict sieur aysné trouve plus tôt party desdicts trois ans, il sera tenu les payer plus tôt : aussy sera ledit protonotaire payé dans lesdicts trois ans à un seul payement, à quoy il a consenti ;

Et là-dessus ledict seigneur père les a priez et admonestez s'y comporter ensemble comme frères et bons amis, ainsy qu'ils ont promis de faire ;

Et aussy a chargé son dict fils aysné et donnataire, que, lorsqu'il entrera en la jouissance et possession de ladicte baronnie, il soit tenu, en attendant les termes susdicts, leur fournir, pour le deubt et non payés revenu à raison du denier vingt chacun an, pour leur entretenement en trois payes de quatre en quatre mois ; néanmoins s'il faut aller hors du pays pour le fait de la guerre et service du Roy, seront faictes les dictes payes en deux termes, sçavoir de six en six mois ; et mesme pour ceste année présente sera avancée auxdits Gabriel et Aymard, appelés comme dessus d'aller au camp en service du Roy, à chacun d'iceulx une demi-année ;

et quant audict protonotaire, sera faicte ladicte paye de quatre en quatre mois.

Plus led. seigneur père donateur charge sondict fils aysné de payer à Jehan et Anthoinette ses enfants naturels, et à chacun d'eulx, la somme de deux mil livres tournois qu'il leur a donnée et donne par ces présentes, encore qu'ils soient absens, le notaire présent, acceptant et stipulant pour eulx estant mineurs et en bas âge, par donation pure, simple et irrévocable, et veult que des premiers deniers que sondict fils aysné recevra de la dot de la femme qu'il épousera, il en convertisse et employe, jusques ès dictes sommes, en bon et convenable revenu, soit rente ou domaine, au profit et au nom desdicts Jean et Anthoinette, ses enfants naturels, et des leurs, et pour cet effet ledict seigneur a affecté et obligé ladicte seigneurie de Saint-Priest et de Saint-Estienne. Veult aussy, et entend, et charge sondict fils aysné et donnataire de nourrir et entretenir lesdicts Jehan et Anthoinette, ses enfants naturels, jusques à quand audit Jehan de l'aage de 20 ans, et ladicte Anthoinette jusques à ce qu'elle sera mariée, et de payer à chacun d'iceulx ladicte somme de deux mil livres à termes raisonnables et gracieux, qui seront accordez de gré à gré.

Plus a ledict seigneur père donateur chargé sondict fils aysné et donnataire de faire ses frais funéraires honorablement, selon l'estat et dignité de sa maison, et de payer ses dettes.

Plus retient 400 livres à disposer par testament, ou aultrement par dernières volontés, après cause et comme il luy plaira.

Et quant à Madame de la Seaulve, dame Marguerite, sa fille, l'a recommandée et la recommande à sondict fils aysné et, pour l'honneur et vertu dont elle tient, charge sondict fils de la recognoistre toujours pour fille de la maison et en icelle la recevoir quand il luy plaira y venir.

Finalement ledit seigneur père déclare qu'il a par cy devant marié Anthoinette de Saint-Priest sa fille, et luy a constitué dot suffisant pour sa légitime dont il entend qu'elle soit contente ; au moyen de quoy ne luy fait autre partage ni don-

nation ; mais en tant qu'il luy serait deub aulcune chose de reste, comme il croist qu'il ne luy soit rien deub, sondict fils aysné en demeure chargé ;

Lequel, après avoir entendu lesdictes charges, les a expresément acceptées, promis et juré de les accomplir, et soubz icelle et ladicte promesse d'accomplissement, a voulu et consenty ledit seigneur père que, dès à présent, sondict fils aysné soit dict, nommé et attitré seigneur de ladicte baronnie, et luy a donné faculté, congé et licence de s'en servir actuellement selon qu'elle est cy dessus par le menu déclairée et spécifiée ; et jusques à laquelle appréhension et possession, il s'est constitué tenir et porter icelle baronnie, ses appartenances et dépendances, noms, raisons, actions et réclamations au nom et proffit de sondict fils aysné, à tître de précaire, sauf en tout et partout réservé le revenu sus désigné pour demeurer propre audit seigneur père, pour son entretènement et alliment et aultrement l'employer comme il luy plaira, et aussy l'habitation d'iceluy en tel lieu que lui plaira, qui ne sera pour rien compté audit revenu.

Oultre plus, veult ledit seigneur père et y a expressément retenu et réservé, le cas advenant que ledict sieur messire Jehan de Saint-Priest, son fils aysné, mourût sans enfants nés en loyal mariage, soit du vivant d'iceluy sieur père, ou après sa mort, le sus nommé Gabriel, fils second né, entre en mesme droit, place que ledict aysné, et l'a ledict seigneur père, en ce cas, subrogé par pareilles donations, charges, restitutions, constitutions et aultres choses susdictes.

Et à faulte dudit Gabriel, et iceluy mourant sans enfants nés en loyal mariage, il subroge ledict Aymard ; et à faulte de luy sans enfants nés en loyal mariage, il subroge ledit Louis protonotaire en mesme qualité, de l'un à l'autre.

Veult touttefois que s'il advient que ledict Jean aysné meure sans lesdicts enfants, et que ledict Gabriel demeure subrogé, les portions desdits Aymard et Louis soient augmentées, et soient, chacune d'ice!les de dix mil livres au lieu de sept mil, le tout sans préjudice des parts telles que de droit et du douaire qui sera constitué aux femmes légitimement épousées, ou de ceulx qui survivront, par esgalles portions *empescher*

par telles subrogations : et aussy à la charge du remboursement de ce qui aura été payé.

Charge aussy ledit sieur père donateur le seigneur de Saint-Priest de continuer la pension ordonnée et augmentée tant par ses ayeulz de Saint-Priest que par luy à dame Jeanne de Saint-Priest religieuse de Sainte-Claire d'Annonay.

Veult aussy et déclare ledit sieur père que, advenant le cas que lesdits Jehan et Anthoinette, ses enfants naturels, mourussent sans enfants, les portions et sommes à eulx données passeront à ses quatre enfants susdicts ou à ceulx qui survivront, par égales portions.

Et ont lesdits, donateur père et enfants donataires, conjointement et divisément, chacun d'iceulx en ce qui leur touche et appartient, constitué procureur ou procureurs, le premier pourteur, et exhibiteur des présentes, pour requérir et consentir l'insignation des présentes et l'enregistrement d'icelles, publications précédentes, tant au greffe ordinaire que celui du domaine dudit bailliage ; et pour consentyr à la prise de possession actuelle et aussy à l'investiture qu'en prendra ledit seigneur aysné.

Et après, a ledit seigneur père promis et juré par serment et sous obligation de tous et chacun ses biens présents et advenir quelconques, submission à toutes cours et renonciation à tous droits contraires, et pareillement ledit seigneur aysné soubz pareilles submissions, obligations et renonciations, a promis et juré, et chacun d'iceulx respectivement, tout ce que dessus entretenir et observer à jamais, sans y contrevenir en sorte que ce soit.

Fait et donné au chasteau et maison fort de ladite baronnie de Saint-Priest, les an et jour susdicts ; ès présence de nous lieutenant général susdict et d'Anthoine Jacques, notaire royal juré dudict bailliage, résidant à Saint-Estienne de Furan, requis pour recevoir le tout soubz nostre autorité et licence, et aussy ès présence de M^e Estienne Papon, docteur ès droit, avocat dudict bailliage, Jean de la Grange procureur dudict bailliage ; Ducurtial greffier de la Tour, Anthoine Seytre de la Valla, Messire Jean Priot prestre de Sourbiers, Claude Bertholon clerc de Rochetaillée, témoins requis et appelés, qui ont tous signés avecq nous et lesdites parties et notaires.

Signé à la minnte : *Pierre de Saint-Priest ; Jehan de Saint-Priest ; G. de Saint-Priest ; A. de Saint-Priest ; Louis de Saint-Priest ; J. Papon ; j'ay esté présent E. Papon ; j'ay esté présent J. Picot ; j'ay esté présent Seytre ; moy présent Ducurtial ; Bartholon présent ; et moy notaire royal recevant A. Jacques.*

Extrait prins et deumeut collationné sur sa propre minute, receue par defunt M^e Antoine Jacques, vivant notaire royal de cette ville, exhibée et à l'instant retirée par Pierre Allard sieur de Monteille, pour servir à noble Pierre de Saint-Priest, escuyer, sieur de la Foulhouse, ce que de raison, par moy, notaire royal à Saint-Estienne de Furan, soubsigné, huy 1^{er} septembre mil six cent soixante-huit.

Allard ; de Peyssonneaulx notaire royal.

Nous Pierre Chappuis, escuyer, sieur de Foris, conseiller du roy, lieutenant particulier, assesseur criminel en la sénéchaussée de Saint-Estienne de Furan pays de Forestz, certiffions à tous qu'il appartiendra que M^e Pierre de Pessonneaux qui a signé le susdit extrait, est notaire royal réservé par Sa Majesté en ladite ville de Saint-Estienne, et que ès actes qu'il reçoit foy y est adjoutée en jugement et dehors. En foy de ce, nous avons signé ces présentes, y fait apposer par nostre greffier le scel de ladite sénéchaussée, audict Saint-Estienne ce premier septembre 1668.

Chappuis ; Thezenas greffier.

II.

LETTRE D'ANTOINE D'AUGEROLLES A JEAN PAPON
DU 27 JUILLET 1583.

Monsieur,

Despuys que je n'ay. heu cest bien [de] vous voir, j'ay tousjours esté aux champz, qui m'a gardé et faict retarder de vous envoyer le vin que je vous dictz à nostre dernière veuhe jusque vous seriez de retort à Montbrizon, à quoy je ne faudray dès qu'y serez arrivé. Mon procureur La Roere m'a donné advys que voulez besoigner, cependant qu'estes à Gouttelas, au faict de la dessente qu'avez ordonné pour voir le trouble que m'a faict très mal a propos et sans aucun fondement le sieur de Saint Priestz en Geraiz pour le faict

de nous limites en nous juridictions de Roche-la-Molière et Saint Priestz en Geraiz. Je me fortifie tant de vostre bonne justice qu'il vous plaira me conserver en mon bien et de considérer le tort qu'on me fait. Mon filz vous ira trouver bien tost pour vous en ramantevoir encores. Il se fait croire que vous l'aymez, que je luy tientz à ung très grand heur et bien, s'il vous plaist luy faire cest honneur, comme pour ma part je m'en suys bien apperceu pour le bon conseil que j'ay recueilly de vous, qui m'a grandement profité en bien de mes affaires. Aussi sommes nous du tout disposez à vostre service. Sur ce, je vous baise bien humblement les mains et prie Dieu vous conserver,

Monsieur, en très bonne santé, heureuse et bien longue vie.

Vostre bien humble et bien obéissant à jamais,

St-POLGUE.

A St-Polgue, ce 27 juillet 1583.

Au dos : A Monsieur, Monsieur de Marcoux et Gouttelas, conseiller du Roy, lieutenant général criminel et civil au bailliage de Forestz, à Gouttelas.

(Archives de Goutelas ; communication de M. Vincent Durand).

III.

LETTRES DE RÉMISSION D'HENRI III A AYMAR DE SAINT-PRIEST,
1584 (1).

Henry, par la grâce de Dieu, roy de France et de Pologne, à tous présens et à venir, salut. Sçavoir faisons nous avoir reçu l'humble suplication de Aymar de St-Priest, chevalier de nostre ordre, baron de St-Estienne de Furan, PIERRE ET AULTRE PIERRE DE SAINT-PRIEST, FRÈRES et de ladite maison, contenant que ci-devant feu Antoine d'Ogerolles, seigneur de

(1) Bibliothèque de Saint-Chamond. Extrait des *Mémoires sur Saint-Chamond*, par M. Boudet, série M, n° 5, tome I, p. 83.

St-Polgue et de Roche-la-Molière, auroit mis en procez ledit sieur de Saint-Priest pardevant nostre baillif de Forez ou son lieutenant au siège de Montbrison, pour la contention des limites de leurs terres et juridictions de Saint-Priest et la Roche-la-Molière, auquel procès aprez plusieurs procédures seroit intervenue sentence du vingt-sept mars dernier, jour de mardi de la semaine sainte, par laquelle entre aultres choses fust ordonné que maistre Jehan de Chane, docteur-es-droicts et Antoine Chabanne, avecque ung temoin de chaque costé, oui en l'enqueste des parties, assisteroient pour faire vue et figure des lieux contentieux, et à ces fins les parties furent assignées au mercredi d'aprez ladite feste de Pasques, suivant laquelle sentence et appointment, ledit Saint-Priest voulant instruire ledit Chane, qui n'avoit jamais esté sur le lieu, fust contraint le samedi, veille de Pasques, parce que tous les aultres jours, excepté ledit samedi, depuis laditte sentence jusques au jour assigné par icelle sont festes audit païs, de faire venir ledit Chane avecque certains aultres docteurs et gens de robe longue sur ledit lieu contentieux où ledit supliant avecque son train ordinaire les accompagna pour leur monstrier et faire entendre son diférend et ce qu'il avoit à déduire et remonstrier lorsqu'on procéderoit à laditte figure, et comme estant sur ledit lieu avec lesdits gens de robes longues, son train ordinaire et quelques païsans, ils eussent prins des perches longues et mises sur les deux limites apelées de Montbourg et la Rochette, qui sont à la vue du chasteau et maison de la Roche appartenant audit feu de Saint-Polgue, qui aiant aperçu de son dit chasteau laditte compagnie et entendu que ledit de Saint-Priest fesoit voyr les dittes limites à son conseil, de grand colère commanda à son fils Jehan d'Ogerolles de monter à cheval et s'acheminer avecque lui sur ledit lieu pour sçavoir à quelle fin ledit supliant et aultres gens estoient là ; sur quoi comme son fils lui eust remonstré par plusieurs fois que aiant faict leurs Pasques ce jour, ils ne devoient pas y aller pour grand inconvenient, ce néantmoins ledit feu sieur de St-Polgue, homme colère et qui en telle passion ne se pouvoit pas bonnement commander, se courouçant aucunement à son fils lui dit qu'il avoit pœur, et sur ce prins son espée, une pistole,

se fit bailler un cheval et commanda à son fils et aultres de le suivre, à quoi obéissant son fils prins un aultre cheval et ses bottes avec trois ou quatre harquebuziers, leurs domestiques et un nommé Lapierre, soldat, le suivant aussitost et marchant ledit de Saint-Polgue premier, la pistole au poing, le chien abattu, s'attaqua droit audit de Saint-Priest, lui disant en ces mots qui sont : *Es voleurs qui sont à ma terre* ; à quoi ledit de Saint-Priest respondit : *C'est comme tu as dit que je ne me oserois présenter devant toi* ; lors le dit de Saint-Polgue qui voioit son fils et sa suite aprocher lâcha sa pistole contre ledit de Saint-Priest, mais ne fit feu que dans le bassinet ; ce que voiant ledit suppliant et qu'il n'avoit pas tenu audit feu de Saint-Polgue qu'il n'eust tué icelui suppliant, voiant qu'il estoit suivi de son fils et quatre ou cinq aultres qui venoient avecque harquebuze en mesme intention, ainsi qu'il est vraisemblable, pour se revancher, tira sa pistole dont ledit de Saint-Polgue père fut atteint et blessé, et lors ledit de Saint-Polgue fils avecque sa suite et domestiques s'attaquant AUDIT PIERRE, ET AULTRE PIERRE DE SAINT-PRIEST CO-suppliant, entre lesquels d'une part et d'autre furent tirées en ce conflit quelques pistolades et harquebuzades dont ledit de Saint-Polgue fut atteint et blessé, et à l'occasion des dits coups, ledit Saint-Polgue père décéda le même jour, et le fils quelques jours après, dont la vefve dudit de Saint-Polgue père, assistée du sieur d'Urfé, baillif de Forez, proche parent des dictz de Saint-Polgue, auroit faict informer non par la voye des juges des lieux, encore qu'ils fussent à la dévotion dudit sieur d'Urfé, mais par le prévost de nos cousins les maréchaux de France audit païs de Forez, qui auroient décerné prinse de corps et ajournement à trois briefs jours contre le suppliant et aultres, lesquels n'ont eu moïen de leur parfaire informer de l'agression contre eux commise par la voye de la justice ordinaire dudit baillif de Forez ou son lieutenant ; nous suppliant et requesrant, attendu que ledit cas est advenu par la faute et agression dudit feu de Saint-Polgue, estant ledit sieur de Saint-Priest audict lieu pour l'effet de ladite vue et figure et non à aultre intention, et que en tous aultres actes il s'est, comme sont aussy les co-supliants, vertueusement et honorablement conduit sans avoir comis acte digne

de répréhension ny déroger aux devoirs et qualités de sa maison, mais nous ont faict service de leurz personnes et moïens, tant durant les troubles que aultres occasions, comme ils espèrent et désirent continuer, nostre playsir soyt luy octroyer sur ce nos lettres de grâce et pardon. Nous a ces causes, désirant subvenir à nos sujets par clémence et bénignité, pour satisfaire à la suplication et requeste qui nous a esté faicte par lesdits supliants, en considération de leurs services et pour leur donner moïen avecque occasion de continuer, leur avons quitté, remis et pardonné et, de nostre pleine puissance et aultorité royalle quittons, remettons et pardonnons le faict et cas dessus dict avecque toute peine, amende et offence corporelle, criminelle et civile, en quoi pour raison d'iceluy il pourroit estre encouru envers nous et justice et, à cet effet, avons mis et mettons au néant tous décrets et informations, procédures, sentences et jugemens que pour ce ont [esté] ou pourroient estre contre eux faicts, jugés et ordonnés en quelque manière que ce soit, les remettant et restituant en leur bonne fame et renommée, sans qu'ils puissent avoir encouru n'y encourir aulcune note d'infamie, laquelle nous aurons esteinte et effacée, esteignons et effaçons de nostre mesme puissance et aultorité, en satisfaisant à partie civile si faict n'a esté, si elle y eschet; imposant silence perpétuel à nostre procureur général présent et à venir et à tous aultres.

Cy donnons en mandement par ces présentes à nos almez et féaux les gens de nostre cour de Parlement à Paris, dedans le ressort de laquelle ledict cas est advenu, et à tous nos justiciers et officiers qu'il appartiendra, que de nos présens [lettres] de grâce et contenus ci-dessus ils fassent lesdicts supliants jouir et user pleinement et paisiblement sans les faire, mettre ou donner, ny souffrir estre faict, mis ou donné aulcun trouble ou empeschement au contraire; ains si leurs personnes ou aulcuns leurs biens sont ou estoient pour ce prins, saisis et arrestés, les mettent ou fassent mettre à pleine et entière délivrance; car tel est nostre plaisir; et afin que ce soyt chose ferme et stable à toujours, nous avons faict mettre nostre scel à ces dictes présentes, sauf en aultre chose nostre droit et l'aultrui en toutes.

Donné à Paris au mois de mars (1), l'an de grâce mil cinq cens quatre-vingt-quatre et de nostre resgne le dixième.

Suit cette mention : Copié sur l'original qui est entre les mains de M. Chelles, archiviste à la Préfecture du département du Rhône.

La séance est levée.

Le Président,
Vicomte DE MEAUX.

Le membre faisant fonction de secrétaire,
Eleuthère BRASSART.

(1) Ainsi qu'il a été dit en la note de la page 113, le mot *mars* est une erreur de copie, puisque le meurtre des d'Au-gerolles est du 31 mars 1584 : il faut sans doute lire *mai*.

II.

MOUVEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE
ET DU MUSÉE.

Dons.

Ont été offerts par MM. :

Aulagnier (Claude), son livre : *Notice historique et archéologique sur Saint-Martin-en-Haut, Rochefort, le château de la Bâtie-Chavagneu, la maison-forte de-la Carrière (Rhône)*. Saint-Etienne, (J. le Hénaff), 1896, in-12.

Déchelette (Joseph), sa notice : *Un fragment de poterie gauloise à représentation zoomorphique*. (Extrait de la *Revue archéologique*). Paris, Ernest Leroux, 1896, in-8°.

Fréminville (Joseph de) : *Rapport de M. l'archiviste du département à M. le Préfet de la Loire*. Session d'août 1896 du Conseil général. Saint-Etienne, (Mé-nard), 1896, in-8°.

Indications fournies par l'analyse sommaire des terriers des châtellenies de Forez.

Lachmann (Émile), ses compositions musicales : *Les femmes de France* (deux exemplaires); chœur pour quatre voix d'hommes, paroles de C. Lavé, op. 216. Paris, Lory, s. d., in-8°.

— *L'espoir*, romance sans paroles pour piano seul, op. 212. Lyon, Rabut et Batias, s. d., in-4°.

— *Chant d'adieu*, chœur d'enfants pour unisson et

deux voix, avec accompagnement de piano, paroles de Antoine Taveau. Paris, Lory, s. d., in-8°.

Ministère de l'Instruction publique. *Journal des savants*. Juillet-octobre 1896.

— *Lettres du cardinal Mazarin pendant son ministère*, recueillies et publiées par le vicomte G. d'Avenel. Tome VIII. Juillet 1657-août 1658. Paris, imp. nat., 1894, in-8°.

— *Inventaire général des richesses d'art de la France, Province, Monuments civils*. Tome VI. 1892.

Mougel (D.-A.). *Denis le Chartreux (1402-1471, sa vie, son rôle, une nouvelle édition de ses ouvrages*. Montreuil-sur-mer, imprimerie de la Chartreuse de N.-D. des Prés, 1896, in-8°.

Paulin (Frère), directeur de l'Institut agricole de Beauvais : *Annales de la station agronomique du département de l'Oise*, 28^e livraison. Beauvais, 1896, in-8.

Piette (Ed.), sa notice : *Etude d'ethnographie pré-historique. Les plantes cultivées de la période de transition au Mas d'Azil*. (Extrait de l'*Anthropologie*, tome VII, n° 1). Paris, Masson et Cie, s. d. (1896), in-8°.

Reure (abbé), sa notice : *Une sainte forézienne. La bienheureuse Philippa de Chantemilan*. (Extrait de l'*Université catholique*). Lyon, E. Vitte, 1896, in-8°.

Signerin (abbé), curé-archiprêtre de Saint-Rambert-sur-Loire, son livre : *Pratiques de dévotion pour honorer la Sainte Vierge, tirées de la vie des saints qui l'ont aimée le plus tendrement*. Lyon, Ébrard et Vitte, 1896, in-16.

Testenoire-Lafayette (C.-P.), sa notice : *Iconographie forézienne. François de Chalus, seigneur de Saint-Priest et de Saint-Étienne, portrait et biographie*. S. l. n. d., in-4°.

— Documents relatifs à Aymar Durgel, seigneur de Saint-Priest et de Saint-Etienne, 1576-1635 (V. plus haut pages 96 à 134).

Contrat de mariage d'Aymar de Saint-Priest avec Catherine de Polignac (19 février 1576). — Quittance délivrée par Antoine d'Ogerolles de Saint-Polgue, mandataire de Gaspard de Symiane et de Catherine de Chevrières, sa femme, veuve en premières noces de Jean, seigneur de Saint-Priest, à Aymar de Saint-Priest (30 juillet 1577). — Quittance de partie de dot délivrée par Aymar de Saint-Priest et Catherine de Polignac, à Philiberte de Clermont, veuve de Louis, dit Armand, vicomte de Polignac (27 octobre 1578). — Lettres-patentes d'Henri III, autorisant Catherine de Polignac à se pourvoir pour la perception de la rente de 500 écus à elle due sur la seigneurie de Saint-Priest (novembre 1584). — Lettres-patentes du même roi ordonnant que Catherine de Polignac recevra mille écus par an, sur les plus clairs deniers de ladite seigneurie (18 mai 1585). — Requête pour Françoise, Jeanne et Diane de Saint-Priest (15 janvier 1587). — Requête pour les mêmes et pour Antoinette de Saint-Priest (sans date). — Procuration en blanc pour Catherine de Polignac, en son nom et comme tutrice de son fils et de ses filles (23 juillet 1587). — Requête pour Françoise, Jeanne, Diane et Antoinette de Saint-Priest (8 janvier 1588). — Requête pour Catherine de Polignac (1^{er} feuillet). — Demande pour Catherine de Polignac, femme séparée de biens d'Aymar de Saint-Priest, mort civilement (sans date). — Sentences de Jean Papon, lieutenant-général civil et criminel au bailliage de Forez (6 avril, 23 mai, 20 août 1588). — Quittances par Louis de l'Estang, seigneur de la Saune, et Antoinette d'Ogerolles sa femme, à Louis de Saint-Priest (23 janvier 1633, 15 mars 1634, 3 janvier 1635). — Transaction entre Anne de Chevrières, veuve d'Antoine d'Ogerolles, et les héri-

tiers d'Antoine et de Jean d'Ogerolles, d'une part, et Catherine de Polignac, femme d'Aymar de Saint-Priest et tutrice de leurs enfants (17 octobre 1596). — Donation par Charles de Saint-Priest, fils de défunt Aymar de Saint-Priest et de Catherine de Polignac, chevalier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem et Malte, à Louis de Saint-Priest son frère (15 mars 1614).

20 pièces, la plupart sous forme d'expédition authentique, papier et parchemin, de formats divers, reliées en un volume.

Echanges.

Académie delphinale. *Bulletin*. 4^e série, tome IX. Année 1895.

Académie de Nîmes. *Mémoires*. VII^e série, tome XVIII. Année 1895.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*. N^{os} 7 et 8. Juillet-août 1896.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. *Mémoires*. 4^e série, tome V. Années 1895-1896.

Académie des Inscriptions et Belles-lettres. *Comptes-rendus des séances de l'année 1896*. 2^e série, tome XXIV. Mai-août 1896.

Barthélemy (Anatole de), Note sur l'origine du blason féodal.

Association pour l'enseignement des sciences anthropologiques. *L'école d'anthropologie de Paris, 1875-1896*, par Philippe Salmon. (Extrait de la *Revue mensuelle de l'École d'anthropologie de Paris*). 1896.

— *La société, l'école et le laboratoire d'anthropologie de Paris à l'Exposition universelle de 1895 (Palais des Arts libéraux. Instruction publique).*

Nombreuses reproductions d'objets en silex et bronze provenant de fouilles.

Institut de Carthage. *Revue tunisienne*. 3^e année, n^o 12. Octobre 1896.

Ministère de l'Instruction publique. *Bibliographie des travaux historiques et archéologiques publiés par les sociétés savantes de la France*, par Robert de Lasteyrie avec la collaboration de E.-S. Bougenot. Tome III, 1^{re} livraison 1896.

— Comité des travaux historiques et scientifiques. *Bulletin archéologique*. 3^e livraison. Année 1895.

Eck (Th.), Notes sur les cimetières antiques de Castres (Aisne). — Exploration d'anciens lieux de sépulture de la Somme et de l'Aisne (*planches*). — Régnier (Louis), Cloches et fondeurs de cloches. — Maxe-Werly (L.), L'ornementation du foyer depuis l'époque de la Renaissance (*figures*).

— — Section des sciences économiques et sociales. *Congrès des sociétés savantes de 1896*.

Musée Guimet. *Annales. Bibliothèque de vulgarisation*. Tome X. *Les castes de l'Inde. Les faits et le système*, par Emile Senart.

— — *Revue de l'histoire des religions*. 17^e année, tome XXXIII, n^{os} 1 et 2. Janvier-avril 1896.

— — *Bibliothèque d'études. Coffre à trésor attribué au Shôgoun Iyé-Yoski (1838-1853). Etude héraldique et historique*, par L. de Milloué et S. Kawamura.

Société archéologique et historique de l'Orléanais.

Bulletin. Tome XI, n° 157. 1^{er} trimestre 1896.

Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers. *Bulletin*. 3^e série, tome I^{er}, 2^e livraison. 1896.

Société Belfortaine d'émulation. *Bulletin*. N° 15. 1896.

Société bibliographique et des publications populaires. *Bulletin*. 27^e année, n°s 9 à 12. Septembre-décembre 1896.

Société de Borda. *Bulletin*. 21^e année. 3^e trimestre 1896.

Société d'émulation de l'Auvergne. *Revue d'Auvergne*. 12^e année, n°s 3 à 5. Mai-octobre 1896.

L'Auvergne aux congrès de 1896.

Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais. *Bulletin-revue*. Janvier-mai 1896.

Clément (abbé J.), Les cryptes bourbonnaises.

Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme. *Bulletin*. 119^e livraison. Octobre 1896.

Société des amis des sciences et arts de Rochecouart. *Bulletin*. Tome VI, n°s 2 et 3. 1896.

Société des Antiquaires de l'Ouest. *Bulletin*. 2^e série, tome VIII. 2^e trimestre 1896.

Société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis. *Bulletin-revue de Saintonge et d'Aunis*. XVI^e volume, 5^e et 6^e livraisons. 1896.

Société d'études des Hautes-Alpes. *Bulletin*. 15^e année, 2^e série, n° 19. 3^e trimestre 1896.

Abonnements.

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes. Tome LVII, 3^e, 4^e et 5^e livraisons. Mai-octobre 1896.

Lefèvre-Pontalis (E.), L'architecture religieuse dans le diocèse de Soissons, analyse, par R. Merlet.

Bulletin monumental. 7^e série, tome 1^{er}, n^o 2. 1896.

Lionel Saint-John de Crèvecœur, Etude sur l'architecture religieuse aux XI^e et XII^e siècles, dans l'ancien diocèse de Paris. — Travers (Emile), Le « Caen illustré » de M. Eugène de Beaurepaire (*figures*).

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Partie littéraire. 2^e série, tome LIV, 2^e à 6^e livraisons. Août-décembre 1896.

Revue archéologique. 3^e série, tome XXIX. Juillet-octobre 1896.

Revue du Lyonnais. 56^e année, 5^e série, tome XXII, n^{os} 128 à 131. Août-novembre 1896.

Galle (Léon), Une promenade à travers le vieux Lyon.

Revue épigraphique du Midi de la France. N^o 83. Juillet-décembre 1896.

Acquisitions.

Petit (Victor) : *Châteaux de la vallée de la Loire.* Planches 1, 2 et 3 du 1^{er} volume. *Châteaux de la Bastie d'Urfé, de Boisy et de Châteaumorand* (vers 1860). 3 lithographies in-plano.

III.

MOUVEMENT DU PERSONNEL.

Membres titulaires.

Mme la comtesse de Riverieulx de Chambost, au château de Bellegarde, reçue le 27 octobre 1896.

Membres décédés.

M. le comte Léon de Poncins, au château du Palais, près Feurs, président de la Société.

M. Edouard Jeannez, à Ouches, membre du conseil d'administration.

M. Gabriel Morel, au Verdier, Ecotay-l'Olme, membre titulaire.

M. le vicomte de la Chapelle d'Apchier, au château de la Bégoide, à Vergonghéon-Arvant (Haute-Loire), membre correspondant.

Démissionnaires.

M. Eugène Bonnier, au château des Treillards, à la Pacaudière, membre titulaire.

M. Claude Coignet, au château de Bouthéon, membre titulaire.

M. l'abbé Rivoire, professeur au séminaire de l'Argentière, à Sainte-Foy-l'Argentière, membre titulaire.

M. Joseph des Gayets, à Saint-Germain-Lespinnasse, membre titulaire.

M. Fleury Rousselon, ancien avoué, à Andrézieux, membre titulaire.



JANVIER — MARS 1897

BULLETIN DE LA DIANA



I.

PROCÈS-VERBAL DE LA RÉUNION DU 17 FÉVRIER 1897.

PRÉSIDENCE DE M. LE VICOMTE DE MEAUX.

La séance est ouverte à deux heures.

Sont présents : MM. Achalme, Baldit, E. Brassart, abbé Brosse, abbé Brunner, Chassain de la Plasse, abbé Chevrolat, V. Durand, Favarcq, abbé Forest, Gayet, H. Gonnard, Jordan de Sury, Lachèze, Lachmann, Lafay, Maillon, abbé Martin, vicomte de Meaux, Morel, docteur Perdu, abbé Relave, Rochigneux, J. Rony, L. Rony, abbé Sachet, Alph. de Saint-Pulgent, abbé Signerin, docteur Vachez, abbé Versanne, Vidal.

Ont écrit pour s'excuser de ne pas assister à la séance : MM. de Boissieu, Chialvo, J. Déchelette,

Dumoulin, Poidebard, C.-P. Testenoire-Lafayette, de Viry.

En ouvrant la séance, M. le Président annonce que la Société a reçu pour sa bibliothèque des dons nombreux. Il signale particulièrement : *La Croix des Chanoines comtes de Lyon*, par M. l'abbé Sachet ; *Chrétien ou Agnostique*, par M. l'abbé Picard ; *Notes historiques et héraldiques sur quelques familles du Lyonnais, Forez et Beaujolais* par M. W. Poidebard ; le III^e volume avec album de planches héliogravées de la monumentale *Histoire de la maison de Chabannes*, par M. le comte de Chabannes, etc.

M. le Président croit devoir une mention spéciale à l'envoi par M. Picot, au nom de l'Académie des Sciences morales et politiques, des sept premiers volumes du *Catalogue des actes de François I^{er}*, ouvrage précieux pour le Forez, qui a été réuni à la couronne sous le règne de ce prince. Il ne saurait résister au plaisir de communiquer à la Diana la lettre si bienveillante pour elle qu'il a reçue de M. Picot.

INSTITUT DE FRANCE

Paris, le 30 décembre 1890.

Cher Monsieur,

Je serais bien indigne des études d'histoire, si je ne connaissais de réputation la *Diana* et les recherches sur le Forez qu'elle a provoquées. J'ai consulté ses publications et je sais qu'elle a entretenu parmi les érudits du centre une généreuse émulation.

La publication du Catalogue des Actes de François I^{er} a été entreprise, vous le savez, afin de rechercher les pièces qui doivent figurer dans la suite des Ordonnances des rois de France, que l'Académie des Sciences Morales et Politiques a entrepris de continuer.

Nous avons pensé retrouver 3 ou 4.000 actes ; nous avons dépassé 30.000. Je viens de donner le bon à tirer de la dernière feuille du tome VII.

Je suis très heureux de placer dans la bibliothèque de la *Diana* cette collection, qui contient dès à présent non pas cinq, mais sept tomes.

Comme j'ai eu personnellement la charge de ce travail (qui comprendra un tome VIII et une table), je peux répondre directement à votre demande, assuré que l'Académie approuvera l'envoi d'un exemplaire à une société aussi digne de sa réputation....

GEORGES PICOT.

Congrès à Saint-Étienne, en 1897, tenu par l'Association française pour l'avancement des sciences.

M. le Président dit qu'il a reçu pour les membres de la *Diana* une invitation collective les engageant à prendre part au congrès que l'*Association française pour l'avancement des sciences* doit tenir à Saint-Étienne, en 1897, du 5 au 15 août.

Les adhésions sont reçues chez M. Gabert, receveur municipal à Saint-Étienne. La cotisation est de 20 fr. ; elle donne droit aux publications de l'*Association* relatives au Congrès.

Projet de vitraux pour la chapelle de Notre-Dame de Laval. — Communication de M. E. Gayet.

M. Gayet présente un avant-projet de M. Étienne Couvert pour le vitrail destiné à remplir la fenêtre absidale de la chapelle de N.-D. de Laval, propriété de la *Diana*. M. Couvert, élève d'un maître éminent, M. Borel, est lui-même un artiste des plus distingués et sa remarquable décoration de la coupole de

Saint-Pothin à Lyon atteste que les grandes traditions de la peinture murale ne sont pas près de périr parmi nous. La Société admire la maquette pleine de style et de sentiment, qu'avec un désintéressement égal à son savoir, il a accepté d'établir pour notre chapelle forézienne, et lui vote d'unanimes remerciements.

Excursion en 1897.

La Société décide que son excursion archéologique en 1897 aura pour but le château de l'Aubépin et, dans le cas où des circonstances imprévues empêcheraient de donner suite à ce projet, Saint-Médard et Chevières.

Sont nommés commissaires : pour l'excursion au château de l'Aubépin, MM. le comte de Chabannes, Chassain de la Plasse, J. Déchelette, Leriche ; pour l'excursion à Saint-Médard et Chevières, MM. l'abbé Signerin, de Boissieu et Matagrin (1).

Les vitraux de Saint-André d'Apchon. — Communication de M. J. Déchelette.

M. Chassain de la Plasse, en l'absence de M. J. Déchelette, donne lecture du mémoire suivant.

Au moment où notre regretté collègue, M. Édouard Jeannez, fut atteint du mal qui devait entraîner sa fin prématurée, il travaillait à la rédaction d'un mé-

(1) M. le comte de Chabannes, à l'agrément de qui était subordonnée la visite de l'Aubépin, ayant accepté d'y recevoir la Société, c'est à l'Aubépin que l'excursion pour 1897 reste définitivement fixée.

moire sur les vitraux anciens de l'église de Saint-André d'Apchon.

C'est ainsi que les monuments de l'art médiéval du Forez, dont il était le gardien vigilant, occupaient sa dernière pensée. Son dessein était de signaler à notre Société l'heureux achèvement des travaux de restauration, disons mieux, de réparation, dont ces admirables vitraux venaient d'être l'objet. Il voulait encore à cette occasion nous en donner une monographie complète. Il ne lui fut pas permis d'achever ce mémoire, dont quelques pages seulement avaient été rédigées.

Nous sommes persuadé que nos collègues nous sauront gré de les leur communiquer, mais c'est pour nous une tâche à la fois pénible et triste que de chercher à compléter ce travail inachevé. Nous sentons toute notre impuissance à remplacer ici un écrivain qui, très heureusement servi par un goût sûr et délicat, autant que par une intelligence alerte et sagace, jouissait si légitimement d'une autorité incontestée en matière de critique archéologique.

« La décoration de peinture translucide, exécutée au XVI^e siècle dans l'église de Saint-André d'Apchon, comprenait trois verrières, hautes de 4^m 40, dans l'abside et trois plus petites dans les trois chapelles latérales qui ouvraient sur la nef.

« De ces dernières il ne reste actuellement qu'une figure de Vierge dans le compartiment central d'une baie à deux meneaux et, dans les lobes des remplages, une curieuse tête de sainte Véronique au-dessus d'un saint Sébastien vu à mi corps ; puis en dessous d'un Christ sortant du tombeau, une tête de

lansquenet d'une remarquable expression. Nous verrons plus loin que les quatre meilleurs panneaux de ces vitraux des chapelles ont été encastés dans une des baies du chœur.

« La fenêtre centrale de l'abside offre la curieuse et rare disposition de deux meneaux de pierre qui, aux deux tiers de leur montée, s'écartent horizontalement pour revenir plus haut se souder en une seule tige, fournissant ainsi le vide nécessaire pour loger les bras d'une grande croix de calvaire. Cette Crucifixion est importante et sa haute Vierge bleue debout rappelle, mais avec moins de majesté et de style, celle du sanctuaire d'Ambierle. Au rez-de-chaussée de la verrière s'étale, entre deux donateurs agenouillés, l'écusson des d'Albon-Saint-André: *de sable à la croix d'or, à un lambel de trois pendants de gueules.*

« Les deux autres baies du chevet polygonal sont partagées en deux compartiments par un meneau qui s'épanouit au sommet de l'ogive en réseau flamboyant, dont des têtes d'anges aux ailes de couleurs occupent les lobes et les contrelobes.

« A gauche, du côté de l'évangile, un donateur assisté de saint Jean-Baptiste, son patron, est agenouillé devant une Vierge mère, assise sous un dais rouge éblouissant. Sur la fenêtre de droite était représenté un autre donateur; un d'Albon, abbé de Savigny, suivant Ogier; le maréchal de Saint-André suivant la version la plus accréditée.

« Cet ensemble décoratif était encore intact et complet au commencement de ce siècle, lorsqu'à une époque difficile à préciser faute de documents, mais qui se place entre les années 1820 et 1830, un ou-

ragan d'une extrême violence détruisit totalement la verrière du chœur, dite du Maréchal. Et pour la reconstituer on imagina d'y installer les quatre meilleurs panneaux des vitraux des chapelles. On les enchâssa dans la baie encore garnie de ses tringlettes, et les vides furent remplis par des feuilles de verre de commerce d'une tonalité ridicule. Cette opération — bien maladroitement exécutée — avait été confiée à un peintre verrier de Clermont. Les autres vitres peintes n'eurent à subir que des dégâts partiels mais encore trop considérables, qui portèrent notamment, dans l'abside, sur la grande Vierge assise du vitrail de gauche, sur le saint Jean de la Crucifixion et, dans les vitraux des chapelles, sur les admirables fonds damassés. Tous ces vides furent aveuglés au moyen de débris disposés au hasard sans autre préoccupation que de faire concorder à peu près les couleurs. C'est à la restauration de ces avaries qu'a travaillé M. Albert Bonnot, de Paris, peintre verrier choisi par la commission des Monuments Historiques, sous la direction de M. l'architecte Petitgrand, de la direction des Beaux-Arts, qui, pour les monuments de notre région, a remplacé M. Selmersheim promu inspecteur général (1).

(1) Le montant de la dépense s'est élevé à la somme de 3.000 fr., dont 1000 fr. souscrits par la commune et le conseil de fabrique de Saint-André, et le surplus donné par l'État. Le promoteur et le principal négociateur de cette œuvre de restauration est M. Frantz Marcou, inspecteur général adjoint des Monuments Historiques, qui s'était rendu compte par lui-même de la valeur des vitraux et de l'urgence d'une intervention de l'État pour en assurer la conservation.

Les inscriptions suivantes, placées au bas de la verrière de droite, garderont le souvenir de cette œuvre dont la réalisa-

« La tâche était très difficile, très délicate. Elle a été accomplie avec autant de conscience que de sentiment artistique. Tout d'abord, au nettoyage, apparurent de nombreuses touches à l'huile et au vernis que l'on fit disparaître. Le bel écusson des d'Albon avait été placé à l'envers, on dut le retourner. Et tous les verres de commerce furent remplacés par des verres peints. De très importants fragments des admirables fonds damassés bleus et rouges, doublés ton sur ton, avaient été brisés ; ils ont été reconstitués avec la plus heureuse fidélité (pl. X et XI). Mais le travail le plus difficile a consisté à rétablir avec les pourpres, les verts clairs et les bleus rompus de l'œuvre primitive, toutes les parties détruites des figures du saint Jean du Calvaire, de la Vierge assise et du Christ de la *Pietà*, pour ne citer que les plus importantes mutilations. Ces merveilleux coloris de la palette des verriers des XV^e et XVI^e siècles, retrouvés de nos jours à Choisy d'abord, puis à Clichy, ont été rétablis par M. Bonnot avec leur intensité et leur transparence, en même temps que les modelés à la grisaille

tion est due en grande partie à la générosité des habitants et au zèle de M. l'abbé Boulard, curé de la paroisse.

A gauche, dans dans un élégant cartouche moderne, on lit :

MESSIRE IEHAN D'ALBON
SEIGNEUR DE ST-ANDRÉ
A DONNE CES VERRIERES
PRIEZ DIEU POUR SON AME

à droite :

PAR LES SOINS DE L'ETAT
ET DES PAROISSIENS
CES VERRIERES ONT ETE
RESTAUREES EN 1895.

ou par fines enlevures. Seul, le ton carné des nus n'a pu être reconstitué partout où il avait été obtenu par l'application en frottis extérieur de ce fondant spécial imaginé par les artistes de la Renaissance. L'incorporation dans le verre de cet émail léger est toujours imparfaite, parce qu'on ne peut recourir à une cuisson suffisante qui ferait couler les émaux de la partie déjà peinte. Aussi bien, à Saint-André, à l'exception de quelques carnations obtenues par des verres teintés en rose dans la masse, tous les tons de chair ont disparu. On ne les retrouve intacts que dans un des portraits de donateurs de la maîtresse vitre du chœur. Partout ailleurs, ils ne se montrent que par place et très affaiblis quand ils n'ont pas totalement disparu. La plupart des nus sont devenus complètement blancs, ne montrant plus que quelques traits dessinés en grisaille et quelques détails de modelé. Il en résulte un afflux de couleur blanche qui détruit l'harmonie de la verrière et en refroidit la tonalité générale, malgré la présence des rouges rubis et l'absence des bleus d'outremer.

« Cette détérioration était sans remède ».

Pour compléter cette notice, il convient de déterminer la date d'exécution des verrières et d'identifier les personnages donateurs, au nombre de trois, qui y sont représentés.

Ici, comme pour un trop grand nombre des meilleurs ouvrages anciens, les documents font défaut. Nous savons d'ailleurs peu de chose sur l'église elle-même, sinon qu'elle est déjà citée en 1166 parmi les dépendances de l'abbaye d'Ambierle. Au moyen âge, elle se trouvait dans l'enceinte du château seigneurial ; en 1361, Hugues de l'Espinasse, seigneur de Saint-

André, s'accuse dans son testament d'en avoir fait démolir une partie pour creuser des fossés autour de sa demeure. Au commencement du XVI^e siècle, d'après une tradition locale consignée sur un registre du presbytère par un curé de Saint-André, curieux du passé de la paroisse, un seigneur du lieu fit construire l'édifice actuel sur un nouvel emplacement. Il consistait alors en une seule nef à laquelle furent adjointes des chapelles latérales. On y accédait par une porte monumentale pratiquée dans la façade sud, richement ornée dans le style de la Renaissance. Cette belle ordonnance a presque totalement disparu à la suite de travaux exécutés en 1864. Les verrières de l'église n'étaient donc pas la seule parure artistique dont les seigneurs de Saint-André eussent doté ce sanctuaire, avec la munificence éclairée qui convenait à l'éclat de leur rang et à l'illustration de leur maison.

Avant de passer de l'église aux vitraux, notons encore une inscription qui se lit sur un chapiteau du collatéral gauche. Les premiers mots ont disparu avec un morceau de la moulure, et la fin de cette inscription, écrite en minuscules gothiques, est ainsi conçue :

.....i fere ceste chapelle l[an] m [il] v^e e[t] v (1505).

Il s'agit assurément d'une chapelle latérale, élevée spécialement aux frais d'une famille, et non point de l'église elle-même. Mais il y a ressemblance complète de style entre cette chapelle, aujourd'hui portion du bas côté, et le reste de l'édifice. Partout les profils du gothique dégénéré s'associent lourdement aux moulures de la première Renaissance,

La construction de l'église de Saint-André doit donc se placer dans les premières années du XVI^e siècle.

La détermination des figures de donateurs dont nous allons nous occuper facilitera la discussion de l'âge des vitraux.

Ces donateurs sont au nombre de trois : deux seigneurs, en manteau de cérémonie, agenouillés devant des prie-Dieu et un ecclésiastique représenté dans la même attitude. Un coup d'œil suffit pour reconnaître que les deux premières images (pl. IV, V, VI) sont celles d'un même personnage. M. Jeannez, sans contester l'étrangeté de ce fait d'un portrait exécuté (avec quelques variantes) en deux exemplaires sur une même verrière, le tenait cependant pour indéniable. Au reste, la vue des planches photographiques dues à M. Noël Thiollier fera partager cette conviction à nos lecteurs. La similitude des traits est parfaite et la comparaison en est d'ailleurs singulièrement facilitée par l'identité de la pose, les deux têtes étant placées de trois quarts à droite.

L'identification du personnage nous est heureusement donnée par le patron, saint Jean-Baptiste (pl. VII), qui l'assiste sur le portrait de gauche. Nous sommes donc avec pleine certitude en présence de Jean d'Albon, seigneur de Saint-André, père de l'illustre maréchal et lui-même gentilhomme trop connu pour que nous ayons à rappeler ici son rôle historique. Nombreux furent ses titres : seigneur de Saint-André, d'Ouches, de Sérézat et de Tournoël, gentilhomme de la chambre, chevalier de la reine Marguerite, bailli de Mâcon, gouverneur du Lyonnais, Bourbonnais, Haute et Basse Marche et pays

de Combrailles, il était né en 1472 (1), épousa en 1502 Charlotte de la Roche, se fit remarquer en Italie et mourut au mois d'août 1550, à l'âge de 78 ans.

Nous avons tout d'abord cru observer que Jean d'Albon ne portait pas le collier de l'ordre royal sur la vitre centrale, alors qu'il en est revêtu, très ostensiblement, sur le portrait de la fenêtre latérale. Nous pensions trouver là l'explication de cette répétition d'une même effigie en deux exemplaires, et nous supposions que Jean d'Albon, avant 1524, date de l'année où il reçut le collier, s'était fait représenter sur un premier vitrail et que, quelques années plus tard, créé chevalier de Saint-Michel, il avait voulu se montrer dans toute la splendeur de sa nouvelle dignité. Mais cette hypothèse se heurte à une objection sérieuse. Il est fort possible que la chaînette dorée dont on n'aperçoit que deux anneaux sous le manteau, soit l'insigne chevaleresque, malgré que la médaille de Saint-Michel n'y soit pas appendue. C'est en effet le même collier que porte sous son manteau Jean d'Albon sur une série de portraits dont nous parlerons plus loin, cette fois avec la médaille bien apparente.

Il est vrai encore que les écussons peints au bas du vitrail de gauche sont seuls entourés du collier, qu'il n'en est pas de même pour celui de la vitre centrale qui s'étale cependant à une place d'honneur. Mais cette anomalie apparente s'explique facilement : l'écusson de gauche, posé sous l'image de Jean d'Albon figuré seul lui appartient en propre. Celui du centre, placé

(1) *Mazures*, tome II, p. 158. — En 1475, d'après le P. Anselme, *Hist. des grands officiers*, t. VII, p. 203.

entre les portraits des deux frères Jean et Guy, est au contraire commun aux deux personnages et ne peut conséquemment être accompagné d'un insigne qui est personnel à l'un d'eux seulement.

L'explication la plus simple que l'on puisse donner de la dualité du personnage est peut-être la suivante : la verrière centrale aurait été posée la première par les soins des frères Guy et Jean d'Albon. Un peu plus tard, ce dernier voulant orner les baies latérales, et remarquant que son image était presque entièrement masquée par le maître-autel, se serait fait représenter à nouveau sur une fenêtre plus en vue, avec, pour pendant, le portrait de son père. Cette hypothèse offre l'avantage d'expliquer en même temps la grande ressemblance des deux têtes de messire Jean et l'inégalité de l'exécution, la première, celle du centre, étant un portrait fait sur nature, la seconde une copie inférieure à l'original.

Le portrait de la maîtresse vitre est de ceux où l'observation de la nature est poussée si loin, où l'individualité des traits est si nettement tracée, que la ressemblance y apparaît, en quelque sorte, aux yeux même de ceux qui n'ont point vu le modèle.

La physionomie morale du personnage est très heureusement exprimée. Les chroniqueurs nous apprennent que Jean d'Albon, destiné à l'église dans sa jeunesse et ayant même été pendant quelque temps chanoine de Lyon, avait gardé de ce premier état le surnom de *messire Jean*. Il semble que son visage, qui n'est nullement celui d'un homme de guerre, justifie également cette qualification ecclésiastique. Il est vrai qu'il est représenté à un âge — soixante ans environ — où la maturité va faire place à

la vieillesse. Le caractère de cette figure, d'expression calme et sereine, dénote un homme méthodique, de sens rassis. Le regard est clair, pénétrant, en même temps qu'attentif et bienveillant ; les lèvres un peu serrées et minces accusent le penchant du personnage pour des qualités d'ordre et d'économie dont son fils, le prodigue maréchal, ne fut point l'héritier. En un mot c'est bien là l'image de ce loyal serviteur du roi, dont les bons services d'administrateur et même de négociateur étaient appréciés à la cour et que Louise de Savoie et son fils François I^{er} « se plaisaient d'honorer à l'envy des plus belles charges de sa province ».

Le vitrail de la fenêtre centrale (pl. IV, V, VIII et IX) l'emporte d'ailleurs sur son voisin par la qualité d'art. Outre la beauté des têtes, il y a dans les draperies, dans les velours, un éclat de coloris éblouissant. « C'est la perle artistique du Forez, nous disait, à Saint-André, M. Léon Palustre ». L'artiste inconnu qui fut l'auteur de ce vrai chef d'œuvre, l'expression ne nous semble pas ici trop forte, appartenait-il à cette illustre phalange de portraitistes, gloire de l'école française du XVI^e siècle ? A défaut de documents, on ne peut que se livrer à des conjectures.

« L'œuvre est digne d'Holbein, écrivait M. Jeannez dans ses notes, l'influence de l'art allemand y est manifeste et, sans parler de Van Orley et autres verriers de Souabe qui travaillèrent en France au XVI^e siècle, on se demande si cette page précieuse ne serait pas l'ouvrage de maître *Georges* qui, précisément à cette époque de la première moitié du XVI^e siècle, était reconnu comme un rival d'Holbein ».

La mode était aux portraits parmi les gentilshommes de ce temps, surtout à ces portraits de petite dimension, dont les galeries des châteaux de la Loire sont encore si riches. Il y a apparence que messire Jean d'Albon avait pour cette mode une complaisance extrême. Outre sa double image sur une seule suite de vitraux, ce qui peut sembler excessif, nous avons de lui au moins trois autres représentations peintes, dont il nous faut dire ici quelques mots à titre de rapprochement. Ces trois images sont à peu près semblables. On commandait alors plusieurs exemplaires d'un même portrait, comme nous demandons aujourd'hui plusieurs épreuves au photographe. Le premier de ces portraits qui tomba sous nos yeux est le plus intéressant des trois. C'est à Chenonceaux, dans la galerie appartenant alors à Mme Pelouze qu'il était conservé. Une légende inscrite en haut du panneau, *Monsieur de Saint-André*, ayant frappé notre attention, nous n'eûmes point de peine à reconnaître immédiatement le personnage des vitraux de Saint-André. A la vente des tableaux de Mme Pelouze, ce panneau, qui n'avait pas quitté Chenonceaux depuis le XVI^e siècle, passa très heureusement en Forez grâce à notre collègue, M. Louis Monery, qui en fut l'acquéreur bien avisé et qui le possède aujourd'hui.

Le second exemplaire du même portrait est entré au Musée du Louvre en 1882 avec la collection Timbal. Il a été décrit longuement par M. Gruyer, conservateur des peintures, dans un catalogue faisant partie de la collection des musées nationaux. Voici cette description. Elle s'applique

d'ailleurs exactement aux deux autres répétitions (1).

« Le personnage qui porte le collier de l'ordre de Saint-Michel et qui paraît avoir environ cinquante ans, est vu presque de face, légèrement de trois quarts à droite, coiffé d'une toque ornée d'une *enseigne* et posée de côté sur l'oreille droite. Les cheveux grisonnants descendent jusque sur les oreilles. Le front est large et sillonné de quelques rides. Les yeux, grands ouverts, regardent le spectateur. Le nez et la bouche sont d'un dessin très ferme. Les joues, complètement rasées, sont pleines sans être lourdes ; et le double menton est marqué en son milieu d'une légère fossette. Le vêtement consiste en une tunique noire, sur laquelle est passé un manteau dont le collet est d'hermine et dont les larges manches à crevés sont garnies d'hermine aussi. On lit en haut du panneau : MONSIEUR DE SAINT-ANDRÉ.

« Ce portrait est un de ceux que l'on met, un peu arbitrairement peut-être, au compte des Clouet.... Si l'on voulait mettre ici le nom d'un des Clouet, il faudrait prendre Jehan dit Jehannet, père de François, mais, dans l'œuvre fort obscure de ce peintre, nous ne connaissons pas de tableau dont la beauté soit comparable à celle du portrait de monsieur de Saint-André.

« Nous nous trouvons là en présence d'un de ces portraits qu'on attribuerait dans les Flandres à un des peintres contemporains de Memling, dont on ferait honneur à Holbein en Angleterre et que l'on couvre uniformément chez nous du nom de Clouet ».

(1) *Catalogue de la collection Timbal*, Paris, 1882, p. 20.



IV. — VITRAUX DE SAINT-ANDRÉ D'APCHON,
(Fenêtre centrale).

JEAN D'ALBON, SEIGNEUR DE SAINT-ANDRÉ,
Cliché de M. Noël Thiollier.





V. — VITRAUX DE SAINT-ANDRÉ D'APCHON.
(Fenêtre centrale).

JEAN D'ALBON.

D'après un calque de M. Bonnot.





VI. — VITRAUX DE SAINT-ANDRÉ D'APCHON.
(Fenêtre de gauche).

JEAN D'ALBON.

Cliché de M. Noël Thiollier.





VII. — VITRAUX DE SAINT-ANDRÉ D'APCHON.
(Fenêtre de gauche).

TÊTE DE SAINT JEAN-BAPTISTE.
Cliché de M. Noël Thiollier.



VIII. — VITRAUX DE SAINT-ANDRÉ D'APCHON.
(Fenêtre centrale).

GUY D'ALBON, CHANOINE COMTE DE LYON,
FRÈRE DE JEAN.

Cliché de M. Noël Thiollier.



IX. — VITRAUX DE SAINT-ANDRÉ D'APCHON.
(Fenêtre centrale).

GUY D'ALBON, CHANOINE COMTE DE LYON,
FRÈRE DE JEAN.

Cliché de M. Noël Thiollier.

Seul des trois exemplaires, celui de M. Monery est daté. Le millésime de 1548 se lit à la suite du nom du personnage. Il faut avouer que cette date est assez surprenante. En 1548, Jean d'Albon qui touchait à sa fin, puisqu'il est mort l'année suivante, était un vieillard de 76 ans, en suivant les données biographiques de Le Laboureur, de 73 ans, d'après celles du P. Anselme.

Or le portrait, comme le fait observer M. Gruyer, est celui d'un homme de cinquante ans, dont les cheveux sont un peu moins grisonnants que sur le vitrail de Saint-André. Nous ne sommes pas éloigné de croire que le portrait date en réalité de 1530 environ et que la légende a été ajoutée plusieurs années plus tard, par exemple à l'occasion du don de ce panneau, offert peut-être par Jean d'Albon à quelqu'un de ses amis ou de ses parents.

Enfin le troisième portrait est conservé au musée de Clermont. On a voulu tour à tour y voir l'image du chancelier du Prat ou du maréchal de Rieux, mais la *Revue d'Auvergne* (1) a rétabli la vérité et démontré, ce qui est de toute évidence, que le personnage est encore Jean d'Albon (2).

Le personnage ecclésiastique qui occupe la vitre centrale, à droite, faisant face à messire Jean n'est assisté d'aucun patron (pl. VIII et IX). La recherche de son état civil laisse donc place aux hypothèses : les dignitaires ecclésiastiques étaient nombreux dans la famille d'Albon-Saint-André ; mais parmi ceux qui ont porté l'aumusse, celui qui est désigné pour fi-

(1) 1884, nos 1 et 2.

(2) Nous devons à notre collègue et ami M. Monery plusieurs renseignements bibliographiques dont nous le remercions.

gurer ici, c'est le frère de Jean, Guy, chanoine et comte de Lyon (1). Les traits sont marqués, comme ceux de son frère, d'une individualité bien accentuée, que caractérise une certaine expression maussade ; au reste, la figure a souffert, les émaux des carnations ont pâli au point de s'effacer presque entièrement. Sur ce portrait, Guy est sensiblement plus jeune que son frère Jean, qui était en effet son aîné. Ses cheveux notamment n'ont pas encore blanchi.

La fenêtre de droite contenait, nous l'avons vu, un portrait qui passait pour être celui du célèbre maréchal de Saint-André, fils de Jean d'Albon. Cette tradition ne semble nullement fondée. Le portrait, croyons-nous, n'était point celui de Jacques d'Albon, mais bien celui de son grand-père, Guichard, père de Jean. La présence de ce dernier sur la verrière de droite résulte d'un témoignage matériel, l'écusson qui est resté en place au bas de la vitre. Cet écusson que l'orage destructeur a respecté, est parti au 1^{er} *de sable à la croix d'or, au lambel à cinq pendants de gueules*, qui est d'Albon-Saint-André, au 2^e *d'azur à cinq fusées rangées d'argent*, qui est de Saint-Nectaire.

Ce sont les armes d'Anne de Saint-Nectaire, d'une noble famille d'Auvergne, que Guichard d'Albon avait épousé en premières noces. Selon toute apparence, elles accompagnaient son effigie. Mais si Anne de Saint-Nectaire était représentée sur notre vitrail, on peut affirmer avec une entière certitude que son mari y

(1) Nous ne discuterons pas l'opinion du docteur Noël qui voyait dans ce portrait l'image du *curé Curtil*. Il y a eu à Saint-André plusieurs curés de ce nom aux XV^e et XVI^e siècles, mais c'est bien mal connaître l'esprit de la noblesse chevaleresque que de donner le portrait d'un humble curé de village comme pendant à celui d'un gouverneur du Lyonnais !

figurait aussi. Comment au portrait de leur mère, Jean et Guy d'Albon auraient-ils oublié de joindre celui de leur père ? Celui-ci avait tous les droits à leur affection filiale : Le Laboureur nous apprend que c'est « luy qui a jetté les fondements de la grandeur de la maison de Saint-André ». Le personnage masculin dont on voyait l'image sur le vitrail perdu était donc bien Guichard d'Albon. Il paraît que le souvenir d'un second personnage ne paraît pas s'être conservé dans la mémoire des habitants de Saint-André. Mais si l'on considère que trois quarts de siècle se sont écoulés depuis la perte du vitrail, ce témoignage négatif ne prévaudra pas contre celui des armoiries encore en place.

L'âge des vitraux ressort des explications qui précèdent. Puisque Jean d'Albon y est représenté sous les traits d'un homme ayant atteint la soixantaine, l'œuvre remonte à une époque bien voisine de 1535, c'est-à-dire à une des phases les plus glorieuses et les plus fécondes de l'art français.

Il nous reste à parler des vitraux des collatéraux. De ces derniers, nous l'avons dit, quelques morceaux occupent seuls leur place primitive, les quatre panneaux les mieux conservés ayant été transportés dans la fenêtre de droite du chevet, à la place du portrait de Guichard d'Albon.

Comparées aux précédentes, ces verrières n'offrent qu'un intérêt secondaire. Bien qu'exécutées en même temps — comme en témoignent certains détails d'ornement et d'architecture, de style Renaissance — elles gardent quelque chose d'archaïque et, rappelant les vitraux du collatéral gauche d'Ambierle, semblent appartenir encore à l'école gothique de la fin du

XV^e siècle. Ces différences de style et d'exécution s'expliquent, croyons-nous, sans qu'il soit besoin de recourir à des hypothèses diverses, de supposer que plusieurs peintres d'habileté inégale ont travaillé simultanément à Saint-André, ou, comme nous l'avons entendu dire lors du Congrès de 1885, de considérer les vitres de la nef comme plus anciennes. Il faut se rappeler qu'à cette époque de transition, il était beaucoup plus facile à l'artiste de s'affranchir des anciennes traditions en composant un portrait qu'en travaillant à des figures de saints. Celles-ci, constamment répétées suivant les formules courantes de l'iconographie, devaient se ressentir de l'imitation des anciens cartons. Un portrait appelle au contraire l'étude directe de la nature ; de plus, quand ce portrait est celui du donateur, l'artiste, désireux de satisfaire son modèle, s'efforce d'en retracer les traits suivant le goût du jour, appliquant à cette image toutes les ressources de son talent.

Nous ne nous attarderons pas à décrire longuement ces restes.

Dans la fenêtre du chevet, quatre figures sont groupées en deux registres, remplissant tant bien que mal les deux compartiments de la baie. En haut, une *Pieta* et une sainte Anne, dont la présence, rappelle le souvenir d'Anne de Saint-Nectaire, femme de Guichard d'Albon. Au-dessous, un saint Jean l'Évangéliste, tenant le calice empoisonné d'où s'échappe un petit dragon, et un saint Jean-Baptiste.

Ce qui mérite de fixer ici l'attention, ce sont les fonds damassés des panneaux, fonds de nuance vive, rouge ou bleue, tons sur tons, imitant de riches tentures en soie brochée (pl. X et XI). On pourra les



X — VITRAUX DE SAINT-ANDRÉ D'APCHON.
(Fenêtre de droite).

FOND DAMASSÉ TON SUR TON DANS LE PANNEAU
DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

D'après un calque de M. Bonnot.



XI. — VITRAUX DE SAINT-ANDRÉ D'APCHON.

(Fenêtre de droite).

FOND DAMASSÉ TON SUR TON DANS LE PANNEAU DE LA *Pieta*
ET DE SAINT JEAN-BAPTISTE.

D'après un calque de M. Bonnot.



comparer avec intérêt à ceux des peintures des stalles de Charlieu. Ce rapprochement fera saisir la curieuse évolution du style décoratif des tissus, dont le caractère tout à fait oriental au moyen-âge ne tarda pas à se *franciser* insensiblement. Les griffons affrontés, les oiseaux et autres animaux stylisés, qui se montrent à Charlieu, ont disparu ici. Il nous reste ces larges ramages, ces palmettes, ces cœurs de grenade que nous retrouverons jusqu'à la fin du règne de Louis XV dans le thème ornemental de nos décorateurs.

Dans le collatéral droit (première travée à partir du sanctuaire), les lobes des remplages de la fenêtre gardent une tête de sainte Véronique au-dessous d'un saint Sébastien, vu à mi-corps. Plus bas, trois petits enfants nus, en prière, fragment probable d'une image de saint Nicolas.

La seconde travée du bas-côté gauche nous montre une Vierge debout, dont l'Enfant Jésus tient une orange, figure bien décolorée. Au-dessus, dans les flamboyants, une belle Résurrection. Le Christ dans une auréole lumineuse sort de son tombeau que gardent deux lansquenets, types curieux et bien observés de soudards endormis profondément par l'ivresse.

Mais le meilleur fragment occupe le quatre-feuilles formant remplage dans la baie de la première travée, du même côté gauche. C'est un saint Christophe d'un naturalisme tout à fait réjouissant. Les gothiques, dont on sait l'attrait pour les conceptions grotesques, s'étaient emparés avec bonheur de la légende qui faisait de ce saint martyr un géant barbare. Le malheureux, doté d'abord d'une corpulence surhumaine, devint ensuite en sorte d'ogre monstrueux. Tel est bien notre saint Christophe. Le passeur, les jambes nues,

traverse la rivière, appuyé sur un tronc d'arbre qui lui sert de bâton. Son costume est celui des gens du commun, un justaucorps de laine rouge, à jupe ample. Son chef énorme qu'ombrage une épaisse chevelure en désordre, d'un blond ardent, s'enfonce dans ses larges épaules qui portent Jésus enfant. Quant au visage bestial, haut en couleurs et comme bourgeonné, ce n'est point parmi les hôtes du Paradis qu'il faut en chercher le type, mais bien dans le monde nomade des bateleurs, malandrins de sac et de corde, ancêtres de nos hercules forains.

Tels sont ces vitraux de Saint-André qu'une intelligente restauration a sauvés de la ruine. La perte des portraits des seigneurs d'Albon eût été à jamais regrettable et Dieu sait combien elle était imminente, lors de l'efficace intervention des Monuments Historiques, généreusement secondée par le concours des habitants.

C'est une des bonnes pages de l'art français au XVI^e siècle qui nous a été conservée, page d'une exécution achevée, peut-être même trop achevée pour une œuvre décorative. Car c'est là le seul reproche que l'on serait tenté d'adresser aux peintres verriers de la Renaissance, mais en présence du charme exquis de cette œuvre, comment oser le formuler ? Plus rapprochés de Paris, ces vitraux auraient une part de la célébrité qui est attachée à ceux d'Écouen et de Montmorency, auxquels ils peuvent sur bien des points être comparés. A coup sûr, Jean d'Albon, si nous ne considérons que l'illustration des personnages représentés, céderait le pas aux grands seigneurs de la cour de François I^{er} — ses contemporains — qui revivent dans ces admirables verrières. Mais à ne considérer que le côté artistique, des juges compétents qui, plus favorisés que nous, ont pu et

comparer ces monuments assurent que messire Jean d'Albon peut marcher de pair avec les Montmorency, les Coligny, les Gouffier, les Laval et les Villiers de l'Isle-Adam.

*La Confrérie de Tous les Saints à Montbrison. —
Communication de M. Alphonse de Saint-Pulgent.*

M. A. de Saint-Pulgent s'exprime ainsi :

J'ai trouvé dans les papiers de la fabrique de Lérignieu, dont je dois la communication à l'obligeance de M. l'abbé Breuil, curé de cette paroisse, un document qui me paraît présenter quelque intérêt pour l'histoire de Montbrison : c'est une pièce concernant la confrérie de Tous les Saints de cette ville.

Par cet acte, passé à Montbrison le 9 octobre 1538, devant Rore notaire, « Claude Bertholin et Philibert Michelle, comme maistres de la boyte et confrérie de Tous les Saints dudict Montbrison, Jehan Grange dict Besson l'aîné, Mathieu Valleta, Blaise Baret, Georges de Laduc, Richard Barjot, Jehan Chevalier, Jehan Casaud, Denys Baret, Francois Chastaing et Vidal Fournel, tous de ladicte confrérie, » consentent à « Jehan Faure de Lacroix, paroisse de Lérignieu, » le rachat d'une rente annuelle d'un baral de vin moyennant la somme payée comptant de douze livres tournois, et le cens et servis annuels de dix deniers tournois avec lods, ventes et reconnaissances. Cette rente d'un baral de vin était assise sur une vigne « au vignoble du Bouchet, appelé le Petit Rigaud, » et les maîtres et confrères de Tous les Saints en décidèrent la vente, « considérez par eux que ledict baral de vin ne prouffitoit de revenus au prouffit du service divin de ladicte confrérie, ains se despendoit follement sans aucun prouffit ».

On a pas de données précises sur l'origine et la durée de cette confrérie. Un *Extrait des contracts et tiltoes appartenant à la confrairie de tous les saints de la ville de Montbrison*, conservé aux archives de la Loire (1) en révèle bien l'existence en 1333 ; M. Broutin lui assigne même une origine plus ancienne (2) et le terrier Dupuy pour le chapitre Notre-Dame de Montbrison (3) la mentionne encore à la fin du XVII^e siècle (p^o 35). Mais là se bornent les renseignements que j'ai pu recueillir. Cependant, à cette époque, la confrérie, comme la plupart des associations du même genre d'ailleurs, avait sans doute perdu beaucoup de son importance par suite des abus qui s'y étaient introduits, la pièce que nous venons de citer laissant soupçonner que, dans la première moitié du XVI^e siècle déjà, des irrégularités semblaient en altérer le bon fonctionnement.

Toujours d'après M. Broutin, « cette confrérie tenait ses réunions dans une des salles du couvent, et ses cérémonies religieuses dans l'église des Cordeliers en la chapelle de Tous les Saints (4) ». Une inscription, encore existante dans les anciens bâtiments de l'église des Cordeliers (5), mentionne en effet cette chapelle et pourrait justifier l'opinion de M. Broutin.

(1) Fonds non classé. Petit cahier en papier de 0.191 de hauteur sur 0.131 de largeur. Ecritures des XV^e et XVI^e siècles.

(2) *Couvents de Montbrison*, t. I, p. 211.

(3) Bibliothèque de M. le comte de Poncins.

D'après M. Broutin, *Couvents*, p. 213, la confrérie existant au XVII^e siècle ne serait plus la même que celle dont il est ici question.

(4) *Couvents de Montbrison*, t. I, p. 212.

(5) Cette inscription a été publiée par Gras dans la *Revue Forézienne*, année 1868, p. 209.

Quoi qu'il en soit et à défaut d'autres détails plus précis, nous avons cru qu'il y avait intérêt à analyser le document en question, qui nous donne les noms des maîtres et de quelques membres de la confrérie dans la première moitié du XVI^e siècle.

Plan de l'église de Lérignieu démolie en 1830 et plan de l'église moderne. — Communication de M. A. de Saint-Pulgent.

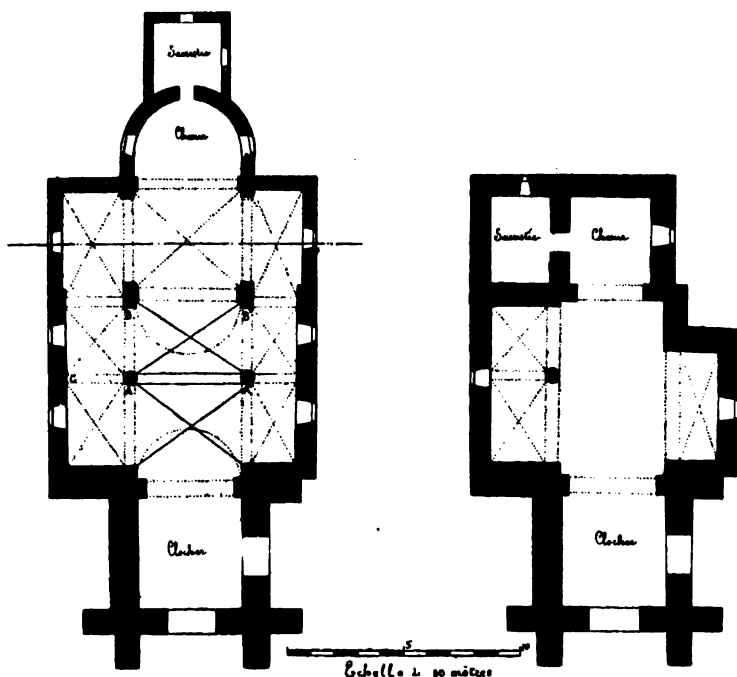
M. A. de Saint-Pulgent garde la parole en ces termes :

Dans le même fonds de la fabrique de Lérignieu se trouvent les plans juxtaposés de l'ancienne et de la nouvelle église de cette paroisse, dressés l'un et l'autre en 1830 lors du projet de reconstruction de l'église. A une époque où les monuments disparaissent souvent sans laisser aucune trace, aucun souvenir de leur existence, la découverte du plan d'une ancienne église et sa comparaison avec celle qui l'a remplacée est une bonne fortune pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire d'un pays.

Je reproduis donc ce double document en l'accompagnant de quelques notes pour le compléter.

Église moderne. — Supprimée comme paroisse à l'époque de la Révolution, la commune de Lérignieu, lors du rétablissement du culte, fut rattachée pour le spirituel à la paroisse de Roche. Ce fut en 1820 seulement que son érection en paroisse fut de nouveau autorisée. Pendant ce long espace de temps, l'église avait eu beaucoup à souffrir du manque total d'entretien, sa solidité même inspirait des craintes,

paraît-il, et la nécessité d'une construction nouvelle,



7 et 8. — PLANS DE L'ÉGLISE DE LÉRIGNEU.

ÉTAT ACTUEL.

AVANT LA DÉMOLITION DE 1830.

(Archives de la sacristie de Lérignieu)

plus en rapport comme dimension avec le chiffre de la population, s'imposait absolument.

« L'église, dédiée à Saint-Jacques-le-Majeur, a été, sauf le clocher, entièrement réédifiée en 1830, en style pseudo-roman fort simple et d'une grande légèreté. Elle compte quatre travées de nef, en y comprenant celle sous le clocher, des collatéraux de trois travées et une abside en cul-de-four (1) ». La sacristie est adossée au chevet de l'abside. Le plan ci-joint

(1) T. Rochigneux, dans le *Forez Pittoresque*, p. 280.

donne d'ailleurs une idée exacte de la forme et des dimensions de ce monument. Je dois cependant signaler quelques modifications apportées au projet primitif lors de la construction. Ainsi les deux premiers piliers, AA' supportant la voûte devaient être cylindriques, vraisemblablement pour utiliser celui existant antérieurement, les deux autres BB' rectangulaires avec un léger avancement sur leur face intérieure. Actuellement ces quatre piliers sont carrés et mesurent 0^m50 de côté. En outre, au point C, existe une colonne cylindrique, engagée de près de moitié dans la muraille, tronquée à environ 2^m50 au-dessus du sol et portant en relief sur une de ses faces une croix de 0^m20 de hauteur. Cette colonne, à la base décorée de moulures élégantes et originales, recevait la retombée du doubleau séparant dans l'ancienne église les deux travées du collatéral nord et elle a été coupée évidemment à l'époque où l'on eut la malencontreuse idée d'ouvrir une nouvelle fenêtre (1), l'ancienne église ne recevant le jour que par une ouverture au midi, suivant l'usage généralement adopté jadis dans les églises de nos montagnes.

Les murs nord et sud de l'édifice sont épaulés chacun de deux contreforts. Ceux-ci, qui ne sont pas reproduits sur le plan, ont été construits après l'achèvement complet du monument pour donner plus de résistance à la poussée des voûtes dans lesquelles, paraît-il, un léger affaissement s'était produit.

On a utilisé dans la nouvelle construction, sur une hauteur de 1^m 50 environ au-dessus du sol, une partie

(1) Cette ouverture pratiquée exactement sous la retombée d'un arc doubleau a dû singulièrement compromettre la solidité de la voûte.

des murs de l'ancienne église : ils sont indiqués sur le plan par une teinte foncée.

Ancienne église. — L'ancienne église se composait, comme l'indique le plan, d'une nef centrale, terminée par un chœur quadrangulaire, et de deux collatéraux de longueur et de largeur inégales, celui de gauche plus long et plus large ayant deux travées, celui de droite n'en ayant qu'une. La sacristie était à gauche du chœur. Telle était du moins la forme du monument après les nombreuses réparations qui y ont été faites du XVI^e au XVII^e siècle, car Lérignieu existant comme paroisse dès le XIII^e siècle (1) avait évidemment à cette époque une église, sur la forme et les dimensions de laquelle malheureusement les renseignements font défaut.

Une chapelle existait dans chacun des collatéraux : celle de gauche appartenait aux Grozellier de Cheneilles, celle de droite aux Henrys d'Aubigny. La pierre tombale de Jeanne-Louise Henrys d'Aubigny, comtesse de Damas, morte en 1835, existe encore dans cette chapelle, et à la clef de voûte sont peintes les armes des Damas.

Les fonts baptismaux, en granit malheureusement recouvert d'un badigeonnage brun du plus mauvais effet, datent du XVI^e siècle : ils se trouvent à gauche de la grande porte d'entrée sous la travée du clocher et sont d'un assez joli modèle. Les pinacles qui les flanquent sont reliés par une arcade surbaissée, relevée en accolade, surmontée d'un bouquet végétal. Mais leur sommet a été coupé à une époque où on Pas de noms patronymiques ; à peine quelques sur-

(1) Aug. Bernard, Pouillé du diocèse de Lyon au XIII^e siècle, appendice aux *Cart. de Savigny et d'Ainay*, t. II, p. 906.

avait eu la malencontreuse idée d'installer au fond de l'église une tribune, supprimée aujourd'hui, à laquelle on accédait par l'escalier du clocher.

La clef de voûte qui se trouve à l'intersection des arcs diagonaux de cette même travée est sculptée aux armes des ducs de Bourbon, détail qui semblerait indiquer qu'ils ont été bienfaiteurs de l'église. Peut-être même leur générosité a-t-elle contribué dans une certaine mesure à l'érection du clocher, qui est la partie la plus intéressante du monument. « Haut de 18 mètres et bâti en beaux matériaux indigènes,..... c'est une copie réduite de celui de Notre-Dame de Montbrison ». Cette appréciation de M. Rochigneux (1) est parfaitement exacte. A voir les contreforts « disposés rectangulairement deux à deux » jusques aux deux tiers de sa hauteur, et surtout la forme et les détails des fenêtres géminées qui ajourent chacune des faces de l'étage du beffroi, on pourrait croire qu'une même pensée a présidé aux deux œuvres.

Le grand portail mouluré, qui s'ouvre à la base du clocher, porte un linteau horizontal terminé en accolade ; cette décoration assez originale ne manque ni de goût, ni de cachet.

Des changements, réels ou apparents, survenus depuis le X^e siècle dans le vocable de certaines églises du Forez. — Communication de M. Vincent Durand.

M. Vincent Durand fait la communication suivante :

On sait de quelle façon sommaire, et trop souvent insuffisante, les personnes et les lieux sont désignés dans les titres antérieurs aux XIII^e et XIV^e siècles.

(1) *Forez pittoresque*, p. 280.

noms héréditaires ; des filiations réduites à un ou deux degrés : voilà pour les personnes. Pour les lieux, vague énonciation, qui même souvent fait défaut, du *pagus* et de l'*ager* ; confins exprimés par l'indication de propriétaires impossibles à identifier, de cours d'eau dont le nom est rarement précisé, de chemins dont les aboutissants ne sont pas mieux connus ; enfin, détail dont souvent on peut tirer meilleur parti, vocable de l'église paroissiale dont le lieu dépend. Ce dernier élément de détermination est particulièrement solide. En effet, les règles ecclésiastiques s'opposent au changement du patron d'un sanctuaire. Une fois qu'une église a été régulièrement placée sous l'invocation d'un saint et tant qu'elle reste debout, le saint en demeure le protecteur attitré et incommutable. C'est un fonctionnaire qui n'est pas mis en retrait d'emploi.

Cette règle toutefois, comme toutes les règles, ne va pas sans quelques exceptions, les unes réelles et tenant à des changements plus ou moins légitimes survenus dans le cours des siècles, les autres seulement apparentes et qu'il n'est peut-être pas inutile de mettre en lumière plus complètement que ne paraissent l'avoir fait nos érudits foréziens.

Je prendrai pour exemple deux chartes clunisiennes du X^e siècle concernant notre province. La première, de l'an 966 (n^o 1206 du recueil de MM. Bernard et Bruel), contient donation à Cluny de l'église de Saint-Didier, au lieu appelé *Poliacus*, qui est Pouilly-lès-Feurs ; par la seconde, de l'an 981 ou 982 (n^o 1378), il est fait don au même monastère de l'église de Notre-Dame à Arthun.

Or, les églises de Pouilly et d'Arthun, toutes deux

remontant à l'époque romane, sont dédiées l'une à saint Pierre et l'autre à saint Barthélemy. Cette circonstance avait même fait hésiter un moment notre si regretté confrère M. Jeannez à reconnaître Pouilly-lès-Feurs dans *Poliacus*. Y a-t-il donc eu changement de patron : je ne le pense pas.

A mon avis, les églises que nous ne retrouvons pas sous leur vocable ancien sont des églises détruites, et cela m'amène à examiner de plus près ce qui se passait dans les paroisses où venait s'établir un ordre religieux, le plus souvent à la suite d'une libéralité qui faisait passer entre ses mains l'église paroissiale. Ce n'était point dans cette église que s'établissaient les religieux, mais ils élevaient plus volontiers à côté une église à leur usage, laissant le culte paroissial s'exercer dans l'église primitive par un curé de leur choix. Cela se comprend. Le service paroissial a ses nécessités, qui peuvent n'être pas toujours d'accord avec les exigences de la règle. Une autorité partagée dans un même édifice peut donner lieu à des conflits, ou du moins elle entraîne une gêne réciproque. Cela est si vrai de tout temps, qu'aujourd'hui même, dans un certain nombre de nos cathédrales, qui sous le régime actuel sont aussi des paroisses, la cure est réunie au chapitre. Un expédient de ce genre n'était pas de mise dans un monastère, les conciles interdisant aux religieux de desservir eux-mêmes des cures. Enfin, un dernier motif devait porter les ordres privilégiés à ne pas laisser exercer habituellement dans leurs églises les fonctions curiales, celui de se soustraire à la visite de l'ordinaire diocésain, de la juridiction de qui ils étaient exempts.

En fait, que voyons-nous dans un certain nombre de paroisses du Forez dont le chef-lieu possédait un monastère investi du droit de patronage sur la cure ? A Ambierle, à côté de l'église conventuelle de Saint-Martin, l'église paroissiale de Saint-Nizier, aujourd'hui halle aux grains. A Charlieu, l'église prieurale de Saint-Fortunat et l'église paroissiale de Saint-Philibert, précédée peut-être en cette qualité par celle de Saint-Nicolas. A Riorges, l'église prieurale de Saint-Martin et l'église paroissiale de Saint-Laurent ; à Cremeaux, l'église prieurale de Notre-Dame et l'église paroissiale de Saint-Martin. A Cusieu, l'église prieurale de Saint-Jean et l'église paroissiale de Saint-Martin. A Pommiers, l'église prieurale de Saint-Pierre et l'église paroissiale de Saint-Julien. A Moind, l'église prieurale de Sainte-Eugénie et l'église paroissiale de Saint-Julien. A Saint-Rambert, l'église prieurale de Saint-André et l'église paroissiale de Saint-Jean-Baptiste. A Noirétable, l'église prieurale probablement dédiée à Saint-Bonnet et l'église paroissiale de Notre-Dame. A Saint-Just-en-Chevalet, l'église prieurale de Saint-Just (1) et l'église paroissiale de Saint-Thibaud. A Saint-Romain-le-Puy, l'église prieurale de Saint-Romain et les églises coparoissiales de Saint-Martin et de Saint-Pierre. A Chandieu, l'église prieurale de Saint-Sébastien et une église paroissiale détruite dont le vocable m'est inconnu. A Montverdun, l'église prieurale de Saint-

(1) La Mure, d'après un titre de 1507, donne au prieuré de Saint-Just le nom de « prieuré *Sancti Johannis Chivaleti* » (Papiers inédits, t. II, fo 18 v^o) ; mais c'est probablement une erreur. La visite pastorale de 1469 nous apprend que l'église du prieuré était contiguë à celle de la paroisse.

Pierre et, ce semble, une autre église, depuis longtemps disparue, pour la paroisse. A Cleppé, l'église prieurale de Saint-Bonnet et l'église paroissiale de Saint-Martin. Au Sail de Cousan, l'église prieurale de Saint-André et une église détruite dédiée à Notre-Dame et qui fut selon toute apparence la paroisse, car la fête populaire du lieu est restée traditionnellement fixée au 15 août.

Il semble donc bien qu'on soit en présence d'une règle générale, sauf des exceptions dont je n'entends pas *a priori* contester l'existence.

Il en résulte que si, dans une paroisse dont le chef-lieu a été le siège d'un établissement monastique, on rencontre mention d'une église dont le vocable diffère de celui de l'église unique du lieu, il y a présomption, non que cette église a changé de vocable, mais qu'il a existé à côté une autre église aujourd'hui disparue, qui fut, selon les cas, celle de la paroisse ou celle du monastère, mais plus souvent sans doute celle de la paroisse, comme je l'expliquerai dans un instant.

Une seconde conséquence, c'est que dans les paroisses non pourvues d'un monastère, mais relevant néanmoins d'un ordre religieux, et où deux églises coexistent ou ont coexisté, on est fondé à rechercher si l'une de ces églises ne serait point celle d'un petit et très ancien monastère dont le souvenir s'est perdu. C'est précisément l'hypothèse que je suis tenté de faire pour Arthun.

Le nombre des maisons religieuses, quelques-unes habitées par deux ou trois moines seulement, a été en effet bien plus considérable qu'on ne serait porté à se l'imaginer. Beaucoup de ces petits prieurés,

granges ou obédiences, ont disparu de bonne heure et leurs revenus sont allés grossir ceux de monastères plus importants. La décadence croissante des anciens instituts monastiques a réduit de plus en plus le nombre des maisons demeurées conventuelles; la plupart tombèrent en commande, souvent même à l'état de bénéfice simple dont le titulaire résidait au loin, aucun moine ne restant pour habiter les lieux réguliers et en desservir l'église. Il est tout naturel que le service paroissial y ait alors été transféré. Elle était généralement plus grande, plus belle, plus solide que celle de la paroisse; et l'intérêt du commendataire, à qui sa qualité de curé primitif et décimateur imposait l'obligation de supporter les réparations du chœur de l'église paroissiale et de la fournir de vases et ornements sacrés, était évidemment de ne pas entretenir sans nécessité deux édifices. C'est ainsi que beaucoup d'églises paroissiales ont dû être abandonnées et finalement disparaître. A cette occasion peut-être, et par la force de la tradition locale, le vocable de quelques-unes a pu passer abusivement à celles qui les remplaçaient (1).

Parmices sanctuaires délaissés, plusieurs sans doute avaient été reconstruits depuis l'origine des paroisses qui en dépendaient. Mais d'autres devaient remonter à une époque reculée, et l'archéologue ne peut que regretter leur perte. Il ne faut pas s'exagérer toutefois l'intérêt artistique de ces édifices. A en juger par ceux

(1) L'*Ordo* du diocèse nous fournit un exemple, tout moderne, d'une substitution de ce genre, à Pommiers, où saint Julien, patron de l'église paroissiale abandonnée, aurait remplacé saint Pierre comme titulaire de l'église du prieuré, aujourd'hui paroissiale.

qui nous restent, ils devaient, pour la plupart, être bien inférieurs en beauté comme en dimensions aux églises conventuelles qui ont hérité de leur titre paroissial. Que l'on compare par exemple les anciennes églises paroissiales de Saint-Rambert et de Pommiers aux églises prieurales situées à côté. On croit voir d'humbles chaloupes s'abritant dans les eaux d'un vaisseau de haut bord. Cette inégalité renverse nos idées modernes. Pourquoi la vaste église n'est-elle pas celle de la paroisse, et l'étroite chapelle celle du couvent ? La disproportion des ressources ne suffit pas, je crois, à l'expliquer. C'est bien dans l'église paroissiale que se faisaient les baptêmes, les mariages et la plupart des enterrements. Mais les offices célébrés avec plus d'éclat dans l'église conventuelle devaient y attirer de préférence les fidèles ; c'était surtout, sinon exclusivement, dans celle-ci que s'exerçait le ministère de la prédication. Je touche ici à la question du rôle joué au moyen-âge par le clergé régulier et de ses rapports, dans les campagnes, avec le clergé séculier, et je m'arrête, car ce sujet serait traité avec plus de compétence que moi par un des doctes ecclésiastiques qui me font l'honneur de m'écouter.

La séance est levée.

Le Président,

Vicomte DE MEAUX.

Le membre faisant fonction de secrétaire,
Éleuthère BRASSART.

II.

MOUVEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE
ET DU MUSÉE.

Dons.

Ont été offerts par MM.

Académie des sciences morales et politiques : *Collection des ordonnances des rois de France. Catalogue des actes de François I^{er}*. Tomes I à VII. Paris, imp. nat., 1887-1896, 7 volumes in-4^o.

Cette ouvrage présente un intérêt tout particulier pour l'histoire de notre province. On y trouve notamment beaucoup d'actes, la plupart ignorés ou peu connus, relatifs à l'administration du Forez durant les années qui ont précédé ou suivi sa réunion à la couronne, et un nombre encore plus considérable concernant les personnages célèbres qu'a produit notre pays à cette époque.

Les noms les plus souvent cités sont ceux des Gouffier de Boisy, des Robertet, des Bohier, des Dodieu, des Burgensis, de Claude d'Urfé, Jean Chauvet, Jean d'Albon, Christophe de Lévis, Jean et Jacques de Lévis-Châteaumorand, Gabriel de Lévis-Cousan, Thomas Gadagne de Bouthéon, etc., etc.

La table des noms de personne et de lieu qui suivra le huitième et dernier tome, rendra les recherches faciles et permettra aux érudits de tirer de cet ouvrage le plus grand profit.

Chabannes (comte Henri de) : *Histoire de la maison de Chabannes*. Tome III. Dijon, Eugène Jobard, 1896, in-4^o, avec album de gravures hors texte, grand in-4^o.

Fabre (docteur Paul), sa notice : *Etudes de littérature médicale. Charles Nodier naturaliste et médecin,*

sa théorie du choléra, sa dernière maladie. Montluçon, (imp. du *Centre médical*), 1897, in-8°.

Forest (abbé), supérieur de la maison des Hautes-Etudes de Lyon : Requête de Claude-François Mallet de Vandègre, écuyer, seigneur de la Goutte, résidant audit château près Noirétable, adressée à M. Lefèvre d'Ormesson, intendant de la justice, police de la ville de Lyon et provinces de Lyonnais, Forez et Beaujolais, à l'effet d'obliger les habitants d'un périmètre déterminé autour de son moulin de Royon, à Cervières, à venir sous peine d'amende, moudre leurs grains audit moulin et à celui du Phos lui appartenant, et à contribuer aux réparations du moulin, de son écluse ainsi que de la chaussée de l'étang.

Original. Papier, 2 feuillets in-f°.

Galle (Léon), ses notices : *La place Morel et la famille de ce nom à Lyon.* (Extrait de la *Revue du Lyonnais*, septembre 1896). Lyon, (Mougin-Rusand), 1896, in-8°.

— *Une promenade à travers le vieux Lyon. Comptendu et étude de l'ouvrage intitulé : Lyon pittoresque, par A. Bleton, illustrations de Joannès Drevet.* (Extrait de la *Revue du Lyonnais*). Lyon, (Mougin-Rusand), 1896, in-8°.

Guilhaume (Charles), sa notice : *Le journal en vers de M. de Bardel, contrôleur des droits réunis en 1812, publié et annoté par C. G. Montbrison,* (Eleuthère Brassart), 1897, pet. in-8°.

Héron de Villefosse (Ant.) : *La tiare de Saitapharnes. Réponse à M. Furtwängler.* S. l. n. d., in-8° de 13 p.

Lachmann (Emile), son œuvre musicale : *Saints anges gardiens et saints patrons*, cantique de congrégation à une, deux ou trois voix, paroles de l'abbé Boichot. S. l. (Paris, Dupré) n. d., in-8°.

Ministère de l'Instruction publique : *Journal des savants*. Novembre 1896 à février 1897.

Mortillet (Gabriel de), professeur à l'école d'anthropologie de Paris, ses notices : *Faux paléoethnologiques*. (Extrait de l'*Homme*, journal illustré des sciences anthropologiques, 2^e année, n° 17, 10 septembre 1895). S. l. n. d., in-8°.

— *Evolution quaternaire de la pierre*. (Extrait de la *Revue mensuelle de l'école d'anthropologie de Paris*, 7^e année, n° 1, 15 janvier 1897). Paris, Félix Alcan, 1897, in-8°.

Paulze d'Yvoy de la Poype (J.-J.-C.), conseiller d'ambassade, d'une famille originaire d'Usson-en-Forez, ses œuvres : *Un évêque de Poitiers au XVIII^e siècle. Mgr Jean-Claude de la Poype de Vertrieu*. (Extrait des publications de la Société des Antiquaires de l'Ouest). Poitiers, (Blais, Roy et C^{ie}), 1889, in-8°.

— *Inventaire-sommaire des anciennes archives de la maison de la Poype Serrières, dressé postérieurement à 1741, par François de la Poype, comte de Serrières et publié, d'après les manuscrits originaux, entièrement inédits, par l'un de ses arrière petits-fils, suivi d'un commencement de généalogie de cette même famille rédigé vers 1766*. Grenoble, Xavier Drevet, 1888, in-4°.

— *Le château et la terre de la Mothe-sur-Crouelle, notes sommaires d'après les documents originaux*. Poitiers, (Blais, Roy et C^{ie}), 1893, in-8°.

Picard (abbé), son ouvrage : *Chrétien ou agnostique*. Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1896, in-8°.

Piette (Édouard), ses notices : *Etudes d'ethnographie préhistorique*. (Extrait de l'*Anthropologie*, tome VII, n° 3). Paris, Masson et C^{ie}, s. d., in-8°.

— *Fouilles faites à Brassempouy en 1895*. (Extrait du *Bulletin de la Société d'Anthropologie de Paris*, tome VI, 4^e série). S. l., 1896, in-8°.

Poidebard (William), son ouvrage : *Notes historiques et généalogiques concernant les pays de Lyonnais, Forez et Beaujolais recueillies et publiées par W. P. Lyon*, 1896, in-4°.

M. William Poidebard vient de livrer au public de précieux documents sur les familles de notre pays aux XVII^e et XVIII^e siècles.

Tous les travailleurs lui sauront gré de leur avoir communiqué une partie de ses patientes et consciencieuses recherches dans de nombreuses archives privées et dans les minutes conservées par les chambres notariales de Lyon et de Saint-Etienne.

Les courtes, mais substantielles, notices généalogiques qui accompagnent chaque blason sont une mine nouvelle et ample de renseignements.

Portier (Léon) : Georges Barbier, *Le baron Dard*. Notice lue à l'assemblée générale de l'association des anciens secrétaires de la conférence des avocats, le 22 décembre 1892. Aire-sur-la-Lys, (Guillemin), s. d., in-8°.

Reure (abbé) : Huguenin (A.), *La toilette d'une grande dame bourguignonne au XVIII^e siècle*. Dijon, Darantière, 1894, in-4°.

Cette « grande dame bourguignonne » est en réalité forézienne. Il s'agit dans cette plaquette de Marie-Éléonore-Eugénie

de Lévis-Châteaumorand, comtesse, puis duchesse de Saulx-Tavannes, fille de Charles-François de Lévis, marquis de Châteaumorand, lieutenant-général des armées du roi, et de Philiberte Languet de Gergy. Elle avait épousé, le 15 avril 1759, Charles-François-Casimir de Saulx-Tavannes, et mourut en 1793 dans les prisons de la Terreur au moment où l'ordre de sa mise en liberté venait d'être signé. (L'abbé R.)

— Moulage, d'après l'exemplaire du cabinet de Berlin, d'une médaille de Jacques de Vitri-Lalière, docteur en droit civil et canonique, protonotaire du Saint-Siège, prieur de Ris, chanoine comte de l'église de Lyon, doyen de Notre-Dame de Montbrison, chancelier de Bourbonnais, d'Auvergne et de Forez, mort au château de Lalière au mois de janvier 1515.

Avers : D . JACOBUS . DE . VITRI . 1515. Buste de profil, tourné à gauche, du chancelier de Bourbonnais, coiffé du bonnet doctoral.

Revers : NON . CONFUNDAS . ME . AB . EXPECTACIONE . MEA . Un ange enlevant au ciel un écu aux armes de la maison de Vitri-Lalière.

Cette médaille très rare gravée dans le Museum Mazzuchelianum et dans le Trésor de numismatique, a été de nouveau reproduite, d'après le présent moulage, dans le Roannais illustré (VI^e série, p. 46). — M. Natalis Rondot l'attribue à Jéronyme Henry, orfèvre et médailleur à Lyon. (Jéronyme Henry, dans la Revue du Lyonnais. V^e série, tome XIV, pages 168 et suivantes). (L'abbé R.).

Roumējoux (Anatole de), ses notices illustrées : *Neuvième excursion archéologique* (en Périgord). S. l. n. d., in-8°.

— *Le château du Claud*. S. l. n. d., in-8°.

— *L'ornementation aux époques mérovingienne et carlovingienne*. Caen, (Henri Delesques), s. d., in-8°.

Sachet (le chanoine), son ouvrage : *La croix des chanoines comtes de Lyon*. MDCCXXII-MDCCXCIII. Montbrison, (Eleuthère Brassart), 1894, in-4°.

M. l'abbé Sachet a traité magistralement cet épisode presque inconnu de l'histoire décorative du vénérable chapitre de Saint-Jean. L'auteur a montré à nouveau les précieuses qualités d'historien dont il est doué, tant par la forme attrayante du récit que par l'emploi exclusif de documents originaux, patiemment réunis et scrupuleusement contrôlés.

Testenoire-Lafayette (C.-P.), son ouvrage : *Aymar Durgel, seigneur de Saint-Priest et de Saint-Etienne. 1575-1584.* Montbrison, (Eleuthère Brassart), 1897, in-8°.

Thiollier (Noël), son ouvrage : *L'art du moyen-âge et de la Renaissance aux salons de 1896.* (Extrait de la *Correspondance historique et archéologique*, juillet 1896). Saint-Denis, (H. Bouillant), 1896, in-8°.

Echanges

Académie d'antiquités de Stockolm. Kongl. vitterhets historie och antiquitets akademiens manadsblad. Tjugondeförsta argangen. 1892.

Nombreuses illustrations représentant des bijoux antiques, bracelets, fibules, monnaies, des objets préhistoriques, des plates-tombes des XIII^e à XV^e siècles, le plan et les ruines de l'église gothique d'Alastra, etc.

Académie des inscriptions et belles-lettres. *Comptes-rendus des séances des années 1896 et 1897.* 4^e série, tome XXIV et XXV. Septembre 1896 à février 1897.

Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon. *Mémoires*, 4^e année, tome V. Années 1895-1896.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. *Bulletin historique et scientifique de*

l'Auvergne. 2^e année, n^{os} 9 et 10. Novembre-décembre 1896.

— *Mémoires*. 2^e série, fascicules 8 et 9. *Le concile de Clermont en 1895, et la première croisade*, par M. l'abbé G.-Régis Crégut. — *Essai sur la géographie de l'Auvergne*, par Léon Gobin.

Les voies de communication et le commerce en Auvergne, — Les divisions territoriales et leurs vicissitudes. — L'Auvergne ecclésiastique. — L'Auvergne laïque depuis l'époque franque jusqu'à 1789 (*Cartes*).

Académie d'Hippone. *Bulletin*. N^o 28. Année 1895.

— *Comptes-rendus des séances*. Année 1896.

Académie du Var. *Bulletin*. Nouvelle série, tome XIX. Année 1896.

Commission des antiquités du département de la Côte-d'Or. *Mémoires*. Tome XIV. Années 1889-1895.

Dumay (Gabriel), Les évêques de Dijon (1731-1889). Documents historiques, épigraphiques et héraldiques, précédés d'une introduction et suivis d'un pouillé du diocèse antérieur à 1790. (*Biographie de Mgr Claude-Marc-Antoine d'Apchon, troisième évêque de Dijon, né à Montbrison, paroisse Saint-Pierre, mort archevêque d'Auch*). — Cornereau (Armand), Epigraphie bourguignonne. Les hôpitaux du Saint-Esprit et de Notre-Dame de la Charité à Dijon. (*Notes sur Martin de Noinville, élève de Mansart, architecte du portail de l'hôpital du Saint-Esprit, de la place Royale et de l'église Saint-Etienne, à Dijon, et de l'église du couvent de la Visitation-Sainte-Marie, à Montbrison*).

Comité de l'art chrétien du diocèse de Nîmes. *Bulletin*. Tomes IV et V, n^{os} 28 à 37. Années 1890 à 1896.

Saint-Bénézet, patron des ingénieurs, et les frères du Pont.

Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie

religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers. *Bulletin*. 16^e année. 104^e à 111^e livraisons. Janvier-décembre 1896.

Institut de Carthage. *Revue tunisienne*. 14^e année, n^o 13. Janvier 1897.

Ministère de l'Instruction publique. *Annuaire des bibliothèques et des archives pour l'année 1897*.

Comité des travaux historiques et scientifiques. *Bulletin archéologique*. 1^{re} et 2^e livraisons, 1896.

Chatelier (Paul du), Une habitation gauloise à Tronoën en Saint-Jean-Trolimon (Finistère). — Eude (Emile), Etudes d'architecture en Portugal. De l'influence française dans le style manuelien (avec héliogravures).

— *Bulletin historique et philologique*: N^{os} 1 et 2, 1896.

Molard (F.), Le Carteggio des ambassadeurs de Mantoue. — Documents inédits sur Bayard. — L'invasion des Français en Piémont (1521-1524).

— *Réunion des sociétés des Beaux-Arts des départements, salle de l'hémicycle, à l'école des Beaux-Arts, du 7 au 10 avril 1896*. 20^e session.

Bossebœuf (L.), Quelques œuvres d'art inédites à Oiron. *Peintures, médaillons, faïences, statues, etc., contemporains d'Artus Gouffier de Boisy, d'Hélène de Hangest sa femme, de Claude leur fils, et du duc de la Feuillade*.

Musée Guimet. *Revue de l'histoire des religions*. 17^e année, tomes XXXIII et XXXIV, mai-décembre 1896; 18^e année, tome XXXV, janvier-février 1897.

Smithsonian Institution. Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution, showing the operations, expenditures, and condition of the institution, to july 1894.

Reproduction héliographique de temples antiques d'Égypte, d'Athènes, de Sicile, et de la Maison carrée de Nîmes,

Société archéologique et historique de l'Orléanais. *Bulletin*. Tome XI, n° 158. 2^e trimestre 1896.

Société bibliographique et des publications populaires. *Bulletin*. 28^e année, n°s 1 à 4. Janvier-avril 1897.

Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire. *Annales*. 2^e série, tome XVI, 2^e et 3^e livraisons. Avril-septembre 1896.

Société de Borda. *Bulletin*. 21^e année. 4^e trimestre 1896.

Société des amis des sciences et arts de Rochechouart. *Bulletin*. Tome VI, n°s 4 et 5. 1896.

Société des Antiquaires de l'Ouest. *Bulletin*. 2^e série, tome VIII. 3^e et 4^e trimestres 1896.

Richard (Alfred), Les Teifales, la Teifalie et le pays de Tiffauge, avec carte des résidences Teifales autour de Poitiers.

Société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis. *Bulletin-revue de Saintonge et d'Aunis*. XVII^e volume. 1^{re} et 2^e livraisons. Janvier-mars 1897.

Société d'émulation de l'Auvergne. *Revue d'Auvergne*. 14^e année, n° 1. Janvier-février 1897.

Société d'émulation du Doubs. *Mémoires*. 6^e série, 10^e volume. 1895.

Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme. *Bulletin*. 120-121^{es} livraisons. Janvier-avril 1897.

Mellier (Étienne), Balthasar Baro (*Biographie du conti-*

nuateur de l'Astrée et aperçus historiques sur la famille d'Urfé, le château et le site de la Bastie).

Société des études historiques. *Revue*. 62^e année. 1896.

Société d'études des Hautes-Alpes. *Bulletin*. 15^e année, 2^e série, n^o 20. 4^e trimestre 1896.

Nicollet (F.-N.), Recherches étymologiques. — Roman (S.), De l'étymologie des noms de lieux des Alpes, à propos de l'article de M. Nicollet.

Société d'histoire et d'archéologie de Chalon-sur-Saône. *Mémoires*. Tome VIII, 2^e partie. 1896.

Bidault (L.), Rapport sur les sépultures mérovingiennes de Noiron-les-Citeaux (Côte d'Or) (10 planches).

Société française d'archéologie. Congrès archéologique de France, LX^e et LXI^e sessions. *Séances générales tenues à Abbeville en 1893, et à Saintes et la Rochelle en 1894.*

Nodet (Henri), Sur quelques églises romanes de la Charente-Inférieure (*nombreuses figures*). — Roumégoux (Anatole de), L'ornementation aux époques mérovingienne et carlovingienne (*figures*).

Abonnements

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes. Tome LVII, 6^e livraison. Novembre-décembre 1896.

Bulletin monumental. 7^e série, tome I, n^{os} 3 et 4. 1896.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Partie littéraire. 2^e série, tome XIV, 1^{re} livraison. Janvier-avril 1897.

Revue archéologique. 3^e série, tomes XXIX et XXX. Novembre 1896 à février 1897.

Revue du Lyonnais. 56^e et 57^e années, 5^e série, tomes XXII et XXIII, n^{os} 132 à 135. Décembre 1895 à mars 1897.

III

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Membres titulaires

M. Frédéric Baldit, avocat à Montbrison, reçu le 1^{er} janvier 1897.

M. Louis Jeannez, à Ouches, reçu le 1^{er} janvier 1897.

M. Ferdinand de Boërio, château du Périer, à Sainte-Agathe-la-Bouteresse, reçu le 18 janvier 1897.

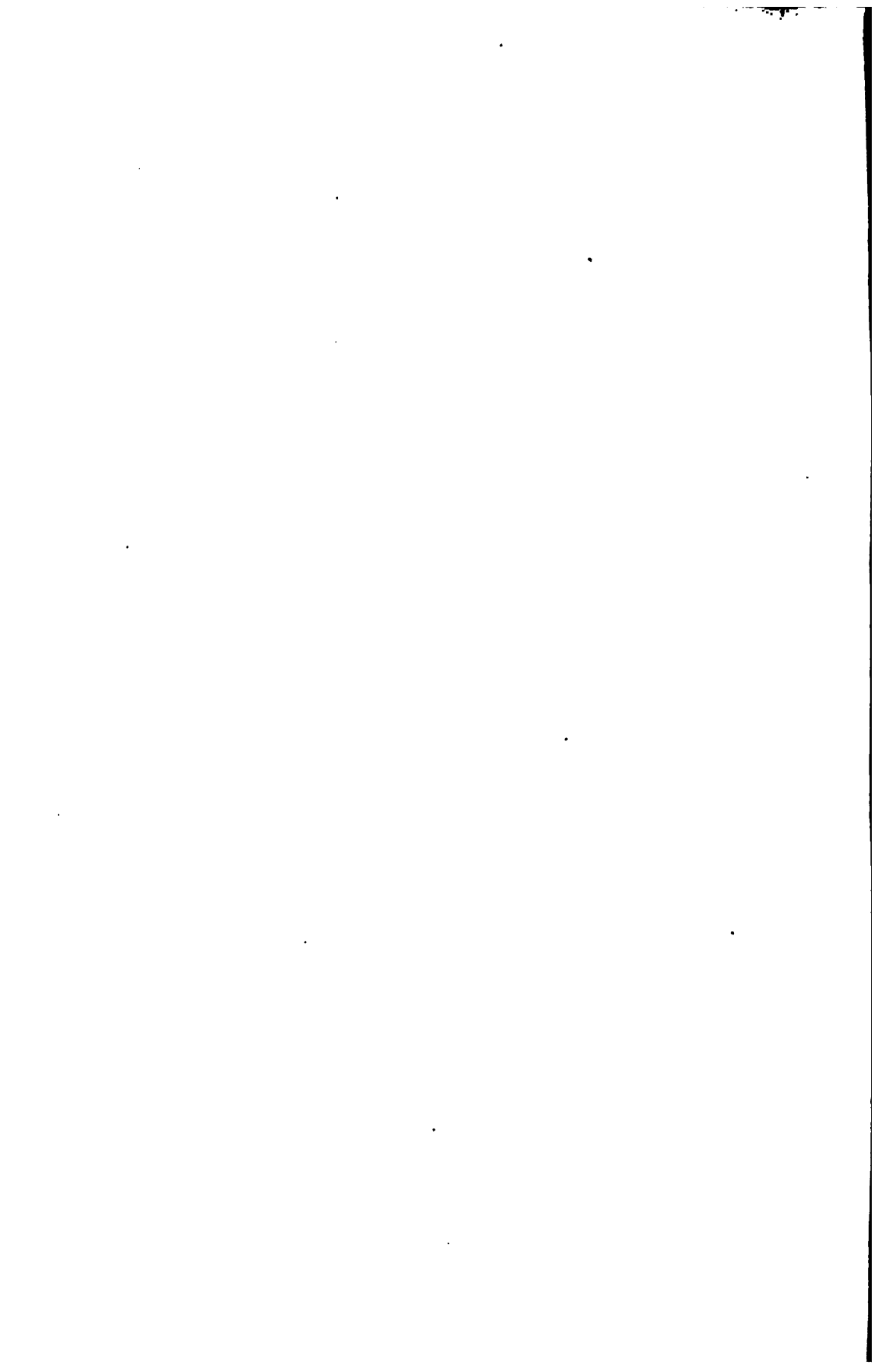
M. l'abbé J.-B. Martin, aumônier de la cité de l'Enfant-Jésus, 205, rue Duguesclin, Lyon, reçu le 17 février 1897.

M. le baron Charles de Meaux, 14, rue de Courcelles, Paris, reçu le 17 février 1897.

M. Aimé Perret, à Ecully, reçu le 8 avril 1897.

Démissionnaire.

M. l'abbé Claret, curé commis de Lay, membre titulaire.





AVRIL — JUIN 1897

BULLETIN DE LA DIANA



I.

PROCÈS-VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 10 JUIN 1897.

PRÉSIDENCE DE M. LE VICOMTE DE MEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à deux heures.

Sont présents : MM. Achalme, Baldit, abbé Bégonnet, M. de Boissieu, Bourge, A. Brassart, E. Brassart, abbé Brosse, abbé Brunner, comte de Chabannes, Chaize, Chassain de la Plasse, Choussy, Coste, Coudour, Crépet, J. Déchelette, Desjoyaux, Dugas de la Catonnière, L. Dupin, P. Dupin, A. Durand, Durel, Dusser, E. Faure, Ferran, abbé Forest, abbé Forestier, Forissier, de Fréminville, Gayet, H. Gonnard, F. Gonon, Granger, Guillaume, Jacquet, Lachèze, Lachmann, Lafay, E. Le Conte, Leriche, Maillon, abbé Marsanne, vicomte de Meaux, Monery, Morel, de Mont-

rouge, docteur Perdu, baron des Périchons, Th. de la Plagne, abbé Prajoux, abbé Relave, abbé Reure, docteur Rey, Richard, Rochigneux, F. Rony, J. Rony, L. Rony, Rousse, A. Roux, abbé Sachet, de Saint-Genest, Alph. de Saint-Pulgent, Ch. de Saint-Victor, du Sauzey, abbé Signerin, C.-P. Testenoire-Lafayette, N. Thiollier, docteur Vachez, abbé Vanel, baron de Vazelhes, abbé Versanne, Vidal, comte de Villechaize, docteur de Viry.

Exposé de la situation de la Société.

M. le Président s'exprime ainsi :

« Avant que la Société de la Diana renouvelle son bureau et son conseil, il convient qu'il lui soit rendu compte non seulement de ses ressources, de ses recettes et de ses dépenses annuelles, mais encore de ce qu'elle a fait depuis six ans, de ses travaux et de ses progrès durant la gestion du conseil élu en 1891 et dont les pouvoirs expirent aujourd'hui. Les voici très sommairement.

Elle a publié :

4 volumes de *Bulletins* ; 3 volumes de *Mémoires* ; et un volume illustré, *l'Art Roman à Charlieu*, continuant ainsi la série des publications illustrées qui lui ont fait et lui feront encore honneur à l'avenir.

Et je parle ici seulement des travaux qui appartiennent à la Société elle-même. Je laisse de côté les ouvrages dus en particulier à plusieurs de ses membres. L'énumération en serait importante et variée. Mais je n'en veux citer qu'un seul : la savante table de *l'Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez* de La Mure, éditée et augmentée par Chante-

lauze, cette table que notre Président avait achevée avant de mourir et qui va bientôt paraître.

La bibliothèque de la Diana s'est accrue, depuis 1891, de 2.200 volumes. Elle en compte aujourd'hui 8.500.

Nos archives se sont augmentées des fonds Vial, de Verna, de la Bâtie, Verdellet. Elles renferment maintenant environ neuf mille pièces.

Cet accroissement de richesse est même devenu pour nous une sorte d'embarras. La place commence à manquer pour nos livres et pour nos papiers et de plus l'inventaire de ces papiers est à peine entrepris. Notre secrétaire M. Vincent Durand en a dressé le cadre. Il a déterminé d'une façon véritablement supérieure comment chaque pièce devait être analysée et cataloguée. Mais huit cent cinquante pièces seulement sont inventoriées. Poursuivre cet inventaire, agrandir la place dont nous disposons, voilà la tâche que dans cette enceinte nos progrès antérieurs lèguent à l'avenir.

Hors d'ici, un don, pour lequel je me plais à exprimer encore une fois notre reconnaissance, a fait entrer la Société en possession d'un édifice alors près de tomber en ruines et qui rappelle de vieux souvenirs, la chapelle de Notre-Dame de Laval. Grâce à la générosité des habitants de Saint-Germain-Laval et à leur confiance en la Diana, elle a été restaurée sous l'habile direction de notre confrère M. de Paszkowicz. Cette restauration se poursuivra sous le contrôle de votre conseil, sur des plans approuvés par lui.

Vous le voyez, Messieurs, depuis six ans notre Société ne s'est pas arrêtée dans sa marche et ses efforts. Il n'y a que le nombre de ses membres qui

ne se soit pas accru. En 1891, nous étions 273, en 1890, nous avions même été 286, nous sommes 268 aujourd'hui. Il y a donc à cet égard un léger déclin et comme, en définitive, toute population qui ne s'accroît pas est sur une pente fatale, il importe de chercher des recrues parmi les générations nouvelles, afin de combler les vides, hélas ! trop cruels, que parmi nous fait la mort et de perpétuer, à travers le siècle prochain, l'amour de notre vieux Forez ».

Comptes.

M. le Trésorier présente ses comptes pour l'année 1896. Ils sont approuvés par l'Assemblée (Voir annexe n° I).

Élection du Bureau et du Conseil d'administration.

Le Bureau et le Conseil d'administration, élus pour six ans dans l'Assemblée générale du 12 mai 1891, sont arrivés à la fin de leur mandat. Il va donc être procédé à de nouvelles élections.

Selon l'usage établi, les sociétaires sont invités à élire d'abord les membres du Bureau.

	Votants	74
	Majorité absolue	38
	MM.	voix
<i>Président :</i>	Vicomte de Meaux . . .	70
	Vincent Durand	2
	Chassain de la Plasse . .	1
	C.-P. Testenoire-Lafayette	1
<i>Vice-Président :</i>	Chassain de la Plasse . .	69
	Vicomte de Meaux . . .	2
	Gonon	1
	M. de Boissieu	1
	E. Brassart	1

<i>Secrétaire :</i>	Vincent Durand	67
	E. Brassart	4
	A. de Saint-Pulgent . .	2
	Baldit	1
<i>Trésorier :</i>	J. Rony. . . .	72
	T. Rochigneux	1
	E. Brassart	1

En conséquence le Bureau de la Diana pour la période de 1897 à 1903, est ainsi composé :

Président : M. le vicomte de Meaux ;

Vice-Président : M. Chassain de la Plasse ;

Secrétaire : M. Vincent Durand ;

Trésorier : M. Joseph Rony.

Il est passé à un second scrutin pour la nomination des neuf membres du Conseil d'administration (trois résidant dans chaque arrondissement). Ce scrutin donne les résultats suivants :

Votants	69
Majorité absolue	35

Pour l'arrondissement de Montbrison :

MM.	voix
L'abbé Sachet.	60
H. Gonnard	43
E. Brassart	42
O. de Viry.	33
A. de Saint-Pulgent	19
L. Dusser	3
H. Chaize	2
M. de Boissieu	1
Elie Morel	1

L'abbé Signerin.	1
Dupin	1

Pour l'arrondissement de Roanne :

MM.	voix
Joseph Déchelette	68
E. Leriche.	48
L. Monery	44
M. Dumoulin	14
L'abbé Reure.	13
A. d'Avaize	10
O. de Viry.	2
A. de Saint-Pulgent.	2
Vachez	2

Pour l'arrondissement de Saint-Étienne :

MM.	voix
C.-P. Testenoire-Lafayette	67
W. Poidebard	62
M. de Boissieu	58
Gonnard	10
de Fréminville	4
P. Granger.	1
Poinat	1
L'abbé Forestier.	1
Noël Thiollier	1

D'après ces résultats, sont nommés membres du Conseil d'administration pour l'arrondissement de Montbrison : MM. abbé Sachet, H. Gonnard et E. Brassart ;

Pour l'arrondissement de Roanne : MM. J. Déchelette, E. Leriche et L. Monery ;

Pour l'arrondissement de Saint-Etienne : MM. C.-P.

Testenoire-Lafayette, W., Poidebard et M. de Boissieu.

M. le Président, en son nom et au nom de tous ses collègues du bureau remercie en ces termes la Société :

« Au moment où je reçois vos suffrages, laissez-moi vous le dire et pardonnez-le moi, le premier sentiment qui me saisit n'est pas la gratitude que je vous dois et que je m'efforcerai de vous témoigner à l'avenir ; non, c'est la tristesse, en songeant à l'ami auquel je succède et que je ne remplacerai pas. J'ai déjà dit ici ce qu'était pour lui la Diana, quelle place elle tenait dans sa vie et dans ses affections. Et maintenant, je ne cesserai pas de me reporter vers son souvenir et son exemple, afin de remplir la tâche que vous m'imposez, afin que notre Société si attentivement dirigée et si heureusement développée par lui, ne décline pas désormais. Je compte d'ailleurs avec une confiance sans réserve sur le cordial concours des collaborateurs que vous me donnez, et tout d'abord sur notre Secrétaire que je puis bien appeler un Secrétaire perpétuel, car il y a vingt-cinq ans qu'il remplit cet emploi, ses noces d'argent avec la Diana pourraient être célébrées cette année. Si son éloignement devait se prolonger, il serait pour notre Société un malheur irréparable. Mais comme j'ai la confiance que nous le recouvrerons bientôt, je trouve aujourd'hui à cet éloignement un avantage : je me sens plus à l'aise pour dire tout haut ce que nous pensons de lui, pour proclamer qu'en lui se personnifie la Société de la Diana, qu'il en est et en sera de plus en plus l'âme et la vie à l'intérieur, comme il en est l'honneur et en fait le crédit au dehors. Aussi

aurais-je souhaité le voir à la place où vous venez de m'appeler. Je n'ai consenti à accepter vos suffrages que sur son refus formel et réitéré. Et puis, j'ai pensé que dans une compagnie comme la nôtre, la fonction du Secrétaire perpétuel (comme je le disais tout à l'heure) était en définitive la plus importante, aussi bien que la plus laborieuse et la plus difficile, et c'est sans doute à ce titre que vous la conservez à M. Vincent Durand.

Aussi bien, Messieurs, vous venez de montrer que vous êtes satisfaits de la manière dont les affaires de votre Société ont été gérées, car vous avez réélu tous les membres de votre conseil que la mort ne vous a pas ravis, tous excepté un seul que nous avons vainement cherché à retenir et qui, à notre grand regret, a résisté à toutes nos instances, en invoquant sa santé. Qu'il nous soit toutefois permis de penser que, si habile qu'il soit à apprécier la santé des autres, il calomnie la sienne, que la distance de Noirétable à Montbrison ne lui paraîtra pas toujours infranchissable et que nous le verrons encore souvent à nos séances, où sa présence sera toujours désirée et son avis toujours recherché par ses confrères.

Quant aux nouveaux membres de votre Bureau et de votre Conseil, ils ont fait leurs preuves d'attachement à notre Société, de dévouement à notre pays de Forez et à son histoire ; ils ne feront pas oublier leurs prédécesseurs ; ils les continueront, ils perpétueront leur œuvre ».

Budget additionnel de 1897 et budget ordinaire de 1898.

M. le Président présente ensuite le budget additionnel pour 1897 et le budget ordinaire pour



EDOUARD JEANNEZ

Né à Roanne le 1^{er} juin 1827 ; décédé à Ouches
le 23 septembre 1896.



1898. Ces deux budgets mis aux voix sont adoptés à l'unanimité (voir Annexes II et III).

Excursion en 1897.

M. Joseph Déchelette, au nom de la Commission chargée de préparer l'excursion pour 1897, expose les difficultés de transport que présente le projet de visite du château de l'Aubépin : près de huit heures de voiture aller et retour ; et sur ce long parcours, pas une localité intéressante justifiant une halte.

M. Déchelette, d'accord avec les autres Commissaires, propose de changer le programme. La Société pourrait cette année visiter Ouches, Pouilly-les-Nonnains, Saint-André-d'Apchon, où viennent d'être replacés les magnifiques verrières du XVI^e siècle décrites dans le précédent *Bulletin*, et enfin voir à Roanne l'exposition de peinture moderne et l'exposition photographique, ouvertes en ce moment.

Cette proposition mise aux voix est adoptée.

Eloge de M. E. Jeannez, par M. Chassain de la Plasse.

Sur l'invitation de M. le Président, M. Chassain de la Plasse prononce en ces termes l'éloge de M. Jeannez.

« Ne vous hâtez pas, Messieurs, de m'accuser de présomption pour avoir entrepris de vous parler aujourd'hui de M. Édouard Jeannez. Mieux que personne, je vous assure, je savais combien parmi vous auraient, avec plus de compétence et de savoir, su rendre à notre si sympathique et si regretté collègue

le juste hommage qui lui était dû. Mais il s'agissait d'un Roannais, auquel m'unissaient depuis de longues années de constantes et affectueuses relations : et vous pardonneriez à un compatriote, à un ami, de n'avoir pas eu le courage de refuser l'offre si flatteuse et si bienveillante de notre cher Président.

Je n'ai pas d'ailleurs, en acceptant cette mission, escompté seulement l'indulgence que votre compagnie n'a jamais marchandée aux plus modestes de ses membres. C'est une véritable collaboration que j'attends de vous. M. Jeannez occupait à la Diana une grande place, comparable à celle que la Diana tenait dans ses préoccupations et ses tendresses. Vous l'avez tous connu ; c'est dire que vous l'avez tous aimé et que vous avez conservé de lui un vivant souvenir. Il me suffira donc souvent d'un simple mot pour réveiller en vous des échos à peine endormis ; dès lors peu importera l'imperfection de l'esquisse que pourra crayonner ma main mal assurée ; vous vous chargerez vous mêmes d'y ajouter les traits nécessaires à l'achèvement d'une image plus digne du modèle.

Édouard Jeannez est né à Roanne le 1^{er} juin 1827. Sa mère, M^{lle} Joséphine Chaverondier, était une Roannaise. Son père, capitaine de hussards, décoré à Waterloo, appartenait par sa famille à la Franche-Comté. Nos psychologues modernes trouveraient sans doute, dans cette double origine, la raison de cette intelligence vive et ouverte qui le rendait si facilement accessible aux premières impressions et de cette persévérance opiniâtre qu'il apportait à la poursuite de ses desseins.

Au collège de Roanne, où il fit de brillantes étu-

des, il sut se concilier d'inaltérables sympathies de la part de ses maîtres dont les derniers survivants sont venus, jusqu'après sa mort, lui apporter de touchants témoignages.

A cette époque comme aujourd'hui, plus encore peut-être qu'aujourd'hui, l'École polytechnique était considérée comme le but suprême où devait tendre tout élève qui faisait preuve de facultés remarquables. Les parents d'Édouard Jeannez n'échappèrent pas à cette séduction ; ils envoyèrent leur fils se préparer au collège Sainte-Barbe. Mais une fièvre typhoïde, qui vint l'atteindre au moment de passer ses examens, le força à renoncer à ce projet.

Il se tourna alors vers l'étude du droit, qu'il commença à la faculté de Paris. Au début, nouveau contre-temps. On était en 1848 ; effrayée par la révolution de Février et les troubles qui en furent la suite, sa famille le rappella et lui fit terminer sa première année à la faculté de Grenoble.

Mais dès l'année suivante le jeune étudiant revenait à Paris. C'était certainement le séjour qui convenait le mieux à sa nature et le mieux fait pour développer et affiner ses instincts artistiques.

Le moment était d'ailleurs bien choisi. La littérature, la politique et l'art étaient encore tout frémissants de l'effort romantique et du remuement d'idées qui avait agité les dernières années de la monarchie de Juillet. On se figure aisément le ravissement d'un jeune homme artiste, intelligent, enthousiaste, lancé dans un pareil milieu.

Je me souviens de lui avoir souvent entendu conter la profonde impression qu'il avait éprouvée en

voyant Lacordaire, à Notre-Dame, salué par les applaudissements frénétiques des envahisseurs des Tuileries.

Étroitement lié avec quelques compatriotes et camarades intelligents, avec M. Auguste Chaverondier, le savant archiviste, son cousin, MM. de Saint-Ferriol, dont l'un a brillé plus tard dans la carrière diplomatique, M. Préveraud, qui l'a choisi comme héros d'un roman (1), avec Guillaume Bonnet, le sculpteur forézien, il vivait dans un petit cercle tout occupé des choses de l'esprit, donnant à la littérature et aux beaux-arts tout ce que ne réclamait pas impérieusement l'étude du droit. Très épris de musique et de peinture, il trouvait de quoi largement satisfaire à ses goûts, toujours à l'affût d'une représentation extraordinaire ou d'une exposition où figurait un tableau signalé par la critique.

Il cultivait d'ailleurs ces deux arts avec un réel succès. Lorsqu'entre deux examens il pouvait s'échapper pendant quelques jours, il allait s'installer à Barbizon, et se glissant au milieu des maîtres de notre paysage moderne, Rousseau, Dupré, Decamps, Diaz, Bodmer, dont c'était le rendez-vous habituel, il y glanait de précieux exemples et d'utiles conseils.

D'autres fois, pouvant disposer de quelques semaines de vacances, il partait avec deux ou trois camarades pour un voyage de touristes, et l'on pouvait un soir rencontrer les jeunes amis à la porte d'une modeste auberge de Bretagne, se reposant d'une

(1) *George*, par Gilbert-Paul Préveraud, Paris, 1851, Dentu, libraire-éditeur.

journée consacrée à des études de paysage, en donnant aux indigènes du pays un concert improvisé.

C'est au cours d'un voyage de ce genre en Normandie qu'il fit la connaissance de M. de Caumont, en visitant les ruines de l'abbaye de Jumièges.

Il faut lire sa correspondance de cette époque pour comprendre son enthousiasme et sa joie :

Que te dire, mon cher, — écrivait-il un jour à un de ses amis —, du Bas-Bréau qui est là, à notre porte, des Gorges d'Apremont, de la vallée de la Sole, de la mare aux Evées, de Franchard ?... Tout cela est incomparable et me paraît indicible. Du reste tu sais que tous ces noms ont signé bien des toiles, et ce n'est pas à tort. — Rousseau demeure ici ; je l'ai vu souvent passer dans la rue ; il a un atelier ainsi que trois autres peintres de Paris, tous fort bons garçons.

Somme toute, tu le sais ou tu le présumes, je suis ici en pleine eau, je suis dans mon élément et ne puis te fixer le temps de mon séjour.....

C'est de ce temps que date aussi le commencement de ces belles collections, que bon nombre d'entre vous ont été à même d'admirer, et dont les principales pièces ont figuré dans plusieurs expositions rétrospectives.

L'amour du bibelot est une passion, dangereuse à coup sûr tout comme une autre, mais une passion féconde en jouissances sans cesse renouvelées et en véritables triomphes, quand elle est guidée par un instinct naturel, et éclairée par le goût et le savoir. A cette époque, il était encore possible de faire de ces trouvailles rares, de réaliser de ces bons marchés qui font l'orgueil et la joie des collectionneurs. Edouard Jeannez avait déjà à ce moment tout ce qu'il fallait pour faire un collectionneur heureux, tout, sauf peut-être, dans son budget, cette élasticité

qui manque à tous les budgets en général et aux budgets d'étudiants en particulier. Il lui arrivait quelquefois de faire l'économie d'un dîner pour se procurer un livre rare, ou un bibelot tentant. Il m'a dit bien souvent ses regrets de n'avoir pu, faute de deux ou trois billets de 500 fr., devenir possesseur d'un de ces tableaux de Millet, que les américains ont depuis couverts de bank-notes.

Mais il fallut bientôt s'arracher à tant de délices. En 1852, Édouard Jeannez, rentré à Roanne, se faisait inscrire comme avocat au barreau de cette ville. Pour nous, qui avons connu sa facilité d'élocution, le charme de sa parole, la force séductrice de son raisonnement, il n'est pas douteux que cette carrière ne lui eût réservé les destinées les plus brillantes. Mais la profession d'avocat dans une petite ville n'a jamais passé pour bien lucrative. Son père, qui était banquier, avait tout naturellement d'autres vues sur son avenir. Le nouvel avocat ne parut donc que très rarement aux audiences et, à l'expiration de son stage, il se fit rayer du tableau pour prendre place dans la banque paternelle.

Son caractère, ses goûts, ses instincts ne semblaient pas cependant le porter vers cette profession. On voit dans sa correspondance de cette époque combien il regrettait Paris et s'accommodait mal des habitudes et du séjour de notre petite ville.

Quand on est banquier, on doit faire de l'art en public, si l'on tient à se déshonorer. Autant vaut tirer sur son voisin, ou lui soustraire sa femme. — J'entretiens donc *in petto* ce commerce illégitime avec les arts que j'aime. Honni soit qui mal y voit, c'est-à-dire honnis soient la province, les bouges qu'on nomme petites villes, peuplés d'un tas de grosses gens adoreurs du veau d'or, qui jugent d'un homme à

ses habits ou à son coffre-fort. — Comme contrepoids, les exceptions sont de vraies exceptions, avec qui la vie est douce, la sympathie facile, presque nécessaire et fort durable. — Ce qui t'annonce que, dans notre bien aimée patrie, il est encore possible de passer quelques quarts d'heure profitables.

Malgré tant d'obstacles et dans un milieu si peu favorable, M. Jeannez n'avait donc pas dit adieu aux arts et à la littérature. L'archéologie déjà le tentait. C'est de cette époque que date le projet longtemps caressé d'écrire une histoire aussi complète que possible du prieuré de Beaulieu en Roannais, projet en vue duquel il n'a jamais cessé de prendre des notes et de recueillir des documents, sans avoir eu malheureusement le loisir de le mettre à exécution.

Mais à ce moment, c'est comme à la dérobée qu'il se livrait à ses occupations favorites. C'est seulement après avoir abandonné complètement les affaires qu'il put se livrer sans scrupules aux études qui faisaient son repos et sa joie.

M. Jeannez avait figuré, en 1862, parmi les fondateurs de la Diana. Lorsque, dix ans plus tard, la Société se reconstitua et reprit le cours de ses travaux interrompus par les malheurs publics, il revint vite y prendre sa place. Cette place il la fit aussitôt très grande, et, le 7 juillet 1879, vous le choisissiez pour remplacer M. de Soultrait dans le conseil d'administration, et y représenter l'arrondissement de Roanne.

La Société ne pouvait faire un meilleur choix ; c'était bien, selon l'expression anglaise, le *right man in the right place*. Toujours attentif à la marche et au progrès de vos études, il se faisait une joie autant qu'un devoir d'assister régulièrement à vos séances.

justifiée : c'était, pour peu qu'on y pense, un véritable travail d'Hercule, que M. Jeannez avec son activité, son savoir, ses nombreuses relations, était seul capable d'affronter. Aidé de plusieurs de nos collègues, qui avaient bien voulu le seconder comme correspondants, il vint à bout de sa tâche avec un succès on peut dire inespéré, et si complet, qu'au rebours de ce qui a lieu d'ordinaire en pareil cas, le catalogue renfermant près de 800 numéros put être offert au public à l'ouverture des portes.

La Diana a d'ailleurs donné à cette exposition la consécration la plus flatteuse, en venant la visiter officiellement, et en faisant les frais de quarante planches phototypiques destinées à accompagner le rapport que lui présenta M. Jeannez. Ce recueil joint à l'album illustré du catalogue conservera sous une forme des plus heureuses le souvenir de cette intéressante entreprise, à laquelle son nom restera définitivement attaché.

Je me borne, Messieurs, à vous rappeler le rôle si actif et si utile qu'a rempli notre collègue dans la session de la Société française d'archéologie, tenue en 1885 à Montbrison et à Roanne, car j'ai hâte de vous le montrer dans l'accomplissement d'une mission qu'il semble s'être donnée, et à laquelle d'ailleurs il était admirablement préparé. Je veux parler du sauvetage des merveilles artistiques que le passé nous a léguées, et qui sont demeurées comme les fleurons de la parure de notre vieux Forez. Les résultats obtenus devront à jamais faire bénir sa mémoire par tous ceux qui gardent au cœur l'amour et l'orgueil de notre pays.

Ce double sentiment qui a plané sur toute sa vie lui rendait particulièrement pénibles les ravages irréparables que le temps et les hommes, plus cruels que le temps, faisaient au milieu de nos vieux souvenirs.

La dévastation de la chapelle de la Bastie et la dispersion des trésors qu'elle contenait l'avaient profondément affecté. Il avait dû assister et se joindre aux vains efforts que la Diana avait tentés pour conserver à notre pays ce précieux joyau. Notre impuissance commune lui avait arraché un véritable cri de douleur :

Et ainsi, pièce par pièce, écrivait-il au mois de mars 1874, s'en va notre vieille France. — Après les institutions politiques, les traditions et les bonnes mœurs simples ; puis les monuments d'art et d'architecture et jusqu'aux vieux chênes de nos chères montagnes. — Et l'avenir prochain ne trouvera plus qu'un sol nu comme un potiron, sillonné par les chemins de fer, ces impitoyables niveleurs, habité par des commerçants parlant tous la même langue, portant tous le même paletot et servant tous le même Dieu, Plutus ! Ma foi, je ne désire pas voir cet âge incolore, je retourne à nos anciens souvenirs, je mets sous les yeux de mes enfants tous les débris du passé et je leur en prêche le culte et l'amour.

Cinq ans plus tard il constate le lamentable état de l'église de la Bénisson-Dieu. Il faudrait pour conserver ce monument des ressources dépassant de beaucoup les limites du budget de la commune.

M. Jeannez part aussitôt en campagne. Sachant mettre à profit ses hautes relations dans le monde des arts, il intéresse à notre vieille église cistercienne les architectes des Monuments historiques ; il harcèle de demandes nos députés et nos sénateurs, et provoque des souscriptions particulières dont l'im-

portance doit servir de mesure aux subventions de l'État, et enfin, après quatre ans d'efforts, il reçoit l'avis que le ministre des cultes accorde un secours de 8.000 francs, qui joints aux 7.000 francs provenant de dons particuliers, sauveront de la ruine le précieux monument.

C'est au cours de ces travaux qu'il eut la joie de retrouver le tombeau d'Alice de Suilly, veuve de Guy III, comte de Forez, découverte qui lui fournit le sujet d'une importante communication et d'une intéressante notice.

Vers le même temps, il s'occupait de la restauration du triptyque d'Ambierle. Ce magnifique spécimen de la peinture flamande au XV^e siècle était menacé d'une destruction totale. Placée derrière le maître-autel dans un coin particulièrement humide, exposée à l'insouciance des serviteurs de l'église, notamment des petits clercs dont les cierges allumés avaient sérieusement mordu un des panneaux, cette merveille avait déjà subi de regrettables dégradations. Il fallait rapprocher les ais disjoints, boucher des fentes, faire quelques discrètes reprises. Mais toute réparation devenait singulièrement difficile par suite de la méfiance des habitants qui, quelques années auparavant, au moment où il allait être procédé à une restauration semblable, dont l'État devait faire tous les frais, avaient déclaré qu'ils s'opposeraient par la force à l'enlèvement du triptyque et à son transport à Paris. M. Jeannez fut assez heureux pour trouver un peintre de ses amis (1), qui vint à diverses reprises

(1) M. Francisque Odier, de Lyon.

s'installer à Ambierle, et mena à bien la restauration avec une conscience et une sobriété dignes des plus grands éloges. Il se chargea d'en demander le prix à une souscription particulière.

En 1883, il sauve la tour de la prison de Charlieu. Le conseil municipal de cette ville, un peu trop enthousiaste des idées modernes, considérait ce vieux donjon du XII^e siècle comme un déplorable vestige de la tyrannie féodale, et à deux reprises en avait voté l'aliénation, c'est-à-dire la destruction. M. Jeannez, « après une année d'études, de démarches et de lettres, » comme il le dit lui-même, obtint son classement au nombre des Monuments historiques. Puis, sans froisser personne, continuant ses démarches, il ouvre une souscription, persuade tout le monde de l'importance du monument, et finit par faire décider la restauration du condamné pourvu de sa grâce.

A ce moment, l'État rentrait dans la jouissance du cloître du XV^e siècle et de la salle capitulaire du prieuré, par suite de la mort de la fille du donateur, M. Cognet. M. Jeannez en profite pour obtenir de M. le curé de Charlieu l'abandon d'une portion des dépendances du presbytère, et reconstituer, en démolissant quelques pans de murailles, une portion des plus intéressantes de l'ancien prieuré. La commission des Monuments historiques avait accordé une subvention de 9000 francs ; près de 2000 francs avaient été obtenus d'une souscription particulière. Grâce à ces sacrifices et à ces efforts, le donjon roman et le presbytère forment maintenant, avec le porche si connu, un ensemble unique qui fait la parure et l'orgueil de la gracieuse cité.

En 1889, nouveau succès : M. Jeannez obtient en-

core des réparations urgentes à l'église et au clocher de la Bénisson-Dieu.

Puis c'est le tour des magnifiques vitraux d'Ambierle, que leurs plombs usés par le temps laissaient à la merci d'un coup de vent ou d'un orage. Il ne fallait pas moins de 11.500 francs pour les remettre en état. Par ses soins et grâce à ses démarches, ces magnifiques verrières d'un si puissant intérêt et d'une si étonnante conservation sont enlevées soigneusement, emballées et étiquetées par morceaux, et transportées dans l'atelier de M. Bonnot, d'où elles reviennent consolidées, avec toute la pureté et l'éclat de leur coloris primitif.

Il y avait aussi à Saint-André-d'Apchon des fragments de vitraux de la Renaissance, dont un de nos jeunes collègues vous signalait dernièrement la valeur et l'intérêt, vitraux maladroitement remaniés plutôt que réparés lors de la reconstruction de l'église, et qu'on pouvait craindre de voir se briser au premier choc. M. Jeannez recourt à ses moyens habituels, ; il fait comprendre au conseil municipal, au conseil de fabrique, la valeur du trésor qui leur appartient ; de l'un et de l'autre il obtient un secours, recueille quelques souscriptions, y joint une subvention de l'État, et arrive ainsi à parfaire la somme déclarée nécessaire par M. Bonnot.

Ç'a été là la dernière prouesse de notre collègue et sa dernière joie artistique, de voir ces magnifiques, vitraux réinstallés à leur véritable place, dans tout leur éclat, capables de braver désormais les secousses et les ouragans.

Certaines gens peut-être, sans nier l'importance des résultats obtenus, seront tentés de diminuer le mérite

des efforts déployés. Faire réparer un tableau ou consolider une vieille église, pour un public distrait la difficulté paraît mince.

Ce n'est pas à vous, Messieurs, qu'on pourrait donner le change. Vous avez tous plus ou moins collaboré à quelque entreprise de ce genre, et vous savez par expérience à combien de persévérantes démarches il faut se livrer, à quelles inerties il faut se heurter, quelles résistances et quelles inimitiés il faut combattre.

M. Jeannez a connu toutes les difficultés de la lutte contre l'hydre à cent têtes du vandalisme, avec ses alternatives de confiance et de déceptions, d'espoir et de découragement.

Suivant les lieux, suivant les circonstances, écrit-il quelque part (1), le vandalisme se fait ingénieur, architecte, maire, curé, conseiller municipal, conseiller de fabrique, administrateur, entrepreneur de travaux publics, négociant, propriétaire, bourgeois ou gentilhomme, marchand d'objets d'art, Anglais, recéleur ou fabricant de *dieuseries* en carton pierre ou en plâtre peint. Il est parfois savant, professeur, membre de l'université ; il est souvent rapporteur du budget.

Malgré tout, rien ne le rebutait ; il avait pour guides ces grandes vertus qui ne sont pas moins nécessaires dans le domaine des choses de ce monde, et n'y enfantent pas moins de prodiges que dans l'ordre spirituel. Il avait la foi, la foi dans la grandeur et l'importance de sa tâche, l'espérance dans le succès.

Ne dois-je pas ajouter qu'à la foi et à l'espérance il joignait toujours la charité ?

Il serait difficile de soutenir que la charité soit par

(1) *Charlieu et le vandalisme*, page 4.

essence une vertu archéologique. Le poète romain, qui devait s'y connaître, traitait ses confrères de *genus irritabile*. Nous sommes entre nous, Messieurs, et nous pouvons en convenir à voix basse, les archéologues sont bien un peu poètes par ce côté. Les questions archéologiques passionnent à un degré incroyable, et il n'est pas rare de voir une discussion entre deux érudits dégénérer en une querelle ardente, où l'on se prodigue mutuellement les plaisanteries acerbes, les insinuations blessantes, voire même les gros mots, au grand profit de la science peut-être, mais à coup sûr au grand amusement de la galerie.

M. Jeannez s'est toujours gardé de ce travers. Malgré l'ardeur de ses convictions, il savait toujours en adoucir l'expression et les défendre sans sortir de son rôle d'homme bien élevé.

Les difficultés qu'il rencontrait de la part de ses adversaires naturels, il s'y attendait ; loin de le déconcerter, ces résistances ne faisaient qu'exalter son ardeur. Celles qui venaient parfois de ses amis, de membres du clergé par exemple, quand il s'agissait de travaux intéressant une église, l'étonnaient et l'attristaient sans l'aigrir. Nul n'était plus porté à se mettre à la place des gens auxquels il avait affaire, et tout en conservant des opinions fortement assises, il savait en toute occasion pratiquer la tolérance, cette charité de l'esprit, plus rare peut-être, et en tous cas plus difficile à pratiquer que celle du cœur.

La rigidité de ses principes, l'intransigeance de ses goûts n'allaient pas d'ailleurs jusqu'à l'empêcher d'admirer le beau partout où il le trouvait. Ce passionné du XIII^e siècle a su magistralement parler de l'art romain. Admirateur déclaré, en peinture, de la

Renaissance italienne, je l'ai vu s'extasier devant quelques œuvres de nos impressionnistes contemporains. En musique, fervent adepte de l'école italienne qui avait bercé sa jeunesse, il ne dédaignait pas à l'occasion de rendre justice aux belles pages des wagnériens les plus avancés.

M. Jeannez ne savait pas seulement agir ; il savait observer et rendre compte de ce qu'il avait fait et vu. Sa plume, aussi bien que sa parole, parvenait sans peine à décrire d'une manière saisissante un site ou un monument, à exposer clairement une opinion, à défendre une idée généreuse.

Il n'a pu terminer cette histoire du prieuré de Beaulieu, à laquelle il avait songé toute sa vie. Sur ce sujet peu connu, et peu fertile en renseignements, il avait patiemment amassé une assez grande quantité de documents, qui lui eussent permis de nous donner un ouvrage plein d'intérêt. Mais s'il n'a pas eu le temps d'attacher son nom à une œuvre de longue haleine, il a néanmoins publié un grand nombre d'études importantes, qui sont comme le commentaire animé de ses démarches et de ses découvertes archéologiques.

Un jour, il nous raconte la naissance d'une paroisse nouvelle à Roanne, à laquelle il avait contribué. D'autres fois il nous retrace les excursions auxquelles il a pris part avec la Diana, à Sury-le-Comtal, à Paray et à Autun, ou bien avec la Société française d'archéologie, dont il était un membre justement apprécié. Dans *Charlieu et le vandalisme*, il nous fait entendre l'écho de ses luttes pour la conservation des plus précieux souvenirs de cette curieuse petite ville. La restauration du triptyque d'Ambierle lui fournit l'occasion d'une savante notice, où il s'applique à

rectifier et à compléter ce qui avait été dit jusqu'alors sur cet intéressant sujet.

Il me serait impossible de tout citer. J'ai déjà parlé de sa collaboration au *Roannais illustré*. Je me borne à rappeler sa participation importante à la rédaction du *Forez pittoresque* et de *l'Art roman à Charlieu*, ces deux monuments impérissables élevés par M. Félix Thiollier à la gloire de notre pays.

Dans tous ces écrits on retrouve cette facilité d'exposition, cette chaleur communicative, cette netteté qui attirent et retiennent l'attention, en même temps que cette compétence, ce soin constant de la vérité, cette absence de préoccupations personnelles qui caractérisent les œuvres sérieuses et leur assurent une indiscutable autorité.

On y sent aussi à chaque ligne son profond amour pour le pays natal. C'est ce sentiment qui lui a inspiré sa dernière étude, où il rattache Pierre-l'Ermite au monastère forézien de Saint-Rigaud, et qu'un juge compétent, M. Héron de Villefosse, a apprécié dans les termes les plus flatteurs (1).

(1) *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1896, p. 109. — M. Jeannez faisait partie de cette Société comme associé correspondant. Voici en quels termes, dans la séance du 6 janvier 1897, M. le vicomte J. de Rougé, président sortant, lui rendait hommage : « On doit à M. Edouard Jeannez, qui habitait le département de la Loire, une grande reconnaissance pour le zèle qu'il a déployé en sauvant nombre de monuments anciens de la région, qui allaient être démolis ou dont l'état nécessitait de promptes restaurations ; il s'était en quelque sorte constitué leur gardien jaloux et désintéressé. C'était là un des nombreux motifs qui vous avaient décidés à nommer M. Jeannez associé correspondant en 1881 » (*Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France*, 1897, p. 80).

S'il est vrai que le style soit l'homme, on ne peut dire cependant que le style de M. Jeannez soit l'homme tout entier. Ceux-là seuls qui l'ont approché peuvent se faire une idée du charme de son esprit, de l'attrait de sa conversation, de l'extrême distinction et de l'affabilité de ses manières, de la constance de ses amitiés et de la sûreté de ses relations. C'était bien le type de l'honnête homme dans le sens élevé qu'au XVII^e siècle on donnait à ce mot.

Je puis bien ajouter, sans enfreindre nos règlements, que c'était aussi un grand chrétien. Chrétien dans les actes, comme dans les pensées, par l'esprit comme par le cœur, il était particulièrement sensible à la majesté des cérémonies du culte et au rôle bienfaisant que le catholicisme est appelé à jouer au milieu de nos sociétés modernes.

Les questions sociales l'avaient du reste toujours préoccupé. A son retour de Paris, il avait passé plusieurs mois au milieu d'un phalanstère établi à Boyer en Bourbonnais, dans la propriété d'un de ses parents ; mais l'inanité de cette conception utopiste lui avait promptement sauté aux yeux ; il n'avait pu garder son sérieux devant la répartition des fonctions entre les divers membres de la communauté ; l'attribution à un de ses amis de Roanne du métier de *berger à cheval* était toujours restée parmi ses plus joyeux souvenirs. Depuis ce temps, c'est avant tout dans les progrès de la religion qu'il avait cherché un adoucissement aux maux causés par l'inégalité des conditions, et il n'avait cessé de se dévouer aux œuvres ouvrières catholiques.

Il était heureux aussi de consacrer ses goûts artistiques à embellir nos temples, où à rehausser

l'éclat des cérémonies religieuses. Lorsqu'il travaillait avec tant d'ardeur aux réparations de l'église de la Bénisson-Dieu, du triptyque et des vitraux d'Ambierle, ou des vitraux de Saint-André d'Apchon, la satisfaction de l'archéologue était doublée de la joie du chrétien.

Il avait contribué avec bonheur dans sa jeunesse à la création d'une nouvelle paroisse à Roanne. Dans les dernières années de sa vie, il a présidé à l'agrandissement de l'église d'Ouches, la petite paroisse où il était venu s'établir. Par ses soins et grâce à sa générosité, l'église fut ornée de deux rétables en bois doré, d'une copie en pierre de la célèbre vierge de l'Hôpital-sous-Rochefort ; un fragment de peinture murale du XIII^e siècle, retrouvé sous un ancien badigeon, fut respecté et mis à l'abri de la destruction ; les entrées des deux chapelles latérales furent ornées d'élégantes arcades, dont il avait rapporté le dessin d'Italie. Malgré bien des résistances et des oppositions, il était ainsi parvenu à faire de la vieille église un intéressant monument, bien digne d'attirer des visiteurs, et contrastant heureusement avec le caractère poncif de la plupart de nos églises modernes.

Qui donc eût soupçonné, en voyant M. Jeannez s'occuper de ces réparations avec son entrain habituel, que les portes de la petite église s'ouvriraient si tôt devant sa dépouille mortelle ?

Confortablement installé dans un charmant manoir, mi-partie gothique et Renaissance, dont il avait lui-même conçu et mûri le plan, entouré de sa bibliothèque et de ses collections, réchauffé par les tendresses d'une famille sans cesse occupée de lui, et dont tous les battements du cœur semblaient réglés

par les mouvements du sien, il pouvait compter, semblait-il, sur de longs jours de calme, de travail et de paix. Lui-même voyait avec joie le moment où, débarrassé de toute autre préoccupation, il allait enfin pouvoir se consacrer entièrement à ses chères études archéologiques.

Mais Dieu avait jugé ses mérites et l'avait trouvé digne d'en recevoir la récompense.

Depuis bien des années déjà il se plaignait de sa santé. Il avait néanmoins conservé pour toutes les choses de l'esprit une telle ardeur et une telle jeunesse, il savait, toutes les fois qu'il s'agissait d'une question d'art, si bien faire taire ses souffrances, que nous avions pris l'habitude de rejeter sur les nerfs la cause de ses malaises, et nous nous étions persuadés — on croit facilement ce qu'on désire — que ses maux n'avaient aucun caractère de gravité.

Le retour fréquent des mêmes indispositions ne laissait pas cependant d'être un peu inquiétant. L'hiver de 1896 avait été mauvais ; un voyage à Paris avait semblé réussir à notre ami ; mais peu après son retour il était tombé sérieusement malade. Une amélioration de quelques jours fut bientôt suivie d'une rechûte, et, à travers ces alternatives si cruelles pour ceux qui veillent auprès d'un malade, malgré les efforts désespérés de la science, du dévouement et de l'amour, il s'éteignit lentement, consolé par la religion, gardant jusqu'à la fin sa connaissance et le sentiment de son état, uniquement préoccupé d'en dissimuler la gravité à son cher entourage.

Je n'essaierai pas de vous dire quelle douloureuse impression causa dans le pays cette fin prématurée.

On le vit bien le jour de ses obsèques. Sous un ciel sombre, par un temps humide et froid, il s'échappait de toute la nature ces larmes des choses qui rendent plus poignant encore le deuil des cœurs. Malgré le vent et la pluie qui faisaient rage, une foule d'amis accourus de tous les points du département étaient venus se joindre à la commune entière, jalouse de donner un éclatant témoignage de regrets à celui qui, comme maire, comme conseiller municipal, comme président du conseil de fabrique, n'avait cessé de rendre à son petit pays les plus signalés services.

Ce deuil ne fut pas moins cruellement ressenti par notre compagnie. Nous venions de perdre, brusquement emporté, dans toute la maturité de son talent, celui qui depuis dix-sept ans présidait à nos réunions et à nos travaux avec tant d'esprit, d'affabilité et de tact. On avait dû soigneusement cacher cette mort à M. Jeannez, qui aurait difficilement supporté une si pénible émotion. La mort semblait s'être hâtée de réunir les deux amis. 30 août ! 23 septembre ! le rapprochement de ces deux dates funèbres était bien fait pour jeter parmi nous le découragement et le désespoir.

Ce n'est pourtant pas, Messieurs, sous cette impression que je voudrais vous laisser. Sans chercher à atténuer le sentiment des pertes que nous avons faites, sans oublier ceux qui nous ont quittés, nous devons aussi songer à ceux qui nous restent. Ils sont assez vaillants et assez nombreux, Dieu merci ! pour conserver à notre chère Diana la place d'hon-

neur qu'elle a conquise parmi les sociétés de province les plus en vue.

A côté d'érudits distingués, de chercheurs infatigables toujours à l'affût de nouvelles découvertes, à côté de savants aussi universels que modestes, que bien des sociétés nous envient, à côté de maîtres dans l'art de penser comme dans celui de parler et d'écrire, dont le talent a depuis longtemps marqué la place à l'Académie française, nous sommes heureux de compter une foule de jeunes travailleurs tout prêts à s'élancer sur les traces de leurs aînés. En rappelant devant vous, d'une manière malheureusement trop imparfaite, le souvenir d'un de nos plus éminents collègues, j'ai moins songé à raviver les trop légitimes regrets des uns, qu'à offrir à l'émulation des autres un remarquable exemple et un précieux encouragement ».

M. Edouard Jeannez a publié les ouvrages suivants :

Thèse pour la licence en droit, Paris, 1851, Vinchon, imprimeur ; — *Notice de la fondation de l'église paroissiale de Sainte-Anne à Roanne*, Lyon, Auguste Brun, libraire, et Roanne, Durand, libraire, 1871, 47 pages in-8° (extrait de la *Revue du Lyonnais*) ; — *Sury-le-Comtal*, partie artistique (le reste est l'œuvre de M. E. Révérend du Mesnil) ; *Rapport sur la visite faite par la Société de la Diana à l'église et au château de Sury-le-Comtal, le 1^{er} juillet 1880*, Montbrison, 1882, Huguët, imprimeur, xiii pages in-8° (extrait du *Bulletin de la Diana*) ; — *Notes archéologiques sur l'église et le prieuré d'Ambierle*, Montbrison, 1884, Huguët, imprimeur, 14 p. in-8° (extrait du *Bulletin de la Diana*) ; — *Les Fortifications de l'abbaye et de la ville fermée de Charlieu en Lyonnais, histoire et monographie*, Montbrison, 1884, Huguët imprimeur,

43 p. in-8° (extrait du *Bulletin de la Diana*) ; — *Le Couvent des Cordeliers de Charlieu* (en collaboration avec M. le Dr O. de Viry), Roanne, 1885, Chorgnon, imprimeur, 32 p. in-4° raisin, avec trois planches (extrait du *Roannais illustré*) ; — *Charlieu et le vandalisme*, Saint-Etienne, 1885, Théolier, imprimeur, 15 p. petit in-8° ; — *Le Rétable de la Passion de l'église d'Ambierle en Roannais*, Paris, 1886, A. Lévy, éditeur, 16 pages in-4° raisin, avec deux héliogravures (extrait de la *Gazette archéologique*) ; — *Le Prieuré, l'église, la ville et la justice de Pouilly-les-Nonnains*, Lyon, 1886, Aug. Brun, libraire, 15 p. in-4° raisin, avec 3 planches et des gravures dans le texte (extrait du *Roannais illustré*) ; — *Rapport sur la 52^e session du congrès archéologique de France, tenu à Montbrison en 1885, présenté à la Société de la Diana par MM. V. Durand, E. Jeannez et T. Rochigneux*, Montbrison, 1886, Huguet imprimeur, 61 pages in-8° (extrait du *Bulletin de la Diana*) ; — *Paray-le-Monial, Bibracte et Autun*, compte-rendu de l'excursion archéologique de la Société de la Diana, Montbrison, 1887, Huguet imprimeur, 83 pages petit in-4°, avec planche (extrait du *Bulletin de la Diana*) ; — *Tombeau d'Alice de Suilly, comtesse de Forez, dans l'église abbatiale de la Bénisson-Dieu en Roannais*, Montbrison, 1887, Huguet imprimeur, 21 pages petit in-4°, avec planche (extrait du *Bulletin de la Diana*) ; — *L'Archéologie et l'Art à l'abbaye cistercienne de la Bénisson-Dieu*, Roanne, 1889, Chorgnon imprimeur, 59 pages in-4° raisin, avec 13 planches et des gravures dans le texte (extrait du *Roannais illustré*) ; — *Roanne*, Lyon, 1889, A. Waltener et C^{ie}, imprimeurs, 31 pages in-folio, avec de nombreuses gravures dans le texte (extrait du *Forez pittoresque et monumental* de F. Thiollier) ; — *Inventaire descriptif et raisonné des principaux objets d'art ayant figuré à l'exposition rétrospective de Roanne, 1890*, présenté à la Société de la Diana par Edouard Jeannez, président du comité de l'exposition, et accompagné de quarante phototypies d'après les clichés de Paul Roustan, Roanne, 1890, imprimerie du *Roannais illustré*, 36 pages in-4° raisin, avec un album de 40 planches ; — *La Colonnade romane de l'abbaye de Charlieu et le jeu du cerceau dans les cloîtres bénédictins*, Montbrison, 1891, Éleuthère Brassart, imprimeur, 14 pages in-8° (extrait du *Bulletin de la Diana*) ; — *Pierre l'Ermite, moine ermite au*

monastère forézien de Saint-Rigaud, près de Charliou, Montbrison, 1896, Éleuthère Brassart, imprimeur, 37 pages grand in-8° jésus (extrait du Bulletin de la Diana).

Il a de plus écrit : dans le *Forez pittoresque et monumental*, de F. Thiollier : les cantons de *Belmont, Charliou, Perreux*, et, en collaboration avec M. F. Noël, les cantons de *la Pacaudière* et de *Saint-Haon-le-Châtel*; — dans l'*Art roman à Charliou et dans les régions voisines*, de F. Thiollier les notices suivantes : *Les Monuments romans de Charliou*; *l'Eglise et le Prieuré d'Anzy-le-Duc*; *l'Eglise de Montceau-l'Etoile*; *l'Eglise de Paray-le-Monial*; *l'Eglise de Semur-en-Brionnais*; *l'Eglise et le Prieuré de Marcigny*; — dans le *Roannais illustré* (1^{re} série) : *Le défilé des Roches, les piles et le pont de Saint-Maurice-sur-Loire*.

Michel de Chaugy et les autres personnages peints sur les volets du triptyque d'Ambierle. — Communication de M. l'abbé Reure.

Lorsque M. Guillien écrivit, en 1845, sa notice sur le triptyque d'Ambierle, l'histoire du célèbre retable était singulièrement obscure ; et Guillien lui-même, malgré l'exacte conscience qu'il apportait à ses travaux, fut obligé de s'en tenir, faute de mieux, au récit traditionnel. Sans doute Michel de Chaugy, le donateur, n'était pas tout à fait inconnu ; on n'ignorait pas que les peintures intérieures des volets représentaient ce personnage, qui avait fait figure à la cour de Bourgogne, sa femme Laurette de Jaucourt, son père Jean de Chaugy, et une Montagu ou Montaigu, femme de Jean de Chaugy. Voilà ce qui était avéré et certain ; le reste n'était qu'erreurs et confusions. La plupart ne soupçonnaient même pas que le château de Chaugy existait encore à une petite

distance d'Ambierle, que des relations de voisinage pouvaient suffire à expliquer pourquoi le retable était dans l'église du prieuré, et qu'il était inutile d'introduire en cette affaire le nom de Gérard de Roussillon, *présumé* fondateur du monastère d'Ambierle « d'après une tradition constante », et *présumé* ancêtre, par sa fille unique mariée à un Chaugy, de Michel de Chaugy. On supposait que celui-ci, en faisant don à l'église d'Ambierle du précieux triptyque, ne faisait qu'entretenir ou renouveler les rapports séculaires de la maison de Roussillon avec le couvent; on ignorait que la famille de Chaugy n'avait possédé une partie de la terre de Roussillon en Morvan que depuis la seconde moitié du XIV^e siècle, et que d'ailleurs ce Roussillon n'a de commun que le nom avec celui du fameux paladin.

Aujourd'hui ces méprises, et d'autres que nous passons sous silence, sont à ce point dissipées, que bien peu de monuments ont une histoire plus authentique et mieux connue. On peut, en écartant les circonstances accessoires, la dire en quelques mots.

A 18 kilomètres environ au nord-est d'Ambierle, sur la paroisse de Sail-les-Châteaumorand ou Sail-les-Bains, vivait dès le XIII^e siècle une famille appelée Miglet de Chaugy. Elle était probablement originaire de Crozet, mais avait en tout cas une maison dans ce bourg, à quelques pas de l'église de Tourzy, qui dépendait du prieuré d'Ambierle. Divers actes, extraits des archives du couvent (1), établis-

(1) Biblioth. nation., Manuscrits, Fonds français, 22.241, Titres de Chaugy, *passim*.

sent d'ailleurs que les Chaugy eurent des relations d'affaires et d'amitié avec les moines ; ils avaient même leur tombeau au prieuré, comme le prouve le testament de Michel de Chaugy, et celui d'un Jean de Chaugy qui, en 1318, élit sa sépulture à Ambierle, près de son père.

De cette race naquit Michel de Chaugy, fils de Jean et de Guillemette de Montaigu-le-Blin, et marié à Laurette de Jaucourt, dont il n'eut pas de postérité. Michel de Chaugy, conseiller, chambellan et maître d'hôtel des ducs Philippe le Bon et Charles de Bourgogne, mêlé par ses fonctions à toutes les splendeurs de leur cour, voyant de près les artistes qui travaillaient pour ses maîtres, fit exécuter un magnifique retable sculpté, en forme de triptyque, représentant des scènes de la Passion, et fit peindre sur les volets son portrait, et ceux de sa femme, de son père et de sa mère, avec les armes des Chaugy, des Jaucourt et des Montaigu-le-Blin ; derrière ces personnages agenouillés sont les images de leurs patrons : saint Michel, saint Laurent, saint Jean-Baptiste et saint Guillaume. Michel de Chaugy ayant fait son testament le 30 septembre 1476, la pensée lui était venue très naturellement de disposer du retable en faveur de l'église d'Ambierle, par cette raison que « ses prédécesseurs y étaient enterrés ». Il mourut en 1479 ou 1480, et le triptyque fut en effet amené à Ambierle, après le 3 août 1480. Depuis, il n'a plus quitté la vieille église ; les bonnes gens d'Ambierle sont même des gardiens si jaloux de leur trésor, que c'est sur place qu'il a fallu récemment restaurer cette œuvre dont ils sont justement fiers.

Comme on le voit, il n'y a rien maintenant de plus

simple et de plus clair. Une seule question reste à résoudre. Aucun texte positif ne permet jusqu'ici de dire avec certitude quel est l'auteur ou quels sont les auteurs de ce monument, bien qu'il y ait des raisons assez sérieuses d'attribuer les peintures des panneaux intérieurs à Roger van der Weyden.

Mon dessein n'est pas de dire à mon tour mon opinion sur cette œuvre exquise, encore moins d'en faire une description nouvelle. Cela serait bien inutile après les travaux publiés, surtout depuis dix ou douze ans (1). Mais il le sera moins d'appeler l'attention sur les personnages représentés par les volets du triptyque, et tout particulièrement sur le donateur. Assurément ceux qui se sont occupés du reta-

(1) Bibliographie des principales études publiées sur le triptyque : Guillion, *Notice sur le Triptyque de l'église d'Ambierle* (*Rev. du Lyonnais*, 1845, réimpr. dans les *Recherches sur Roanne et le Roannais*, p. 31). — Chassain de la Plasse, *Le Triptyque d'Ambierle* (*Roannais ill.*, I, 69 et 135). — Id., *le Tript. d'Ambierle d'après des travaux récents* (*Ibid.* III, 51). — Révérend du Mesnil, *Les donateurs du Triptyque d'Ambierle et la légende de Gérard de Roussillon* (*Ancien Forez*, t. V, p. 36 et suiv. Cf. t. VI, 61 et VII, 353). — E. Jeannez, *Le Retable de la Passion de l'église d'Ambierle* (*Gazette archéol.*, 1886, p. 221). — L. G. [Louis Gonse], *Le Retable d'Ambierle* (*Chron. des Arts et de la Curiosité*, 2 avril 1887). — Sur trois dessins en aquarelle faits pour Gaignières d'après les peintures des volets, voy. H. Bouchot, *Invent. des dessins exécutés pour Roger de Gaignières*, sous la cote Oa¹⁵, et Montfaucon, *Les Monumens de la Monarchie françoise*, t. IV, p. 146. — Le *Catalogue de la bibliothèque de M. Louis Chaleyzer*, t. III, *Manuscripts*, p. 13, mentionne des notes sur l'église d'Ambierle et sur Michel de Chaugy, 10 pp. d'une écriture moderne, d'après les notes de M. Bouquet, maire d'Ambierle. Je n'ai pas vu ce manuscrit : il n'y a pas d'apparence qu'il apprenne quelque chose de nouveau.

ble de la Passion d'Ambierle ont été amenés, par la force des choses, à parler de Michel de Chaugy. Mais, sans prétendre ici raconter toute la vie d'un homme dont le rôle a été assez considérable, il est possible, je crois, de faire un peu mieux comprendre quelle place il a tenue dans les affaires, les conseils et l'administration des ducs de Bourgogne, et comment, après la mort de Charles le Téméraire, en se rangeant à la politique de Louis XI, il a été un agent actif de l'annexion du duché au domaine de la couronne.

De l'ancien château de Chaugy, qui fut peut-être visité par Charles VII à l'automne de 1452, au moment où le roi se dirigeait vers Feurs, il subsiste deux tours, mais si bien habillées à la moderne, qu'on n'en reconnaît plus le caractère féodal qu'à l'énorme épaisseur des murs. La terre de Chaugy ayant été vendue par Jacques de Chaugy, le 27 juillet 1565, à Antoine de Châteaumorand et à sa femme Gabrielle de Lévis, qui en prirent solennellement possession le 17 septembre suivant (1), la maison de Chaugy, dont plusieurs branches étaient depuis longtemps déjà établies en Bourgogne et dans le Nivernais, n'eut plus guère d'intérêts dans notre province ; elle cessa tout à fait d'être forézienne en 1613, par la mort de Jacqueline de Chaugy, dame de Lalière, grand'mère du maréchal de Saint-Géran (2).

(1) Le procès-verbal de prise de possession est aux arch. de Châteaumorand. — Le château de Chaugy est aujourd'hui habité par Mme veuve Maridet.

(2) Reure, *Hist. du châ. et des seign. de Lalière*, p. 72 et suiv.

Le nom primitif des Chaugy était Miglet. On le savait déjà ; mais un hasard heureux m'a fait découvrir le nom du plus ancien Miglet connu jusqu'à ce jour. Au dos d'un factum imprimé vers 1675, et concernant un procès du marquis Henri de Lévis-Châteaumorand contre ses hommes et justiciables de Chaugy, quelque agent d'affaires ou feudiste a écrit à la main la note suivante, évidemment d'après des titres qui étaient alors sous ses yeux aux archives de Châteaumorand : « Aveu et dénombrement de la seigneurie de Chaugy faite (*sic*) à Hugues de Châtelus, seigneur de Châtelus et de Châteaumorand, le samedi après la Saint-Martin 1397. — Autre donné par *Archimbault Miglet* à Jean de Châtelus, seigneur de Châteaumorand : au mois de février 1277 ». C'est donc par Archimbault Miglet que s'ouvre pour nous l'histoire de cette famille. Comme presque toutes les autres maisons chevaleresques, elle finit par abandonner, et sans doute par oublier absolument son nom d'origine, de physionomie trop roturière, pour ne garder que celui du fief où elle s'était établie. Il serait très difficile de suivre régulièrement la filiation des Chaugy jusqu'à la fin du XIV^e siècle (1). Mais du reste il n'entre pas dans mon plan de l'essayer en ce moment.

(1) Voy. cependant un essai de généalogie telle quelle, jusqu'à Michel de Chaugy, dans l'*Anc. Forez*, V, 130 et suiv. — Pour Antoine de Chaugy, frère de Michel, et sa postérité, on peut consulter La Chesnaye des Bois, *Dict. géneal.*, t. XIII, p. 252. — Pour les Chaugy du XVI^e siècle, on trouvera un aperçu dans Pierre de Saint-Julien, *Meslanges*, Lyon, 1589, p. 465. — Voir aussi Baudiau, *Le Morvan*, t. II, p. 510, etc.

Je ne commencerai cette notice qu'à Jean de Chaugy, seigneur dudit lieu et de Chenay-le-Châtel, grand-père de Michel. Jean de Chaugy est souvent nommé entre les bons compagnons de Bourbonnais et de Forez, poursuivants d'honneur et de *loz*, qui savaient si bien donner un coup d'épée. On le voit combattre à l'*emprise* de la Barrière-Amoureuse, au siège de la Roche-Senadoire, à la guerre du pays de Guyenne sous Mgr de Sancerre, où il conduit une compagnie de huit hommes d'armes, à la chevauchée de Flandre et à Rosebecque (1). Les quittances de ses gages montrent que les Chaugy portaient déjà l'écu écartelé [d'or et de gueules]. Selon la *Chronique du bon duc Loys*, il serait mort au retour de l'expédition d'Espagne chez le comte Phœbus, à Orthez : « En tant que le duc de Bourbon estoit à Orthelx, mourut ung de ses chevaliers et chamberlans, le sire de Chaugy, qui là gist aux frères meneurs (2) ».

Son testament est du 24 mai 1388 (3). Mais alors comment a-t-il pu mourir l'année précédente à Orthez? car c'est pendant l'été de 1387 que l'expédition d'Espagne rentra en France. Je ne sais, je l'avoue, comment résoudre cette difficulté. On se rappellera cependant — à défaut d'une autre explica-

(1) *Chronique du bon duc*, chap. 18, 35, 56. — Bibl. Nation., Titres scellés de Clairembault, XXX, nos 136, 137, 138. Cf. Demay, *Invent. des sceaux de la collection Clairembault*, n° 2157.

(2) *Chron. du bon duc*, chap. 64.

(3) Bibl. Nation., Mss. français, 22241, 126.

tion peut-être meilleure (1) — que la *Chronique du bon duc* est loin d'avoir une exactitude rigoureuse; Jean de Châteaumorand, en dictant son récit ou en donnant ses notes à Cabaret, a fait bien des confusions de dates et de noms. Mais il reste acquis que le sire de Chaugy fut un des vaillants chevaliers de son temps. Cela ne l'empêcha pas peut-être d'avoir, comme ses voisins Érard de Lespinasse, Ploton et Jean de Châtelus, quelques peccadilles sur la conscience. Du moins je le soupçonne fort d'être ce Jean de Chaugy, chevalier, sur lequel le duc de Bourgogne avait confisqué une de ses terres, pour avoir occis monseigneur Hugues de Jambles (2).

Jean de Chaugy avait épousé Marguerite de Digoine, qui se retira après la mort de son mari au château de Chenay, et qui vivait encore en 1406 (3). Je pense, contrairement à l'opinion de M. du Mesnil, et en faisant toutes les réserves commandées par la rareté des textes, qu'Isabelle de Roussillon était la femme, non du Jean de Chaugy dont il est ici question, mais de son père. C'est ce qui paraît résulter

(1) Sauf erreur de ma part, et si la note que j'ai prise sur le Mss. 22241 est exacte, le testament du 24 mai 1388 est seulement *rappelé* dans un acte bien postérieur. On peut donc suspecter cette date, qui peut-être était celle d'un simple *vidimus*.

(2) E. Petit, *Itinéraires de Philippe le Hardi et Jean sans Peur*, p. 508. Il est vrai que M. Petit imprime Jean de *Changy*; mais cette différence d'orthographe ne tire pas à conséquence. La confusion de *Chaugy* et de *Changy*, dans notre vieille écriture n'est pas une médiocre cause d'embarras et d'obscurité pour l'histoire de la maison de Chaugy.

(3) Mss. français, 22241, 96. — De Marolles, *Invent. des titres de Nevers*, col. 242. — Arch. de la Côte d'Or, B. 978 (Inv. Peincedé, t. II, p. 495).

d'un registre des assises d'Autun, de l'année 1382, qui mentionne « Jean de Chaugy, chevalier, et Isabelle de Roussillon, sa mère (1) ». D'ailleurs, entre le Jean Miglet de Chaugy cité par du Mesnil comme ayant fait son testament en 1321 [la date réelle est 1318], et le Jean de Chaugy qui fait le sien en 1388, il y a place pour une génération intermédiaire, précisément représentée par un autre Chaugy marié à Isabelle de Roussillon (2). Mais on conçoit que, quand on dispose de si maigres documents, les méprises sont faciles, et je prie instamment le lecteur de ne pas croire que je donne pour des arrêts sans appel mes très modestes déductions.

Avec Jean de Chaugy, fils de celui qui précède et père de Michel, nous mettons enfin le pied sur un terrain plus solide. Comme je tiens à établir que Michel de Chaugy est forézien, non seulement d'origine, mais de naissance, et certes un forézien digne d'être compté parmi ceux qui sont « dignes de mémoire », il importe de remarquer d'abord que Jean de Chaugy n'était pas fixé en Bourgogne, ainsi que l'a cru M. Jeannez (3), mais qu'au contraire il vivait ordinairement à Sail, en son château de Chaugy. Les comptes de Châteaumorand depuis 1409 font voir que le sire de Chaugy est un des hôtes familiers de la

(1) Inventaire Peincedé, t. II, p. 568. — C'est par elle que les Chaugy se trouvèrent posséder de beaux domaines en Bourgogne et en Morvan. L'alliance d'Isabelle de Roussillon avec un Chaugy a été le point de départ du roman qui faisait descendre Michel de Chaugy de Gérard de Roussillon.

(2) Il est possible que Jean de Chaugy ait été marié en premières noces à Isabelle de Roussillon, et ensuite à Marguerite de Digoine. Je ne le crois pas cependant.

(3) *Gaz. archéol., loc. cit.*

maison, où d'ailleurs il était un peu chez lui, puisqu'il était neveu de Jean de Châteaumorand par alliance. Quand le *carriage et garnison* de Madame de Châteaumorand n'est pas là, on recourt volontiers au savoir du cuisinier maître-queux de Mgr de Chaugy. Jean de Chaugy assiste au contrat de mariage d'Anne de Châteaumorand avec Brémond de Lévis. C'est par devant Jean Cordeil, notaire à Sail, que sa femme Guillemette de Montaigu fera son testament, et c'est à Sail encore que Jean de Chaugy dictera un codicille en 1443. Il faisait donc, non pas à Chenay, ni dans ses terres de Morvan, mais à Chaugy, sa résidence ordinaire. Michel, selon toutes les probabilités, est donc né à Sail en Forez, au château de Chaugy.

Jean de Chaugy du reste n'a pas été, comme l'a cru encore M. Jeannez, attaché à la cour de Bourgogne ; il fut constamment au service des ducs de Bourbonnais, dont il a été très longtemps le conseiller. Si on se souvient que Jean de Châteaumorand était alors tout puissant auprès des ducs de Bourbon, on pourra croire, avec une grande vraisemblance, que Jean de Chaugy dut au crédit de son oncle l'honneur d'entrer au conseil ducal. Quoiqu'il en soit, il a joué un rôle important, et de très bonne heure, dans les affaires et la diplomatie de la maison de Bourbon pendant la première moitié du XV^e siècle.

Dès 1406, il réglait au nom duc Louis II des différends avec les délégués de Savoie. Il prend une part active au traité du 17 février 1418, qui comprend le bailliage de Mâcon dans les trêves auparavant consenties entre les ducs de Bourbonnais et de Bourgogne. En 1423, par lettres données à Chantelle

en son conseil où est le sire de Chaugy, Marie de Berry, duchesse de Bourbonnais, fait de nouveau publier des abstinences de guerre avec les pays de Bourgogne. Le 19 août 1423, Jean de Chaugy et d'autres députés du duc de Bourbon s'assemblent à Vimy avec les officiers de Savoie pour terminer à l'amiable de vieilles querelles touchant des limites de territoire et des conflits de juridiction. Il intervient aux contrats de mariage de Charles de Bourbon avec Agnès de Bourgogne et de Louis de Bourbon avec Jeanne Dauphine d'Auvergne. Enfin, le 11 octobre 1428, il assiste Charles de Bourbon et M. de Montpensier, et figure dans le conseil qui approuve la charte de clôture de la ville de Montbrison (1). J'ai dû, pour ne pas surcharger cette notice, me contenter d'une indication de documents toute sèche. Mais on voit assez que Jean de Chaugy a été un bon et utile serviteur de la politique de nos ducs.

Quant à ses actes privés, hommages pour ses terres de Morvan, réclamations au conseil de Bourgogne au sujet des droits de la seigneurie de Roussillon, etc., il serait sans intérêt d'en dérouler la série monotone (2). Je citerai cependant un acte d'une

(1) Aubret, *Mémoires pour l'hist. de Dombes*, II, 428 et 507. — La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon*, II, 133, note. — Guichenon, *Hist. de Dombes*, I, 257. — Dom Plancher, *Hist. de Bourg.*, II, 482. — Baluze, *Hist. de la maison d'Auvergne*, II, 415. — Broutin, *Hist. des couvents de Montbrison*, I, 140 et 142. — Arch. de la Côte-d'Or, B. 11915, c. 38 et 63; — Invent. Peincedé, I, 501, 569, ; etc.

(2) Les plus nombreux sont aux archives de la Côte-d'Or, B. 1289, cotes 3 et 19; 10560, c. 393; 10565, c. 252; 10569, c. 14; Inventaire Peincedé, XVIII, 781 et 785; etc. — Voy. aussi de Marolles, *Inv. des titres de Nevers*, col. 201, 218; — Bibl. Nat., Mss. franç., 22241, 120 et 122.

forme très curieuse (1). En 1401, le samedi après saints Simon et Jude, Messire Jean, seigneur de Chaugy et de Chenay, assisté du notaire Jean Cordeil qui dressera l'instrument de ce qui va se passer, se transporte au village de Chenay-le-Châtel; là, il assemble les gens de sa seigneurie, et leur fait assavoir qu'il lui est dû, selon l'usage immémorial, trois bœufs pour le cas de nouvelle chevalerie; ce que confessent les manants de Chenay, et qu'ils ont payé les trois bœufs accoutumés à son père, ou leur prix évalué à trente livres tournois. Après ce, le sire de Chaugy leur tient un beau discours, et leur dit que, suivant la volonté exprimée en son testament par son feu père, il leur fait, pour cette fois, remise des trois bœufs auxquels il a droit; à quoi les tenanciers de Chenay répondent: « Grans merci et pour Dieu soit à monsieur feu votre père et à vous, et le prenons en aumosne, sans que ce vous puisse tourner ne à vostres héritiers et successeurs en préjudice de propriété ne possession ».

Le 11 avril 1443 (n. st.), pardevant Girard Testu, notaire à Marcigny, et en présence de ses fils Georges et Antoine, le sire de Chaugy fit un codicille à son testament en son hôtel et château de Chaugy; il y augmentait la dotation d'une prébende de deux messes par semaine fondée dans l'église de Sail par sa femme Guillemette de Montaigu, et faisait un legs à Catherine, fille de Hugues de Bosredon, seigneur d'Armant [Herment], et de feu Jeanne de

(1) Cet acte, qui est aux archives de Châteaumorand (copie non signée), a été publié dans l'*Anc. Forez*, VIII-IX, p. 308, mais avec peu d'exactitude textuelle.

Chaugy (1). Il est déclaré dans cet acte « au lit malade »; et comme on ne rencontre plus ensuite son nom nulle part, il mourut sans doute peu de jours après. Jean de Chaugy fut enterré à Ambierle, au tombeau de ses ancêtres.

On sait qu'il est représenté sur les volets du retable d'Ambierle, avec la cotte blasonnée de ses armes. Sur un autre panneau, on voit sa femme Guillemette de Montaigu, « vestue de noir à l'antique, à genoux sur un pepitre couvert d'un tapis semé d'escussons partys, au premier escartelé d'or et de gueulle [Chaugy], et au deuxiesme d'azur à la croix d'or cantonnée de vingt croisettes de mesme [Montaigu], et derrière elle est saint Guillaume » (2).

Longtemps la famille, le prénom et les armes de Guillemette étaient restés une énigme. Dans ses armes on croyait reconnaître les couleurs des Roussillon, ou même des Choiseul (3). Madame de Chaugy devenait une Isabelle (4) ou une Antoinette de Montagu, bien qu'on fût un peu surpris de voir de-

(1) Ce codicille est maintenant aux archives de la fabrique de Sail ; mais il vient des archives de Châteaumorand. L'acte, dont nous omettons d'autres clauses, constate que le testament de Jean de Chaugy a été précédemment reçu par le même Girard Testu, mais n'en donne pas la date.

(2) Procès-verbal de la visite du retable d'Ambierle, le 19 avril 1665 (Mss. franç. 22241, 138).

(3) Paillot, *le Parlement de Bourgogne*, p. 122.

(4) Montfaucon, *op. cit.* — Cette erreur se trouve aussi, ce qui est beaucoup plus singulier, dans les preuves de noblesse faites par Georges de Chaugy, le 16 nov. 1527, pour être reçu chanoine de Lyon, où, par une autre erreur, on donne pour mari à cette Isabelle de Montagu Georges de Chaugy, et non Jean de Chaugy (Reg. du chap. de Saint-Jean de Lyon, t. XXIX, f. 16).

bout derrière elle, par une nouveauté suspecte en iconographie, un saint Antoine casqué ! Rien cependant n'est plus clair que son état civil. Elle était fille de Jean, seigneur de Montaigu-le-Blin en Bourbonnais, et de Béatrix de Châteaumorand, dame de Saint-Aubin en Charollais ; celle-ci fille de Hugues et de Guillemette de Sennecey (1), et sœur de Jean de Châteaumorand. C'est en considération de Béatrix que Jean de Châteaumorand et sa femme Marie de Frolois firent donation, le 19 septembre 1426, à leur nièce Guillemette de Montaigu, de 600 livres pour aider au mariage de ses filles. Cet acte de donation, le testament du sire de Chaugy, le contrat de mariage de sa fille Marguerite avec Oddart de Saint-Ligier (9 novembre 1435), un hommage rendu en 1406 pour la moitié de la seigneurie de Cossay (2), les armes bien connues de la famille de Montaigu, ne permettent plus de douter que la femme de Jean de Chaugy peinte sur le triptyque d'Ambierle ne soit en effet Guillemette de Montaigu-le-Blin (3).

De cette alliance sont nés au moins cinq enfants :

1° Georges, chevalier, seigneur de Chaugy.

2° Antoine, écuyer, seigneur de Chenay-le-Châtel.

(1) Le contrat de mariage de Guillemette de Sennecey avec Hugues de Châteaumorand est du mardi après la Saint-Martin d'hiver 1359 ; son testament du 18 septembre 1386 ; sa mort du 7 avril 1392 (arch. de Châteaumorand). — Il est vraisemblable que Guillemette de Sennecey fut marraine de sa petite-fille et lui donna son prénom.

(2) *Titres de Nevers*, col. 218.

(3) M. du Mesnil donne à Jean de Chaugy une seconde alliance avec Marie de Sarcey, alliance dont je ne connais aucune preuve.

3° *Michel de Chaugy.*

4° Catherine, mariée à Philibert Damas, seigneur de la Bazolle, capitaine châtelain de Semur-en-Brionnais.

5° Marguerite, mariée à Oddart de Saint-Ligier.

Je ne garantis pas, bien entendu, l'ordre de filiation ; il est cependant probable que Georges était l'aîné des fils de Jean de Chaugy, puisqu'il hérita de l'ancienne terre patrimoniale de Chaugy. Maintenant, négligeant de parti pris les frères et sœurs de Michel de Chaugy, j'esquisserai de mon mieux l'histoire de celui-ci ; je glisserai un peu toutefois sur certains actes d'un intérêt purement privé, pour m'attacher surtout à découvrir le personnage officiel et public.

Comment Michel de Chaugy, né en Forez d'un conseiller des ducs de Bourbon, a-t-il été amené à quitter sa province natale et à servir les ducs de Bourgogne ? Cela est peut-être assez facile à comprendre. Jean de Chaugy, dans le partage de ses biens, avait réservé à Georges le château et le fief de Chaugy, à Antoine Chenay et quelques possessions en Nivernais ; Michel eut pour sa part les autres terres du Morvan, Roussillon, Chissey, Anost, Blanco, Cussy, etc., seigneuries considérables qui venaient, en tout ou en partie, d'Isabelle de Roussillon. Il se trouva donc naturellement transplanté, soit par ses intérêts, soit par le lien féodal de vassalité, dans les domaines des ducs de Bourgogne, et s'y fixa pour toujours. Rappelons-nous encore que le mariage de Charles de Bourbon avec Agnès de Bourgogne avait établi entre les deux cours des rapports étroits de parenté et d'amitié, que Philippe de Bourbon, seigneur de Beaujeu, fut élevé auprès

de son oncle Philippe le Bon, et que plusieurs gentilshommes foréziens ou bourbonnais vécurent quelque temps en Bourgogne. Je n'ai pas besoin d'en chercher un exemple bien loin : André de Vitri-Lalière, proche voisin de Jean de Chaugy, suivit Philippe de Bourbon à la cour de Bourgogne (1). Je ne serais pas surpris que Jean de Châteaumorand, certainement cher aux ducs de Bourgogne depuis qu'il avait négocié la délivrance de Jean sans Peur fait prisonnier à la bataille de Nicopolis, et richement pensionné par eux, eût en quelque sorte offert les services de son petit-neveu, jeune homme de belle espérance, aux ducs de Bourgogne.

On ne sait rien de la première jeunesse de Michel de Chaugy. En 1447 pour la première fois, il est mentionné dans un compte avec la qualité modeste encore d'écuyer tranchant (2). Mais il gagna vite la faveur de Philippe le Bon, car, dès le 3 août 1450, au nom de son maître, il présentait à Charles VII divers articles pour le règlement de questions pendantes entre le roi et le duc (3). Cette mission donne à penser qu'il était déjà du conseil. En 1452 du moins, on le trouve conseiller, chambellan et premier maître d'hôtel. Le premier maître d'hôtel était un des grands officiers de la cour de Bourgogne; il avait « chambre et plat en l'ostel du prince »; il recevait les princes et les ambassadeurs, gouvernait

(1) *Hist. de Lalière*, p. 29 et 30.

(2) Pour les fonctions remplies à la cour de Bourgogne par Michel de Chaugy, nous renvoyons à La Barre, *Mémoires pour servir à l'hist. de France et de Bourg.*, t. II, pp. 190, 218, 221, 232, 261, 265, 271, 273.

(3) Arch. de la Côte-d'Or, B. 259, cote 40.

les cérémonies, servait dans les occasions solennelles, où il faisait les essais et marchait devant les viandes. Sous lui étaient quatre maîtres d'hôtel ordinaires avec lesquels il constituait un bureau qui contrôlait la dépense, avait la haute police du palais, surveillait les serviteurs, et rendait à chacun une justice sommaire et sans appel (1). Chaugy fut donc au premier rang pour voir, pendant vingt-cinq ans, les magnificences de la cour des ducs, ce spectacle toujours renouvelé dans les cités des Bourgognes et des Flandres : festolements gigantesques, cérémonies où ruisselait l'orfèvrerie, dits courtois mêlés aux joûtes et pas d'armes. Tout cela passa sous ses yeux, et souvent il fut appelé, par sa charge même, à préparer les fêtes splendides qu'embellissaient l'honneur, la chevalerie, les lettres et les arts.

L'ordonnateur de ces cérémonies fastueuses savait aussi tenir une épée. Nous ne connaissons malheureusement pas toutes les vaillantises de celui qui fut en son temps appelé Michaud de Chaugy le Brave ; mais les chroniqueurs nous ont dit du moins la part qu'il a prise à la guerre sanglante contre les Gantois (2).

Au printemps de l'année 1452, les Gantois avaient ouvert les hostilités par la prise de Gavre et le siège d'Audenarde. Le duc en personne se rendit à Ter-

(1) Olivier de la Marche, *Estat de la maison du duc Charles de Bourgoingne*, dans le t. IV de ses *Mém.*, éd. de la Soc. de l'hist. de France, p. 13. — Courtépée, *Descr. de Bourgogne*, 2^e éd., t. I, 198.

(2) Voy. Olivier de la Marche, *Mémoires*, livre I^{er}, chap. 25. — *Chron. de Jean de Lalain*, éd. Buchon, p. 326 et suiv. — Dom Plancher, *Hist. de Bourgogne*, t. IV, p. 275.

monde, et fit jeter un pont sur l'Escaut pour communiquer avec l'autre rive et faire des courses au nord de Gand, dans le pays de Waes. Le pont construit, un corps de l'armée ducale où était Michel de Chaugy passe la rivière et arrive à Lokeren; mais le tocsin sonne dans tous les villages, et 3000 habitants se jettent sur l'armée au moment où on ne s'y attend pas. Michel de Chaugy courut le plus grand péril en cette affaire. Le duc, instruit de cet événement, passa l'Escaut à son tour, et détacha en avant-coureurs Jacques de Lalain, Antoine de Lornay, Michel de Chaugy et d'autres combattants d'élite contre Overmeire, à quinze kilomètres de Termonde, que les Gantois avaient fortifié par un puissant boulevard; l'ennemi fut délogé de ses positions (mai 1452). Mais la grande journée de la campagne fut la victoire de Ruppelmonde (juin 1452). La jeune noblesse brûlait d'exterminer cette vilenaille de Gand. Jamais on n'avait vu tant d'ordre et tant de pompe, si fière assemblée, tant de bannières qui étincelaient au soleil; « et là fit le bon duc chevaliers de sa main Jehan de Portugal, Philippe Pot, Guillaume Raolin, Michau de Chaugy et moult d'autres (1) ». Il y eut un épouvantable massacre de Gantois. La guerre ne finit cependant que l'année suivante. Les Gantois soumis, le duc rentra à Lille et y célébra, le 17 février 1454, ce fameux festin du *Vœu du faisan* qui fut regardé comme l'abrégé des merveilles du siècle.

C'est pendant cette guerre, on peut le croire, que

(1) Olivier de la Marche. — Selon la *Chron. de Lalain*, c'est à Overmeire que Michel de Chaugy aurait été fait chevalier.

Chaugy conquît son surnom de *Brave*. Paillot ajoute qu'il obtint la faveur extraordinaire de timbrer son écu « d'un casque d'or taré de front, couronné d'une couronne royale telle que la portent à présent les enfants de nos rois ; laquelle il n'a pu porter sans un privilège particulier pour quelque glorieuse action, d'où peut-être il acquit le surnom de *Brave* (1). » On a même soupçonné, non sans quelque motif, que Michel de Chaugy, portant dans ses armes la même couronne que les enfants de la maison de France, avait aussi été appelé *le prince*, et que ce titre était resté traditionnellement attaché à son nom (2).

Il serait très difficile de suivre année par année la vie de Michel de Chaugy. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il fut sans nul doute mêlé à beaucoup d'affaires importantes, et que sa charge de chambellan et de maître d'hôtel dut l'obliger à suivre ordinairement la cour dans ses pérégrinations incessantes à travers les domaines de Philippe le Bon.

C'est peut-être le moment de dire un mot de sa collaboration — réelle ou fictive — aux *Cent Nouvelles nouvelles*. En 1456, Louis XI, alors Dauphin de France, en mésintelligence avec son père, s'était réfugié auprès du duc de Bourgogne, qui lui donna pour sa résidence le château de Genappe en Brabant. Selon l'opinion généralement reçue, ces contes, la plupart fort libres, recueillis ensuite et rédigés dans

(1) *Le Parlement de Bourgogne*, p. 122.

(2) Voyez les raisons de cette opinion, digne tout au moins d'être mentionnée, dans J. d'Arbaumont, *Le Trésor de la Sainte-Chapelle de Dijon*, p. 15 et 24.

leur forme actuelle, on le croit, par Antoine de la Salle, auraient d'abord été racontés, par des personnages bourguignons et français, à la petite cour du Dauphin, ici désigné sous le nom de *Monseigneur*, et à qui sont attribués bon nombre de ces récits graveleux ; en effet, d'après Brantôme, Louis XI « aimoit fort les bons mots et les subtils esprits : celui qui faisoit le meilleur conte et le plus licencieux, il estoit le mieux venu et festoyé, et lui mesme ne s'espargnoit à en faire ». Cependant tout cela repose sur une phrase de la dédicace placée en tête de la première édition imprimée par Antoine Vérard en 1480 ; or cette phrase ne paraît pas authentique et ne se retrouve pas dans le manuscrit découvert et publié par M. Thomas Wright (1). Mais, quoi qu'on pense de cette circonstance, il est au moins certain que le recueil des *Cent Nouvelles nouvelles* a été rédigé en Bourgogne, pour le duc de Bourgogne, et que les conteurs appartiennent presque tous à sa cour ou à ses états. Philippe le Bon aimait comme Louis XI ces joyeusetés gauloises : « Quant le duc a tout le jour labouré en ses affaires, il se retraits en sa chambre, et [ses] escuiers vont avec luy faire compaignie. Les uns lisent *romans* et *nouvelletez* ; les autres se devisent d'amours et d'armes, et font le prince passer le temps en gratuites *nouvelles* » (2). Ces histoires facétieuses ont-elles été réellement racontées — j'entends celles qui ne sont pas imitées de Boccace ou du

(1) *Les Cent Nouvelles nouvelles*, publiées d'après le seul manuscrit connu par Thomas Wright, Paris, 1858, 2 vol. in-16 (Bibl. Elzévirienne).

(2) Olivier de la Marche, *Estat*, p. 16.

Pogge — par ceux sous le nom desquels elles sont mises ? Je n'oserais trancher cette question.

Cinq nouvelles sont attribuées à messire Michault de Chaugy, à qui l'auteur donne la qualité un peu trop vague de « gentilhomme de la chambre de Monseigneur ». Un de ces contes, le LXXX^e, est bien, je crois, le plus gaillard de tout le recueil ; ce n'est pas peu dire ! L'histoire de l'*Asne retrouvé*, par exception, est simplement plaisante ; elle met en scène un médecin de campagne qui ne savait d'autre finesse que « bailler clistères », et qui, par son unique recette administrée à propos au maître et seigneur d'un âne, fit retrouver le baudet. Comment ? Vous le lirez vous-même. La chose, notons le point, se passe en Bourbonnais, pays bien connu de Michaud de Chaugy, qui est né sur l'extrême frontière du Forez et du Bourbonnais. Cette petite particularité nous donne à croire qu'il y a quelque réalité dans l'attribution des récits aux divers conteurs ; car il serait singulier que l'*Asne retrouvé* fût justement raconté par celui qui, dans la bande joyeuse, devait connaître mieux que personne le « bon pays de Bourbonnoys, où volontiers les bonnes besoignes se font ».

Dans les *Cent Nouvelles*, les « besoignes » se font le plus souvent au dam et préjudice du mariage et des mœurs. Ne disons pas que jeux d'esprit ne sauraient tirer à conséquence. La vérité est que, parmi ces grands seigneurs raffinés, la morale n'était pas sévère ; le *bon duc Philippe*, universellement estimé et respecté comme le plus parfait des princes, traînait ostensiblement à sa suite une légion de bâtards. Chaugy profita de l'exemple ; mais le

duc, comme on va le voir, ne pouvait pas refuser miséricorde à un péché qu'il connaissait trop bien. Par lettres patentes données à Bruxelles le 8 janvier 1463 (n. st.), il expose qu'il a reçu humble supplication de son aimé et féal chevalier, conseiller, chambellan et maître d'hôtel, messire Michiel de Chaugy, contenant qu'il a deux enfants naturels et illégitimes, un nommé Blaise, et l'autre Pignon, procréés, lui étant non marié, assavoir Blaise de Guillemette de Saint-Didier, femme non mariée, et Pignon, de Marguerite Chabaut, femme mariée ; lesquels sont bien morigénés et très bien disposés pour parvenir à honneur et être décemment pourvus par son dit chambellan et maître d'hôtel, s'il plaisait à Mgr le duc de les rendre et faire légitimes, et d'ôter et effacer la tache de leur nativité. C'est pourquoi, en considération des bons et agréables services que lui a faits et fait encore le suppliant, le duc abolit et efface le défaut et tache de natalité desdits enfants illégitimes (1).

J'ignore absolument la destinée de Blaise et de Pignon. Quand le duc Philippe accordait ces lettres de légitimation, Michel de Chaugy était marié à Laurette de Jaucourt, veuve de Geoffroy de Clugny, seigneur de Menessere, et qui avait eu deux enfants du premier lit, Jacques et Claude de Clugny (2).

(1) Arch. de la Côte-d'Or, B. 11195.

(2) Dans la *Généalogie de la famille de Clugny, pour servir de réponse*, etc. Dijon, s. date, p. 22, on mentionne un Geoffroy de Clugny, mais on ne lui donne qu'un fils, nommé Jean, mort sans postérité avant 1493. A la page 13, l'auteur mentionne Jacques de Clugny, seigneur de Menessere, marié à Adrienne de Nevers, qui paraît être un des deux fils de Laurette de Jaucourt.

Laurette ne figure pas dans la généalogie de la maison de Jaucourt, d'origine champenoise (1) ; il est probable qu'elle appartenait, non pas à la branche de Dinteville, mais à celle de Jaucourt-Villarnoul, alors puissante et en crédit dans le pays de Bourgogne, et qu'elle était parente — peut-être fille ou nièce — de Philibert de Jaucourt, conseiller et chambellan du duc, gouverneur de la ville et comté d'Auxerre (2). Laurette de Jaucourt est représentée sur un des panneaux du retable d'Ambierle, à genoux sur un tapis blasonné d'écussons qui sont partis de ses armes et de celles de son second mari. Il importerait de connaître la date exacte de son mariage avec Michel de Chaugy, pour savoir le temps avant lequel on ne peut mettre l'exécution de nos belles peintures. On sait seulement que cette alliance est antérieure au 23 septembre 1461, car ce jour-là Chaugy fit un acte en son nom, et en celui de Laurette de Jaucourt son épouse, autrefois femme de feu Geoffroy de Clugny (3).

Ces peintures sont de 1466 au plus tard, puisque

(1) Voy. Thaumas de la Thaumassière, *Hist. de Berry*, pp. 919 à 923.

(2) Lebœuf, *Mémoires concernant l'Hist. d'Auxerre*, t. II, pp. 301, 305, 310. — La Barre, *passim*.

(3) Mss. franç., 22241, 80. — On lit dans l'inventaire Peincedé, t. XVIII, p. 804 (Cherche des feux des bailliages d'Autun et de Montcenis en 1451) : « Menessere, où il y a paroisse et château qui n'est pas tenable, lequel château tient de Michel de Chaugy, et sont les hommes serfs dudit de Chaugy et des enfants de Geoffroi de Clugny. » Cette cherche semblerait établir que le mariage de Michel de Chaugy avec Laurette de Jaucourt, dame de Menessere, eut lieu au plus tard en 1451. Cela n'est pas cependant décisif, car Chaugy pouvait avoir déjà, avant son mariage, des droits partiels sur la seigneurie de Menessere, voisine de ses possessions du Morvan.

cette date était inscrite au bas des volets du triptyque (1). M. Jeannez incline à les placer entre 1460 et 1463 ; je ne vois rien à dire à cette opinion, sous la réserve de ne pas trop la presser. On voit bien, vers 1461, maître Roger van der Weyden, le peintre même à qui on attribue les volets de notre retable, faire une estimation d'œuvres d'art exécutées pour le palais du duc à Bruxelles, en présence de Messire Michault de Chaugy, maître d'hôtel de Monseigneur (2) ; mais on ne peut rien conclure de cette date ni de ces rapports de Michel de Chaugy avec un des grands artistes qui travaillaient pour le duc. Les fonctions de gruyer des bailliages de Dijon, Auxois et la Montagne, données en ce temps-là à Chaugy (3), ne l'empêchèrent pas de garder des relations assez étroites avec les artistes flamands, en admettant même qu'il ait exercé cette charge par lui-même, et non par un lieutenant substitué.

Nous avons des exemples péremptoires de ces substitutions dans des actes qui nous ramènent à

(1) Sont-elles *certainement* antérieures à 1466 par cette raison que la bande noire, sur laquelle se dessine l'inscription en lettres d'or, a été ajoutée après coup, les lettres à plus forte raison ? Je ne le pense pas. L'idée d'ajouter cette inscription a pu venir au dernier moment ; ou bien l'artiste a pu peindre les panneaux sans se préoccuper d'abord de l'inscription, qui même peut-être a été exécutée par un de ses élèves. On parle, il est vrai, du temps qu'il a fallu laisser pour le séchage de la première peinture ; mais ce temps, comment pourrions-nous l'apprécier, ne sachant même pas exactement par quel procédé ont été peints ces panneaux ?

(2) De Laborde, *Les ducs de Bourgogne*, Preuves, t. I^{er}, p. 479.

(3) Du moins d'après La Barre, t. II, p. 190, note ; mais ce point ne me paraît pas absolument certain.

la vie publique de Michel de Chaugy. Le duc de Bourgogne, par ses lettres du 25 mai 1459, lui donna l'office de capitaine de Châteauneuf en Mâconnais, au lieu et place de feu Bertrand de la Broquière, son premier écuyer tranchant (1). Michel de Chaugy avait déjà reçu, ou il reçut peu après la capitainerie de Marcigny et celle de Vieux-Château en Auxois. Au fond, ces offices octroyés aux familiers de la cour et serviteurs intimes n'étaient que des pensions déguisées. Michel de Chaugy ne pouvait être à la fois en Mâconnais et en Auxois, et ce n'était pas un des grands officiers de la cour qui pouvait en personne remplir ces emplois subalternes. En effet, d'autres lettres patentes datées de Valenciennes, 20 octobre 1461, permettent à Michel de Chaugy, attendu son service auprès du duc, de commettre personnes capables pour gouverner en son nom et sous sa responsabilité ces trois capitaineries. Son lieutenant à Châteauneuf était en 1464 un écuyer appelé Philippe de Molins, ce qui ne l'empêchait pas de toucher ses gages de capitaine, dont il attribuait cependant une part à son substitué (2). C'est aussi par un lieutenant qu'il exerçait la capitainerie de Vieux-Château. Le duc, par lettres du 5 octobre 1464, lui fit don de cette châteltenie pour en jouir sa vie durant, et

(1) Archives de la Côte-d'Or, B. 11815, cote 8.

(2) Arch. de la Côte-d'Or, B. 11825, cote 8 ; B. 5104 (gages de Michel de Chaugy, capitaine de Châteauneuf) ; Invent. Peincedé, XXIX, 599, — Quelques-unes de ses quittances sont encore revêtues de son sceau en placard, où on reconnaît son écu écartelé des armes de Chaugy et de Montaigu-le-Blin.

la gouverner comme s'il en était le maître (1), à tel point que Chaugy prit quelquefois dans la suite la qualité de seigneur de Vieux-Château.

Il fut pourvu en 1465 d'un emploi beaucoup plus important, qui dut sans doute, au moins de temps en temps, exiger sa présence. Louis de Chantemerle, seigneur de la Clayette, étant mort le 30 avril 1465 (2), Michel fut nommé à sa place bailli de Mâcon et du pays de Mâconnais par lettres patentes données à Bruxelles le 7 mai ; le lendemain il prêta serment entre les mains du duc, et il fut peu après mis en possession par la chambre des comptes de Dijon (3). Mais, avant le 17 mars 1467, en conséquence d'un arrangement fait avec son neveu Jean Damas, fils de sa sœur Catherine, il lui avait abandonné son office de bailli de Mâcon, moyennant une rente annuelle de 300 livres qui fut donnée par le duc à son « amé et féal conseiller, chambellan et premier maistre d'hôtel », sur les revenus de Roussillon en Morvan, avec le titre de gouverneur de cette châtellenie, et « plain pouvoir d'y mestre, oster, destituer et

(1) Inv. Peincédé, XXVIII, 1209 ; XVII, 356 ; B. 6538 (quittances des gages des lieutenants de Michel de Chaugy, capitaine de Vieux-Château). — Courtépée, III, 590.

(2) Arch. de la Côte-d'Or, B. 350, c. 7. — Louis de Chantemerle était marié à Françoise de Châtelus, dont j'ai eu l'occasion de parler ailleurs (*Les Exempts de Dianières. — Les Méfaits de la maison de Châtelus*).

(3) Arch. de la Côte-d'Or, B. 11903, f. 21, v^o ; B. 5106, (quittances de gages) ; Peincédé, XXIX, 599. — Actes de Michel de Chaugy comme bailli de Mâcon, aux arch. munic. de Mâcon, BB. 18 et EE. 8. — Le comté de Mâcon avait été cédé en 1435 au duc de Bourgogne par le traité d'Arras.

instituer chastellain, receveur, procureur, sergens et tous officiers accoustumez à ses périlz et fortunes (1) ». Le duc lui céda encore la mouvance, avec les fiefs et hommages, de la seigneurie de Marrey, par lettres datées de Bruxelles, le 31 janvier 1463 (2).

Michel de Chaugy, enrichi par les bienfaits du bon duc, par les gages de ses fonctions et dignités, par les revenus de ses biens propres et du domaine de sa femme assis sur Menessere et Russel, était devenu un des plus opulents seigneurs de la Bourgogne. Des détails sur ses possessions ne pourraient être que fastidieux (3). Il suffira de dire que le groupe principal était toujours celui du Morvan, qui lui venait de son père, mais qu'il arrondit par ses acquisitions: les deux cinquièmes de la châtellenie de Roussillon, sur lesquels il payait une redevance annuelle de 100 sols à l'abbaye de Saint-Martin d'Autun (4), Chissey, Cussy, Anost, Moux, Blanco, etc. Comme le titre de seigneur de Chissey lui est presque toujours donné dans les actes pri-

(1) Arch. de la Côte-d'Or, B. 10578, c. 4 (Lettres patentes données à Bruges le 17 mars 1466, v. st.); B. 4873. — La Barre, t. II, 261, note.

(2) Mss. franç., 22241, 148. Cf. Baudiau, p. 511.

(3) Je ne puis que renvoyer à quelques textes plus importants: Arch. de la Côte-d'Or, Peincédé, XVIII, 818, 822. — Mss. franç., 22241, 144, 152 et *passim*. — Courtépée, *Description de Bourgogne, passim* (voy. à la table). — Baudiau, p. 510 et suiv. — *Mém. de la Soc. Eduenne*, t. XV, p. 75 et suiv.: *Etat militaire et féodal des bailliages d'Autun, Montcenis, Bourbon-Lancy et Semur en Brionnais*, nos 201 à 206.

(4) Bulliot, *Essai-histor. sur l'abbaye de Saint-Martin d'Autun*, t. II, p. 326. — Les trois autres cinquièmes appartenaient au duc. Nous reviendrons plus loin sur Roussillon.

vés et publics, on peut supposer qu'il venait là se reposer des affaires et de l'étiquette de la cour. On dit aussi qu'il bâtit, peu d'années avant sa mort, un magnifique château à Monceau-lès-Blain (1).

Le duc Philippe mourut à Bruges le 15 juin 1467, à neuf heures du soir, pleuré par ses peuples qui conservèrent longtemps la mémoire du doux et sage prince qui avait fait régner avec lui l'honneur, la justice et le bon ordre. Chaugy était alors auprès du bon maître qu'il servait depuis plus de vingt ans, dans l'intimité duquel il avait vécu, et qu'il avait tant aimé (2). Il lui rendit encore de bons offices « à l'heure du trespas » (3). Lesquels ? nous ne le savons pas. Les funérailles furent célébrées à Bruges avec une splendeur extraordinaire (4). Michel de Chaugy, premier maître d'hôtel, y marchait à la tête des officiers qui relevaient de son service, tous en longues robes de deuil, et il n'y a nul doute qu'il ne fût un des ordonnateurs de la cérémonie funèbre. L'année suivante, il faisait exécuter à Bruges, avec messire Olivier de la Marche et d'autres grands seigneurs de la cour, des travaux d'art pour « l'obsèque annuel de feu monseigneur le duc Philippe, dernier trespasé » (5).

(1) Baudiau, t. II, p. 512.

(2) Voy. l'acte du 11 octobre 1478, cité plus loin.

(3) Lettres patentes de Charles le Téméraire, datées du 1^{er} mars 1473 (v. st.), dans le Mss. franç., 22241, 160.

(4) Voy. surtout E. Long, *Les obsèques de Philippe le Bon*, dans les *Mém. de la commission des antiquités de la Côte-d'Or*, t. VII, p. 215.

(5) De Laborde, *Les Ducs de Bourgogne*, t. II, Preuves, p. 331. — La dépense monta à 657 livres.

Il appartient à l'histoire de dire comment Charles le Téméraire réussit à ruiner en dix ans l'œuvre de son père et la puissance bourguignonne. D'un orgueil immense, d'un égoïsme absolu, indocile à tous bons avis, un de ses défauts fut de ne savoir inspirer à ceux qui l'entouraient ni l'amour, ni même la confiance : personne n'était en sûreté, ni devant les colères, ni devant les caprices de ce prince violent, inégal et fantasque. Michel de Chaugy, accoutumé à la douce et débonnaire familiarité du bon duc Philippe, dut se sentir mal à l'aise, bien que Charles lui donnât quelques témoignages de sa faveur (1), et parût reconnaissant des services qu'il avait rendus à son père.

Il est probable du reste que Michel ne fut plus attaché à la cour, sous le duc Charles, par des liens aussi étroits, car je ne vois pas qu'on lui donne ni qu'il prenne désormais la qualité de maître d'hôtel. Mais il gardait toujours la charge de chambellan, peut-être plus honorifique que réelle, et faisait toujours partie du conseil ducal (2). Pendant les dernières années du duc Charles, il remplit l'emploi très important de *commis aux finances de Bourgogne*, qui mettait dans sa main une grande partie de la puissance publique.

Le conseil des finances de Dijon, investi d'attributions très étendues, était en Bourgogne la véritable

(1) Par des lettres patentes du 14 février 1473 (v. st.), données à Dijon, il lui remet tous les droits qu'il pouvait avoir à l'occasion d'une acquisition de 110 livres de rente faite sur Marguerite de Cussigny, dame d'Oyé. (Mss. franç., 22241, 152).

(2) La Barre, t. II, p. 265, 271, 274.

commission exécutive du pouvoir ducal, et l'intermédiaire entre le duc, toujours absent, et ses pays de Bourgogne. C'est ce que prouve une lettre missive écrite de Saint-Omer par Charles le Téméraire, le 23 juillet 1475, au sire de Neuchâtel, à Claude de Dinteville et à Michaud de Chaugy, président et membres du conseil des finances à Dijon (1). Le duc, qui vient d'être instruit, par leurs lettres datées de Dijon 3 juillet, du sort malheureux de ses armes, et de la défaite de ses troupes à Guipy où le maréchal de Bourgogne a été fait prisonnier le 20 juin 1475 (2), leur demande de plus amples informations sur cette affaire, et sur les pertes qui en ont été la suite. Il approuve la nomination provisoire du sire de Neuchâtel en qualité de maréchal, donne à ses conseillers des finances ses instructions pour la défense des principales places du côté de France et d'Allemagne, et leur demande d'envoyer en Lorraine les compagnies d'ordonnance et les gendarmes des deux Bourgognes qui ne seront pas absolument nécessaires à la défense du pays. Il annonce que son intention est de se rendre lui-même en Lorraine à la tête de son armée campée dans le Luxembourg, tandis que le roi d'Angleterre, qui est débarqué à Calais, s'avancera en France.

On saisit encore d'autres traces de l'action exer-

(1) Elle est imprimée dans Gingins La Sarra, *Dépêches des ambassadeurs milanais sur les campagnes de Charles le Hardi de 1474 à 1477*, t. I, p. 185, n° LXV.

(2) Voy. Gollut, *République Séquannoise*, nouv. édit, 1846, col. 1284 et 1285. — Le véritable vainqueur de cette journée fut Érard de Lespinasse, dit Béraud Dauphin.

cée par Chaugy sur les événements publics pendant les trois années tumultueuses qui précédèrent la mort de Charles le Téméraire. Il intervient aux États de Bourgogne assemblés pour voter un aide de 600.000 livres (1). Le 16 avril 1474, Pierre de Choisy, capitaine de Fouvans, s'engage envers Claude de Dinteville et Michel de Chaugy, « commis pour le fait du domaine et finances en Bourgogne », et envers J. Joard, chef du conseil, à garder fidèlement le château de Fouvans avec vingt hommes d'armes (2). Une autre pièce du 24 avril 1475, que nous reproduirons presque en entier, nous montre Dinteville et Chaugy délégués par le duc aux États de Franche-Comté pour y défendre les intérêts de leur maître.

Les gens des comptes de Monseigneur le duc de Bourgne à Dijon, à Regnault d'Aubenton, conseiller de nre dit seigneur et son receveur ou bailliage d'Auxois, salut. Nous vous mandons de par nre dit seigneur que des deniers de vre compte vous paieiez, baillez et délivrez, assavoir aud. maistre Jehan de la Grange la somme de douze frans, aud. maistre Jehan de Molesmes semblable somme de douze frans, aud. Oudot Le Lièvre la somme de six frans, et aud. Nicolas Courbeton la somme de seze gros pour ung voiaige par eulx fait à estre alé de ceste ville de Dijon au lieu de Dole devers Monseigneur le président de Bourgne, messires Claude d'Inteville et Michault de Chaugy, chevaliers, commis sur le fait des finances en Bourgne pour parler et communiquer avec les depputez des estaz du conté de Bourgne illecques assemblez le VI^e jour du présent mois d'avril, afin de par eulx fournir au receveur général de Bourgne ce qu'ilz devoient dud. ayde de termes passez, et pour asseurer ledit paiement pour le temps avenir, aussi pour veoir certai-

(1) Archives de la Côte-d'Or, Inv. Peincedé, II, 290.

(2) Peincedé, I, 837.

nes instructions obtenues par aucuns desd. députez, qui naguères ont esté par devers Monseigneur le duc. Et semblablement pour assister avec Monseigneur le mareschal de Bourgné et lesd. commis des finances pour parler aux nobles dud. conté de certaines matières touchant la garde et seurté des pays de par deçà, esquelles matières n'a esté rien conclud à lad. assemblée, obstant les nouvelles qui durant icelle survindrent de la prinse faicte par les Alemans des ville et chastel de Pontarlie, obstans lesquelles nouvelles mond. seigneur le mareschal et tous les nobles lors estans aud. Dole se partirent hastivement pour tirer vers led. Pontarlie, afin de pourveoir à la recouvrance d'iceulx ville et chastel, et semblablement se departirent tous les deputez desd. estas, pour retourner chacun en son lieu, par doubte des Alemans... Donné en la Chambre des comptes le XXIII^e jour d'avril l'an mil CCCC soixante quinze, après Pasques (1).

L'événement auquel on fait ici allusion est l'entreprise tentée sur Pontarlier à la fin du mois de mars par les gens de Berne et de Soleure. Ils surprirent la ville sans défense, et repoussèrent la noblesse de Bourgogne accourue à la hâte pour les assiéger, puis ils firent retraite en bon ordre. Mais ce n'était là qu'un très petit épisode dans la dramatique histoire de cet empire qui s'écroulait. Pen-

(1) Arch. de la Côte-d'Or, B. 11720, cote 3074 bis. — La Barre, t. II, 265, a sur ce sujet une note intéressante : « M^e Jean de la Grange, premier maître en la chambre des comptes de Dijon, et Jean de Molesmes furent à Dôle pour besongner avec Mons. le président de Bourgogne, Messire Deschanetz [Claude de Dinteville] et de Chissey [Michel de Chaugy], chevaliers, conseillers et chambellans de monseigneur, sur le fait de la levée de l'aide de 100.000 livres dernièrement accordées à mondit seigneur par les gens des trois États de Bourgogne, auquel lieu de Dôle les députés desdits États comparurent, et aussi aucuns officiers de Salins, et fut délibéré de lever les deniers dudit aide en autres manières que par gabelles ».

dant que le grand duc d'Occident s'en allait si vite à sa ruine, tué par son ambition effrénée et par la haine de tous, Michel de Chaugy, qui n'avait pas eu d'enfants de Laurette de Jaucourt, et qui, jusque-là attaché à la politique d'un souverain détesté, ne savait pas ce que serait pour lui le lendemain, pensait à faire son testament. Le duc, par un acte spécial, lui avait permis de disposer de ses biens à sa volonté pour le salut de son âme et en faveur de qui il lui plairait, même en ce qui pourrait être contraire à la coutume de Bourgogne (1). Dans son testament, du 30 septembre 1476, cette clause a pour nous un intérêt particulier : « Item je donne et lègue en l'église d'Ambierle où sont enterrés mes prédécesseurs une *table d'autel* pour mettre sur le grand autel d'icelle église dudict lieu d'Ambierle, laquelle table est à Beaune en l'hostel de Laurent Jacquelin, et veux qu'elle soit menée audict lieu d'Ambierle à mes despens (2) ». La clause suivante nous apprend que Michel réservait aussi à l'église d'Ambierle une « représentation de son dict sieur et père, de louton armoyé de ses armes ». Personne ne sait ce qu'est devenue cette statue, bas-relief ou plaque gravée en cuivre ; il n'en est pas question dans les actes qui, après la mort du donateur, réglèrent entre les héritiers le partage de ses biens.

Michel de Chaugy fit comme une sorte de second testament en 1478, si du moins on peut

(1) Mss. franç., 22241, 160.

(2) Mss. franç., 22241, 140. — Cf. le *Roan. illustré*, III^e série, p. 53.

donner ce nom à l'acte solennel par lequel il enrichit d'une fondation la Sainte-Chapelle du palais à Dijon. Il y avait fait bâtir à ses frais, probablement depuis que ses fonctions de commis aux finances de Bourgogne l'avaient fixé dans cette ville, une chapelle dédiée à son patron saint Michel, à la sixième travée du collatéral de droite, près de la porte du cloître. Le 11 octobre 1478, il y institue à perpétuité un chapelain qui célébrera chaque jour, à l'intention du fondateur, une messe suivie d'une autre *messe sèche* de *Requiem*, et d'un *De Profundis* pour le duc Philippe, son maître bien-aimé. Il déclare vouloir être inhumé dans la Sainte-Chapelle, et veut que chaque année, le jour de son anniversaire, les chanoines viennent chanter le psaume *Verba mea* autour de son tombeau. Le revenu annuel de la fondation était de 50 livres, dont une partie pour l'entretien de la chapelle de Saint-Michel (1).

Il faut revenir maintenant aux graves événements qui suivirent la mort du Téméraire, tué devant Nancy le 5 janvier 1477, non pas pour les raconter, mais simplement pour constater la part que Chaugy y a prise. Dès le premier février, le sire de Craon et Charles d'Amboise prenaient au nom de Louis XI possession du duché. Assurément les droits du roi sur les deux Bourgognes et surtout sur le duché étaient soutenables, bien que la princesse

(1) Mss. franç., 22241, 164. — D'Arbaumont, *Essai hist. sur la Sainte Chapelle de Dijon*, dans les *Mém. de la commission des antiquités de la Côte-d'Or*, t. VI, p. 63 à 184 (voy. pp. 89, 134, 135, ce qui regarde la chapelle de Saint-Michel). — Courtépée, t. II, 99 et suiv. — Paillot, p. 122.

Marie, dans une lettre écrite le 23 janvier à Michel de Chaugy et aux autres membres du conseil, y fit de fortes objections tirées des lois et de l'histoire (1). Cependant quand on voit Chaugy, qui servait les ducs depuis trente ans, et avait été par eux accablé de dons, de charges et d'honneurs, abandonner sa jeune souveraine, soutenir les prétentions de Louis XI de toute l'autorité que lui donnait le maniement des finances et de la politique, il est délicat d'apprécier les motifs qui inspirèrent le zèle de cet allié sur lequel le roi devait si peu compter. L'embarras devient plus grand, quand on sait que tout fut alors marchandage de consciences, que les gentilshommes et officiers du feu duc traitaient, chacun pour son compte, aux meilleures conditions possibles, que le bailli de Dijon, par exemple, stipulait, non seulement la conservation de son office, mais des dignités nouvelles. La conduite de Chaugy serait moins suspecte, si elle avait été plus désintéressée; malheureusement nous savons à peu près le prix auquel il mit sa soumission.

Il eut probablement une entrevue avec Louis XI à Thérrouane, le 10 août 1477, car on trouve, datées de ce jour là, des faveurs nombreuses. Le roi lui accorda la jouissance viagère de tous les revenus sans exception de la châtellenie de Roussillon (2), sur laquelle le duc Philippe lui avait déjà donné

(1) Dom Plancher, *Hist. de Bourg.*, t. IV, Preuves, p. CCCLXV.

(2) Peincedé, XVII, 364 ; XXII, 857 et 869. — Les lettres de donation furent enregistrées le 30 octobre 1477.

300 livres par an. Il le retint pour son conseiller et chambellan ordinaire et domestique (1) ; il le nomma un des deux chevaliers assistants aux parlements et grand conseil de Bourgogne qu'il venait d'instituer, avec des appointements de 1085 livres (2). Un peu plus tard encore, Michel de Chaugy ayant eu la fantaisie de racheter les trois cinquièmes de Roussillon autrefois aliénés ou engagés aux ducs par les seigneurs de cette terre, le roi lui accorda des lettres patentes conformes à sa requête (3), bien que le droit de retrait féodal fût ici assez douteux.

On peut dire, il est vrai, pour excuser la défection de Chaugy à la cause de ses maîtres et bienfaiteurs, qu'il n'avait pas attendu les faveurs royales pour entrer dans les vues de Louis XI et se convertir à la politique d'annexion. Dès le mois de juillet, on voit Michel de Chaugy et ses collègues du conseil de Bourgogne en correspondance avec le roi ; ils l'informent de l'émeute arrivée à Dijon et de l'assassinat du président Joard (4). Louis XI

(1) Peincedé, XXII, 850 ; XXIX, 634, etc.

(2) Peincedé, XXII, 850. — Paillot, p. 122, etc. — Voyez les lettres d'institution de ces deux corps dans dom Plancher, t. IV, Preuves, pp. CCCLXXII et CCCLXXIV. — Selon Paillot, Michel de Chaugy n'aurait pu exercer sa charge qu'à la chambre du conseil, les troubles ayant fait différer quelque temps l'établissement réel du nouveau parlement.

(3) Bibl. nat., Manuscrits, fonds français, 3887, fo 208. — Baudiau, II, 512. — Arch. de la Côte-d'Or, Inv. Peincedé, II, 319. — Sur ce retrait de la seigneurie de Roussillon, voy. Dom Plancher, II, 153, et Courtépée, II, 583. — Les lettres patentes de Louis XI paraissent n'avoir pas reçu leur exécution, par suite de la mort de Michel de Chaugy.

(4) *Analecta Divionensia. Correspondance de la mairie de Dijon*, t. I^{er}, p. 212, et Introduction, p. LXXXIX.

avait une telle confiance en ce nouveau serviteur, qu'il le chargea, avec l'évêque de Langres, de rechercher exactement aux archives de Dijon les titres et chartes qui pourraient servir à appuyer ses droits sur les domaines de Bourgogne (1).

Le pays s'agita pendant deux ans, mais la conquête ou la soumission étaient achevées quand Louis XI entra à Dijon, au mois de juillet 1479. Michel de Chaugy intervint encore, le 3 octobre suivant, dans un traité où il prenait sa qualité de conseiller et chambellan du roi (2) ; mais il mourut cette année là même, ou dans les premiers mois de 1480.

Ce qu'a valu — tout mis en balance — cette vie d'un des grands officiers de la cour de Bourgogne, le lecteur en jugera.

Les pérégrinations, en 1562, des reliques de la collégiale de Saint-Just de Lyon, à travers le Lyonnais, le Forez et l'Auvergne pour les soustraire au pillage des protestants. — Communication de M. Richard.

M. Richard donne lecture du mémoire suivant.

« Au moment où ce qui reste de l'ancien cloître de la Primatiale de Saint-Jean va disparaître totalement sous la pioche des démolisseurs pour l'élargissement de la rue de la Bombarde et de la rue Tramassac, il ne sera peut-être pas sans intérêt de rappeler un épisode peu connu des guerres de religion à Lyon.

Lors de la prise de cette ville par les protestants,

(1) Invent. Peincedé, XXII, 855.

(2) Peincedé, XXIX, 694.

ceux-ci furent en effet retenus pendant un jour devant ces murailles. L'obéancier de la collégiale de Saint-Just profitant de ce délai put sauver la plus grande partie des reliquaires de son église.

Nous avons eu la bonne fortune de découvrir aux archives départementales du Rhône, une pièce qui relate ce fait (1); elle est présentée sous forme de compte des frais que l'obéancier réclame au chapitre pour en être remboursé. La voici :

Fraiȝ faictȝ par François Pupier, obéancier de Saint-Just de Lyon, pour la salvation et conservation de certains reliquaires de ladicte église, desquelȝ il se seroit chargé par ses recepissés et par ordonnance du chapitre d'icelle église et ce au mois d'apvril mil cinq cens soixante deux après Pasches, desquelȝ fraiȝ ledict Pupier demande estre remboursé.

Et premièrement pour avoir faict conduire lesdicts reliquaires à Corzieu et de Corzieu à Montrotier, tant aux bouviers que aux personnes qui les accompagnoient dix livres tournois pour ce. x

Item environ la mimay audict an mil cinq cens soixante deux, ledict Pupier auroit esté adverty par ses parentz qui sont des principaulx de la religion nouvelle pour le baron des Adretz qui lhors commandoit en la ville de Lyon vouloir envoyer prendre au corps ledict Pupier par le prévost des marchesaulx pour le contraindre à rendre lesdicts reliquaires et mandèrent lesdicts parentz dudict Pupier à icelluy Pupier que si ledict baron des Adretz le tenoit il le feroit pendre parce qu'il disoit que ledict Pupier auroit desrobé lesdicts reliquaires de combien que lesdicts parentz dudict Pupier l'exhortassent à rendre lesdicts reliquaires ce que icelluy Pupier eust peu faire et le faisant en fusse demeuré quicte et néanmoins ledict Pupier pour le zèle qu'il avoit à la conservation des-

(1) Cette pièce a été commentée par M. Niepce (*Archéologie lyonnaise*, page 63); cet auteur a eu le tort de ne pas publier ce document, inédit à ce que nous croyons.

dicts reliquaires et à l'église n'auroit voulu rendre lesdicts reliquaires ains (*mais*) se seroit resoulu de les-sauver et partant dez le quinzième de may audict an soixante deux auroit abandonné sadicte maison de Montrotier et auroit conduit et fait conduire lesdicts reliquaires la pluspart de nuit et le plus secretement qu'il luy estoit possible avec grand peine et grand dangier de sa vie et à petites journées et à grandz fraiz, premièrement à Montbrison et là parce que l'on disoit que les gens de la religion nouvelle y debvoient venir au Puy en Auvergne et pareillement parce que le bruit fust que lesdictes gentz de la religion nouvelle debvoient venir au Puy en ung cheard prez de Clarmont en Auvergne duquel lieu finablement quand l'armée conduite par les seigneurs grand prieur d'Auvergne, de Saint-Chamond et Hautefeuille seroient venus en ce pays de Lyonnois et Forestz ledict Pupier qui ne pouvoit plus porter la despense auroit ramené lesdicts reliquaires avec autant de fraiz, dangiers de sa personne et peine que auparavant et iceulx reliquaires auroit redmit au lieu de Chazelles¹ et dans la maison paternelle dudict Pupier, que fut environ la my septembre audict an mil cinq cens soixante deux. Ainsi ledict Pupier depuys ledict jour quinzième may jusques audict jour quinzième septembre auroit tousjours esté absent de sa maison et auroit vacqué à mener ramener de lieu en aultre garder et conserver lesdicts reliquaires sans ce que ledict Pupier eusse aultre chose à faire que de pourvoir à la garde et seureté desdicts reliquaires aussi auroit vacqué l'espace de quatre mois entiers devant lequel temps ledict Pupier auroit tousjours logé par les hostelleries luy troisieme à cheval et ung homme de pied et auroit despendu ordinairement par chascun jour scavoir est la somme de quatre livres tournois ainsi en quatre mois quatre centz quatre vingtz livres tournois pour ce cy iiijcc iiijxx

Item ledict Pupier durant ledict temps de quatre mois auroit enduré une grandissime peine et sollicitude pour mettre lesdicts reliquaires en lieu seur et auroit exposé sa personne à une infinité de dangier partant demande pour ses vacations à ce que ledict chapitre verra estre raisonnable mesmes que ledict Pupier n'estoit tenu de soy travailler tant extraordinairement.

Item pour avoir fait conduire lesdicts reliquaires de lieu à aultre tant à beufz que à muletz et pour avoir loué plusieurs personnes pour les acompagner avec ledict Pupier pour la seureté d'iceulx ledict Pupier auroit frayé (*dépense*) pour le moins cent livres pour ce. c

Item et d'autant que ledict Pupier eust esté prins et appréhendé par les gentz de la religion nouvelle il eusse esté contrainct de rendre lesdicts reliquaires, icelluy Pupier pour à ce obvier auroit abandonné sadicte maison de Montrotier comme dict a esté ce que aiant fait une bande desdicts gentz de la religion nouvelle quand leur camp alla à Montbrison en haine de ce que ledict Pupier auroit sauvé lesdicts reliquaires seroit allée en ladicte maison et icelle auroit pillé et saccagé et fait de dommage audict Pupier en ses bledz, vins, foins, avoines, lardz et aultres provisions et encores en ses aultres meubles pour plus de cinq cens livres tournois lequel saccaigement ledict Pupier n'eust souffert s'il n'eust esté chargé desdicts reliquaires parce que au moien de ses parentz qui sont des principaulx de la religion nouvelle il eust peu temporiser en sadicte maison de Montrotier mais en haine de ce que ledict Pupier avoit emmené lesdictes reliques sadicte maison fut saccagée ainsi est raisonnable que le chapitre luy reface ses dommaiges et dommaiges lequel ledict Pupier estime à tout le moins à cinq cens livres tournois pour ce cy. v c

Item et mesmement lesdicts gens de la religion nouvelle auroient emené ung coffre à bahut de ladicte maison de Montrotier dans lequel estoient plusieurs papiers d'importance appartenantz audict Pupier et entre aultres les papiers et les comptes de la corroierie (*courrier*) de ladicte église que ledict Pupier auroit administré au moien de laquelle perte ledict Pupier n'auroit peu rendre sesdicts comptes et auroit esté contrainct en accorder avecques messires à cens livres tournois combien que si il eusse eut sesdicts papiers il prétend qu'il luy eut esté plus tost deub que aultrement à quoy prie ledict Pupier Messires qu'ils y aient égard.

Et à ce que messieurs du chapitre ne treuvent estranges les présentes que dessus ilz doibvent considérer que toutes

les églises de Lyon ont perdu leurs reliquaires irrécupérablement ne se trouvant personne qui voulsissent se mettre au dangier qu'a fait ledict Pupier. Et que tout ce que messires auront de leursdicts reliquaires deducts les présentes que dessus et leur sera autant de gaigné.

A la suite de cette requête vient la décision du chapitre que voici :

Lundy dix neufviesme du mois de febvrier l'an mil cinq cens soixante quatre.

Chappitre ordinaire de l'église collégiale et secullière de Saint-Just de Lion jour lieu et heure accoustumé estre tenu auquel ont assisté vénérables messires François Pupier, vén. Anthoine de Belière secrestain, Pierre Palerne maistre du cueur, Jehan Laurencin, Benoist de Rocheffort, Michel Gauteret, Marcellin Fournel, Jacques Duvergier et Pierre Bochu, chanoines de ladicte église cappitullans.

Comme ledict sieur Pupier obéancier eusse remonstré que l'année soixante deux dernière s'estant chargé par ordonnance du chapitre de céans et soubz son recepissé de certains reliquaires de l'église de céans plus aplain mentionnés par sondict recepissé pour iceulx reliquaires conduire en lieu de seurté ramener et garder il auroit vacqué pendant l'espace de quatre mois exposant sa personne à une infinité de dangiers et auroit faict de grands fraiz pour lesquels et pour ses peines et vacations ledict sieur Pupier demande luy estre payée la somme de mil livres et plus par certains comptes que il auroit présenté à messires du chapitre de céans et que mesdicts sieurs du chapitre eussent prié ledict sieur Pupier attendu la poureté de leur église de soy vouloir contenter pour les fraiz qu'il prétendoit avoir faictz pour la salvation garde et tuition desdicts reliquaires de la somme de deux centz cinquante livres tournois laquelle somme mesdicts sieurs du chapitre luy accorderoient volentiers à rabbattre et déduire icelle somme sur les plus clairs et liquides deniers que ledict sieur Pupier obéancier susdict pouvoit debvoir au chapitre de céans et que moiennant ce icelluy sieur Pupier eust à remettre céans lesdicts reliquaires dont il se seroit chargé. Ce

que auroit esté accepté par ledict sieur Pupier obéancier susdict moiennant et toutesfois et à la charge que mesdicts sieurs du chapitre pour toutes et chascunes les pensions livraisons anniversaires et autres fondations annuelles et perpétuelles que ledict sieur Pupier tant en son nom que comme héritier médiat ou immédiat de feuz messieurs François et ✓ Charles Pupier, Anthoine Porret, Pierre et Anthoine Pupier ses oncles debvroit à mesdicts sieurs du chapitre et pour lesquelles pensions livraisons anniversaires et aultres fondations certaine grange appelée de la Pomerée naguère appartenant audict sieur Pupier seroit obligée et hypothéquée à mesdicts sieurs du chapitre, iceulx dicts sieurs eussent à eulx adressés contre messires les recteurs de l'Hostel-Dieu de cette ville de Lyon comme tenementiers de ladicte grange de la Pomerée pour avoir payement desdictes pensions, livraisons, anniversaires et aultres fondations et arrérages d'icelles sans ce que par cy après ils peussent s'en adresser audict sieur Pupier obéancier susdict. Ce qui pareillement auroit esté accepté par mesdicts sieurs du chapitre à la charge toutesfois que icelluy sieur Pupier seroit tenu fournir tous les fraiz qu'il conviendroît à mesdicts sieurs et pour contraindre par justice lesdicts sieurs recteurs de l'Hostel-Dieu à reconnoistre de nouveau lesdictes pensions et payer les arrérages et que mesdicts sieurs ne seroient tenus que a prester leur nom ce qui auroit aussi esté accepté par ledict sieur Pupier. Or est-il ainsi que par devant le notaire royal et scribe et secretaire dudict chapitre de Saint-Just soussigné en présence des témoins après nommés personnellement establys les susdicts sieurs cappitullans.

Establys les susdicts sieurs chappitullans non point pour nous mes pour nous bien aymés et féals amys et avec nous etans Parisot clerc demeurant à Lyon pour lesquels est faisantz et representans le chapitre de ladicte église collégiale et séculière de Saint Just de Lyon pour eulx et leurs successeurs d'une part et ledict sieur Pupier obéancier susdict pour luy et en son nom d'aultres lesquelles parties scachant de leur bon gré etc. (*sic*), ont faict entre elles les paches et conventions, accordz, promesses et quictances que s'ensui-vent.

Premièrement que lesdicts sieurs capitulans faisans et representans le chapitre de ladicte église ont accordé comme par ces présentes ilz accordent audict sieur Pupier obéansier susdict la somme de deux centz cinquante livres tournois pour tous et chascuns les fraiz que iceluy sieur Pupier auroit faict pour salvation, garde et tuition desdicts reliquaires et pour tout ce que ledict sieur Pupier pouvoit pretendre luy en estre deub à prendre ladicte somme de deux centz cinquante livres tournois par ledict sieur Pupier icelle déduire et rabattre sur les plus clairs deniers que icelluy sieur Pupier pourroit debvoir audict chapitre et laquelle somme de deux centz cinquante livres tournois lesdicts sieurs capitulans ont promis et promettent entrer et allouer audict sieur Pupier sur lesdicts plus clairs deniers que icelluy Pupier pourroit debvoir audict chapitre.

Item lesdicts sieurs capitulantz faisantz et representantz le chapitre que dessus ont promis et accordent audict sieur Pupier que pour toutes et chascunes les pensions, livraisons, anniversaires et aultres fondations deues par ledict sieur Pupier tant en son nom que comme heritier susdict desdicts feuz Porret et Pupier ses oncles et pour lesquelles ladicte grange de la Pomerée seroit hypothéquée envers mesdicts sieurs mesdicts; sieurs s'en adresseront et seront tenus s'en adresser à mesdicts sieurs les recteurs de l'aumosne générale tenementiers de ladicte grange de la Pomerée sans qu'ilz s'en puissent adresser audict sieur Pupier lequel sera tenu de fournir tous les fraiz qu'il conviendra faire pour contraindre par justice lesdicts recteurs de l'hospital à reconnoistre de nouveau lesdictes pensions, livraisons, anniversaires et aultres fondations de laquelle reconnoissance desdicts recteurs de l'hostel-Dieu advenir lesdicts sieurs capitulans dès cette heure comme pour lhors ont deschargés et par ces présentes deschargent et quictent ledict sieur Pupier de toutes et chascunes lesdictes pensions, livraisons, anniversaires et aultres fondations qui seront recogneues par lesdicts recteurs de l'hostel-Dieu au prouffict dudict chapitre.

Item ledict sieur Pupier moiennant les choses susdictes a quicté et quicte lesdicts capitulantz de tout et en quoy ils luy pourroient estre tenus pour la garde salvation et tuition

desdicts reliquaires et lesquels reliquaires icelluy Pupier a promis et promet rendre et remettre céans au premier jour en luy rendant par mesdicts sieurs son recepissé et les deschargeant souffisamment de plus a promis et promet ledict Pupier pour tous les fraiz qu'il conviendra faire pour contraindre par justice lesdicts recteurs de l'hostel-Dieu à reconnoistre de nouveau lesdictes pensions, livraisons, anniversaires et aultres fondations.

(Archives du Rhône, fonds de Saint-Just, liasse 7, cartons 2 et 2 bis.

Que les reliquaires sauvés aient contenu leurs reliques, le document ne le dit qu'une fois, mais en spécifiant bien que la maison du chanoine Pupier à Montrotier fut saccagée en haine de ce qu'il avait emmené les reliques, ce qui prouve que là, comme ailleurs, les protestants en voulaient plutôt aux reliques qu'aux reliquaires.

En comparant les divers inventaires des reliques de la collégiale et entre autres celui de 1540 avec celui de 1572, on peut en partie reconstituer la liste des reliquaires échappés au désastre. De ce nombre étaient : 1° la rose d'or donnée par le pape Innocent IV, elle était garnie de onze feuilles d'or avec une pierre au milieu ; elle ne fut perdue qu'en 1793.

2° Le chef de saint Just garni d'une couronne d'or, celle-ci est mentionnée comme ayant été perdue depuis, lors de l'inventaire de 1572. Le crâne de saint Just est encore conservé dans cette paroisse.

3° Une châsse en or massif, donnée par le roi Louis XI. Ce reliquaire fut vendu peu après par le chapitre, d'après M. Niepce (1), pour se créer quel-

(1) Ouvrage cité, page 68.

ques ressources. En effet, il ne figure pas aux inventaires postérieurs.

Il devait y avoir d'autres reliquaires que nous ne pouvons pas mentionner avec certitude, mais que l'on retrouve plus tard. Il est probable aussi que le sieur Pupier sauva les ornements et vases sacrés que l'on retrouve en grand nombre dans l'inventaire suivant.

Bien entendu, les corps entiers de saint Just, de saint Antioche, de saint Elpide, de saint Patient, de saint Lupicin, de saint Étienne, de saint Arige, de saint Rémi, etc., tous évêques de Lyon, enfermés dans de riches tombeaux, ainsi que d'autres reliques insignes, au nombre de plus de 40, que le catalogue le plus ancien et le plus détaillé, celui de 1240, mentionne tout au long, avaient été profanés et perdus irrémédiablement.

Ce parent de la religion nouvelle qui renseignait si bien l'obéancier était Antoine Pupier, bourgeois et citoyen de Lyon, qui dressa lui-même l'inventaire, pour le compte du baron des Adrets, de ce qui restait à Saint-Just.

Le bailliage de Forez en 1665. — Communication de M. H. Matagrin.

M. E. Brassart donne lecture, en l'absence de M. Matagrin, de la note suivante.

En 1665, les habitants de Saint-Barthélemy-Lestra étant en procès avec Jacques du Rosier, écuyer, firent constater par acte, reçu M^e Ponthus notaire

à Saint-Laurent-de-Chamousset, leurs doléances au sujet de la parenté qui unissait leur adversaire ou ses parents avec la presque totalité de Messieurs les officiers de la sénéchaussée de Saint-Étienne et Roanne, bailliage de Forez, exercés à Montbrison.

Ils exposaient donc à ces magistrats que :

M^{re} Arnoux du Rosier, doyen des conseillers au bailliage, et M^{re} François du Rosier, sieur de Taix (1), lieutenant particulier en l'élection, étaient ses oncles paternels et le dernier avait épousé la sœur de M^{re} Jacques Pouderoux, lieutenant général, et de M^{re} Pouderoux, conseiller au bailliage.

M^{res} Vital Chappuis, lieutenant criminel, Pierre Chappuis, lieutenant particulier, assesseur criminel, et Chappuis de la Goutte, conseiller, étaient ses cousins.

M^{re} Boyer, conseiller, avait épousé la sœur de M^{re} Vital Chappuis et se trouvait donc cousin-germain par alliance de M^{re} du Rosier.

Enfin, la femme de M^{re} Vital Chappuis avait deux sœurs mariées, l'une avec M^{re} Ramey et l'autre avec M^{re} Guingard, tous deux conseillers.

Ruines du château de Rochebaron. — Don de M. l'abbé Prajoux.

M. l'abbé Prajoux offre à la bibliothèque de la Diana quatre photographies des ruines du château

(1) Taix, *alias* Thaix, *alias* Tet, commune de Virignieu (Loire). E. B.

de Rochebaron. Il a bien voulu y joindre une note descriptive.

La séance est levée.

Le Président,
Vicomte DE MEAUX.

Le membre faisant fonction de secrétaire,
Eleuthère BRASSART.

ANNEXE N° I
COMPTE DE GESTION DE L'EXERCICE 1896.
BUDGET ORDINAIRE.

Recettes.

	Recettes prévues au budget	Recettes à effectuer après vérification	Recettes effectuées	Restes à recouvrer
1. Cotisations à 30 f.	4470 »	4230 »	4170 »	60 »
2. Cotisations à 15 f.	1650 »	1590 »	1545 »	45 »
3. Subvention de la ville de Montbrison	200 »	200 »	200 »	» »
4. Vente de publica- tions éditées par la Société.....	10 »	16 »	16 »	» »
Total.....	6330 »	6036 »	5931 »	105 »

Dépenses.

	Dépenses prévues au budget	Dépenses à effectuer après vérification	Dépenses effectuées	Restes à payer
1. Traitement du bi- bliothécaire.....	1200 »	1200 »	1200 »	» »
2. Frais de bureau, ports d'imprimés.	500 »	392 30	392 30	» »
3. Entretien de la salle et de ses an- nexes.....	100 »	98 80	98 80	» »
4. Chauffage.....	100 »	63 20	63 20	» »
5. Indemnité au con- cierge.....	120 »	120 »	120 »	» »
6. Impressions diver- ses.....	3000 »	3000 »	2352 15	647 85
7. Achat de livres, abonnements, re- liures.....	350 »	350 »	350 »	» »
8. Fouilles et mou- lages.....	200 »	32 90	32 90	» »
9 Frais d'encaisse- ment...	150 »	135 30	135 30	» »
10 Achat de jetons..	300 »	» »	» »	» »
11 Imprévu.....	310 »	57 50	57 50	» »
Total.....	6330 »	5450 »	4802 15	647 85

BALANCE

Recettes effectuées.....	5.931 »
Dépenses effectuées.....	4.802 15
Excédent de recettes.....	1.128 85

BUDGET ADDITIONNEL.

Recettes.

	Recettes prévues au budget	Recettes à effectuer après vérification	Recettes effectuées	Restes à recouvrer
1 Excédant de recettes de l'exercice 1895	2587 70	3587 70	3587 70	» »
2. Restes à recouvrer sur cotisations arriérées.....	285 »	285 »	240 »	45 »
3. Restes à recouvrer sur vente de publications	115 »	115 »	» »	115 »
4. Intérêts des fonds en dépôt	10 »	45 »	45 »	» »
Total.....	3997 70	4032 70	3872 70	160 »

Dépenses.

	Dépenses prévues au budget	Dépenses à effectuer après vérification	Dépenses effectuées	Restes à payer
1. Restes à payer : frais de bureau...	144 55	144 55	88 50	56 05
2. Impressions.....	915 »	912 66	912 65	» »
3. Solde de la souscription pour Châtelneuf	30 »	30 »	» »	30 »
4. Etablissement d'une porte à la salle d'archives.....	45 »	45 »	45 »	» »
5. Entretien de la salle.....	50 »	51 25	51 25	» »
6. Réparations aux murs de la Diana.	360 25	173 »	173 »	» »
7. Achat de livres, abonnements, reliures.....	400 »	301 20	301 20	» »
8. Indemnité supplémentaire au bibliothécaire	300 »	300 »	300 »	» »
9. Impressions.....	1000 »	1654 30	1000 »	654 30
10. Imprévu.....	752 90	» »	» »	» »
Total.....	3997 70	3611 95	2871 60	740 35

BALANCE

Recettes effectuées	3.872 70
Dépenses effectuées	2.871 60
Excédant de recettes.....	1.001 10

Résultats généraux de l'exercice 1896.

Recettes du budget ordinaire....	5.931 »	}	9.803 70
Recettes du budget additionnel..	3.872 70		
Dépenses du budget ordinaire..	4.802 15	}	7.673 75
Dépenses du budget additionnel..	2.871 60		
Excédant de recettes à porter au budget additionnel de 1897.....			2.129 95

ANNEXE N° II.

BUDGET ADDITIONNEL DE 1897.

Recettes.

1. Excédant de recettes de l'exercice 1896.....	2.129 95
2. Restes à recouvrer sur cotisations arriérées...	150 »
3. id. sur vente de publications..	115 »
4. Intérêts des fonds en dépôt.....	10 »
TOTAL.....	2.404 95

Dépenses.

1. Frais de bureau.....(restes à payer de 1896)	56 05
2. Impressions(id.)	1.302 15
3. Solde de la souscription pour Châtelneuf.....(id.)	30 »
4. Indemnité supplémentaire au bibliothécaire...	300 »
5. Imprévu.....	716 75
TOTAL.....	2.404 95

ANNEXE N° III.
BUDGET ORDINAIRE DE 1898.

Recettes.

1. Cotisations à 30 francs.....	4.260 »
2. Cotisations à 15 francs.....	1.605 »
3. Subvention de la ville de Montbrison.....	200 »
4. Vente de publications éditées par la Société...	10 »
TOTAL.....	6.075 »

Dépenses.

1. Traitement du bibliothécaire.....	1.200 »
2. Frais de bureau, ports d'imprimés	400 »
3. Entretien de la salle.....	100 »
4. Chauffage	100 »
5. Indemnité au concierge	120 »
6. Impressions.....	3.000 »
7. Achats de livres, abonnements, reliures.....	450 »
8. Fouilles et moulages.....	200 »
9. Frais d'encaissement	150 »
10. Achat de jetons.....	200 »
11. Imprévu	155 »
TOTAL.....	6.075 »

II.

QUELQUES DOCUMENTS SUR LA PREMIÈRE GUERRE RELIGIEUSE EN FOREZ, 1562,

RECUEILLIS PAR LE MARQUIS D'ALBON:

PROCES CONTRE JEHAN FILZ DE FEU JEHAN DE ROYN, POUR
QUELQUE ILLICITE PILLAGE ET LARRECIN PAR LUY FAICT
DERNIEREMENT A LA PRISE DE LA VILLE DE MONTERISON EN
FORESTZ A ESTE MIS AU COLLIER TROIS HEURES ET BANNY
PERPETUELLEMENT, 1^{re} D'Aoust 1562 (1).

*Le procès criminel fait et forme par devant nous tres honores
seigneurs Syndiques Juges des causes criminelles de ceste cite
a l'instance et prosecution du seigneur lieutenant es dite
cause instant contre Jehan fils de feu Jehan de Rouin de Mo-
lans frontiere de Normandie.*

Lequel, estant constitue prisonier, a volontairement confesse
que, huit jours au paravant la prise de la ville de Montbrison
en Forestz, il cacha en certain estable de la mayson d'un qui
avoit este au paravant son maistre, par le commandement
d'une sienne sœur, une croys, une platine, ung calice et une
custodie d'argent qui avoynt este baillies en garde a lad.
femme par sond. frere qui avoyt charge de retirer telz meu-
bles d'esglise pour l'evesque de Gap (2). Et ce pour eviter que
lesd. choses ne fussent prises par les ennemys. Estimant les
avoir par ce moyen mis en lieu seur et hors de tout dangier.

(1) Archives de Genève. Procès criminel n° 1057.

(2) Il est à noter que l'évêque de Gap n'est autre que Ga-
briel de Clermont (1527-1571) lequel avait embrassé la réforme
et sur lequel on peut voir *Gallia Christiana*, I, p. 469, et Al-
banès, *Gallia Christiana novissima*, col. 516-517.

se confiant en la preudhomie et loyaulte dud. Jehan. Et advenant le jour de la prise de lad. ville apres que pour sauver sa vie il se fut rendu a certain seigneur nomme en son proces avec lequel il avoyt quelque cognoissance. Estans quelques uns des souldars de la compagnie dud. seigneur entrez en propos avec luy comment ilz porroient trover quelque tresor et bon butin. Iceluy Jehan comme deloyal contrevenant a son devoir, sans estre aucunement contrainct ains de son propre mouvement leur dit et declaira quil en savoit bien un en la susd. mayson que lui mesmes y avoit cache. Ce questant declaire par lesditz souldars et confirme par ledit Jehan audit seigneur il les mena tous à environ neuf heures de nuit en la mayson de sond. maistre et alendroit ou il avoyt cache lesdits choses desquelles ilz prindrent seulement une partie assavoir la croys et la platine d'argent. Lesquelles choses ayans mises en pièces, ilz se partirent entre eux et luy en firent part et portion pource qu'il le leur avoyt revele; de laquelle il a este trove saysy l'apportant en ceste cite. Et davantage lesd. soldars ayans aussy pris le drap de soye de certaine chappe, icelluy Jehan print paraillement de la toille verte dont elle estoit doublée de laquelle il s'est accoustré comme on le voyt presentement.

Et comme plus a plein est contenu en son proces.

Responces de Jehan filz de feu Jehan de Royn de Molans pais confrontant la Normandie faictes es mains de monsieur le lieutenant, ce 4 d'aoust 1562.

Lequel apres avoir preste serment de respondre la verite.

Interroge depuis quant il est detenus et la cause pourquoy. Respond quil est detenus depuis na guere parce que lon pensoit que il fust espion.

Interroge de quel art il est. Respond quil est escarcellier.

Interroge quil est venu fere en ceste cite. Respond quil est venu tant pour ouyr les presches pour estre instruit en la parolle de Dieu, que pour y trouver maistre.

Interroge sil est point marie. Respond que non.

Interroge dont il vient. Respond quil vient du pays de Forest ou il demorait avecq ung maistre escarcellier et bour-

sier, auquel il fust oste toute sa marchandise, et sacage tellement quil navoit moyen de plus lentretenir.

Interroge sil a pas este trouve saisi de largenterie qui a luy a este trouve asse (*avoir*). Respond que ouy.

Interroge de qui il a heu lad. argenterie ou de despuis quant et quil le nomme. Respond quil a heu dud. argenteur a la prise de Montbrison et le trouverent luy et deux aultres soudardz cache et fouille dans terre en ung estable et layant trouve le se partirent et eust a sa part ce qui lui a este trouve.

Interroge sil estoit soudard aud. lieu. Respond que non.

Interroge sil estoit demorant aud. Montbrison et avecq qui. Respond quil demoroit avecq ung secretaire de la Roynne qui sen alloit pour persecuter les evangelistes, et estoit du coste des papistes, et demora avecq ung maistre aguilletier, daultant que voullant sortir de la ville il fust empesche.

Interroge quil declare comment il a heu led. argent. Respond que sondict maistre le secretaire de la Roynne se partant de la ville pour trouver les evangelistes il baillast en garde aud. Jehan et a une femme nommee la dame lenquestuse soyent asse (*avoir*) lesd. platine, une croix, ung calice, une coustode dargent pour garder si les ennemys venoyent et lesquelles choses ils cacherent dans la terre un estable et advenant que la ville est passee du coste des evangelistes certains soudardz le contregnent a le manifester mettant la main a lespee et la luy presentant ce quil fist et estans en nombre de quatre se partirent lad. argenterie et en heust a sa part ce que luy a este trouve.

Interroge à qui il en delivra le reste. Respond quil est demore cache en lad. estable de lenquesteur Poiner ou il y a ung calice, une custode dargent encontre une muralle dud. estable asc. la custode en ung corps destable et le calice en ung aultre lieu.

Interroge qui lavoit baille a son maistre. Respond quilz avoyent estes baillies de la part de levesque de Gast (*sic*) a son maistre qui avoit charge de les retirer.

Interroge si est pas vray que les evangelistes estans entrez

en lad. ville il se mist pas de leur coste et sil pilla pas ce quil scavoit et qui ly encor estoit baille en garde, de mesme ladicte argenterie. Respond que ouy et revelast esd. troyz soudardz led. buttin dont il eust sa part.

Interroge qui luy a baille la bourse. Dict quelle estoit en ung petit guesson de cuyvre ou il y avoit des petis os et reliques et une petite botelle de cuyvre.

Interroge qui eust led. petit esclin. Respond quil le laissa la ou il trouva lad. bourse.

Interroge dont il a heu langellot qui luy a este trouve dans la bourse. Respond quil a heu largent de ses gages et la tousiours garde depuis la mort du roy Henry.

Interroge si estant interroge quel il estoit il n'a pas respondu quil est estoit soudard. Respond que ouy combien que a la verite il nestoit point soudard mais serviteur comme cy dessus a dict.

Responces de Jehan filz feu Jehan de Royn de Meulans neuf ou dix lieues de là en Normandie, es frontieres, le 5^e daoust 1562.

Aiant jure et interroge pour quoy il est detenu, respond que cest pour ce qu'il a este trouve saisy de quelque relique quil eut de la dernière prise faicte a Montbrison, et y servoit le secretaire de la royne aud. Montbrison il y a environ quatre ans, suyvant la Cour jusques des un an en ça quil revint, et que sond. maistre sen alla en Auvergne, il se mit au service de certain aiguilletier, et il fust pris par les ennemis qui le vouloient faire mourir jusques il leur eut revele quelque chose et lors il leur enseigna une croix couverte d'argent le dedans de boes et une platine, et cela estoit dans la terre ou lui mesme l'avoit cache.

Interroge qui ly avoit baille respond que estoit son maistre monsieur de la Forest (1) qui lavoit laissé à son logis, qui

(1) Monsieur de la Forest doit être identifié avec monsieur Paparin, seigneur de Forests (Et. du Tronchet, *Lettre* 219). Le prieur de Savignieu était également Paparin, doyen de Notre-Dame de Montbrison, peut-être Pierre qui devint évêque de Gap le 13 août 1572.

avoit charge dune eglise appelle Savigneu pour levesque de Gap, auquel il envoioit a Paris, et le mellieur y est encore, ascavoir ung calice, une custode, et d'aultres choses et de la vaiselle, et ne leur voulut enseigne, et le calice est en lestable et son maistre avoit laisse la croix a une siene seur madame lenqueteuse Poincte (1).

Et son maistre le lascia la et ne le voulut suyvre parce quil alloit avec les papistes et ly se mit avec ung aiguilletier fidele et led. ennemys estans entrez le vouloient tuer pour ce quil estoit arme, sa foy le sauva, et se mit à genoulx devant M. le baron des Adres, et demouroit led. aguilletier en bas de la maison de son maistre, et vint ung assaut huict jours avant que la ville fust prise et madame ly dict quil l'alla serrer ce quil fit et serra ce qui y est, ascavoir la platine, la croix pres dune muraille dans lestable, et le calice en ce mesme estable pres d'une aultre muraille.

Interroge qui le scait avec ly. Respond personne quelle.

Interroge pourquoy il ne prit le reste ; respond pour ce quil nen vouloit pas prendre et cela veut rendre a son maistre mays de peur de perdre la vie il le revela, le reste estoit pour son maistre, et livra le moindre a celle fin de sauver le reste a son maistre et de peur de se trouver infame envers son maistre, et apporta cecy pour apprendre ung mestier.

Interroge sil estoit pas arme a Montbrison comme les

(1) Le véritable nom de l'enquêteur doit être Poinet. Cf. arrêt du 18 mars 1559 (v. style) « Entre messires Jehan Gras et Jehan Poinet enquêteurs ou bailliaige de Forest demandeurs en reiglement d'une part, et messire Claude Trunel chastellain de Montbrison, messire Jean Papon lieutenant civil et criminel aud. bailliaige de Forest, messire Pierre Faverjon et Pierre Darmes examinateurs aud. bailliaige, lesd. Trunel et Papon defendeurs aud. reiglement et lesd. Faverjon et Darmes intervenans aud. proces et aussi demandeurs en reiglement contre lesd. Gras et Poinet defendeurs d'aultre et encores led. Trunel demandeur en requeste dune part et led. Papon defendeur d'aître ». (Arch. nat. 1503 fo, 263, vo.).

aultres, le nye, et ne se deffendit pas et besognoit tousiours a ce quon lenoivoit.

Interroge combien ilz estoient, respond trois, et ly baillerent de sa prise sa part, et ne pensoit pas faire mal a prendre cela, et venoit en bonne volonte, pour estre instruict en la sainte escriture, et pour apprendre son mestier.

Interroge ou il a employe et mis le reste; respond quil est en lestable et si cela ne se treuve veritable il a veu (*sic*) avoir le fuet par la ville et les deux oreilles copees, et se trouvera comme il le scait bien tres vray, et toute la vaisselle.

Interroge de quel coste; respond quil est au milieu de la muraille dans la terre de lestable, et ung aultre coste est au coing de la mangeoire entre une aultre muraille, a laultre corps destable, et la ou on mettoit les fagotz ainsy quon treuve une porte a deux pas prest, et cest le calice et la custodie, et la vaisselle, Madame en a la clefz, a la muraille du milieu quest entre deux et nest plus profond en terre gueres plus de deux pied, et vie (*sic*) sad. maitresse ou il deterra ce quil porte mays ce qui est encor la elle ne le scait pas, ouy bien ? le reste de la vaiselle.

Interroge pourquoy il ne dict cela a commences; respond quel ne pensoit pas parler a la justice, et quant cy publiquement.

Interroge sil dict pas quil le presenta au capitaine et quil ly avoit donne le pilliage; respond que cela estoient men songes.

Interroge si quant ilz le menacoient de le faire mourir il leur dict pas que silz ly vouloient faire part, il leur declare-roit, le nye, mays, le ly baillarent en verite.

Sil a pas dict quil estoit des fidelles; respond quil entent en estre pour estre venu en ceste ville.

Interroge quest ce quil a pris daultre; respond navoir rien pris.

Interroge sil sen voulut pas sortir avec les papistes de Montbrison, sil a pas cela dict mays quon lempescha; respond quil sen fust bien sorty sil eut peu mays les portes estoient toutes barrees, quil a party ?

Sil a pas pris des accoustres deglise comme de chasuble, le nye, sinon de toille verte questoit pour la doubleure de chasuble de laquelle les soldatz prirent la soye.

Si voians que les chrestiens entroient dedans il se mit pas de coste des papistes; le nye, meys leur dict sauves moi la vie et je vous enseignerai quelque chose.

Sil cognoit point quelz soldatz sestoient; le nye, et nen (?) fut pas ung quart dheure avec eulx, et sen estant alle la gendarmerie, il y demora bien encor huict jours et demora chez la sœur de son maistre et chez ung chanoyne que estoit frere de son maistre.

Interroge de qui il a eu langelot quil a; respond quil y a plus de quatre ans quil a et la espargne, et amasse et estant a la cour il y avoit cinq solz a despendre pour jour et les-pargnoit.

Interroge quest ce quil a derobe daultre; respond rien dautre et nen scait point en verite.

Interroge si leglise de laquelle son maistre avoit charge estoit pas une moynerie; respond quoy.

Interroge ou il a cache les ornemens et reliques dicelle eglise; dict ne le scavoir.

Interroge combien il en a tue; dict nen avoir point tue et nestoit dun coste ny dautre, mays estoit serviteur et travailloit de son mestier.

Interroge ou il a cache le reste; dict nen avoir point cache daultre.

Sil veut pas confesser la verite; respond lavoit dicte, et a dict ce quil a faict et ne veut rien celer.

Sil a pas derobe cela, le nye.

Remis a continuer.

Repetition dud. detenu, le VI^e daoust 1562.

Aiant jure etc., sestant mis a genoulx a prie ly pardonner pour ce quil offence la justice en ce quil na dict la verité et la dira.

Cest quil ne tient la vie sinon de celui qui la sauve, et estant chez lenquesteur Poinet a Montbrison quand la bresche fust faicte il oyt crier tue tue, il sencourut chez monsieur Nyol le filz de mademoiselle Tuolier de la compagnie des

fidèles et se sauva ceans et salla cacher dans de foing ayant peur pour ce qu'on tuoit tout, et monsieur Nyolle fut bien decheri (?) a veoir apres que lenfanterie fut entre. Et y avoit deux soldatz a la porte qui gardoient et ne lassoient entrer personne pensans avoir bon bien ceans, et ne sçavoient que ce fust sa maison et quant il fut entre il salla jeter a genoulx devant luy, lesd. soldatz le voiantz le volurent tuer, mays led. sieur de Nyole dict ne le tuez pas cest mon palefrenier et lui sauva la vie.

Après ces soldatz dirent a monsieur il y a des gens cachez ceans il faut chercher, led. sieur dict derechiefz quil estoit son palefrenier et quil y avoit longtemps quil servoit luy et sa mere et, ce faict, monsieur Nyole dict allons souper.

Et ceste fureur passe, ung de ces gens dict si nous scabvions quelque tresor nous le prendrions bien maintenant, ly detenu dict quil en scavoit bien ung et led. serviteur dict quil le falloit dire aud. sieur Nyole, et ce faict il lalla incontinent dire quil leur dict. Après led. sieur le vint parler et ly demanda ou il estoit, il respondit en lestable de lenquester Ponnet et dict quil y fauldroit aller au soir, et y allerent la soiree et ses deux hommes et sur les neuf heures et revinrent pres de la mynuyt et fust rompue ceste croix et la platine, et une petite chose dargent. Ce qui fust defaict lendemain par led. sieur Nyole, et envoya querir les balances par chez lorfevre par son laquay, et le mestres le posa dans lestable sur un coffre et leur en bailla a chascung leur part et il bailla la platine aud. detenu et il bailla le plus pesant pour ce quil lavoit enseigne et ly remit le gros de la croix qui nestoit que de cuyvre, ung petit coffre de cuyvre pour les ossemens (?), et lalla monstrier au prevost Sadera (1).

Priant de pardonner de ce quil na dict la verite. Interroge comment il scavoit que ce tresor estoit la; respond quil lavoit enterre luy mesme avec lenquesteuse Poincte et estoit a son maistre qui lavoit en garde.

Disant quil nestoit venu en ceste ville que pour apprendre la parolle de Dieu et apprendre ung mestier.

(1) Saduret. (Cf. Bernard, *Histoire du Forez*, II, p. 121). V. D.

Dict aussy que le calice est encor la, comme il dict hyer, et avoir encor delibere de le rendre a son maistre et le faisoit pour lamour de monsieur Nyole qui ly avoit sauve la vie.

Interroge quil dit de lor et de l'argent quil a pris; respond que des doze ans il na faict que deux maistres nul desquelz ne sest plaint de luy.

Interroge quest ce quil a pris davantage a Montbrison, respond navoir rien pris daultres sinon que les laquaitz dud. sieur Nyole ayans prins le taffetas dune chasuble ly prit la doubleure dont il sest accoustre pour ce quil estoit mal vestu.

Disant que sil y en avoit davantage il le diroit, et prie messire de sen enquerir, se reputant bien heureux destre tombe entre les mains de messires.

Et fust environ huict jours a Montbrison apres la prise dud. lieu cependant led. sieur Nyoles estoit alle ailleurs.

Interroge combien il avoit demore auparavant, respond environ huict mois avec monsieur de Forest secretaire de la Royne, qui s'en alla ung mois avant la prise, et estant la ville prise il estoit chez madame lenquesteuse Poncet et dela sen alla chez led. sieur de Nyoles avec lequel il avoit este aultrefois sur les champs, et avoit cache lesd. choses avec lad. dame.

Et encore y avoit ung tonneau la haut au grenier, dans lequel y avoit des chasubles, mays il ne leur declaira pas.

Et ne scauroit aultre chose dire et ne pense point avoir james faict tort a personne, et n'osoit reveler la verite afin quil ne fit tort aud. sieur Nyolle pour ce quil ne tient la vie que de ly.

Et fut ceans l'espace de dix jours quil ne sosoit monstrier. Remis a continuer.

Interroge de l'angelot, dict quil y a plus de quatre ans quil la, et la espargne de son argent quil avoit de gage a la cour, et souventes fois n'a beu ny mange quil avoit bien faim.

Repetitions dud. detenu, le VIII^e daoust 1562.

Aiant jure etc ; interroge sil sest point readvise de dire la verite respond l'avoir dicte, l'escavoir questant chez M. len-

questeur il entendit crier a la bresche tue tue, et senfuyt chez monsieur Nyolle, et quant il fut venu sa mere y estoit et salla mettre tout droict dans le foin et entendoit bien les gens quon tuoit par les rues, et quant il entendit M. Nyolle il sen va jeter a ses pieds, et les soldatz le voiantz le vouloient prendre par le col et ly demandans sil avoit point des pateneustres, led. sieur de Nyolles dict quon le laissat et quil estoit son palefrenier, sur ce et ilz dirent il y a des gens cachez ceans pour ce que cestuy cy y estoit et de faict il y en avoit dautres caches qui scavoient bien quil estoit a la compagnie et quil sauveroit ceux de sa maison.

Quant lafaire fust passee, apres souper, le serviteur dict je voudrois bien scavoir quelque tresor, il ly dict jen scay bien ung, et ilz lallerent dire a monsieur Nyolle, et ly aiant demande, il ly dict que cestoit chez lenquesteur Poncet, et ly dict il faudra y aller toy et mes deux hommes, et ce faict y allarent environ les neuf heures, et apporterent la platine, et ceste chose, et troverent une chape de laquelle il a faict ses acoustrements et le prirent dans la terre, dans lestable, ou luy mesme lavoit mis, et apartenoit a ung evesque sape-lant monsieur de Gap, duquel son maistre avoit charge de retirer les reliques et les seigneuries et quant son maistre sen alla en Auvergne, il laissa les clefz a sa sœur, et estant done ung assaut precedent en la ville, il le resserra du commandement de sa maistresse.

Si elle ly bailla rien dautre, le nye, sinon ce quil a confesse quil mit en divers lieux.

Et mit le calice dans la terre au milieu de la muraille et la custodie au fin coing de la mangeoire du coste de deça et cest a la main gauche.

Sil y avoit pas dautres reliques dict ne le scavoir et na rien pris dautre ny daccoustrements.

Interroge comment il a heu cela respond questant de retour il estoit nuyct lendemain il fust a rompre, et envoya querir les balances et le departit a ses deux serviteurs et a ly.

Remis a ordonner.

[Sentence]

Nous syndiques juges des causes criminelles de ceste cite aians veu le proces criminel faict et forme par devant nous a linstance et prosecution de nostre lieutenant esd. causes instant contre toy Jehan filz de feu Jehan de Royn de Moulans es frontieres de Normandie, par lequel et les volontaires confessions en noz mains faictes et par plusieurs fois reiterees, nous conste et appert, quau lieu destre feal et seur gardien de ce qui tavoit este commis pour le reserrer, tu las de toy mesme sans aucune contraincte revele et expose a pillage duquel tu as bien ose illicitement prendre part et portion, te monstrant en ce grandement deloial envers celle qui sestoit confiee en toy, cas de crime meritant griefve punition corporelle. A ces causes et aultres justes nous a ce mouvantes seans pour tribunal au lieu de noz ancestres selon noz anciennes coutumes. Après bonne participation de conseil avec noz citoyens. Aians Dieu et ses saintes escritures devant nos yeulx et invoque son saint nom pour faire droict jugement, disans au nom du pere, du fils et du saint esprit amen. Par ceste nostre diffinitive sentence laquelle donnons icy par escript usans plustost de misericorde que de rigueur, toy, Jehan de Royn, condamnons a debvoir promptement mettre les genoulx a terre criant mercy a Dieu et nostre justice, confessant avoir mal et meschamment faict, et apres estre mis et attache au collier de fert devant nostre maison de ville par l'espace de trois heures, et dela estre banny comme te bannissons perpetuellement de nostre cite et terres dicelle a les debvoir vuyde dans vingt-quatre heures et jamais ny revenir, a peine destre fuette publiquement par les carrefours de ceste cite et autour dicelle facon accoustumee. Pour donner exemple aux aultres qui tel cas vouldroient commettre.

Et a vous nostre lieutenant, commandons nostre presente sentence faictes mettre a deue et entiere execution.

Le 12 août 1562, la seigneurie de Genève envoya à monseigneur de Soubise la lettre suivante (Arch. de Genève; copie de lettres, D, f° 36).

A monsieur, monseigneur de Susbise gouverneur de Lyon.

Nos amyables recommandations premisses. Noble et honnore seigneur nous avons ces jours passez detenu en noz prisons ung jeune garçon nomme Jehan de Royn se disant de Molans es frontieres de Normandie naguieres demeurant a Montbrison en Forestz pour avoir este trouve saisy de quelque argenterie deglise crestienne quil nous a confesse avoir pris dernièrement avec quelques aultres aud. Montbrison en la maison de lenquesteux Poncet ou lui mesmes lavoit cache avec quelques aultres ornemens deglise quelques jours avant la prise de lad. ville ; pour lequel pillage oultre la punition exemplaire nous l'avons banny perpetuellement de nostre ville et daultant quil nous a dict y avoir encor ung calice et une custodie dargent cache en terre en lestable de lad. maison scavoir est led. calice au milieu et a lendroit dune muraille en ung corps dud. estable environ demy pied dans terre, et la custodie au cuing dune mangeoire, contre une aultre muraille en ung aultre corps dud. estable a deux pas pres dune porte a main gauche, comme il dit, nous vous en avons bien voulu advertir afin que puyssiez donner ordre selon votre prudence que lesd. choses soient retires de la pour estre appliquees a meilleur usage et quant a ce dont led. Jehan a este saisy qui monte en fin environ ung marc et quatre onces dargent si ceulx esquels il peut appartenir venans (?) pardeça le repeter estans detirez les frais de justice de sa detention et condamnation publiquement faicte il leur sera par nous restitue. A tant nous priérons Dieu vous avoir en sa sainte garde. Donne ce XII^e daoust 1562.

DOCUMENTS CONCERNANT CHARLES ET FRANÇOIS DE BOUCÉ

Arrêt contre Charles de Boucé, prieur d'Ambierle.

Du dixiesme jour de novembre lan mil cinq cens soixante deux.

Veu par la Chambre . ordonnee par le Roy au temps de vacations la requeste a elle presentee par le procureur general du Roy par laquelle et actendu que entre aultres personnes ecclesiastiques sentans mal de la foy et qui se seroient notoirement separez de leglise catholique prins les armes contre le Roy et la couronne de France messire Charles

de Bouce prieur du prieure Saint Martin d'Ambiere ou diocese de Lyon recognoissant tres mal les grans biens qu'il avoit receuz de Dieu en l'administration du bien de son eglise au lieu de s'employer a la deffense et tuition d'icelle auroit faict ruyner tous les autelz de sond. prieure, chasse les meynes (*sic*), prophane le saint sacrement, faict cesser la messe et tout divin service prins et ravy tous les reliquaires et calices, presche et faict prescher, baptise enfans, enterre mortz et faictz enterrer par ministres et predicans a la mode de Genesve tant au lieu d'Ambiere que aux lieux de Changy et de Roanne. Et non content d'avoir tenu et mene telle vie depuis l'an mil cinq cens soixante au moys de may dernier, led. Charles de Bouce acompaigne de Francois de Bouce seigneur de Poncenat son frere, de Guillaume Durieu predicant, du cappitaine Lagrille, Saint Aulbant, Gilbert Le Doyen seigneur de Clayne, Jehan Thevenyn, Nicollas de Montcorbier, seigneur de Pierrefite, et de huict enseignes de rebelles au Roy et huguenotz faisans le nombre de douze cens hommes ou plus auroient saccaige et pille les villes de Roanne, Saint Haon, le chasteau de Mercigny, Charlieu et entierement expolie et ruyne les eglises desd. villes, acompaigne le baron des Adrez en toutes ses entreprises et mesmes a la prinse des villes de Feurs et de Montbrison. Et outre ce auroient commis et perpetre plusieurs aultres execrables delictz et crymes de leze mageste divine et humaine, au grant detriment de leglise catholique, du Roy et de la Republique. Il requeroit ad ce que telz enormes cas, forfaitz et pernicleulx scandalles ne demeurent impugnyz actendu que tout exercice de justice cessoit maintenant aud. pays de Lyonnoys estant la ville de Lyon es mains des rebelles et aussi qu'en Roannays ny avoit point de siege royal que certaines inquisitions, informations et procedures fussent faictes de tout ce que dessus par les officiers desd. lieux de Roanne, Mercigny et Charlieu. Et ce pendent que les maisons, places fortes, fruitz prouffictz, revenuz et esmolumens tant dud. prieure d'Ambiere que des biens dud. de Poncenat et aultres complices fussent mys et saiziz en la main du Roy et au regime et gouvernement diceulx respectivement establiz commissaires non suspectz. Et sur les biens desd. delinquans estre prins telle

somme quil plairoit a lad. cour adviser pour le recouvrement de laquelle somme seroient venduz desd. biens ou fruitz diceulx et les deniers qui en provienderoient fourniz par lesd. commissaires pour faire et parfaire le proces desd. delinquans. Et tout considere.

Lad. chambre a ordonne et ordonne que certaines inquisitions informations et procedures faictes de tout ce que dessus par les officiers desd. lieux de Roanne, Mercigny et Charlieu seront apportees par devers le greffe criminel de la court Et a ce faire seront les officiers desd. lieux et aultres qu'il appartiendra contrainctz par toutes voyes deues et raisonnables. Et en tant que besoing seroit, permect lad. chambre aud. procureur general du Roy de faire plus amplement informer de nouvellement sur les articles qui seront a ceste fin baillez par led. procureur general du Roy a lenconstre desd. Charles de Bouce prieur d'Ambiere, Francois de Bouce seigneur de Poncenat, du Bourg prieur de Berat, Guillaume Durier, Jehan Thevenon et aultres leurs complices. Et ce pendent ordonne lad. chambre que les maisons places fortes fruitz, prouffictz revenus et esmolumens tant dud. prieure d'Ambiere que des biens dud. de Poncenat et aultres complices seront prins saisy et mis en la main du Roy. Et au regime et gouvernement d'iceulx respectivement establiz commissaires non suspectz, resseans et solvables qui feront dire et celebrer le divin service aud. prieure par gens de bien cappables et suffisans, payans les aulmosnes et toutes aultres charges acoustumes a la charge d'en rendre bon compte et reliqua a qui il appartiendra. Et faict lad. chambre inhibitions et deffenses a toutes personnes de quelque estat ou condition quilz soient de ne troubler ou empescher lesd. commissaires a leurd. commission sur peine de prison et d'estre pugniz comme rebelles au Roy. Et pour fournir aux fraiz des procedures et instruction dud. proces contre led. de Bouce et complices, Ordonne lad. chambre que sur les biens desd. delinquans sera prins la somme de huict vingtz livres paris. Et a ceste fin seront lesd. biens et fruitz diceulx vendus au plus offrant et dernier encherisseur, et les deniers provenans de la vente diceulx mis es mains des commissaires pour fournir aux fraiz desd. procedures et instruction dud. proces lesquelz deniers leur se-

ront rabattuz et allouez en leurs comptes. (*Signé*) De Grieu, Gayant. — Demi escu.

(Arch. nat. X^{ra}, 131, volume non paginé. A la fin, « Sensui-vent les arrestz omis a enregistrer en leur ordre, et premierement »).

[*Document concernant Charles de Boucé, prieur d'Ambierle*].

Du quatriesme jour de may mil cinq cens soixante deux a Paris.

Entre messire Charles de Bouce prieur et seigneur Dam-
bierle aumosnier ordinaire du Roy, heritier de feu Marc de
Lespinace en son vivant escuyer seigneur dud. lieu deman-
deur en execution et saisye de biens pour le paiement de la
somme de VIII^{xx} XIX livres IIII sols X deniers francz res-
tans de la somme de deux cens soixante huict livres, douze
sols, six deniers francz contenue en certaine executoire par
luy obtenue contre damoiselle Odette Belle dame de Maule-
vrier et Darthais vefve de feu messire Philippes de Lespi-
nasse d'une part, et Bertrand Malier fermier de lad. Belle
deffendeur et opposant a lad. execution et saisye dautre. Et
entre led. de Bouce aud. nom demandeur en delivrance de
deniers estans es mains dud. Malier appartenans a lad. Belle
d'une part. Et led. Malier adjourne pour affirmer quelz
deniers il a entre ses mains appartenans a lad. Belle, et
lad. Belle adjournee pour en veoir faire la delivrance aud.
de Bouce aud. nom deffendeurs dautre. Et entre lad. Belle
demanderesse et requerant l'enterinement de certaines letres
royaulx affin de compensation par elle obtenues le XVI^e jour
de juing mil cinq cens soixante ung et dernier passe, et re-
querant la condamnation des despens de certain deffault par
elle obtenu le XXV^e octobre aussi dernier d'une part, et led.
de Bouce aud. nom deffendeur esd. letres et condamnations
de despens dautre, et entre lad. Belle appelante de l'execution
et vente de ses biens, meubles d'une part et led. de Bouce
aud. nom inthime aud. appel dautre. (*Signé*) Duboys, Fores-
tier.

Le conseil parties oïes en faisant droict sur led. appel dict
quil a este mal procede et execute, bien appelle par led. ap-

pelant et a condamne led. intime es despens de lad. cause d'appel, dommaiges et interestz de lad. execution et faisant droit sur lesd. lettres royaulx de compensation obtenues par lad. Belle a compense et compense lad. somme de deux cens soixante huit livres, douze sols, six deniers tournois contenue aud. executoire obtenu par led. de Bouce contre lad. Belle jusques a la concurrence de pareille somme sur la somme contenue en aultre executoire dud. conseil obtenu par lad. Belle contre led. feu Marc de Lespinasse sans despens de lad. instance et dud. default, et pour le regard dud. Mallier led. conseil a mis et mest lesd. parties hors de court et de proces et sans despens.

(Signé) F.

(Archives nationales V^s. 62 (à sa date).

Arrêt concernant Charles et François de Boucé, du 27 février 1562 (vieux style).

Veu par la court l'information faite par ordonnance d'icelle a la requeste du procureur general du Roy a l'encontre de Charles et Francois de Bouce freres et autres seditieux de la ville de Rouanne et lieux circonvoisins ensemble les conclusions du procureur general du Roy auquel l'information auroit este communiquee et tout considere, lad. court a ordonne et ordonne lesd. Charles de Bouce, prieur Dambierle et Francois de Bouce sieur de Poncenat, ensemble le cappitaine Saint Aubant, Benoist Le Doyen, sieur de Chaire, Nicolas de Moncorbier, Jehan Thevenon, Christophle et Loys Thevenon enfans dud. Jehan, le cappitaine La Grille, Guillaume Durier et Jehan Destournieres serviteurs desd. de Bouce, ung nomme Joux naguieres religieux dud. prieure, ung nomme Ladvocat Buriad estre prins au corps et amenez prisonniers es prisons de la consiergerie du Palais, pour illec ester a droit et estre contre eulx procede ainsi que de raison et a faulte de les pouvoir apprehender au corps seront adjournez a troys briefs jours a comparoir en icelle court sur peine de bannissement de ce royaume, confiscation de corps et de biens et destre actainctz et convaincz de cas a eulz imposez et tous et chascuns leurs biens saiziz et annotez mis en la main du roy pour soubz icelle estre regis et gouvernez par

commissaires à la charge d'en rendre bon compte et reliqua quant et a qui il apartiendra. (*Signé*) de Dormans, M. Chartier.

(Archives nationales. X^m 130, f^o 298 v^o. En marge est écrit : « Ne sera communique ne delivre ains biffe comme dessus »).

Acquisition du château de Rouillères, faite par le sieur Ponsonat, en 1563.

[Reçu] de noble Francoys de Bouce, seigneur de Ponsonat et baron de Lespinasse par quittance du neufviesme jour de decembre an V^c LXIII la somme de V^m III^c livres. Pour la vente et delivrance que luy a este faicte par messieurs les commissaires deutes par le Roy a la vente et allienation du temporel des biens ecclesiastiques du diocèse de Lyon, de la maison fort et chasteau de Rouilleres et du pre de cousture joignant lad. maison, du grand estang de Poissie avec les servis y joignans et des servis deubz sur le molin estant sur led. estang. Et du bois de la Poixie et du petit estang y joignant en toute justice haute moyenne et basse davantaige de la paroisse de Saint Romain de Espinasse concistant en cens et servis, avec toute directe et de la prevoste de Saint Haon le Chastel et Saint Haon le Vieulx et Saint Romain et de la prevoste de Renaison et de Cheries avec toute seigneurie et directe et de la moytie de la justice de Renaison avec le Roy pour l'autre moytie, plus de cinq sestiers froment mesure de Saint Haon, vingt quatre peinctes d'huile de cens et servis avec toute directe et seigneurie par led. sieur de Ponsonat lesd. sieurs de Pierreficte Gaspard, Gascon et Gaspard James deubz sur la dixme de Saint Haon lesglise toutes lesquelles directe et justice deppendans du prieure Dambierle estimees en revenu annuels a la somme de deux cens huict livres tournois cy — V^m III^c livres.

(Arch. nat. G⁸, 1236, pièce A, M. « Estat au vray de la recepte faicte par maistre Nicolas Nirole, conseiller du Roy et receveur general de ses finances estably en la generalite de Lyon des deniers provenus de la vente du temporel des biens ecclesiastiques de ladicte generalite jusque au dernier jour de decembre mil cinq cens soixante trois dernier passe

et depuis led. dernier decembre, jusques au XV^e febvrier ensuyvant », n^o 36).

ARRÊT CONCERNANT LES RUINES ET DÉMOLITIONS FAITES A
CHARLIEU.

Du vingt ungiesme jour de janvier 1562 (*vieux styte*) en la tournelle criminelle au conseil ou estoient messieurs (*les noms n'ont pas esté inscrits*).

Veue par la court linformation faicte par ordonnance dicelle a la requeste de maistre Jacques de la Magdelaine prieur de Charlieu touchant les ruines et demolitions faictes tant aud. priure que en leglise parrochial (*sic*) dud. lieu, conclusions du procureur general du Roy et tout considere.

La court ordonne que maistre Loys de Larivoire ministre, maistre Philibert Aubeaufilz aussi ministre seront prins au corps quelzque part que trouvez pourront estre en ce royaulme et amenez prisonniers soubz bonne et seure garde es prisons de la consiergerie du palais a Paris pour ester adroict. Et ou prins ne pourront estre seront adjournez a troys briefz jours en lad. court sur peine de bannissement de ced. royaulme, confiscations de corps et de biens et destre ac-tainctz et convaincz de cas a eulx imposez pour respondre aud. procureur general du Roy a telles demandes, requestes et conclusions quil voudra contre eulx prendre et dire et aud. de la Magdellaine a fin civile seulement et oultre proceder comme il appartiendra. Et seront tous et chascuns leurs biens, meubles et immeubles (au cas toutesfoys quilz ne puissent estre prins au corps) saiziz et mis en la main du Roy et soubz icelle regis et gouvernez par bons et suffisans commissaires qui seront tenuz en rendre bon compte et reliqua quant et a qui il appartiendra, et que par la court sera ordonne. Et oultre ordonne lad. court que Pierre de la Rivorie, Pierre filz dud. messire Loys ministre, Claude Blanc, Philbert de Reu, Jehan Bòissellet, le grant Andre Montelune de Perreux, Anthoine Chassipot, Jehan Barillot, maistre Jehan Monri, Mathurin Delabarre et Pierre Mabillot seront adjournez a comparoir en personne en icelle court a

certain jourt pour estre oyz et interrogez sur le contenu de ladicte information et respondre ausd. fins ausd. procureur genera [1] et de la Magdelaine ainsi que de raison.

(Signé) De Thou, Anjorant.

Il est retenu *in mente curie* que en comparessent (*sic*) en lad. court par lesd. Pierre de la Rivoire, Pierre filz du maistre Loys ministre, Claude Blanc, Philbert de Reu, Jehan Bloisselet, le grant Andre Montelune de Perreux, Anthoine Chassipot, Jehan Barillot, maitre Jehan Morin, Mathurin de la Barre et Pierre Mabillet seront retenuz et amenez prisonniers en la consiergerie du Palais. (Signé) de Thou, Anjorant.

(Arch. nat. X^{ra}, 130, fo 174 vo. En marge est écrit: « Ne sera communique ne délivre ains biffe comme dessus »).

III.

PEINTURES DU XVI^e SIÈCLE DÉCOUVERTES DANS L'ANCIENNE CHAPELLE DE LA CHARTREUSE DE SAINTE-CROIX.

DESCRIPTION PAR M. L. FAVARCQ.

Thibaud de Vassalieu, archidiacre de Lyon et de Cambrai, chanoine de Vienne et de Die, est peu connu (1), bien qu'il lui soit dévolu un rôle prépondérant dans les grands événements politiques qui se passèrent dans notre région au début du XIV^e siècle.

Une intelligence supérieure était le partage de cet homme éminent ; elle lui avait facilité la route des honneurs, en même temps qu'elle le plaçait au rang des illustrations les plus en relief de son temps. Cette valeur personnelle lui avait même procuré en 1312 (2) l'importante délégation que lui confièrent les archevêques L. de Villars et P. de Savoie, ainsi que le chapitre de Lyon, pour traiter avec Philippe IV une grave question s'il en fut, celle de l'annexion de Lyon à la France.

La grande fortune qu'il possédait, en venant se joindre à ces trésors de l'esprit, lui permettait de répondre avec largesse à ces sentiments généreux

(1) Sur la vie de Thibaud de Vassalieu on trouvera de nombreux renseignements dans Péricaud, *Notice sur Louis de Villars, archevêque de Lyon* ; — P. Bonnassieux, *De la réunion de Lyon à la France*. E. B.

(2) Sur la véritable date de ce traité, v. Bonnassieux, *De la réunion de Lyon à la France*, p. 153 et suiv. E. B.

qui s'associent si bien à la noblesse du cœur. C'est ainsi que les œuvres pies qu'il affectionnait et qu'il plaçait sous son égide prospérèrent rapidement.

La Chartreuse de Sainte-Croix était tout spécialement l'objet de ses prédilections. Il aimait cet endroit solitaire, si merveilleusement choisi par Béatrix de Roussillon pour la vie mystique.

Ce véritable sanctuaire du recueillement, perdu au milieu d'une épaisse forêt de chênes, dont les derniers représentants ne disparurent qu'à la fin du siècle dernier, avait pour lui un charme tout particulier, que des souvenirs d'enfance avaient peut-être entretenu (1).

Dans cette affection des plus naturelles, le désir qu'on voulût bien confier ses dépouilles mortelles à la Chartreuse de Sainte Croix hantait sa pensée. Son testament daté du 23 mai 1327 (2) exprime parfaitement cette intention, et le lieu de sa sépulture y est même fixé, *ante hostium capelle antique*, expres-

(1) La famille de Vassalieu était possessionnée à Sainte-Croix (Cf. Steyert, *Armorial*, v^o Vassalieu ; Le Laboureur, *Masures*, 2^e édit., I, 660). E. B.

(2) Une expédition authentique du testament de Thibaud de Vassalieu existe aux archives du Rhône, fonds de Saint-Jean, Agar, vol. 6. *L'Obituaire de l'église de Lyon*, p. 65, en contient un extrait, mais seulement de la partie concernant le chapitre de Saint-Jean.

Le testament de Th. de Vassalieu, encore inédit, est une pièce des plus précieuses. Il donne de curieux détails sur sa maison civile et militaire ; sur son médecin, moine à Saint-Romain-le-Puy ; sur sa bibliothèque, léguée livre par livre aux églises paroissiales de la région ; sur sa batterie de cuisine, son alambic ; sur sa fortune mobilière et immobilière, très importante ; etc. La longue liste de parents auxquels il fait des legs peut servir utilement à démêler la généalogie obscure de cette famille foréziennne. E. B.

sion qui peut surprendre, quand on songe que cette Chartreuse était relativement de fondation récente, puisqu'elle datait de cinquante ans à peine.

Quoiqu'il en soit, ses dispositions testamentaires furent fidèlement remplies.

Thibaud de Vassalieu, disparu de ce monde, son souvenir s'effaça peu à peu dans l'esprit des hommes, et même des institutions desquelles il aurait pu espérer une reconnaissance moins fugace.

Ce culte à sa mémoire était déjà bien affaibli au temps du P. Menestrier, qui toutefois rappelle encore l'épithaphe de son tombeau, telle qu'elle lui était transmise par la tradition, et comme il arrive le plus souvent en pareil cas, quelque peu dénaturée. Pendant ce temps, les transformations successives de l'église de Sainte-Croix faisaient disparaître jusque dans leurs derniers vestiges les marques de cette sépulture.

Tel était, depuis fort longtemps, l'état des lieux, ne laissant libre cours qu'aux conjectures, quand le 5 août dernier, la Société archéologique du Forez, représentée par plusieurs de ses membres, vint à Sainte-Croix qu'elle avait choisie pour son rendez-vous d'excursion annuelle.

Pendant cette visite, si attrayante à tous les points de vue, les moindres endroits d'où pouvait sortir une révélation historique furent l'objet d'une minutieuse inspection. La sacristie actuelle, autrement dit l'église primitive, eut l'honneur bien mérité d'un examen des plus approfondis.

Dans la partie de cet édifice occupée anciennement par le sanctuaire, quelques-uns de nos confrères

ayant poussé leurs investigations jusqu'à sonder les badigeons qui recouvraient le mur derrière l'autel, virent apparaître d'abord quelques lettres gothiques, et bientôt une inscription complète ainsi conçue :

+ : HIC : IACET : NOBILIS : VIR : THEOBALDVS :
DE : VASSAL[*l*]IACO : ~~oooooooooooooooooooooooooooo~~
QNDDAM L^[ugdu]NEN̄ : ET : CAMERACEN̄ : ECCLAR :
ARCHIDIACONVS : VIENNEN̄ : QE : ET : DYEN̄ : ~~ve~~
CANICVS : QI : OBIIT : ANNO : D^NI : M̄ : C^{CC} : X^X : V^II
: QVARTO : NONAS : IVLII : CV^I : ANIMA : P : DEI :
M̄M : REQUIESCAT : I : PA^E : AM : ~~we~~ (1).

Une grande découverte venait d'être faite, due à cette heureuse inspiration. L'épithaphe du tombeau de Vassalieu se montrait de nouveau, dans toute sa pureté de forme et de fond, rectifiant ainsi ce que les siècles successifs s'étaient transmis.

A la vue de ce monument d'un âge aussi respectable, et par surcroît fort rare, l'enthousiasme s'empara de l'assemblée. Cette apparition inattendue ne pouvait, on le comprend, que surexciter les nobles sentiments d'une Société telle que la Diana. Aussi, quand l'heure de reprendre le chemin de Rive de Gier eut sonné, cette inscription fut-elle pendant

(1) A la 2^e ligne, le second *l* de *Vassalliaco* est douteux, il pourrait y avoir un *h* ; — à la 3^e ligne, les deux syllabes *ugdu* de *Lugdunensis* sont effacées, mais certaines ; — à la 4^e ligne, Q E de *que* sont liés ; — à la 6^e ligne, A R de *quarto* sont aussi liés.

Notre copie diffère de celle publiée par Gras, *Revue Forezienne*, 1868, p. 207, d'après le P. Menestrier. Elle est cependant rigoureusement exacte. T. R. et E. B.

tout le parcours le motif d'une conversation des plus animées.

De retour à Saint-Etienne, j'étais vivement préoccupé de cet événement. La question de savoir si cette épitaphe était seule ou accompagnée d'un ornement quelconque, ou même d'un portrait, était un problème qu'il me tardait de résoudre. D'ailleurs, sous cette tension d'esprit, un sentiment instinctif me poussait vers la recherche de l'inconnu.

Je revenais donc à Sainte-Croix.

Dès les premiers sondages, je m'aperçus bien vite de l'importance du travail que j'allais entreprendre. Chaque jour apportait son contingent de surprises. Partout des traits de dessin s'accroissaient, des personnages prenaient forme, et finalement ayant débarrassé les murs de l'épais badigeon qui les recouvrait, je me trouvais en face de peintures murales d'un intérêt exceptionnel.

Ces peintures, d'une fraîcheur de coloris que le temps semble avoir respecté, ont dans leur ensemble une surface de vingt mètres carrés environ. Elles forment un groupe de quatre tableaux représentant des scènes, toutes relatives aux funérailles de Thibaud de Vassalieu.

L'épitaphe, en noir sur un fond jaune, que rehausse un cadre à deux teintes superposées marron et noir, est placée sur le mur du fond, côté de l'évangile, à un mètre du sol, et à l'angle même du mur latéral. Elle sert d'appui au premier tableau, lequel figure tous les Chartreux debout, tournés vers la gauche, ayant à leur tête un des leurs tenant un livre et un novice recouvert d'un manteau noir et portant une croix processionnelle. L'attitude de tous ces religieux indi-

que clairement que des prières sont dites à haute voix et qu'ils assistent à une cérémonie. Ils sont dessinés sur un fond rouge parsemé de quelques étoiles.

Cette peinture de dimensions égales en tous sens, mesure comme la suivante et l'inscription, un mètre et demi de large, et comme ses voisines est entourée d'une bordure semblable à celle de l'épithaphe.

Le second tableau, d'un intérêt supérieur, nous montre le Christ en croix, le visage empreint d'une grande résignation. Il est d'une belle facture, à la façon du XIII^e siècle. Au-dessus de lui, deux anges, les ailes déployées, la figure cachée sous un voile, personnifient la tristesse, pendant que d'autres, ayant également les ailes étendues et se tenant dans l'espace, recueillent dans des coupes le sang qui jaillit des blessures du Divin Sauveur. Au pied de la croix, à gauche, se voient les saintes femmes sous le coup d'une grande affliction ; à droite, saint Jean évangéliste est debout, un missel très orné à la main, la physionomie respirant aussi une vive compassion, tandis que derrière lui un centurion costumé en homme d'armes de l'époque féodale, l'air hautain, a le bras tendu, montrant le Christ. Une inscription accompagne la main :

VERE : FI
LIVS : DEI
ERAT : ISTE

Au second plan est Jérusalem, la ville Sainte, offrant un singulier mélange de murs à créneaux et de maisons.

Un ciel bleu parsemé d'étoiles complète cette scène,

très intéressante par l'action et l'expression des personnages, que l'artiste a fort bien rendues.

Cette peinture a près de deux mètres de haut. Elle se termine à une frise de cinquante centimètres de largeur, composée de beaux ornements variés et diversement colorés qui font le tour du sanctuaire.

Le troisième tableau est placé sur le mur latéral. Sa hauteur est celle du premier augmenté de l'épithèque. Il leur est contigu.

Cette peinture aussi originale qu'instructive, ne le cède en rien aux précédentes comme valeur.

Thibaud de Vassalieu dans un riche costume ecclésiastique, la tête reposant sur un coussin et coiffée d'une mitre, privilège des chanoines de Lyon, est étendu sur une tenture que supporte un lit de mort. Cette draperie funéraire, recouvrant une grande surface, est toute constellée de ses armoiries composées de deux écussons (1) que relie des dessins d'un agréable effet.

(1) Les armoiries alternées, disposées en plusieurs zones et qui sont le principal ornement de la draperie sur laquelle repose le corps de Thibaud de Vassalieu sont les suivantes :

1^o *Fascé d'or et d'azur*, armes de Vassalieu moins la bande (Cf. le sceau de Thibaud de Vassalieu, publié par M. Steyert dans sa *Nouvelle histoire de Lyon*, II, 489*) ;

2^o *D'or semé de billettes de sable au lion du même*, armes qui paraissent être, avec une variante du champ, *or* pour *argent*, celles des de Sure.

Les Vassalieu et les de Sure étaient proches parents, comme l'établissent divers extraits de testaments recueillis par Le Laboureur et publiés par M. Guigue dans la 2^e édition des *Masures*, I, 627, 660, 686, et les termes du testament de Thibaud. La présence de ces deux armoiries ici porterait à croire que la mère de Thibaud était une de Sure. E. B.

Au second plan, à gauche du tableau, et près de la tête du défunt, se trouve un novice porteur d'une croix processionnelle ; à ses côtés, un second encense Thibaud de Vassalieu, pendant qu'un troisième présente un livre ouvert à un évêque mitré, la crosse à la main, officiant en grande pompe, et assisté d'un second évêque également revêtu de ses habits sacerdotaux avec mitre et crosse. Enfin, des prélats en grand nombre les accompagnent, montrant ainsi l'importance et l'éclat des honneurs que l'on voulait rendre au vénéré défunt.

Au-dessus de cette scène funéraire, dans le haut du tableau, s'aperçoivent deux anges tenant une draperie, d'où sort à moitié un jeune enfant tonsuré, ayant les mains jointes. C'est l'âme de Thibaud de Vassalieu, ainsi personnifiée, qu'ils emportent vers le ciel. Cette allégorie est charmante dans sa simplicité. Pour ne rien omettre, rappelons que tous les personnages reposent sur un fond bleu, lequel fait ainsi contraste avec ceux du premier tableau et le suivant, rouges l'un et l'autre.

Ce tableau fait suite au premier décrit, représentant un chœur de Chartreux.

La dernière scène, au-dessus de celle que nous venons d'esquisser, a comme elle plus de deux mètres de large, sur une hauteur qui ne s'arrête qu'à la frise dont nous avons déjà parlé.

La forme rectangulaire des précédentes peintures est ici abandonnée. Sous une ogive très ornée, accostée de deux grands écussons aux armes de Vassalieu, le Christ paré d'un brillant costume sur lequel scintillent une multitude de petites croisettes d'or, est assis sur un trône. Sa physionomie respire quelque peu la sévérité,

pendant que la position de la main droite indique l'autorité. Contrairement à l'usage établi, la boule du monde, que tient la main gauche, ne supporte aucune croix.

Sur le trône est également assise la Sainte Vierge, les mains jointes, ce qui ferait supposer qu'elle implore, tandis qu'un ange sortant d'un nuage lui pose sur la tête une couronne de reine.

Au pied du trône, à droite, un ecclésiastique de haute stature, vêtu d'une chape, la tête nimée (1), est debout, la main droite élevée vers le Christ, pendant que celle de gauche est appuyée sur les épaules d'un second ecclésiastique plus petit, ayant les mains jointes et agenouillé sur un coussin.

Un personnage, dont il ne reste malheureusement que l'extrémité des mains, complétait à la gauche du trône cette scène si bien compréhensible sans le secours d'explications.

Le fond de ce tableau est rouge semé d'étoiles noires.

Ces peintures murales entièrement dégagées, je voulus connaître ce qu'était la physionomie du sanctuaire, au moment de leur exécution.

Les recherches faites sur tous les enduits de cette époque m'ont appris :

Qu'au moment de la mort de Thibaud de Vassallieu, ce sanctuaire était peint en blanc, partout, depuis le sol jusqu'à la frise déjà mentionnée, laquelle en faisait le tour à la hauteur de la naissance de la voûte ogivale ;

Que sur cette partie blanche, il n'existait que les peintures dont nous avons parlé ;

(1) Evidemment saint Thibaud.

Qu'immédiatement au-dessus de cette frise, partaient des bordures assez larges de dessins multicolores, accompagnant à droite et à gauche les arceaux des voûtes, peints également, ainsi que les consoles formées de figures ou de motifs d'ornement artistiquement fouillés qui, les soutenaient;

Qu'une belle fenêtré rosace (détruite depuis peu), située au-dessus de la frise, côté de l'évangile, était aussi entourée d'une bordure d'un dessin varié et coloré, pendant que du côté de l'épître, à la même hauteur, une rosace (existant encore), peinte et variée aussi de couleur, encadre l'Agneau Divin couché sur l'évangile.

Enfin qu'au dessus de cette frise, tout ce qui restait de cette voûte, était uniformément peint en bleu verdâtre.

Une esquisse aussi sommaire que celle-ci ne peut donner, malheureusement, qu'une idée très vague du dessin et du coloris de ces peintures. L'absence de quelques traits, de figures reproduites à l'appui, ne permet même pas d'entrevoir le style, et la manière d'opérer de ces dessinateurs du commencement du XIV^e siècle. Par suite, le mérite artistique est passé sous silence, et l'histoire elle-même est lésée, faute de ne pas faire ressortir les costumes et les usages, qui étaient le caractère de cette époque lointaine, et qui sont si bien représentés ici. En attendant les reproductions photographiques que recevront les membres de la Diana, il sera toujours facile de consulter les originaux pour s'inspirer du passé, et en tirer les meilleurs profits. Ces avantages resteront à l'honneur de notre Société archéologique

et seront pour elle un titre sérieux à la reconnaissance du monde studieux.

D'ailleurs, en facilitant ainsi les travaux artistiques, elle aura fait revivre dans Thibaud de Vassalieu une figure intéressante du moyen âge, rappelé ses travaux méconnus maintenant ; et, somme toute, rétabli quelques pages perdues de notre histoire forézienne.

En terminant, qu'il soit permis d'émettre un vœu qui est celui de tous les hommes comprenant la valeur et la haute portée de l'enseignement du passé, en souhaitant que la Société archéologique la Diana veuille bien prendre sous sa sauvegarde ces précieux documents, si rares en France ; et que, faisant appel aux nobles sentiments de quiconque est soucieux de la conservation des monuments qui font la gloire du Forez, elle veuille bien, dans l'intérêt de l'avenir, aviser aux moyens les plus prompts de les préserver de la ruine fatale qui les attendrait à bref délai, si l'indifférence les abandonnait à eux-mêmes.

IV.

MOUVEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE
ET DU MUSÉE

Dons.

Ont été offerts par MM. :

Bertrand (Alfred), conservateur du musée départemental de Moulins, ses notices : *Notes sur les musées de la cité thermale de la ville antique de Néris*. Moulins, (Etienne Auclaire), s. d., in-8°.

— *Suite aux antiquités observées au centre de la Gaule* 1° *Restes de constructions gallo-romaines du Pré-Gigot à Commentry* ; 2° *Notes sur les mines de Commentry (Allier)*. Moulins, (Etienne Auclaire), s. d., in-8°.

Déchelette (Joseph), sa notice en collaboration avec Ed. Jeannez : *Les vitraux de Saint-André d'Apchon (Loire)*. (Extrait du tome IX du *Bulletin de la Diana*). Montbrison, (Eleuthère Brassart), 1897, in-8°.

Dumoulin (Maurice), sa notice : *Le mouvement historique et archéologique en Roannais*. (Extrait de la *Correspondance historique et archéologique*, année 1897). Paris, A. Champion, 1897, in-8°.

Favarcq (Louis), ses notices : *Sur un grès d'origine organique, découvert dans les couches de houille du bassin de la Loire* (en collaboration avec M. Grand-

Eury) (Extrait des *Comptes-rendus des séances de l'Académie des sciences*), tome CIV). Paris, Gauthier-Villars, s. d., in-4°.

— *Aperçu de la flore et de la faune du département de la Loire*. (Extrait du livre publié à l'occasion du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, tenu à Saint-Etienne en août 1897). Saint-Etienne, (J. Thomas et C^{ie}), 1897, gr. in-8°.

Forest (abbé), supérieur de l'école des Hautes-Etudes, à Lyon : *Le prieuré de Tarare. La cure et les prébendes. — La famille de Tarare*. Lyon, (Emmanuel Vitte), 1897, in-8°.

Lachmann (Emile), ses œuvres musicales : *Avant la nuit*, barcarolle, op. 221, paroles de Maria Péliissier. Chœur pour quatre voix d'hommes ou quatuor vocal dédié à la société l'*Avenir de Monaco*. Lyon, *L'Accord Parfait*, s. d., in-8°.

— *La mine*, op. 220, paroles de Jean Sarrazin, chœur pour quatre voix d'hommes, dédié aux chorales stéphanoises. Paris, Victor Long, s. d., in-8°.

Martin (abbé J.-B.), sa notice : *Bibliographie d'archéologie et d'hagiographie*. (Extrait de l'*Université catholique*). Lyon, Emmanuel Vitte, 1897, in-8°.

Meaux (vicomte de) : Quittance, avec signature autographe, délivrée le 1^{er} septembre 1570 par Anne d'Urfé à Étienne Dabray, conseiller du roi et trésorier de sa maison, contre paiement de ses gages de gentilhomme ordinaire de la chambre du roi pendant les mois de juillet, août et septembre 1569.

Parchemin barlong, scellé.

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-arts : *Journal des savants*. Mai-août 1897.

— *Bibliothèque d'archéologie africaine*. Fascicule I. *Tombe en mosaïque de Thabraca*. — *Deux stèles votives du musée du Bardo*, par R. du Coudray la Blanchère.

— — Fascicule II. *Etude sur les ruines romaines de Tiggirt*, par Pierre Gavault.

Mougins-Roquefort (E. de), conseiller honoraire à la Cour d'Aix, sa notice : *Victor de Laprade à Aix*. Lecture faite à la séance publique de l'Académie des sciences, agriculture, arts et belles-lettres d'Aix le 22 juin 1897. Grasse, (Crosnier fils), 1897, in-8°.

Ollagnier (abbé), curé de Saint-Pierre de Montbrison: Chapiteau finement sculpté, orné de feuillages et de fleurs, trouvé récemment dans les démolitions de la maison n° 10 de la rue du Bourgneuf, à Montbrison.

XIV^e siècle. Hauteur et largeur, 0 m. 29. Calcaire.

Prajoux (abbé), son ouvrage : *Le prieuré de Beaulieu en Roannais*. Lyon, (Mougin-Rusand), 1896, in-8°.

— Sa notice manuscrite : *Une visite aux ruines de Rochebaron*, accompagnée de quatre vues photographiques 13 × 18. Pet. in-4°.

Rey (docteur Eugène), sa notice : *Remise de la croix de la Légion d'honneur à la sœur Saint-Charles*. Montbrison, (Eleuthère Brassart), 1897, in-8°.

Sachet (abbé), supérieur du petit séminaire de Montbrison : *Lettres pastorales, lettres-circulaires, mandements*, etc., de Monseigneur Coullié, archevê-

que de Lyon, depuis sa prise de possession du siège jusqu'à la fin de l'année 1896 (avec table). Lyon, (Emmanuel Vitte), 1893-1896, in-4°.

Vanel (abbé Jean-Baptiste), ses œuvres : *Les bénédictins de Saint-Maur à Saint-Germain des Prés* (1630-1792). *Nécrologie des religieux de la congrégation de Saint-Maur décédés à l'abbaye de Saint-Germain des Prés*, publiée avec introduction, supplément et appendice par l'abbé J.-B. V. Paris, H. Champion, 1896, in-4°.

— *Le bourdon de Notre-Dame de Feurs. Notes historiques*. Saint-Etienne, (J.-F. Ménard), 1897, in-8°.

— *Les tribulations d'un curé d'Essertines-en-Donzy*, recueillies et publiées par un de ses successeurs. (Extrait de la *Revue du Lyonnais*). Lyon, (Mougin-Rusand), 1896, in-8°.

— *Panégyrique prononcé dans la chapelle du petit séminaire de Verrières le 8 décembre 1896 à l'occasion de l'introduction de la cause de béatification du vénérable Marcellin Champagnat, prêtre mariste, fondateur de l'institut des Petits-frères de Marie*. Lyon, (X. Jevain), 1897, in-12.

Echanges.

Académie d'antiquités de Stockolm. Kongl. Witterhets historie och antiquitets akademiens månadsblad. Tjugondeandra argangen. 1893.

Académie de Mâcon. *Annales*. 2^e série, tome XII. Année 1875.

Académie de Nîmes. *Mémoires*, VII^e série, tome XIX. Année 1896.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. *Procès-verbaux et Mémoires*. Année 1896.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*. 2^e série, n^{os} 1 à 5. Janvier-mai 1897.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Lyon. Classe des sciences et lettres. *Mémoires*. 3^e série, tome IX. Année 1896.

Académie des inscriptions et belles-lettres. *Comptes-rendus des séances de l'année 1897*. 4^e série, tome XXV. Mars-juin 1897.

Académie de Vaucluse. *Mémoires*. Tome XVI. 1^{re} et 2^e livraisons. Année 1897.

Académie d'Hippone. *Compte-rendu des réunions tenues pendant l'année 1897*.

Comité de l'art chrétien du diocèse de Nîmes. *Bulletin*. Tome VI, n^o 38. 1897.

Institut de Carthage. *Revue tunisienne*. N^{os} 14 et 15, 4^e année. Mai-juillet 1897.

Ministère de l'Instruction publique. *Annuaire des bibliothèques et des archives pour l'année 1897*.

— Comité des travaux historiques et scientifiques. *Bulletin historique et philologique*. N^{os} 3 et 4. Année 1896.

Petit (E.), *Séjours de Charles VIII (1483-1498). (Indication des itinéraires de voyage et séjours de ce prince en Roan-nais)*.

— Congrès des sociétés savantes. *Discours prononcés à la séance générale du congrès le samedi 24 avril 1897 par MM. Ernest Babelon, conservateur*

du département des médailles et antiques à la bibliothèque nationale, et Alfred Rambaud, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

— Direction des Beaux-Arts. Bureau de l'enseignement et des manufactures nationales. *Bulletin du comité des sociétés des Beaux-Arts des départements.* N^{os} 1 et 2. Mars-juin 1897.

Musée Guimet. *Revue de l'histoire des religions.* 18^e année. Tome XXXV, n^{os} 2 et 3. Mars-juin 1897.

Société archéologique et historique de l'Orléanais. *Bulletin.* Tome XI, n^o 159. 3^e et 4^e trimestres 1896.

Société archéologique et historique de Tarn-et-Garonne. *Bulletin archéologique et historique.* Tome XXIV. 1^{er} à 4^e trimestres 1896.

Société bibliographique et des publications populaires. *Bulletin.* 28^e année. N^{os} 5 à 7. Mai-août 1897.

Société de Borda. *Bulletin.* 22^e année, 1^{er} trimestre 1897.

Société d'émulation de l'Auvergne. *Revue d'Auvergne.* 14^e année, n^{os} 2 et 3. Mars-juin 1897.

Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme. *Bulletin.* 122^e livraison. Juillet 1897.

Dijon (Dom Hippolyte), Le bourg et l'abbaye de Saint-Antoine [de Viennois] pendant les guerres de religion et de la ligue (1562-1597).

Société des amis des sciences et arts de Rochecouart. *Bulletin*. Tome VI, n° 6, 1896; tome VII, n° 1, 1897.

Société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis. *Bulletin-revue de Saintonge et d'Aunis*. XVI^e volume, 3^e et 4^e livraisons. Mai-juillet 1897.

Épitaphe d'Artus Gouffier de Boisy, à Oyron.

Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron. *Mémoires*. Tome XV, 1^{re} livraison. 1897.

Affre (H.), Lettres sur l'histoire de Saint-Affrique.

Société d'études des Hautes-Alpes. *Bulletin*. 16^e année, 2^e série, n^{os} 21 et 22. 1^{er} et 2^e trimestres 1897.

Société de statistique des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère. *Bulletin*. 4^e série, tome III. Année 1897.

Société historique de Compiègne. *Procès-verbaux, rapports et communications diverses*. Tome V. 1896.

— *L'alimentation à Compiègne. Les pâtisseries*, par M. A. Bazin. — *Les bouchers*, par MM. A. Bazin et E. Mauprivez. Compiègne, (Henri Lefebvre), 1897, in-8°.

— *Pièces rares relatives à l'histoire de Compiègne* publiées par la Société historique de Compiègne. III. *Le camp de Compiègne de 1739*, par Sallier.

Société nationale des Antiquaires de France. *Bulletin*. Années 1895.

— *Mémoires*. 6^e série, tome V. Année 1894.

Société philomatique. *Bulletin*. 8^e série, tome VIII. Années 1895-1896.

Abonnements.

Bibliothèque de l'École des Chartes. Tome LVIII, 1^{re} et 2^e livraisons. Janvier-avril 1897.

Bulletin monumental. 7^e série, tome I^{er}, n^{os} 5 et 6. Année 1896.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Partie littéraire. 2^e série. tome XLV, 5^e et 6^e livraisons, mai-juin 1897; tome XLVI, 1^{re} livraison; juillet 1897.

Revue archéologique. 3^e série, tome XXX. Mars-juin 1897.

Revue du Lyonnais. 57^e année, 5^e série, tome XXIII, n^{os} 135 à 138. Mars-juin 1897.

Revue épigraphique du Midi de la France. N^{os} 84 et 85. Janvier-juin 1897.

Acquisitions.

Association française pour l'avancement des sciences. XXVI^e session. Août 1897. Saint-Etienne. Tomes I, II et III. St-Etienne (J. Thomas et C^{ie}), 1897, 3 vol. grand in-8^o.

Gonnard (Henri), La Diana, ancienne salle des États de la province de Forez. — Testenoire-Lafayette (Claude-Philippe), Ville de Saint-Etienne, notice historique. — Testenoire-Lafayette (Philippe), Numismatique. — Fréminville (Joseph de), Archives départementales de la Loire. — Thiollier (Félix et Noël), Art et archéologie. (*Nombreuses planches représentant des détails d'archéologie, des sites et des monuments foreziens.*)

Steyert (André) : *Nouvelle histoire de Lyon et des provinces de Lyonnais, Forez, Beaujolais, Franc-*

Lyonnais et Dombes. Tome II. Moyen-Age, depuis la chute du royaume Burgonde (534) jusqu'à la mort de Louis XI (1483). Lyon, Bernoux et Cumin, 1897, in-4°.

V.

MOUVEMENT DU PERSONNEL.

Membres titulaires.

M. Édouard Fortier-Beaulieu, manufacturier, conseiller général de la Loire, à Roanne, reçu le 10 juin 1897.

M. l'abbé Chazal, curé d'Écotay-l'Olme, reçu le 10 juin 1897.

M. l'abbé Jarrosson, vicaire de Saint - Georges, à Lyon, reçu le 20 juin 1897.

M. Paul Robert, à Montbrison, reçu le 22 juin 1897.

M. l'abbé Gouttefangeas, vicaire de Boën, reçu le 24 juin 1897.

M. Joseph Pradier, notaire à Saint-Martin-la-Sauveté, reçu le 3 août 1897.

Membres décédés.

M. Louis Neyron des Granges, rue du Peyrat, 7, à Lyon, membre titulaire.

M. Louis Peniguel, ingénieur des Ponts et Chaussées à Montbrison, membre titulaire.

M. l'abbé Raymond, aumônier des Filles incurables d'Ainay, à Lyon, membre titulaire.

Démissionnaire.

M. l'abbé Essertaise, vicaire à Saint-Louis, à Saint-Étienne, membre titulaire.



JUILLET - SEPTEMBRE 1897.

BULLETIN DE LA DIANA



I.

29 SEPTEMBRE 1897.

Le 10 juin dernier, à l'issue de l'Assemblée générale qui venait de nommer pour six ans le Bureau et le Conseil de la Diana, le Président et quelques membres projetèrent de rendre un hommage tout particulier à M. Vincent Durand à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de sa nomination comme Secrétaire général de la Diana.

Ce projet fut définitivement arrêté au cours de l'excursion annuelle, le 1^{er} juillet, et les membres présents firent choix, à l'exposition des Beaux-Arts de Roanne, d'une statuette en bronze, la *Bergère Forézienne*, de Girardin, pour être offerte à notre cher

Secrétaire en souvenir de ses noces d'argent avec notre Société.

Par une circulaire autographiée, datée du 16 août, M. le Président prévenait tous les membres de la Société de la fête qui se préparait et les invitait à y donner leur approbation et leur concours.

Les réponses ne se firent pas attendre ; en moins de huit jours 160 sociétaires répondirent par leurs souscriptions à cet appel.

La date de la réunion fut fixée au 29 septembre.

A midi, un Banquet, servi dans la salle de la Chevalerie, réunissait plus de cinquante membres de la Diana : MM. Achalme, Baldit, Beauverie, A. Brassart, E. Brassart, abbé Brosse, abbé Brun, Chaize, Chassain de la Plasse, abbé Chazal, Chialvo, maire de Montbrison, J. Déchelette-Despierrez, Dugas de la Catonnière, P. Dupin, A. Durand, C. Durand, V. Durand, H. Dusser, L. Dusser, abbé Faure, Favarcq, abbé Gouttefangeas, Granger, Jacquet, Lachmann, Lafay, Leriche, Maillon, abbé Marnat, vicomte de Meaux, baron de Meaux, E. Morel, P. Morel, comte de Neufbourg, docteur Perdu, baron des Péri-chons, Pradier, abbé Relave, Rochigneux, F. Rony, L. Rony, Rousse, abbé Sachet, chanoine de Saint-Pulgent, Alphonse de Saint-Pulgent, abbé Signerin, C.-P. Testenoire, Ph. Testenoire, Thiollier, abbé Versanne, comte de Villechaize.

En prenant place, chaque convive trouvait sur son couvert un fort joli menu dessiné pour la circonstance par notre confrère le peintre Beauverie.

Au milieu de la table était placée la statuette de la

Bergère Forézienne. Sur le piédestal avait été gravée cette inscription :

A VINCENT DURAND
SECRÉTAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE LA DIANA
DEPUIS VINGT CINQ ANS
ET PERPÉTUEL INVESTIGATEUR DE L'HISTOIRE ET
DES ANTIQUITÉS FORÉZIENNES
AMICAL HOMMAGE DE SES CONFRÈRES RECONNAISSANTS
MONTBRISON — 29 SEPTEMBRE 1897

En outre, la multiplicité des souscriptions avait permis d'offrir à M. Vincent Durand, à côté de l'œuvre d'art, deux ouvrages dignes d'être maniés par lui et propres à l'aider dans ses travaux d'érudition : le *Glossaire*, de Ducange, et le *Trésor de chronologie*, de Mas-Latrie.

A la fin du repas, M. de Meaux, président, a porté en ces termes la santé de M. Vincent Durand.

Messieurs,

Il y a neuf ans, dans cette même salle, nous célébrions le vingt-cinquième anniversaire de la fondation de notre Société. Aujourd'hui nous célébrons le vingt-cinquième anniversaire de la nomination de son Secrétaire perpétuel : les noces d'argent de M. Vincent Durand avec la Diana. La réunion de 1888 était brillante ; comme nous inaugurons en même temps la statue de Victor de Laprade, il s'y rencontrait deux membres de l'Institut. Mais parmi nos confrères il nous manquait notre doyen : celui à qui la fête, en ce qui concerne la Diana, aurait du être dédiée, car il avait fait plus peut-être que lui donner naissance : il l'avait ressuscitée. Pour motiver son absence, il alléguait alors sa santé, son grand âge. Aujourd'hui qu'il s'agit de fêter le compagnon de son labeur, l'associé de son dévouement, le voilà au milieu de nous,

rajeuni, la mémoire toujours présente, le cœur toujours fidèle.

C'est à lui qu'il appartiendrait de marquer la part qui revient à M. Vincent Durand dans cette renaissance de notre Société ; de même que la part qui lui revient dans sa croissance, devrait, hélas, être indiquée par le Président que nous avons perdu et que nous ne remplacerons pas.

Pour moi, ce que je puis dire en ce moment, vous le savez tous, vous l'avez tous pensé. Et, à ce propos, entre votre secrétaire perpétuel et votre nouveau président, il s'est élevé un dissentiment dont il faut que vous soyez juges. Comme il corrigeait, selon sa coutume, les épreuves de notre dernier bulletin (correction bien nécessaire pour effacer nos bévues, du moins les miennes, car vous autres, mes chers confrères, vous n'en commettez point), correction à laquelle jusqu'à présent je m'étais toujours docilement soumis, il a voulu retrancher quelques-unes des paroles, par lesquelles j'avais annoncé d'avance la fête que nous célébrons aujourd'hui ; il a prétendu qu'en déclarant qu'il était « à l'intérieur l'âme et la vie de notre Société, comme il en faisait le crédit et l'honneur au dehors et qu'il personnifiait la *Diana* », j'étais injuste envers ses confrères. Cette fois, je n'ai pas cédé, j'ai maintenu mon dire. Messieurs, me suis-je trompé ? Vous ai-je fait tort en affirmant que Vincent Durand personnifie la *Diana* ? C'est à vous de le déclarer. (*Non ! Non ! applaudissements*).

Au surplus, vous vous étiez prononcés d'avance, en vous inscrivant en si grand nombre et avec tant d'empressement pour célébrer ses noces d'argent et lui en offrir un souvenir. N'essayez donc pas, mon cher confrère, de vous soustraire à notre reconnaissance.

La petite personne que voici (*montrant la statuette déposée au milieu de la table*) est chargée de vous en entretenir à jamais. Ne refusez pas de l'accueillir à Daumois. C'est une bergère, œuvre sincère et pure d'un artiste forézien. Peut-être, descend-elle des bergères qu'Honoré d'Urfé rencontrait sur les bords « du doux coulant Lignon ». Pourtant elle vaut mieux ; elle n'est point « volage » comme celles qu'avait connues d'Urfé, et l'on peut se fier à elle « sans cesser d'être cru sage ». Elle est devenue diligente et patiente ; en gardant ses moutons, elle

travaille, elle s'applique à broder. Mais qu'ai-je dit ? Elle brode. Comment donc sera-t-elle reçue chez un érudit à qui l'on ne peut, si je ne me trompe, reprocher qu'une chose, l'excès de sa passion pour l'exactitude, car cette passion nous empêche souvent de jouir de ses meilleurs travaux, parce qu'il ne les juge point assez achevés. Une brodeuse chez Vincent Durand, n'est-ce pas un contresens !

Eh bien oui, la muse laborieuse et modeste que nous installons à Daumois brodera. Mais ce qu'elle brodera ne sera ni faux, ni capricieux. Ce sera l'image rigoureusement vraie des générations disparues et de leurs ouvrages. Sur un tissu transparent et solide, un tissu qui laisse passer la lumière et ne se déchire pas, tantôt elle dessinera d'un doigt sûr le contour d'un rempart gaulois enseveli sous terre depuis vingt siècles et que, jusqu'à Vincent Durand et son compagnon Chaverondier, nul œil n'avait pu voir, nulle main n'avait touché (1); tantôt elle tracera sur la carte des Gaules quelque voie romaine retrouvée à travers nos montagnes et nos plaines (2); ou bien de la poussière de quelque vieille charte, de la charte de Saint-Bonnet-le-Château, elle exhamera les lois et les mœurs, les coutumes et comme les costumes du moyen-âge, elle raccommodera, elle rajustera ces vêtements des ancêtres et les fera reparaître en leur fraîcheur et leur intégrité (3).

Aussi bien, pour diriger et surveiller au besoin son travail, pour lui servir de garants et comme de parrains, nous introduisons à Daumois deux patriarches de l'érudition française, l'un en notre siècle, l'autre au grand siècle : Mas-Latrie et Ducange. En entrant dans la demeure de notre ami, avec

(1) Les fouilles du Cret-Chatelard.

(2). *Recherches sur la station gallo-romaine de Mediolanum; — Aquæ Segetæ et la voie Bolène en Forez ; — etc., etc.*

(3) On sait que le texte authentique de la charte de Saint-Bonnet, étudié par M. V. Durand, a donné lieu à un commentaire non encore publié, mais que ceux qui en ont obtenu communication considèrent comme un exposé du droit féodal rare et précieux entre tous les travaux du même genre,

leur bagage d'in-quarto, ces illustres et savants personnages s'y trouveront comme chez eux ; ils s'étonneront de n'avoir pas rencontré leur hôte dans les académies dont ils ont été la gloire. N'en doutez pas en effet, Messieurs, si M. Vincent Durand s'était laissé transplanter hors de la prairie solitaire où il a pris racine, s'il avait vécu dans les lieux où les renommées se fabriquent, ceux qui le connaissent bien et qui font autorité l'attestent : son nom serait au loin célèbre, il figurerait sans conteste au premier rang parmi les maîtres de la science historique en France.

Faut-il donc déplorer son opiniâtre attachement à la terre natale ? En tout cas, ce n'est pas à nous, ce n'est pas à la Diana de le regretter, car de la sorte, il nous appartient tout entier. Quant à lui-même, à défaut d'une célébrité bruyante, il a trouvé ici un bien plus précieux : des amitiés ardentes et constantes, des amitiés qui, en dépit de la vaste neige que nous voyons descendre de son front jusqu'à sa poitrine, lui réchauffent perpétuellement le cœur, et c'est ici enfin, mieux que nulle part ailleurs, que sa santé peut être portée, par les témoins de sa vie toute entière, avec un respect unanime et une invariable affection.

A ce toast fort applaudi, M. Vincent Durand a répondu :

Ce qui se passe aujourd'hui me remplit de confusion autant que de reconnaissance. Des éloges que notre cher président s'est plu à prodiguer à son vieil ami, je n'en retiens qu'un seul, mais je le retiens dans toute son étendue, parce que j'ai conscience de le mériter : c'est d'être profondément dévoué à la Diana, c'est de porter à ses membres, à vous tous, Messieurs, le plus cordial attachement.

Mais ne croyez pas tout ce que M. le Président a bien voulu dire de ma part dans les succès et la bonne réputation de la Société. Qu'il me permette de méconnaître pour une fois l'autorité de sa parole. Si la Diana a vécu avec honneur, si elle a conquis une place, qui n'est pas la dernière, entre les sociétés savantes de France, elle le doit, avant tout, aux hommes d'élite qui l'ont présidée, administrée, ne

ménageant ni leur temps, ni leurs soins, ni leur crédit à une institution qu'ils estimaient, avec raison, utile et glorieuse au Forez.

Messieurs, ce n'est que justice de nommer d'abord notre fondateur M. de Persigny. Il ne m'appartient pas de juger ici l'homme politique. Ses actes sont entrés dans le domaine de l'histoire. Elle en louera plusieurs ; pour d'autres, peut-être, elle sera sévère. Mais elle dira qu'il fut fidèle : fidèle au prince qu'il servit dans la mauvaise fortune avant d'avoir part à ses prospérités ; fidèle, chose méritoire dans un parvenu, au pays où il était né dans une condition modeste. Et il est arrivé ceci : en sauvant de la ruine et en réparant avec magnificence la vieille salle des États de Forez, en la remplissant de livres et de manuscrits relatifs à notre histoire, en vous appelant enfin à accroître et à faire fructifier ces trésors, il s'est préparé un lieu, en France, où son nom ne sera jamais prononcé qu'avec respect.

L'édifice réparé, la bibliothèque rassemblée, la Société fondée, une tempête a surgi dans laquelle la Diana a paru sombrer. Quand le calme fut rétabli, les survivants se comptèrent. Le pilote avait disparu, mort obscurément, loin des siens, dans je ne sais quelle auberge des bords de la Méditerranée. Alors M. Testenoire releva notre bannière. Il restaura notre Société démantelée, comme M. de Persigny avait restauré la salle. M. de Persigny avait donné un corps à la Diana, on peut dire que M. Testenoire lui a donné une âme. Il lui avait donné d'abord son cœur ! Sous son impulsion, la Diana a marché, travaillé, grandi. Et surtout il l'a pénétrée, pénétrée à jamais, de son esprit d'universelle bienveillance ; il en a fait moins une société qu'une famille, comme le disait un jour, si heureusement, son successeur.

Ce successeur, Messieurs, que vous en dire qui ne ravive vos regrets ? Esprit prodigieusement clairvoyant et alerte, je dirais volontiers prime-sautier, il savait se dévouer aux plus longues, aux plus arides, aux plus fastidieuses besognes, s'il espérait ainsi être utile. Son zèle pour nos intérêts, son tact, son inaltérable courtoisie ne sortiront jamais de notre mémoire. Et quand la mort nous l'a ravi, une mort, hélas ! si soudaine et si prématurée, il a laissé la Diana plus riche

qu'il ne l'avait reçue, plus riche en collections, plus riche en hommes, plus riche en bonne renommée.

Messieurs, appelé à l'intimité de ces hommes par la charge que vous avez bien voulu me continuer si longtemps, confident autorisé de leurs projets, de leurs efforts, de leurs déceptions parfois, je leur dois ce public témoignage : si la Diana a acquis le degré de prospérité dont elle est justement fière, c'est à eux que doit aller d'abord sa reconnaissance.

Sans doute, ce n'est pas leur œuvre à eux seuls. Mais qui aurait refusé de faire campagne sous des chefs payant si allègrement de leur personne ? « Et quels cœurs si plongés dans un lâche sommeil », pour parler comme le poète, ne seraient pas empressés de suivre leur exemple ? Certes, Messieurs, je ne répudie pas ma part dans l'entreprise commune. C'est mon honneur d'avoir marché dans le rang à côté de tant de vaillants compagnons. Mais, aux gerbes moissonnées ensemble dans le champ de l'histoire et de l'archéologie, est-ce donc moi qui ai apporté les épis les plus nombreux et les plus lourds ? Est-ce moi qui ai tenu la plume des Maurice de Boissieu, des Vachez, des Reure, des Testenoire, des Gonnard, des Joseph Déchelette, des Rochigneux, des Dumoulin, des Sachet, des Brassart, et de vingt autres, dont la liste serait trop longue, mais entre lesquels il en est deux à qui je me reprocherais de ne pas faire une place à part : l'un, cet ami que nous pleurons tous, ce défenseur heureux de notre patrimoine artistique, cet amant enthousiaste du vrai, du bon et du beau, qui fut Édouard Jeannez ; l'autre, ce puissant ouvrier, qui nous eût consolés, si nous pouvions l'être, de la perte de la Bâtie, qui a élevé au Forez un monument sans rival, a mis en lumière les merveilles de Charlieu, et n'a paru s'éloigner de nous que pour nous laisser un autre lui-même, rejeton d'une souche généreuse, chez qui les fruits tiennent déjà les promesses des fleurs !

Ce concours de tous les talents, ce concert de toutes les bonnes volontés, vous le continuerez à celui que vous venez de placer à votre tête, et qui y était appelé si naturellement, que lui seul a pu en douter, lui, digne de s'asseoir sur un plus illustre fauteuil.

C'est la seconde fois, Monsieur, que j'ai l'honneur de me

trouver à vos côtés, vous président, moi secrétaire d'une société forézienne. Il y a longtemps et nous étions jeunes, les trois sociétés d'agriculture de la Loire conçurent le dessein de mettre leur action en commun. Vous en fûtes nommé président général, et le secrétariat me fut confié. Il advint que vous prononçâtes à Saint-Chamond un éloquent discours. Cela ne se pouvait tolérer, et notre association fut dissoute. Je ne crois pas que la chute de l'empire en ait été beaucoup avancée ; mais je ne serai démenti par personne, en disant que cela ne l'a pas fait vivre un jour de plus.

Aujourd'hui comme alors, vous avez au cœur l'amour du lieu de votre naissance, et la passion de le rendre « le plus honoré et renommé qu'il vous est possible ». Vous ne ressemblez guère au duc de Persigny, Monsieur le Président. Je puis même dire que vous ne lui ressemblez pas du tout. Vous avez passé par les mêmes honneurs, mais vous avez marché dans d'autres chemins. Un jour, si ma mémoire est fidèle, il chercha à vous attirer dans son orbite ; mais vous refusâtes les présents d'Artaxercès. Vous avez pourtant un point commun avec lui. Vous aimez violemment notre cher Forez, et les luttes politiques, les soucis du pouvoir, le soin des grandes affaires n'ont jamais réussi à en détacher vos yeux. Vous en avez donné à la Diana des preuves qu'elle ne saurait oublier. Si à notre belle, mais trop insuffisante salle, est venue s'ajouter une maison entière, où sont installés aujourd'hui notre musée, nos archives, notre salle de lecture et une partie de la bibliothèque de la ville, nous savons à qui nous en sommes redevables. Ce que vous avez fait nous répond de ce que vous ferez à l'occasion et, dirigée par vous, la Diana peut envisager avec confiance l'avenir.

Et maintenant, mes chers confrères, merci encore ; merci de la couronne que vous posez sur mes cheveux blanchis en votre compagnie. Je ne la dois pas à mes mérites, je la tiens de votre indulgence et de votre affection, et elle m'en est cent fois plus chère. Votre vieux secrétaire sera de plus en plus pour vous un serviteur inutile. Ses forces tendent à leur déclin, ses yeux s'obscurcissent lentement. Mais son dévouement restera entier, sa reconnaissance profonde, et la belle flamme de l'amitié habitera toujours dans son cœur.

Ces paroles émues du héros de la fête sont le signal d'une ovation prolongée.

Quand le calme se rétablit, M. C.-P. Testenoire-Lafayette, ancien président de la Diana, s'exprime en ces termes :

Permettez à votre vieux doyen d'ajouter quelques mots aux sympathiques paroles que vous venez d'entendre. C'est avec émotion que je vois notre Société de la Diana continuer son œuvre, prospérer, et célébrer des anniversaires qui lui sont chers. Je suis profondément touché de l'affection que notre Président et notre Secrétaire viennent de me témoigner. Mais leur amitié leur fait voir trop en beau le peu que j'ai fait.

Ce sont surtout les circonstances qui ont aidé à la reprise de nos travaux après les années désastreuses de 1870 et 1871. Notre nombre s'était diminué de plus de moitié ; mais de nouveaux membres, des foréziens fils dévoués de leur province, instruits de son passé et attachés à ses vieux souvenirs, sont venus combler les vides et donner à notre Société un nouvel élan. Les anciens membres restés fidèles n'ont eu qu'à suivre cet élan et à reprendre, avec un zèle raffermi, la voie magistralement tracée par le duc de Persigny, notre fondateur, dans son allocution en la séance d'inauguration de 1862.

Et ici, je consigne un témoignage que je puis rendre mieux que personne : c'est M. Vincent Durand qui a été l'artisan le plus laborieux et le plus habile de cette réorganisation. Je l'ai vu constamment à l'œuvre, pour l'établissement de nos excursions annuelles qui font si bien connaître tout ce que le Forez possède d'intéressant, pour la fondation de notre bulletin trimestriel et de nos volumes annuels et pour toutes les innovations qui ont placé notre Diana dans les premiers rangs des sociétés historiques provinciales de France, place où elle saura se maintenir.

Je lève mon verre à la santé de M. Vincent Durand, à l'honneur de son secrétariat d'un quart de siècle, à la santé de notre nouveau Président et à la prospérité de notre chère Diana.

M. Chassain de la Plasse, Vice Président, se lève et s'exprime ainsi :

Messieurs,

J'éprouve quelque honte à prendre la parole en ce moment. Pourtant, après les éloquents discours que vous venez d'entendre, ma démarche indique de ma part une telle absence de prétention que vous n'hésitez pas à m'en tenir compte.

Au solennel hommage que notre cher Président, dans un langage si brillant, si coloré et si ému, vient de rendre à notre Secrétaire perpétuel, je voudrais ajouter un hommage d'un caractère plus modeste et plus intime, mais qui doit cependant trouver sa place dans une fête comme celle d'aujourd'hui. Je voudrais remercier notre Secrétaire au nom de tous ceux d'entre nous qu'il a aidés dans leurs travaux de ses lumières, de ses encouragements et de ses conseils. En vérité, ceux-là sont légion ; ce sont à peu près tous les membres de la Diana, et, en parlant en leur nom, il me semble être encore l'interprète de la Société toute entière.

Dès que l'un de nous a fait, ou croit avoir fait quelque découverte, son premier sentiment se traduit par ces mots : « Qu'en va penser Vincent Durand ? » — Rencontre-t-il un texte difficile à déchiffrer ? « Je consulterai Vincent Durand ». — S'agit-il d'un problème historique, d'une question d'art, de géographie, de linguistique ? « Il faudra que j'en parle à Vincent Durand ».

Et sans se soucier du temps qu'on va lui faire perdre, sans pitié pour ses yeux fatigués, on écrit à Vincent Durand, qui simplement, sans retard et sans murmure, s'arrache à ses études, interrompt ses travaux pour examiner la difficulté qui lui est soumise. Et quelques jours après on reçoit de lui une longue lettre, comme il sait les écrire, où, sans aucune arrière-pensée, sans aucune préoccupation personnelle, il précise les points délicats, dissipe les obscurités, fait disparaître les contradictions, et donne la solution des problèmes posés, avec une telle netteté, qu'on peut affirmer que, dans l'état des connaissances actuelles, il ne reste plus rien à dire sur la question.

Il est vrai que pour être aussi généreux, j'allais dire aussi prodigue, il faut être très riche, et nous savons en effet qu'en frappant à la porte de Vincent Durand nous nous adressons à un véritable millionnaire. Mais la générosité n'est malheureusement pas toujours en proportion des ressources. Et c'est une rare fortune pour de pauvres diables comme moi que de trouver sur leur route un riche désintéressé, toujours prêt à leur ouvrir largement sa bourse avec son cœur.

Que notre vénéré maître sache bien qu'il n'oblige pas des ingrats. C'est dans le même élan d'ardente sympathie et de vive reconnaissance que nous allons nous unir, pour boire à la santé de celui qui réalise au milieu de nous le modèle le plus accompli du grand savant, modeste, bienveillant et généreux.

M. l'abbé Sachet, au nom des membres du clergé, s'associe au concert d'affectueux hommages rendus par la Diana à son Secrétaire. Il dit :

Tout a été dit, Messieurs, et je viens trop tard pour célébrer les mérites de notre cher et vénéré Secrétaire.

Après les discours que vous venez d'entendre, il serait superflu de rien ajouter, et les sentiments d'estime profonde, de respectueuse sympathie et de véritable vénération, que tous nous avons au cœur pour M. Vincent Durand, ont été exprimés d'une manière si parfaite et si heureuse, que je me garderais bien d'y revenir.

Mais, à ce concert de louanges, il manquerait quelque chose, si un prêtre ne se levait à son tour, pour s'associer à vos hommages et revendiquer une large part de vos acclamations.

Et puisque ma qualité de membre du Bureau me fait ici le représentant de ce clergé qui vient à vous chaque jour plus nombreux, parce que l'accueil est parfait à la Diana et que l'on ne saurait être en meilleure et plus agréable compagnie, je dois à mes collègues, je me dois à moi-même de dire tout haut combien nous sommes heureux de cette fête de famille et avec quel cœur nous en acclamons le héros.

Vous avez, Monsieur le Président, célébré, en termes exquis, le savant, l'écrivain, le patriote, l'ami ; moi, je veux saluer le chrétien.

Certes, Messieurs, la religion est chose trop haute et M. Vincent Durand a le cœur trop grand, pour que je songe à lui faire un mérite de sa fidélité à Dieu. Nous mettons au service de cette noble cause le peu que nous sommes, le rien que nous pouvons, et lorsque nous avons eu le bonheur de la défendre, nous estimons encore n'avoir rien fait pour elle, n'est-il pas vrai, cher Maître ? La religion n'a pas besoin de nos efforts ; c'est nous qui nous tenons honorés de la servir, et quand nous avons déposé à ses pieds le faible tribut de notre hommage, nous nous en allons en répétant ce mot de saint Paul, le grand ouvrier de l'Évangile, que vous rappelait tout à l'heure notre illustre Secrétaire : *Servi inutiles sumus*, nous ne sommes que d'inutiles serviteurs.

Mais, si tels sont les sentiments qui animent la grande âme et fait battre le noble cœur de M. Vincent Durand, il nous est bien permis à nous, les chefs de la famille chrétienne, de supputer nos gloires et de faire remonter jusqu'à Dieu l'honneur de ses dons.

Oui, nous sommes fiers de notre Secrétaire, et nous le revendiquons comme une des gloires les plus pures du christianisme dans notre bon pays de Forez.

Je bois au savant chrétien qu'a été toujours Vincent Durand ; je bois à celui qui, pendant un demi siècle, est resté dans nos montagnes le champion inébranlable de la foi et le modèle de toutes les vertus chrétiennes ; je bois à celui qui, par l'éclat de son nom, l'autorité de sa parole et les exemples de sa vie, honore l'Église et demeure la preuve vivante, la preuve aimée de l'alliance toujours heureuse, toujours féconde, de la science avec la foi.

A Monsieur Vincent Durand, les membres ecclésiastiques de la Diana, ses admirateurs, ses frères et, s'il veut bien nous le permettre, ses amis !

Comme vieil ami et voisin de Vincent Durand,

M. le chanoine Alexis de Saint-Pulgent prend la parole :

Mon cher Vincent,

Je ne puis que prendre part avec une vive émotion à la fête touchante qui vous est faite par vos amis du Forez, et j'ose venir y mêler quelques paroles, expression des sentiments de mon cœur.

N'est-ce pas moi, votre voisin dans nos modestes et calmes régions, habitées par une population attachante, qui, en dehors de votre mérite d'érudit dans une science dont vous avez eu comme la divination et qui vous a appris à connaître et à aimer un pays dont aucun vestige laissé par le temps n'a échappé à votre inquisition de patriote, mettant à jour pour cela les trésors cachés et enfouis dans son sous-sol; n'est-ce pas moi, dis-je, qui ai été le plus à même d'apprécier les richesses natives de votre belle âme, votre bonté, votre serviabilité envers tous, votre oubli de vous même et votre simplicité dans le savoir le plus approfondi ? C'est ce savoir au service de ces qualités qui vous en a fait distribuer les richesses sans en faire parade, sous une forme à la portée des plus simples, et avec tant de généreux abandon, qu'il semblait que c'était pour vous seul qu'elles n'avaient pas de prix.

N'est-ce pas moi encore qui ai le mieux pu apprécier, par expérience, votre inviolable attachement à vos amis et votre empressement à bien faire ?

Si vous avez aimé à enrichir votre belle intelligence de connaissances spéciales, c'est pour répondre aux vues de Celui qui vous l'a donnée et pour inviter tous les hommes épris de la vraie science à se servir à ce banquet continuellement dressé sans prétention, et pour semer sans vous en douter de précieuses lumières, dissiper bien des erreurs, découvrir de beaux horizons, exciter tout autour de vous le goût de s'enquérir, démontrer ce que peuvent produire une vie bien employée et un homme qui sait, pour le profit de la vérité. unir à la foi et aux convictions anciennes les conquêtes du savoir et des découvertes modernes.

Je dois certainement rendre hommage et payer un tribut, de mémoire reconnaissante à tous les foréziens distingués, amis des arts et des travaux historiques et archéologiques, qui ont apporté jusqu'ici leur pierre bien taillée à l'édifice de la Diana, société que peuvent envier au Forez bien des provinces de France. Par l'attrait de réunions d'un haut intérêt, elle sait grouper sans distinction d'opinions grand nombre de personnes honorables appartenant aux familles les plus considérées de notre pays et beaucoup d'individualités de mérite ; ce qui contribue à resserrer les liens sacrés et doux qu'a noués la Providence entre les membres qu'elle a fait naître sous ce ciel aimé du Forez. Je rends hommage dans l'intime de mon âme à ces hommes utiles et dévoués ; mais si cette institution de la Diana a parcouru une si belle carrière, si son âme est si vivace et se trouve si forte pour le progrès et le bien, c'est par votre constance, mon cher Vincent, dans le zèle à la servir, à lui apporter sans cesse de nouveaux aliments d'exploration et de découvertes, par vos laborieuses investigations et par les éléments nouveaux avec lesquels vous avez ravivé l'ardeur de ses recherches et le haut but final que vous avez toujours laissé entrevoir, que vous avez puissamment contribué à l'affermir, à la développer, à lui préparer de plus glorieuses destinées encore. Toujours les assemblées de la Diana offriront un précieux point de contact à vos compatriotes ayant le culte du pays, pour savoir s'apprécier et s'aimer.

Que l'honorable assistance pardonne à un de ses membres, les moins dignes de ces agapes de la science, ces réflexions improvisées.

Je devais à celui que je m'honore de proclamer mon illustre et fidèle ami, M. Vincent Durand, d'exprimer mes sentiments pour lui, en cette circonstance, de m'unir à l'ovation cordiale qui lui est faite par les membres de la Société, et de souhaiter que la joie bien méritée et bien partagée, que lui apporte cette unanimité dans l'estime et la gratitude, nous conserve pour bien longtemps encore une existence si précieuse, si féconde et si utilement employée.

A la santé de M. Vincent Durand et pour lui encore plus de lustres que d'années.

M. O. Lafay, avocat, clot la série des toasts par ces mots :

Après les souhaits magnifiques dont vous venez d'être si justement l'objet et le rappel éloquent de tous vos mérites, laissez-moi, mon cher Secrétaire et vieil ami, vous dire à mon tour ce qu'il y a au fond de tous les cœurs, et qui déborde du mien. Cette statuette de bronze, cette brodeuse artistique va prendre elle aussi le chemin de Daumoïs (*domus*), la maison hospitalière, où, près du foyer des aïeux, vous ouvrez si largement la porte à l'amitié. Sur son tamis d'airain, elle retiendra sans doute d'une façon impérissable les souvenirs et les découvertes de cette science archéologique dont vous avez été l'infatigable champion. Mais dans l'intimité du logis de Daumoïs, en tête à tête avec le savant, puisse-t-elle à perpétuité tisser à l'ami des jours filés d'or et de soie !!!

LISTE DES SOUSCRIPTEURS

MM. Achalme, marquis d'Albon, Andrieu, lieutenant-colonel Anglade, d'Arlempdes, d'Assier, Astic, d'Albignieu, d'Avaize ;

F. Balay, abbé Basson, Baudrier, Bertrand, Blanc, abbé Boissel, M. de Boissieu, abbé Bonjour, L. Bouchetal-Laroche, P. Bouchetal-Laroche, Boullier, A. Brassart, E. Brassart, abbé Brosse, abbé Brunner, Bulliot ;

Comte de Chabannes, baron de Chabert, Chaize, la Chambre des notaires de Montbrison, comte de Charpin-Feugerolles, Chassain de la Plasse, abbé Chazal, Chialvo, maire de la ville de Montbrison, abbé Condamin, Coste, Coudour ;

F. David, E. Déchelette, J. Déchelette, Mgr Déchelette, abbé Deguerry, J. Desjoyaux, G. Dugas, Dugas de la Catonnière, Dumoulin, L. Dupin, P. Dupin, abbé Dupré, A. Durand, Dusser ;

Abbé Épinat, Épitalon ;

Abbé Jacques Faure, Favarcq, Ferran, Forissier, abbé Fouilhoux, de Fréminville, Frèrejean ;

Gachet, Galle, E. Gautier, Gayet, Girard, abbé Godard, Abbé Gonnard, H. Gonnard, Grubis, Guilhaume, Guillemot ; Jacques, Jacquet, Jeannez, Jordan de Sury, abbé Juthie ;

Abbé Lachard, abbé Lachaud, Lachmann, O. Lafay, abbé Langlois, A. de la Plagne, T. de la Plagne, Lapoire, P. de Laprade, V. de Laprade, Larderet de Fontanès, E. Le Conte, J. Le Conte, Leriche, Levet, de Longevialle ;

Maillon, abbé J.-M. Marnat, abbé J.-B. Marnat, abbé Marsanne, comte de Marsy, M^{me} Martin, Matagrín, Meaudre de Sugny, vicomte de Meaux, baron de Meaux, Monery, de Montgolfier, de Montrouge, Morel ;

Abbé Nesme, comte de Neufbourg, Neyron ;

Comte Palluat de Besset, abbé Paris, comte du Peloux, docteur Perdu, baron des Périchons, abbé Peurière, abbé Peyron, abbé Picard, abbé Plotton, Poidebard, Poinat, Point, M^{me} la comtesse L. de Poncins, comte B. de Poncins, vicomte E. de Poncins, M^{me} la vicomtesse de Sugny née de Poncins, Pradier.

E. Ramel, abbé Relave, abbé Renoux, abbé Reure, abbé J. Rey, docteur Rey, abbé Reymondier, Richard, baron de Rochetaillée, Rochigneux, abbé Rony, F. Rony, L. Rony, Rousse, abbé Rousset, A. Roux ;

Abbé Sachet, chanoine Alexis de Saint-Pulgent, Alph. de Saint-Pulgent, M^{me} Léon de Saint-Pulgent, de Saint-Victor, du Sauzey, abbé Signerin, abbé Sivard, comte de Sugny ;

Tempier, C.-P. Testenoire, Ph. Testenoire, B. Thevenet, Thibaud, Thiollier.

A. Vachez, docteur Vachez, baron de Vazelhes, Verchère, abbé Versanne, abbé Vial, Vidal, comte de Villechaize, abbé Virieux, de Viry.

II.

PROCÈS-VERBAL DE LA RÉUNION
DU 29 SEPTEMBRE 1897.

PRÉSIDENCE DE M. LE VICOMTE DE MEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à deux heures et demie.

Sont présents : MM. Achalme, Baldit, Beauverie, A. Brassart, E. Brassart, abbé Brosse, abbé Brun, Chaize, Chassain de la Plasse, abbé Chazal, J. Déchelette-Despierres, Dugas de la Catonnière, V. Durand, abbé Faure, Favarcq, H. Gonnard, abbé Gouttefangeas, Lachmann, Leriche, Maillon, abbé Marnat, vicomte de Meaux, baron de Meaux, Morel, docteur Perdu, baron des Périchons, Pradier, Reinaud, abbé Relave, Rochigneux, F. Rony, L. Rony, Rousse, abbé Sachet, chanoine de Saint-Pulgent, Alph. de Saint-Pulgent, abbé Signerin, C.-P. Testenoire, Ph. Testenoire, Thiollier, docteur Vachez, abbé Versanne, comte de Villechaize.

Ont écrit pour s'excuser de ne pouvoir assister au banquet et à la séance : MM. le lieutenant-colonel Anglade, Astic, abbé Basson, Bertrand, Maurice de Boissieu, Bulliot, abbé Cheminal, abbé Chevalier, abbé Deguerry, J. Desjoyaux, C.-N. Desjoyaux, L. Dupin, Galle, Guilhaume, abbé Lachaud, abbé Langlois, Larderet de Fontanès, E. Le Conte, J. Le Conte, comte de Marsy, Matagrín, Monery,

abbé Nesme, abbé Picard, Point, docteur Rey, baron de Rochetaillée, abbé Rochette, J. Rony, B. Thevenet, baron de Vazelhes, docteur de Viry.

Au début de la séance M. le Président dit :

Messieurs,

La fête que nous venons de célébrer ne doit pas nous faire oublier ceux de nos confrères que nous avons perdus depuis la dernière réunion : Messieurs Neyron des Granges, Peniguel et l'abbé Reymond.

Etabli à Lyon, M. Neyron des Granges n'avait pas oublié qu'il appartenait au Forez par les plus anciens et respectables souvenirs de famille. Le Forez avait une place dans ses affections comme dans la précieuse bibliothèque qu'il avait formée avec la science et le soin d'un bibliophile émérite, et c'est pourquoi sans doute il se félicitait de faire partie de notre Société, de même que nous nous félicitons de le compter parmi ses membres.

M. Peniguel, sorti des rangs des conducteurs des Ponts et Chaussées et parvenu l'un des premiers, à force de labeur, au grade d'ingénieur, nous était arrivé de la Bretagne ; mais il était promptement devenu pour nous comme un compatriote, par le bien qu'il voulait faire à notre pays, par son zèle à poursuivre l'exécution du canal du Forez. Dernièrement, lorsque, dans une étude sur le progrès agricole dans notre pays, j'essayai de retracer l'histoire de cette grande œuvre encore inachevée, j'avais trouvé auprès de lui les renseignements les plus utiles, les plus obligeamment donnés, en même temps que la plus grande confiance dans l'avenir réservé à notre plaine. Pourquoi faut-il qu'il soit venu ici, épuisé d'avance par un travail trop pénible, et qu'il ne lui

ait pas été donné de voir s'accomplir ce qu'il prévoyait et préparait ?

M. l'abbé Reymond s'était signalé avec honneur dans l'enseignement de la jeunesse et peut-être devra-t-il tenir une place.... dans l'histoire du socialisme en France. Je lisais dernièrement dans un livre, où sont passés rapidement en revue les chefs des diverses écoles socialistes de l'Europe, que M. Benoît Malon, « ne sachant pas encore lire, découvrait dans le catéchisme une foule de détails qui inquiétaient son bon sens, et que le curé de son village (Précieu) avait fort à faire de répondre à ses objections (1) ».

Je ne sais trop si l'incrédulité de M. Malon a été aussi précoce. Mais ce que je sais bien, et ce que d'ailleurs M. Malon, il faut le dire à son honneur, n'a jamais oublié, c'est que c'est un prêtre, l'abbé Reymond, qui a commencé à l'instruire, tandis que, petit berger, il gardait encore son troupeau. Voilà un exemple de plus de cette charité parfois imprudente, mais toujours généreuse, de l'Église, qui tant de fois a développé les facultés et les talents, plus tard tournés contre elle.

Divers ouvrages ont été offerts à notre Société. Il en sera fait mention dans notre bulletin et je ne saurais ici les indiquer tous. Je tiens seulement à signaler la *Table* du La Mure-Chantelauze, dernier travail de notre cher et regretté Président qui ne l'a pas vu paraître, dernier témoignage de son attachement à notre pays de Forez.

Le *Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, qui s'est tenu à Saint-Étienne le

(1) *Le mouvement socialiste en Europe. Les hommes et les idées*, par T. de Wyzerva, p. 23.

mois dernier et auquel notre Société n'a pas manqué de s'associer, a donné lieu à plusieurs travaux propres à nous intéresser. Notre doyen, notamment, a présenté sur Saint-Étienne de Furan une notice dont il a bien voulu nous faire hommage et que gardera précieusement notre bibliothèque, à côté du mémoire déjà publié dans le *Forez pittoresque*.

Enfin Messieurs, conformément à une délibération antérieure, votre Conseil prépare en ce moment un *Questionnaire* sur les souvenirs, les vestiges anciens, les documents et les monuments conservés à travers tout notre département. Sous l'inspiration et avec le concours de votre Secrétaire, ce questionnaire a été rédigé par M. Dumoulin, à qui nous ne pourrions savoir trop de gré du service rendu de la sorte au vieux Forez. Grâce à lui, il a été convenu avec M. l'Inspecteur d'Académie qu'il serait envoyé, avec prière d'y répondre, à tous les instituteurs publics. Il le sera également à tous les instituteurs libres et, bien entendu, aux membres de la Diana, enfin aux curés des paroisses, auprès desquels notre confrère M. le chanoine Sachet priera notre Président d'honneur, le Cardinal Archevêque de Lyon, de le recommander. Sans doute, il ne se trouvera personne pour répondre à la fois à ce questionnaire tout entier. Mais chacun indiquera, nous l'espérons, ce qui le touche de près, ce qu'il a pu vérifier lui-même, et de la sorte peut-être parviendrons-nous un jour à dresser, avec exactitude, une statistique historique et monumentale de notre province.

Le palais royal de Cambisonnum. — Communication de M. Vincent Durand.

M. Vincent Durand fait la communication suivante :

M. Hauréau a reproduit, dans le tome XVI du *Gallia Christiana (Instrumenta ecclesiæ Viennensis*, p. 8), une charte de l'an 858, contenant donation par le roi Charles de Provence à Agilmar, archevêque de Vienne, de biens situés au comté de Lyon, *in villis nuncupatis Silviniacum, Lucum, in Gabrixitto, et in Granisco* (1). La pièce est ainsi datée : *Actum Cambisonno palatio, in Dei nomine feliciter.*

La situation du palais royal de *Cambisonnum* n'a pas été, que je sache, déterminée jusqu'à présent. Ducange le fait figurer sans commentaire, dans sa liste des *Palatia regia*, et les Bénédictins ses continuateurs se bornent remarquer combien il est difficile d'y voir Chamesson (Côte-d'Or), comme l'a suggéré le P. Michel Germain.

Il existe en France un lieu dont le nom représenterait beaucoup mieux *Cambisonnum* : c'est Chambezou, commune du canton de Blesle (Haute-Loire). Mais on ne peut guère y placer le palais dont il s'agit, car la domination de Charles de Provence ne s'étendait pas sur l'Auvergne.

Je propose d'identifier *Cambisonnum* à Chanson, commune de Chavanay (Loire), dans l'ancien diocèse et à une dizaine de kilomètres de Vienne. Chanson est un dérivatif régulier de *Cambisonnum*, car la chute d'une labiale intérieure, bien que moins

(1) Savignieu ou Servignat, *Lu*, paroisse détruite en l'archiprêtré de Sandrans, et Gevreisset (Ain), Grenay (Isère) ?

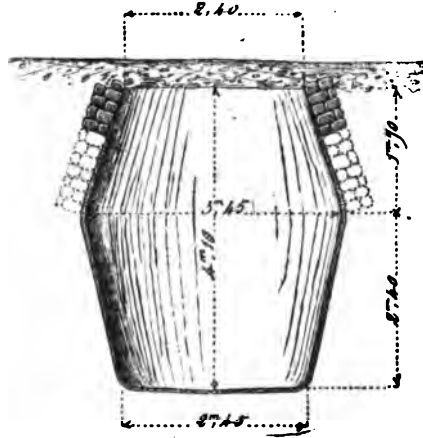
fréquente que celle d'une dentale, est un accident dont on connaît d'assez nombreux exemples. Il suffira de citer Chalon qui vient de *Cabilonum*, Chantoin de *Cantobennum*, Couhard de *Cucubarrum*, Amiens d'*Ambianis*, aller d'*ambulare*, etc. D'autre part, le territoire de Chanson recèle des substructions antiques d'où l'on a retiré des fûts de colonne et des entablements (1). Il ne serait point impossible que ces débris aient appartenu au palais de Charles de Provence. Assis au bord du Rhône, sur la voie romaine qui en longeait la rive droite, au pied de coteaux couverts de vignobles célèbres dont une partie dépendaient peut-être du domaine royal, ce lieu était bien choisi pour une de ces maisons de plaisance qui servaient tour à tour de résidence aux souverains de l'époque carolingienne.

La citerne du prieuré de Montverdun. — Communication de M. Alphonse de Saint-Pulgent.

M. Alphonse de Saint-Pulgent donne quelques détails sur la réouverture de l'ancienne citerne du prieuré de Montverdun, comblée depuis de longues années déjà. Cette citerne, située à égale distance de l'église et des bâtiments du prieuré, a la forme assez exacte de ces vases rustiques appelés communément *biches* et est creusée dans un terrain partie lose et partie basalte. Sa profondeur est de 4^m 10 ; sa plus grande largeur de 3^m 45. Sa contenance déterminée

(1) E. Brassart et P. Tardieu, *Le canton de Pélussin*, dans le *Forez pittoresque et monumental*, p. 93.

par M. Preyssat, conducteur des Ponts et Chaussées, est de 28 mètres cubes. Elle était alimentée



7. — COUPE DE LA CITERNE DU PRIEURÉ DE MONTVERDUN.

Dessin de M. Preyssat.

par les eaux pluviales provenant des toits des bâtiments claustraux, c'est ce que semble indiquer une conduite en maçonnerie dont l'orifice se voit au sommet du réservoir. Les parois et le fond de la citerne, pour être rendus parfaitement étanches, avaient été revêtus, en guise de ciment, d'une faible couche d'argile corroyée qui paraît avoir été ensuite durcie au feu sur place même. Cette particularité de l'argile ainsi employée a été signalée d'autres fois dans nos régions (1).

Le déblaiement n'a amené au jour aucun objet

(1) V. dans le *Bulletin de la Diana*, tome V, p. 150, la communication de M. Peniguel sur d'anciens fours découverts sur le versant oriental du Mont d'Uzore, dans la commune de Montverdun.

digne d'être signalé à l'exception d'un petit chapiteau roman actuellement déposé au musée de la Diana (1).

Fondation d'écoles à Maringes et à Viricelle en Forez.
— *Communication de M. Matagrin.*

Le secrétaire, en l'absence de M. Matagrin, donne lecture du mémoire suivant.

Ce fut le 5 août 1780 que M^{re} Étienne Freydière, curé de la paroisse de Viricelle, et M^{re} Jean-Baptiste Vaudiel, curé de la paroisse de Maringes, ces deux paroisses en Forez, diocèse de Lyon, considérant que la jeunesse de leurs paroisses manquait de l'instruction nécessaire par le défaut de maître ou maîtresse d'école en icelles, que même il ne pouvait y être suppléé dans les paroisses voisines, où ils manquaient également, et qu'il importait de leur procurer un avantage aussi essentiel pour l'éducation et les mœurs, résolurent de pourvoir à l'établissement d'une école de charité dans chacune desdites paroisses de Viricelle et de Maringes. De leur plein gré et libre volonté ils souscrivirent pardevant Jean-Louis Richard, notaire royal à Haute-Rivoire, une donation ayant pour but de fonder ces écoles.

M^{re} Freydière donna à la communauté des habitants de Viricelle une petite maison composée de deux pièces ou appartements au rez-de-chaussée et

(1) Au printemps prochain des travaux doivent être entrepris dans le but de remettre la citerne en état; si à ce moment des découvertes dignes d'être signalées étaient faites, nous nous empresserions d'en faire part à la Société.

de deux appartements au dessus, de la hauteur du sol au couvert de quatorze pieds, ensemble un petit jardin de la contenance d'environ une demi coupe pesant quatre livres, contigu à la susdite maison: le tout à lui appartenant situé au lieu et paroisse de Viricelle, confiné d'orient par le presbytère dudit lieu et la terre des héritiers d'Antoine Pupier, de septentrion la terre de Jean Poncet, d'occident les maison et jardin des héritiers de Barthélemy Dupré et de midi le planil dudit Jean Poncet, duquel jardin dépend une haie vive servant de séparation du côté d'occident.

Quant à M^{re} Vaudiel, il fit don à la communauté de Maringes d'une petite maison composée de deux pièces ou appartements au rez-de-chaussée et de deux appartements au dessus, de la hauteur du sol au couvert de quatorze pieds, ensemble un petit jardin contigu d'environ une demi coupe pesant quatre livres, le tout à lui appartenant situé au lieu et paroisse de Maringes, confiné par l'église paroissiale de midi, un passage entre deux, la terre de noble Claude Buer d'orient, la terre du seigneur dudit Maringes et auparavant de la cure dudit lieu de septentrion et le presbytère du même lieu, un chemin entre deux, d'occident, avec les haies, clôtures dudit jardin.

Ayant ainsi créé l'école, il restait à fournir à celle qui devait la tenir les moyens d'existence. C'est pourquoi ils ajoutèrent à leur don, le curé de Viricelle une pension annuelle et perpétuelle de 150 francs, consentie en sa faveur sur la ville et communauté de Lyon, et le curé de Maringes une rente annuelle et perpétuelle de cent vingt-cinq livres créée à son

profit sur la ville de Lyon, à la forme des contrats créés au profit des donateurs par MM. les prévôt des marchands et échevins de la ville de Lyon, les 14 avril 1772 et 6 mai 1779, devant M^{es} Guyot et son confrère, notaires, lesquelles devaient être touchées par le maître ou la maîtresse d'école et, en cas de remboursement du capital, être immédiatement réemployées par le syndic et la communauté, conformément à l'art. 18 de l'édit du mois d'août 1749.

Le maître ou la maîtresse d'école devra enseigner gratuitement la jeunesse des deux sexes desdites paroisses de Viricelle et Maringes, chacun rière celle où il sera établi, de plus en ce qui concerne Viricelle, les jeunes gens qui lui seront désignés par le curé, domiciliés dans les paroisses voisines et dont les habitations se trouveront plus proches des mêmes lieux que de leurs églises paroissiales; et, en ce qui regarde Maringes, ceux de la montagne de Saint-Cyr-les-Vignes, au midi du chemin tendant de Meys à Bellegarde, et ceux du hameau de Ternand, paroisse de Virignieu jusqu'au ruisseau de Ternand; enseigner à lire, à écrire, le catéchisme, et donner les autres instructions convenables sur la religion catholique, apostolique et romaine et sur les bonnes mœurs.

Cette donation fut acceptée pour les habitants de Viricelle par Claude Néel, syndic, et Jacques Néel, marguillier moderne de l'église paroissiale, et pour ceux de Maringes par Benoît Ponchon, syndic de la paroisse, et Jean-Baptiste Ponchon, marguillier en exercice.

Les biens donnés valaient chacun 250 livres d'après l'évaluation consignée dans l'acte.

Conformément à l'article 111 de l'édit d'août 1749, cet acte fut homologué par nosseigneurs du Parlement suivant arrêt du 18 août suivant.

Le 27 juin 1781, M^{re} Freydière et M^{re} Vaudiel firent consigner en un acte par le même notaire Richard le règlement suivant dressé par eux.

1^o La maîtresse d'école qui sera établie au désir de l'acte du cinq août dernier sera tenue d'avoir avec elle une deuxième personne qui puisse à son défaut procurer à la jeunesse l'instruction prescrite par le même acte, laquelle manquant sera remplacée le plus tôt possible, de manière qu'il y ait toujours dans l'école deux personnes en état de donner cette instruction.

2^o Les maîtresses d'école n'absenteront jamais dans tout le cours de l'année toutes les deux ensemble, et rarement l'une après l'autre ; elles n'entreprendront que les travaux de mains qui seront compatibles avec l'exercice de l'instruction de la jeunesse, c'est-à-dire ceux qui n'emporteront pas l'attention des maîtresses et qui ne causeront aucun trouble ni interruption dans l'école.

3^o Au moins l'une des deux maîtresses saura assez bien écrire, elle se chargera indispensablement d'apprendre à écrire à l'autre, sans différer ni retarder, pour maintenir l'instruction des enfants dans un état de stabilité et de vigueur perpétuelle, et elles vivront en union et charité mutuelles, d'un commun ménage et non autrement.

4^o Les maîtresses d'école ne prétendront et ne demanderont autre salaire ni rétribution que le gain de leur travail manuel et la rente qui leur a été assurée par l'acte de fondation sus daté ou par d'autres actes si aucuns ont été ou seront passés ; elles enseigneront gratuitement et sans distinction tous les enfants des paroisses où elles seront établies et les autres dont il est parlé dans le même acte, elles leur apprendront à prier Dieu, à lire, à écrire, le catéchisme et tout ce qui peut inspirer la piété et les bonnes mœurs : ce qu'elles feront avec ardeur et assiduité tout le cours de chaque année, selon le temps ou le loisir que les enfants pourront y donner.

5^o Au cas de suppression ou de défaut d'une des deux maîtresses, d'école par quelle cause que ce soit, l'autre maîtresse ne pourra jouir que des deux tiers de la rente qui leur a été ou sera assignée, les sieurs fondateurs expliquant et désirant que l'autre tiers soit réversible et puisse être exigé par les plus pauvres de leurs paroisses, chacun en ce qui les concerne.

6^o Enfin les nominateurs et recteurs de l'école seront le sieur curé, le syndic, les fabriciens et les consuls en exercice des paroisses où elle sera établie, lesquels nommeront les maîtresses d'école, les destitueront ou expulseront l'une ou toutes les deux en cas de négligence, d'incapacité ou de mauvaises mœurs, et incontinent en substitueront d'autres plus dignes et plus capables de remplir l'importante fonction de l'enseignement des enfants, selon l'intention des fondateurs, de la manière et aux conditions qui ont été expliquées.

Le 2 novembre 1781, par acte reçu du même notaire, M^{re} Étienne Freydière, curé de Viricelle, Claude Néel, syndic, Jacques Néel, marguillier moderne, Antoine Poncet, Louis Néel dit Cottancin, Jean Beyron dit Core, Simon Fourmand, Joseph Molandier, Jean France, François Pupier, Jean-Marie Beyron, autre Claude Néel, Laurent Néel et Benoît Tissot, tous habitants de la même paroisse, bien informés des bonne vie, mœurs et capacités de Benoîte Jacquemetton, fille majeure, originaire de Haute-Rivoire, résidant depuis quelques années à Viricelle, l'ont choisie et établie pour remplir les fonctions de maîtresse d'école à Viricelle et ce non autrement sa vie durant, à condition néanmoins qu'en cas d'infirmités qui lui empêchent de les remplir, une autre maîtresse d'école lui sera adjointe pour suppléer à son impuissance d'instruire, à la charge d'exécuter le règlement qui précède, et au cas qu'elle ait une adjointe, elle

continuera de percevoir et jouir avec elle des mêmes revenus affectés à la place de maîtresse d'école à laquelle elle est nommée par le présent acte.

Les témoins de cet acte : M^{re} Jean Dupeuble, prêtre et curé de la paroisse d'Haute-Rivoire et M^{re} Jean-Félix Ladevèze, prêtre et vicaire de la même paroisse.

Dans son testament du 22 juin 1781, M^{re} Freydière faisait un legs d'une rente de 70 livres au sort principal de 400, exigible sur la ville et communauté de Lyon, à la forme des actes et contrats consentis par MM. les prévôt des marchands et échevins de la ville et communauté de Lyon, à la communauté et paroisse de Jas en Forez, pour être touchée par le maître ou la maîtresse d'école ; cette disposition a-t-elle été conservée dans le dernier testament de l'abbé Freydière : nous n'avons pu le retrouver.

Quant à M^{re} Jean-Baptiste Vaudiel, il fut remplacé vers 1785 par M^{re} Jean-François Jomand. M^{re} Vaudiel était originaire de Cremeaux, et était titulaire des prébendes familiales de Provil et des Pérards. Trois testaments qu'il fit indiquent chacun des intentions très libérales ; ils sont tous reçus par M^e Jean-Louis Richard, notaire à Haute-Rivoire, en date des 27 juin 1781, 22 septembre 1785 et 19 avril 1787 ; les témoins en sont presque toujours des ecclésiastiques, notamment M^{re} Jomand, son successeur, M^{re} Jean Dupeuble, curé de Haute-Rivoire, M^{re} Pierre Dupeuble, vicaire de cette dernière paroisse et frère du précédent, qu'il remplaça, M^{re} Jean-Jacques Guimety, ancien curé de Saint-Martin-Lestra, M^{re} Laurent-Bernard Guimety, son neveu et

successeur, enfin M^{re} Antoine Daval, curé de Virignieu.

Aux termes de son dernier testament, il léguait à l'école de charité établie à Maringes vingt-cinq livres de rente perpétuelle, à prendre sur celle de cinquante livres cédée en sa faveur par M. de Murard sur la ville de Lyon, et le surplus à la marguillerie de Maringes ; cent vingt-cinq livres de rente cédée en sa faveur sur les États de Languedoc par dame Françoise-Marie Dulieu, veuve et héritière de M. Pierre-Joseph de Lardet, chevalier, marquis de Sigoyer, aux pauvres de la paroisse de Maringes, pour être distribuées par le curé, assisté du syndic ou premier consul et du marguillier. Enfin M^{re} Étienne Freydières était son légataire universel.

La séance est levée.

Le Président,
Vicomte DE MEAUX.

Le membre faisant fonction de secrétaire,
Eleuthère BRASSART.



OCTOBRE — DÉCEMBRE 1897.

BULLETIN DE LA DIANA



I.

PROCÈS-VERBAL DE LA RÉUNION DU 30 DÉCEMBRE 1897.

PRÉSIDENCE DE M. LE VICOMTE DE MEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à deux heures.

Sont présents : MM. Baldit, abbé Bégonnet, baron de Boerio, E. Brassart, abbé Brosse, abbé Brunner, Chaize, abbé Chazal, J. Déchelette, Dumoulin, V. Durand, Favarcq, Gachet, Jacquet, Lachmann, Lafay, Th. de la Plagne, J. Le Conte, abbé Marsanne, vicomte de Meaux, docteur Perdu, abbé Relave, Renaud, abbé Reure, Rochigneux, J. Rony, L. Rony, abbé Sachet, Alph. de Saint-Pulgent, abbé Versanne.

Se sont fait excuser : MM. d'Avaize, M. de Boissieu, Chassain de la Plasse, Leriche, comte de Marsy, C.-P. Testenoire-Lafayette, de Viry.

M. le Président ouvre la séance en ces termes :

« Nous avons encore à déplorer la mort de deux de nos confrères : ainsi disparaissent de plus en plus les anciens membres de notre Société, et de plus en plus il devient nécessaire d'en recruter de nouveaux.

M. l'abbé Boissel était un enfant de Montbrison. L'amour du pays natal l'avait attaché à la Diana et aussi le goût des études historiques. Transplanté dans le Beaujolais, il recherchait tout ce qui pouvait éclaircir l'histoire de Fleury-sur-Saône, sa paroisse, se proposant ainsi pour sa part et dans le cercle de son modeste horizon de dissiper les préjugés gratuits et vulgaires répandus contre le clergé. Il aurait eu à cœur de venir avec nous, au mois de septembre dernier, fêter notre secrétaire perpétuel. Retenu par la maladie qui devait peu après l'enlever, il lui envoyait des vers qu'il convient de recueillir comme l'expression dernière de ses sentiments :

Modeste et vrai savant, qui fais parler la pierre
Et vivre du passé le fugitif adieu,
Que disent ces débris voilés par leur poussière ?
L'homme n'est rien : la gloire appartient toute à Dieu !

M. Périer appartenait à notre Société depuis son origine. Soit comme greffier du tribunal, soit comme membre et secrétaire du conseil municipal, il avait fouillé notre histoire locale. Plusieurs de ses rapports sont des œuvres d'érudition. A propos des noms à donner aux rues, il a établi la généalogie de certains personnages dont la famille était issue de Montbrison : les Parrocel, les Legouvé. Ayant à opérer le partage de terrains indivis entre les habitants de plusieurs hameaux de Roche et de Saint-Bonnet-le-Coureau,

il a éclairci l'origine de cette sorte de propriété. L'érudition chez lui s'alliait à la charité. Il partageait son temps entre les investigations à travers les vieux titres et, comme membre du bureau de bienfaisance, la recherche assidue et l'examen attentif des misères à secourir à Montbrison.

Enfin les papiers contenant le résultat de ses études, les généalogies de familles Montbrisonnaises ou ayant habité Montbrison, extraites en partie des registres paroissiaux, ont été laissés à la Diana. A plusieurs reprises, il avait exprimé le désir que ces papiers fussent conservés de la sorte. Notre confrère M. Maillon a fait part de ce désir à sa famille, qui s'est empressé de s'y conformer. Elle a droit ainsi que M. Périer lui-même et M. Maillon à notre gratitude, que je n'ai pas manqué de lui témoigner déjà et dont je renouvelle ici l'expression.

La très importante découverte de peintures murales, due à l'excursion faite par la Société à Sainte-Croix, a motivé dernièrement un voyage de la commission chargée d'en assurer la conservation. M. Favarcq va vous dire le résultat de cette visite».

Visite à Sainte-Croix de la commission chargée d'y assurer la conservation des peintures du XIV^e siècle. — Communication de M. Favarcq.

Les membres de la commission nommée, à la dernière réunion du bureau, pour s'assurer de la bonne conservation des peintures murales de Sainte-Croix, et pour aviser, en cas d'urgence, aux moyens de les préserver des détériorations que pourrait leur causer

la mauvaise saison que nous traversons, s'y sont rendus le dimanche 19 décembre.

Le but de cette visite s'est trouvé grandement simplifiée, par suite de l'initiative de M. le curé Pizet, qui, il y a près d'un mois, avait fait resuivre avec soin toute la toiture.

Notre inspection n'a donc fait que constater le bon état des lieux, ce dont la commission a été unanime à féliciter et remercier M. le curé Pizet.

Dès lors, toute crainte dissipée, la commission en ayant l'honneur de vous rendre compte de son mandat, ne peut que manifester le désir de voir maintenant la municipalité de Sainte-Croix venir en aide à notre Société, pour sauvegarder dans l'avenir ces précieux documents, et faire de l'édifice qui les abrite un lieu digne de les posséder.

Questionnaire historique, archéologique et statistique.

— *Communication de M. Maurice Dumoulin.*

M. Dumoulin s'exprime ainsi :

« Dans le procès-verbal d'une des séances de la Diana en 1876, on lit ceci : Le prochain bulletin contiendra un questionnaire communal, historique et archéologique destiné, pour chaque localité à fournir un cadre élémentaire de tous les renseignements utiles à l'histoire locale. M. Durand en a déjà communiqué au conseil la première partie (époque préhistorique, gauloise et romaine). Elle va être complétée par les questions relatives au moyen âge et à la renaissance et l'ensemble de ce travail intéressant, après avoir été inséré au *Bulletin* donnera lieu à un

tirage à part pour être distribué aux personnes étrangères à la société (1).

Ce questionnaire est demeuré à l'état de projet ; et c'est nous, membres de la Diana qui en sommes la cause. Ainsi que l'a si justement rappelé M. Chassain de la Plasse, dans le toast qu'il prononça lors de la fête des noces d'argent de notre cher maître, nous usons de sa science et de son temps avec une désinvolture qui n'a d'égale que sa longanimité. Nous savons tous avec quelle minutie et quelle précision il répond à nos demandes, et souvent, après l'avoir questionné, à lire ses réponses si nourries et si complètes, il ne nous reste plus rien à dire. A se faire ainsi le guide et l'auxiliaire de nos travaux, il perd le temps qu'il devrait consacrer aux siens. C'est pourquoi le projet qu'il avait formé ne s'est pas réalisé.

J'ai eu la hardiesse de dresser ce questionnaire. Je ne l'ai fait qu'après en avoir obtenu l'assentiment de M. Vincent Durand, qui a bien voulu m'aider de ses conseils et que je remercie très sincèrement ainsi que M. l'abbé Sachet et MM. E. Brassart et Joseph Déchelette. Le voici imprimé et superbement illustré par les soins de notre sympathique confrère M. Gonnard.

Il va être distribué, non seulement aux membres de la Diana, mais aussi, à la suite d'une entente avec l'autorité diocésaine et avec l'inspection académique, aux membres du clergé paroissial et aux membres du corps enseignant, sans oublier les

(1) *Bulletin de la Diana*, I, 21.

agents des ponts et chaussées et des chemins vicinaux, dont le bulletin a eu à relater si souvent les découvertes et les travaux.

Ce questionnaire, par son étendue et la complexité des matières qui y sont contenues, pourra vous sembler exagéré.

Il était cependant nécessaire qu'il en fût ainsi. Il importait en effet de vous présenter le tableau aussi complet que possible des différentes matières à l'aide desquelles s'établit l'histoire d'un pays.

Ce qu'il est utile de connaître et d'établir tout d'abord d'une façon précise, c'est le territoire et la topographie de la commune prise comme point de départ. On est tenté de croire qu'on connaît à fond les questions qui s'y rattachent; leur étude prouvera, à ceux qui voudront bien la faire, qu'il faut rabattre de cette prétention. L'histoire n'étant qu'une longue survivance et l'humanité se montrant plus respectueuse de la tradition qu'on ne l'admet d'ordinaire, si l'on veut bien délimiter les différentes circonscriptions par les lieux dits, on sera étonné, en étudiant les documents anciens, de voir quelle vitalité ont ces noms de pays et combien les superpositions de beaucoup des divisions anciennes avec les nouvelles coïncident de la sorte presque exactement. Mais encore faut-il le faire et c'est un des côtés intéressants que présente la première question.

De même pour la toponymie; la géographie de la France est faite d'un perpétuel travestissement. Je ne veux rappeler que l'exemple du sommet jurassien, le *Grand Credo*, qui ne contient la preuve d'aucun acte de foi, mais qui signifie seulement le grand

crêt d'eau, et l'exemple forézien de Pierre-sur-Haute, non-sens évident pour Pierre-sur-Autre. En remontant à la source on rectifiera bien des erreurs, on identifiera bien des noms demeurés douteux.

Le sol lui-même, comme les noms, a subi des modifications, il est nécessaire de les fixer avant que tout souvenir n'en soit aboli ; la plaine du Forez, le canton de la Pacaudière n'ont point la même physionomie en 1898, que celle qu'ils avaient il y a cinquante ans. Ici et là des étangs ont été asséchés, des terres incultes ont été données à la culture. De même pour les bois et peut-être, en dehors de considérations économiques fort intéressantes, pourra-t-on déduire du déboisement ou de l'assèchement bien des conséquences météorologiques. Enfin, l'étude du territoire doit se terminer par celle du cadastre.

Tout le monde peut la faire ; tout le monde avec de la patience peut arriver à dresser pour chaque commune un dictionnaire comme celui, si précieux et si souvent consulté, que le docteur Noël a dressé pour le canton de Saint-Haon-le-Châtel. On ne se doute pas de tout ce qu'on peut trouver dans le cadastre ; les preuves d'une station archéologique, les traces d'une légende, la confirmation de l'existence d'une tenure féodale, le souvenir d'invasions ou de guerres, l'histoire d'une famille, l'existence de routes et de chemins dont l'archéologie a le plus grand besoin d'avoir la preuve.

L'histoire de la commune commence ensuite par celle de la propriété.

C'est — je ne le cache pas — une des questions les plus délicates à traiter que celle de la propriété

féodale ; les textes primitifs sont rares et d'un commentaire plein de périls. N'importe, je devais poser la question, ne serait-ce que pour en provoquer l'étude. Mais si l'étude méthodique de la propriété féodale décourage les plus zélés, beaucoup d'entre vous et de nos collaborateurs pourront nous apporter de précieux renseignements, et tous auront quelque chose à dire sur les biens emphytéotiques et sur les censives ; les actes abondent.

Sur la possession temporaire, toutes nos familles forésiennes ont des archives qu'il suffira d'inventorier et de dépouiller, pour avoir un dossier complet et de haute valeur pour les parages, les métayages et les fermages. Quant aux biens nationaux, les brefs de vente en sont nombreux et font partie de beaucoup de titres de propriétés ; leur étude est un des éléments essentiels de celle de la grande et de la petite propriété.

Le tableau du gouvernement de la commune se compose, non-seulement de l'histoire des magistrats et des magistratures qui président et ont présidé à sa vie administrative, mais de celle de la justice, de l'administration ecclésiastique et des œuvres de bienfaisance qui en découlent, des couvents et des sectes religieuses, mais aussi encore de celle de l'école, de l'armée et de l'administration financière. Ce sont là les éléments qui ont coopéré à la vie officielle de l'unité territoriale prise pour base, et à l'aide desquels ou suivant lesquels on a gouverné.

C'est à proprement parler ce qu'on entend généralement par histoire : inutile donc d'insister sur les différentes sections de ce chapitre,

Mais pour nous l'histoire n'est pas faite seulement de ce qui a ou a eu un caractère officiel, il faut y comprendre la vie telle que les habitants, leurs besoins, leurs affaires, leur travail l'ont faite, et il faut envisager, avec les foires et les marchés, l'agriculture, les contrats de vente, d'échange ou de location, la grande et la petite industrie. Il faut enfin savoir de quoi est composée la population qui a fait l'histoire de la commune, connaître son nombre, et savoir les motifs et l'importance de l'émigration et de l'immigration.

Il faut aussi interroger le passé de ces hommes sur leurs croyances et leurs terreurs, leurs coutumes et leurs traditions, sur leurs chants où se révèle l'âme véritable d'un peuple ; il faut sonder les replis les plus obscurs de leur mémoire pour savoir ce qu'il est resté dans le français moderne des séculaires apports de tant de civilisations, de tant de cultes qui l'ont successivement pénétré. C'est là l'objet du cinquième chapitre.

J'avoue que je crois qu'il faut le traiter avec respect et d'une main émue, et ne pas croire *a priori* à l'absurdité de tout ce qu'on relatera. Rien n'est négligeable, rien n'est ridicule, surtout s'il s'agit de l'âme. Etre impartial, être complet, être même minutieux, c'est là le premier devoir d'un enquêteur ; lorsqu'il l'a rempli, alors il peut essayer de comprendre et de juger.

Le livre de M. Bulliot, sur le culte de saint Martin, sert à vous montrer tout ce qu'on peut tirer de la tradition en matière d'histoire religieuse. Après l'enquête de la Diana, peut-être pourra-t-on de

même jeter un peu de lumière sur bien des questions controversées, sur bien des points douteux, et renouer la chaîne du passé le plus lointain avec le présent le plus immédiat.

L'homme a laissé des traces de son passage, des témoins incorruptibles de ses croyances et de ses mœurs et les étudier c'est le propre de l'archéologie. La matière est ample; elle n'est pour décourager personne.

En dernier lieu, pour être complet, il fallait indiquer quels services vous pourriez rendre en signalant les documents existants; ils sont inappréciables. Faute d'être connues, que de choses précieuses ont été perdues à tout jamais !

Telles sont, Messieurs, les grandes lignes du questionnaire proposé à vos investigations.

Ne soyez pas effrayés de son importance. Certes, nous serions fort heureux que de chaque commune nous vînt une réponse à toutes nos questions; nous voudrions l'espérer. Mais du fait qu'on ne peut répondre à leur ensemble, il ne s'ensuit pas qu'on ne doive pas y répondre du tout. Une réponse, une seule, pourvu qu'elle soit précise, complète et sincère, nous satisfera.

Que chacun apporte sa pierre à l'édifice national, c'est là notre vœu; que chacun s'éprenne pour ces questions locales d'un intérêt plus vif et plus actif, c'est notre désir.

Et, pour terminer, permettez-moi d'insister encore sur le point qui fait l'objet de la dernière recommandation.

Multiplier les reproductions, les dessins, les cal-

ques, les photographies ; ne pas craindre de se répéter, ne rien négliger si infime que cela paraisse, ne rien sacrifier à la parure littéraire et, surtout, tout contrôler soi-même et ne jamais s'en rapporter à ce que d'autres, si autorisés qu'ils soient, ont dit ou ont écrit, voilà quelle doit être la règle et la loi.

Bien pénétré de cette idée, je suis sûr, Messieurs, que vous ferez une œuvre digne de la Diana et digne du Forez, et vous serez en France les premiers qui l'ayez entreprise ».

Michel de Chaugy, ses portraits. — Communication de M. l'abbé Reure.

M. l'abbé Reure donne quelques détails nouveaux sur Michel de Chaugy (1). Il signale notamment deux autres portraits de ce personnage. L'un se voyait à Dijon dans les vitraux de la Sainte-Chapelle, aujourd'hui détruite ; vitraux qui pourraient être retrouvés un jour, puisqu'ils ont été vendus en Angleterre. L'autre portrait serait à la pinacothèque de Munich. Il semble en effet possible, par comparaison avec le triptyque d'Ambierle, d'identifier Michel de Chaugy avec le personnage agenouillé à gauche dans l'*Adoration des Mages* de Roger van der Weyden qui fait partie de cette collection.

Le travail de M. l'abbé Reure paraîtra, avec illustrations, dans un prochain bulletin. La cause du retard ap-

(1) V. plus haut, pages 223 et suiv.

porté à sa publication est l'impossibilité momentanée de se procurer une photographie directe du tableau de Munich.

Geneviève d'Urfé, duchesse de Croy. Une médaille à son effigie. — Communication de M. le comte de Marsy.

Il est donné lecture de la communication suivante, adressée à la Diana par M. le comte de Marsy, Directeur de la Société Française d'Archéologie.

Il y a quatre ans, M. Camille Picqué, le très savant conservateur du cabinet des médailles de la Bibliothèque Royale de Bruxelles, communiquait à l'assemblée générale de la Société Royale de Numismatique de Belgique une médaille qui se rattache à la fois à la Belgique et à la France, au Hainaut et au Forez. Elle concerne en effet Geneviève d'Urfé, femme de Charles-Alexandre, sire et duc de Croy, marquis d'Havré, prince et maréchal héréditaire du Saint-Empire, dont le mariage fut célébré à Paris, au Louvre, le 6 janvier 1617.

C'est cette année seulement que M. Picqué a donné à la *Revue belge de numismatique* (1) cette communication et nous aurions mauvaise grâce à le lui reprocher, car, au lieu de nous présenter avec un dessin la description de la médaille de Geneviève d'Urfé, M. Picqué a étudié non seulement son icono-

(1) Cinquante-troisième année, 1897, p. 74 à 96; Bruxelles, in-8.

graphie, mais les détails de sa vie, et son travail méritent à ce titre d'être signalé aux membres de la Diana.

La médaille est-elle connue des foréziens, je l'ignore et, dans le doute, je commencerai par reproduire la description qu'en donne M. Picqué (1) :



10. — MÉDAILLE DE GENEVIÈVE D'URFÉ, DUCHESSE DE CROY.
Gravure de la Revue belge de numismatique.

« D'un côté l'on a son buste à droite ; légende, · GEN · DVRFE · DVCIS · A · CROY · ST. IMP · PRINCI. — Bronze .

« Le revers représente une chausse-trappe, semée dans un champ et que les vents cardinaux ne peuvent ébranler ; légende, CONCVTIOR · VNDIQVE · FRVSTRA.

« Le médailleur a signé entre le premier et le dernier mot de la légende : P. GORET.

« Au lieu d'être coiffée en boucles soyeuses, avec

(1) La gravure du médaillon de Geneviève d'Urfé, que nous donnons ici, a été très obligeamment prêtée à la Diana par M. le vicomte Baudoin de Jonghe, président de la Société Royale de Numismatique de Belgique.

une petite pièce de velours revenant de derrière sur le front, telle que la peignait Van Dyck, la dame de la médaille, dans sa grande toilette française de vers 1635, paraît avoir sur les tempes des touffes crépées. Un rang de cheveux, coupés court, est couché à plat sur le front. Nous revoyons ici les pendeloques et le collier de la peinture ; le cordon admirablement emperlé qui, après avoir fait le tour du buste, s'attache au nœud d'une médaille ovale, n'a point été indiqué par l'artiste, qui signait bravement, P. GORET (1) ».

C'est une causerie sur la nièce de l'auteur de l'*Astrée*, que nous donne M. Picqué sous prétexte de décrire cette médaille, et personne ne s'en plaindra. Il semble déjà amoureux de sa princesse et s'en prend à ce Goret de ce qu'il n'a pas su mieux en rendre les traits :

« Son talent est quelconque, ajoute-t-il, mais on a gardé souvenir de plus médiocre que lui. Pourquoi n'a-t-il laissé aucun charme à cette tête jadis séduisante, aux grands yeux parlants, spirituels et naïfs à la fois, qu'Antoine Van Dyck ne vit certes pas avec plus d'indifférence que n'avaient fait Bassompierre et le mari de Geneviève, le duc Charles-Alexandre de Croy, des yeux tels qu'en prête Saint-Amant à son Andromède..... »

Plus loin, voici Peter de Jode, dit le Jeune, dont M. Picqué invoque le témoignage, en nous montrant la charmante estampe de ce graveur, qui avait pu voir des parisiennes à Paris et sut, par ses effets,

(1) M. Picqué dit qu'il n'a pu rencontrer aucun renseignement sur ce graveur, qu'il croit lorrain.

représenter l'élégance de l'ajustement et la grâce de la personne.

C'est donc une biographie de votre compatriote qu'écrit M. Picqué et je ne puis le suivre depuis le récit du mariage, dont il cite en partie le contrat (1), d'après un manuscrit du fonds Goethals, les appréciations peu flatteuses qu'il donne sur le futur, et les désagréments que ne tarda pas à éprouver Geneviève qui, dit-il, aurait pu rapidement se faire l'application de *la Bella Malmaridada* de Lope de Vega, que l'on vendait dans le voisinage de son palais de Bruxelles. Pour justifier son appréciation sur Jean-Alexandre, M. Picqué nous donne aussi une médaille de ce personnage gravée par Jean de Montfort, au moment de son premier mariage avec Yolande de Ligne, en 1599.

Les dernières lignes de cet article nous retracent le drame qui rendit veuve Geneviève d'Urfé; elles sont la conclusion d'une enquête faite, il y a trente-trois ans, par M. L. Galesloot, alors chef de section aux archives du royaume (2) : « On y verra, écrit M. Picqué, comment le duc de Croy, passant d'une pièce dans une autre, fut descendu d'un coup de carabine à travers la fenêtre; qui fut soupçonné; qui l'on arrêta; les mesures que prit la justice pour se saisir du coupable... »

« Tout ce que je viens d'écrire, disait M. Galesloot, est le fruit du dépouillement d'une volumineuse liasse de procédure qui repose aux archives du conseil de Brabant, n° 4819, de la Chambre fiscale ».

(1) Il en reproduit les principales clauses dans l'annexe 2.

(2) *L'assassinat de Charles-Alexandre duc de Croy, le 9 novembre 1624, à Bruxelles. — Revue trimestrielle.*

Quelle part eut à cette mort Geneviève d'Urfé ? M. Picqué semble croire qu'elle n'y fut pas étrangère, car il donne encore les renseignements suivants : « Le page Pastural avait fait le coup, et ce qui ne laisse pas que de surprendre, c'est que la duchesse le fit partir hâtivement, pour annoncer aux d'Urfé, dans le Forez, le malheur qui lui était arrivé. Or, il advint que bien longtemps après, à Rome, Pastural, qui était près de sa fin, se confessa d'avoir assassiné le duc de Croy son maître, qui l'avait frappé... »

Le château de Bayon, en Lorraine, avait été par contrat donné à Geneviève d'Urfé, pour son habitation. Il est inutile de rappeler qu'après la mort de son premier époux, elle se remaria deux fois, d'abord à Guy de Harcourt, baron de Sierray, et ensuite à Antoine de Mailly, vice-amiral de France.

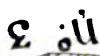
Tels sont les principaux renseignements qu'à propos de la médaille de Goret M. Picqué a consacrés à Geneviève d'Urfé.

Sur quelques familles notables de Sury-le-Comtal au moyen âge. — Communication de M. l'abbé Relave.

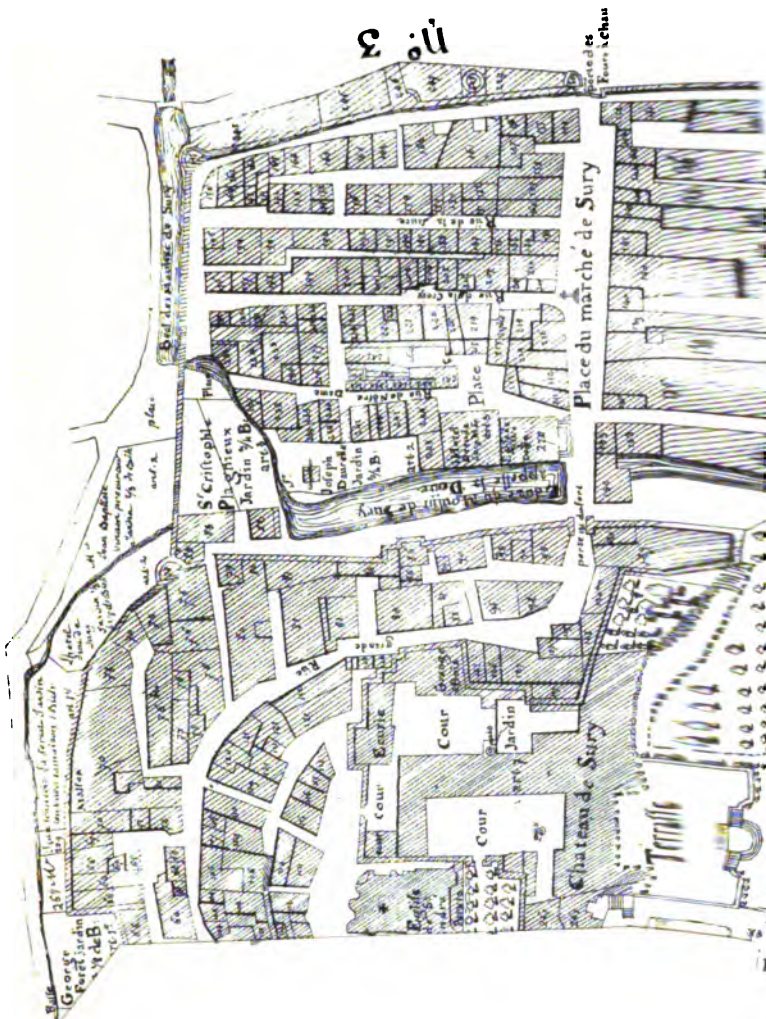
Sury-le-Comtal paraît avoir commencé à être, comme on dit, quelque chose vers la fin du XIII^e siècle, au temps du comte de Forez Jean I^{er}, qui en fit l'une de ses résidences favorites. C'est dans le château de Sury que sa première femme Alix de Viennois lui donna, le jour de Pâques 19 avril 1299, son premier fils, le futur comte Guy VII (1). Quel-

(1) La Mure-Chantelauze, I, p. 324; III, p. 114.

1



nte
du
cu-
—
dur-





c
s
fi
c
v
s
-

ques années plus tard, en 1309, le même Jean I^{er}, n'achetait pas moins de quatorze tènements de terre ou de pré, situés tous aux Verchères, et tous acquis le même jour, 31 juillet (1). Il ne devait pas s'en tenir là : il faisait de nouvelles et importantes acquisitions en 1313, en 1318 et en 1328 ; celle de 1313 s'élève au prix de 218 livres bons viennois (2).

Il n'est pas étonnant, après cela, que plus d'un acte important de l'administration de Jean I^{er} ait eu lieu à Sury. Le 12 février 1325, Hugues de Mauvoisin, seigneur de Chevrières, faisait l'hommage de sa seigneurie à Sury-le-Comtal, dans la chambre du comte, en présence de nobles hommes messires Bertrand, seigneur de la Roue, Pierre de Rochefort, Gérard de Roussillon, chevaliers, Guillaume de Montrevel, damoiseau (3). Le 26 juin de la même année, c'est encore à Sury-le-Comtal que fut passé l'acte par lequel le comte Jean I^{er} changeait une amende encourue par Josserand de Lavieu, damoiseau, en la donation de la maison forte et du mandement de Marclop ; les témoins étaient cette fois Amédée, sire de Cousan, encore Pierre de Rochefort qualifié ici de bailli de Forez, et François de Saint-Priest (4).

Cette faveur dont Sury jouissait auprès du comte de Forez ne paraît pas s'être prolongée au-delà du règne de Jean I^{er}, qui prit fin en 1333 ; aucun docu-

(1) Huillard-Bréholles, *Titres de la maison ducale de Bourbon*, nos 1237 et suiv.

(2) H.-B., nos 1344, 1501. 1876.

(3) Barban, *Fiefs*, art. *Mauvoisin*.

(4) Barban, *Fiefs*, art. *Lavieu*.

ment conservé n'indique que Guy VII lui-même, son fils et successeur, ait accordé une attention particulière à sa ville natale. Mais l'importance de la petite cité était acquise, et plus d'un personnage considérable allait y prendre la place du chef suprême de la province, que d'ailleurs, la plupart du temps, il représentait.

Parmi les témoins des actes que je viens de citer figure notamment « noble homme messire Pierre de Rochefort », qui, seul de tous, est présent les deux fois. Ce détail ne prouve pas cependant qu'il résidât à Sury ; il avait pu, en sa qualité de bailli de Forez, y accompagner simplement son maître. Mais un autre Pierre de Rochefort, damoiseau, y résidait certainement quelque vingt ou trente ans plus tard, puisque nous l'y trouvons allié à la famille des Espéron, qui y florissait alors (1). Ce Pierre de Rochefort avait épousé Catherine Espéron, de Sury-le-Comtal, fille d'Estienne Espéron et de cette Jeanne de Sorbières, en faveur de laquelle Raynaud de Forez allait constituer la rente noble d'Aubigny le 4 janvier 1367 (2). Dans son testament, fait le 29 juillet 1400, en présence de Jehan Cordier, curé de Sury, Pierre

(1) En 1359, J. Espéron était prévôt de Sury (La Mure-Chantelauze, I, p. 437 n) ; en 1390, vénérable et sage maître André Espéron, licencié en lois, vicaire et official de Lyon, est témoin avec Pierre de Rochefort du testament de Philippe Metton, clerc de Sury-le-Comtal, notaire juré des cours de Lyon et de Forez (Chaverondier, *Inv. des arch. de la Loire*, II, 194) ; en 1396, Mariette Espéron, de Sury-le-Comtal, rend hommage pour une maison sise dans le château de Sury, vers la maison du duc de Bourbon, comte de Forez (Barban, *Fiefs*, art. *Espéron*).

(2) Terrier de 1750 et copie de l'acte de fondation de la rente noble d'Aubigny, communiqués par M. A. Jordan de Sury.

de Rochefort choisissait sa sépulture dans l'église ou dans le cimetière de S.-André de Sury, et faisait divers legs aux luminaires de S.-André et de S.-Étienne dudit lieu, à l'aumône du jour de l'Ascension du Seigneur, et aux trois pèlerinages qui avaient coutume de se faire dans ledit lieu de Sury (1) : on voit qu'il ne se contentait pas de résider à Sury, mais qu'il aimait sa résidence. Je dois reconnaître après cela qu'il paraît être mort sans postérité, puisqu'il prend pour légataires universels Jehan Duchet, de Sury-le-Comtal, clerc juré de la cour de Forez (2) (celui-là même qui devait fonder dans l'église de Sury la prébende des Duchettes en 1429), et sa nièce Béatrix de la Porte, *filiam Alberti de Porta, Givorgii quondam...* Mais, comme on va s'en rendre compte, il devait y avoir à Sury, au commencement du XV^e siècle, plusieurs branches de Rochefort, et Pierre de Rochefort n'y a pas été le dernier de son nom.

L'église de Sury-le-Comtal est peu riche en blasons. Elle en contient pourtant deux qui figurent également en bonne et honorable place, tous deux en clef de voûte, l'un dans la travée médiane de la grande nef, l'autre à l'entrée du chœur, exactement sous le clocher. Ce dernier, qui est *d'argent, à la bande de gueules chargée de trois coquilles d'or*, est le blason des Beauvoir, et par suite aussi celui des Rochefort, à partir de la fin du XIV^e siècle (3).

(1) Chaverondier, *Inventaire des archives de la Loire*, II, p. 212.

(2) Jehan Duchet est en effet qualifié possesseur de la rente noble d'Aubigny au terrier Pagany de l'année 1414.

(3) Barban, *Fiefs*, art. *Ecotay*. — Steyert, *Armorial*, art. *Beauvoir*.

Placé où il est, il atteste avec une autorité indiscutable la part qu'avaient prise ses possesseurs à la construction de l'église, il atteste, par conséquent, qu'il y avait encore des Rochefort à Sury et qu'ils y étaient florissants, postérieurement au temps où ils avaient adopté les armes des Beauvoir.

Et je n'ai pas que ce seul témoignage à en fournir. Le mercredi 6 juin 1894, un incendie dévorait une maison ancienne munie d'une demi tourelle en poivrière, qui faisait à gauche l'entrée de la rue du Champ-de-l'Oie, du côté de la place de la Loue (1). Un journal raconta le lendemain que le feu avait détruit à Sury une maison du XIV^e siècle ; elle était de la fin du XVI^e au plus tôt. Cela ressortait de son simple aspect ; cela fut rendu absolument certain par la découverte que les ouvriers firent, en déblayant les décombres, de trois écussons de pierre provenant d'édifices plus anciens et qu'ils trouvèrent noyés dans un bloc de maçonnerie : c'étaient les deux blasons des voûtes de l'église, et celui des Bourbon-Forez, dont je n'ai pu découvrir aucun autre exemplaire à Sury. Ce dernier, d'assez grande dimension et d'une bonne facture, avait décoré en clef de voûte une porte cochère ou un portail, probablement l'entrée de cette « maison du duc de Bourbon, comte de Forez, » dont il a été question dans l'hommage cité plus haut, de Mariette Espéron ; les deux autres, de dimensions moindres et assez sensiblement égaux, n'étaient pas d'une exécution aussi soignée, mais, détail à noter, la bande

(1) C'est la maison portant le n° 58 sur le plan de 1750, ci-joint.

du blason des Rochefort-Beauvoir se trouvait ici accompagnée en chef d'une étoile (1).

L'autre blason de l'église, dont un exemplaire se retrouvait dans la maison incendiée, avait attiré mon attention dès les premiers temps de mon séjour à Sury, et divers indices m'avaient donné à penser que ce pouvait être là les armes des la Bâtie, possesseurs au XV^e siècle de la rente noble de ce nom, de *Basticia*, sur le territoire de l'Hôpital-le-Grand et de Précieu (2), et seigneurs de Magnieu-Haute-Rive, qui portaient *d'or, à la croix ancrée de sable* (3). Ces indices consistaient en

(1) Les Rochefort portaient *d'or, à la bande d..., chargée de trois étoiles d...* (Steyert, *Armorial*).

En achevant de démolir la maison incendiée, son propriétaire, Antoine Chalandon, quincailler, a découvert encore, enfouie sous un carrelage dont elle régularisait, le niveau, une planche sculptée, fragment d'un manteau de cheminée ou d'une frise d'appartement, qui présentait entre deux arabesques symétriques d'un bon travail, des armes que M. W. Poidebard croit être des Lesgallery, dont une branche était établie à Montbrison et qui sont *d... à trois croisettes d...* Quant aux trois écussons de pierre, les ouvriers, profitant d'une inadvertance du propriétaire, les ont employés comme matériaux en reconstruisant la maison, et ils sont de nouveau enfouis dans le mur de la façade.

(2) Barban, *Fiefs*, art. *la Bâtie*; — Sonyer du Lac, *Les Fiefs du Forez*, art. *la Bastie et Magnieu-Haute-Rive*.

(3) Le manuscrit du XVIII^e siècle cité par M. Vincent Durand dans sa *Note sur la seigneurie de Magnieu-Hauterive*, (*Mémoires de la Diana*, I, p. 121,) indique *gueules* au lieu de *sable*; c'est une erreur évidente. Quant à la *croix ancrée* du blason de Sury, elle est peinte en rouge, mais c'est l'affaire du dernier peintre-plâtrier qui a badigeonné l'église, le même qui, en remplaçant par du bleu de ciel le fond d'argent des armes des Rochefort, leur a fait, à l'instar de Victor Hugo dans le *Pas d'armes du roi Jean*,

Porter gueules
Sur azur,

deux témoignages écrits, et ces deux témoignages ne consistaient eux-mêmes que dans l'énoncé d'un nom, mais dans l'un le nom était accompagné du blason et dans l'autre de la qualité de l'homme.

Guillaume Revel, dans la page qu'il a consacrée au « chatiau et ville de Sury-le-Comtal », n'a dessiné qu'un blason, qui est *d'or à la croix ancrée de sable*, et il a écrit dans la banderolle qui se déroule autour : *Loys de la Bastie*. D'autre part, M. Révérend du Mesnil, dans la liste qu'il donne des châtelains de Sury (1), nomme Loys de la Bastie à la date de 1449 ; il n'indique aucune source, suivant sa fâcheuse habitude, mais comme il ne fait qu'une simple nomenclature, il me semble qu'on peut le croire sur parole. Quand j'aurai ajouté que Gras, dans ses *Notes généalogiques*, attribue à Hodin ou Dinot de la Bâtie la qualité de prévôt de Sury-le-Comtal vers 1350, j'aurai mentionné tous les indices paraissant exister encore du séjour des la Bâtie dans ma paroisse.

Heureusement, dans le courant de l'année 1893, un sieur Jacquet, maçon, eut l'idée de réparer sa maison. L'opération eut, entre autres résultats, celui de faire déposer provisoirement dans la rue une cheminée que je vis en passant. Elle était en granit, énorme, très lourde, et portait en son milieu l'écusson à la *croix ancrée*, sculpté assez grossièrement, ainsi que deux médaillons dont il était accosté (2). L'intérieur de la maison Jacquet, com-

(1) *Bulletin de la Diana*, I, p. 435.

(2) Cette cheminée, acquise par M. Adrien David, a été transportée à St-Etienne, place de la Badouillère, au rez-de-chaussée de la maison qui porte le n° 5.

plètement remanié, ne présentait plus rien d'intéressant, mais il me fut aisé de reconnaître que cette habitation n'occupait que la moitié d'une maison ancienne. J'entrai chez le propriétaire de l'autre moitié, Léon Mathevet, menuisier, et je lui demandai si l'écusson qui se trouvait au-dessus de la porte d'entrée et qui ne portait plus aucune trace d'armes quelconques avait toujours été ainsi. Il me répondit sans hésiter que c'était lui-même qui l'avait gratté quand il était jeune, et que ce qu'il en avait enlevé était une croix exactement semblable à celle qui figurait sur la cheminée que Jacquet venait de mettre dehors. Il ajouta que, au moment où son père avait acquis la maison, vers 1842, l'appartement dans lequel on entrait immédiatement de la rue était une grande salle, large de six mètres, profonde de dix, et que son père, en démolissant la voûte d'une sorte de corridor qui se trouvait, au fond, à gauche, y avait trouvé un grand pot plein de *liards*. Ces prétendus liards étaient évidemment des sols anciens, et le père Mathevet à lui seul en avait dispersé pour quinze francs, au poids. N'est-ce point de quoi regretter, avec le poète,

D'être venu trop tard dans un Sury trop vieux ?

La maison des la Bâtie était retrouvée : elle faisait le coin, à gauche, en entrant dans l'impasse qui allait, dans la direction du matin, de la rue du Champ de l'Oie au mur de ville. Rien n'est changé aujourd'hui à cette partie de Sury, sinon que, le mur de ville ayant été ouvert, l'impasse est devenue une rue. Un détail piquant. Si l'on se reporte au dessin de Guillaume Revel, on vérifie que l'auteur a figuré, très sensiblement à cet endroit-là, une mai-

son d'un tiers plus haute que les autres, en quoi il ne me semble pas téméraire de voir un petit remerciement de l'artiste au galant homme qui l'avait reçu, et vraisemblablement bien reçu.

Comme on voit, il devenait tout naturel que les armes des la Bâtie figurassent aux voûtes de l'église, pour peu que cet édifice eût été élevé au temps où cette famille florissait à Sury. Or, c'était justement le cas, l'église étant certainement du XV^e siècle, et les la Bâtie ayant été florissants pendant tout ce siècle-là. Mais auquel des la Bâtie attribuer un rôle dans la construction de l'église ? A quelle date, dans le courant du XV^e siècle, rapporter cette construction ?

L'église actuelle de Sury paraît bien être celle qui figure dans le dessin de Guillaume Revel, ce qui la rendrait antérieure à 1450, mais cet artiste ne se pique point d'une exactitude rigoureuse quand il s'agit d'autre chose que de fortifications, et son témoignage est toujours plus ou moins discutable. Il y a cependant ici ce détail que l'église est, très nettement, dépourvue de clocher, et par conséquent, représentée inachevée, ce qui saurait d'autant moins passer pour une simple inexactitude, qu'une sorte de tour en bois, figurée entre les deux tourelles de la façade, paraît tenir lieu du clocher absent. Il y a encore ce fait qu'un certain Pierre d'Aragon, *de Aragone*, de Sury-le-Comtal, faisait en 1427 un legs pour la construction — *operi seu ædificio* — de l'église de Saint-André de Sury, dans laquelle il choisissait sa sépulture (1). Et tout cela se trouve corroboré par la

(1) Le testament est du 2 octobre 1427 ; il est fait pardevant Jehan du Sais, de Sury, juré de la cour de Forez (Chaverrondier, *Inv.*, II, p. 287).

découverte faite en 1895, par un ouvrier maçon, d'une tuile de faite datée de 1437. Ce ne sont là que des conjectures, je les donne pour ce qu'elles peuvent valoir, en remarquant simplement que si l'église de Sury remonte, ce qui a quelque vraisemblance, aux environs de 1430 ou de 1440, au lendemain de l'épopée de Jeanne d'Arc, c'est à Jean II de la Bâtie, châtelain de Boisset en 1415, ou plus probablement à Pierre, son fils, écuyer, qui hommageait la terre et seigneurie de Magnieu en 1441 (1), que doit aller la gratitude de la postérité (2).

Les grandes familles ont leur destinée comme les feuilles des arbres : aux Rochefort et aux la Bâtie allaient, au XVI^e siècle, succéder à Sury les Rostaing. Le premier auteur connu de cette famille semble avoir été ce Jehan Rostaing, notaire de la Fouillouse,

(1) Gras, *Notes généalogiques*, mss.

(2) On peut reconnaître encore un reste de l'influence des la Bâtie, à la fois seigneurs de Magnieu-Hauterive et personnages très considérables à Sury, dans certains traits d'union persistants entre Sury et Magnieu, qui seraient inexplicables sans cela. Au milieu du XVII^e siècle, messire Georges Provenchier, de Sury, est curé de Magnieu ; il est enterré dans la tombe des prêtres et curés de l'église de Sury le 18 juillet 1659 (*Registres paroissiaux*). Un pouillé manuscrit de la Diana, écrit de la main d'Etienne Pasquier, prêtre sociétaire de Sury en 1722, porte la mention des *Prieurés unis de Sury-le-Comtal et de Magnieu-Hauterive*, et plus loin il indique comme collateur de l'église de Magnieu-Hauterive le prieur du lieu ou de Sury. Auguste Bernard, dans un pouillé de la fin du XVIII^e siècle, indique également comme collateur de l'église de Magnieu-Hauterive le prieur de Sury (*Cartulaires de Savigny et d'Ainay*, II, p. 1031), et Sonyer du Lac écrivait dans le même temps : « SURY. Prieuré de Sury-le-Comtal, en commande, et consiste en dîme en ladite paroisse de Sury, celle de Magnieu-Haute-Rive, Chalain-le-Comtal ». (*Les Fiefs du Forez*, p. 272).

que nous trouvons en 1391 exécuteur testamentaire, à Sury, de Mathieu le Prévost, de Sury-le-Comtal, juré de la cour de Forez (1). Il est très vraisemblable qu'Étienne de Rostaing, damoiseau, qui était en 1435 seigneur de la maison forte des Roches, près de Sury (2), était son fils, et qu'il fut lui même le père de Gaston de Rostaing, gentilhomme de Jean II duc de Bourbon, capitaine de Lavieu en Forez, avec lequel commence la généalogie certaine des Rostaing. Gaston de Rostaing épousait en 1453 Jeanne du Saix (3). Les du Saix, ou du Says, n'étaient pas de Sury, mais il est certain qu'une branche de cette famille y a occupé une situation très notable pendant tout le XV^e siècle. Jehan du Says, de Sury-le-Comtal, est en 1409 témoin du testament de noble messire François du Says, chevalier ; en 1427, Jehan du Says (vraisemblablement le même), juré de la cour de Forez, reçoit le testament de ce Pierre d'Aragon qui fait un legs pour la construction de l'église ; en 1432, Bertrand du Says, de Sury-le-Comtal, est reçu notaire juré de la cour de Forez ; Gabriel du Says est notaire à Sury en 1455 ; en 1458, Jean duc de Bourbonnais et comte de Forez, confère à Jean du Says, clerc, une prébende dans l'église de Sury-le-Comtal ; en 1471, Barthélemy du Says, clerc de Sury-le-Comtal, est reçu notaire juré ; et un dernier Jehan du

(1) Chaverondier, *Inv.*, II, p. 193-194.

(2) Huillard-Bréholles, n^o 5487. — Le P. Anselme, cité par M. du Mesnil, dans le *Bulletin de la Diana*, I, p. 437, note. — Cf. *Maîtres de l'Île Barbe*, II, p. 524. — Le lieu dit des Roches existe à Sury à l'entrée du hameau d'Épeluy.

(3) Guilhermy, *Inscriptions de la France du V^e au XVIII^e siècle*, I, p. 466-473.

Says exerce la même charge à Sury, en 1500 (1). Il est donc bien vraisemblable que Gaston de Rostaing, dont le père était possessionné à Sury, épousant une du Saix, se mariait à Sury.

Antoine I^{er} de Rostaing, fils de Gaston, marié en 1476 à Marguerite de la Chambre, et qui occupa, dit Guilhermy (2), les mêmes emplois que son père, fut notaire à Sury de 1476 à 1502 (3), et il y put voir de ses yeux la prospérité et l'élévation croissantes de sa maison dans la personne de ses deux fils, très honorables hommes Jacques de Rostaing, capitaine-châtelain de Saint-Héand, et Jean de Rostaing, futur gentilhomme de la maison du roi, présentement capitaine-châtelain de Saint-Germain-Laval et de Sury (4). Jean de Rostaing avait épousé en 1499 Jeanne de Chartres (5); son fils aîné, Antoine II, sera le chef des Rostaing de Veauchette, et c'est son quatrième fils, Tristan, né en 1513, que j'appellerais volontiers le grand Rostaing, qui continuera de représenter la famille à Sury, sans du reste y résider régulièrement. Françoise Robertet, qu'il a épousée le 9 janvier 1544, lui a apporté de nombreux et magnifiques domaines, et les résidences princières sont ce qui lui manque

(1) Chaverondier, *Inv.*, II, p. 81, 83, 88, 89. 287. — Cf. *Bulletin de la Diana*, I, p. 436 et 438, notes et *passim*.

(2) *Op. et loc. cit.*

(3) Terrier de 1750 communiqué, par M. A. Jordan de Sury.

(4) Guilhermy, *Ibid.*, et Huillard-Bréholles, n° 7592. — Les reconnaissances de Jacques et de Jean de Rostaing, au terrier Rostaing de l'année 1500, ne comprennent pas moins de cinquante numéros (terrier de 1750).

(5) Guilhermy, *Ibid.*

le moins. Les charges de même : d'abord page du connétable Anne de Montmorency, puis maître de la garde-robe et premier gentilhomme du Roy, nous le trouvons ensuite au service de Catherine de Médicis, dont il a su capter la faveur. Sa fortune ne subit pas d'éclipse : il est créé chevalier du Saint-Esprit ; à sa mort, qui survient au château d'Aulnoy près de Provins le 7 mars 1591, il est encore gouverneur de Fontainebleau et de Melun, lieutenant du Roy à Paris et dans l'Isle-de-France (1).

Au milieu de ces magnificences et de ces travaux, Tristan de Rostaing n'avait pas délaissé complètement Sury. Il avait même songé dès avant son mariage, en 1541, à l'acquérir du roi François I^{er}, qui l'avait confisqué au connétable de Bourbon en 1531, mais ce projet n'eut pas de suite. Vraisemblablement, il ne se trouvait point à Sury lorsque le capitaine huguenot Pierregourde vint en 1577 piller l'église et ses dépendances (2), car il lui eût opposé l'énergie et la vaillante épée qui devaient, en 1588 et 1589, conserver à Henri III la place de Melun ; mais lorsque ce prince fit en Forez et au château de Sury, en 1580, la fugue singulière qu'a révélée M. Testenoire-Lafayette (3), on aime à penser qu'il était là pour recevoir un roi qu'il avait connu enfant, et auquel

(1) Pour tous ces détails, voir Guilhermy et du Mesnil, *Op. et loc. cit.*

(2) Terrier de la société des prêtres de Sury, donné à l'auteur par M. A. Jordan de Sury.

(3) *Mémoires de la Diana*, V, p. 269.

en ces temps difficiles il devait demeurer fidèle jusqu'au bout. Au fait, mêlé comme il le fut à tous les événements politiques et militaires d'un des siècles les plus troublés de l'histoire (1), Tristan de Rostaing ne dut résider beaucoup nulle part.

Mais nous rencontrons ses deux filles à Sury du vivant même de leur père. La partie conservée de nos registres paroissiaux ne va, pour le XVI^e siècle, que de 1577 à 1586 (2), mais dans cet intervalle, elle nous présente à chaque page le nom des Rostaing. Pour m'en tenir à ceux qui nous importent, à la date du 18 novembre 1581, « haulte dame Marguerite de Rostaing », y remplit l'office de marraine : c'était la fille aînée de Tristan ; quant à la cadette, Anne, qualifiée dame de Montagnet ou Montaniac, elle résidait certainement à Sury, puisque nous la trouvons remplissant le même office presque tous les ans. Une autre Anne de Rostaing, sœur de Tristan, veuve de Geoffroy de la Veuhe, « quand vivoit Esleu de Fourest », est marraine trois fois au cours de ces neuf années. Pierre de Rostaing, « chevalier de l'ordre du Roy », seigneur de Veauchette, fils d'Antoine II et neveu de Tristan, dont la femme,

(1) Quand François de Guise reçut le coup de mousquet de Poltrot de Méré, sous les remparts d'Orléans, en 1563, il avait à ses côtés, entre autres gentilshommes, Tristan de Rostaing.

(2) * Ils s'interrompent, le jeudi 11 septembre 1586, au moment où la grande peste et contagion, qui avait commencé le 21 mai précédent, allait prendre fin, après avoir emporté plus de cent personnes.

« noble Catherine de Senetton », est marraine, elle aussi, quatre fois, est enterré à Sury le 3 mars 1580. Et il laissait, entre autres enfants, un second Tristan, seigneur de Veauchette après lui, et une troisième Anne, dont les noms reviennent fréquemment dans les registres. En 1584 notamment, ils sont ensemble parrain et marraine d'une cloche, comme il appert du texte suivant que je me reprocherais de ne point reproduire.

« Le jour de Saint-Thomas devant Noël 21 décembre 1584, après la grande messe, au devant la porte de l'église de Saint-André de Sury-le-Comtal a esté bénite la cloche du relloge⁽¹⁾ par moi soubzsigné accompagné de messieurs de l'esglise et des habitants de ladite ville et a esté le parrain noble Tristan de Rostaing et la marraine honneste damoyselle Anne de Rostaing seur audict Tristan de Rostaing. JACQUET curé. »

La dame de Montagnet ou Montaniac, Anne, fille du grand Tristan, avait épousé en premières noces René d'Escoubleau, marquis de Sourdis, dont elle eut de nombreux enfants. Elle épousa ensuite Jacques de la Veuhe, qui devait réaliser le projet ébauché jadis par son beau-père. Le 9 avril 1609, Henri IV avait échangé avec Gabrielle d'Alonville, veuve de Guy de Rochechouart, les terres et seigneuries de Sury, St-Romain, Monsupt et St-Marcellin contre des terres que cette dame

(1) Il s'agit là de la petite cloche actuelle, appelée familièrement le *Cluchet* par les habitants du pays. Elle avait été fondue le 15 décembre 1584, à 2 heures après midi « en la maison de la ville de Sury-le-Comtal par Mes Estienne et Annet frères demeurant à Viveros » (*Reg. par.*)

possédait à Fontainebleau ; quelques jours après, le 24 avril, Jacques de la Veuhe achetait à M^{me} d'Allonville ce qui venait de lui être cédé par le roi (1). Il obtenait plus tard de Louis XIII l'érection de la terre de Sury en marquisat (2), et comme Anne de Rostaing ne lui avait point donné d'enfant, il prit pour héritier de tous leurs domaines, en 1625, le quatrième enfant qu'elle avait eu de son premier mariage, Pierre d'Escoubleau, qui figure avec le titre de « marquis de Surieux » dans la grande épitaphe des Rostaing (3).

Le 2 novembre 1897, j'ai relevé dans le cimetière de Sury, sur une pierre déjà envahie par la mousse (4), l'inscription suivante :

ICI REPOSE LE CORPS
D'ILLUSTRE DAME MARIE
ANTOINETTE GILBERTHE
COMTESSE DE ROSTAING
CHANOINESSE DE POULANG (5)
NÉE AU CHATEAU
DE VEAUCHETTE LE 16
AOUT 1746 DÉCÉDÉE
A SURY LE 21 SEPTEMBRE 1842
PRIEZ POUR ELLE.

(1) Du Mesnil, *op. et loc. cit.*

(2) Par lettres patentes données à Fontainebleau au mois de mai de l'année 1623.

(3) Ce tombeau fastueux des Rostaing était aux Célestins de Paris (Guilhermy, *Op. et loc. cit.*).

(4) Cette tombe se trouve le long du chemin qui va du portail à la chapelle, à gauche, joignant la croix au midi.

(5) Polling, diocèse d'Augsbourg en Bavière (?).

La comtesse Marie-Antoinette-Gilberte a été, à Sury, la dernière des Rostaing. *Sic transit gloria mundi.*

Procès-verbal d'élection des consuls de Saint-Bonnet-le-Château pour les années 1452-1453. — Communication de M. Vincent Durand.

M. Vincent Durand présente à la Société un intéressant procès-verbal d'élection et installation des consuls de Saint-Bonnet-le-Château en 1452, découvert par M. Ennemond Rony dans les archives du château de Batailloux.

L'assemblée électorale est présidée par le châtelain de Saint-Bonnet. Deux consuls sont nommés pour la ville et un pour le mandement. La durée de leurs fonctions est d'un an, du jour de saint Jean-l'Évangéliste, 27 décembre, au 27 décembre suivant. Le choix de cette date laisse présumer qu'à pareil jour remontait la première institution du consulat, et que la charte originale des franchises de Saint-Bonnet, aujourd'hui perdue, avait été donnée à la fin de l'année. Les nouveaux consuls, après avoir accepté la charge qui vient de leur être conférée, jurent sur les évangiles d'être fidèles au duc de Bourbon, comte de Forez, de poursuivre en tout le bien de la communauté et de rendre bon compte de leur gestion. Ici se place un détail curieux. Les habitants, considérant que toute peine mérite salaire, allouent à chacun des deux consuls de la ville une somme de cinq livres tournois, valant de 200 à 250 fr. d'aujourd'hui, pour

une robe et un chaperon de drap bleu foncé (1). Mais ils y mettent cette condition expresse, que le vêtement sera acheté et qu'on le verra sur le dos des consuls aux jours convenables, sinon ceux-ci ne pourront prétendre à aucune indemnité. La délibération se tait sur le consul nommé pour la banlieue ; il ne lui est rien voté pour frais de costume. Cela semble indiquer qu'il avait dans le consulat une position subordonnée.

La pièce retrouvée par M. Ennemond Rony est une copie informe du XVII^e siècle, dans laquelle l'orthographe a été rajeunie et quelques mots ont été transcrits inexactement. Le registre dont elle est tirée a malheureusement disparu des archives de l'église de Saint-Bonnet, où il était déposé.

Voici le texte :

Personaliter existentes (2) in domo alta sive aula Petri Bonafidei, coram nobili viro Francisco Bonevitæ, domino de Montagnec, locumtenente nobilis et potentis viri domini Amedei Viridis, domini Chananeliarum (3) et Velchiæ, ballivi Forensis, castellani loci Sancti Boniti, et viro discreto Petro Boerii, clerico, notario regio, præposito Sancti Boniti Castri, ibidem judicialiter sedentibus (4) constituerunt, elegerunt et ordinaverunt consules novos pro anno præsentis incepto die festi beati Joannis Evangelistæ currente millesimo quatercentesimo quinquagesimo secundo, et finiendo consimili die anno quatercentesimo quinquagesimo tertio, videlicet viros

(1) Le texte dit *de panno pertico*, vieux français, *pers* ; d'après Ducange, couleur de fleur de pêcher et, plus exactement, bleu foncé.

(1) Copie : *Existens*.

(2) *Chanareliarum*.

(3) *Sedente*. — La copie n'indique ici ni lacune, ni abréviation du texte : il faut sous-entendre, sinon restituer, *habitatores Sancti Boniti*.

honestos Joannem Patrasson et Petrum de Puteo, mercatores dictæ villæ, pro parte villæ, et pro parte mandamenti virum honestum Petrum Charbonerii, de Turreta, notarium. Qui quidem consules sic electi et nominati, ibidem præsentés et personaliter constituti, honus (1) hujusmodi consulatus in se suscipientes, promiserunt et juraverunt, super sancta Dei Evangelia per ipsorum quemlibet manualiter tacta, coram dicto domino locum tenente et præposito ibidem pro justicia existentibus (2), esse boni et fideles dicto domino nostro duci, bene et fideliter regere et gubernare communitatem villæ prædictæ, commodum ejusdem procurare et domagium evitare juxta eorum possibilitatem et capacitatem, de gestis et administratis per eos bonum et legitimum computum, ratiocinium et reliqua reddere quæ boni et veri consules facere consueverunt et tenentur, et alia juxta formam et tenorem dictarum litterarum franchisiarum, confirmationis et consulatus.

Acta fuerunt hæc (*blanc dans la copie*).

Dictis etiam (3) anno, die, loco et hora ac coram quibus qui (4) supra, dicti habitatores voluerunt et ordinauerunt quod consules villæ pro parte villæ electi, et eligendi temporibus futuris, habeant et habere debeant, pro eorum pœna, labore et stipendiis per eos sustinendis (5) ad regendum dictum consulum et factum commune, quilibet eorum unam vestem et unum caputium de panno pertico de Verny (6); pro quibus

(1) *Homines*.

(2) *Existente*.

(3) *Enim*.

(4) *Que*.

(5) *Sustinenda*.

(6) Ce mot qui désigne la matière, la façon, ou la provenance de l'étoffe, est probablement altéré et l'on ne voit pas clairement comment il doit être rétabli; peut-être s'agit-il d'une étoffe unie, *vervisa*. Le *caputium* qui fait partie du costume des consuls paraît être une pièce distincte du vêtement, le *chaperon*, et non un simple capuchon comme celui dont est pourvue la robe de certains personnages sur les fresques de la crypte de Saint-Bonnet. — Cf. le curieux inventaire après décès du 24 avril 1458 publié dans l'*Histoire de Saint-Bonnet*, t. I^{er}, p. 499 : *Quamdam raupam partiti coloris*. — *Unum caputium panni brunete*.

quidem raupa et caputio iidem habitantes tenebuntur solvere et computare dictis consulibus cuilibet quinque libras turo-nenses tantummodo ; et nisi dictas vestes fecerint et eas portaverint (1) ad corpus, prædictis temporibus licitis, dictæ quinque libræ eisdem non solventur, neque computabuntur in quocumque.

Deinde fecerunt dicti cōsules et habitatores plurimas ordinationes quæ in præsentī libro, post tenorem dictarum litterarum franchisesiarum, confirmationis et consulatus, describuntur (2).

Et in præmissorum testimonium, nos Joannes Patrassonis et Petrus de Puteo, consules per dictos habitatores ordinati, ipsas promissiones confirmantes, hic nos (3) subscripsimus et signavimus signis nostris manualibus per nos fieri consuetis. *Sic signatum* : Ita est per me, JOANNES PATRASSONIS, et *infra*, Sicut supra describitur fuit (4) ordinatum et promissum per me, DE PUTEO.

(Copie informe, papier. Au dos est écrit : *L'expédition de ce titre, qui est un des plus anciens et des plus honorable de la famille des Boyer, est dans les archives de la marguillerie de Saint-Bonnet, dans un livre in-4^o couvert de bazane rouge. Ce titre est de 1432.*

Fait en 1683.)

Sépultures découvertes à la Garde, commune d'Arthun. — Communication de M. Vincent Durand.

M. Vincent Durand garde la parole :

A l'extrémité méridionale de la commune d'Arthun, et dominant le ruisseau de Lanet qui la sépare de celle de Boën, une longue et étroite colline se détache de la montagne de Saint-Sixte et s'avance

(1) *Fecerunt et eas portaverunt.*

(2) *Distribuuntur.*

(3) *Notis.*

(4) *Sive.*

vers la plaine en formant une espèce de promontoire. Cette colline porte dans les terriers le nom de *la Garde* ou de *Chaux de la Garde* : c'est, en effet un observatoire naturel, où une sentinelle serait très bien placée pour surveiller au loin la campagne.

On y exploite des carrières de pierres à bâtir, qu'ont pu remarquer, à peu de distance de la route départementale, ceux de vous qui ont fait le trajet de Boën à Saint-Germain-Laval.

Il y a huit mois à peu près, en abattant de la pierre dans une de ces carrières, à 2 150 mètres environ du clocher d'Arthun et 150 mètres du ruisseau de Lanet, les ouvriers ont rencontré au point culminant des ossements humains, crânes, fémurs, tibias, etc., que recouvraient à peine 0^m40 à 0^m50 de terre. Le nombre des corps auxquels appartenaient ces restes ne paraît pas excéder la demi douzaine. Un corps avait été déposé dans une espèce de fosse, garnie sur les côtés et recouverte de minces dalles d'une roche feuilletée se rapprochant du gneiss et apportée d'ailleurs. Elle était irrégulièrement orientée au sud-est, presque au sud, et les ouvriers n'ont pas remarqué qu'une des extrémités fût plus étroite que l'autre. Du reste, absence complète de mobilier funéraire et en particulier de débris de vases accompagnant les corps.

M. l'abbé Peyron, archiprêtre de Boën, averti un peu tardivement de cette découverte, a bien voulu m'engager à visiter avec lui les lieux. Nous avons encore vu sur place quelques fragments de crâne et d'autres ossements, et interrogé les inventeurs. Il ne nous a pas semblé probable que les sépultures s'étendissent beaucoup au-delà du point attaqué par la carrière.

En effet l'arête de la colline est fort étroite et, à peu de distance, la roche vive perce le gazon. On ne peut donc admettre qu'il ait existé là un cimetière affecté à une agglomération tant soit peu importante. On ne peut songer non plus à un cimetière temporaire de pestiférés. Le lieu eût été étrangement choisi, et l'on n'aurait pas transporté les corps sur ce rocher impropre au creusement de fosses un peu profondes. Je ne crois pas qu'il faille s'arrêter davantage à l'hypothèse de sépultures militaires: elles auraient rendu, ce semble, au moins quelques objets d'armement ou d'équipement. Tout bien examiné, je suis porté à regarder les corps découverts par les carriers comme ceux de pendus, sommairement enterrés au pied d'une potence qui aurait existé en ce lieu. On choisissait volontiers, pour y ériger des fourches patibulaires, des sommets élevés et visibles de loin: telles les fourches de Travorche, qui dominaient la ville de Boën, et celles de Millantin au-dessus du village de la Sauveté. Les corps des suppliciés restaient plus ou moins longtemps suspendus au gibet. Lorsqu'ils n'étaient plus suffisamment décoratifs, ou simplement lorsqu'il fallait faire place à un nouveau sujet, on les détachait et sans doute on les enterrait sur place, sans trop se préoccuper de l'orientation et, naturellement, sans placer à côté des vases d'eau bénite ou d'encens. Le corps déposé dans une fosse revêtue de dalles devait peut-être cette sépulture exceptionnelle à la pitié de quelque parent. J'observe au surplus que, si les corps restaient à la potence jusqu'à ce qu'ils fussent réduits, ou peu s'en faut, à l'état de squelettes, il était moins nécessaire de les inhumer profondément.

Aux célèbres fourches de Montfaucon, décrites et figurées dans le *Dictionnaire d'architecture* de Viollet-le-Duc, il existait sous l'édifice un caveau où l'on déposait les restes des suppliciés, après qu'ils étaient restés exposés un certain temps. Aux fourches de Lanet, on procédait plus simplement, et l'on se bornait à leur donner au pied de la potence une sépulture telle quelle, *sepultura agrestis*.

Si mon explication est la bonne, il resterait à déterminer à quelle justice appartenaient les fourches dont je suppose l'existence à la Chaux de la Garde. Dans les derniers siècles du moyen-âge, Arthun dépendait de la seigneurie de Couzan, mais il est fort possible qu'il ait formé antérieurement une seigneurie distincte ; certains titres de l'abbaye de Cluny, du X^e siècle, semblent même l'indiquer.

La séance est levée.

Le Président,
Vicomte DE MEAUX.

Le membre faisant fonction de secrétaire,
Éleuthère BRASSART.

II.

LA FAMILLE DE LA MURE.

M. l'abbé Reure nous envoie la note suivante :

Dans l'assemblée générale du 28 mai 1896 (1), j'ai donné, d'après un volume du cabinet des titres de la Bibliothèque nationale, l'analyse de quelques documents relatifs à la maison de la Mure. Un de ces documents, du 3 mars 1612, est le contrat de mariage de Pierre de la Mure, seigneur de Chanlon et de Pontais, fils de feu *Matthieu de la Mure*, seigneur de Biénavant et de Changy et d'Antoinette du Verdier, assisté de son frère François de la Mure, avec Françoise de Laval, fille d'Antoine de Laval, géographe du roi, et d'Isabeau de Buckingham.

Un de nos collègues, M. Jules Le Conte, sans contester l'existence de ce contrat de mariage ni même sa date, m'écrit qu'il s'y trouve une grave erreur ; et en effet les arguments qu'il a bien voulu me fournir m'ont paru à peu près démontrer que Pierre de la Mure, marié à Françoise de Laval, était fils, non pas de Mathieu de la Mure, mais d'Antoine de la Mure, de la branche de Montbrison. L'erreur peut s'expliquer par ce fait que le document n'est pas, comme je viens de le faire remarquer, une pièce originale, mais simplement une analyse faite peut-être

(1) V. plus haut, page 50.

d'après des renseignements oraux qui se sont trouvés partiellement inexacts.

Nous donnons acte à notre collègue de cette petite rectification, en espérant qu'il profitera de cette occasion pour ajouter de nouvelles informations à l'histoire d'une illustre famille forézienne qu'il connaît mieux que personne.

III.

MOUVEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE
ET DU MUSÉE.

Dons.

Ont été offerts par MM. :

Chassain de la Plasse (Raoul), vice-président de la Diana : *Édouard Jeanne*, 1827-1896. *Eloge lu à la Société de la Diana le 10 juin 1897.* (Extrait du tome IX du *Bulletin de la Diana*). Montbrison, (E. Brassart), 1897, in-8°.

Dumoulin (Maurice) : *Livres imprimés à Cluny au XV^e siècle. Rapport de M. Léopold Delisle sur une communication de M. Maurice Dumoulin.* (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1896). Paris, imp. nat., 1897, in-8°.

Fréminville (Joseph de Lapoix de), archiviste de la Loire : *Notice sur la formation et la composition des archives départementales de la Loire.* (Extrait du *Livre* publié à l'occasion du *Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences*, tenu à Saint-Etienne en août 1897. Saint-Etienne, (J. Thomas et C^{ie}), 1897, in-8°.

— *Rapport de M. l'archiviste du département à M. le Préfet de la Loire. Conseil général. Session ordinaire d'août 1897.* Saint-Étienne, (Ménard), 1897, in-8°.

Chaignon (vicomte Henri de), sa notice : *Sur la*

présence d'une lentille de gneiss à pyroxène ; — sur une pegmatite avec cristaux de chlorophyllite ; — sur la présence de la vaugnerite (aux environs de Montbrison) ; — sur un gisement nouveau de gneiss à pyroxène (près de Saint-Georges-en-Couzan). (Extrait du Bulletin d'histoire naturelle d'Autun, séance du 13 juin 1897). Autun, (Dejussieu), s. d., in-8°.

Flachard (abbé J.-M.), curé de Barraix-Bussoles, sa notice : *Saint-Lupicin*. Moulins, (Etienne Auclaire), s. d., in-8°.

Galle (Léon), ses notices : *Un archevêque de Lyon sur les autels*. (Extrait des *Mémoires de la Société littéraire, historique et archéologique de Lyon*, année 1897). Lyon, (Mougin-Rusand), 1897, in-8°.

— *Les livres lyonnais de la bibliothèque du baron Pichon*. (Extrait de la *Revue du Lyonnais*, année 1897). Lyon, (Mougin-Rusand), 1897, in-8°.

Lachmann (Emile), ses œuvres musicales : *La grande gerbe*, chœur à quatre voix d'hommes, op. 201, dédié à l'*Orphéon royal de Bruxelles*, poésie de Victor de Laprade, et contenant, intercalée, *la chanson de Pernette*, mélodie du moyen âge, notée d'après la tradition (1888) des montagnes de Pierre-sur-Haute. Lyon, *Accord Parfait*, s. d., in-8°.

— *Chant d'avril*, chœur à quatre voix d'hommes, op. 219, dédié à la *Chorale française de Tunis*, paroles de Marie Péliissier. Lyon, *Accord Parfait*, s. d., in-8°.

Levet (Georges), député de la Loire : Copie des registres des consignations provenant des ventes et adjudications faites de l'autorité du bailliage et sénéchaussées de Forez (1714-1784), remise à M. Achard

acquéreur de l'office de receveur des consignations à l'époque de son entrée en fonctions. Manuscrit pet. in-f° de 284 feuillets, dont 95 blancs, couvert en basane.

Intéresse un grand nombre de familles nobles du Forez.

Mallein (A.), avocat général à la Cour d'appel de Lyon : *Jean Papon, lieutenant-général du bailliage de Forez, discours prononcé à l'audience solennelle de rentrée de la Cour d'appel de Lyon le 16 octobre 1897.* Lyon, (Mougin-Rusand), 1897, in-8°.

Meaux (vicomte de), Denifle (le P. Henri) : *La désolation des églises, monastères, hôpitaux en France vers le milieu du XV^e siècle.* Tome I^{er}. Mâcon, (Protat frères), 1897, in-8°.

Recueil de bulles et pièces diverses dont quelques-unes concernent Montbrison, Saint-Bonnet-le-Château, Rive-de-Gier, Saint-Martin-la-Plaine et la Bénisson-Dieu.

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. *Journal des savants.* Septembre-décembre 1897.

Reure (abbé), ses ouvrages : *Études foreziennes, Michel de Chaugy et les autres personnages peints sur les volets du triptyque d'Ambierle.* Montbrison, (Eleuthère Brassart), 1897, in-8°.

— *Le bibliographe Antoine du Verdier (1544-1600).* Paris, Alphonse Picard et fils, 1897, in-8°.

— *La presse politique à Lyon pendant la Ligue (24 février 1589 — 7 février 1594).* (Extrait de l'*Université catholique*). Paris, Alphonse Picard et fils, 1898, in-8°.

Richard (Paul), sa notice : *Saint Eucher, évêque de Lyon.* (Extrait de la *Revue du Lyonnais*, octobre 1897). Lyon, (Mougin-Rusand), 1897, in-8°.

Sachet (abbé) : *Ordo du diocèse de Lyon*, pour les années 1881 à 1886. Lyon, (J.-B. Pélagaud), 1881-1886, 6 vol., in-12.

— — pour l'année 1897. Lyon, (Emmanuel Vitte), 1897, in-12.

Thiollier (Noël), ses notices : *Moyen de nettoyer et de conserver les objets anciens trouvés en terre d'après un récent ouvrage allemand*. (Extrait du tome IX du *Bulletin de la Diana*). Montbrison, (Éleuthère Brassart), 1896, in-8°.

— Ecole nationale des Chartes. Position des thèses de la promotion de 1896. *Etude sur l'architecture religieuse à l'époque romane dans l'ancien diocèse du Puy*. Châlon-sur-Saône, (Louis Marceau), 1896, in-8°.

— *Notice archéologique sur l'église de Rosières (Haute-Loire)*. Le Puy, (Régis Marchessou), 1897, pet. in-4°.

Thiollier (Félix et Noël), leur notice : *Porte en bois sculpté à l'église de Chamalières*. — *Nécrologie*. M. Edouard Jeannez. S. l. n. d., in-4°.

Vanel (abbé J.-B.), son ouvrage : *Saint-Eucher, moine-évêque. Panégyrique prononcé pour sa fête patronale le 21 novembre 1897, suivi de notes et d'un appendice*. Paris et Lyon, Delhomme, Briguet et C^{ie}, 1897, in-8°.

Échanges

Académie d'Angers. *Mémoires*. Nouvelle période, tome III. 1894-1895.

Académie de Mâcon. *Annales*. 3^e série, tome I^{er}. 1896.

Académie des inscriptions et belles-lettres. *Comptes-rendus des séances de l'année 1897*. 4^e série, tome XXV. Mai-octobre 1897.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*. 2^e série, nos 6 et 7. Juin-juillet 1897.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Savoie. *Mémoires*. 4^e série, tome VI. 1897.

Académie d'Hippone. *Comptes-rendus des réunions*. Juin 1897.

Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble, et Viviers. *Bulletin*. 111^e à 115^e livraisons. Janvier-décembre 1897.

— Chevalier (abbé Ulysse), *Le chanoine Albanès*. *Bio-bibliographie*. Curriculum vitæ.

Institut de Carthage. *Revue tunisienne*. 4^e année, nos 9 et 10. Juillet-octobre 1897.

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts. Direction de l'enseignement et des manufactures nationales. *Bulletin du Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements*. Nos 2 et 3. Juin-septembre 1897.

— — *Inventaire général des richesses d'art de la France*. *Archives du musée des monuments français*, 3^e partie. *Inventaires, correspondance, pièces administratives*. tirés des archives du musée et déposés aux archives nationales (suite et fin). Paris, E. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1897, in-8°.

— Comité des travaux historiques et scientifiques.

Section des sciences économiques et sociales. *Bulletin*. Année 1896.

— — — *Congrès des sociétés savantes en 1897*.

Smithsonian institution. Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution showing the operations, expenditures, and condition of the institution for the year ending june 30, 1893 et 1894. Report of the U. S. national museum.

— — Report july 1895.

Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers. *Bulletin*. 3^e série, tome II, 1^{re} livraison. 1897.

Société belfortaine d'émulation. *Bulletin*. N^o 16. 1897.

Société bibliographique et des publications populaires. *Bulletin*. 28^e année, n^{os} 8 et 11. Août-novembre 1897.

Société de Borda. *Bulletin*. 22^e année, 2^e et 3^e trimestres 1897.

Société d'émulation de l'Auvergne. *Revue d'Auvergne*. 14^e année, n^o 4. Juillet-août 1897.

Société d'émulation et des beaux-arts du Bourbonnais. *Bulletin-revue*. N^{os} 7 et 11, juillet-décembre 1896 ; — n^{os} 1 et 12, janvier-décembre 1897.

Grégoire (C.), Inventaire du château de Chalmazel (Loire).

— *Catalogue du Musée départemental de Moulins*, 2^e partie, dressé par MM. Bertrand, conservateur, et F. Pérot, 1896.

Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme. *Bulletin*. 123^e livraison. Octobre 1897.

Société des amis des sciences et arts de Rochecouart. *Bulletin*. Tome VIII, nos 2, 3 et 4, 1897.

Société des Antiquaires de France. *Bulletin*. Année 1896.

— *Mémoires*. 6^e série, tome VI. Année 1895.

— *Mettensia. Mémoires et documents. Fondation Auguste Prost*. 1896.

Société des Antiquaires du Centre. *Mémoires*. XXI^e volume. Années 1895-1896.

Société des Antiquaires de l'Ouest. *Bulletin*. 2^e série, tome IX. Janvier-juin 1897.

Gauchet (M.-P.) Mémoire historique et descriptif du palais construit à Bourges par Jean de France, duc de Berry.
— Maussabré (comte de), Généalogies herruyères : la famille Troussseau. (*Notes sur les familles Artaud de Saint-Germain, de Damas et de Lévis*).

Société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis. *Bulletin-revue de Saintonge et d'Aunis*. XVII^e volume, 5^e et 6^e livraisons. Septembre-novembre 1897.

Société d'études des Hautes-Alpes. *Bulletin*. 16^e année, 2^e série, n^o 23. 3^e trimestre 1897.

Sociétés d'études scientifiques et archéologiques de la ville de Draguignan. *Bulletin*. Tome XX. 1894-1895.

Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de l'arrondissement de Beaune. *Mémoires*. Année 1896.

Société historique et archéologique du Maine. *Revue historique et archéologique du Maine*. Tome XLI. 1^{er} semestre 1897.

Société neuchâteloise de géographie. *Bulletin*.
Tome IX. 1896-1897.

Abonnements.

Bibliothèque de l'École des Chartes. Tome LVIII,
3^e livraison. Mai-décembre 1897.

Bulletin monumental. 7^e série, tome II, n^{os} 1, 2 et
3. 1897.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle.
Partie littéraire. 2^e série, tome XLVI, 2^e à 6^e livrai-
sons. Août-décembre 1897.

Revue archéologique. 3^e série, tome XXXI. Juillet-
décembre 1897.

Revue du Lyonnais. 57^e année, 5^e série, tome XXIV,
n^{os} 140 à 144. Août-décembre 1897.

Revue épigraphique du Midi de la France. N^o 86.
Juillet-septembre 1897.

Acquisitions.

Acta Sanctorum. Novembris. Tomi II pars prior,
qua dies tertius partim et quartus continentur.
Bruxelles, 1894, in-8^o.

Babelon (Ernest) et Blanchet (J.-Adrien): *Catalogue des bronzes antiques de la bibliothèque nationale, publié sous les auspices de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*. Paris, Ernest Leroux, 1895, in-8^o.

Bertrand (docteur Marc-Antoine), de Noirétable: *Forez-Auvergne. Les sources de l'histoire. Les monts du Forez et d'Auvergne à travers les âges. Physionomie générale*. Articles parus dans les n^{os} 4, 6, 9

et 16, des 3 juillet-25 septembre 1897 du journal The French et English gazette and American advertiser.

[Guetton, Villefranche, etc.], *Petit séminaire de Saint-Jodard. Origine et souvenirs. 1795-1891*. Bourg, J.-M. Villefranche, 1891, in-8°.

Reinach (Salomon) : *Répertoire de la statuaire grecque et romaine*. Tome I^{er} (Clarac de poche). Paris, Ernest Leroux, 1897, pet. in-4°.

Terrier de la censive et directe de Bufferdan prenant à Saint-Just-en-Chevalet, des 29 septembre 1764 et 28 janvier 1766.

Tenanciers notables : noble Jean Martin des Granges, avocat conseiller du roi et son lieutenant en l'élection de Roanne, Philippe de Marcin, les prêtres desserviteurs de Saint-Just.

Territoires du Marturey, du Combat, de la Pougy, de Fontanes ; — Rivière du Ban, ruisseaux de Vaux, des Faures ; gouttes du Tremblay, du Marais, fonts de Gouttemalle, Péronelle, Gerbe ; — Pont Reynaud ; — Treyves de Font Péronelle, de la Croix du Banchet ; — moulin du Noyer, moulin détruit du Bouchet ou du Banchet ; — maisons joignant le vintain du château de Saint-Just, maison en la rue du Chauderon tendant de la porte de l'église Notre-Dame du château à la petite porte [*lacune*] (f° 10 v) ; — bois de Puymont à M. de Sugny autrefois aux comtes de Forez ; — cultures : chanvre, céréales, prairies, pâturages, bois ; — redevances en céréales, argent et journées à faucher ; — directe et censive de Saint-André ; — terriers rappelés : terrier Bed 1499-1500 ; terrier Legrand 1588-1607. — V. Sonyer du Lac, *Fiefs*.

Minute. Papier. 40 feuillets in-f° dont un blanc.

IV

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Membres titulaires.

M. Claude-Noël Desjoyeaux, à la Pareille, rue Marthourey, à Saint-Etienne, reçu le 28 août 1897.

M. le docteur Odin, à Saint-Galmier, reçu le 22 septembre 1897.

M. Antoine Rénaud, avenue d'Alsace-Lorraine, à Montbrison, reçu le 22 septembre 1897.

M. l'abbé Séon, curé-archiprêtre de Saint-Galmier, reçu le 22 septembre 1897.

M. Rémy Thiollière de la Garinière, à Saint-Galmier, reçu le 22 septembre 1897.

M. Charles Beauverie, peintre, rue Gabrielle, 29, à Paris, reçu le 29 septembre 1897.

M. Pierre Javogues, négociant à Roanne, reçu le 31 décembre 1897.

Membre correspondant.

M. le comte de Noblet-la-Clayette, château de Pluvy, à Saint-Symphorien-sur-Coise, reçu le 29 décembre 1897.

Membres décédés.

M. l'abbé Boissel, curé-archiprêtre de Fleurie (Rhône), membre titulaire.

M. Anatole de Gallier, président de la Société d'histoire et d'archéologie de la Drôme, à Tain, membre correspondant.

M. Jean-Pierre Périer, secrétaire de la commission des hospices à Montbrison, membre fondateur.

Démissionnaires.

M. Baur, ancien receveur des finances, à Montbrison, membre titulaire.

M. Louis Choussy, ancien greffier du tribunal de Montbrison, à Bourbon-Lancy, membre titulaire.



TABLE

Les noms imprimés en capitales sont ceux des auteurs des notes ou communication mentionnées dans le *Bulletin*.

Albon (Guichard d'), seigneur de Saint-André, mari d'Anne de Saint-Nectaire, 162.

* Albon (Guy d'), chanoine de Lyon, 162, pl. viii et ix.

Albon (Jean d'), seigneur de Saint-André, son portrait dans les vitraux de Saint-André, 156, pl. iv, v, vi.

ALBON (marquis d'). Quelques documents sur la première guerre religieuse en Forez, 1562, 274.

Allieu, 58; — Daumoisi, 58, 67; — Tessonnière, Goutte-Belon, 67.

Ambierle, 176, 223, 288.

Arthun, église de Notre-Dame, 174; — sépultures au lieu de la Garde, 381.

Assemblées générales, 47, 191. — V. Séances trimestrielles.

Association française pour l'avancement des sciences. — Congrès de Saint-Etienne en 1897, 147.

Aubépin (l'), commune de Fourneaux, château, 148, 199.

Aubigny (rente noble d'), près Sury-le-Comtal, 364.

Augerolles (famille d'), 106 et suivantes.

- Bastie (famille de la), à Sury-le-Comtal, 367.
- Boën, anneau d'or mérovingien découvert à la Garde, 12, 13.
- Boissel (abbé), 348.
- Boucé (Charles et François de), 285.
- BRASSART (Eleuthère). Une série de quatre mortiers creusés dans le même bloc de granit, 14. — Une sépulture par ustion découverte à Précieu, 68. — Notes, 293 à 299.
- Budgets, 49, 71, 198, 271.
- Cambisonnum*, palais royal cité dans une charte de 858, 337.
- Chacenay (Alix de), veuve de Guy V, épouse de Guillaume de Melun, son sceau, 2.
- Chandieu, 176.
- Chanson, commune de Chavanay, 337.
- Chappuis (famille), 268.
- Charlieu, 176 ; — les protestants en 1562, 291.
- CHASSAIN DE LA PLASSE (R.). Éloge de M. É. Jeannez, 199. — Fête du 29 septembre 1897 pour célébrer le 25^e anniversaire de la nomination de M. Vincent Durand comme secrétaire de la Diana, toast, 325.
- Chaugy, château, commune de Sail-lès-Châteaumorand, 227.
- Chavanay, 337 ; — Chanson, 337.
- Chazelles-sur-Lyon, 261.
- Chaugy (Michel de), 223, 357.
- Cleppé, 177.
- Cloches : à Essertines-en-Donzy, 3 ; — à Sury-le-Comtal, 376.
- Comptes du trésorier, 49, 70, 194, 270.
- Confrérie de Tous-les-Saints à Montbrison en 1538, liste des confrères, 167.
- COUVERT, projets de vitraux pour N.-D. de Laval, 147.
- Cremeaux, 176, 340.
- Gusieu, 176.

Daumois, commune d'Allieu, 58, 67.

DÉCHELETTE (J.). Les vitraux de Saint-André-d'Apchon, 148.

Dons faits à la Société par l'Académie des sciences morales et politiques, 146, 180. — MM Aulagnier (C.), 135. — Bertrand (A.), 304. — Chaignon (vicomte H. de), 387. — Chassain de la Plasse (R.), 387. — Chabannes (comte de), 146, 180. — Conseil général de la Loire, 33. — Croix (R. P. C. de la), 74. — Déchelette (J.), 33, 135, 304. — Dumoulin (M.), 33, 304, 387. — Fabre (docteur), 180. — Favarcq (L.), 304. — Flachard (abbé), 388. — Forest (abbé), 181, 305. — Frémerville (J. de), 135, 387. — Galle (L.), 181, 388. — Granger (P.), 33. — Grellet de la Deyte (E.), 74. — Guérin (C.), 33. — Guillaume (C.), 181. — Héron de Villefosse, 181. — Lachmann (E.), 135, 182, 305, 388. — Levet (G.), 388. — Mallein (A.), 389. — Martin (abbé), 305. — Meaux (vicomte de), 305, 389. — Ministère de l'Instruction publique, 74, 136, 182, 306, 389. — Mortillet (G. de), 182. — Mougel (D.-A.), 136. — Mougins-Roquefort (E. de), 306. — Ollagnier (abbé), 306. — Paulin (F.), 136. — Paulze d'Yvoy de la Poipe, 182. — Peloux de Saint-Romain (comte du), 34. — Picard (abbé), 146, 183. — Piette (Ed.), 136, 183. — Poidebard (W.), 146, 183. — Portier (L.), 183. — Prajoux (abbé), 306. — Renoux (abbé), 34. — Reure (abbé), 34, 136, 183, 389. — Rey (docteur E.), 306. — Richard (P.), 389. — Sachet (abbé), 35, 146, 184, 306, 390. — Signerin (abbé), 136. — Teste noire-Lafayette (C.-P.), 137, 185. — Thevenet (B.), 35. — Thiollier (F.), 390. — Thiollier (N.), 185, 390. — Vachez (A.), 36. — Vanel (abbé), 307, 390. — Ville de Montbrison, 36.

DUMOULIN (Maurice). Questionnaire historique, archéologique et statistique, 350.

DURAND (Vincent), Bague en or du cimetière de Cibly (Hainaut), 11. — Puits antique découvert à Allieu, 58.
— Des changements réels ou apparents, survenus depuis le X^e siècle dans le vocable de certaines églises du Forez,

173. — Fête du 29 septembre 1897 pour célébrer le 25^e anniversaire de sa nomination comme secrétaire de la Diana, réponse au toast de M. de Meaux, 320. — Le palais royal de *Cambisonnum*, 337. — Procès-verbal d'élection des consuls de St-Bonnet-le-Château pour les années 1452-1453, 378. — Sépultures découvertes à la Garde, commune d'Arthun, 381.

Durgel (Aymard), seigneur de St-Priest et de St-Etienne, 96.
Durgel (famille), 96.

Écotay-l'Olme, — le Verdier, 15.

Élection du Bureau et du Conseil d'administration, 194.

Épeluy, commune de Sury-le-Comtal, 372.

Espéron (famille), à Sury-le-Comtal, 364.

Essertines-en-Donzy, 3, 57.

Excursion archéologique : à Sainte-Croix, 49 ; — au château de l'Aubépin, 148, 199 ; — à Ouches, Pouilly-les-Nonnains, Saint-André d'Apchon, Roanne, 199.

FAVARCQ (L.). Peintures murales du XIV^e siècle, découvertes à Sainte-Croix, 95 ; — Description, 293. — Visite à Ste-Croix de la commission chargée d'y assurer la conservation des peintures du XIV^e siècle, 349.

Freydière (Étienne), curé de Viricelle en 1781, 340.

Garde (la), commune d'Arthun, sépultures anciennes, 381.

GAYET (E.). Projet de vitraux pour la chapelle de N.-D. de Laval.

Grozellier de Chenereilles (famille), 172.

Henry d'Aubigny (famille), 172.

Inscription du moyen-âge ou moderne : sur une cloche à Essertines-en-Donzy, 4 ; — sur les vitraux de St-André d'Apchon, 152 ; — épitaphe de Thibaud de Vassalieu à

Ste-Croix, 296 ; — épitaphe d'Antoinette-Gilberte de Ros-
taing à Sury-le-Comtal, 377.

Jaucourt (Laurette de), veuve de Geoffroy de Clugny, femme
de Michel de Chaugy, 244.

Jeannez (Édouard), sa mort, 82 ; — son éloge par M. Chassain
de la Plasse, 199 ; — son portrait, 199 ; — bibliographie
de ses œuvres, 221.

LAFAY (Octave). Fête du 29 septembre 1897 pour célébrer
le 25^e anniversaire de la nomination de M. Vincent Du-
rand comme secrétaire de la Diana, toast, 330.

Laval (famille de), 50.

Lérignieu, plan de l'église démolie en 1830 et plan de
l'église moderne, 169.

Lingendes (famille de), 50.

Lyon, 259.

Malon (Benoît), écrivain socialiste né à Précieu, 335.

Maringes, 340.

MARSY (comte de). Geneviève d'Urfé, duchesse de Croy. Une
médaille a son effigie, 358.

MATAGRIN (H.), Le bailliage de Forez en 1665, 267. — Fon-
dation d'écoles à Maringes et à Viricelle en Forez, 340.

MEAUX (vicomte de). Éloge du comte Léon de Poncins, pré-
sident de la Diana, 82. — Exposé de la situation de la
Société en 1897, 192. — Fête du 29 septembre 1897 pour
célébrer le 25^e anniversaire de la nomination de M. Vin-
cent Durand comme secrétaire de la Diana, toast, 317.
— Exposé de la situation de la Société, 334.

Moind, 176.

Montbrison, Confrérie de Tous-les-Saints en 1538, liste des
confrères, 167 ; — les protestants en 1562, 262, 274.

Montrotier (Rhône), 261.

Montverdu, 176, 338.

MOREL (E. et G.). Une série de quatre mortiers creusés dans le même bloc de granit, 14.

Mouvement de la Bibliothèque et du Musée, 33, 74, 135, 180, 304, 387.

Mouvement du personnel, 43, 80, 142, 190, 312, 396.

Mure (famille de la), 50, 385.

Neyron des Granges, 334.

Noirétable, 176.

Nomination du Bureau et du Conseil d'administration, 194.

Notre-Dame de Laval, projets de vitraux, 147.

Ouches, 199.

Peniguel (L.), 334.

Périer (J.-P.), 348.

Poliacus, Pouilly-lès-Feurs, 174.

Pommiers, 176, 179.

PONCINS (comte Léon de). Le sceau d'Alix de Chacenay, 2. —
Compte-rendu de l'état de la Société, 48. — Sa mort, 45. — Son éloge, 82 ; — son portrait, 83.

Poudéroux (famille), 268.

Pouilly-lès-Feurs, *Poliacus*, église de Saint-Didier, 174.

Pouilly-les-Nonnains, 199.

Précieu, — la Baluze, 68.

Protestants (les), en Forez, 259, 274.

Pupier (Antoine), bourgeois de Lyon, 267.

Pupier (François), obéancier de Saint-Just, 260.

RELAVE (abbé Maxime). Sur quelques familles notables de
Sury-le-Comtal au moyen-âge, 362.

REURE (abbé). Notes généalogiques sur les familles de la Mure, de Laval, du Verdier, de Lingendes, 50. — Michel de Chaugy et les autres personnages peints sur les volets du triptyque d'Ambierle, 228. — Michel de Chaugy, ses portraits, 357. — La famille de la Mure, 385.

Reymond (abbé), 335.

RICHARD (Paul). Les pérégrinations, en 1562, des reliques de la collégiale de Saint-Just de Lyon, à travers le Lyonnais, le Forez et l'Auvergne pour les soustraire au pillage des protestants, 259.

Riorges, 176.

Roanne, 199.

Rochebaron, château, commune de Bas-en-Basset (Haute-Loire), 268.

Rochefort (famille de), à Sury-le-Comtal, 363 et suiv.

Roches (les), près d'Épeluy, commune de Sury-le-Comtal, 372.

ROCHIGNEUX (Thomas). Une sépulture par ustion découverte à Précieu, 68.

Rosier (famille du), 268.

Rostaing (famille de), à Sury-le-Comtal, 371 et suiv.

Rouillères, château, commune d'Ambierle, 290.

SACHET (abbé). Fête du 29 septembre 1897 pour célébrer le 25^e anniversaire de la nomination de M. Vincent Durand comme secrétaire de la Diana, toast, 326.

Sail-sous-Couzan, 177.

Saint-André d'Apchon, 199 ; — les vitraux, 148.

Saint-Barthélemy-Lestra, 267.

Saint-Bonnet-le-Château, élection des consuls pour les années 1452-1453, 378.

Sainte-Croix, 49, 95, 293, 349.

Saint-Étienne, 96 ; — congrès en 1897 de l'Association française pour l'avancement des sciences, 147.

Saint-Germain-Laval, — N.-D. de Laval, 147.

Saint-Just, collégiale à Lyon, ses reliques, 259.

Saint-Just-en-Chevalet, 176.

Saint-Priest, 96.

SAINT-PULGENT (chanoine Alexis de). Fête du 29 septembre 1897 pour célébrer le 25^e anniversaire de la nomination de M. Vincent Durand comme secrétaire de la Diana, toast, 328.

SAINT-PULGENT (Alphonse de). Du danger qui menace l'ancienne église de Saint-Romain-le-Puy, 10. — La confrérie de Tous-les-Saints à Montbrison, 167. — Plan de l'église de Lérignieu démolie en 1830 et plan de l'église moderne, 169. — La citerne du prieuré de Montverdun, 338.

Saint-Rambert, 176, 179.

Saint-Romain-le-Puy, 10, 176.

Says (famille du), à Sury-le-Comtal, 370, 372.

Sceau d'Alice de Chacenay, 2.

Séances trimestrielles. 1896, 2 mars, 1 ; — 28 mai (assemblée générale), 47 ; — 27 octobre, 81. — 1897, 17 février, 145 ; — 10 juin (assemblée générale), 191 ; — 29 septembre, 333 ; — 30 décembre, 347.

Sury-le-Comtal, 363 ; — date de la construction de l'église, 370, 371 ; — les Roches, Épeluy, 372.

TESTENOIRE-LAFAYETTE (C.-P.). Aymar Durgel seigneur de Saint-Priest et de Saint-Etienne, 96. — Fête du 29 septembre 1897 pour célébrer le 25^e anniversaire de la nomination de M. Vincent Durand comme secrétaire de la Diana, toast, 324.

THIOLIER (Noël). Moyens de nettoyer et conserver les objets anciens trouvés en terre, 18.

Urfé (Geneviève d'), duchesse de Croy, 358.

VANEL (abbé). L'ancienne cloche et les églises successives

d'Essertines-en-Donzy, 3. — Legs faits à l'église d'Essertines-en-Donzy, au XVIII^e siècle, 57.

Vassalieu (Thibaud de), archidiacre de Lyon, 293.

Vaudiel (Jean-Baptiste), de Cremeaux, curé de Maringes en 1781, 340.

Verdier (famille du), 50.

Viricelle, 340.

FIGURES DANS LE TEXTE.

1. — Anneau d'or découvert à Ciply (Hainaut), 12.
2. — Anneau d'or découvert à la Garde commune de Boën (Loire). *Dessin de M. V. Durand*, 12.
3. — Anneau d'or découvert à Herpes commune de Courbillac (Charente), 13.
4. — Série de quatre mortiers provenant du Verdier, commune d'Ecotay-l'Olme. *Dessin de M. H. Gonnard*, 15.
5. — Fuseau trouvé dans un puits antique à Allieu. *Dessin d'H. Gonnard*, 63.
6. — Vase noir provenant d'une sépulture par ustion, découverte à Précieu. *Dessin de M. Henri Gonnard*, 69.
- 7 et 8. — Plan de l'église de Lérignieu démolie en 1830 et plan de l'église moderne, 170.
9. — Coupe de la citerne du prieuré de Montverdun. *Dessin de M. Preyssat*, 339.
10. — Médaille de Geneviève d'Urfé, duchesse de Croy, 359.

PLANCHES HORS TEXTE.

- I. — Vase noir, aiguière, jadis pourvu d'une anse, trouvé dans un puits antique à Daumois, commune d'Allieu. *Photogravure*, 60.
- II. — Peigne de buis, trouvé dans un puits antique à Daumois, commune d'Allieu. *Photogravure*, 63.

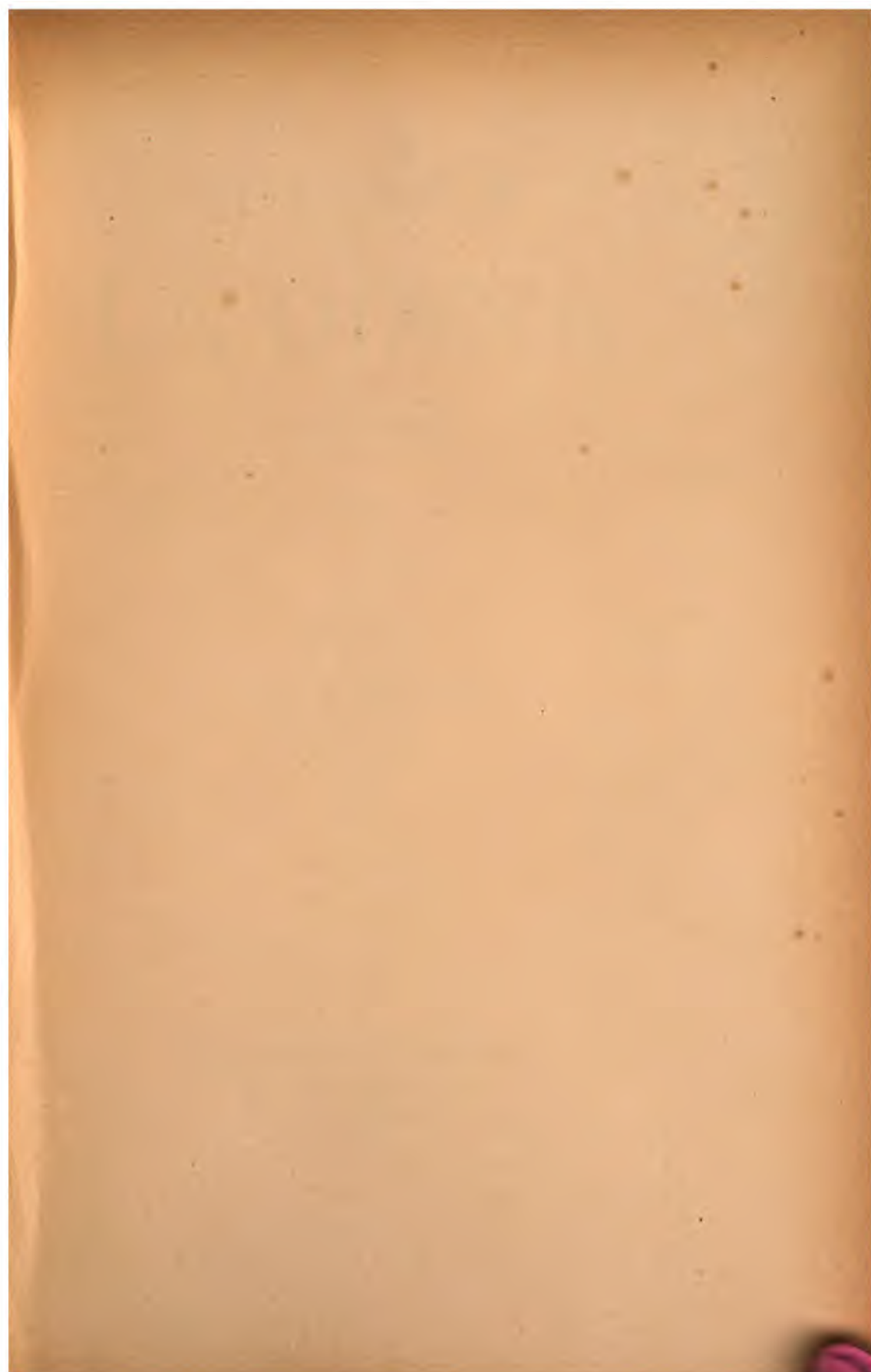
- III. — Portrait de M. le comte Léon de Poncins. *Héliogravure d'après une photographie de M. Chéri-Rousseau*, 83.
- IV. — Vitraux de Saint-André-d'Apchon, Jean d'Albon. *Phototypie d'après un cliché de M. Noël Thiollier*, 156.
- V. — — Jean d'Albon. *Phototypie d'après un calque de M. Bonnot*, 156.
- VI. — — Jean d'Albon. *Phototypie d'après un cliché de M. Noël Thiollier*, 156.
- VII. — — Tête de saint Jean-Baptiste. *Phototypie d'après un cliché de M. Noël Thiollier*, 156.
- VIII. — — Guy d'Albon, chanoine comte de Lyon, frère de Jean. *Phototypie d'après un cliché de M. Noël Thiollier*, 160.
- IX. — — Guy d'Albon, chanoine de Lyon. *Phototypie d'après un cliché de M. Noël Thiollier*, 160.
- X. — — Fond damassé ton sur ton. *Phototypie d'après un calque de M. Bonnot*, 164.
- XI. — — Fond damassé ton sur ton. *Phototypie d'après un calque de M. Bonnot*, 164.
- XII. — Portrait de M. Édouard Jeannez. *Phototypie*, 199.
- XIII. — Sury-le-Comtal en 1750, d'après un plan terrier de la seigneurie, 363.

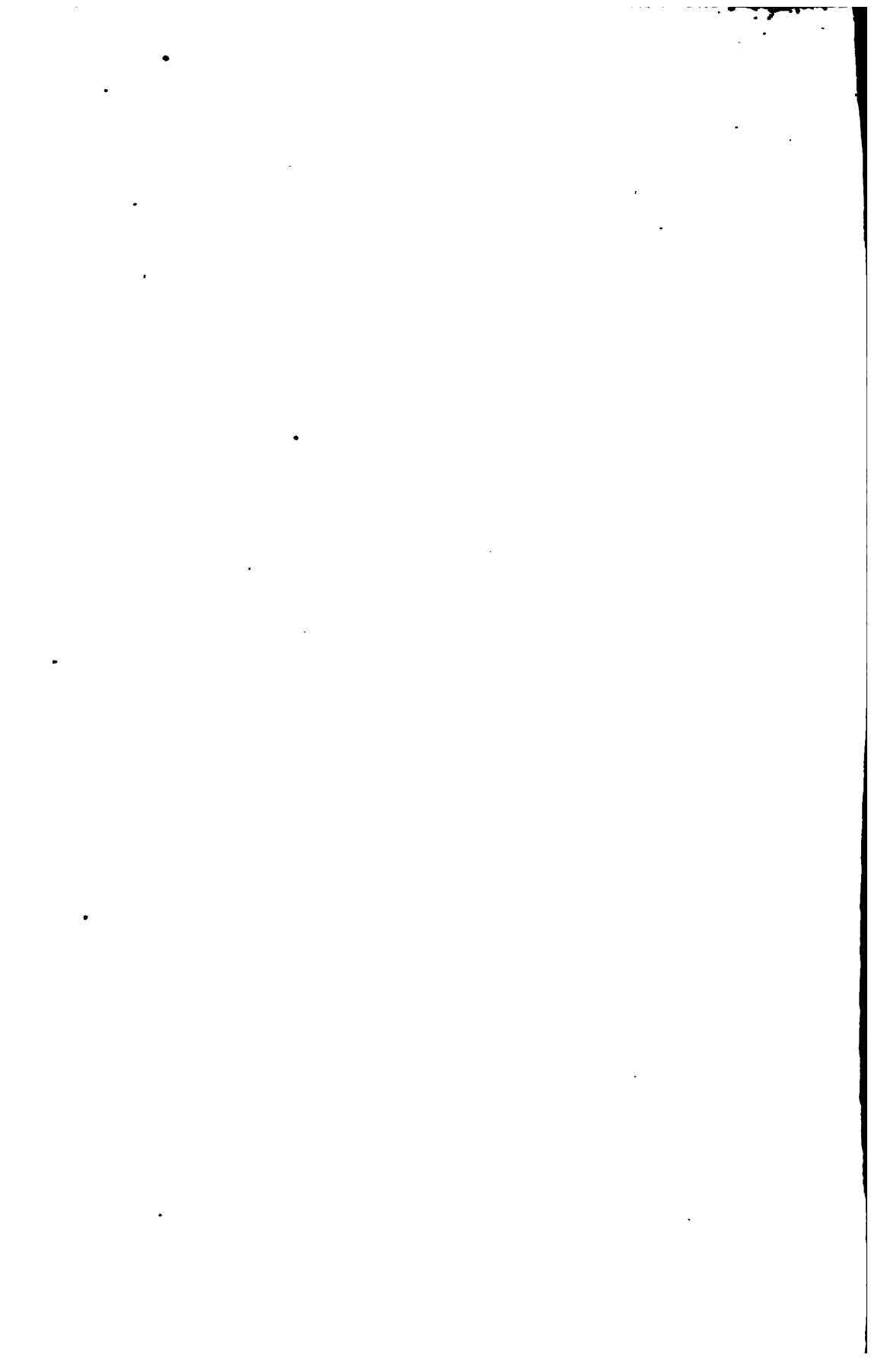
ERRATA

Pages 115 et 116, les remplacer par le carton ci-joint.

Page 163, ligne 8, — *Il paraît*, lisez : *Il est vrai*.

Page 293, ligne 3, — *xvi^e siècle*, lisez : *xiv^e siècle*.





BULLETIN
DE
LA DIANA

TOME DIXIÈME

1898



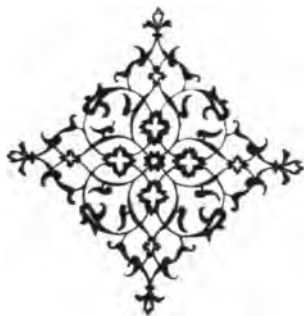
IMPRIMERIE ÉLEUTHÈRE BRASSART
RUE DES LEGOUVÉ, 20
MONTBRISON
1898.

BULLETIN DE LA DIANA.

BULLETIN
DE
LA DIANA

TOME DIXIÈME

1898



IMPRIMERIE ÉLEUTHÈRE BRASSART
RUE DES LEGOUVÉ, 20
MONTBRISON
1898.



JANVIER - MARS 1898.

BULLETIN DE LA DIANA

QUESTIONNAIRE HISTORIQUE, ARCHÉOLOGIQUE ET STATISTIQUE

DRESSÉ PAR M. MAURICE DUMOULIN

ET ACCOMPAGNÉ DE FIGURES EXPLICATIVES

PAR M. HENRI GONNARD.



AVIS

Le questionnaire que publie la Société de la Diana a pour objet de recueillir et d'enregistrer tout ce qui reste et tout ce qui témoigne du passé de la petite patrie — le pays de Forez, le département de la Loire — et d'intéresser à ce passé quiconque est en mesure d'en saisir quelque vestige (1).

Ce questionnaire est dressé en vue de chaque commune. Il touche à la fois au territoire et à sa topographie, aux habitants et à leur histoire, à leurs traditions, leur langage et leurs coutumes, leurs institutions et leur gouvernement, aux ouvrages et aux monuments, aux objets d'art et aux ustensiles an-

(1) Pour plus amples explications, voir dans le *Bulletin de la Diana*, t. IX, séance du 30 décembre 1897, ce qui a été dit à ce sujet par M. Dumoulin.

ciens, enfin aux documents conservés depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Chaque terme technique est expliqué soit par une note sommaire, soit, mieux encore, par un dessin représentant l'objet énoncé, et tous ces dessins reproduisent des spécimens provenant de notre pays. De même que toutes les questions posées dans notre texte doivent trouver leur réponse en Forez, de même toutes les illustrations qui accompagnent ce texte sont tirées du Forez.

La Société de la Diana présente ce questionnaire non seulement à ses membres, mais à tous ceux de nos compatriotes qui lui paraissent bien placés pour y répondre. Avec l'assentiment bienveillant des autorités dont ils relèvent, elle l'adresse aux prêtres des paroisses, aux instituteurs publics ou libres, aux ingénieurs, aux conducteurs des Ponts et Chaussées, aux agents voyers.

Dans les professions les plus diverses et sur tous les points du département, elle souhaite et elle espère obtenir des collaborateurs.

Ce que nous attendons ici, ce ne sont point des considérations générales, des théories et des systèmes, mais des recherches exactes, précises et au besoin minutieuses. De personne nous ne prétendons recevoir réponse au questionnaire tout entier ; mais à chacun nous demandons ce qu'il a vu, touché et pu constater par lui-même. Ainsi, peu à peu et par l'effort de tous, se préparera pour notre pays une statistique autorisée et complète, en matière d'Histoire d'Art et d'Archéologie. En attendant qu'elle s'achève, nous serons heureux de signaler les meilleures réponses, les meilleurs mémoires qui nous seront envoyés, de les publier dans notre bulle-

tin et d'offrir à leurs auteurs quelque témoignage de la gratitude de la Diana.

L'entreprise à laquelle nous convions nos compatriotes n'a pas seulement pour but de satisfaire la curiosité des érudits. Elle est destinée à entretenir et développer le patriotisme. Pour aimer et respecter la patrie, il n'est pas inutile d'en connaître l'histoire et, pour se dévouer à la grande patrie, d'être attaché à la petite.

Le Président,
Vicomte DE MEAUX.

QUESTIONNAIRE

I. LE TERRITOIRE (1)

1. — LA COMMUNE. De quelle province ancienne, de quel diocèse dépendait la commune ?

Pour les communes frontières, déterminer très exactement la limite de la province ou du diocèse, en indiquant où l'on a puisé les éléments de cette détermination.

2. — — Limites actuelles de la commune.

(1) L'idée première de ce questionnaire appartient à M. Vincent Durand.

Il la soumit à la Diana, dans une des séances de l'année 1876. Il nous a permis de la reprendre, et c'est grâce à ses excellents conseils et aux aimables observations de M. l'abbé Sachet, pour la partie religieuse, de MM. E. Brassart et Joseph Déchelette, qu'il nous a été possible d'écrire cet essai.

Il est forcément incomplet, nous nous en excusons par avance ; mais tel qu'il est, si on veut bien répondre aux questions qui y sont posées et faire scientifiquement les recherches qu'elles nécessitent, nous sommes persuadé qu'il pourra rendre quelque service.

M. D.

3. — — Limites actuelles du canton.

Ces deux limites déterminées par les lieux dits et non par les cantons ou communes limitrophes.

4. — — Variation du nom des communes, des hameaux.

5. — — Les communes ou les hameaux disparus. La date, la cause.

6. — — Les communes ou les hameaux créés. La date, la cause. Analyser les demandes de création, si on les possède, et en citer les considérants les plus caractéristiques.

7. — — Noms révolutionnaires des communes.

8. — PAROISSES. Etendue des paroisses du canton ou de celles de la commune.

9. — — Création de paroisses nouvelles. La date, la cause.

10. — — Suppression de paroisses. La date, la cause.

Pour les questions 9 et 10 analyser les demandes de création ou les motifs de suppression, si on les possède, et en citer les considérants les plus caractéristiques.

11. — ARCHIPRÊTRES. Leurs limites anciennes et modernes.

12. — ARCHIDIACONÉS. Leurs limites.

II. TOPOGRAPHIE

1. — Pour tous les accidents naturels ou artificiels du sol indiquer autant que possible :

1° Le nom ancien d'après les titres (dates de ceux-ci).

2° Le nom usité dans le langage vulgaire écrit conformément à la prononciation.

3° Le nom francisé.

4° Le nom fourni par les cartes dont on dispose. Les principales à consulter sont celles de Cassini au $\frac{1}{86.400}$ (XVIII^e siècle) ; — celle du cadastre au $\frac{1}{5.000}$ ou au $\frac{1}{2.500}$ selon les communes ; — celle de l'Etat-major au $\frac{1}{80.000}$; — de Godefin au $\frac{1}{60.000}$; — de Piquart au $\frac{1}{40.000}$.

Sur la plupart des cartes modernes, quantités de noms de lieux sont plus ou moins déformés et il importe d'en connaître la teneur locale et d'en comparer les variantes.

2. — LES COURS D'EAU. Leurs affluents et sous-affluents de chaque rive. Principaux points de passage et importance des uns et des autres, en distinguant les cours d'eau permanents de ceux qui ne le sont pas.
3. — LES ÉTANGS. Date et conditions de leur établissement. Leur mode d'exploitation. Leur rôle économique. Leur suppression et ses causes.
4. — LES BOIS ET LES PRAIRIES. Les bois. Les forêts. Leurs noms. Leur ancienne étendue.

Leur étendue moderne. Leurs noms. De quelles essences d'arbres étaient-ils autrefois et sont-ils aujourd'hui composés?

Les bois communaux. Mêmes questions.

Prairies naturelles. Leur étendue ancienne et aux temps modernes. Pâturages communaux. Prairies soumises au parcours. Les jasseries et l'agriculture pastorale (1).

5. — DÉPOUILLEMENT MÉTHODIQUE DU CADASTRE. Produire un calque du plan d'assemblage de la commune, revu sur les feuilles de sections, sur lequel on portera à leur place tous les noms des lieux habités, cours d'eau, principaux accidents de terrain naturels et artificiels, territoires, masses de culture, fournis par les états de sections.

L'établissement de tels plans est un des services les plus signalés que l'on puisse rendre à la topographie et à l'histoire, un des travaux dont il peut sortir le plus de renseignements neufs. Et il a le mérite d'être à la portée de tous, car il n'exige qu'un peu de temps, de patience et de soin.

Dresser, par ordre alphabétique, la table de tous les noms ainsi relevés, soit sur le plan, soit sur les états de section.

6. — LES ROUTES. Les anciens chemins avant leur classement actuel.

(1) *Jasseries*, châlets et pâturages situés au sommet et sur les pentes de Pierre-sur-Haute et du Pila.

Les points de départ et les points où ils aboutissaient, sur le territoire de la commune.

Noms des localités qu'ils desservait.

Le nom dont on les désigne dans le pays.

La différence de tracé de la route ancienne et de la route moderne, différence marquée par l'énumération des localités traversées.

III. HISTOIRE DE LA COMMUNE

LA PROPRIÉTÉ.

1. — LA PROPRIÉTÉ SOUS L'ANCIEN RÉGIME.

1^o Les *Alleux* (1). Par qui possédés ?

2^o Les *Fiefs* (2). A quels devoirs soumis ? Par qui possédés ?

3^o Les *Arrière-Fiefs* (3). De quel fief relevant ? A quels devoirs soumis ? Par qui possédés ?

En l'état actuel des connaissances historiques, les réponses à cette question seront particulièrement intéressantes.

4^o Les biens possédés en *emphytéose* (4).

(1) On appelait *alleu* et *franc-alleu* les biens possédés héréditairement et exempts de charges restrictives du droit absolu de propriété.

(2) On appelait *fief* un domaine relevant du seigneur d'un autre domaine et concédé sous la condition de foi et hommage et assujetti à certains services, parfois même à certaines redevances. Le terme s'applique aussi à certaines propriétés autres que des domaines (droit de chasse, essaims d'abeilles etc.) et possédées de la même manière que les fiefs. Le fait de la dépendance se disait *mouvoir*. Un fief était mouvant de tel seigneur.

(3) *Arrière-fief*, fief mouvant d'un autre fief.

(4) *Emphytéose* se dit d'une convention par laquelle un propriétaire cède la jouissance d'un héritage à perpétuité, sous la condition de certaines redevances ou charges appelées *devoirs*.

En quelle proportion les terres de cette catégorie existaient-elles dans la commune ? De quelles censives (1) relevaient-elles ?

A quels devoirs étaient-elles soumises ?

a Redevances proportionnelles (quart, quint, dîme seigneuriale, etc).

b Redevances fixes (cens, servis, charrois, etc).

c Redevances accidentelles (taille (2), investisons (3), lods et ventes (4) etc) ?

Exemples de constitution de chacune de ces tenures ou de leur transformation de l'une dans l'autre, d'après les documents locaux.

2. — LES POSSESSEURS DU SOL A TITRE INCOMMUTABLE. Accroissement ou diminution de leur nombre selon les époques et variation correspondante de la masse d'immeubles de toute condition (allodiale, féodale, ou emphytéotique) réunie dans une même main.
3. — LA GRANDE PROPRIÉTÉ. La grande propriété autrefois et aujourd'hui. Nom des propriétaires ; superficie ; genre spécial de culture ; nombre de fermes ; revenu.
4. — LES POSSESSEURS PAR INDIVIS. Pariers ou personniers. Origine, conditions, décadence de cette institution, d'après les documents locaux.
5. — POSSESSEURS DU SOL A TEMPS. Le fermage. Le mé-

(1) On appelait *censive*, soit l'étendue des terres devant un cens, soit la terre possédée sous la condition d'un cens, soit sa redevance en argent ou en denrées (le cens), due au propriétaire ou seigneur *direct*.

(2) Imposition levée sur les personnes non nobles. Elle était dite *personnelle* quand elle frappait la personne, *réelle* quand elle frappait la terre, *casuelle* quand elle était perçue à l'occasion d'un cas particulier.

(3) Droit payé en raison de la mise en possession, de l'investiture, d'un bien.

(4) Droit dû au seigneur par celui qui acquiert un bien dans sa censive.

tayage. Nombre et étendue des fermes. Conditions des baux à toutes les époques.

Les archives particulières et les titres de propriété sont encore très nombreux dans la campagne. En les compulsant, on peut répondre facilement à cette importante question et dresser chronologiquement un très précieux et très utile tableau comparatif.

6. — LES BIENS DU CLERGÉ SÉCULIER ET RÉGULIER.

Indiquer, pour chaque paroisse l'étendue de ces biens à différentes époques.

1^o Superficie des fonds appartenant aux congrégations. Dénombrement.

2^o Superficie des fonds diocésains ou curiaux, ces derniers divisés en deux catégories (a fonds anciens de la cure, b fonds légués pour fondations pieuses). Dénombrement.

7. — LES BIENS NATIONAUX, les brefs de vente, les acquéreurs.

8. — Peut-on établir le nombre des propriétaires terriens entre 1789 et 1889, dans les périodes suivantes : de 1789 à 1820, de 1820 à 1850, de 1850 à 1870, de 1870 à 1889 ?

9. — LE GOUVERNEMENT DE LA COMMUNE.

Les chartes de communes. Les chartes de coutumes. Les chartes de franchises.

Ont-elles été publiées ? Où ? (Si l'on possède le texte original, collationner avec le texte publié et noter les différences).

Si elles ne l'ont pas été, en donner la transcription minutieuse.

Signaler les textes, copies, vidimus, enregistrements des chartes de cette espèce qui n'auraient pas été vues par ceux qui les ont publiées.

Quels étaient le gouvernement de la paroisse et les fonctions municipales avant 1789 ? (Indiquer les sources dont on se servira). Le gouvernement de la commune.

Liste des fonctionnaires municipaux avant 1789. La mu-

municipalité révolutionnaire, 1790-1800. En faire l'historique (donner les sources).

Nombre des électeurs de la commune dans chacune des catégories créées par les constitutions révolutionnaires.

Liste des fonctionnaires municipaux de la Révolution.

La municipalité moderne.

Nombre des électeurs sous le régime du suffrage restreint ; *idem* sous le régime du suffrage universel.

Liste des maires et adjoints nommés.

Liste des maires et adjoints élus, jusqu'au jour où l'on écrit.

Pour les élus, indiquer autant que possible le chiffre des voix obtenues par rapport au chiffre des votants et à celui des inscrits. Comprendre la période révolutionnaire dans cette statistique.

Les clubs. Les sociétés populaires. Les sociétés secrètes.

10. — LA JUSTICE DE LA COMMUNE OU PAROISSE.

Avant 1789, le territoire de la commune dépendait-il d'une ou de plusieurs justices ? Quelles étaient ces justices ? Où étaient-elles exercées ? Appartenaient-elle à des ecclésiastiques ou à des laïques ?

Liste des officiers de ces justices.

Limites aussi précises et aussi détaillées que possible du territoire sur lequel s'étendait chacune d'elles, avec preuves à l'appui. Tracer ces limites sur le plan de la commune.

Les sources à consulter pour répondre à cette importante question sont principalement les nommées ou dénombrements produits à l'appui des actes de foi et hommage ; les procès-verbaux et actes de notoriété émanés de l'autorité judiciaire ; les registres d'assises ; les terriers et articulats en dérivant ; les pièces de procédure, etc.

Compétence et attributions des justices locales. Tribunaux supérieurs dont elles ressortissaient en appel.

Les juges de paix élus, leurs noms, le nombre de voix obtenues.

Juges de paix nommés, leurs noms. Total par année des affaires jugées.

Si la commune a possédé ou possède un tribunal, procéder de même.

11. — L'ÉGLISE.

Le saint, patron de la paroisse ou des paroisses de la commune, d'après les titres et la tradition.

Le saint patron du lieu ; il diffère quelquefois de celui de l'église ou des églises paroissiales.

— Y a-t-il eu différents patrons de la paroisse ou de la commune ?

— Églises ayant existé ou existant dans la commune, leur vocable.

— Chapelles et autels secondaires existant dans ces églises, leur vocable.

— Liste des curés et des vicaires. Collateur de la cure avant 1789.

Revenus curiaux. Dîmes et novals. Leur quotité. Par qui perçues ? Quels étaient les décimateurs ? Limite des dîmeries. Produits du sol sujets à la dîme.

La portion congrue, sa quotité à différentes époques ? Par qui payée et dans quelle proportion (1) ?

Les sociétés de prêtres. Leur composition, leurs statuts, leurs revenus.

(1) La dîme était un impôt en nature prélevé par le clergé paroissial sur les fruits de la terre. Sa quotité variait suivant les paroisses et même dans chaque paroisse d'un « canton » à l'autre. Très souvent la dîme, au lieu d'appartenir au curé desservant effectivement la paroisse, était perçue par des personnes ou des établissements monastiques qui nommaient à la cure et prenaient le titre de *curés primitifs*. Parfois aussi, elle était devenue la propriété des seigneurs laïques : elle portait alors le nom de *dîme inféodée*. Dans l'un et l'autre cas, les décimateurs devaient assurer la subsistance du desservant en lui payant une rente fixe dite *portion congrue*.

On appelait *novale* la dîme levée sur une terre nouvellement défrichée.

Les prébendes et commissions de messes. Leur vocable, leurs revenus. Mode de nomination et liste des prébendiers.

La fabrique ou luminaire de l'église. Ses revenus. Mode de nomination, durée des fonctions et noms des luminiers.

Luminaires des chapelles et autels secondaires de l'église.

La fabrique actuelle. Ses revenus. Noms des fabriciens.

Les confréries, leurs noms, leur objet, leurs revenus, leurs lieux de réunion, leurs règlements et statuts.

Les cimetières. Les anciens cimetières, leur emplacement, leur contenance, leurs noms. Que sont-ils devenus ?

Les cimetières actuels. La date de leur création (nom, superficie, emplacement).

12. — LES ŒUVRES DE BIENFAISANCE. — Autrefois. Bureaux de charité, dames de charité. Ateliers de charité.

Depuis 1789. Bureaux de bienfaisance, leur nombre, le nombre de secours, leurs ressources.

Œuvres charitables autres : privées, officielles (nombre de secours, ressources).

Les hôpitaux de pauvres voyageurs. Leurs biens, leur administration, leur suppression.

Les hospices. Hôtels-Dieu, maladreries, léproseries. Les fondateurs, les emplacements, les biens, l'accroissement ou la diminution, le nombre de lits, l'administration, le nom et la date des recteurs, les congrégations qui les desservaient.

Aujourd'hui. Mêmes questions. Maternités, etc.

Les prisons. Le régime des prisons autrefois. Les congrégations qui les desservaient, ou le personnel des prisons.

13 — LES COUVENTS D'HOMMES OU DE FEMMES.

Autrefois. Leurs noms, leur ordre, maisons dont ils relevaient immédiatement, leur histoire.

Liste des abbés, abbesses, prieurs, prieures, et officiers de la maison.

L'administration de ces couvents, leurs biens, leur œuvre.

leurs fondations, ce qu'on y faisait. Leur sécularisation.

Aujourd'hui. Mêmes questions.

Les ermitages.

14. — LES DISSIDENTS.

Les protestants. Confessions diverses. Assemblées. Les pasteurs, nombre des protestants autrefois et aujourd'hui.

Les juifs. Synagogues, lieux de réunion, nombre.

— Mesures prises contre eux ou relativement à eux.

Les jansénistes.

Les autres sectes dissidentes avant 1789.

Le clergé constitutionnel, les missionnaires et administrateurs délégués par les évêques non assermentés.

Le culte révolutionnaire : le culte de la raison, de l'Être suprême.

Fêtes du calendrier républicain ou fêtes créées par la Révolution.

Les théophilanthropes et autres sectes issues du mouvement révolutionnaire.

Les anticoncordataires ou *Petite église*.

Les *bleus*, les *béguins*.

15. — L'ÉCOLE.

Existait-il des écoles de l'un ou de l'autre sexe dans la commune avant 1789 ? Lesquelles ? Matières que l'on y enseignait : méthodes d'enseignement. Nombre, noms et mode de nomination des maîtres et maitresses. L'enseignement était-il gratuit ou rétribué ? Fondations en faveur des écoles. Moyens de subsistance ou salaire des maîtres et maitresses. Nombre des élèves.

Degré d'instruction générale selon les époques.

Les écoles révolutionnaires. Mêmes questions.

Les écoles modernes. Sous le premier Empire. Sous la Restauration. Sous le gouvernement de Juillet. Sous le second Empire. Sous la République.

Écoles de l'État. Écoles libres.

Dans les communes où il existait un collège, où il en existe encore un, ou bien un collège transformé en lycée ; mêmes questions, en y ajoutant les détails sur les fondateurs du collège, les congrégations possédantes, leurs biens, leur histoire.

Les écoles secondaires de la Révolution. Mêmes questions.

Les écoles professionnelles ou ce qui s'en rapprochait autrefois. Aujourd'hui.

Écoles normales.

Séminaires, grands ou petits. Écoles d'enseignement secondaire libres.

16. — L'ARMÉE.

Service personnel de la noblesse. Ban et arrière-ban.

Contribution militaire des femmes et des roturiers possesseurs d'alleux et de fiefs.

— Les milices seigneuriales et urbaines. Guet et garde, retrait.

Réparation des châteaux et places fortes.

L'armée permanente.

— Sa composition et son mode de recrutement selon les corps et les époques ; les nobles, les roturiers. Documents locaux y relatifs.

— Les sergents recruteurs ; affiches, contrats d'engagement.

— Rôles de compagnies de gens de guerre.

— La milice. Les engagements et le tirage au sort.

— L'habit et l'armement du milicien ; par qui fournis ?

— Nombre de miliciens à fournir par paroisse : sa proportion avec celui des habitants.

— La maréchaussée.

— L'armée révolutionnaire.

— Le recrutement. Les engagés volontaires, la conscription, son établissement ; révoltes, insoumissions. Proportion des conscrits par nombre d'habitants.

— La conscription sous le régime du remplacement et de l'exonération. Proportion des remplacés et des remplaçants.

— La conscription sous le régime des lois contemporaines.

— Nombre des dispensés, ajournés, par rapport à la population, par rapport à la population appelée sous les drapeaux.

— Le volontariat d'un an, nombre proportionnel.

Passage et logement des gens de guerre. Garnisons, lieux d'étape et itinéraire ordinaire des troupes en marche autrefois et à l'époque moderne.

Gardes nationales, corps francs, corps de partisans à l'époque révolutionnaire. Liste des officiers.

— id. — à l'époque moderne.

Sièges, combats, invasions, émeutes, etc., dont la commune a été le théâtre. Indication des sources où l'on a puisé pour répondre. Nom, âge des personnes que l'on a interrogées.

17. — LES IMPOTS.

La taille royale. Sa quotité pour la commune. Quartiers ou parcelles de perception. Les consuls et collecteurs de tailles, noms, nominations. Anciens rôles de taille.

Impôts spéciaux au clergé et à la noblesse. Les décimes.

La capitation.

Impôts directs accessoires à la taille. L'ustensile, etc.

Impôts extraordinaires pour dépenses locales : construction d'églises, presbytères, halles, etc.

Les contributions indirectes. Les *aides* et droits sur les boissons. La gabelle et les greniers à sel ; la ferme des tabacs. Lieux des dépôts, noms des préposés. La contrebande.

Les droits seigneuriaux. Moulins et fours banaux et autres droits de banalité, s'il en existait dans la commune.

Le banvin (1).

(1) Droit qu'avait le seigneur de vendre, à l'exclusion de toute autre personne, le vin de son cru, dans la paroisse, durant le temps marqué par la coutume.

La *layde* (1). Tarifs de sa perception.

Les anciennes mesures de longueur, de capacité, de poids. Leur vérification et échantillonnage. Étalons encore existants. En déterminer le rapport métrique.

Mesures de superficie en usage dans la commune : leur rapport métrique.

Droits honorifiques des seigneurs du lieu.

Les impôts révolutionnaires.

La contribution foncière. Son mode d'établissement. Les assignats et les mandats territoriaux. Lés dons patriotiques, les impôts sur le capital et sur le revenu.

Les impôts indirects et leur mode d'établissement et de perception sous la Révolution.

Les percepteurs, contrôleurs, etc., sous le premier Empire.

LA VIE.

1. — Les foires, les marchés. Leur nombre autrefois : les jours de leur tenue. Détail des transactions.

Aujourd'hui. Mêmes questions.

2. — L'agriculture. Abandon d'anciennes cultures. Introduction de nouvelles : lesquelles et à quelle époque ?

Assolements anciennement en usage. Rendement des récoltes. Syndicats agricoles.

Prix des denrées. — *Carcabaux* ou mercuriales officielles.

Les bestiaux, leur nombre, leur prix selon les époques.

Les salaires ruraux à toutes les époques. Rapport avec ceux d'aujourd'hui, en tenant compte du pouvoir de l'argent.

Police rurale. Ban de vendanges, leur mode de fixation, leur date.

(1) Ou bien encore *leyde*, droit qu'avait le seigneur sur la vente des marchandises, denrées et autres objets exposés au marché.

3. — Étude des contrats de vente à toutes les époques.
En marquer les caractéristiques.

Les contrats d'échange, mêmes questions.

Des contrats de fermage, de louage de bras, de location, d'embauchage.

Coutumes locales sur les baux, loyers, transactions de toutes sortes.

4. — L'Industrie. Existait-elle ? Qu'était-elle ? Modes de travail, contrats d'apprentissage, salaires, débouchés, marchés industriels.

Les corporations de métiers, leurs statuts, leurs usages ; salaires, apprentissage.

L'administration de l'industrie. Les inspecteurs et sous-inspecteurs des manufactures, les gardes-jurés, les bureaux de marque, les marques.

Les députés au conseil du commerce ; les chambres de commerce avant 1789, les conditions des textiles, avant cette date.

Les écoles industrielles.

L'industrie aujourd'hui. Sa nature. Changements ou modifications de 1789 à nos jours. Travail libre, travail des usines. Nombre des manufactures, noms des manufacturiers, nombre d'ouvriers. Salaires, en dresser le tableau chronologique. Conseils de prud'hommes, sociétés de secours mutuels, sociétés ouvrières, syndicats professionnels, bourses du travail. Œuvres patronales. Associations de fabricants.

Chambre de commerce. Listes des membres. Conditions des textiles.

Les écoles d'art ou d'industrie.

Industries disparues. Les causes. Leur durée. Liste des différentes espèces de commerce. Autrefois, aujourd'hui, leur nombre. Tableaux comparatifs. Médecins, chirurgiens, officiers de santé, apothicaires, barbiers, pharmaciens, notaires, procureurs, avoués, avocats, huissiers, sergents, banquiers, négociants, etc ; noms et dates.

5. — Population de la commune à diverses époques. Proportion du nombre des mariages, naissances et décès avec le nombre total des habitants.

Immigration et émigration.

— Sans esprit de retour. La cause, le chiffre par périodes décennales aussi loin qu'on pourra remonter, la destination des émigrants, l'origine des immigrants.

-- Temporaire. Mêmes questions.

V. LA LANGUE ET LES TRADITIONS

Quel est le patois parlé dans la région ou l'on écrit ? En donner une grammaire sommaire ; en donner la prononciation figurée.

Documents anciens écrits en patois. En donner la copie ; indication des sources d'où ils sont tirés.

Dans l'étude des documents que l'on a faite, dire à quelle époque, et à l'occasion de quelle nature d'actes, le patois s'est substitué au latin, le français au patois.

Recueillir les chansons populaires de la région. En donner les paroles, en noter l'air, la mesure et surtout les mouvements, reproduire les variantes.

Raconter les légendes et les traditions du pays. Noter les proverbes ayant cours ou ayant eu cours dans le pays. Noter les superstitions, les coutumes du culte existantes en dehors de la liturgie, le lieu et l'ancienneté des pèlerinages, les cérémonies qu'on y accomplit en dehors des exercices du culte, les pratiques qu'on y observe, les objets qu'on y vénère.

Traditions thérapeutiques, croyances aux simples, vertus des herbes, les « remèdes de bonne femme » les « sorts ». Croyances relatives à la lune, à la foudre, aux éclipses, aux étoiles filantes, aux météores etc.

Culte des eaux, des fontaines, des pierres, des arbres.

Les observations météorologiques, les remarques sur les coïncidences entre des faits naturels et d'autres événements d'un ordre matériel ou moral.

Coutumes locales relatives aux fiançailles, mariages, naissances, baptêmes, relevailles, enterrements et autres circonstances de la vie en usage autrefois ou actuellement encore.

Fêtes, jeux se pratiquant autrefois ou aujourd'hui. Les feux de la Saint-Jean, les brandons, les œufs de Pâques, les usages du mardi-gras, de la Toussaint, du premier de l'an.

VI. ARCHÉOLOGIE

1. — Existe-t-il des monuments dits mégalithiques (menhirs dolmens, etc.) entiers ? incomplets ? leurs noms, leur emplacement, leur description (joindre, si possible, une ou plusieurs photographies sous différents aspects).



1. — DOLMEN de Balbigny, détruit en 1811 (Antoine Granjon, *Statistique du département de la Loire*, mss à la Diana ; — Aug. Bernard, *Description du pays des Ségusiaves*, p. 3 et 4).

2. — Existe-t-il des ruines 'antiques apparentes ? Des substructions non apparentes ; des pavés en pierre, en béton, en mosaïque, canaux souterrains, etc. ? Site précis, description, plan.

Objets qui les accompagnent : colonnes, meules à bras en lave ou autre matière, tuiles à rebords, poteries, etc.

3. — A-t-il été trouvé sur le territoire de la commune des poteries entières ou brisées, isolées ou en amas ? Des moules à poteries ? Ou fours de potier ? Où ? Quand ? Leur description ? Leur sort ?



2. — OLLA, de style gaulois, en terre noire grossière, tournée, puis amincie à la main, provenant du Crêt-Châtelard. — Collection de M. Vincent Durand.



3. — AIGUIÈRE jadis pourvue d'une anse, trouvée à Daumois, commune d'Allieu, terre noire lustrée, fond étroit. — Musée de la Diana. (*Bulletin de la Diana*, IX, 60).



en bandes ondées exécutées à la roulette.

4. — OLLA, de style gaulois, en terre noire lustrée, trouvée au Crêt-Châtelard, commune de Saint-Marcel de Felines. — Collection de M. Vincent Durand.

La décoration de ce vase d'une forme si artistique consiste en filets creux et



5. — URNE, gallo-romaine, commune, terre jaunâtre, fond étroit, trouvée au Crêt-Châtelard. — Collection de M. V. Durand



6. — VASE en terre noire provenant d'une sépulture par ustion découverte à Précieu. — Musée de la Diana. (*Bulletin*, IX, 60).



7. — VASE A BOIRE en terre rose, trouvé à Chaysieu, commune de Moind. (*Bulletin de la Diana*, V, 186).



8. — VASE, de style gaulois, en terre rose, avec zones rouges et dessins géométriques bruns, trouvé au Crêt-Châtelard. — Collection de M.V. Durand.

Ce vase et celui figure 48 sont par leur décoration des types de l'industrie de nos potiers Ségusiaves. (J. Déchelette, *Les vases peints gallo-romain du musée de Roanne*).



9. — BÔL, gallo-romain, poterie sigillée, en terre rouge lustrée, provenant du Crêt-Châtelard. — Collection de M. Vincent Durand.

10-11. — LAMPE ROMAINE, en terre rouge. -- Musée de Saint-Etienne.



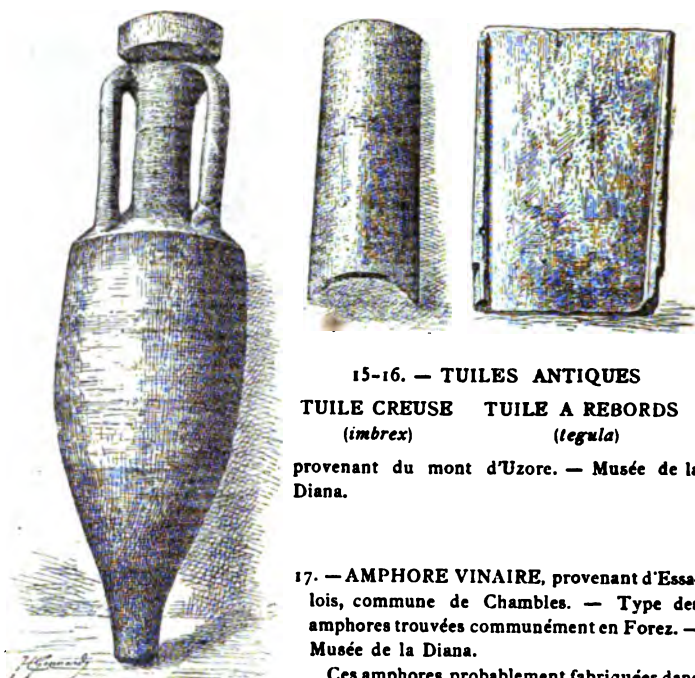
12.—AMPULLA, en terre rouge, provenant de Chaysieu, commune de Moind. — Musée de la Diana.



13. — FRAGMENT DE MOULE A POTERIE, de l'époque romaine, trouvé à Chaysieu, commune de Moind. (*Bulletin de la Diana*, V, 185).



14. — AMPULLA, en terre blanche, trouvée à Chaysieu, commune de Moind, (*Bulletin de la Diana*, V, 186).

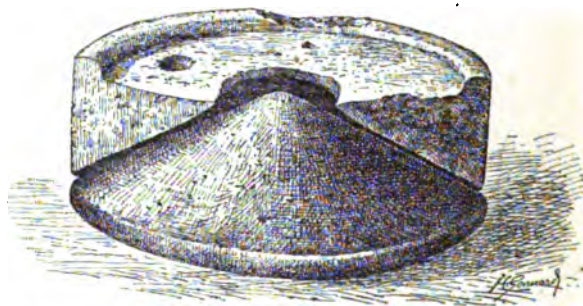


15-16. — TUILES ANTIQUES
TUILE CREUSE TUILE A REBORDS
(*imbrex*) (*tegula*)

provenant du mont d'Uzore. — Musée de la Diana.

17. — AMPHORE VINAIRE, provenant d'Essa-
lois, commune de Chambles. — Type des
amphores trouvées communément en Forez. —
Musée de la Diana.

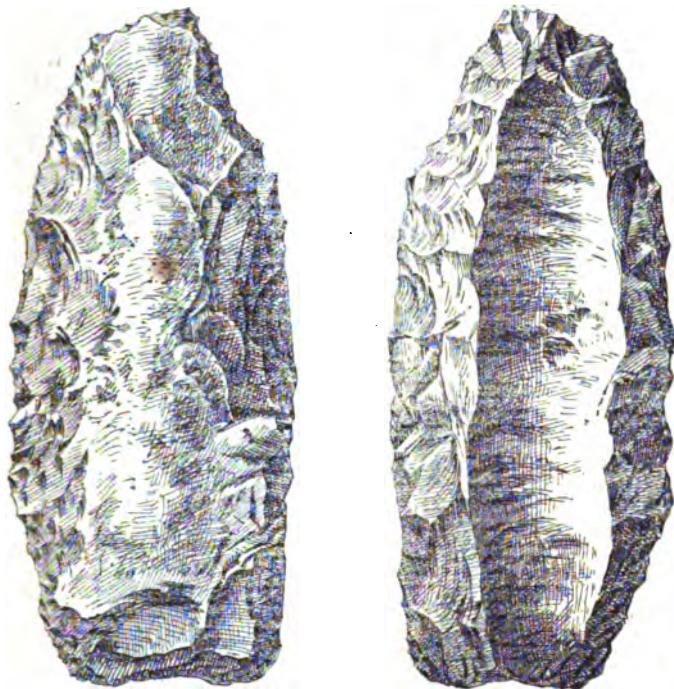
Ces amphores probablement fabriquées dans
l'Italie méridionale ont servi à transporter le vin, de cette région dans le
Forez, depuis l'époque Gauloise jusqu'à la fin de l'Empire.



18. — MOULIN A BRAS, en lave, trouvé à Moind. — Musée de la Diana

La meule supérieure est représentée brisée afin de montrer la disposition de
l'appareil. A gauche, se voit le trou dans lequel était fixé le manche de bois
qui servait à faire mouvoir cette meule ; ce trou était le plus souvent latéral.

4. — A-t-il été trouvé des ustensiles ou des armes en pierre ou en silex, taillé, poli ? Où ? Quand ? Description. Leur sort ?



19-20. — POINTE DE LANCE en silex, face et revers, provenant du Grand-Pressigny. — Musée de Saint-Étienne.



21. — POINTE DE FLÈCHE en silex. — Collection de M. H. Gonnard.



22. — HACHE en silex.



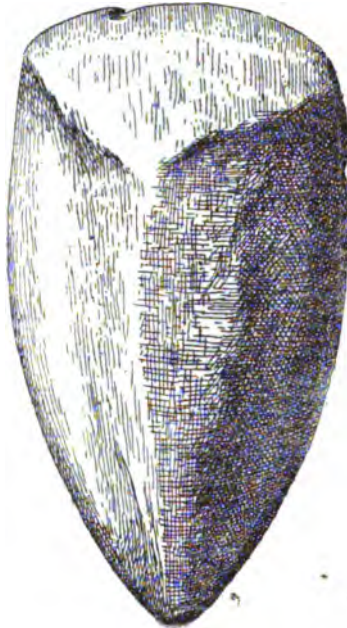
23. — POINTE DE FLÈCHE en silex.

Les n^{os} 22 et 23 ont été trouvés entre les Périchons et Précivet, commune de Poncins. — Collection de M. N. Thiollier. (*Bulletin de la Diana*, II, 186, 187).



24. — COUTEAU en silex, longueur 0^m 132, trouvé à Sury-le-Comtal. — Musée de la Diana. (*Bulletin de la Diana*, II, 271).

25. — POIGNARD en silex, provenant de Cheriér, longueur 0^m 232, la plus belle arme en silex taillé, trouvée en Forez. — Musée de Roanne. (*Bulletin de la Diana*, VIII, 48).



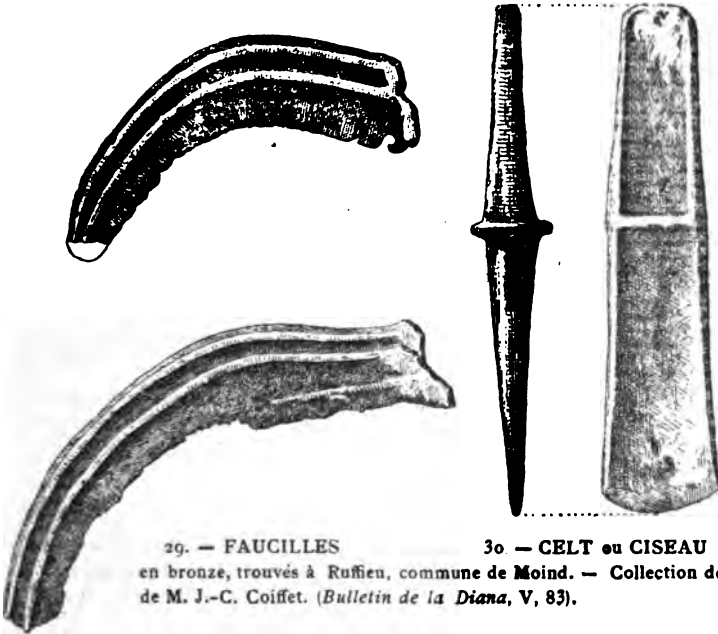
26. — HACHETTE en pierre polie, (serpentine). — Collection de M. H. Gonnard.

27. — HACHE en pierre polie. — Musée de Saint-Étienne.

5. — Des instruments en os ou en verre ? Où ? Quand ?
Description. Leur sort ? Les cachets d'oculistes.
6. — Des ustensiles, des armes, en bronze, en fer. Où ?
Quand ? Description. Leur sort ? Des moules de haches,
couteaux, lances etc.



28. — BRACELETS gaulois, en bronze, trouvés à Vinols, commune de Bard. —
Musée de la Diana. (*Bulletin Monumental*, 1863, notice et dessins de M. V.
Durand).



29. — FAUCILLES

en bronze, trouvés à Ruffien, commune de Moind. — Collection de
de M. J.-C. Coiffet. (*Bulletin de la Diana*, V, 83).

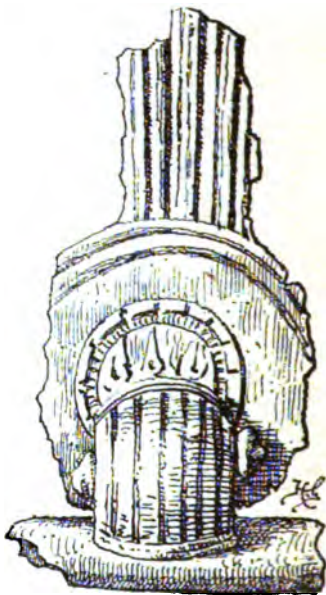
30. — CELT ou CISEAU



31. — GRANDE ÉPINGLE, gallo-romaine, en bronze, longueur 0^m 315, trouvée à Feurs. — Musée de Saint-Etienne.



32. — ÉPINGLE en bronze, longueur 0^m 212 trouvée à Ruffieu, commune de Moind. — Collection de J.-C. Coiffet. (*Bulletin de la Diana*, V, 82).



33-34. — POIGNARDS gaulois, en bronze, à 2 rivets, trouvés aux environs de Grigny (Rhône). — Musée de Saint-Etienne.

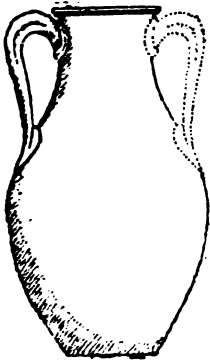


35. — FIBULE en bronze, trouvée à Pilon, commune de Villeret, dans une urne cinéraire. — Musée de la Diana. (*Bulletin de la Diana*, II, 146).

36. — CLEF, gallo-romaine, en fer avec poignée en bronze, trouvée à Feurs. — Collection de M. H. Gonnard.



VASE gallo-romain, en bronze, découvert avec un trésor monétaire à Boisset-lès-Montrond. — Musée de Saint-Etienne. (*Revue Forézienne*, 1867, 276).



38. — VASE gallo-romain, en bronze, contenant un trésor monétaire. — Musée de la Diana.



39. — BAGUE gallo-romaine, en or, ornée d'une pierre gravée.

Le vase et la bague, figurés sous les numéros 38 et 39, proviennent d'une importante trouvaille faite à Moind, clos Vissaguet. (*Bulletin de la Diana*, III, 314).



40. — PIC.



41. — PETITE PIOCHE



42. — SERPETTE.



43. — GRANDE PIOCHE.



44. — COUPERET.

Tous ces outils agricoles, en fer, de l'époque gallo-romaine, ont été trouvés à Combe-Plaine, commune de Rive-de-Gier. — Collection Boiron, de Rive-de-Gier. (*Bulletin de la Diana*, V, 92, 93, 94).

7. — Des monnaies ? Où ? Quand ? Description. Leur sort.



8. — Des figurines en terre cuite, des statues, des fragments de statues, ou de statuettes, en bronze, en marbre, etc. Origine, description ; leur sort.

45. — VASE antique, en terre noire, trouvé à Bourgée-Froide, commune de Cuzieu. — Collection de M. N. Desjoyaux. (*Bulletin de la Diana*, V, 157).

9. — Existe-t-il des enceintes fortifiées ou des vestiges de telles enceintes ? Où ? Le nom ? La description ; le plan ; coupe des remparts et fossés.
10. — Existe-t-il des murs vitrifiés ? Où ? Le nom ?
11. — Des tumulus. Emplacement. Nom. Ont-ils été fouillés, par qui ? Quand ? Le résultat des fouilles ? Que sont devenus les objets trouvés ?
12. — Des cimetières à ustion ? Mêmes questions (1).



46. — VASE FUNÉRAIRE de style gaulois, peint, découvert au territoire de Rullier, commune d'Allieu. — Collection de M. Vincent Durand. (*Bulletin de la Diana*, V, 349). — Spécimen de poterie Ségusiave, v. plus haut fig. 8.

13. — Voies antiques (gauloises, romaines ou du haut moyen âge). — Raisons de les considérer comme telles. Noms qu'elles portent dans les titres anciens ou actuellement. Largeur, profil, structure de la chaussée. Bornes itinéraires. Longueur existante, lieux traversés, direction générale ; aboutissants connus ou probables.



47. — VOIE ROMAINE.

Coupe d'un tronçon de la voie antique de Feurs à Clermont, découvert entre Vassoge et Sabonnières, commune de St-Martin-la-Sauvété. La chaussée, qui mesure d'une bordure à l'autre 6^m 50, est formée de trois couches superposées, la première de terre végétale fortement tassée, la seconde de moellons probablement posés à la main et retenus latéralement par un cordon de pierres rangées et alignées avec soin, la troisième de sable de carrière ou gore (Vincent Durand).

(1) On appelle cimetières à ustion, les cimetières antiques où l'on conservait les cendres des corps qui avaient été brûlés.



48. — BORNE MILLIAIRE, de Solaise (Isère), sur la route de Lyon à Vienne.
(Alphonse de Boissieu, *Inscriptions antiques de Lyon*, 366).

14. — Des puits. Puits isolés, en groupes, en rase campagne ; le nom du lieu dit, leurs noms particuliers.

Ont-ils été curés ? Quand ? Par qui ? Qu'a-t-on trouvé ?
Le sort des objets.

15. — L'église. Son orientation. Description architecturale de l'intérieur, de l'extérieur ; appuyer cette description d'un plan par terre et, s'il est possible, de dessins ou de photographies.

Documents relatifs à la construction, la réparation et l'ornementation de l'église.

a Autels. Description. Autels fixes ou portatifs. Autels privilégiés. Retables. Triptyques. Baldaquins.

b Tables de communion. Chancel. Jubé. Ambon.

c Chaires.

d Fonts baptismaux.

e Bénitiers.

f Boiseries et ferronneries. Stalles.

g Statues.

h Vierges noires.

i Peintures murales (1), tableaux, fresques, miniatures, gravures, émaux.

j Vitraux.

k Pierres tombales.

l Orfèvrerie et mobilier d'église (calices, ciboires, pyxides, ostensoirs, reliquaires, croix processionnelles, instruments de paix, bénitiers portatifs, lampes, chandeliers, encensoirs, navettes, aiguières, canons d'autel en métal, clochettes, vases et placards pour les saintes huiles, vêtements sacerdotaux, ornements, nappes et parements d'autel, tapisseries, tapis).

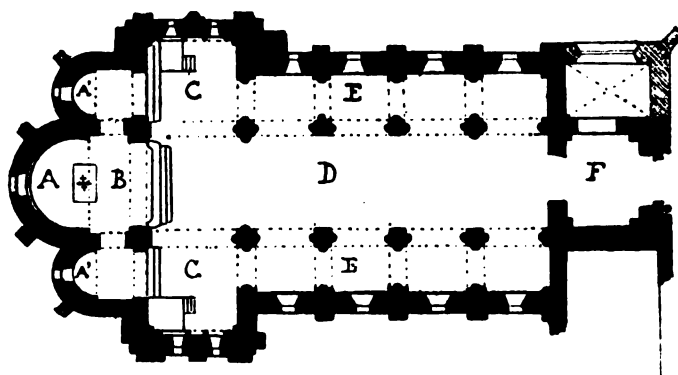
m Les cloches. Description, poids, inscriptions ornements, marques de fondeur : en donner des estampages. Contrats pour la fonte des cloches.

Y a-t-il d'autres églises dans la commune ? Procéder de même pour elles.

D'autres chapelles sur le territoire de la commune ? Procéder de même.

Y a-t-il d'anciennes églises désaffectées ? Quand ? Usage actuel. Description actuelle.

(1) Il arrive souvent que l'on découvre des peintures sous le badigeon des églises anciennes. Sonder notamment avec précaution les enduits intérieurs des absides romanes.



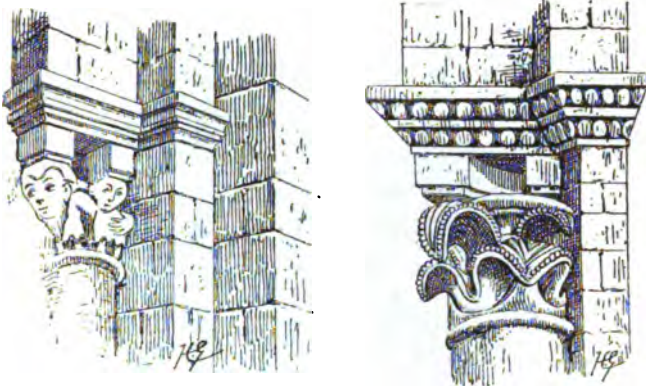
49. — PLAN de l'église romane de Chandieu.

A, abside; — A' A', absidioles; — B, chœur; -- C C, transept; — D, nef centrale; — E E, collatéraux ou basses nefs; — F, porche.



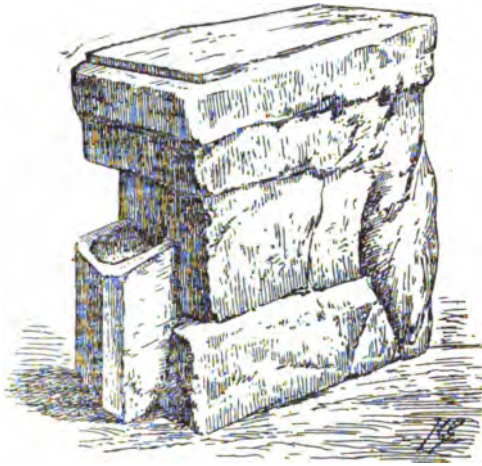
50-51-52. — CHAPITEAUX du XII^e siècle dans l'ancienne église du prieuré de Jourcey, commune de Chambœuf.



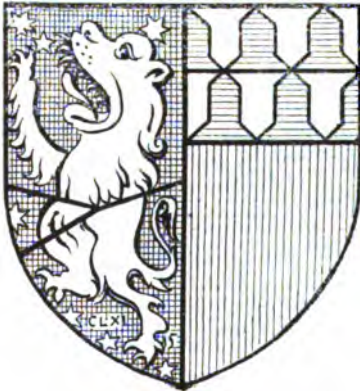
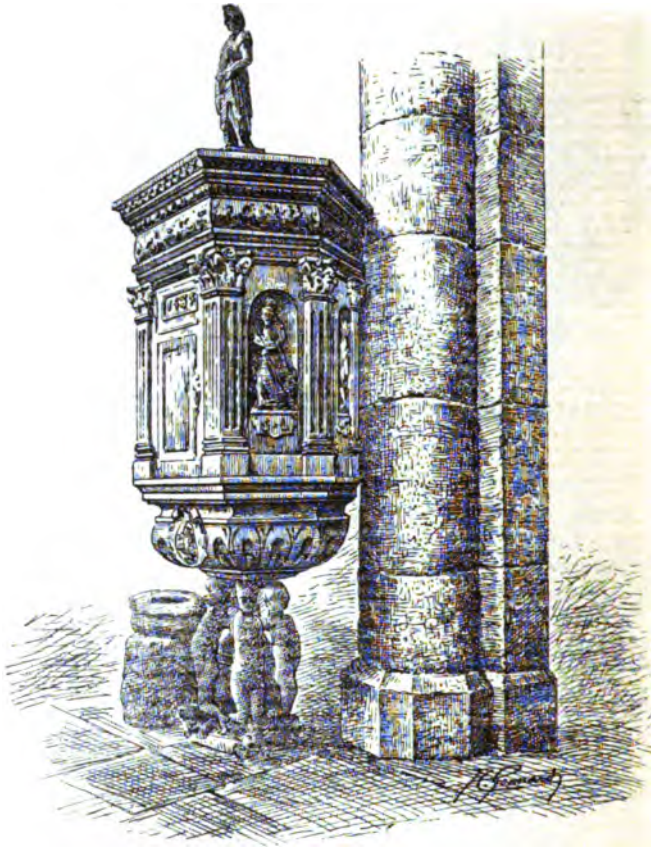


53. — CHAPITEAUX du XII^e siècle, dans l'église de Pouilly-les-Nonnains.

54. — AUTEL avec piscine latérale dans l'église Saint-Sulpice, commune de Ste-Foy-Saint-Sulpice. (*Bulletin monumental*, 1865, 594, art. et dessin de M. V. Durand).

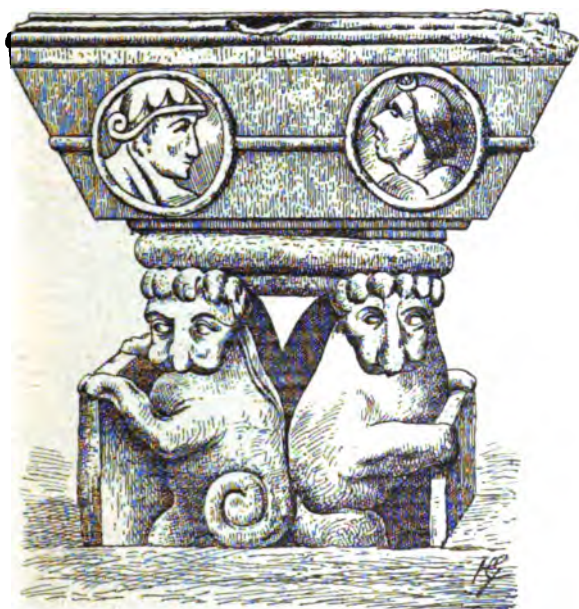


55. — BÉNITIER en pierre, XV^e siècle, aux armes de Sacconay, sur un pilier de l'église de St-Symphorien-sur-Coise (Rhône).



56. — FONTS BAPTISMAUX, XVI^e siècle, dans l'église de Rochetaillée, la cuve en pierre, l'armoire en bois.

57. — BLASON parti de Chalmazel et de Lavieu, sur un fragment d'ancien vitrail, XVI^e siècle, dans l'église d'Ecotay-l'Olme.



58. — BÉNITIER en pierre, XVI^e siècle, dans l'église de Saint-Didier-sur-Rochefort. (*Bulletin Monumental*, 1865, 592, note et dessin de M. V. Durand).



60. — PYXIDE, en cuivre émail-
lé, XIII^e siècle. — Musée de
Saint-Étienne.



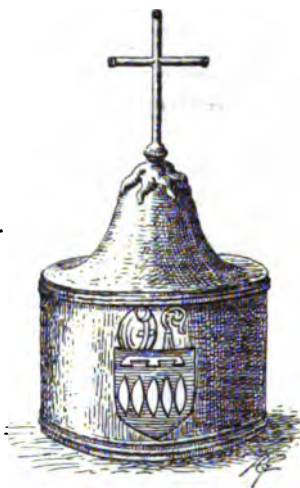
59. — CALICE du XVI^e siècle, en
argent, trouvé à Montbrison, près
de l'ancienne église Saint-André. —
Collection de M. Reymond, sénateur
de la Loire. (*Bulletin de la Diana*,
V, 216).



61. — PYXIDE en cuivre émaillé, dans l'église de Saint-Etienne-Molard, XII^e siècle. (*Bulletin monumental*, t.^o XXX, 212, notice et dessin de M. Vincent Durand).



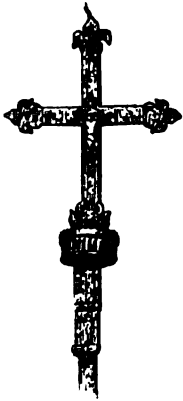
63. — BÉNITIER PORTATIF en bronze, aux armes des Raybe de Galles, dans la chapelle de Notre-Dame de la Chirat, commune de Saint-Marcel d'Urfé.



62. — PYXIDE en argent, de l'église de la Bénisson-Dieu, XVI^e siècle. (*Roannais illustré*, 4^e série, 220).

16. — Les cimetières. Croix anciennes des cimetières. Description. Lanternes des morts. Cercueils de pierre : leur forme à l'intérieur et à l'extérieur.

Monuments funéraires anciens. Recueil d'épithaphes anciennes et modernes.



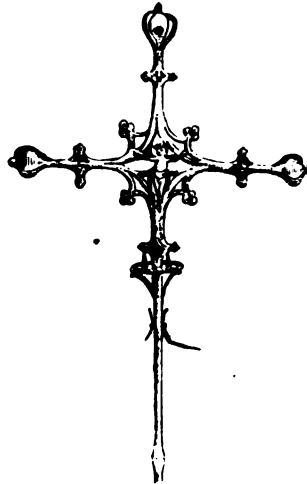
64. — CROIX DE CIMETIÈRE
avec garniture de lumières, à
Saint-Didier-sur-Rochefort, ha-
meau de l'Agasse. (*Bulletin de
la Diana*, II, 125).



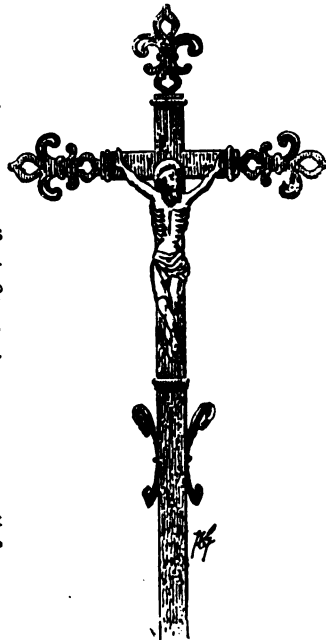
66. — CERCUEIL, en granit, XII^e siècle,
à Saint-Romain-le-Puy, aujourd'hui dé-
truit.

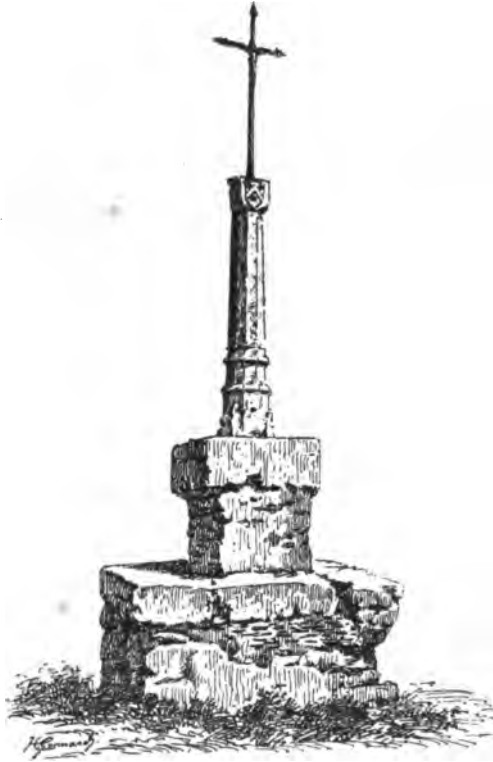
17. — Croix des carrefours et des
chemins, en pierre ? En fer for-
gé ? En autre métal ? En bois ?
Emplacement. Description.
Inscriptions qui y sont gra-
vées. Noms qu'on leur donne.
Les pierres des morts.

67. — CROIX en fer forgé, avec Christ
en bronze, à Saint-Marcel d'Urfé, XVI^e
siècle.



65. — CROIX DE CIMETIÈRE,
avec appareil de lumières, prove-
nant de l'ancien cimetière de Boën,
aujourd'hui au hameau de la Roche,
commune de Saint-Thurin. (*Bulle-
tin de la Diana*, II, 125).





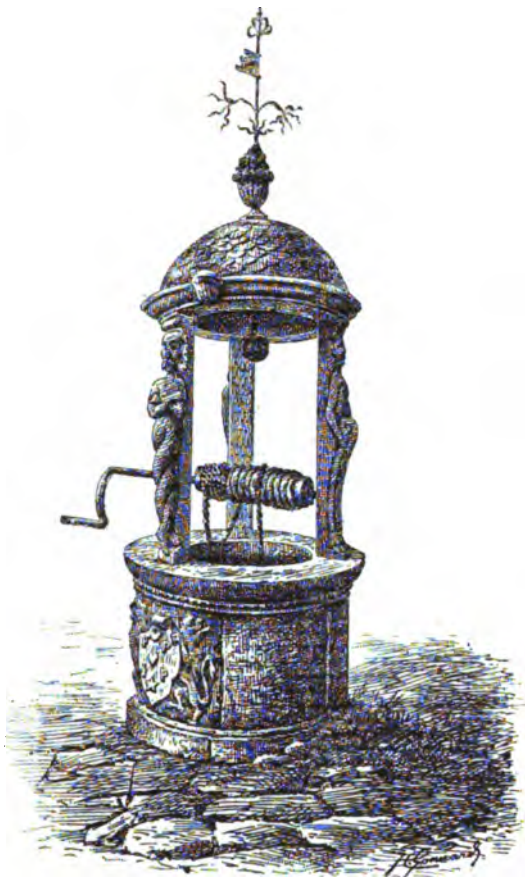
68. — CROIX DE CARREFOUR, XVI^e siècle, à Saint-Léger. commune de Pouilly-les-Nonnains.

18. — Les maisons anciennes, particulières ou affectées à un service public. Description, détails d'architecture, de peinture, de sculpture.

Maisons à pans de bois, c'est-à-dire celles dont les murs sont formés d'un assemblage de poutres apparentes, rempli par de la maçonnerie.

Noter l'orientation dominante des vieilles maisons. En donner un plan sommaire. Noter de même la nature du toit ; s'il est en tuiles vernissées, décrire et teinter le dessin qu'elles forment.

19. — Les châteaux conservés. Description aussi minutieuse que possible de leur architecture, des détails intérieurs, du mobilier, des tapisseries etc.



69. — Puits FERRIOL, XVI^e siècle, à Lavalla, canton de Saint-Chamond.

20. — Châteaux ruinés. Tours, nom, emplacement. Décrire ce qui subsiste d'intéressant.
21. — Copier soigneusement et estamper toutes les inscriptions existantes dans la commune. (Ne jamais négliger de

joindre un estampage qu'on peut toujours faire avec du papier mou, non collé, préalablement humecté, qu'on applique sur l'inscription et qu'on fait adhérer à l'aide de tapotements réguliers avec une brosse pas trop molle).

Copier soigneusement, en couleur ou avec les signes conventionnels en usage (1), toutes les armoiries existantes dans ou sur les maisons ou monuments de la commune. Copier les devises et cris (2). — Indiquer les tenants (3), les cimiers des casques, les cordelières de veuves, le nombre de rangs des glands des chapeaux.

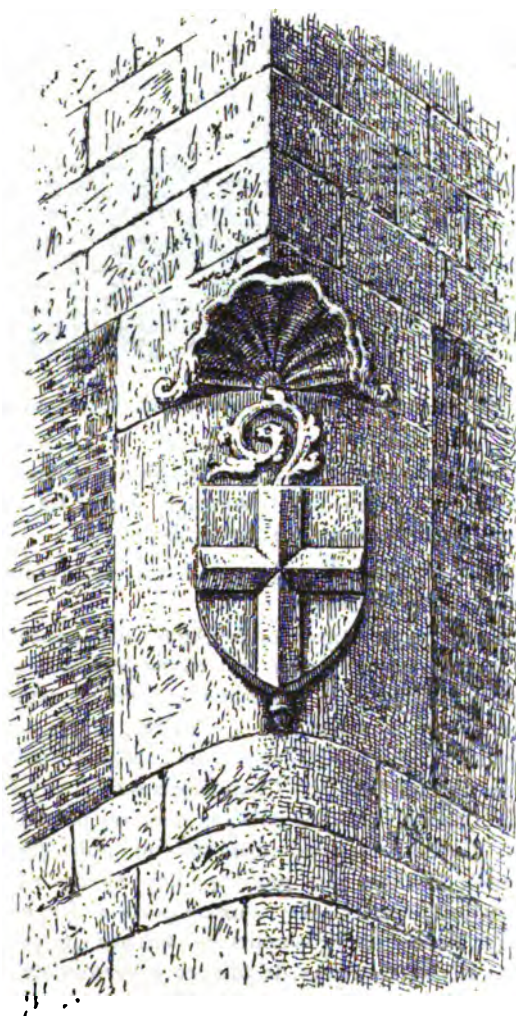


70. — ÉPITAPHE, à l'ancienne commande rie de Saint-Jean-des-Prés, à Montbrison. 71. — BLASON, sculpté sur une croix de pierre, à Jourcey, commune de Chambœuf.

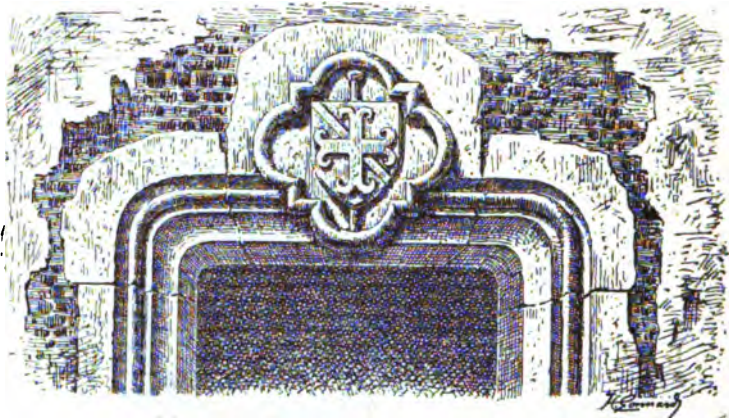
(1) L'or est figuré par un pointillé, l'*azur* ou bleu par des hachures horizontales ; le *gueules* ou rouge par des hachures verticales ; le *sinople* ou vert par des hachures diagonales de droite à gauche ; le *sable* ou noir par des hachures verticales et horizontales, croisées ; l'absence de hachure indique l'argent.

(2) La devise est ce qui se lit sur la banderolle qui se développe autour ou au-dessus de l'écusson : le cri est ce qui se lit au-dessus de l'écu.

(3) Les supports ou tenants sont les figures d'hommes, d'animaux ou d'êtres chimériques qui semblent supporter ou tenir l'écu.



71. — BLASON de Guillaume d'Albon, abbé de Savigny, XV^e siècle, sculpté sur un angle de muraille au château de Sain-Bel (Rhône).



73. — BLASON de Pierre de la Bastie, sur une porte de l'ancien prieuré de Chandieu.

22. — Objets mobiliers. Descriptions, photographies ou dessins, calques. Le lieu où ils sont en place. Le lieu d'origine, s'ils sont déplacés. Les propriétaires.

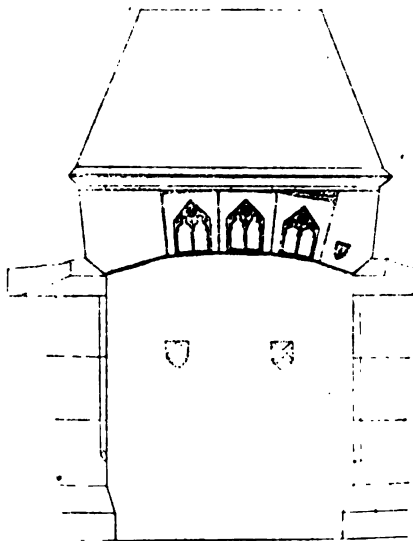
Faîtages en plomb historié, girouettes, épis, crêtes en fer antérieurs au XVII^e siècle.

Plaques de foyer, *taques* ou *bretagnes*. Cheminées. Enseignes en fer forgé. Vases et vaisseaux usuels anciens. Miniatures (indiquer le personnage qu'elles représentent, l'auteur, si elles sont signées). Tabatières, boîtes à mouches en argent ou en émail. Ciseaux ou couteaux anciens, gravés, damasquinés, niellés. Chandeliers ou lampes servant à marquer l'heure. Cadrons solaires fixes ou portatifs. Leurs devises. Cachets, sceaux, armoriés ou non (joindre une empreinte). Cachets des municipalités ou des administrations révolutionnaires. Marteaux de porte en fer, en bronze, heurtoirs. Poêles ou ornements en faïence jusqu'au début du XIX^e siècle. Carreaux de faïence à personnages ou historiés. Briques estampées, briques émaillées. Bronzes dorés, ayant une valeur d'art (appliques, flambeaux, ornements de meubles, commodes, bureaux, horloges, pendules); signature ou monogramme qu'ils portent. Flambeaux ou vaisselle d'argent artistiques; noter si les objets sont signés. Meubles d'ébénisterie ou de marqueterie; mêmes observations. Objets

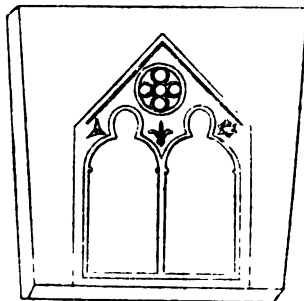
usuels en fer antérieurs au XIX^e siècle (pelles de foyer, pinces, lanternes, braseros, landiers, chenets, coffres, serrures signées, clefs avec tête de bronze). Objets usuels en ivoire ou en os (poires à poudre, cornets, coffres, meubles incrustés d'ivoire). Portes antérieures au XVII^e siècle ayant leur ferrure et leur clouterie complète. Clous ouvragés et historiés. Bijoux, bagues, bracelets, pendants d'oreille, colliers, boucles, antérieurs au XIX^e siècle.



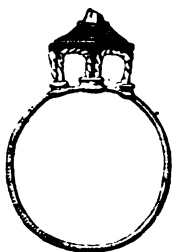
74. — CARREAU, en terre cuite vernissée du XIV^e siècle, trouvé à Montbrison rue du Collège. — Musée de la Diana. (*Bulletin*, VI, 275).



75. — CHEMINÉE du XV^e siècle, à la commanderie de Saint-Jean des Prés à Montbrison, dont le manteau se composait de 5 claveaux en terre cuite, historiés. (*Bulletin de la Diana*, V, 225, 226).



76. — Un des claveaux en terre cuite, historiés, de la cheminée, fig. 75.



78. — PLAQUE DE CEINTURON, mérovingienne, en ivoire, trouvée à Moind. — Musée de la Diana. (*Bulletin de la Diana*, III, 261).



77. — BAGUE mérovingienne en or, trouvée à la Garde, commune de Boën. — Collection de M. J.-C. Coiffet, (*Bulletin de la Diana*, III, 13, et IX, 12).



79. — AGRAFE DE CEINTURON, en bronze émaillé de bleu et de vert, trouvée à la Combe, commune de Jeansagnère. — Musée de la Diana. (*Bulletin* III, 355; IV, 149, 269).



80. — SÉRIE DE MESURES ÉTALONS, du XVI^e siècle, en granit, conservées chez M. Morel, au Verdier, commune d'Écotay-l'Olme. (*Bulletin de la Diana*, IX, 15).

81. — LANDIER, en fonte de fer, de la fin du XV^e siècle, provenant de la Benisson-Dieu, conservé à Moulins dans la collection de M. du Bouys. (*Bulletin de la Diana*, II, 283).



23. — Costumes. Coiffures. Décrire le costume des hommes et des femmes anciennement ou actuellement en usage. Dessin ou photographie de ces costumes ou des coiffures posés sur un mannequin ou portés par une personne. Indiquer les couleurs en note. (S'il est possible de photographier, donner une photographie séparée et plus grosse d'une tête de femme parée de la coiffure locale).

24. — Armes et objets de défense ou d'attaque antérieurs au XVIII^e siècle. Canons, couleuvrines, fauconneaux.

82. — PIERRIER, conservé au château de Feugerolles, commune du Chambon-Feugerolles.



25. — Monnaies et médailles. A-t-il été trouvé des monnaies, du moyen-âge ? Où ? Leur possesseur, leur description si elles sont encore dans la commune. Leur sort si elles en sont sorties.

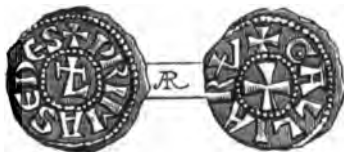
Mêmes questions pour les monnaies du XVI^e siècle.

Les jetons. Jetons de corporation, de corps constitués, jetons de cours des monnaies, d'échevinage, de cours de justice, d'états, de corps ou de chambres de commerce. Jetons des marchands fréquentant la rivière de Loire. Leur description, leur estampage, la matière dont ils sont faits.

Médailles. Leur description, leur estampage, nom des graveurs et des dessinateurs. Matière dont elles sont.

Médailles commémoratives d'événements locaux. Mêmes questions. Jetons de présence de sociétés locales, de sociétés d'exploitation ou financières.

83. — MONNAIE des Archevêques de Lyon, XII^e siècle, trouvaille de Diminasse, commune de Chalmazel. (*Memoires de la Diana*, III, 229)



26. — Objets d'art. Statues, bustes, bas-reliefs. Description du sujet, nom de ceux qu'ils représentent. Nom des auteurs.

27. — Tableaux autres que ceux qui sont dans les églises :
Où sont-ils ? Propriétaire. Origine. Description. Photographie.

On ne demande, à moins qu'il ne s'agisse d'un portrait dont l'original est bien déterminé, d'un tableau ayant une valeur d'art ou présentant des particularités intéressant l'histoire ou l'archéologie, que la description des tableaux signés.

28. — Verrerie. Objets en verre anciens. Verres gravés, verres à légendes ou à personnages, verres colorés.

29. — Faïence. Si la commune a été le centre d'une fabrique de faïence, en retracer l'histoire si possible ; en tout cas donner la description et la caractéristique des types de la fabrique, les sujets ordinaires de décoration, la coloration la plus employée. Dresser la liste des marques et monogrammes et celle des fabricants avec la date.

30. — Emaux. Dimensions, couleurs, description, signatures ou monogramme, propriétaires.

31. — Imprimerie. Date des premières imprimeries dans la commune, liste et dates des imprimeries. Contrats, actes, pièces se rapportant à l'histoire de l'imprimerie. S'il s'agit d'imprimeurs du XV^e et du XVI^e siècle, décrire et reproduire les marques d'imprimeurs. Imagerie populaire. En recueillir et en signaler les spécimens anciens.

32. — Musées dans les écoles. Date de la création, par qui ? Que contiennent-ils d'ancien ? Description.

VII. DOCUMENTS

1. — Existe-t-il une ou plusieurs histoires imprimées ou manuscrites de la commune ou de la paroisse ?

De certains corps ou de certains établissements de la commune ?

Le titre, l'auteur, date et lieu de publication.

Autres monographies ou travaux.

2. — LES ARCHIVES.

— De la mairie. Registres, la nature de ce qu'ils contiennent, leurs dates extrêmes jusqu'en 1800.

— Les dossiers, les parchemins, *id.*

— De l'église. Concessions d'indulgences. Fondations. Marchés. Comptes de fabrique. Calendriers. Livres d'obits.

— Des notaires. — Registres de minutes ou de protocoles antérieurs à 1789. Minutes isolées. Dates extrêmes. Signaler les lacunes.

— Des greffes de justices de paix, antérieurement à 1800.

- de tribunaux civils — —
- de tribunaux de commerce antérieur. à 1850
- des chambres de commerce — —
- des hospices — à 1820

— Des particuliers. Y-a-t-il des familles qui aient des titres antérieurs à 1790 ? Des titres écrits en latin ? Date la plus extrême où remontent ces documents ? Importance de ces archives. Livres de raison.



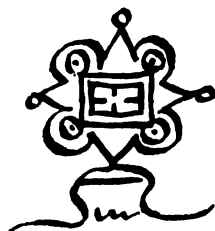
84. — SCEAU de Jean I^{er} comte de Forez, appendu à la charte de franchise de Vollorre. — Archives de la Diana. (*Memoires de la Diana*, VII, 66).



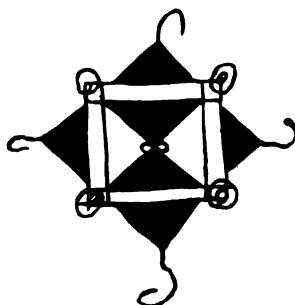
85. — SCEAU de la cour de Forez, appendu à un acte de 1324. — Archives du château de Feugerolles. (*Mémoires de la Diana*, VII, 272).



86. — SCEAU PLAQUÉ en cire, aux armes des Clermont-Chaste sur un acte de 1698. (*Bulletin de la Diana*, VII, 38).



87. — SIGNUM de Johannes de Platea, notaire juré de la Cour de Forez, sur un acte de 1324. (*Mémoires de la Diana*, VII, 254).



88. — SIGNUM de Benedictus Pelecii, alias Peleterii, notaire, sur un acte de de 1401, aujourd'hui perdu. (*Mémoires de la Diana*, VI, 118).

Inventaires d'archives tant publiques que privées, publiés ou manuscrits. Leur date.

Indiquer sommairement, mais avec précision, la composition des fonds non inventoriés. Signaler les pièces les plus importantes qu'ils contiennent. Noter et décrire les sceaux et cachets.

3. — BIBLIOTHÈQUES PARTICULIÈRES OU PUBLIQUES.

Bibliothèques particulières. Dire ce qu'elles contiennent d'intéressant. Où sont-elles ? leur propriétaire, leur origine.

Bibliothèques publiques. Donner la bibliographie des catalogues ou des travaux sur ces bibliothèques.

4. — Existe-t-il des terriers ? De quelle époque ? Signés de qui ? En possession de qui ?
 5. — Des plans anciens de tout ou partie du territoire communal ?
 6. — Généalogie des principales familles de la commune
-

NOTE GÉNÉRALE

Eviter les considérations générales étrangères au sujet. S'attacher à être net et précis, citer ses autorités ; n'affirmer que ce qui est certain ; indiquer ce qui n'est que probable ou douteux. Si l'on cite un lieu qui ne figure pas sur les cartes générales, en déterminer la position par le numéro du cadastre, la distance en mètres à des points connus, etc. ; le porter à sa place sur le calque du plan d'ensemble de la commune, si on en fournit un. Multiplier les renseignements graphiques. Un plan régulièrement établi, même un simple croquis à main levée, un dessin, une photographie sont souvent plus clairs qu'une description et, dans tous les cas, la rendent plus intelligible.

Éviter de ne répondre qu'à l'aide de livres, et même si on s'en inspire, vérifier sur place, autant que possible et indiquer la vérification.

Si l'on cite un fait, dire de qui on le tient ; une pièce, dire entre quelles mains on l'a vue.

C'est par la réponse consciencieuse à ce questionnaire, par l'intérêt qu'on y mettra, qu'il sera permis plus tard de marcher sûrement à des découvertes intéressantes ou d'écrire des monographies décisives sur notre passé.





AVRIL — JUIN 1898.

BULLETIN DE LA DIANA



I.

PROCÈS-VERBAL DE LA RÉUNION DU 22 MARS 1898.

PRÉSIDENCE DE M. LE VICOMTE DE MEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à deux heures.

Sont présents : MM. Achalme, marquis d'Albon, Baldit, A. Brassart, E. Brassart, Chaize, abbé Chazal, Coudour, Crépet, P. Dupin, A. Durand, Favarcq, de Fréminville, Gayet, H. Gonnard, Guillaume, Jacquet, Lachèze, Lachmann, Lafay, E. Le Conte, Maillon, vicomte de Meaux, Monery, Morèl, docteur Perdu, baron des Périchons, Renaud, Rochigneux, J. Rony, L. Rony, E. Rousse, X. Rousse, abbé Sachet, Alph. de Saint-Pulgent, B. Thevenet, abbé Versanne.

Se sont fait excuser : MM. de Boissieu, Chassain

de la Plasse, J. Déchelette, V. Durand, Leriche, Richard, C.-P. Testenoire-Lafayette, N. Thiollier.

En ouvrant la séance, M. le Président s'exprime ainsi :

« Pourquoi faut-il que chacune de nos séances doive s'ouvrir par un hommage à rendre à quelqu'un de nos confrères que la mort nous enlève ? Celui que nous regrettons aujourd'hui, M. le docteur Eugène Rey était un de nos anciens, un de ceux (et ils sont rares maintenant) dont l'entrée dans notre Société remontait à la fondation même de cette Société en 1862. C'était un médecin, ami des lettres et de l'histoire. D'autres ont dit, avec une autorité que je ne saurais avoir, ce qu'avait été sa carrière médicale, laborieuse et savante, charitable et dévouée, et aussi ce qu'avait été son passage à la mairie de Montbri-son ; quel esprit bienveillant et conciliant il avait porté dans son administration. Ce qu'il convient de signaler particulièrement ici, c'est son attachement au pays natal, attachement qui ne se séparait pas en son cœur de la fidélité à la vieille foi chrétienne de ce pays. Il aimait les monuments et les souvenirs du Forez ; il se plaisait à les décrire, à les retracer, et lui même, dans sa longue et longtemps vigoureuse vieillesse, semblait être un monument vivant de notre passé.

Vous avez reçu le 1^{er} fascicule du tome X du *Bulletin* avant la fin du tome IX. Ce retard de la fin du tome IX est dû à diverses causes qui ne nous sont pas imputables.

Il nous manque encore la gravure représentant la médaille de Geneviève d'Urfé, duchesse de Croy, qui doit illustrer la notice de M. le comte de Marsy.

M. l'abbé Reure n'a pu terminer son travail sur Michel de Chaugy, faute d'une photographie directe d'un portrait de ce personnage à la pinacothèque de Munich, reproduction demandée en vain jusqu'à présent au conservateur de ce musée. Ces difficultés seront aplanies très prochainement.

Le 1^{er} fascicule du tome X présente un intérêt exceptionnel grâce au questionnaire qu'il renferme, dressé par M. Dumoulin, qui nous a rendu le plus éminent service, illustré très savamment, très artistiquement, par M. Gonnard. Il sera utile à tous ceux qui s'intéressent à l'Histoire, à l'Archéologie, à l'Art dans notre pays. Tous les objets représentés appartiennent au Forez. Il fera ainsi à double titre honneur à notre pays et à notre Compagnie.

La Société doit maintenant déplorer la démolition complète de la dernière porte de la ville de Saint-Rambert ; elle n'a pu en obtenir la conservation. Cette porte encore très solide (il a fallu faire jouer la mine pour la détruire), très pittoresque, présentait en plus un intérêt historique : c'est par elle qu'était entré François I^{er}, lorsque, venant prendre possession du pays de Forez, il visita tout d'abord Saint-Rambert. Dès que le projet de destruction fut connu, les journaux de la région, le *Mémorial*, la *Loire*, l'*Union Républicaine*, le *Journal de Roanne*, le *Journal de Montbrison*, etc. poussèrent le cri d'alarme ; plusieurs de nos confrères réclamèrent. Votre président écrivit de son côté à M. le Sous-Préfet de Montbrison et aussi à M. Portier, conseiller général du canton, qui déjà s'était efficacement employé pour sauver les ruines de Saint-Romain-le-Puy et qui, en cette circonstance, ne nous a pas non plus refusé son concours.

L'administration n'hésita pas à prendre les mesures qui dépendaient d'elle, elle ordonna par dépêche de surseoir aux travaux de démolition et chargea l'architecte départemental de faire un rapport. Cet architecte, que les Montbrisonnais connaissent déjà par la construction du nouvel escalier de la salle des assises, ne fit pas attendre son rapport ; il déclara que « la porte ne présentait aucun intérêt historique ». Dès lors rien n'a pu la préserver. En en regrettant avec vous la destruction, je tiens à constater que votre Société a fait tout ce qui dépendait d'elle pour l'empêcher ».

Excursion pour 1898.

Diverses excursions pour 1898 sont proposées et mises aux voix.

1° Anzy-le-Duc, Montceau-l'Etoile, Bois-Sainte-Marie ;

2° Vienne, Chavanay, Malleval, Lupé ;

3° La partie est et nord-est du canton de Saint-Galmier : Saint-Médard, Chevrières, Chazelles.

Ce dernier projet réunit le plus grand nombre de suffrages. M. Maurice de Boissieu est chargé de s'entendre avec ses confrères de la région pour dresser le programme avant l'Assemblée générale.

M. O. Lafay demande à ce que l'excursion annuelle ait lieu du 15 au 20 août. Cette date paraît généralement un peu tardive ; elle sera néanmoins soumise à l'Assemblée générale.

Les vieux logis foréziens et leurs enseignes. — Communication de M. Charles Guilhaume.

M. C. Guilhaume s'exprime ainsi :

L'étude des enseignes d'auberges, hôtelleries, cabarets et tavernes ne constitue pas, comme on pourrait le croire, au point de vue historique, une quantité négligeable ou même une recherche de pure curiosité ; elle offre, au contraire, en dehors d'un intérêt particulier déjà bien suffisant, des indications précieuses qui peuvent éclairer parfois, d'une lumière aussi vive qu'inattendue, des points obscurs pour lesquels on chercherait en vain d'autres documents.

Personne n'ignore, généralement, que l'enseigne a volontiers reflété l'image des passions religieuses et politiques, ou des grands événements contemporains ; mais ce que l'on sait moins, c'est qu'elle a, ainsi d'ailleurs que les établissements qu'elle servait à désigner, laissé à des rues importantes dans les villes (1), à des agglomérations quelquefois considé-

(1) Les citations fourniraient un volume. Je me contente d'indiquer au hasard : à Paris, les rues du *Cherche Midi*, de l'*Epée de bois*, de l'*Eperon*, du *Croissant*, de l'*Homme armé*, de la *Femme sans tête*, de la *Licorne*, du *Plat d'étain*, du *Pot de fer*, le passage du *Grand Cerf*, etc. ; à Lyon, les rues de la *Bombarde*, du *Bœuf*, de l'*Ours*, des *Trois Maries*, de la *Lune*, du *Bât d'argent*, des *13 Cantons*, du *Plat d'argent*, de l'*Arbalète*, des *Quatre chapeaux* ; à Lille, les rues du *Dragon*, des *Chats bossus*, la place du *Lion d'Or* ; à Fontainebleau, les rues du *Coq gris*, des *Trois Maillets*, de l'*Ecritoire*, de l'*Image Saint-Honoré* ; à Douai, la rue de la *Cloche* ; à Orléans, celle de l'*Ecrevisse* ; à Bourges, celle des *Trois pommes* ; à Grenoble, la promenade de la *Graille*, etc., etc.

rables dans les campagnes, un nom qui s'est perpétué d'âge en âge, bien après la complète disparition de sa cause première.

Le village, alors très peuplé, où les premiers chrétiens de Rome vinrent attendre l'apôtre saint Paul (1), où, plus tard, l'empereur Sévère trouva la mort, à la suite d'un guet-apens que lui avaient tendu ses compétiteurs Maximin et Maxence (2), s'appelait *Tres Tabernæ*, et n'avait d'autre origine que trois auberges, trois de ces chétives *Cæditæ* (3) qui bordaient la voie Appienne et qui s'étaient installées là, successivement et seules d'abord. Les auberges ont disparu depuis des siècles, mais leur vocable primitif se retrouve, absolument intact, dans le nom du village actuel: *Le Tre Taberne*.

Nous avons, en Forez, beaucoup de lieux-dits dont la dénomination trahit une origine semblable. Je me contenterai de citer, parmi les plus importants: l'*Auberge du Pont*, commune de Changy, *Les Auberges*, commune de Pélussin, *Le Cabaret de l'âne*, commune de Pouilly-sous-Charlieu, *Malta-verne*, commune de Briennon, (dont l'étymologie évoque le souvenir d'un de ces coupe-gorge si communs et si redoutés autrefois), et enfin *La Tavernarie*, commune de Bouthéon, qui fut plus tard, ainsi que le précédent, érigé en fief. Je pourrais y joindre, également, *La Bombarde*, commune de

(1) *Actus. apostol.*, c. XXVIII, v. 15.

(2) V. Duruy: *Histoire des Romains*, t. VII, p. 12.

(3) *Cæditæ tabernæ*, in *via Appia*, a domini nomine sunt vocatæ (Festus, *De significatione verborum*, verbo *Cæditæ*).

Saint-Romain-d'Urfé, sur l'ancienne route n° 81 de Roanne à Clermont (1), hameau modeste qui n'a jamais été, que je sache, le théâtre d'un combat quelconque, mais dont le nom doit très certainement provenir de quelque vieux logis où pendait une des nombreuses enseignes à l'image de cet engin de guerre, que fit éclore l'invention de l'artillerie, ainsi qu'en témoignent encore, à Lyon, deux hôtelleries presque aussi fréquentées de nos jours, qu'au temps où Monconys consacrait à l'une d'elles le quatrain fameux :

Le bon seigneur vous contregarde
Vous qui logez à la Bombarde,
Devant Saint-Jean, près du Palais ;
Vivez toujours en bonne paix !

Ces exemples doivent suffire pour démontrer tout l'intérêt qui s'attache aux enseignes, et le profit que l'on en peut retirer pour l'histoire et la philologie locales. C'est cette conviction qui m'a déterminé à distraire d'un ensemble de documents que j'ai recueillis, en vue d'une étude sur le régime fiscal des vins au moyen âge et sur l'administration des Aides en Forez, ces quelques notes bien incomplètes sans doute, mais qui pourront servir de point de départ à des recherches plus étendues et à une classification plus régulière de ces fragiles monuments.

L'enseigne romaine se composait ordinairement d'un tableau peint à la brosse, avec de la cire rouge, et représentant soit quelque combat, soit quelque

(1) Sur cette même route et à environ 8 kilomètres de la Bombarde, se trouve encore un village appelé *Bras de fer*, commune de Chabreloche (Puy de Dôme), dénomination fort usitée comme enseigne au moyen âge.

figure hideuse. « C'était encore quelquefois, suivant Dézobry (1), un petit bas-relief en terre cuite, dont le sujet était relatif à la profession de tavernier ». Les fouilles d'Herculanum et de Pompéi ont rendu plusieurs de ces peintures, dont les recueils illustrés ont donné de nombreuses reproductions. L'une des plus connues est celle qui représente deux esclaves portant une amphore suspendue à un bâton. Or, il y a lieu de remarquer que, par une coïncidence vraiment significative, ce motif, dont l'original, enseveli sous la lave, n'a été mis au jour qu'à une date relativement récente, s'est retrouvé sur des enseignes des XV^e et XVI^e siècles, ce qui prouve, une fois de plus, la persistance de certaines traditions décoratives et l'incertitude de leur origine réelle.

L'enseigne n'a, d'ailleurs, jamais joué un rôle bien important chez les Romains. Les hôtelleries proprement dites en étaient dépourvues et les cabaretiers eux-mêmes, par application sans doute de la sentence de Publius Syrus, « *Vino vendibili suspensa hedera non opus est* », mettaient un véritable point d'honneur à s'en passer.

Le moyen âge fut l'époque la plus riche pour les enseignes ; toutefois, on n'en trouve documentairement les premières traces que dans le *Livre de la Taille*, écrit sous Philippe-le-Bel (1272). Elles semblent avoir débuté par les images pieuses de la Vierge ou des Saints. Avec les croisades, durent apparaître *Le More*, *Le Sarrazin*, *La Teste noire*, diverses *Croix* ; peut-être *L'Ancre*, *La Nef*, *La Flotte* et

(1) *Rome au siècle d'Auguste*, lettre XIV, t. I, p. 169.

quelques *Galères*. Les grands pèlerinages à Rome ou à Saint-Jacques de Compostelle produisirent *La Mule*, *La Coquille*, *Le Pèlerin*, *L'image Saint-Jacques*, *Le Bourdon*, *Le Romieu* (1), *La ville de Rome* (2). Enfin, presque en même temps naquirent, pour se développer jusqu'à nos jours, l'enseigne-rébus ou énigmatique, *A l'assurance* (un A sur une anse), *Le signe de la Croix* (un cygne et une croix), *Au juste prix* (Jésus pris au Jardin des Oliviers); puis les enseignes satiriques et allégoriques, *Tout en est bon*, ou *A la bonne femme* (une femme sans tête), *Sunt similia tuis* (accompagnant une paire de cornes), *Le grand passe partout* (une pièce d'or), etc., etc. (3).

Comme l'a dit excellemment M. Steyert (4), « le symbolisme populaire, chassé des cathédrales par les idées nouvelles (XVI^e siècle), avait trouvé un refuge dans les édifices privés; il n'y avait pas jusqu'aux figures les plus vulgaires qui n'eussent parfois un sens moral qui échappe maintenant à notre vue. Au XVIII^e siècle, le goût des emblèmes ridicules et des calembours ne fit que s'augmenter; mais les allégories et les moralités furent bien moins en vogue ».

Tallemant des Réaux, dans ses *Historiettes*, nous a laissé, relativement aux enseignes, de singuliers traits où éclate toute la malignité de nos pères. Le

(1) A Toulouse.

(2) A Valenciennes.

(3) C'est une de ces vieilles enseignes sculptées, *La chèvre qui danse*, qui a inspiré à Victor Hugo sa gracieuse figure d'Esmeralda, dans *N.-D. de Paris*.

(4) Article paru dans le *Magasin pittoresque*, année 1855, p. 347.

plus typique est celui-ci : « Un commis borgne ayant exigé d'un cabaretier des droits qu'il ne lui devoit pas, le cabaretier, pour s'en venger, fit représenter le portrait du commis à son enseigne, sous la forme d'un voleur, avec cette inscription : *Au borgne qui prend*. Le commis s'en trouvant offensé, vint trouver le cabaretier et lui rendit l'argent des droits en question, à la charge qu'il feroit réformer son enseigne. Le cabaretier, pour y satisfaire, fit seulement ôter de son enseigne le *p*, si bien qu'il resta : *Au borgne qui rend* (1) ».

La faculté d'ouvrir une auberge, de « lever enseigne » suivant la vieille locution qu'a conservée la langue administrative, dépendait du seigneur justicier qui percevait, à cette occasion, un droit sur lequel Ducange fournit de nombreux détails (2). Notre cartulaire forézien de Saint-Sauveur contient une de ces « licences », concédée à la date du 7 avril 1322, à un nommé Marcenet, de Saint-Genest-Malifaux (3). Une autorisation semblable, émanant de la dame de Cousan et datée du 14 mars 1467 (1468 n. st.), se trouve dans le très intéressant registre audiencier de ladite seigneurie, que la Diana doit à la libéralité de M. le docteur Dulac. L'acte, cette fois, mentionne une enseigne parlante « *et in signum*

(1) Les *Historiettes* de Tallemant des Réaux, dans la *Collection des Mémoires pour servir à l'histoire du XVII^e siècle*, par M. Monmerqué. Paris, Garnier frères, 1861, t. IX, p. 42.

(2) *Glossarium*, verbo *Buffetarium*.

(3) *Cartulaire du prieuré de Saint-Sauveur-en-Rue*, publié par le comte de Charpin-Feugerolles et M. C. Guigue, p. 240, n° 35.

hujus, ymaginem beate Virginis Marie, in sua domo apponat et afigat (1) ».

Une ordonnance de 1567 enjoignit aux aubergistes de déclarer au greffe de la justice du lieu leurs « noms, prénoms, demeurances, affectes et enseignes », mais en laissant, néanmoins, celle-ci facultative; l'article 6 de l'édit de mars 1577, la rendit bientôt obligatoire et, dès lors, elle ne tarda pas à donner lieu à toutes sortes d'extravagances.

La charge de « grand Inspecteur des enseignes » n'est point une fantaisie éclosée dans le fécond cerveau de Molière. Elle eut parfaitement une existence officielle et le succès des *Fâcheux* (1661) ne fut sans doute pas étranger à sa suppression.

J'éprouverais un réel plaisir à citer en entier la supplique du sieur Caritidès, mais je craindrais de m'attirer, à mon tour, l'interruption impatiente d'un Eraste :

Ce placet est fort long et pourrait bien fâcher (1).

(1) Cf. *Bulletin de la Diana*, t. IV, p. 23, analyse de M. Vincent Durand. Cette prérogative féodale est encore dûment constatée dans un dénombrement de la même baronnie, en date de 1540 : « Item, ay droict estans dans mad. baronnye, qu'il n'est permis à aulcung de vendre vin à menu détail sans mon congé et licence » (*Ancien Forez*, II, p. 79).

D'autre part, l'installation d'auberges clandestines ou « faux bouchons » était sévèrement réprimée, et nos archives départementales contiennent plusieurs procédures dans le genre de celle-ci, classée sous la cote B, 1167 : « 1382-1387 — Poursuites et informations contre Etienne Bussuil, pour avoir vendu du vin à l'Hôpital de Maleval, sans l'autorisation de la châellenie de St-Maurice et sans avoir fait échantiller ses mesures de vin. » (Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, p. 269).

(2) Acte III, scène II.

Il y a lieu, toutefois, de constater que les critiques formulées par ce personnage imaginaire n'étaient point dépourvues de fondement et de portée, puisqu'on les voit, longtemps après, servir encore de thème aux plaintes très sérieuses des moralistes et des littérateurs (1).

Le lieutenant de police de la Reynie, par une ordonnance de 1669, réglementa les dimensions de l'enseigne et fit établir un type uniforme de potence, que l'on trouve gravé dans le *Traité* de Delamarre (2). Mais une nouvelle ordonnance de 1693 ayant rendu la liberté complète à cet égard, on vit aussitôt se produire des abus infiniment plus dangereux que ceux auxquels prétendait remédier le savant Cariti-

(1) Boursault, *Lettres nouvelles* (1697) ; — Prudhomme, *Miroir historique de Paris* (1807) ; — Salgues, *De Paris, des mœurs...* etc. (1813).

(2) « Tous lesquels ouvrages de serrurerie, y est-il dit, seront livrés bien et dûment faits, limés, ajustés et tournés proprement, d'un fer doux et ployant, de neuf à dix lignes de grosseur, peints à l'huile de deux couches en noir, par Nicolas de Lobel, serrurier du Roy, rue Coquillière, proche Saint-Eustache, vis-à-vis la rue des Vieux-Augustins, moyennant la somme de 17 livres ; pour laquelle il sera aussi tenu de prendre, de ceux qui voudront se servir de lui, le fer de leurs vieilles enseignes en déduction des neuves, à raison de quinze deniers la livre.

« Sera libre, néanmoins, à tous Bourgeois, Marchands et Artisans de se servir de tels autres maîtres serruriers que bon leur semblera et à tous maîtres d'y travailler, pourvu que les peintures des enseignes qu'ils feront soient entièrement semblables au dessein ci-dessous marqué et sans y rien ajouter ni diminuer. » *Traité de la Police*, de Delamarre, t. IV, p. 337. Paris, chez Jean-François Hérissant, rue neuve Notre-Dame, à la Providence. MDCCXXXVIII.

Déjà, en 1570, Jacques Androuet du Cerceau avait donné, dans ses *Détails de serrurie*, de nombreux modèles d'armatures, potences et cadres d'enseignes.

dès. Bernardin de Saint-Pierre et Mercier (1) nous ont laissé de pittoresques descriptions des proportions gigantesques qu'atteignirent tout d'un coup ces emblèmes commerciaux, au grand effroi et au réel péril des passants. M. de Sartines prit enfin, le 17 septembre 1761, une mesure énergique et radicale, en supprimant, d'un seul trait de plume, toutes les enseignes et en prescrivant qu'elles ne seraient désormais tolérées que sous forme de tableaux appliqués au mur, sans que leur saillie pût excéder quatre pouces.

On s'est plu à raconter que des artistes célèbres n'avaient pas dédaigné de s'occuper d'enseignes et l'on a souvent cité, à ce propos, Holbein, Jean Goujon, Germain Pilon, Jean de Bologne, Le Caravage, Wateau etc.

Nous avons certainement, en Forez, pas mal de peintures en ce genre qui, bien que plus modestes sans doute, n'étaient cependant pas l'œuvre d'infimes barbouilleurs, si l'on en juge par ce dossier conservé aux archives départementales (2). « 1775-1777. Pro-

(1) « J'ai vu autrefois dans Paris, dit le doux auteur de *Paul et Virginie*, suspendus aux boutiques des marchands, des volants de six pieds de hauteur, des perles grosses comme des tonneaux, des plumes qui allaient au troisième étage, un gant dont les doigts ressemblaient à des troncs d'arbres, une botte qui contenait plusieurs barriques : on aurait cru Paris habité par des géants.

Tout ce monstrueux appareil était une image fidèle des ambitions en concurrence : quand tous veulent se distinguer aucun ne se distingue et leurs grands efforts généraux finissent souvent par les anéantir en particulier. »

Mercier parle à peu près dans les mêmes termes.

(2) Chaverondier, *Invent. des archives de la Loire*, t. I, p. 15.

cès à la requête d'André des Brun, peintre et sculpteur de Montbrison, contre Louis Deville, cabaretier à St-Galmier, pour peinture d'une enseigne en lettres d'or : *A l'église de Saint-Vincent* (1).

Cet André Desbrun « junior », qu'il ne faut pas confondre avec un autre André Desbrun dit lui-même « le cadet » (1690 † 1756), était non pas le fils, mais, je crois plutôt, le petit-fils (2) de ce dernier, qui paraît être venu se fixer en Forez vers 1747, à la suite de son mariage, (probablement en secondes noces) avec Antoinette Thévenet (3). Tous les membres de cette famille étaient à la fois peintres et sculpteurs, et le père avait dû étudier son art à la double école Vel-lavienne fondée par Vaneau et par le maître trop peu connu Guy François (Guido Francisco).

Un des privilèges les plus inattendus de l'enseigne fut, en de rares circonstances, il est vrai, mais je n'oserais dire pour notre seule province, celui d'anoblir, sinon directement le tenancier lui-même, du

(1) Il ne s'agit pas ici, comme quelques-uns de nos confrères ont paru le croire, d'une peinture exécutée dans une église, mais bien de l'enseigne d'un cabaret dénommé *A l'église de Saint-Vincent*. Le mot *Église* a servi fréquemment à cet usage et, dans le cas présent, saint Vincent étant le patron des vignerons, il signifiait l'assemblée de ses fidèles.

(2) Un fils, Jean Desbrun, est cité par M. Gonnard comme pratiquant à Montbrison en 1660. Cf. *Bulletin de la Diana*, t. III, p. 51 et 49; t. V, p. 43, 44 et 99. — *Ancien Forez*, t. IX, p. 278.

(3) 1747, 26 septembre, mariage d'André Desbrun, le cadet, maître sculpteur et doreur, résidant au lieu de Semène, paroisse d'Aurec, avec Antoinette Thévenet, fille de feu Jean-Baptiste Thévenet, marchand chapelier à Montbrison, et de vivante Marianne Portier. — Registres paroissiaux de Chazelles-sur-Lyon, *Invent.*, E, p. 399.

moins indirectement son heureuse descendance. On sait comment s'exécuta le fameux édit de novembre 1696, relatif aux armoiries et qui eut surtout un caractère fiscal. « Les sous-commissaires chargés de cette opération, dit Gras dans l'introduction de son *Armorial général du Forez*, se présentaient dans les maisons et enregistraient le premier blason venu... Nous voyons, dans le registre de nos provinces, deux hôteliers gratifiés de leur enseigne pour armoiries (1) ». Le commis percevait ensuite la taxe uniforme, vingt livres, et délivrait en échange un certificat sur parchemin avec le blason colorié.

Il serait sans intérêt ici, de pénétrer un anonymat qu'a bien voulu respecter notre discret héraldiste, aussi me garderai-je d'insister.

Cette illustration de l'enseigne ou par l'enseigne était encore, dans tous les cas, de tout point préférable à celle qu'avaient acquis, un siècle et demi auparavant, certains fils d'hôteliers foréziens, s'il faut en croire les *Mémoires* de Vieilleville. Parlant, en effet, de la compagnie d'ordonnance du maréchal de Saint-André, dont il avait accepté, avec un rare esprit d'abnégation, le commandement et qu'il dut réorganiser par la base (1547). « Il n'y avoit, dit-il, hoste ny fils de tavernier de Rouanne, La Pacaudière et la Palice qui n'y fust enrollé. Et parce que communément, aux hostelleries de France, les enseignes qui y pendent sont soubscrites du nom de quelques saint ou sainte, ceste racaille portoit le

(1) *Op. cit.* p. XV. — Cf. également H.-G. de Genouillac, *L'art héraldique*, introduction, p. 6.

nom d'un saint ou d'une sainte, selon l'enseigne qui pendoit aux maisons desquelles ils estoient sortis ; et pour ce que l'on suyt toujours le chemin le plus battu, les valets de chambre du père et du fils, les concierges, recepveurs et fermiers de leurs maisons, comme Cérezac, Saint-André, Tournuelles et Saint-Germain-sur-Allier, qui semblablement en estoient, s'intitulèrent de ceste mesme façon : car ils n'avoient point de terres, ny de seigneuries, méthairies, clozeries, borderies, cassines ny bastides dont ils se pussent, à la française, qualifier ou anoblir ».

« Mais pour couvrir leur jeu, ils se vantoient de porter tels noms en faveur de leur cappitaine qui s'appeloit Saint-André. Toutefois ils ne purent empescher la populace de Lyon d'en faire mil risées, car ils les cognoissoient tous ; les ungs louoient Dieu de ce qu'il leur avoit envoyé une compagnie de son paradis pour les garder ; mais la plupart les appelloit gendarmes de la quirielle ; et quand ils en voyoient neuf ou dix ensemble se pourmener par la ville, ils disoient qu'ils alloient en quelque lieu chanter la letanie (1) ».

Et maintenant que reste-t-il de nos vieilles enseignes forésiennes ? Quels sont les monuments de l'espèce qui ont échappé soit aux vicissitudes des événements, soit au grand destructeur de toutes choses à l'inexorable *tempus edax* ?

(1) *Op. cit.*, liv. II, chap. XVII; tome XXVI, p. 22, de la *Collection des mémoires relatifs à l'histoire de France* par M. Petitot. Paris, Foucault, 1822. — On verra plus loin les exploits de l'un de ces aventuriers, « le fils de l'hoste du Dauphin ».

Leur reconstitution, au point de vue purement nominal et historique, serait chose relativement aisée : de nouvelles et patientes investigations dans nos riches dépôts d'archives et quelques dépouillements laborieux des minutes notariales augmenteraient certainement, dans de notables proportions, le catalogue un peu sommaire que je vais donner ci-après. Mais l'enseigne elle-même, l'enseigne parlante, simple détail décoratif voué fatalement à une destruction plus ou moins rapide, voilà ce qu'il faudrait recueillir, protéger, classer et décrire. La vieille enseigne en fer se balançant à l'extrémité d'une potence, l'enseigne peinte à fresque sur le mur ou sur un panneau, ont hélas presque complètement disparu, en raison même de leur fragilité relative. Mais il reste encore l'enseigne sculptée, et c'est précisément sur les œuvres de ce genre que j'ose appeler l'attention, car elles passent ordinairement inaperçues et rien n'est plus facile que de se méprendre sur leur origine et sur leur destination primitive.

Très souvent, par exemple, l'emblème est inscrit dans un écusson et paraît former un meuble héraldique. C'est ainsi que Gras a fait figurer, dans la 3^e partie de son *Armorial* (1), plusieurs sculptures qui pourraient bien être plutôt de vieilles enseignes que des armoiries proprement dites. Je signalerai, notamment, les nos 6, 39, 46, 47, 64 et 97. Ce dernier, entre autres, se compose d'un fronton triangulaire, tout-à-fait caractéristique. Il surmonte le portail d'un vaste immeuble, sis au chef-lieu de la commune des

(1) Armoiries recueillies dans diverses localités du Forez et dont les possesseurs sont inconnus, p. 285.

Salles et dont quelques fenêtres, aux meneaux disparus, offrent encore un encadrement à moulures du XVI^e siècle. La pièce principale représente une oie, ou peut-être un cygne, et le motif entier a été dégagé, il n'y a guère qu'une quarantaine d'années, d'un solide et uniforme crépissage dont on l'avait revêtu pendant la Révolution, comme emblème séditieux sans doute (1) !

Le n° 39 se trouve également au dessus d'une porte, dans le village de Donzy, près de Feurs.

Le Dr Rimaud y a vu trois lapins (2), ce qui constituerait, il est vrai, une identification complète avec les armes parlantes de la famille Clapisson (branche stéphanoise) ; mais cette famille a-t-elle été jamais possessionnée dans ces parages ? Gras, au contraire (3), prétend que l'écu porte trois têtes de lièvre..... ou d'âne ?

Tous ces emblèmes, il faut en convenir, sont bien irrévérencieux pour des armoiries et s'appliqueraient infiniment mieux à des enseignes ; seul, toutefois, le document écrit pourrait donner une certitude absolue à cet égard.

Ainsi que j'ai déjà eu la précaution de le faire connaître, ces notes n'étaient point destinées à voir le jour sous cette forme.

Elles faisaient partie — mais partie accessoire —

(1) Cf., parmi la législation touffue de cette époque, l'arrêté de Fouché, daté de Moulins le 26 septembre 1793, et spécial aux enseignes.

(2) *Nouvelles excursions foréziennes*, p. 189.

(3) *Loc. cit.* p. 289.

d'un travail qu'elles auraient, du reste, un peu encombré. Je ne les ai publiées que pour attirer l'attention sur ce chapitre très intéressant et bien négligé de notre archéologie forézienne. D'autres pourront reprendre cette tâche, la poursuivre et la compléter. Il suffira pour cela, en outre des opérations de recèlement que j'ai indiquées, d'apporter un examen très attentif aux détails sculpturaux que l'on rencontre un peu partout encastrés dans les murs, et enfin — et surtout — de disposer de loisirs et de facilités de déplacement qui me font hélas ! complètement défaut.

BOËN

Le Chapeau rouge. — L'hôtelier, Jean Décombes, figure comme parrain, le 15 septembre 1669 (1).

La Chasse royale. — 23 avril 1777. Vente d'un logis où pend pour enseigne *la Chasse royale*, sis au faubourg appelé de Montbrison, paroisse de Boën, par demoiselle Antoinette Perrinet, fille majeure, demeurant en la ville de Boën, à sieur Jacques Châtelet, marchand, demeurant en la ville de Feurs, et à demoiselle Claudine Poix, son épouse, moyennant 4700 l.; 300 l. pour la valeur des meubles, compris en ladite vente. Acte reçu Hodin, notaire royal (2).

Le Cheval blanc. — 1706, 11 octobre. Sépulture de Claude Dieulavienne, tenancier (3). C'est dans ce logis que descendit Mandrin, en 1754 ; il y manda, avec la plus complète désinvolture, les officiers de la ville, qui s'empressèrent d'y venir en robe ou en tenue militaire.

La Vierge Marie. — Hôtellerie ouverte en 1468. Voir plus haut p. 61.

(1) Registres paroissiaux de Noirétable. *Invent.* E, p. 285.

(2) Cabinet de M. O. de Viry. Ancien registre d'insinuation et de contrôle, n° 13, n° 3381, f° 3.

(3) Reg. parois. de Boën, *Inventaire*, E, p. 92.

CHARLIEU

Le Cheval blanc. — Le 29 décembre 1691, M^e Claude Vedau, avocat, remontre « qu'en qualité de consul de l'année prochaine, il est obligé de veiller en ce qui concerne la communauté de la ville de Charlieu, laquelle se fait un plaisir toutes les années, pour se maintenir la protection de Mgr le gouverneur, de lui présenter quelques perdrix, pour maintenir laquelle coustume il auroit donné ordre de faire acheter lesdites perdrix dans le marché public de Charlieu, et cependant, par une contravention formelle aux ordonnances de police, il auroit appris que le nommé Morel, de la paroisse de Ranchal, auroit acheté et enlevé tout le gibier que l'on auroit apporté au marché et iceluy déposé chez le sieur Claude Duverne, hoste du *Cheval blanc* ». Une perquisition, faite à la suite de ces remontrances, dans ladite hôtellerie, amena, en effet, la découverte de deux perdrix grises, d'une perdrix rouge et de douze merles ou grives appartenant audit Morel (1).

— 1709. Procès-verbal d'apposition de scellés sur les effets de défunt Michel Marlet, vivant marchand de Firminy, décédé dans le logis où pend pour enseigne *le Cheval blanc* (2).

La Croix-Chazeul. — 1685. Procès-verbal d'apposition de scellés sur les effets mobiliers de feu Claude Delacroix, vivant hôte de *la Croix-Chazeul*, près le couvent des RR. PP. Capucins (3). — 1688. Plainte pour André Corneloup, habitant de Mussie, « amené et conduit par plusieurs personnes audit logis, après avoir été attaqué par des gens à lui inconnu, qui lui auroient donné plusieurs coups d'espées au travers du corps » (4).

La Croix d'or (5). — 1671. Le bailli fait abattre quatre

(1) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, p. 380.

(2) *Ibid.*, I, 345.

(3) *Ibid.*, I, 336.

(4) *Ibid.*, I, 340.

(5) L'infinie variété des croix adoptées pour enseignes n'a guère son équivalent que dans l'art héraldique.

mangeoires en pierre, que l'aubergiste de *la Croix d'or* avait fait établir, pour donner l'avoine aux chevaux, au devant de sa maison, sur la place de la Bouverie, près la porte Chanteloup, par le motif qu'elles étaient plus saillantes que l'ancien « hausseban » qu'elles avaient remplacé (1). — 1687. Arrestation, dans ledit logis, et interrogatoire « d'un homme d'assez grande taille, vestu d'une étoffe gris de fert, avec des boutons argent transmêlé à la soye, accompagné de trois jeunes garçons et d'une vieille femme, quatre jeunes femmes ou filles, soupçonnés protestants ; — saisie de plusieurs livres cachés dans un de leurs lits ; le premier est un catéchisme couvert de papier marbré, intitulé *Catéchisme familler, par demande et responce, extrêmement court, pour l'usage des petits enfans, par Philippe le Noir, maistre à Blin en Bretagne, 5^e esdiction, à Nior par la vesve [et] fil[s] Bureau, marchand libraire, se vend à Saumur chez Péan, imprimeur, et Marche, libraire*, de l'année 1681 ; le second est un petit livre fort usé, couvert de peau, sans tiltre, dans lequel il y a plusieurs pseumes en françois, commençant par le 4^e pseume de prière et finissant par le 149^e d'action de grâces ; le 3^e est autre petit catéchisme dont l'intitulé a été déchiré ; — requête présentée par lesdits religionnaires, détenus dans les prisons de Charlieu, pour la vente de leurs chevaux (2).

La Croix rouge, — 1763. Description sommaire des effets délaissés par Marguerite Chabal, veuve de Didier Villaume, dit Delorier, cabaretier du logis où pend pour enseigne *la Croix rouge* hors de l'enceinte de la ville et sur la place où se tient ordinairement le marché aux bœufs (3) ».

Le Griffon. — 1667. Ordonnance permettant d'informer contre le nommé Petit, maître magnin (4) de Charlieu, qui aurait gravement injurié et menacé de tuer, d'un coup de son mousqueton, honorables et discrètes personnes Louis de

(1) De Sévelinges, *Histoire de Charlieu*, p. 260.

(2) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, p. 339.

(3) *Ibid.* I, p. 363.

(4) Chaudronnier.

Busseul, écuyer, seigneur de la Baty, Pontus de Foudras, écuyer, seigneur de Mornand, et sieur Philippe Denoailières, maître chirurgien et apothicaire de la ville de Charlieu, qui s'étaient réunis dans ladite hôtellerie pour souper ensemble (1).

L'Image Saint-Claude. — 1744. Dans l'inventaire des meubles et effets délaissés par feu Guillaume Deschezeaux, vivant hôte dudit logis, on voit figurer l'enseigne elle-même représentant l'image de *Saint-Claude*, estimée 10 livres (2).

L'Image Saint-Joseph. — 1680. Apposition de scellés au domicile de feu Gilbert Guyot, tenancier de ladite hôtellerie (3).

La Teste noire. — C'était le siège de la compagnie de l'Arbalète. L'acte constitutif, ainsi que les statuts de la société, y furent dressés pardevant notaire, en 1560 (4). — 1743. Description sommaire et inventaire des effets de feu Jean Renaud de la paroisse de Vertolaye en Auvergne, décédé dans ledit logis (5).

HAZELLES-[SUR-LAVIEU]

La Croix verte. — Tenue vers 1641 par un nommé Jean Petit, boucher (6).

HAZELLES-SUR-LYON

L'Image Saint-Georges. — 1687. Une Marie Tolin, servante, figure comme marraine (7). — 1744. Décès en ladite auberge,

(1) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, 328.

(2) *Ibid.* I, 356.

(3) *Ibid.* I, 334.

(4) De Sévelinges, *Op. cit.*, p. 269.

(5) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, p. 356.

(6) Baux de la ferme des Aides. Minutes de M^e Terrasse, notaire royal à Montbrison (étude actuelle de M^e Rousse). Je dois la connaissance de ces actes, qui ne sont autres que de très curieux traités d'abonnement pour la vente en détail des vins, à l'obligeante indication de M. Ennemond Rony.

(7) Reg. paroissiaux de Hazelles-sur-Lyon, *Invent.*, E, p. 392.

d'un nommé Joseph Daniel « marchand de Monétier en Briançonnais, province du Dauphiné » (1).

FEURS

L'Ange. — 1410. Testament d'Etienne Tricaud, hôtelier (2).

Le Cheval blanc. — Place de l'ancienne grenette. Auberge mentionnée, d'après Broutin (3), dès l'année 1590.

Le Dauphin. — Le logis du *Dauphin*, situé au faubourg de la porte de Lyon, devait son nom, dit Broutin, au séjour que le Dauphin, fils de Charles VII (plus tard Louis XI) fit à Feurs en 1452, lorsqu'il vint y épouser la princesse Charlotte, fille du duc de Savoie (4).

Le 8 septembre 1630, mourut de la peste, dans cette hôtellerie, « messire Gilbert de Veny d'Arbouze, seigneur dudit lieu, de Neufville, Villemont et Saint-Genest, baron de Jayet et de Toizat, baillif, capitaine et gouverneur de la ville d'Egueperse, chevalier de l'ordre du Roy et capitaine d'une de ses compagnies de chevaux légers..... estan arrivé le 24 d'aoust, jour de Saint-Barthélemy,.... il se sentit attaqué d'une fiebvre continue, putride et maligne, accompagnée d'un flux de ventre et après avoir malladié quinze jours, il mourut dans son quinziesme, mais très constamment bien fort résigné à la volonté de Dieu et après avoir resceu très pieusement les sacrements de pénitence, d'eucharistie et d'extrême-onction. Ainsy je l'atteste, JAILLY, curé de Feurs » (5).

L'Ecu de France. — Place de l'ancienne grenette. — 1583, 10 décembre. Dame Marie Paparel, femme d'honorable Antoine Plaisançon, maître dudit logis figure comme marraine

(1) *Ibid.* p. 399.

(2) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, II, p. 282.

(3) *Histoire de la ville de Feurs*, p. 299.

(4) *Ibid.*

(5) Registres paroissiaux de Feurs, *Invent.*, E, p. 181. — Cf. Duguët, *Hist. de Feurs*, dans *Mémoires de la Diana*, t. VI, p. 49.

dans un acte (1). — 1606, 16 juillet. Baptême de Jeanne, fille d'honnête Didier Bartholin, tenancier (2).

Le Lion d'or. — De toutes les enseignes, celle-ci est incontestablement la plus répandue partout, et l'on n'a pas craint d'aller à son sujet jusqu'au calembour. Cette hôtellerie était située sur la même place que la précédente ; Broutin dit qu'elle existait dès 1639 (3).

1711, 10 septembre. Baptême de François, fils de Catherin Rey, hôte dudit logis (4).

Le petit Saint-Jean. — 1682, 4 janvier. Baptême de Jacques-Marguerite, fils de Barthélemy Gaullier, tenancier (5).

Les Rois (Les trois ?). — 1583, 3 juillet. Dame Jeanne Hébrais, femme d'honnête Loys Chambaud, hoste des Roys, figure comme marraine dans un acte (6).

« En septembre 1644, après la bataille de Rocroy, gagnée le 19 mai 1643, on envoya 80 espagnols prisonniers à Feurs, que l'on gardait au logis des Trois Rois, qui est la maison du sieur Pontet, à la Grenette » (7).

Le Sauvage. — Faubourg de l'hôpital. Broutin signale son existence dès 1627 (8).

Saint-Christophe. — Faubourg de l'hôpital. Saint-Christophe a été le saint populaire par excellence, au moyen âge. On lui élevait, à l'entrée des églises, des statues souvent colossales (9) et les premiers essais de la gravure sur bois fu-

(1) Reg. paroissiaux de Feurs, *Invent.*, E, p. 175.

(2) *Ibid.* p. 187.

(3) *Loc. cit.*, p. 299.

(4) Reg. paroissiaux de Feurs, *Invent.*, E, p. 213.

(5) *Ibid.* p. 199.

(6) *Ibid.* p. 175.

(7) Abbé Duguet, *Loc. cit.*, p. 273.

(8) *Op. cit.*, p. 299.

(9) Paris, Sens, Auxerre, etc... C'est à tort que le P. Cahier (*Caractéristiques des saints*) n'a fait remonter cet usage qu'au XV^e siècle : une statue de ce genre se trouvait déjà à Sienne, dès la fin du XIII^e siècle. Cf. Rio, *Art chrétien*, p. 91.

rent appliqués à vulgariser son image (1). La vue d'une de ces pieuses effigies préservait, disait-on, de la mort subite et procurait, non seulement toute la journée, mais encore bien avant dans la nuit, un parfait bonheur (2).

Aucune enseigne ne pouvait, dans ces conditions, offrir un meilleur augure.

Le 17 janvier 1651, le sieur Bodillard, hôte dudit logis, fut tué par trois commis des Aides, à la suite d'une discussion survenue au cours de leurs exercices. Cet incident, que je me propose de traiter ailleurs avec tout le développement qu'il mérite, donna lieu à un singulier conflit de juridiction entre le tribunal des Élus de Roanne et le châtelain, juge royal de Feurs. La victoire resta néanmoins à la veuve de la victime, et, malgré des lettres de rémission obtenues du roi, la Ferme ne put soustraire ses agents aux galères qu'à l'aide de lettres d'abolition, qui furent cette fois entérinées, « parce que, dit Henrys, comme elles procèdent d'une puissance absolue, on n'examine plus la qualité du crime » (3).

« Le 9 avril, 1707, don Antonio de Benavidès y Basan, patriarche des Indes, grand aumônier d'Espagne, qui avait marié en 1679, dans le diocèse de Burgos, le roi Charles II avec la princesse d'Orléans, relégué en Avignon, a passé à Feurs et couché chez Josserand, au faubourg de l'Hôpital, à l'enseigne de *Saint-Christophe* » (4). — 1710. Ledit Julien

(1) Estampe xylographique, auteur inconnu, portant la date de 1423. — Cf. A.-F. Didot : *Essai typographique et bibliographique sur l'histoire de la gravure sur bois*, col. 12.

(2) *Christophori faciem quacumque die tuearis,
Illa nempe die non morte mala morieris. —
Christophori sancti speciem quicumque tuetur,
Illo namque die, nullo languore tenetur. —
Qui te mane vident, nocturno tempore rident.*

(Cf. *Acta sanctorum*, t. XXXIV, p. 135 et suiv.).

(3) Henrys, *Œuvres*, édit de 1738, t. I, p. 516.

(4) Abbé Duguet, *Loc. cit.*, p. 284.

Josserand figure comme parrain dans un acte du 30 juin (1) — 1734, 2 janvier. Décès de Benoît Brun, hôtelier (2).

Saint-Etienne — 1603, 19 avril. Baptême de Jean, fils d'Etienne Veillardon, « hoste du logis de *Saint-Etienne* » (3).

La Teste noire. — Le dimanche 16 juin 1686, Mgr Camille de Neufville de Villeroy, archevêque de Lyon, en visite pastorale à Feurs, y logea (4).

Les trois Pigeons — 1711, 16 novembre. Baptême de Claude fils de Jean Colcombet, tenancier (5)

La Vierge Marie. — 1473, taille baptisée de Feurs, reçue Gilbert Jurieu. Reconnaissance d'Antoine Ojard pour sa maison *juxta domum albergarie ymaginis Beate Marie* (6).

L'HOPITAL-SOUS-ROCHEFORT

Le Lion d'or. — Dame Catherine Martin, femme d'Antoine Valla, hôte dudit logis, est citée comme marraine, dans des actes du 6 novembre 1633 et du 17 avril 1635 ; sa fille, Anna Valla, figure au même titre, à un baptême du 30 octobre 1647, enfin, les mêmes registres paroissiaux nous fournissent la date du décès du susdit hôtelier lui-même : 1^{er} septembre 1692 (7).

MOIND

L'Ange. — 1780, 29 janvier. Sépulture de Jacques Gingéne, hôte de *l'Ange* (8).

(1) Reg. par. de Feurs, *Invent.*, p. 203.

(2) *Ibid.*, p. 205.

(3) *Ibid.*, p. 187.

(4) Abbé Duguet, *loc. cit.* p. 276.

(5) Reg. par. de Feurs, *Invent.*, E, p. 203.

(6) De Fréminville, *Invent. des arch. de la Loire*, III, p. 103.

(7) Reg. paroissiaux de Saint-Laurent-en-Solore, *Invent.*, E, p. 150, 151, 154. — La date de 1635 a été, par erreur, augmentée d'un siècle.

(8) Reg. par. de Moind, *Invent.*, E, p. 81.

MONTBRISON

L'Aigle d'or. — 1707, 1^{er} février. Baptême de Nicolas fils d'Henry, « compagnon marchand » (1).

Le Chapeau rouge. — « Sis au faubourg de ladite ville, vers la porte de Moing, joignant la rue tendant de ladite porte, de matin, et les terres et pré du parc du Roy, de soir » (emplacement des casernes actuelles), 1624, réponse de Jean Chazère (*alias* Chazera), hôte (2). — Autres tenanciers : 1639, dame Anne Champolin, veuve de feu Denis Jacquier (3) ; — 1641, Denis Gagnière (4) ; — 1769, Antoine Portallier (5).

La Croix d'or. — Tenue, en 1640, par un sieur Etienne Dumas, l'aîné (6).

Le Dauphin. — Tenu, en 1683, par un nommé Claude Charles (7).

L'Ecu de France. — 1624, 19 mai. L'hôtelier Nicolas Mouricot figure comme parrain au baptême d'un enfant de son confrère du *Faucon* (8). En 1679, le tenancier était un sieur Guillaume Garlier (9).

Le Faucon. — Eu égard à la considération dont jouissait le Faucon au moyen âge, les hôtelleries qui prenaient cet oiseau pour enseigne n'étaient généralement pas des moindres. — 1624, 29 mai. Baptême de Nicolas Merlin, fils de Jean et d'Anne Fouyn, hôtes dudit logis (10).

(1) Registres paroissiaux de la Madeleine.

(2) Cabinet de M. le comte de Poncins. Terrier Fouyn, du chapitre de N.-D., fo 80.

(3) Minutes de M^e Terrasse : « livre des baux à ferme des Aydes », années 1639, 1640 et 1641. Liasse n^o 9.

(4) *Ibid.*

(5) Reg. paroissiaux de Saint-Bonnet-le-Courreau, *Invent.*, E, p. 462.

(6) Minutes Terrasse, contrat du 19 juillet.

(7) Cabinet de M. le comte de Poncins. Terrier Dupuy, du chapitre de N.-D., fo 5. Obligeante communication de M. A. de Saint-Pulgent.

(8) Reg. par. de Montbrison, *Invent.*, E, p. 9.

(9) Minutes Terrasse.

(10) Reg. par. de Montbrison, *Invent.*, E, p. 9.

La Fleur de Lys. — « En la grande rue », tenue en 1637 par un nommé Claude Rey (1) — 1646, 25 février. Sépulture de Charles La Roze, « de la ville de Beauvais en Picardie, lequel a esté tué d'un coup de pistolet par son compagnon, dans le logis de la Flurdélis (2) ».

L'Image Notre-Dame. — Dans le « compte de ung aide de quatre mil V cens livres tournois, octroïé en 1436, à Mgr le duc de Bourbonnais et d'Auvergne, par les gens des trois estats de son païs de Forez assemblez en la ville de Montbrison », figure, en dépense, une somme de 13 l. 12 s. 6 d.t. payée à l'oste de l'Ymage de Notre-Dame, de Montbrison », pour les frais du seigneur de Saint-Priest, de 6 gentilshommes et de 15 chevaux pendant 4 jours (3).

L'Image Saint-Jean. — Ce logis, situé dans la rue de ce nom, appartenait, en 1523-1528, à Étienne Trunel et précédemment, à un sieur Ducrozet (4).

Le Lion d'or. — Faubourg de la Madeleine. En 1589, sur un bruit que l'armée royaliste, qui occupait déjà Vienne et Condrieux, allait venir assiéger Montbrison, on fit de nombreux travaux de défense à la porte de la Madeleine et l'on rasa, dans un but stratégique, l'hôtellerie du *Lion d'or* qui se trouvait adossée aux remparts. L'hôtelier, un sieur Antoine Ducoquet, est mentionné dans un bail de la Ferme des Aides en date du 13 juin 1647 (5) ; il figure encore, le 28 juin 1648, comme parrain à un baptême (6).

Le Mouton. — Ce logis fut démoli avec le *Lion d'or* et dans les mêmes circonstances.

Saint-Louis. — 1780, 11 décembre. « Vente d'un logis où pend pour enseigne *Saint-Louis*, situé rue de Moingt à Montbrison, par dame Jeanne Bourboulon, veuve de Philibert

(1) *Ibid.*

(2) Reg. par de Montbrison, *Invent.*, E, p. 11.

(3) De Fréminville, *Invent. des arch. de la Loire*, III, p. 39.

(4) Archives de Goutelas. *Invent.* f^{os} 75 à 86 ; obligeante communication de M. Vincent Durand.

(5) Minutes Terrasse.

(6) Reg. par. de Montbrison, *Invent.*, E, p. 79.

Bourg, notaire royal et par noble Blaize Abraham Bourg, son fils et donataire, avocat en Parlement et ez cours de Forez, demeurant tous deux audit Montbrison, à sieur Maurice Farge et demoiselle Marianne Devarenne, son épouse, marchand traiteur et aubergiste, demeurant aussi audit Montbrison, moyennant 10000 livres, savoir 8000 livres pour la valeur dudit logis et 2000 livres pour la valeur des meubles qui en dépendent. Acte reçu Pugnet et son confrère, notaires audit Montbrison (1) ».

Saint-Roch. — 1624. Réponse de Guillaume Boyer conseiller du Roi, lieutenant au siège royal de Chauffour, « pour sa maison, haute, moyenne et basse..... rue de Moing, au devant l'église Sainte-Anne, où de présent pend pour enseigne *l'Image de Saint-Roch*, joignant ladite rue tendant de la porte de Moing à Sainte-Anne de matin, autre rue tendant de ladite église Sainte-Anne à la Porcherie de bize », actuellement hôtel du Pinson, précédemment du Lion d'or (2). — 1683 (*circa*). Réponse de Gaspard Chirat, marchand pâtissier, hôte dudit logis (3).

Saint-Sébastien. — « Rue de Moing, joignant la maison de la Grenette de bize, où souloit avoir une rue entre deux,.. la muraille de la ville, la rue entre deux de matin », — 1606, 21 août, baptême de Marie, fille de M^e Jean Valenczon, tenancier (4). — 1623. Réponse d'Antoine Chicot, « hoste » (5).

La Teste noire. — Faubourg de la Madeleine. — 1501, 21 février (1502 n. st.), quittance de Jean et Jacques Rostaing, passée en ladite hôtellerie, pardevant M^e Plagneu, notaire, pour acquisition de divers cens et servis (6). — 1681, 14 février. Baptême de Benoit, fils de François Fournet, hôte (7).

(1) Cabinet de M. O. de Viry. Ancien registre d'insinuation et de contrôle.

(2) Terrier Fouyn, f^o 59.

(3) Cabinet de M. le comte de Poncins. Terrier Dupuy, f^o 5.

(4) Reg. par. de Montbrison, *Invent.*, E, p. 18.

(5) Terrier Fouyn, f^o 39.

(6) *Bulletin de la Diana*, t. I, p. 436.

(7) Registres paroissiaux de la Madeleine.

Les Trois Pigeons. — « Situé rue de Moing, joignant ladite rue de soir, les murailles de la ville, la rue entre deux, de matin », 1627, réponse de Catherine Pussin, veuve de François Montellier (1). Ce logis était tenu en 1641 par un nommé Antoine Mathevoit, l'ainé (2).

Les Trois Rois. — Tenus, en 1625, par un sieur François Lagier (3) et, en 1640, par un sieur Geoffroy Peyronin, « archer du sieur prévost (4) ».

Les Trois Sibylles. — Logis mentionné comme confin dans le terrier Fouyn (1624), réponse d'honorable Benoit Fasson, marchand (5).

NACONNE, commune de Cleppé

La Croix rouge. — Procès-verbal de capture d'un individu accusé de vol et assassinat sur la personne de Nicolas Vélias, tenancier (6).

N.-D. DE GRACES, commune de Chambles

La Croix blanche. — C'est, sans aucun doute, la prospérité toujours croissante de l'aristocratique collège créé par les Oratoriens, qui avait amené l'installation de cette hôtellerie, dans ce pauvre village éloigné de toute grande voie de communication. Elle avait dû se substituer à la vieille auberge du *Bon repos*, désaffectée vers 1639 et convertie en domaine.

1685, 5 mars. Sépulture de Damien Brun, hôtelier (7).

LA PACAUDIÈRE

Le Petit Louvre. — Magnifique logis Renaissance qui a été

(1) Terrier de la rente de l'Hôtel-Dieu, fo 118.

(2) Minutes Terrasse.

(3) Terrier Fouyn, fos 91, 92.

(4) Minutes Terrasse.

(5) *Loc. cit.*, fos 47, 48.

(6) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, p. 81.

(7) Reg. par. de Chambles, *Invent.*, E, p. 504.

décrit par notre éminent confrère M. l'abbé Reure, dans son compte-rendu de l'excursion du 3 juillet 1893 (1).

Notre-Dame ou *L'Ange*. — Même indication.

L'Image Notre-Dame. — Probablement le même que le précédent, cité par Golnitz dans son voyage en Forez et en Lyonnais au XVII^e siècle (2).

PANISSIÈRES

La Croix blanche. — 1760, 29 février. Baptême de Jeanne-Marie, fille de Pierre Malliavin, hôte (3).

RÉGNY

Le Lion d'or. — Procès-verbal de visite dressé à la requête du procureur fiscal, au sujet d'un cadavre trouvé dans cette auberge (4).

ROANNE

Un de nos laborieux confrères, M. l'abbé Prajoux, dans ses *Etudes sur Roanne à travers les âges*, parues en articles détachés dans le *Journal de Roanne*, a donné d'intéressants détails sur les vieux logis de cette ville.

Il m'a paru peu utile de répéter ce qui a été dit sur *le Bras d'or*, *la Garde de Dieu*, *L'Hôtel Saint-Germain*, *le Loup de midy*, *la Porte d'or*, *la Tête d'or*, *les Trois Moines* et *les Trois Mores*. Quelques-unes de ces hôtelleries n'ont, du reste, fait l'objet que d'une simple mention : je vais étudier ci-après, plusieurs logis non signalés et fournir sur d'autres quelques renseignements complémentaires.

(1) *Bulletin de la Diana*, t. VIII, p. 127.

(2) A. Vachez, *Les deux voyages d'Abraham Golnitz dans le Forez et le Lyonnais au XVII^e siècle*, p. 8.

(3) Reg. par. de Panissières, *Invent.*, E, p. 222.

(4) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, II, p. 4.

Le Bout du Monde. — 1655, 24 août. Mariage de Jean, fils de Barthélemy Berthier, hôte (1).

Le Chapeau rouge. — 1640, 21 octobre. Baptême de Benoît, fils de M. Nicolas Baillot, tenancier (2).

Le Coq Hardi. — Suivant une ancienne croyance populaire qui remontait aux Romains (Pline), le coq passait pour être tout particulièrement redouté du lion. L'enseigne du Coq Hardi, très répandue autrefois, représentait ce volatile fièrement campé sur la tête de son redoutable adversaire et chantant victoire. Maître Margotton, dit « Beaujolais », tenancier de l'auberge roannaise du Coq Hardi, que l'abbé Prajoux cite pour avoir eu de fréquents démêlés avec la justice et la maréchaussée, mourut en 1780 (3).

Le Dauphin. — Cette hôtellerie, comme son homonyme de Feurs, devait très probablement son enseigne au séjour que Louis XI encore Dauphin fit à Roanne pendant les guerres de la Praguerie.

Vers 1547, le fils du maître de ce logis faisait partie de la fameuse compagnie d'ordonnance du maréchal de Saint-André, dont il a été parlé plus haut. Vieilleville raconte ainsi la gaillarde façon qu'il employa pour se débarrasser de cette engeance :

« Suivant la publication générale des monstres de la gendarmerie, ayant fait assigner celle de M. le mareschal de Saint-André exprès à Clermont en Auvergne, pour éviter les emprunts d'armes et de chevaux si sa monstre eut esté faite à Lyon, il (Vieilleville) se trouva audit lieu, accompagné de soixante-dix ou quatre-vingts braves gentilshommes de Bretagne, d'Anjou et du Meyne, qui avoient passé leur jeunesse et fait leur apprentissage d'armes aux guerres de Piedmont, et tous de bonne part ; car il devoit remplir la compagnie,

(1) Registres paroissiaux de Roanne. — Tous les extraits comportant cette indication m'ont été fort obligeamment communiqués par M. le docteur O. de Viry, qui a dressé un inventaire très minutieux de ces archives.

(2) *Ibid.*

(3) Chaverondier, *Inv. des arch. de la Loire*, I, p. 130.

qui n'estoit que de cinquante hommes d'armes, jusques à cent ainsi qu'ont accoustumé d'avoir les mareschaulx de France. Il n'y fut pas sitost arrivé, qu'on lui présenta trente ou quarante attestations de médecins, pour exempter, à la façon accoustumée, ceux qui y estoient dénommez, qu'il réputa toutes pour faulses, nonobstant lesquelles aussi il les cassa et les fist rayer du roolle, semblablement tous les valets de chambre et officiers censiers, tant de son capitaine que des aultres seigneurs et dames qui en avoient faict par faveur enrooler. Au reste, il commanda à vingt-cinq ou trente qui estoient en bataille de picquer et manier leurs chevaulx devant le commissaire. Mais ne sachant par quel bout y commencer ils habillèrent bien fort à rire aux vieils guerriers, car leurs chevaulx les portoient par terre : qui fust cause qu'il les mist au rang des aultres, et les renvoya avec leur courte honte en leurs hostelleries servir leurs hostes, leur disant que les ordonnances n'estoient dédiées que pour les gentilshommes, et que s'ils vouloient suivre les armes, qu'ils allassent trouver les gens de pied. Entre ceulx-là, il y en avoit trois, dont l'un se nommoit Sainte-Agathe, fils de l'hoste du *Daulphin* de Rouanne, qui voulurent groumeler, disants avecques grands blasphèmes qu'on leur faisoit tort. Mais quatre ou cinq gentilshommes se jettèrent par commandement sur leur malle, qui leur donnèrent tant de coups de baston, que les aultres, qui n'estoient pas de meilleure maison qu'eulx, ny de plus grand service, rompirent leurs rangs et prindrent la guérite à toutes brides, craignants d'estre servis de mesmes » (1).

Autres tenanciers : 1580, Aymé Gontier. — 1582, Pierre Merlin. — 1645, Barthélemy Taillard. — 1662, Philibert Champagny (2).

L'Écu de France. — Tenu en 1603, par un sieur Pierre Gontier, beau-frère de Pierre de la Mure (branche des Chanlon), qui, par son testament du 9 janvier, lui fait un legs de

(1) Vieilleville, *Op. cit.*, p. 224. — Cf. Coste, *Essai historique sur Roanne*, p. 179.

(2) Registres paroissiaux.

500 livres (1). — Autre tenancier, 1580 (*circa*), Claude Gontier (2).

La Galère. — Sur le quai du même nom « Ce quai, dit Guillien, reçut le nom de quai de la Galère, à cause de l'auberge de la Galère qui s'y trouvait, ou peut-être à cause de la caserne de la maréchaussée où l'on emprisonnait les chaînes des galériens, à leur passage à Roanne (3) ».

Ces deux hypothèses, contradictoires en apparence, pourraient néanmoins parfaitement se confondre, si l'on se rend compte que, suivant l'usage général, c'était probablement dans une des remises de l'hôtellerie et non dans la caserne elle-même, que s'arrêtait la chaîne ; l'établissement aurait, ainsi, tiré de ce fait un nom qui serait ensuite passé au quai. Mais j'ai tout lieu de supposer que ces motifs, peu glorieux en somme, n'ont pu constituer, pour le vieux logis, un patronage suffisamment apprécié, et j'aime mieux croire que le vocable de l'enseigne doit son origine au départ d'une de ces galères, somptueusement équipées, qui, à plusieurs reprises, descendirent la Loire ayant à leur bord des souverains ou d'illustres personnages.

Il existe encore, d'une manière générale, au sujet de l'emploi du nom de *la Galère* comme enseigne, une très curieuse version rapportée par le vieil historien de la police, Delamarre (4), et qui en ferait remonter l'usage à une date fort ancienne. L'anecdote est au moins singulière et c'est à ce titre que je vais la reproduire. Elle se trouve, du reste, dans Athénée (5), qui dit l'avoir tiré lui-même d'un certain Timée de Taurominium et la voici en entier, d'après la traduction de l'abbé de Marolles. « Timée de Taurominium raconte qu'une certaine maison d'Agrigente fut appelée *La Galère* pour le sujet que je vais dire. Quelques jeunes débauchez se saoulaient tellement en ce lieu-là, qu'ils en perdirent l'esprit et le jugement ; ils s'allèrent imaginer qu'ils étoient en mer dans une

(1) Guillien, *Recherches historiques sur Roanne et le Roannais*, p. 355.

(2) Registres paroissiaux.

(3) Guillien, *Op. cit.*, p. 123.

(4) *Traité de la Police*, t. III, p. 721.

(5) Livre II, chap. 2.

galère qui se trouvoit horriblement agitée par la tempête, que cela les avoit si fort étonnez, que dans l'appréhension qu'ils eurent de périr, ils jettèrent hors de la maison, comme dans la mer, tous les meubles qui s'y trouvèrent, afin d'alléger d'autant ce prétendu vaisseau où ils croyoient être en danger de périr s'il n'étoit déchargé du fardeau des choses qu'il portoit. Plusieurs personnes s'étant assemblez pour voir une chose si extraordinaire et pour profiter des meubles qu'on avoit jettez, la folie des jeunes gens ne finit point pour cela. Les officiers de la Justice vinrent le lendemain dans cette maison, devant qui. les jeunes gens encore étourdis par les fumées du vin se prosternèrent et répondirent aux Magistrats qui les interrogeoient qu'ils avoient été travaillez de la tempête et que, pour décharger le vaisseau, ils en avoient jetté les hardes superfluës dans la mer. Les Juges étonnez d'une si grande stupidité, l'un de ces jeunes gens qui paroissoit être le plus âgé : Pour moy, dit-il, Messieurs les Tritons, m'étant trouvé saisi de la crainte, je me suis jetté le plutôt que j'ay pu dans le fond de cale, d'où je n'ay bougé pour m'y tenir caché.

« Les Juges pardonnèrent à des gens qu'un transport avoit mis si fort hors d'eux-mêmes, et, après les avoir repris de leur débauche et les avoir avertis de ne prendre plus désormais tant de vin, ils leur donnèrent congé. Eux, cependant, les ayant remerciez de leurs salutaires avis, leur protestèrent de s'en ressouvenir quand ils seroient assurez dans le port, et qu'ils en marqueroient leur reconnoissance en dressant des statues en leur honneur, comme aux autres dieux marins, puisqu'ils avoient eu la bonté de leur être favorables dans le péril. De là cette maison fut appelée *la Galère*, ce qui a été depuis imité par plusieurs autres cabarets ».

Le Griffon. — 1668, 5 février. baptême de Pierre, fils d'honnête Jean Goullibert, hôte. La veuve dudit tenancier se remaria, le 19 septembre 1684, avec un sieur Gédéon Puget, « bourgeois de la ville d'Aramont, au diocèse d'Uzès », et ils prirent ensemble le logis de *Saint-Nicolas* (1).

(1) Registres paroissiaux.

L'Image Notre-Dame. — 1659, 15 juin. « Baptême de Françoise, fille de Barthélemy Truchard, hoste du logis où pend pour enseigne *Notre-Dame*, sur le costeau de l'Isle (1) ».

L'Image Saint-Claude. — 1716, plainte de Benoît Rajot-Dralon, maître cordier et de Claudine Combarel, sa femme, contre Jean Purelle, valet chez le sieur Mingois, hôtelier de *l'Image Saint-Claude*, pour avoir battu leur enfant (2).

Le Lion d'or. — 11 juillet 1590. Claude Rondiot, tenancier, figure comme parrain dans un acte (3).

Le Loup. — Construit en 1590 sur l'emplacement d'une ancienne basse-cour du château. Tenanciers divers : 1645, Jean Lormas, qualifié dans un autre acte du 17 août 1653 « Maître de la poste de Rouanne » ; — 1701, Pierre Michel (4). « Cette hôtellerie, dit Alph. Coste, était le pied-à-terre ordinaire des seigneurs, lorsqu'ils venaient au chef-lieu de leur duché, n'ayant dans cette ville ni maison, ni résidence, mais seulement un auditoire pour le siège de la justice (5) ».

Le Mouton. — 1685, procès-verbal de l'état du logis du *Mouton*, situé sur la place ducale de Roanne, fait à la requête de Jean Courtin, écuyer, conseiller du roi, assesseur et premier élu en l'élection de Roanne, père et légitime administrateur des personne et biens de François Courtin, héritier, par bénéfice d'inventaire, de feu M^e Benoît Basset, à qui appartenait ledit logis (6).

La Pomme de Pin. — 1656, 19 septembre. « Baptême de Estienne Michel, fils de Louys Servant, hoste (7) ».

(1) Registres paroissiaux.

(2) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, p. 102.

(3) Registres paroissiaux.

(4) *Ibid.*

(5) Alph. Coste, *Essai sur la ville de Roanne*, p. 220.

(6) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, p. 93.

(7) Registres paroissiaux.

La Tête d'Or, au XVII^e siècle, où logea Golnitz lors d'un de ses voyages dans notre pays (1).

Saint-Nicolas. — « Auberge, note pour toute mention l'abbé Prajoux, fréquentée de préférence par la gent maritime ». On trouve, d'autre part, aux archives départementales une « information » au sujet d'un vol de 25 fourchettes en acier, commis en 1777, dans ledit logis, au préjudice du sieur Pichon, tenancier (2). Cet incident confirmait naturellement la première assertion et paraissait indiquer une clientèle peu brillante ou même équivoque. Toutefois, de nouveaux renseignements qui me sont communiqués par M. de Viry, tendraient au contraire à réhabiliter cette honorable et très importante hôtellerie, « située, me dit notre éminent confrère, dans le centre le plus commerçant du vieux Roanne et pourvue d'une chapelle qui n'en fut distraite qu'après la Révolution ».

SAINT-BONNET-LE-CHATEAU

Le Chapeau rouge. — 16 décembre 1686, dame Thamar Alvernias, femme du sieur Jacques Duguet, hôte dudit logis, figure comme marraine dans un acte (3).

L'Ecu de France. — Le 24 octobre 1685, à l'issue de vêpres, sieur Marc Foucard, bourgeois de la ville d'Alès, âgé de 35 ans, damoiselle Jacqueline de Dode, femme de sieur Etienne Lajard, marchand de Montpellier, âgée de 48 ans, et damoiselle Clermonde de Dode, veuve de sieur Audibert Dode, bourgeois de ladite ville d'Alès, âgée de 35 ans, sœur de ladite Jacqueline, ayant avec elle deux de ses enfants mâles, âgés l'un de six ans et l'autre de cinq, détenus dans le logis où pend pour enseigne *L'Ecu de France*, de l'autorité du sieur capitaine châtelain de Saint-Bonnet, déclarent faire abjuration de la religion prétendue réformée et sont solennellement absous du

(1) A. Vachez, *Les deux voyages d'Abraham Golnitz dans le Forez et le Lyonnais*, p. 8.

(2) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, p. 188.

(3) Reg. par. de Saint-Bonnet-le-Château, *Invent.*, E, 346.

crime d'hérésie, à la charge d'une pénitence dont il promettent de s'acquitter ; présents, Messire Pierre-le-Roux, etc.... (1) ». — 1688, 15 octobre, baptême de Madeleine, fille de Blaise Rudel.

Hôtel du Grand Faubourg. — Juin 1786. C'est dans cette hôtellerie que logea, pour son dernier relai, le célèbre cardinal de Rohan allant expier dans l'abbaye de la Chaise-Dieu, dont il était titulaire et qu'il ne connaissait seulement pas, la scandaleuse aventure du collier.

SAINT-ÉTIENNE

L'Aigle d'argent. Plainte d'Antoinette Dagie femme de Gilibert Gonnet, hôte dudit logis, contre Claude Peyron, forgeron et émouleur d'épées, pour excès, violences et injures (2).

Le Cheval blanc. — « Sur le pré de la Foire, maison Allard, près la vouste Sainte-Catherine ». Après la prise de Saint-Étienne par les armées protestantes (mars 1570), Coligny logea 18 jours au *Cheval blanc*, tenu alors par un nommé Fontvieille, « tant pour se refaire des pénibles traictes » et pour attendre du renfort, que pour y soigner un mal, d'une nature assez délicate, suivant le témoignage d'un de nos chroniqueurs (3).

L'Image Saint-Denis. — C'est dans cette hôtellerie que, la nuit du 4 octobre 1754, furent arrêtés cinq émissaires que Mandrin avait envoyés en éclaireurs avant de pénétrer dans Saint-Étienne. L'un d'eux, ayant fait mine de saisir ses pistolets, fut tué d'un coup de baïonnette, par un cavalier de la garnison (4).

(1) — *Ibid.* On voit avec quel ensemble et quelle rapidité s'exécutèrent les mesures prescrites par le fameux édit du 17 octobre 1685 (Révocation de l'édit de Nantes). Le texte avait été transmis, en toute hâte, aux gouverneurs et aux intendants de province, sans attendre l'enregistrement de l'édit, qui n'eut lieu que le 22 octobre.

(2) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, 44.

(3) Aug. Bernard, *Hist. du Forez*, t. II, p. 157.

(4) La Tour-Varan, *Chronique des châteaux*, t. I, p. 465.

Le Lion d'or. — Ce vieux logis renfermait le cachot qui servait de « violon » municipal ou de dépôt provisoire et que le peuple, dans son langage pittoresque, appelait en conséquence, du nom de l'enseigne, « lou chin jaunou ».

C'est sous ce titre que le poète gagat Chapelon manifeste la crainte d'y être interné (1) à la suite du succès tout profane de son Noël XV^e, dans lequel il avait représenté le prévôt de la maréchaussée, nommé Garon, venu à la tête de sa brigade pour offrir ses hommages à l'Enfant-Jésus et rudement éconduit (2).

On conçoit la fureur dudit Caron en entendant chanter à pleine voix, dans les rues, avec une liaison que pouvait facilement nier l'auteur, le distique suivant :

Sortez de cette maison
Car on n'y tient pas garnison.

Les quatre agents de Mèndrin, dont il a été question tout-à l'heure, avaient été enfermés dans la prison du *Lion d'or* avant d'être conduits à Lyon, où ils furent pendus.

SAINT-GALMIER

Le Chapeau rouge. — L'hôtelier, Lambert Succat, figure comme parrain, le 21 avril 1640, à un baptême (3).

L'église Saint-Vincent. — Voir ci-dessus p. 64.

SAINT-GERMAIN-LAVAL

Le Cheval blanc. — Rue du marché. 1705, sentence portant reconnaissance de promesse pour Laurent Rondy, vigneron, contre Jean Jacquette, hôtelier (2). — 1763, procès-verbal dressé contre le nommé Buthon, tenancier, pour avoir servi à boire

(1) *Œuvres complètes, Impromptu*, p. 186.

(2) *Ibid*, p. 61.

(3) Reg. par. de Saint-Galmier, *Invent.*, E, p. 427.

(4) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, p. 246.

pendant les vêpres de paroisse (1). — 1774, information au sujet du décès de Jacques Tissot, marchand de la paroisse de Sury-le-Comtal, trouvé mort dans ladite auberge (2).

La Croix blanche. — Au grand faubourg. 1752, procès-verbal de transport de Pierre-Marie Mathé de Beaurevoir, capitaine-châtelain, dans ledit logis, tenu par Jean-Baptiste Ville, afin d'assurer l'exécution des ordonnances, arrêts et règlements qui défendent aux cabaretiers et taverniers de donner à boire les jours de fête et dimanches, pendant le service divin (3).

L'Étoile. — Place du marché. Tenue en 1752 par un sieur Mathieu Cohas, suivant le même procès-verbal que ci-dessus.

SAINT-GERMAIN-LESPINASSE

La Fleur de Lys. — 1790. Adjudication à M^e Bilhaud, notaire royal et procureur, demeurant à Saint-Germain de la ferme d'une maison à usage d'auberge, où pend pour enseigne *la Fleur de lys* (4).

SAINT-MARTIN D'ESTREAU

L'Ecu de France. — 1740. Insinuation d'une donation de ladite auberge, consentie par Antoine Létier et Louise Roche, sa femme, en faveur de Claude Létier, leur fils cadet (5).

L'Image de Notre-Dame. — C'est dans ce logis que, du 10 au 15 novembre 1613, Guillaume de la Chaize d'Aix, prévôt de la maréchaussée de France au bailliage de Forez,

(1) *Ibid.*, I, p. 253. — M. l'abbé Prajoux a compris cette hôtellerie parmi les logis roannais, en indiquant, erreur singulière, le même fait et la même source. — Vifs remerciements à M. de Fréminville qui a bien voulu, avec son exquise et coutumière obligeance, revoir pour moi la pièce originale.

(2) *Ibid.*, I, p. 257.

(3) *Ibid.*, I, p. 251.

(4) *Ibid.*, I, p. 403.

(5) *Ibid.*, I, p. 30.

vint instruire une plainte de Diane de Châteaumorand, relative à une incursion à main armée, suivie de violences et de pillages, commise sur ses domaines par les sieurs de Saint-Géran et de Chitain, ses voisins (1).

SAINT-MARTIN-LÊSTRA

L'Image Saint-Georges. — Le 25 septembre 1657, dans cette auberge, furent assaillis, nuitamment, l'huissier et les six archers du bailliage de Beaujolais qui avaient accepté la périlleuse mission de venir signifier, au château du Palais, le décret de prise de corps, obtenu par M. de Chalmazel, contre les quatre valets de M. Gilbert de Rivoire, qui lui avaient tendu un guet-apens, dans le but de l'assassiner.

Cette affaire, qui eut son dénouement devant la cour des Grands Jours siégeant à Clermont, le 23 novembre 1665, a été racontée avec tous ses détails par M. Broutin (2).

SAINT-SYMPHORIEN DE LAY

Le Petit Louvre. — 1767. Réquisitoire à l'occasion d'un vol de 60 livres de coton, commis dans l'auberge de Pierre Timonnier, à l'enseigne du *Petit Louvre* (3).

Le Louvre. — 1725. Apposition de scellés sur les effets délaissés par feu Jacques Guitard, tenancier dudit logis (4). Cinquante ans plus tard (1777), un inventaire fait à la mort du fils de ce dernier, Léon Guitard, fournit d'utiles indications sur le mobilier qui garnissait ces vieilles hôtelleries. On y voit figurer « un grand chenet, autrement appelée barre ou grille, estimé 4 livres 10 sous ; deux parterets (couperets), deux fraisoirs (poêle à frire), un crochet à peser, 24 couverts d'argent et deux cuillères à ragoût, pesant, poids de marc, 15

(1) Cf. abbé Reure, *Histoire du château et des seigneurs de Lalière*, p. 78.

(2) *Histoire de Feurs*, p. 269.

(3) Chaverondier, *Invent. des arch. de la Loire*, I, p. 185

(4) *Ibid.*, I, p. 213.

marcs, estimés 750 livres à raison de 50 livres le marc, attendu que la plus grande partie paraît sortie des mains de l'ouvrier ; une chaudière, airain rouge, de la teneur de 10 seaux, estimée 24 livres ; deux fauteuils à la Reine (1), l'un étoffé en dorure et l'autre en damas violet, estimés avec leurs galons et clous dorés à 12 livres ; un habit et veste Callemouk, etc... (2) » — 1757. Mandat d'arrêt décerné contre Jean Goutte, valet d'écurie dans ladite auberge (3). — 1764. Rapport et estimation des dégradations du logis du *Louvre* (4).

La Tête noire. — 1710. Information contre Jacques Josserand, tenancier, pour propos injurieux (5).

Notice et documents sur les événements météorologiques en Forez aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, d'après les registres paroissiaux de l'arrondissement de Montbrison. — Communication de M. J. de Fréminville.

M. de Fréminville prend la parole en ces termes :

Tous ceux qui ont compulsé, en certaine quantité, les registres paroissiaux ou registres de baptêmes, mariages et sépultures, antérieurs à la loi du 20 septembre 1792 savent quelle moisson de renseigne-

(1) Les fauteuils dits « à la Reine » avaient paru à la Cour vers 1766. Cf. H. Havard, *Dictionnaire de l'ameublement*, II, p. 656.

(2) Chaverondier, *invent. des arch. de la Loire*, I, p. 220.

(3) *Ibid.*, I, p. 218.

(4) *Ibid.*, I, p. 218.

(5) *Ibid.*, I, p. 212.

Au moment où je venais de terminer ces lignes (22 mars 1898) des réparations exécutées à la façade de cette vieille hôtellerie, ont mis au jour trois écussons d'un travail assez délicat, et dont l'un serait aux armes royales.

ments de tous genres il est possible d'y faire. Leur but primitif, leur raison d'être fut d'enregistrer les noms de ceux qui naissent, vivent et meurent dans les traditions de la religion catholique. Mais le registre de catholicité n'est pas resté exclusivement le *liber animarum*; dès le XVI^e siècle, le pouvoir civil comprit le parti qu'on pouvait en tirer pour dénombrer les populations, reconnaître la filiation des familles et la situation particulière des individus; nombre d'édits et d'ordonnances prescrivirent depuis cette époque de préciser la personnalité humaine, non seulement au point de vue de la parenté, mais encore à celui de l'état occupé, qu'il s'agisse de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, du fonctionarisme ou de la tenure féodale petite, moyenne ou grande. C'est là qu'il faut aller chercher en premier lieu la preuve de l'existence d'une industrie dans un pays, l'histoire des familles et des terres et, en partie, celle des institutions, quant au personnel nécessaire à leur fonctionnement.

En dehors de ce devoir d'enregistrement obligatoire pour tous curés et vicaires administrant les sacrements, il leur a assez fréquemment paru utile, au moins intéressant, de confier à ce registre de conservation perpétuelle le souvenir d'événements saillants passés dans leurs paroisses, événements de tous genres: crises politiques, guerres, grandes épidémies, phénomènes célestes ou terrestres, bénédictions de cloches, missions, achats d'ornements et d'objets du culte, etc.: autant de sujets d'études d'ensemble ou de chapitres particuliers dans les monographies locales.

Après les enquêtes des magistrats de l'Élection et

la correspondance administrative, aux fins de modération de taille, entre l'Intendance et les communautés ravagées par quelque calamité, les registres paroissiaux sont les sources de premier ordre à consulter pour l'étude des événements météorologiques du XVI^e à la fin du XVIII^e siècle, plus fidèles, par leur témoignage contemporain, que les traditions plus ou moins anciennes, plus ou moins contrôlées, rapportées par les chroniqueurs et les annalistes.

Au cours du dépouillement, aujourd'hui terminé, de tous les registres paroissiaux de l'arrondissement de Montbrison, nous avons, mon prédécesseur et moi, trouvé de temps à autre, et presque toujours à la fin d'un cahier d'une année, des mentions relatives à des froids particulièrement rigoureux, à des grêles, des inondations : je les ai soigneusement relevées au nombre de 31 et classées par ordre chronologique, pour servir de petite contribution à l'histoire rétrospective de la météorologie provinciale. Ces extraits d'un style suffisamment clair et précis, quoique parfois peu académique, n'ont pas besoin d'être longuement présentés.

Les étudiant méthodiquement, au point de vue de chaque genre, nous constaterons que le *froid* est l'intempérie qui a sévi de beaucoup le plus en intensité et en fréquence. En 1598, la neige est tellement abondante, qu'elle atteint huit pieds de hauteur en Dauphiné et ensevelit les maisons des villages d'Auvergne; elle couvre les campagnes depuis le 2 novembre 1613 jusqu'au milieu de mai 1614 et, le 1^{er} août 1618, on la voit blanchir les montagnes du Forez; en 1746, des enfants du village de Marcoux revenant du catéchisme et pris par une tourmente de

neige sont bloqués pendant trois jours du mois de mars dans les maisons du hameau de Gouterel, jusqu'à ce que leurs parents aient pu frayer un chemin jusqu'à eux.

Beaucoup plus terribles sont les effets de la *gelée* détruisant les vignes à Feurs, les 11 et 12 juin 1615. Les registres d'Épercieu-Saint-Paul, Saint-Denis-sur-Coise, Saint-Rambert, Chazelles-sur-Lyon, donnent d'abondants détails sur l'hiver de 1708-1709 qui est resté dans les annales météorologiques comme un des plus rigoureux du XVIII^e siècle, un de ceux qui fit le plus souffrir de la faim, si l'on considère qu'il fut précédé d'une disette de grains ayant eu pour effet, dans la région de Saint-Symphorien-sur-Coise, de porter, à la Toussaint de 1708, au prix de 3 livres le bichet de seigle qui ne se payait que 23 et 24 sols au mois de juin précédent. Le froid commença le 5 janvier 1709 et pendant trois semaines se fit sentir avec une telle rigueur que presque toutes les récoltes pendantes par racines furent gelées ; à peine retrouve-t-on la semence des froments et seigles ; les pays moins maltraités vendirent ces blés jusqu'à 19 et 20 livres ; comme conséquence, la population lyonnaise fut rationnée par ordre et limitée à la consommation d'une livre, puis d'une demi-livre de pain par jour. Les légumes n'existant plus, l'archevêque modéra les prescriptions relatives au carême. Les vignes périrent presque en totalité, de telle sorte qu'on payait en 1711, au mois d'août, 50 livres pour une charge de vin. Il ne resta pas la dixième partie des arbres fruitiers. La seule atténuation à cette calamité générale fut que les blés semés au printemps donnèrent une récolte passable. Mais, tant de privations ame-

nèrent des fièvres qui durèrent jusqu'en 1710 : un curé se plaint de ne pas rester trois jours sans avoir de malades. La Loire est complètement prise à Feurs, du 4 janvier au 12 février 1766, année, dont l'hiver aussi dur que celui de 1709, n'a eu de pendant qu'en 1788-1789, alors que l'on passait la Loire à « pont de glace ». Autour de Noël 1788, l'eau des puits de Chevières est couverte d'une couche glacée qu'on est obligée de casser avec des perches.

Comme *sécheresse*, nous relevons qu'il n'a, pour ainsi dire, pas plu à Feurs du 4 mars au mois de novembre 1556, qu'en 1623 la Loire a tellement baissé qu'elle n'a que 23 pieds de large au mois d'août. A Marcoux, pendant les 6, 7, 8 et 9 juillet 1753, la chaleur torride force les moissonneurs à abandonner leurs travaux, grillant les potagers et les feuilles des arbres, faisant fondre les cierges allumés pour le service divin et étouffant les poissons de la Loire.

Les *inondations* sont assez nombreuses au XVIII^e siècle : au mois de juin 1709, la Loire et autres rivières débordent 6 ou 7 fois en moins de trois semaines ; on signale un débordement du Lignon en 1755-1756 ; le 15 novembre 1760, les eaux de la Loire viennent baigner les murailles des maisons de Rivas ; les 12 et 13 décembre 1763, en 14 heures, la Coise devenue torrent emporte sur son passage les arbres de ses rives et les planches des passerelles. 1773, 1789, 1790 voient encore des crues plus ou moins violentes de la Loire et du Lignon qui, à la Saint-Martin 1790, ravagèrent pendant 64 heures les villages d'Épercieu et de Cleppé.

Les mentions les plus brèves concernent les *orages*,

tempêtes ou *grêles* et sont signalées aux années 1643, 1750, 1753 et 1763.

Enfin, la seule localité connue où se soient fait sentir des *tremblements de terre*, en 1772 et 1790, est Chazelles-sur-Lavieu.

1556. — SÉCHERESSE. — En l'an 1556, fut sy grande sécheresse qu'il ne pleu pour bien tremper la terre depuis le quatriesme de mars jusques au moys de novembre. (Registres paroissiaux de Feurs. — *Invent. des Archives de la Loire*, tome I, série E., supplément, p. 182).

1598. — NEIGE. — Au commencement de l'année 1598 tumba sy grande habundance de neige que en la plaine du Daulphiné en y avoit bien huict piedz d'auteur et aux montaignes d'Auvergne sy grand hauteur que la plus part des maisons des villages estoient cachés soubz la nege et les habitans d'icelles bien estonnez. (Registres paroissiaux de Feurs. — *Ibid.*, p. 182).

1613. — HIVER RIGoureux. — En l'an 1613, l'ivert a esté sy grand qu'il commença à neger le secon jour de novembre et continua en froydeur pour l'espace de six mois et encores negea par les montaignes le xiii^e et xiv^e de may de l'an 1614. Il gasta les bledz des montaignes le douxiesme, trexiesme et quatorxiesme il gellat et par la grace de Dieu il ne fit aulcun mal ny aux bledz ny aux vignes ny aux arbres, l'on faisoit processions depuis la minuit jusques au point du jour. FRESNE. (Registres paroissiaux de Feurs. — *Ibid.*, p. 183).

1615. — GELÉE. — L'an 1615, le jeudi et vendredy, xi^e et xii^e du moys de juin, il gella les vignes, les fromens estant en fleur, il ne fit aulcun mal par la grâce de Dieu. (Registres paroissiaux de Feurs. — *Ibid.*, p. 183).

1618. — NEIGE. — Le premier jour du moys d'aoust 1618 il tumba de neige aux montaignes de Forestz que la terre en estoit couverte. (Registres paroissiaux de Feurs. — *Ibid.*, p. 183).

1619. — NEIGE. — Le jour Saint George, 23^e appryil (1619), le matin environ le huict heures de matin tumba grande

quantité de neiges avec pluies et demurare les montagnes toute bourde jusque au lendemain fort tard sans toute fois fere nul mal, Dieu grâce. BARCEL, *curé*. (Registres paroissiaux de Cuzieu. — *Ibid*, p. 411).

1623. — SÉCHERESSE. — En l'année 1623, la sécheresse a esté sy grande que la rivière de Loyre tary si fort qu'elle n'avoit que trente troys piedz de large. Je soubné l'ay mesuré avec M^{re} Arthaud Sardain le xx^{ie} d'aoust et metant une pierre sur mon pied je la jetoys six piedz de delà lad. rivière. FRESNE. (Registres paroissiaux de Feurs. — *Ibid*, p. 183).

1643. — TEMPÊTE. — *Nota*. Ledit jour (12 mai 1643), il fist une tempeste qui emporta tous les bleds de la montagne et ne passa point pardessoubz chez Tavel. (Registres paroissiaux de Saint-Laurent-Rochefort. — *Ibid*, p. 153).

1708-1709. — FROID. — L'an 1708 et 1709 le blé soigle a valu jusqu'à sept francs et le froment 9 livres, les blés ayant gelez. Je fay cette funeste remarque et cela est une marque et signe très évident que Dieu est justement irrité à cause de nos péchez et des guerres qui ont durez près de 20 ans. L'orge 5 l. 10 s., avoine 2 l. 10 s., les pezettes 6 l., poids (pois) Calabre 7 l. 7 s., bled noir, 9. l. et 10 l., et l'année 1709, au mois de juin, la rivière de Loire et autres ont débordé six ou sept fois en moins de trois semaines. J'ay escrit cecy pour faire voir à la postérité que Dieu nous avertit par des signes avant nous punir et envoie des prédicateurs muetz et sans bouche et sans langue come l'arche de Noë qui nous disent parlant de faire pénitence et malheur à ceux qui n'escoutent pas ces sortes de prédicateurs. Fait le 23^e juin 1709. GONIN, *curé d'Espercieux*. (Registres paroissiaux d'Espercieu-Saint-Paul. — *Ibid*, p. 169).

1709. — FROID. — Au mois de juin de l'année mil sept cens huit, le bled seigle ne valoit que 23 et 24 s. le bichet de Saint-Symphorien-le-Chateau. Il commença à augmenter et à la Toussaint suivante il valoit déjà plus de 3 livres susdite mesure, mais ce qui acheva de le mettre hors de prix, fut une gelée inouïe, qui commença le jour des Rois, 5^e janvier de l'année suivante mil sept cent neuf, par une bise extraordinaire, laquelle gelée dura près de trois semaines,

qui tua : 1^o tous les jardinages, ce qui obligea messieurs les évêques de donner la permission, en attendant qu'ils l'eussent obtenue du pape, de manger de la viande, quoyqu'on fut obligé de jeuner 4 jours de chaque semaine, à la réserve de la semaine sainte, scavoir : les dimanches, lundi, mardy et jeudy ; 2^o une grande partie des arbres, surtout des fruitiers entre autres des noyers et chastaniers, dont il ne resta pas la dixième partie, et ce qui resta ne fut que quelques jeunes et encores de ceux-cy toutes les branches estant mortes, ce qui a fait valoir l'huile dix sols la livre, le moindre prix ; 3^o tous les bleds hyvernaux, particulièrement le froment qui fut gelé en terre tellement qu'il ne se vendit pas la semence, non plus que du seigle, ce qui fit qu'après le mois de mars qu'on fut bien persuadé que tout estoit gelé en terre, le prix du blé augmenta tellement que bled seigle se vendit jusques à treize livres, et le froment fut vendu à Lyon, au mois de may, jusqu'à 19 et 20 livres. On obligea toute la populace de Lyon à ne manger qu'une livre de pain par jour, et sur la fin seulement demy livre ; et sans l'Auvergne qui nourrit presque toute cette province et surtout Lyon, il falloit mourir de faim, et nonobstant ce, il ne laissa pas de mourir de faim quantité de pauvres et de riches aussi par des fiebvres malignes qui régnèrent si longtemps que depuis la Toussaint de 1709 jusques à la Saint-Jean-Baptiste de 1710, je ne crois pas que je fusse trois jours sans avoir, dans cette paroisse, des malades en danger de mort ; juges, *amice lector*, si les curez estoient sans peine et sans danger, aussi la plupart furent malades à l'extrémité et plusieurs moururent ; 4^o toutes les vignes furent de mesme gelées, de sorte qu'il ne se reculit point de vin dans tout le lyonnais ; mon vigneron nommé Jaboulay, de la paroisse de Saint-Didier-sous-Riverie, qui deux ans auparavant en avoit reculé vingt-huit pièces de 5 asnées, n'en reculit qu'une demi-asnée, le vin donc fut si cher qu'au mois d'aoust suivant l'on l'acheta dans ce pays de cinquante francs la charge, et cette année 1710, je l'ai encore acheté au mois de décembre de dix-huit francs l'asnée, et j'ai vendu mon bled seigle 2 l. 5 s. au mois de décembre. (Registres paroissiaux de Saint-Denis-sur-Coise. — *Ibid.*, p. 423).

1709. — FROID. — L'an 1709, dimanche 6 janvier à une heure après midi, il s'éleva un vent du nord qui dura 17 jours si violent pendant tout ce temps qu'il gela tout les blés dans la terre. On ne cueillit pas la centième partie de ce que on devoit cueillir, principalement du froment. Ceux qui se trouvèrent avoir des grains qui se sèment au mois de mars et avril, ils vinrent avec abondance, ils rapportèrent jusque au trantième grain et le moins vingt. Les plus mauvaises terres furent les meilleures si bien qu'on regardoit cette récolte comme un miracle de la bonté de Dieu. Il n'y eut presque point de vin. L'année valut 26 livres et le boisseau de froment 10 livres. Plus des trois quarts des arbres fruitiers moururent. Les perdrix rouges moururent avec une grande quantité d'autres oiseaux. (Extrait du registre paroissial de St-Rambert allant de 1707 à 1729, fo. 118).

1709. — FROID. — L'hiver de l'année mil sept cent neuf fut si violent que la récolte pendante par racine gela, on craignoit une famine générale, mais les blés tremois et orge qu'on sema au printemps donnèrent si abondamment que le blé à la récolte fut encore à un prix très ordinaire, et cette gelée générale engraisa tellement les terres que la récolte de l'année suivante fut telle qu'on en avoit jamais vu une pareille. *Sic lucro cedunt Domino volente damna...* (Registres paroissiaux de Chazelles-sur-Lyon. — *Ibid.*, p. 396).

1710. — FROID. — Le 9^e juillet 1710, a fini le registre avec le tems de la misère qui dure depuis le mois de septembre 1708 que le blé a commencé à encherrir, valant ledit mois de septembre trente à trente cinq sols et depuis ce tems là il a valu, en 1709, six, 7, 8 livres, le seigle, neuf, 10, 12 livres, le froment, l'orge, au mois de mars, avril et may de ladite année valoit six à sept livres et l'avoine, quarante sols, pour semer accuse que le gros hyver avoit tué tous les seigles et les fromens, le vin n'a valu que sept à huit livres pendant ladite année, mais à présent que le seigle ne vaut que cinquante sols, l'orge trente cinq, l'avoine douze et le froment trois livres dix, le vin vaut trente cinq livres l'année, cinquante livres, la charge, ce qui étonnera la postérité. Les fièvres malignes et pourprées sont en reigne, mais ne sont pas

mortelles. Les pauvres nous accablent, cependant ils ne meurent pas de misère par la grâce de Dieu. Les tailles sont exorbitantes. La paroisse en paye douze mil livres et différens roubles et l'argent est d'une rareté sans égale. (Registres paroissiaux de Chevières. — *Ibid.*, p. 406).

1715. — GRANDE MORTALITÉ SUR LES BÊTES. — *Nota*, que cette année, mil sept cens quinze, dans ce diocèse et en bien d'autres provinces de ce royaume, il est arrivé une mortalité extraordinaire aux bœufs et vaches, qui mourroient dans deux ou trois jours; plusieurs perdoient tous leurs bestiaux... (Registres paroissiaux de Saint-Bonnet-les-Oules. — *Ibid.*, p. 424).

1739. — A la plus grande gloire de Dieu et à l'honneur des saints martyrs Abdon et Sennen, les habitants de la paroisse d'Epercieu, assemblés en l'église dud. lieu, pour eux, leurs femmes, enfans, et descendans, promettent de faire célébrer annuellement à perpétuité, dans lad. église, au jour de dimanche plus prochain avant ou après la fête lorsqu'elle se trouvera le dimanche, une messe à haute ou basse voix selon l'opportunité du temps, à l'honneur des saints Abdon et Sennen, pour les prier d'interceder auprès de Dieu afin qu'il préserve cette paroisse de la grêle, gelées, tempêtes, sécheresses, inondations et autres fléaux de sa justice; à laquelle messe et à la procession qui se fera auparavant à la Croix des Rameaux ou autre plus commode, et à l'honneur des mêmes saints, ils assisteront ou quelqu'un de chaque famille assiduement et dévotement, se présentant à l'offrande qui se fera pendant icelle, en signe de leur promesse et de dévotion envers lesd. saints. La rétribution de lad. messe payée par lesd. habitants à la forme des ordonnances de ce diocèse ou, de leur consentement, des deniers de la fabrique, aux besoins de laquelle ils promettent aussi de contribuer pendant le cours de chaque année, selon leur pieux usage, par leurs présens, dons et offrandes de denrées, bestiaux et argent, pour être employées aux réparations du lieu saint, décoration des autels et honneur du service divin, le tout à la plus grande gloire de Dieu. Fait à Epercieu le 26 juillet 1739. MERLON, curé. (Registres paroissiaux d'Epercieu-Saint-Paul. — *Ibid.*, p. 170).

1746. — NEIGE. — *Nota* que cette année 1746 et le 21^e jour du mois de mars, fête de saint Benoist, il est tombé trois pieds de neige dans ce pays, bien mesurée, tant sur les toits des bâtimens que dans les rues. Il faut sçavoir que le matin estant allé à l'église pour dire la messe et faire le catéchisme, la neige commençoit à tomber fort tranquillement en pâté large comme des écus. Cela continua ainsi pendant la messe et le catéchisme qui durèrent une heure et dimy. Quant on fut sorti de l'église, il y avoit déjà un grand pied de neige, je fis entrer les enfans dans la maison dans l'espérance que cela finiroit, mais dans un quart d'heure de tems il y en eut un pied et dimy. Cette continuation fit prendre son parti à la fille aînée de Chazelle de Cullieu à commencer à frayer le chemin ; tous les autres la suivirent, mais étant arrivés à Gouterel, ils n'eurent pas le courage d'avancer plus loing ; ils se dispersèrent comme ils peurent dans chaque maison de Gouterel où ils restèrent jusqu'au jeudy, veille de Notre-Dame, parce que les habitants de la montagne, soit pour avoir des nouvelles de leurs enfans, soit pour venir à la messe le lendemain, s'étant assemblés, tracèrent un chemin. Pendant les premiers jours, comme personne ne pouvoit aller ny venir, il y avoit une petite famine dans le bourg, parceque tous étant sans pain et sans farine, et nous même aurions été sans pain si quelque voisin n'avoit voulu partager le peu qu'ils avoient, et je puis dire que Annet Dupuy notre voisin aussi bien que sa famille n'eurent que très peu de pain pendant deux jours, n'ayant jamais peu, quoyque jeune, aller jusqu'au Rocheat chez Masson pour emprunter une tourte de pain, ayant été obligé par deux fois de s'en retourner du milieu du chemin. J'ay marqué cela parceque plusieurs vieux qui se souvenoient de soixante-dix ans m'ont assurés qu'ils n'avoient jamais tant vu de neige dans le pays et surtout dans la pleine du Forest et d'Auvergne, puisque les muletiers furent arrêté sept à huit jour sans pouvoir remuer de place. Cette grande quantité de neige n'a cependant pas nuit à rien si ce n'est que la pesanteur de tant de neige a fait ébouler quelque mauvais bâtiment en certain endroit. LAURENT, vic-
caire. (Registres paroissiaux de Marcoux. — *Ibid.* p. 118).

1749. — NEIGE. — L'année 1749 et le 8^e jour de ladite

année il est tombée de neige jusqu'à Obignieux, paroisse de Saint-Bonnet, ce qui a beaucoup endommagé les bleds de toutes les montagnes, et peu grené ailleurs et le bled a valut jusqu'à 56 sols à la grenette de Montbrison. LAURENT, *vicaire*. (Registres paroissiaux de Marcoux. — *Ibid.*, p. 118).

1750. — GRÊLE. — 23 juillet 1750. Ce jour tomba une grêle dans ces cantons d'une grosseur extraordinaire qui à la vérité ne dura pas longtemps mais ne laissa pas que de rompre les vitres et secouer le froment et l'avoine qui n'étoient pas levez. (Registres paroissiaux de Saint-Médard. — *Ibid.*, p. 446).

1753. — CHALEUR. — Cette année 1753 et au mois de juillet les observateurs ont prétendu que le soleil étoit si chaud qu'il ne s'en falloit guère qu'il ne fut au point du brûlant. En effet, de mémoire d'homme, on avoit jamais vu un tems si chaud ; il commença le vendredy 6 juillet et augmentant continua le samedy, et le dimanche la chaleur fut la plus violente. Le samedy, jour de moisson dans ce pays, les deux tiers des moissonneurs ne peurent point soutenir la chaleur et quittèrent de moissonner et le samedy au soir et le dimanche un grand nombre de personnes furent malades pour avoir trop beu pendant la journée. A vêpres et à la messe, les cierges ne pouvoient se soutenir à cause de la grande chaleur et s'écrasoiént et tomboient. Les herbes potagères, comme blette, salade, et le reste furent en partie grillées du côté du soleil. Quantité de feuilles de nos noyers furent aussi grillées du côté du soleil, les unes toutes entières et les autres à moitié. L'eau de la Loire fut si chaude que quantité de poisson, comme saumon et autres poisson, vinrent crever au bord sur le sable. Des chevaux de carosse tombèrent roides sur le pavé de Paris. Le lundy après midy s'ensuivit des éclairs et tonnerres effroyables, il commença à tomber quelque peu de grosse grêle à Essertine et de là dans la pleine, mais le vent des nuages passa les montagnes du Lionnois et ravageant ruina grand nombre de paroisses dans le Lionnais. On trouva des grêles qui pesoient jusqu'à 6 livres. Quand nous ouvriions la porte de notre sale, il sembloit qu'on respiroit une fournaise de feu, nos chandelles ne pouvoient point tenir droite dans le chandelier ; on voyoit venir des habitans pour assister aux offices en chemise, ayant leurs habits sur

l'épaule. Des femmes dans l'église sortoient leurs mouchoirs de coup (*sic*), ce qui faisoit rire les gens. Pour moi, je ne peut point soutenir dans ma chambre la nuit du dimanche au lundy, et je couché dans la sale sur quatre cheize. En un mot, deux degrés de chaleur de plus, on prétend que le soleil auroit été au brûlant. LAURENT, *vicaire*. (Registres paroissiaux de Marcoux. — *Ibid.*, p. 118).

1755-1756. — INONDATIONS. — L'an 1755, et le mercredi, 2^e décembre, je soussigné curé ay baptisé, dans la paroisse de Sainte-Foy (à cause de l'impossibilité de passer la rivière du Lignon, débordée depuis plusieurs jours), Louise Richard, fille de Mathieu Richard, meunier aux Morands, paroisse de Poncins, et de Marie Serisier... BURELLIER, *curé de Sainte-Foy*.

L'an 1756 et le 10 janvier, je soussigné, curé, ay inhumé dans le cimetière de Sainte-Foy, le corps d'une fille d'Antoine May, laboureur et habitant de Goinset, paroisse de Poncin, et de Magdelaine Châtelard, ses père et mère, née et décédée le jour d'hier,.. laquelle a été enterrée dans cette paroisse à cause de l'impossibilité de passer la rivière de Lygnon, débordée depuis plusieurs jours... BURELLIER, *curé de Sainte-Foy*. (Registres paroissiaux de Sainte-Foy-St-Sulpice. — *Ibid.*, p. 144).

1758. — GELÉE. — La gelée funeste du mois de may a fait augmenter le blé et le vin, et la pluye continuelle pendant le mois de juillet a donné bien de la peine pour lever la récoltes des grains et des battures. Elle a fait encore plus de mal sur le raisin que la gelée en ce qu'elle les a fait couler, de façon qu'on peut dire qu'on n'a point fait de récolte dans le Lyonnais ny ailleurs que la charge de vin a valu jusqu'à 40 l., le seigle 45 s., le froment 55 s. à 3 l., pour l'avoine 12 s. On espère qu'il viendra de Provence ou du Languedoc du vin où il se trouve abondant. (Registres paroissiaux de Saint-Médard. — *Ibid.*, p. 447).

1760. — INONDATION. — *Nota* que le 15 novembre de 1760, il est arrivé une inondation et débordement de la rivière de Loyre, que l'eau est venue jusqu'aux murailles. (Registres paroissiaux de Rivas. — *Ibid.*, p. 420).

1763. — ORAGE. — Dimanche 30 janvier. Ce jour-là il fit

un tonnerre extraordinaire en cette saison entre midy et une heure accompagné de grezil et pluie. (Registres paroissiaux de Saint-Médard. — *Ibid.*, p. 448).

1763. -- INONDATION. — Du 12 décembre, lundi, 1769 au mardi 13^e dudit mois, par les pluies violentes qu'il fit dans le païs qui ne pouvoient pas pénétrer la terre aride par la sécheresse ou la gelée causèrent un torrent si violent sur le ruisseau de Coize qui emporta tous les arbres et autres choses qui en étoient au bord ainsy que toutes les planches pour le passer quoique fort élevées depuis le moulin de la Thivelière, celui de Souvigny, le moulin Fauillet de cette paroisse, celui de la Théry jusqu'à celui de Fontfort au point que l'eau entré dans la maison et les étables de celui de la Théry et que pour la conservation tant des personnes que des bestiaux on y fut contraint de les traduire à la Patillonier au dessus de la montagne. Il est incroyable du ravage que ce torrent a fait dans moins de 14 à 15 heures sur le petit ruisseau et dans celui de Gier en Lyonnois. (Registres paroissiaux de Saint-Médard. — *Ibid.*, p. 448).

1766. — FROID. — L'année 1766 a commencée par un grand froid : Le 4^e janvier de la susdite année, sur les 4 heures du soir, on a commencé à passer la Loire à pont de glace. Il faut noter qu'il avoit fait un grand froid depuis le 15 décembre 1765, et la Loire auroit été prise plutôt si le temps n'avoit pas été calme, on a continué à la passer jusqu'au 13 février exclusivement. Dans le commencement de froid il est tombé environ 4 pouces de neige, puis le 3 et le 4 du mois de février il en est tombé environ 2 pieds ; pendant ce temps de rigueur plusieurs arbres ont fendu, tous les moulins de Feurs et aux environs ont été arrêtés pendant deux mois, pendant lequel temps les peuples ont eu recours au 4 moulins à poivre de Feurs, on mouloit environ 8 mesures par jour pour chaque moulin, c'est à dire trente deux par jour, toujours les nuits comprises. Il faut noter qu'on mouloit jour et nuit. La farine seigle se vendoit 3 livres et encore on en trouvoit pas. Le bled se vendoit 45 sols. Le dégel enfin est venu le 11 et 12 février par un grand vent qui n'a cependant pas trop précipité les nèges, de sorte qu'il n'est pas arrivé un aussi grand dommage qu'on croyoit, la

glace s'est en allée peu à peu, elle avoit environ 2 pieds et demi d'épaisseur et même trois. VENDÉMONT, *vicaire*. (Registres paroissiaux de Feurs. — *Ibid.* p. 208, 209).

1766. — FROID. — L'hiver de 1766, aussi rigoureux que celui de 1709, l'a surpassé, du moins par la longue durée, après quelques gelées et quelques neiges ordinaires, le froid commença à se faire sentir si vivement dès le 23 décembre 1765, qu'on a passé presque partout à pont de glace sur la Loire, depuis le 6 janvier jusqu'au 22 février suivant, que les glaces épaisses de 18 à 20 pouces partirent avec tant de fracas que l'avaloir près de Saint-Rambert fut entraîné ; nombre de barques et bateaux furent mis en pièces et plusieurs personnes périrent, le pauvre peuple a été très embarrassé pour pouvoir faire moudre le peu de grains qu'il avoit, les moulins étant gelés presque partout. Dans la rigueur du froid, le pain s'est vendu jusqu'à 4 s. la livre, les vignes et les blés ont généralement souffert de la rigueur de cet hyver. Il n'y a eu dans la vigne du château qu'une dizaine d'années de vin et dans les autres à proportion. Dans le tems de la semaille en 1765, il y eut des pluyes si abondantes et si continuelles qu'on ne peut guère ensemençer que la moitié des terres, le printems suivant, on ensemença tout ce qu'on put d'avoine, d'orge et de blé tremois ; mais la grêle qui a tombé deux différentes fois à Cuzieu, comme dans plusieurs autres paroisses, et surtout le long de la Loire jusqu'à Montrond, a par surcroît de malheurs, enlevée du moins la moitié de la modique récolte qui flattoit encore l'espérance du pauvre peuple ; la rigueur de l'hyver, la rareté, la cherté et la mauvaise qualité des alimens du Carême ont engagé Mgr l'archevêque à permettre de faire gras pendant le Carême de ladite année 1766, les dimanches, lundis, mardis et jeudis jusqu'au dimanche de la Passion exclusivement, le poisson étant crevé, gelé dans presque tous les étangs, de même que l'hortolage dans les jardins. (Registres paroissiaux de Cuzieu. — *Ibid.*, p. 413, 414).

1772. — TREMBLEMENT DE TERRE. — Le 24^e juin, jour de Saint-Jean-Baptiste de cette année 1772, nous avons senti ici un tremblement de terre à neuf heures du matin ; il a duré tout au plus une demi-minute, il s'est fait sentir dans

presque toute la longueur des montagnes qui séparent le Forez d'avec l'Auvergne ; mais la plus forte secousse a été au Puy où l'on dit qu'il a renversé des chandeliers sur les autels ; et chez moi, ici, dans la vieille cure où j'habitois encore, il a fait tiqueter des bouteilles qui étoient sur une table proche les unes des autres. Une personne qui étoit assise sur l'entablement de la croix de la place et appuyée, le dos contre la croix, a senti trembler et l'entablement et la croix. (Registres paroissiaux de Chazelles-sur-Lavieu).

1775. — INONDATION. — Le 25 aoust de la présente année (1775), le ruisseau d'Argent, sur les deux heures après midi a eu douze pieds d'eau, a renversé la maison de madame Faure, dit Mivière, la maison de Joseph Dufourt, partie de celle de Jean Serre et partie de celle de Jean Grolier, en a entréné tous les meubles, a renversé tous les murs de clôture du jardin et cour de Mme Faure, ceux du jardin de Joseph Dufourt et ceux du jardin de M. le curé. Heureusement il n'est péri personne. (Registres paroissiaux de Bussy-Albieu. — *Ibid.*, p. 102).

1788. — FROID — Fin de ce registre (1788), il n'y a rien eu dans cette année de remarquable si ce n'est un froid excessif, il est peu d'endroit dans cette paroisse où la gelée n'ait pénétré ; aux approches des fêtes de Noël, les puits ont glacé au point qu'on étoit obligé de casser la glace avec des perches. *GUILLLOT, curé.*

Le seigle, dans le mois de novembre, se vendoit quarante sols et aux fêtes de Noël, il se vendit 50 sols et dans le mois de mars, 3 l. et dix sols, et 4 l. et le froment, dans ce même temps, 5 l. (Registres paroissiaux de Chevières. — *Ibid.*, p. 410).

1789-1790. — FROID ET INONDATION. — *Nota.* Il faut observer qu'en 1789, le froid a été plus rigoureux qu'en 1709 que les blés gelèrent. Le froid a commencé le 18 novembre 1788 et a toujours continué de plus en plus jusques au 14 janvier suivant. La nuit la plus froide est celle du 9 au 10 janvier, on a passé la Loire sur la glace depuis le 30 décembre jusques au 14 janvier que le froid diminua. Les glaces partirent de la Loire la nuit du 14 au 15 et firent un dégât

affreux. Elles avoient 16 à 17 pouces d'épaisseur ; il s'en arrêta au moulin Sugny environ 12 pieds d'hauteur, sur la largeur des pâquiers, il s'en fit autant près du domaine de Lisle, de sorte que le chemin du port Colomb à Feurs fut clos par la glace pendant plus de 8 jours. Ce départ de glace emporta les ponts et planches qui étoient sur les rivières, surtout celles sur Lignon, depuis Boën jusques à la Celle. Il y a eu aussi dans le courant de cette année 9 débordements de la Loire et Lignon depuis le mois de juin ; le plus considérable a été le 14 octobre. Ces deux rivières n'avoient pas autant débordées ny fait de ravages depuis le débordement de Toussaints en 1773. La chaussée de M. de Thélis tendante de Naconne au port de Lignon a été emportée par le milieu ; les eaux de la Loire sont venu jusques au seuil de la porte de la maison du moulin de Clépé ; cela n'étoit pas arrivé depuis plus de 25 ans. — *Nota* que les onze et 12 novembre de cette année (1790) les rivières de Loire et Lignon ont été furieuses, et qu'il n'y a pas mémoire de semblable, elles se sont répandues jusques vers l'ancienne cure de la paroisse d'Épercieu, elles y ont renversées 15 maisons ; dans une il y a eu 10 personnes de noyées ; icy les eaux ont été jusques vers la fontaine Garotay près de la maison du sieur Ferjard ; elles ont renversé à l'Isle toutes les écuries et la vieille maison ; tous les bestiaux au nombre de 33 hœufs ou vaches et un cheval ont été écrasés, le colombier renversé ; la maison a été étayée ; de tous les coins les eaux y ont été à plus de 8 pieds d'hauteur ; on y a sauvé par le moyen d'un bateau 22 personnes que l'on sortit par la fenêtre du grenier de Etienne Venet, granger audit domaine. Un peu plus bas, la maison, granges et écuries de Jean Goyet, habitant, furent renversées, tout son bétail tués, écrasés sous les décombres ainsi que tous les meubles et denrées, toute sa récolte non bastue, emportée, et celle qu'ils avoient mis en terre, son voisin et lui, entraînée par les eaux sur lad. paroisse de Clépé, le moulin du Montal tout renversé, les meubles du meunier écrasés, une partie du domaine du Montal voisin aud. moulin aussi écroulée, celui de la Chana, de La Sigaude, le moulin de Sugny et la maison du port Colon, tous ces objets renversés de fond en comble, leurs meubles écrasés sans exception, mais ny gens ny bétail de périr heureu-

sement ; c'étoit une espèce de déluge ; les meilleures terres voisines à ces deux rivières ont été emportées ainsi que la semaille couverte de deux à trois pieds de gros graviers. La perte pour cette paroisse a été évaluée à 100.000 livres, ce qui a réduit les pauvres citoyens à la misère. L'inondation a commencée le jour de Saint-Martin 11 novembre à 8 heures du soir, la veille, et a duré 64 heures, sans qu'on aye pu passer la Loire ; il y a eu encore en novembre et décembre 6 autres débordements, mais à moitié moins du premier. Attesté par moy curé, maire, ce 31 décembre 1790. ESCALLIER, *curé, maire de Cleppé*. MATHEVON, *archiprêtre de Feurs*. (Registres paroissiaux de Cleppé. — *Ibid.*, p. 110, 111).

1790. — TREMBLEMENT DE TERRE. — Le dimanche six juin de cette année 1790, un léger tremblement de terre s'est fait entendre et sentir dans cestte paroisse entre cinq et six heures du soir et principalement dans le bourg et dans tout le terrain qui va du bourg au château de la Pierre. C'est le seul dont on se soit aperçu ici depuis celui qui arriva à neuf heures du matin le jour de la feste de saint Jean-Baptiste, 24 juin 1772, dont la commotion la plus violente se fit sentir dans la ville du Puy comme il est noté dans le registre de cette année. (Registres paroissiaux de Chazelles-sur-Lavieu. — *Ibid.*, p. 477).

*Lettres de Charles VII permettant de fortifier
Apinac. — Communication de M. Noël Thiollier.*

Il est donné lecture de la note suivante.

Le registre du trésor des chartes, J J 181, contient un document intéressant notre région et qui semble jusqu'à ce jour être resté inconnu (1).

(1) Archives nationales, J J, 181 folio 101 recto, pièce 161
Nous comptons donner prochainement un itinéraire aussi exact que possible de Charles VII dans la région, et quelques détails que nous croyons inédits sur son séjour en Forez.

Il s'agit de lettres données par Charles VII à Mehun-sur-Yèvre (1), dans le courant du mois de juillet 1452, au moment où il préparait l'expédition contre le duc de Savoie pendant laquelle il devait séjourner assez longtemps en Forez. Ces lettres accordées à la demande de Louis Mareschal l'autorisaient à fortifier la place d'Apinac. Nous croyons intéressant de les reproduire in-extenso.

Charles etc. Savoir faisons à tous présents et à venir, nous avoir receu humble supplication de notre amé et féal chevalier et | chambellan Loys Mareschal seigneur d'Appinat en notre pays de Velay (2), contenant que puis aucuns ans en ça, et durant | le temps que les gens de guerre vivoient sans ordre sur les champs, en cestui nostre royaume, ledit suppliant pour la | conservation de lui et de ses hommes, et des retrayans en sa place d'Appinat, fist commencer de faire et construire | une basse court forte devant ladite place d'Appinat; et jasoit ce que ladicte forteresse et basse court luy feust et | soit encores profitable et au bien desdits retrayans et de la chose publique d'environ, toutevoies il ne l'ose faire | achever pour ce qu'il n'a sur ce aucun congié de nous, et pour doute que ou temps à venir aucune chose n'e luy | en soit imputée ou demandée, comme il dit, requérant humblement que, considéré le temps que il fist commancer ladite | basse court et qu'elle est profitable comme dit est, il nous plaise sur ce luy impartir notre grâce.

Pour ce est-il, que | nous, les choses dessus dites considérées, et les bons et agréables (*sic*) que nous a fait ledit suppliant ou temps passé, au fait de nos | guerres et autrement, pour les causes dessusdites et autres à ce nous mouvans, avons eu et avons agréable ce que par ledit | suppliant a esté fait et encommencié de fortifier en ladite plate court d'Appinat de

(1) Cher, arrondissement de Bourges.

(2) Apinac était compris dans le diocèse du Puy, c'est ce qui explique les termes de la lettre.

tous fossés, portaulx, tournelles, | pont leveiz et autres choses nécessaires pour la fortification, tuition et défense de ladite place, pourveu que, nonobstant | ladite fortification, lesd. habitans dudit lieu d'Appinat et les retraians en celui-ci en seront tenu faire guet et garde, là où ils l'ont accoustumé faire d'ancienneté.

Si donnons en mandement par ces présentes aux bailli et juge de Velay, | et à tous nos autres justiciers, ou à leurs lieutenants présens et à venir, et à chacun d'eulx si comme à lui appartendra, que ledit | suppliant et ses successeurs seigneurs dudit lieu, de notre présente grâce, octroy, congé et licence, ils facent, seuffrent et laissent | joir et user plainement et paisiblement sans leur faire ou donner, ne souffrir estre fait mis ou donné aucun | destourbz ou empeschement au contraire; ainçois se fait mis ou donné leur avoit esté ou estoit, si l'ostent et | mettent ou facent estre et mettre incontinent et sans délai au premier estat et deu. Et afin, etc., sauf, etc. Donné à Mehun-sur-Yèvre au mois de juillet l'an de grace mil CCCC cinquante deux, et de nostre règne le XXX^{me}. Ainsi signé par le roy L'Admiral, le sire de Monsoreau et autres presens. De la Loere *visa*.

Maisons du XVI^e siècle à Saint-Etienne. — Communication de M. C.-P. Testenoire-Lafayette.

M. C.-P. Testenoire-Lafayette, qui n'a pu assister à la séance, a envoyé une note, accompagnée d'une photographie, sur certaines maisons de Saint-Étienne construites vers 1565 en dehors du rempart.

A la demande de son auteur, ce travail ne sera publié que dans un prochain *Bulletin*.

*Demande de classement des monuments mégalithiques
du Forez. — Communication et proposition de M.
Vincent Durand.*

Le secrétaire donne lecture de la note suivante
envoyée par M. Vincent Durand.

« Messieurs, le Conseil général de la Loire a pris,
dans sa séance du 20 août dernier, une délibération
qui ne doit pas nous laisser indifférents. En voici le
texte :

Séance du 20 août 1897.

M. BERTRAND (Marc-Antoine) : Messieurs, je vous demande
la permission de vous communiquer une note que j'ai fait
parvenir, le 12 mai dernier, à l'Association française pour
l'avancement des sciences et à l'Académie des Inscriptions et
Belles-Lettres (Section des monuments historiques). Cette note
est ainsi conçue :

« Il existe autour de Noirétable un certain nombre de
monuments composés d'une table à bassins, cuvettes et cupu-
les et d'une pierre branlante, qui forment des autels druidi-
ques qu'on peut attribuer aux ovates.

« Le plus important se trouve à 2 kilomètres de cette ville,
près du village de la Baronnie, sur la route de Cervière. Il
se compose d'une série de rochers juxtaposés, qui forment
une table de 58 mètres de longueur et de 10 mètres de largeur,
sur laquelle sont creusées plus de 50 cuvettes de 0^m10 à un
mètre de diamètre et de quelques centimètres à un mètre de
profondeur et de formes variées. Tout près de l'autel est une
pierre branlante, à laquelle la moindre pression suffit pour
imprimer une oscillation apparente.

« Il en existe une dizaine d'autres moins importantes, mais
dont l'orientation, combinée avec un système d'empreintes de
pieds et de mains sur rochers, nous a permis de déterminer

l'endroit où devait être construit le temple, et la forêt où les druides devaient avoir leur résidence et ce qu'on peut appeler leur grand séminaire.

« En outre de ces autels, on trouve, dans un rayon de 6 à 8 kilomètres, plus de 500 rochers à cuvettes isolés, qui se rapportent au culte druidique.

« L'auteur a pu déduire de la forme, de la position, des dimensions, etc., de ces cuvettes et bassins, certains usages auxquels elles ont paru destinées ; de même qu'il a cru trouver, dans l'examen attentif des empreintes de pieds, un système d'indication de chemin qui devait aboutir au temple ou à un sanctuaire important.

« Je prie le Conseil général de m'accorder son appui pour obtenir le classement de ces monuments afin d'en assurer la conservation. Déjà, des rochers faisant partie du groupe que je signale ont été brisés. Il y a d'autant plus d'intérêt à préserver ces monuments d'une destruction complète, qu'ils sont les seuls du même genre existant dans le département et peut-être même en France. »

« Le Conseil, s'associant au vœu de M. Bertrand, demande le classement, parmi les monuments historiques, des monuments mégalithiques situés près de Noirétable ».

Je ne voudrais pas, Messieurs, me faire garant de l'authenticité de tous les monuments signalés par le promoteur du vœu dont je viens de vous donner lecture, ni de l'exactitude des conclusions auxquelles leur étude l'a conduit. Je connais les roches à bassins de la Baronnie, et ne serais pas étonné qu'un géologue les regardât à son tour comme des accidents curieux à la vérité, mais purement naturels. Mais cela importe peu : car, si certains monuments mégalithiques peuvent donner lieu à des doutes, il en est d'autres parfaitement authentiques, et de ceux-ci la conservation est d'autant plus désirable, qu'ils sont les témoins d'un âge dont, à défaut de

textes écrits, l'histoire ne peut être reconstituée que par la tradition et les monuments.

Pendant longtemps, les amis de nos antiquités nationales ont réclamé le classement comme monuments historiques de nos mégalithes les plus importants. Il faut louer sans réserve l'initiative prise à ce sujet au sein du conseil général, et remercier cette assemblée de s'y être associée. Mais il est à souhaiter que les mesures conservatrices qu'elle réclame ne soient pas bornées aux monuments préhistoriques du canton de Noirétable, et qu'elles s'étendent à ceux du département entier. Il en existe en effet ailleurs, notamment dans les montagnes du Forez et dans celles du Pilat ; quelques-uns sont même fort remarquables et leur destruction serait pour la science une perte irréparable.

Quels regrets ne doit point exciter la destruction de cette pierre de *la Mule*, près Noirétable, exploitée de nos jours par les carriers ? — Elle portait, au témoignage de ceux qui l'ont vue, l'empreinte d'un corps humain, trop fidèle pour que l'art n'eût pas aidé quelque peu la nature. C'était un point remarquable de la limite entre les Ségusiaves et les Arvernes. Au moyen âge elle paraît avoir été connue sous le nom de *Pierre de Saint Martin*, et la tradition veut qu'on y portât les enfants morts sans baptême, afin que, par l'intercession du saint, ils reprissent assez de vie pour recevoir le sacrement. Toutes ces circonstances ne permettent guère de douter que ce ne fût véritablement là un lieu célèbre de temps immémorial. Dans la commune de Champoly, au bois Combeau, une autre *pierre de Saint Martin* a été convertie en moellons ; les débris de poterie

sigillé que j'ai recueillis à son pied prouvent une fois de plus la valeur de cette appellation dans la recherche des antiquités. Aux carriers encore est due la destruction du *Mortier de Saint-Martin*, pierre creusée d'un bassin hémisphérique très régulier, citée, comme les précédentes, dans les terriers anciens et que l'on voyait, il y a peu d'années encore, à l'extrémité méridionale du plateau de Mont-Orsin, commune de la Valla.

Ces exemples d'un vandalisme que je ne veux pas qualifier avec trop de sévérité, car il a été bien certainement inconscient et, s'il fallait s'en prendre à quelqu'un, ce serait bien plutôt à nous, Messieurs, dont le rôle est de signaler les monuments dignes de respect, ces exemples, dis-je, prouvent surabondamment la nécessité de mesures préservatrices qui nous conservent au moins ce qui a échappé jusqu'ici au pic et à la mine. Combien ne serait-il pas déplorable de voir disparaître, la fontaine et le si curieux *manteau* de Saint-Martin des Côtes, commune de Saint-Georges-en-Cousan, les roches à empreintes de *Saint-Martin* à Bussy, les allées couvertes de la Côte-en-Cousan et de Saint-Régis du Coin, certaines enceintes cyclopéennes sur les montagnes du Pilat et de Pierre sur Haute, etc. ?

M. le Président met aux voix le vœu proposé par M. Vincent Durand ; il est adopté à l'unanimité.

En voici le texte :

La Société de la Diana, applaudissant au vœu émis par le conseil général de la Loire, dans sa séance du 20 août 1897, pour le classement au nombre des monuments historiques des monuments mégalithiques existant aux environs de Noirétable, demande que les mesures préservatrices sollicitées

par cette assemblée soient étendues aux monuments du même genre qui existent dans les autres parties du département et dont plusieurs ne le cèdent pas en intérêt à ceux dont le classement est demandé.

Elle exprime en conséquence le désir qu'il soit procédé à un recensement général de ces monuments, dans lequel il importe de ne faire entrer que ceux présentant des caractères sérieux d'authenticité. Cette authenticité doit résulter, pour les monuments *construits*, menhirs, dolmens, allées couvertes, murailles, tumulus, etc., de la preuve que ces ouvrages sont réellement dus à la main de l'homme, et non des jeux de la nature ; et pour les mégalithes *naturels*, mais appropriés à des usages civils ou religieux, de l'existence de pratiques ou de traditions spéciales, ou de la présence à leur pied et en relation avec eux, de vestiges certains de l'âge préhistorique, armes, outils, poteries, sépultures, etc., attestant qu'ils ont joué un rôle important dans la vie des populations qui les fréquentaient.

L'entretien des uns et des autres est nul : leur classement ne peut donc entraîner aucune dépense dans l'avenir. Ils ne demandent qu'à vivre à l'abri du marteau et de la pioche. Ce résultat sera facilement atteint pour ceux situés sur une propriété publique : il suffira de l'interdiction d'y toucher portée par l'autorité compétente. Quant à ceux appartenant à des particuliers, la Société estime qu'il y aurait lieu de solliciter de ces derniers l'engagement bénévole de les respecter, engagement qui, dans beaucoup de cas sans doute, ne serait pas refusé, et en échange duquel on pourrait, au besoin, accorder au propriétaire une légère indemnité une fois payée. Les monuments d'une importance archéologique exceptionnelle pourraient même être acquis par l'Etat, le département ou les communes ; les faibles sacrifices consentis pour cet objet seraient amplement justifiés par l'intérêt qui s'attache aux plus anciens vestiges laissés sur notre sol par les générations qui nous ont précédés, au début d'une civilisation devenue aujourd'hui si brillante, mais dont les humbles et obscurs débuts n'en sont que plus dignes de l'étude et de l'attention des savants.

La Société charge son Président de vouloir bien transmettre la présente délibération à M. le Préfet, avec prière de la mettre sous les yeux du Conseil général.

Sceaux inédits de la Cour de Forez des XIII^e, XV^e et XVI^e siècles. — Communication de M. Vincent Durand.

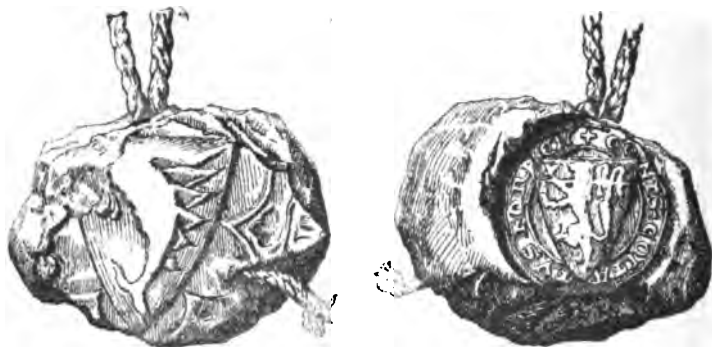
Il est encore donné lecture du travail suivant.

J'ai l'honneur de vous présenter le dessin de trois sceaux de la cour de Forez que je crois inédits.

Le premier est appendu par des lacs de chanvre à une charte du mois de juillet 1292, faisant partie du cabinet de M. le comte de Poncins et qui m'avait été communiquée par notre regretté président. Par cette charte, qui porte le seing manuel de Pierre de Montluel, juré de la cour de Forez, Bertrand Chauderon, damoiseau, fils de feu Guillaume Chauderon, chevalier, vend à Othon Aiglier, aussi chevalier, sa maison forte de la Salle près Randans, grange, dîme et charnage, garenne et chasse, cens, servis et autres droits seigneuriaux, au prix de 850 livres de viennois. Raynaud de Mauvoisin, Guillaume de Barges, Hugues du Pin, Arnoul d'Urfé, chevaliers, Jeannin de Vernouille, damoiseau, Hugonin de Varenne dit *Groolax* et Perrin de Sury dit le *Moine de Marcoux*, se portent garants envers l'acheteur de l'exécution de la vente. Celle-ci est ratifiée par Héliote Chauderon, religieuse de Jourcey, sœur du vendeur, du consentement de frère Roger, prieur, et d'Aymeline prieure dudit lieu, et encore par Guillaume Chauderon son frère, religieux de Savigny, assisté d'Étienne abbé

dudit monastère, auquel le vendeur et l'acquéreur cèdent la dîme de Renaison léguée par Pierre Chauderon à Marguerite sa femme, remariée à Othon Aiglier.

Le sceau, dont l'état laisse à désirer, porte dans une rosace à sept lobes, aux pointes ajourées par des trèfles, un écu triangulaire chargé du dauphin de Forez. La légende est réduite à une seule



89-90. — SCEAU ET CONTRE-SCEAU DE LA COUR DE FOREZ, apposé à un acte de 1292. (Cabinet de M. le comte de Poncins).

Dessin de M. Vincent Durand.

lettre, un *i* ayant appartenu probablement à l'un des mots *comitatus* ou *curie*. Le diamètre devait être d'environ 0^m05. Le contre-sceau, beaucoup mieux conservé et d'un diamètre de 0^m022 seulement, est meublé d'un écu triangulaire au lion à la queue fourchue et chargé d'un lambel. Légende,

† CONTRASigillum COMITATVS FORENSIS.

Les armes figurées sur le contre-sceau sont celles de Jeanne de Montfort, épouse de Guy VI et mère du comte Jean I^{er}, sous qui se place notre charte: *de gueules au lion à la queue fourchue d'or, chargé d'un lambel de cinq pièces d'azur*. On sait que Jeanne

de Montfort fut tutrice de son fils mineur, âgé de moins d'un an lors de son accession au comté : la présence de ses armes sur notre sceau peut faire présumer qu'il fut gravé sous son administration. Nous verrons d'ailleurs dans un instant que Jean I^{er}, devenu majeur, continua de placer les armes de sa mère sur son sceau de secret.

Si l'on ne tient pas compte des émaux, qui, autrefois, n'étaient pas indiqués comme aujourd'hui par des hachures conventionnelles sur les monuments sculptés ou gravés, les armes de Montfort ont la plus grande ressemblance avec celles de Beaujeu. Elles n'en diffèrent qu'en ce que le lion a la queue fourchue. Je suis disposé à croire que ce détail a échappé à la Mure, dans un sceau qu'il décrit comme appendu à une charte de confirmation des franchises de Saint-Haon-le-Châtel du mois de décembre 1291, c'est à dire antérieure de fort peu à celle munie du sceau qui nous occupe. « Le sceau comtal, dit-il, y reste
« en cire verte pendant à cordon de soie blanche,
« ayant au milieu d'un cartouche hexagone, au
« dessus duquel est une petite croix, l'écusson de
« Forez chargé du dauphin, et au revers pour contre-
« scel, au milieu d'un cercle, l'écusson de Beaujeu
« chargé du lion brisé du lambel, avec ces mots
« autour: *Contra Sigillum Comitatus Forensis*, pour
« montrer que cet apanage de Beaujeu étoit venu du
« comté de Forez et que les substitutions de cette
« seigneurie regardoient ce comte par les disposi-
« tions d'Isabeau de Beaujeu sa grand-mère (1) ».

(1) *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, t. I^{er}, p. 317.

On voit que cette description s'applique de tout point à notre sceau, si ce n'est que le cartouche encadrant l'écu est en réalité à sept lobes et non à six. Il est donc vraisemblable que la Mure en a eu sous les yeux un second exemplaire, et il faut rectifier en conséquence ce qu'il y a d'inexact dans sa description et dans les conséquences qu'il en tire à l'endroit de la succession de Beaujeu.

Notre érudit chroniqueur aurait pu être averti de sa méprise par un autre sceau du comte Jean I^{er}, dont il parle lui-même en ces termes : « L'année
« 1322, on trouve un acte de ce comte,... duquel
« pend son sceau de secret, qui est un petit sceau
« en cire rouge où, dans un rond posé au milieu
« d'un cartouche paroît figuré le dauphin de
« Forez, et au dessous de ce rond, au fond du
« cartouche, un petit écusson, où est figuré un lion
« ayant la queue fourchue ou passée en sautoir, qui
« est le lion de Montfort et tel que Jeanne de Mont-
« fort sa mère le portoit en ses armes, avec ces mots
« autour du sceau : *Sigillum Joannis Comitum Fo-*
« *rensis*. Par où on voit que, par respect à son père
« et à sa mère, il affectoit de porter en son sceau
« ordinaire, alors appelé le sceau privé ou le sceau
« de secret, les armes tant maternelles que pater-
« nelles (1). »

Le deuxième sceau (planche I), plaqué sur papier, est suspendu par une double queue de parchemin au bas d'un titre des archives de l'hôpital de Chandieu, en date du 5 avril 1464, contenant transaction entre Pierre *Riphini* (corr, *Ruphini*) curé d'Arthun, et Jean

(1) *Ibid.*, p. 356.





I. — SCEAU DE LA COUR DE FOREZ,
apposé à un acte du 5 avril 1464.
(Archives de l'hospice de Chandieu).

Chiesa, bourgeois de Boën, au sujet de la dîme des territoires de la *Presle*, le *Pra dou Poys*, *Girbost*, *Laly*, la *Cousta*, et le *Bario*, en la paroisse d'Arthun ; présents Pierre de la Bastie, prieur de Chandieu, Pierre Marioton, curé de Boën, et Mathieu Roser, curé de Sainte-Agathe.

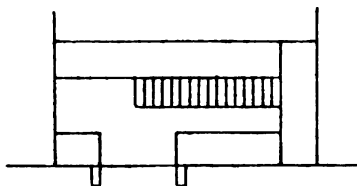
Il porte un écu rond chargé de quatre fleurs de lys, c'est-à-dire sans nombre, et d'une cotice, sommé d'une fleur de lys et accosté de deux dauphins affrontés. La légende, en caractères gothiques, est d'une lecture très difficile l'interposition d'un papier entre la cire et la matrice lui ayant enlevé toute netteté. J'entrevois, plutôt que je ne distingue nettement :

sigillum contractuum curie forensis

Il existe aux archives de la Diana, appendu à un titre de 1459, un second exemplaire du même sceau, mais beaucoup moins bien conservé.

Le troisième sceau, tiré du cabinet de M. le comte Jean de Neufbourg, est plaqué sur papier et double queue en parchemin au pied d'une transaction du 26 septembre 1521, reçue Guillaume Goutes et Antoine Henrys, notaires, entre Anne de France, duchesse de Bourbonnais et d'Auvergne, comtesse de Forez, représentée par Vital Chalancon, son procureur général de Forez, d'une part, et quatre-vingt-dix habitants de Chambéon stipulant pour la communauté, de l'autre, par laquelle lesdits habitants, acquiesçant à un arrêt du Parlement rendu en faveur de la comtesse de Forez, reconnaissent lui devoir annuellement, pour droit de taille baptisée, la somme de 76 livres tournois payables à la mi-août, ensemble celle de 24 livres, 4 sous 3 deniers obole pour cens

droite, pris dans l'épaisseur de la maçonnerie. Au



93. — SAINT-RAMBERT. — PORTE DU PRÉFANGEAT.
Plan de l'étage supérieur.

sommet de cet escalier se trouvait une plate-forme, au niveau des corbeaux de pierre qui devaient supporter, en état de défense, un eschif en bois.

Au sommet de l'arc brisé, à l'extérieur, avait été encastrée, au XVIII^e siècle, une plaque de calcaire sur laquelle était sculpté, dans un cartouche rococo, un blason tellement fruste qu'il a été impossible de le déchiffrer.

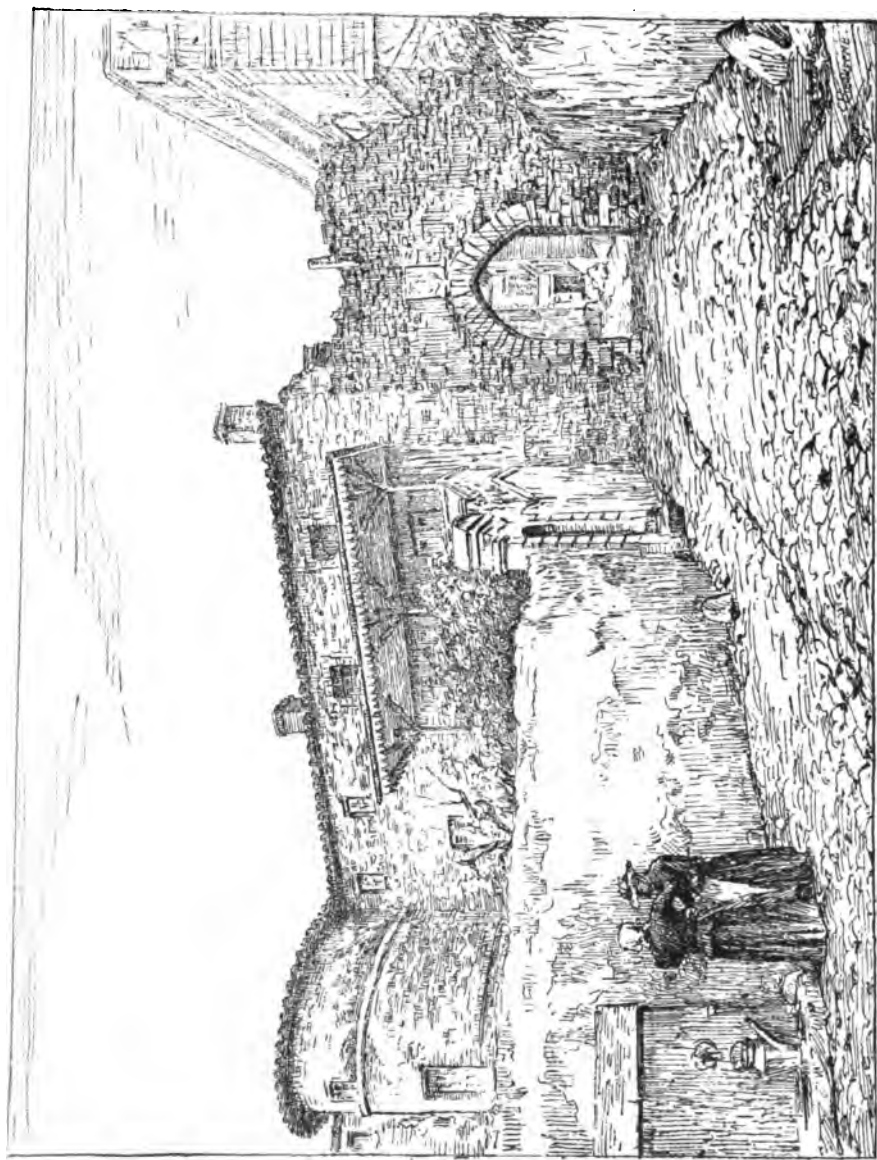
Cette porte s'appelait porte du *Préfangeat*, quelquefois de la *Chana* à cause de la fontaine publique qui en était voisine en dehors du rempart. Elle était sous le patronage de saint Rambert, dont la statue, accostée de deux falots, était placée, à l'intérieur, sur le tympan existant entre l'arc brisé et la voûte à plein cintre. Dans certaines circonstances, les habitants du quartier allumaient, par dévotion, des cierges dans les falots (1).

A en juger par les détails de sa construction, cette partie des remparts paraît avoir été bâtie vers la fin du XIV^e siècle ou dans les premières années du XV^e.

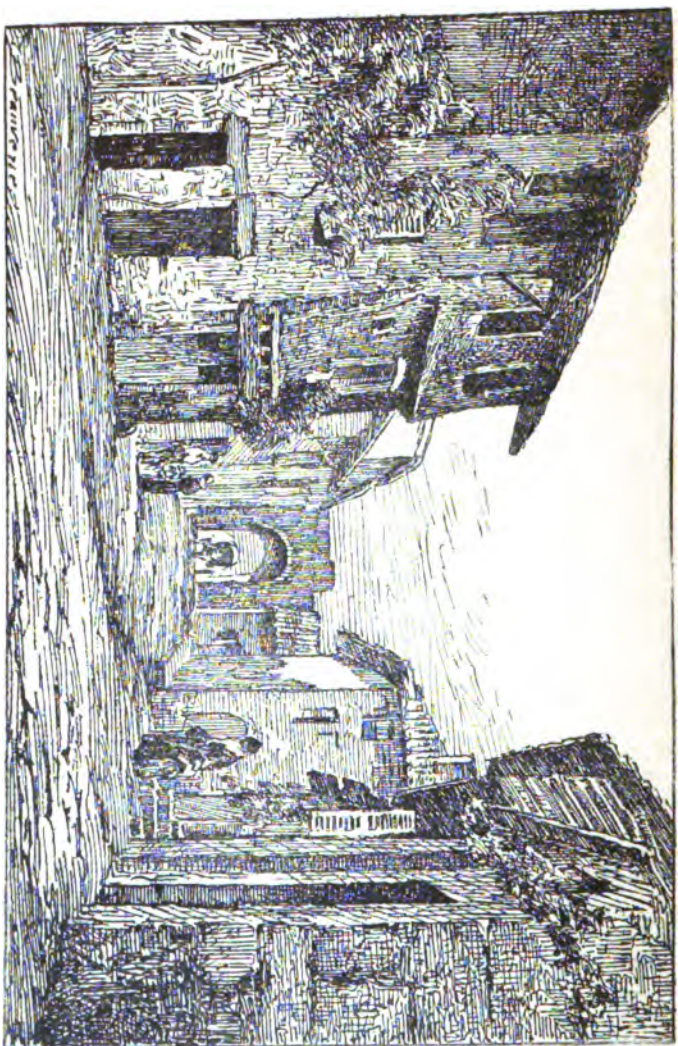
(1) Archives de la Diana, terrier *Costandi* du prieuré de St-Rambert (1449-1459). — Renseignements recueillis par nos confrères MM. J. Poinat et C. Beauverie.



II. — SAINT-RAMBERT. — PORTE DU PRÉFANGEAT.
Vue intérieure.



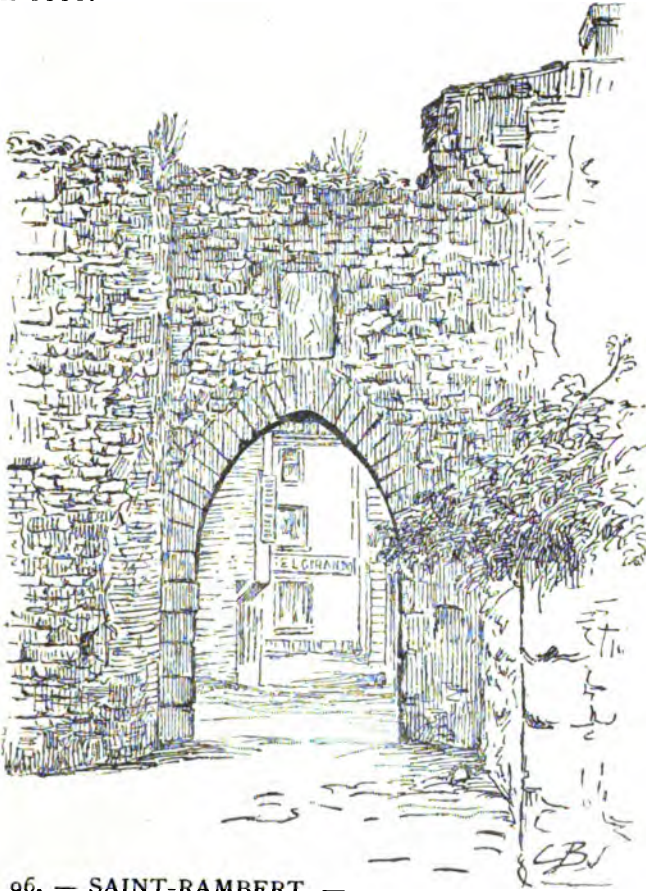
94. — SAINT-RAMBERT. — PORTE DU PRÉFANGEAT. — Vue extérieure.
Dessin de C. Beauverie.



95. — SAINT-RAMBERT. — PORTE DU POYET. — Vue intérieure.
Dessin de C. Beauperie.

L'enceinte de Saint-Rambert, dont il ne reste plus que de rares vestiges englobés dans des constructions modernes, était percée de trois autres portes.

L'une, au nord, dite porte du *Poyet*, sous l'invocation de Notre-Dame de Pitié; elle a été démolie en 1881.



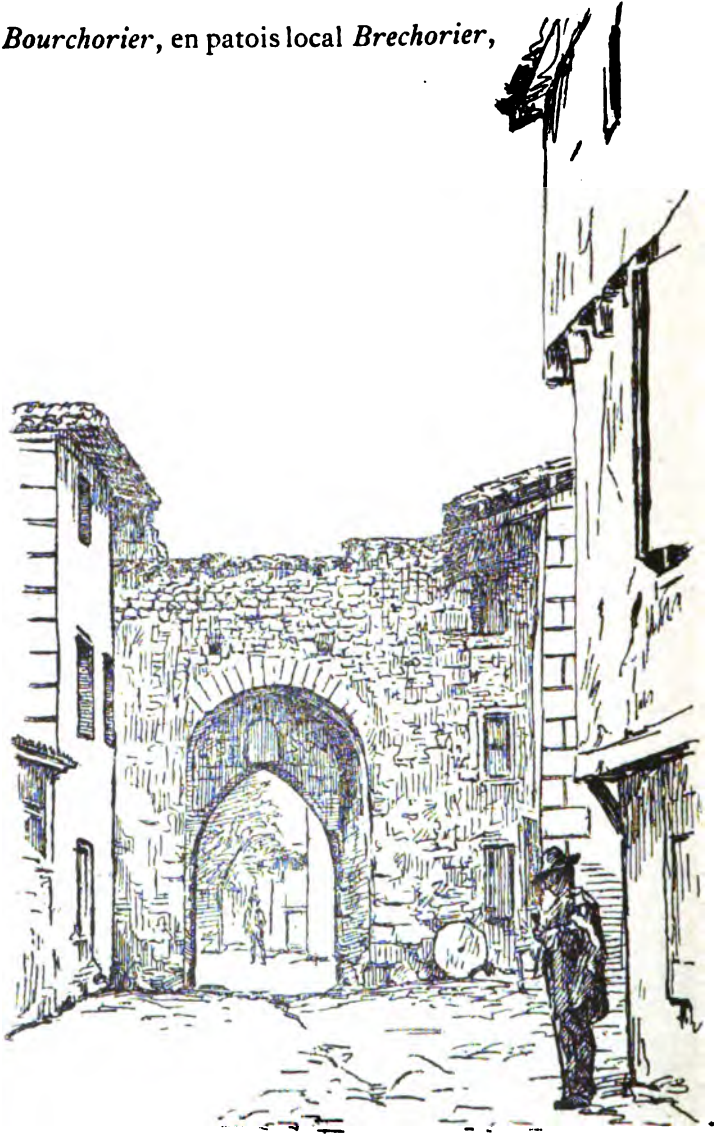
96. — SAINT-RAMBERT. —

PORTE DE BOURCHORIER. — Vue extérieure

Dessin de C. Beauverie.

Le deuxième, à l'ouest, dite de *Bourg Chorier*,

Bourchorier, en patois local *Brechorier*,



97. — SAINT-RAMBERT. — PORTE DE BOURCHORIER.

Vue intérieure

Dessin de C. Beauverie.

sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours, démolie aussi en 1881. Au bas de chacune des tours qui flanquaient la porte se voyait, presque au ras du sol, une ouverture en forme de bouche d'égout, large et très peu élevée. D'après la tradition locale, ces meurtrières pour ainsi dire écrasées, placées en face l'une de l'autre, servaient à manœuvrer des faux contre les assaillants (1).

La troisième, au midi, appelée du *Bost*, du *Bos*, était sous l'invocation de Notre-Dame de Grâces. Elle fut démolie la première, en 1867. Elle menaçait ruine, dit-on.

Les portes du *Poyet*, de *Bourchorier* et du *Bost* étaient ornées de statues de la Sainte-Vierge, leur patronne, devant lesquelles, aux jours de fêtes et pour certaines circonstances, on allumait des cierges ou des lampes (2).

Il est triste de constater que la destruction systématique de toutes ces portes, qui donnaient à Saint-Rambert un aspect si artistique, a presque toujours été accomplie par pur vandalisme et sans avoir pour excuse la moindre amélioration du bien être public.

T. R. et E. B.

(1) Ce moyen de défense est à rapprocher de celui employé incidemment par Edouard I^{er} de Beaujeu à Mortagne contre les Anglais (1340). « Il se posta, dit M. Steyert dans sa très remarquable *Histoire de Lyon* (t. II, p. 530), il se posta à l'endroit le plus faible de la place, en arrière du fossé, et là, armé d'une lance munie d'un crochet, il saisissait par les mailles ou les plattes de leur armure, et jetait dans l'eau, les audacieux qui se présentèrent, si bien qu'il en prit et noya, ce jour là, plus d'une douzaine ».

(2) Archives de la Diana, terrier *Costandi* du prieuré de Saint-Rambert (1449-1459) — Renseignements recueillis par nos confrères MM. J. Poinat et C. Beauverie.

III

PROCÈS VERBAL DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 27 JUIN 1898

PRÉSIDENCE DE M. LE VICOMTE DE MEAUX, PRÉSIDENT

La séance est ouverte à deux heures.

Sont présents : MM. Achalme, lieutenant-colonel Anglade, Baldit, Beauverie, abbé Bégonnet, Maurice de Boissieu, Bonnassieux, A. Brassart, E. Brassart, abbé Brosse, comte de Charpin-Feugerolles, abbé Chazal, Coste, Coudour, Crépet, Dareste de Saconay, J. Déchelette, Dèzes, capitaine Didier, J. Desjoyaux, Dugas de la Catonnière, L. Dupin, P. Dupin, A. Durand, V. Durand, Durel, Favarcq, de Fréminville, abbé Forestier, H. Gonnard, Jacquet, Lachèze, Lachmann, Lafay, E. Le Conte, Leriche, Maillon, vicomte de Meaux, de Montrouge, Morel, comte Noblet de la Clayette, Orcel, docteur Perdu, baron des Périchons, Populus, abbé Regeffe, abbé Relave, Rénaud, Rochigneux, E. Rony, J. Rony, L. Rony, A. Roux, abbé Sachet, N. Thiollier, Vidal.

Se sont fait excuser : Mgr Coullié, MM. F. Balay, P. Bouchetal-Laroche, Charvet, Chassain de la Plasse, chanoine Condamin, Dusser, E. Faure, Ferrand, Galle, J. Gonon, abbé Huguet, Javogues, abbé Lachaud, abbé Langlois, P. de Laprade, V. de Laprade, J. Le Conte, baron de Meaux, Monery, Pagnoux, Poidebard, abbé Prajoux, abbé Rey, Richard, Ro-

bert, abbé Rousset, A. de Saint-Pulgent, abbé Signerin, C.-P. Testenoire-Lafayette, B. Thevenet, docteur de Viry.

M. le Président s'exprime ainsi.

Messieurs,

« Plusieurs de nos confrères m'ont écrit pour s'excuser de ne pas assister à cette séance. Leurs excuses seront mentionnées au procès-verbal. Mais parmi ces lettres, il en est une dont je dois vous donner lecture. Elle vient de notre Président d'honneur, le cardinal Coullié et vous inspirera, comme à moi, une respectueuse gratitude.

ARCHEVÊCHÉ

Lyon, le 20 juin 1898

DE

LYON

CHER MONSIEUR LE VICOMTE,

Je regrette vivement d'avoir reçu trop tard l'invitation de la Société de la Diana pour le 27. J'aurais pu disposer pour ce jour une visite que je ferai jeudi au petit séminaire de Montbrison; mais je puis du moins, le 27, unir mes prières à celles qui seront offertes pour les défunts de la Société et je ne manquerai pas à ce devoir de charité chrétienne.

Veuillez, etc.

† P. CARDINAL COULLIÉ, ARCH. DE LYON.

Je me suis empressé de répondre à Son Éminence que, si nous avions prévu l'honneur qu'Elle était disposée à nous accorder, nous n'aurions pas manqué de la solliciter de désigner Elle-même le jour où il Lui aurait convenu davantage de se rendre au milieu de nous, mais que nous garderions bonne note de ses dispositions en notre faveur, espérant en profiter à l'avenir.

Nous avons encore perdu un de nos confrères, M. Auguste Bouillier, un de nos anciens, un de ceux dont l'admission remontait à la fondation même de notre Société. Ils sont rares aujourd'hui et, quoique la mauvaise santé de M. Bouillier le tînt depuis longtemps éloigné de nos réunions, cette perte ne saurait nous laisser indifférents. Elle a été particulièrement ressentie par votre Président, qu'il me soit permis de l'avouer. Nous avons débuté ensemble dans la vie publique; ensemble nous étions entrés et non loin l'un de l'autre nous avons siégé dans cette assemblée nationale, à laquelle l'histoire peut-être rendra justice et hommage, puisque, sans avoir fait tout ce qu'elle a voulu, elle a pourtant relevé et remis sur pied la France abattue et mutilée.

La vie publique de M. Bouillier, comme bien d'autres, a été courte; mais les travaux dont elle avait été précédée et les travaux dont elle a été suivie le rangent parmi les auteurs qui honorent notre compagnie. Dans sa jeunesse, il avait comme découvert au milieu de la Méditerranée l'île de Sardaigne, son histoire et ses mœurs, et, dans sa retraite, il a démêlé avec la sagacité d'un politique avisé, il a décrit avec une plume exercée les ressorts au moyen desquels s'est formée l'unité de l'Italie.

Exposé de la situation de la Société

En dépit des vides que laissent parmi nous les membres que nous enlève soit la mort, soit leur éloignement du Forez, car nous n'en perdons guère autrement, la Diana n'est pas en décroissance, loin de là; et puisque c'est aujourd'hui que doit vous être présenté notre compte rendu annuel, voici les chan-

gements survenus depuis l'année dernière. Et d'abord dans la composition de la Société.

Mouvement du personnel. — Vingt-six nouveaux membres ont été reçus depuis l'Assemblée générale du 10 juin 1897, dont vingt-trois titulaires : MM. le prince de Bauffremont, Beauverie, abbé Bomel, Henri Charvet, Crozier, C.-N. Desjoyaux, Dèzes, abbé Gouttefangeas, abbé Jarrosson, Javogues, Liénard, docteur Odin, Pagnoux, abbé Peyrard, duc de Polignac, Pradier, abbé Regeffe, A. Renaud, P. Robert, abbé Séon, Thiollière de la Garinière, comte de la Tour du Pin ; et deux correspondants : MM. le comte Noblet de la Clayette, X. Rousse.

Six membres sont décédés : MM. l'abbé Boissel, A. Bouillier, de Gallier, Périer, docteur Rey, abbé Reymond. Quatre ont donné leur démission : MM. Baur, Choussy, abbé Essertaise, docteur Vachez.

En résumé la Société compte à l'heure présente 285 membres.

Bibliothèque. — Pendant l'année 1897-1898, il est entré à la bibliothèque environ 225 volumes ou plaquettes, en majeure partie offerts par leurs auteurs. Les donateurs ont été MM. Breghot du Lut, vicomte de Chaignon, Chassain de la Plasse, Dumoulin, V. Durand, Favarcq, abbé Flachard, de Fréminville, Galle, Lachmann, Levet député, Mallein, vicomte de Meaux, abbé Reure, Richard, abbé Sachet, F. Thiollier, N. Thiollier, abbé Vanel, Vachez.

Musée. — A signaler seulement le don par M. Preyssat de vases antiques trouvés à Moind et le transfert, par les soins de la municipalité de Montbrison,

d'un cippe romain trouvé au cours des travaux de la ville.

Archives. — 1535 pièces de nos archives ont été analysées. M. T. Rochigneux a été aidé dans ce travail par MM. Alphonse de Saint-Pulgent et E. Rony. Il est établi, en même temps que l'inventaire, un répertoire alphabétique des noms de personne et de lieu, ce qui facilitera beaucoup les recherches ».

Comptes.

M. le Trésorier présente son compte pour l'année 1897. Il est approuvé à l'unanimité. (V. annexe n° I).

Budget additionnel de 1898 et budget primitif de 1899.

M. le Président donne ensuite lecture du budget additionnel pour 1898 et du budget ordinaire pour 1899. Ces deux budgets mis aux voix sont adoptés à l'unanimité. (Voir annexes II et III).

Excursion pour 1898.

M. Maurice de Boissieu dit que la commission chargée d'organiser une excursion, en 1898, dans le canton de Saint-Galmier, propose de visiter Saint-Médard, Chevrières, Chazelles-sur-Lyon, le château du Vernet, Saint-Galmier.

Ce projet est adopté par l'assemblée.

La date de l'excursion est fixée au jeudi 21 juillet.

Note sur deux cuillers en bronze des XV^e et XVI^e siècles, trouvées en Forez. — Communication de M. Noël Thiollier.

Les cuillers, ainsi que le fait remarquer de Laborde, sont vieilles sinon « comme le monde mais certainement autant que la soupe » (1) et il n'est guère de musées dont les collections ne contiennent quelques uns de ces ustensiles remontant à l'époque gallo-romaine.

Mais si les cuillers en métal semblent avoir été d'un usage assez fréquent dans l'antiquité, il ne paraît pas qu'il en ait été de même au moyen âge, et bien que les textes de cette époque (2) en fassent mention, celles que l'on rencontre, et que l'on peut dater des XIII^e, XIV^e et XV^e siècles, sont relativement assez rares. Le bois, l'os et la corne durent être alors les matières les plus fréquemment employées à leur fabrication.

Des deux petites cuillers que nous soumettons au jourd'hui à la Diana, l'une (pl. III, n° 1), la plus intéressante, a été trouvée dans le jardin adjacent à l'habitation que M. James Tardy (1) possède à Montrond, sur la rive droite de la Loire, à cinq cents mètres environ en aval du château.

(1) *Glossaire français du moyen âge*. Paris 1872, p. 238.

(2) Voir toute une série de textes où il est question de cuillers dans Havard, *Dictionnaire de l'ameublement et de la décoration*, tome I, Paris, s. d., col. 1047 à 1050 — et dans Gay, *Glossaire archéologique du moyen âge et de la Renaissance*, I, p. 511, 512.

(3) M. Tardy a bien voulu me confier pour quelques jours ce curieux objet. Je suis heureux de lui en exprimer ici ma gratitude.



2

1

- III. — 1, CUILLER EN BRONZE, du X^e siècle, trouvée à Montrond. Appartient à M. James Tardy.
- 2, CUILLER EN BRONZE, du XVI^e siècle, trouvée à Chabet, commune de Marcilly-le-Pavé. (Collection de M. P. Testenoire-Lafayette).

Cliché de M. Noël Thiollier.

Les ouvriers qui l'ont découverte l'ont un peu détériorée en voulant la nettoyer, et le cuilleron en est malheureusement partiellement brisé.

Elle mesure actuellement douze centimètres et demi de longueur, et devait dans son état primitif en avoir de treize à quatorze. Elle est en cuivre jaune fondu, et ne porte guère de traces de ciselure. Le manche, triangulaire d'abord, se rétrécit en devenant semi-cylindrique, et se termine par un chapiteau sans ornement supportant un homme et une femme dans l'attitude de la danse.

On sait que les groupes d'amoureux sont un thème banal de décoration des objets civils : on les rencontre depuis le début du XIV^e siècle jusqu'à la fin de la Renaissance, et on en voit fréquemment sur des ivoires et des broderies des XIV^e et XV^e siècles.

Quoi qu'il en soit, la cuiller qui nous occupe n'est pas un objet de grand luxe, et on ne saurait s'en exagérer la finesse du travail et la valeur artistique ; mais on ne peut nier non plus son cachet et son élégance.

A en juger par le costume de l'homme, nous aurions à faire à une œuvre de la seconde moitié du XV^e siècle : les cheveux coupés sur le front et retombant par derrière, les longues chausses qui sont de véritables pantalons à pieds, une sorte de corset ou pourpoint, serré à la taille, et ne descendant pas en dessous des hanches, sont bien une caractéristique que l'on trouve depuis la fin du règne de Charles VII jusqu'à celui de Louis XII (1), mais on sait que les

(1) Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné du mobilier français*, III, p. 153, 194, et IV, p. 208.

arts industriels sont souvent en retard, car les ouvriers continuaient à se servir des mêmes moules et à employer les mêmes matrices.

Nous avons affaire, en tous cas, à une cuiller à *ymaiges* dont il est parfois question dans les textes (1); mais aucune des reproductions ou descriptions d'objets de cette nature, que nous avons pu nous procurer, ne paraissent en faire connaître d'aussi anciennes.

Viollet-le-Duc (2) n'en mentionne pas et celles qu'ont publiées Havard (3) ou Gay (4) ne paraissent pas antérieures à la Renaissance.

Il n'existait aucun sujet analogue sur les cuillers de la collection Spitzer, dont celles portant les numéros 4, 28, 44, 90, 97, 98 et 101 étaient du XVI^e siècle et à une seule figurine. La très intéressante collection Wasset, à l'École des Beaux-Arts, n'en renferme pas de semblables : celles qui sont classées sous les nos 914, 9107 et 9113 ne sont également ornées que d'une seule figurine, encore ces deux dernières ont-elles la tige tordue. Enfin le musée de Cluny ne paraît pas en posséder d'antérieures à la fin du XV^e siècle : celle qui porte le n° 7164 et qui est également décorée de personnages enlacés ne date que du XVI^e (5). L'objet dont l'ornementation se rapprocherait le plus du nôtre est la *gravouère* de ce même musée de Cluny, dont Viollet-le-Duc donne le dessin, mais

(1) Viollet-le-Duc, *op. cit.*, II, 487.

(2) *Op. cit.*, II, p. 87.

(3) *Op. cit.*, *loc. cit.*

(4) *Op. cit.*, *loc. cit.*

(5) Du Sommerard, *Catalogue et description des objets d'art de l'antiquité, du moyen âge et de la Renaissance exposés au musée [de Cluny]*, Paris, 1883, g. 573.

elle est un peu plus ancienne et semble dater de la seconde moitié du XIV^e siècle (1).

Notre cuiller, outre son originalité, semble donc être d'un type assez rare.

Intéressé par cette découverte, nous avons voulu savoir s'il existait en Forez, dans les collections publiques tout au moins, des objets de cette nature. Les collections des musées de Saint-Étienne et de Roanne n'en renferment aucune ; mais on peut voir au musée de la Diana deux cuillers dont l'extrémité est décorée d'un simple fleuron. M. Philippe Testenoire en possède également une, dont nous donnons la reproduction (pl. III, n° 2). Elle fut découverte vers 1875 au château de Chabet (2) ; elle mesure cent dix-huit millimètres, et ne porte aucune représentation de personnage. La forme en est plus trapue, le cuilleron plus allongé ; le manche assez court est recouvert d'ornements sans grand caractère. Elle est en cuivre jaune, fondu, martelé, ciselé et d'un travail plus fin que la précédente. Le type en est très répandu du XIV^e au XVI^e siècle ; on peut en voir de nombreux exemples aux musées de Cluny et de l'École des Beaux-Arts, et elle ressemble beaucoup à celle que Viollet-le-Duc (3) donne comme type des œuvres du XIV^e siècle.

(1) *Op. cit.*, IV, 174. — Mentionnons encore deux manches de couteaux décorés de sujets analogues. Sur l'un, en métal, du XVI^e siècle, on voit un homme et une femme nus (n° 201, collection Spitzer). L'autre en os, du XVII^e, travail flamand, représente Adam et Ève (n° 115 de la même collection).

(2) Commune de Marcilly-le-Pavé (Loire),

(3) *Op. cit.*, II, 86.

Les deux monuments que nous avons sous les yeux paraissent avoir été des objets usuels. Mais ne montrent-ils pas des manifestations plus instructives et plus intéressantes de la vie et de la civilisation de notre vieux sol français que des objets rares, précieux et à ce titre exceptionnels ? Il semble de plus, que jusqu'à ce jour, on n'en ait guère découvert d'analogues en Forez, et, à ce double point de vue, il nous a paru qu'ils méritaient d'être signalés (1).

*Cippe funéraire romain, découvert à Montbrison. —
Communication de M. Eleuthère Brassart.*

Les travaux divers qu'entraîne la réfection du pavage de la ville de Montbrison ont amené, le 17 juin 1898, la découverte d'un monument antique transporté aussitôt à la Diana par les soins de la municipalité.

Au cours de réparations à la murette qui limite en partie, au nord-est, la rue des Arches et la place de la Mairie, les ouvriers eurent à déposer une pierre assez volumineuse servant de pied droit. C'était un cippe romain en granit grossier, mesurant actuellement 1^m 04 de hauteur, sur 0^m 395 de largeur à la corniche et 0^m 335 au bas. Avant d'être disposé à la place qu'il occupait, il avait déjà été affecté à un autre usage. Sur le côté gauche, en effet, la corniche avait disparu et une feuillure grossière,

(1) M. Camille Enlart me permettra de lui exprimer ici ma reconnaissance pour les utiles renseignements qu'il a bien voulu me fournir.

de 0^m 04, de profondeur et de largeur, y avait été creusée. Des traces de scellements sont encore visibles dans cette feuillure. La pierre avait dû servir de jambage à une porte ou faire partie du cadre d'une des *arches* (coffres à poisson), jadis construites sur le béal comtal qui, recouvert aujourd'hui d'une voûte, passe encore tout près dans la rue des Arches.

Le commencement de l'inscription, qui était enfoui dans le sol, est seul lisible; c'est à peine si l'on peut encore apercevoir quelques lettres dans la partie inférieure, qui est restée longtemps à l'air et qui a été usée par le contact des passants.

Voici tout ce que nous avons pu déchiffrer.

[e]T MEMO
[r]IAE AET
[e]RNAE †
 LLA
5 TIT
 IVs
 P

Nulle trace des lettres D M (*Diis Manibus*) qui devraient commencer l'inscription.

3^e ligne, T I liés.

4^e ligne, il y a peut-être un A avant LLA.

6^e ligne, S final, plus petit.

7^e ligne, la boucle du P n'est pas fermée.

La hauteur des caractères est d'environ 0^m 04. Les lettres, quoique un peu irrégulièrement gravées à raison de l'extrême grossièreté du grain de la pierre, sont d'une bonne forme et accusent le I^{er} ou le II^e siècle.

Il est permis de supposer que ce cippe n'a pas beaucoup voyagé. Il est peu probable qu'il vienne de Moind, dont les carrières fournissent une pierre d'une qualité différente. A peu de distance du lieu où il a été découvert passait la voie antique reliant Moind à Roanne. Il est probable qu'il s'élevait à proximité de cette voie. On sait que les Romains élevaient les tombeaux au bord des routes, mais en dehors des lieux habités : la découverte du cippe en question serait alors une nouvelle preuve qu'aucune agglomération de quelque importance n'existait dans les terrains sur lesquels s'étend aujourd'hui Montbrison, au pied de la butte occupée plus tard par le château des comtes de Forez et, dès l'antiquité, par des constructions de nature indéterminée, peut être celles d'un temple.

C'est le premier monument funéraire inscrit que fournit le canton ; c'est certainement le plus vieux texte extrait jusqu'à ce jour du sol Montbrisonnais ; il méritait à tous ces titres d'être un peu longuement décrit, malgré la pauvreté documentaire de l'inscription.

Un acte de conversion d'alleu en fief, 1256. — Communication de MM. Vincent Durand et Eleuthère Brassart.

M. E. Brassart s'exprime ainsi :

« Notre Président a bien voulu m'autoriser à vous

communiquer une pièce fort curieuse de ses archives si riches en documents sur l'histoire de notre province.

C'est un acte de 1256, par lequel Hugues *Saramandi* et ses deux fils Robert et Hugues convertissent leur alleu en fief, au profit du prieuré de Montverdun, moyennant vingt livres de viennois.

L'alleu des Saramand se composait de prés et terres, disséminés dans les paroisses de Montverdun, Sainte-Agathe, Saint-Étienne-le-Molard, Saint-Paul d'Ysore, et généralement de tout ce qui leur appartenait entre Montverdun et l'*estra* publique allant du pont de la Bouteresse (1) à Montbrison ; exception faite de la maison qu'ils habitaient à Montverdun.

Voici le texte.

Nos, Berlio decanus et capitulum Beate Marie Montis Brunonis, notum facimus universis presentes litteras inspecturis quod constitutis coram nobis Jarentone priore Montisverduni ex una parte, et Hugone Saramandi, milite, ex altera, idem Hugo miles sponte, sciens et prudens, pro beneficio viginti librarum viennensium, quas confitetur se habuisse et recepisse a dicto priore in pecunia numerata, recepit in feudum cum homagio ab ipso priore, nomine dicti prioratus Montis Verduni, quicquid juris, usagii et consuetudinis habet, tenet et possidet tam in hominibus quam pratis, terris cultis et incultis, vel aliis quibuscumque rebus in parrochia Montis Verduni, Sancte Agathe et Sancti Stephani dal Mollar et Sancti Pauli in Ysorio, et breviter quicquid habet a strata publica que movet a ponte de la Botaresci et vadit apud Montem Brunonem, versus Montem Verdunum ; excepta grangia sua in qua moratur apud Montem Verdunum, cum quibusdam rebus quas tenet in dicta

(1) Les ruines de l'ancien pont de la Bouteresse se voient dans un pré voisin du village de Mérizat, à 200 mètres en midi du cours actuel du Lignon.

grangia ad manum propriam ; et de alodio dictorum hominum et rerum predictarum in dictis parrochiis existencium se devestit vel quasi dictus miles et prefatum priorem, nomine dicti prioratus Montis Verduni, investit vel quasi. Promittens, per juramentum super sancta Dei evangelia prestitum, contra dictam receptionem feudi et investituram alodii per se vel per alium, facto vel verbo, in judicio vel extra, de cetero nullatenus se venturum. Ymo si quis dictum priorem, aut ejus successorem, seu prioratum Montis Verduni supradictum super dicto feudo in toto vel in parte molestaret, aut in causam traheret, dictus miles promittit per stipulacionem et sub prestito juramento pro dicto priore et prioratu se opponere, et ad justiciam respondere, et ipsos indempnes penitus observare. Hanc autem receptionem feudi Rotbertus et Hugo, domicelli, filii dicti militis, sponte sua coram nobis laudant, approbant, gratam habent et acceptam, juramento super sancta Dei evangelia prestito corporaliter, et tam dictus Hugo miles quam prefati Rotbertus et Hugo renunciant in hoc facto, ex certa sciencia, et sub prestito juramento, exceptioni non numerate et non habite pecunie, doli, metus et in factum, minoris etatis beneficio, et omni auxilio juris canonici et civilis quod sibi vel suis ad veniendum contra predicta vel aliquid predictorum posset competere modo aliquo vel prodesse. In cujus rei testimonium, ad preces predictorum, presentibus litteris sigillum capituli Beate Marie Montis Brusonis duximus apponendum. Actum anno domini millesimo ducentesimo quinquagesimo sexto, mense novembris, die lune (1) post festum beati Martini.

La conversion d'alleu en fief n'est pas très rare ; on en connaît d'autres exemples, presque toujours au profit de maisons religieuses.

Une chose m'avait frappé dans l'acte qui précède, c'est le nom des nouveaux feudataires du prieuré de Montverdun, Saramand. Il fleurait étrangement le Burgonde, et partant il devenait très précieux

(1) En 1256, le lundi après la Saint-Martin tomba le 13 novembre.

de constater qu'au milieu du XIII^e siècle, un descendant des conquérants germains était encore en possession de la part du sol attribuée à son ancêtre au VI^e siècle.

J'ai soumis la question à un savant Lyonnais qui a étudié comme personne les Burgondes et les Germains, à notre confrère et maître, M. A. Steyert, le collaborateur de Valentin-Smith pour son édition définitive de la loi Gombette, l'auteur de la très remarquable *Nouvelle histoire de Lyon*. Voici sa réponse.

Un nom que je serais assez disposé à croire burgonde est celui de *Saramandus*. Il est certain que le *d* est ici une interpolation, comme dans *Alamand* au lieu de *Alaman*. Cela étant, il faut traduire *l'homme, revêtu d'une armure* : *sara*, arme défensive, *man*, homme. J'ai pu, dans l'*Histoire de Lyon*, interpréter ainsi une inscription donnée par de Boissieu, le Blanc, Allmer, où se trouve le *Sara* de votre chartre (1).

Aussi elle me paraît très intéressante au point de vue philologique et fournit un remarquable rapprochement.

M. Vincent Durand dit que les *Saramand* sont une

(1) *Nouvelle histoire de Lyon*, t. I, p. 585, fig. 767.

Il s'agit de l'épithaphe d'un Burgonde, provenant du cimetière de Saint-Irénée et conservée aujourd'hui au musée de Lyon, arcade xxxiii. Le nom du défunt, SARAGA[...]VS, a en partie disparu par suite d'une cassure du marbre, mais M. Steyert l'a restitué avec certitude, en traduisant en langue germanique les éloges contenus dans le reste de l'inscription. « Il vécut de telle sorte, dit le texte, avec et envers tout le monde qu'il justifia le vocable de son nom (*ut nominis vocabolum vitæ meritis commendaret*) ». Cet excellent Burgonde devait s'appeler *Saraga[stimund]us*, « l'hôte armé protecteur », littéralement la protection de l'hôte armé (*sara*, arme défensive, *gast*, hôte, *mund*, protection).

de ces familles chevaleresques qui, disparues de bonne heure, ont laissé peu de traces dans l'histoire. Celle-ci paraît s'être fondue dans les Bonvin, seigneurs de Luzine et de Marcoux. *Suverana* ou Souveraine *Saramanda* était femme de Hugues Bonvin en 1410, date d'un terrier signé *Tissier* et reçu au profit des deux époux, ce qui fait voir qu'il s'agit des propres de Souveraine. Ce terrier, qui prend à Saint-Étienne-le-Molard, Montverdun, Saint-Just-en-Bas, Marcoux, Boën et Trelins, permet de préciser l'emplacement de la maison de Saramand à Montverdun : elle était située au nord de la butte sur laquelle s'élève le prieuré, tout près du hameau de la Guilloche ; c'est peut-être la Guilloche elle-même (1). Un territoire immédiatement contigu en soir à ce hameau porte encore le nom de *Bonvin*.

Le titre dont il vient d'être donné connaissance à la Société est un exemple intéressant de conversion, à titre onéreux, d'alleu en fief. L'alleu, c'était la seigneurie par excellence, celle qui n'était chargée de devoirs envers personne, si ce n'est envers le roi,

(1) Terrier *Tissier*, copie appartenant à M. l'abbé Cheminal, vicaire de la Primatiale. F^o 9 : *Apud Bourchanin, juxta iter tendens de domo de Saramant versus pescherium de Breno ex oriente, et juxta violum tendens de puteo ad molendinum de Balma ex occidente*. — F^o 9 v^o : *Versus hospicium de Saramant, juxta iter tendens de puteo in Graveriis ex oriente*. — F^o 11 : *Versus domum de Saramant, juxta iter tendens de les Graveres en Bourchanin ex occidente*. — *In Graveria de Saramant (Saramant), juxta... iter tendens de Rupe ad Bourchanin ex vento, et juxta iter tendens de Monteverduno ad Sanctam Agatham ex oriente et ex borea*.

V. l'analyse du testament de Hugues Bonvin, mari de Souveraine Saramande, du 4 avril 1412, dans Chaverondier, *Inventaire sommaire des archives de la Loire*, t. II, p. 236.

mais dont en revanche le possesseur ne pouvait, pour se défendre à l'occasion, compter que sur soi-même. Trop faible ou trop pauvre, celui-ci dut souvent entrer dans la clientèle d'un seigneur plus puissant. Par une vente fictive, il lui cédait à prix d'argent tout ou partie de sa terre allodiale, et en était immédiatement investi de nouveau à titre de fief. Désormais son suzerain voyait marcher sous sa bannière un homme d'armes de plus. Les archives du Rhône contiennent un grand nombre de ces *reprises de fief*, consenties au XIII^e siècle en faveur des commanderies foréziennes de Saint-Jean de Jérusalem.

Prise et pillage de l'abbaye de la Bénisson-Dieu par les Ligueurs, d'après un document inédit de 1596.
— Communication de M. l'abbé Prajoux.

M. Vincent Durand donne lecture de la note suivante de M. l'abbé Prajoux :

« Les savants et intéressants travaux publiés par plusieurs archéologues foréziens sur l'abbaye de la Bénisson-Dieu avaient laissé dans l'ombre une époque importante de l'histoire de ce monastère. Nous voulons parler du temps des guerres de religion et de la Ligue. On constatait bien son état florissant avant ces jours troublés ; on constatait bien aussi la déplorable situation « des bâtiment, meubles et biens » après le rétablissement de la paix religieuse, mais on ignorait par qui et comment ce changement avait été opéré. Dans son remarquable ouvrage, l'abbé Baché, écrivant sur l'autorité de MM. Dard et de Montfalcon, disait bien que des bandes de reîtres

s'étaient avancées jusqu'à Marcigny et avaient pu passer à la Bénisson-Dieu ; il ajoutait ensuite que cette abbaye n'avait probablement pas échappé aux bandes de Tavannes, lors de la fameuse incursion dans laquelle la ville de l'Espinasse fut pillée et livrée aux flammes ; mais on sent que le consciencieux auteur manquait absolument de documents sur cette époque et que, ne voulant pas pourtant passer sous silence des jours aussi importants et aussi agités dans l'histoire d'une maison religieuse, il avait recherché ce que disaient les auteurs et les documents sur les villes du voisinage. M. Jeannez lui-même, dans cette étude si minutieuse et si documentée dans laquelle il a reconstitué avec une rare perfection le système des fortifications de la Bénisson-Dieu, parle bien de la ruine de l'abbaye au temps des protestants, mais il ajoute que jusqu'à présent aucun texte précis n'est venu jeter la lumière sur ce fait important.

Nous avons été assez heureux pour retrouver un document nous éclairant sur les causes de la ruine de notre vieille abbaye cistercienne.

Les événements, qu'il relate avec la précision d'un procès-verbal, se sont passés vers le commencement du carême de 1594, c'est à dire en pleine Ligue. A la vérité, nous ignorons si, avant cette époque, le monastère n'avait pas eu à subir le passage des bandes protestantes, surtout situé comme il l'est dans un pays qui fut pendant plusieurs années sillonné en tous sens par les religionnaires ; mais partout, le document même que nous citons fait observer d'abord que l'abbaye était dans son état ancien — « prestin », comme dit le texte —, ensuite que jusqu'alors les

meubles, ornements et linges n'avaient pas souffert. Ce qui semble bien indiquer que les luttes des ligueurs lui furent plus funestes que celles des protestants.

L'importance de ce document, qui porte la date du 27 août 1596, nous le fait citer *in-extenso*.

• VISITE ARCHIPRESBYTERALE DE PIERRE POMYERS, CURÉ DE SAINT-GERMAIN-LAVAL A L'ABBAYE DE LA BENISSON-DIEU.

Du mardy, vingt septiesme desdictz moys et an (août 1596), avant midy, au lieu de la Benissonndieu et au devant le pont et porte de l'abbaye dudict lieu, assisté des devant nommez, et en vertu de l'arrestz de la cour et mandement à nous envoyé de Monseigneur l'archevesque de Lyon, nous sommes présentés pour faire visite en ladicte eglise et abbaye susdict, auquel lieu s'est présenté venerables dompt frere Gillebert Oliard, prieur de ladicte abbaye ; frere Estienne Bouchant secretin ; frere Andre Roure, et Jehan Beauchant, relligieux de la dicte abbaye, qui nous ont remonstré ladicte abbaye estre despendante de l'abbaye et ordre de Citeaux, soubz la regle de Saint Bernard et avoir leur visiteur ordinaire Monsieur l'abbé dudict Citeaux ou son vicaire, qui font leur devoir de ladicte visite, et ne pouvoir, à ces causes, me permettre passer oultre. Toutefois, en ce qui concerne l'arrestz, ne veulent empescher d'informer sur l'usurpation et ruyne cy-devant faicte en ladicte abbaye par le sieur de Fretey, ses complices et aderans, pour estre le tout rapporté à ladicte cour : duquel refus de visite et aultres remonstrances j'ey prins acte en presance de Monsieur Josept Bertrand, procureur d'office dudict lieu, et Monsieur Anthoine Dureiz, greffier dudict lieu, qui se sont soubzsignés avec nous. Et à l'instant sommes entrés en ladicte abbaye pour veoir la ruyne dicelle pour en certifier la cour. Et premierement en l'esglise, laquelle avons trouvé estre ruinée, le horatoire, porte d'iceulx, mesmes les portes du chœur de ladicte esglise, les sieges dudict chœur,

ensemble les portes du revestoire et lieu pour tenir les habis, avoir esté emportez, ensemble les deux clouchiers qui souloient estre couvertz de plomb, la plus grand partie avoir estez ruynés et decouvers et le plomb prins et emporté. D'illec sommes entré dans la maison abacciable, laquelle est en ruyne pour avoir esté la plus partie des planchis tumbé par terre ; les portes et fenestres, barreaux et treillis de fer ostés la plus grande partie, et sans avoir trouvé aulcungz meubles ne utencilles, soict chaslictz, tables, potz de fer et landiers, pour avoir estez prins et pillez. De ladicte maison habacciable sommes entré dans le reffectoire desdictz relligieux et d'illec en leur dortoir et aultres chambres à leurs services et usages. Lequel reffectoire avons trouvé toutallement ruyné sans y avoir aulcunes tables, landiez de fer, buffetz, bans et aultres utencilles nécessaires pour l'usage desdictz relligieux ; le dortoir rompu et gasté, les portes et planchis d'icelluy ostez avec la plus grand partie des barreaux de fer des fenestres dudict dortoir et aultres chambres ruynés et inhabitables et gastés, comme aussy les greniers, cave et selliers de mesme ruynés et abatuz, et est ladicte abbaye entierement ruynée. Et après avons enquis les derniers nommez relligieux particulièrement et à part, ensemble lesdictz Mr^e Bertrand et Durey, Filibert Millet, charpentier, Claude de Vault, mareschal dudict lieu de la Benissonndieu, et Monsieur Jehan Rivier, praticien dudict lieu, lesquels enquis par serment, tous particulièrement et à part, nous ont rapporté ladicte ruyne et demolition estre advenue puy l'année quatre vingtz et quatorze dernier, et que environ les brandons et commencement de caresme, le sieur de Fretey, d'Apchon, accompagné d'ung nommé le sieur du Buysson la Mothe et quelques aultres soldartz vindrent en ladicte abbaye soubz coulleur de veoir feu dompt Gillebert Limosin, prieur dudict couvent, qui estoict malade, lesquelz se saysirent de ladicte abbaye, criant, *vive la Ligue* ! Et incontinant après survint ung nommé André de Mallet, Jacques de Mallet, son filz, et quelques temps après ung surnommé le cappitaine Rochefort, tous lesquelz, ains plussieurs soldartz a leur suite, que auroient tenuz garnison dans ladicte abbaye tenant le party contraire à sa Majesté, par le temps de

quinze à dix huit moys ils ont ruyné ladicte abbaye avec leurs complices, ayant emporté ou faict emporter tous les meubles et utencilles, sellon le commung bruict, et la principale partie d'iceux mené et conduit au lieu et chastel de Montregnard, mesmes les landiers de fer, une grande marmitte de cuivre. Ensemble ledict Rivier nous a déclaré que ledict sieur de Frey (de Fretey) princt ung certain soir, du jour bonnement nest raccordz, ses beufz et charrettes, lesquels il feust contrainct suyvre pour les recouvrer, avec lesquels beufz et charrettes ledict sieur de Frétey fect mener ung fauconneaux qui estoict pour la garde de ladicte abbaye au lieu et maison de Vaux. Nous ont en oultre declare que lhors que ledict sieur de Fretey entra dans ladicte abbaye avec ses complices, icelle estoict en son prestin estat et bonne réparation, avec tous ses meubles et utencilles nécessaires, soyt dans la maison habaciale pour le service du sieur abbé, que aussy ce qui estaict necessaire au dortoir pour le service desdictz relligieux. Et lhors que lesdictz Mallet, qui furent les derniers qui sortirent de ladicte abbaye et rendirent icelle entre les mains du sieur de Murles, ladicte maison estoict ruynée et gastée, les meubles tous emportez. Qui est tout ce quils ont dict sçavoir sur le contenu dudict arrestz. Et se sont soubsignés avec nous, excepté ledict de Vaulx.

Comme il est facile de le voir à la lecture de ce document, il a toute la netteté et la précision d'un procès-verbal ; et il a de plus le mérite d'avoir été écrit peu de temps après les évènements qu'il relate sur les dépositions publiques et contrôlées des habitants de la Bénisson-Dieu, témoins des faits racontés.

Les ligueurs avaient séjourné pendant environ quinze mois à la Bénisson-Dieu, depuis le commencement du carême 1594 jusqu'au 1^{er} jour d'automne 1595 ; à cette époque ils la remirent entre les mains du sieur de Murles, peut-être parce qu'il leur eût été difficile de s'y maintenir longtemps. Pendant ce long séjour, le sieur de Frétey et sa bande avaient vécu sur les biens et redevances du prieuré.

Avant de se séparer ils emportèrent tous les objets, meubles, ustensiles et autres choses transportables ; enfin, ils laissèrent le monastère dans un tel état de délabrement que, lorsque les religieux vinrent s'y réinstaller, il leur fut impossible d'y mener la vie religieuse, comme nous l'apprend une lettre de Claude de Nérestang à sa sœur. C'est à la suite de cette lettre, écrite moins de quinze années après les événements que nous venons de rapporter, que fut décidée la permutation qui amena de Mégemont Madame de Nérestang et ses religieuses à la Bénisson-Dieu et transporta de cette abbaye à Mégemont, avec ses religieux, son frère Claude de Nérestang, qui fut ainsi le dernier à porter le titre d'abbé de la Bénisson-Dieu ».

Pierre de la Mure de Chanlon, marié à demoiselle Françoise de Laval, fille d'Antoine de Laval, géographe du Roi. — Communication de M. Jules Le Conte.

En l'absence de M. J. Le Conte, il est donné lecture de la note suivante :

« Notre savant et distingué collègue, M. l'abbé Reure, a bien voulu faire insérer, dans le dernier bulletin de la Diana, une petite rectification que j'avais eu l'honneur de lui proposer, au sujet d'un document, tiré du Cabinet des titres de la Bibliothèque nationale, qui concerne un membre de la maison de la Mure et dont la Diana avait eu une très intéressante communication.

Pour ceux que la chose intéresserait, bien qu'elle

soit de minime importance, je prends la liberté d'indiquer les preuves que j'ai soumises à M. l'abbé Reure et qui lui ont paru — à peu près — démontrer que *Pierre* de la Mure, seigneur de Chanlon, marié, suivant un contrat de mariage du 3 mars 1612, à *Françoise* de Laval, était fils non pas de *Mathieu* de la Mure de Bienavant, grand-père du chanoine Jean-Marie de la Mure, comme l'indique la version acceptée par d'Hozier, mais d'*Antoine* de la Mure, auteur de la branche de Montbrison, branche collatérale.

Ces preuves les voici. D'abord, *Mathieu* de la Mure, seigneur de Bienavant, n'a pas laissé de fils s'appelant *Pierre*. Nous lisons en effet ce qui suit à la page 283 du tome I^{er} de l'*Inventaire des archives de la Loire*, publié par feu M. Chaverondier :

AUDIENCES TENUES DE 1590 A 1592 PAR GUY DE LA MURE, LICENCIÉ ÈS-LOIS, CAPITAINE CHATELAIN DE SAINT-MAURICE EN ROANNAIS.... « Maître Jean Dumas, licencié ès lois, tuteur de *François*, *Antoine* et *Françoise*, enfans de feu maistre *Mathieu* de la Mure, vivant coseigneur de Chantois et sieur de Bienavant, « remonstre que par le moyen des troubles advenus depuis le décez du dict deffunct de la Mure, qui ont été telz qu'il se commet toutes volleries, larcins, pilleries, emprisonnement des personnes, comme de faict tant en ce pays qu'en autres de France, beaucoup de personnes, tant marchands que autres faisans voyage, non seulement ont enduré la prison, payé grande et excessive rançon, mais aussy y ont perdu la vye inumainement, de telle qualité ont estez maistre Anthoine du Verney, esleu en Fourestz, pris à la porte de Saint-Germain, noble Guy de la Mure, au sortir de la ville de Lyon, maistre Estienne Poderoux contrerolleur en l'eslection, noble... Athiaud, advocat au siège présidial de Lyon, et plusieurs autres et nouvellement ledit Dumas allant à Marcigny ; c'est pourquoy, depuis les dicts troubles, il n'auroyt peu voyager jusques en Poictou ez seigneuries et Bienavant et Cron, ap-

partenant audict deffunct sieur de Bienavant, pour ne tumber ez liens de prison, et ce de l'advis de tous les parents desdicts mineurs, de peur de ne tumber de fièvre en chaud mal et payer plus grande rançon que ne monte le revenu desdicts mineurs, et d'autant qu'à présent telle dillation a empourté dommage ès dicts mineurs, pour avoir par les seigneurs de Thouardz et Moncontour faict saisir les dictes terres de Bienavant et de Cron, comme aussy le procureur du Roy de Mirebeau pour les fonds qui se meuvent de la dicte seigneurie, à ce moyen a advisé ledict sieur Dumas pour éviter frays, faire convenir et appeler les proches parents desdicts mineurs, aux fins d'adviser avec eux et conseiller sy, obstant lesdicts troubles et attendu le peu de revenu qui est des dictes seigneuries de Cron et Bienavant, revenant seulement à la somme de cinquante et tant d'escus, il se doibt excuser dudict voyage, attendu sa qualité qui est notoyre, pour, en cas d'incommodité de prison ou autrement, avoir recours sur ses dicts mineurs ».

Cette citation, que nous aurions dû peut-être abrégé, mais qui nous a paru curieuse à plus d'un titre, indique très clairement que Mathieu de la Mure, seigneur de Bienavant, ne laissa que trois enfants mineurs et qu'aucun d'eux ne portait le nom de Pierre.

Supposerait-on cependant que Mathieu de la Mure aurait eu, en outre de ses trois enfants mineurs, un fils aîné, s'appelant Pierre, qui aurait été majeur en 1591 et qui, pour cette raison, n'aurait pas été nommé dans l'acte de tutelle dont il s'agit ? Cette hypothèse est formellement contredite par le texte même rapporté du contrat de 1612, duquel il résulte que Pierre de la Mure devait être le cadet et non l'aîné de François, l'un des trois enfants mineurs, cités dans l'acte de tutelle de 1591.

Mais à côté de cette preuve, que j'appellerai une

preuve négative, nous en avons une autre positive dans deux actes de baptême tirés des registres paroissiaux de l'église de la Madeleine de Montbrison, qui ne laissent aucun doute sur l'identité de Pierre de la Mure de Chanlon, marié à Françoise de Laval.

Avant de donner le texte même de ces actes de baptême, je rappelle qu'Antoine de la Mure, conseiller du roi, élu en l'élection de Forez, troisième fils de Jean de la Mure de Chantois, en Roannais, s'était fixé à Montbrison par son mariage avec demoiselle Marguerite Brun, vers 1580.

Sa branche fut continuée à Montbrison par le second de ses fils, marié en 1610 à demoiselle Germaine de la Tour du Plaix, pendant que l'aîné (celui qui en réalité a épousé Françoise de Laval) fut appelé à continuer la branche de Chanlon, en Roannais, en vertu d'un testament et d'une substitution du 9 janvier 1603, relatés par M. Guillien, dans ses *Recherches sur Roanne et le Roannais*, page 355.

L. Pierre Grās, du reste, a publié dans le *Journal de Montbrison*, d'après les registres paroissiaux et autres documents authentiques, une généalogie des la Mure de Montbrison qui a été reproduite dans l'*Echo du Roannais* du 8 mars 1863. Cette généalogie confirme absolument les explications que nous donnons et les renseignements consignés dans l'ouvrage de M. Guillien.

Voici maintenant les deux actes de baptême ci-dessus annoncés :

1^o PAROISSE DE LA MADELEINE DE MONTBRISON. — 13 janvier 1615, baptême de Marguerite de la Mure, fille de noble Pierre de la Mure, conseiller du Roy et eslu en l'eslection de Forez, et de demoiselle Germaine de la Tour. Parrain,

noble *Pierre de la Mure, seigneur de Champlong*, SON ONCLE. Marraine demoiselle Marguerite Célurier de la Roche, femme de noble Claude de la Tour, escuyer, sieur du Plaix et de la Roche.

20. — 19 juillet 1617, baptême de Françoise de la Mure, fille de noble Pierre de la Mure, conseiller du Roy et eslu de Forez, et de demoiselle Germaine de la Tour. Parrain, noble Vital Chapuis, conseiller du Roy et eslu de Forez. Marraine, demoiselle *Françoise de Laval*, FEMME DE NOBLE PIERRE DE LA MURE, SEIGNEUR DE CHAMPLONG.

Il résulte bien de ces deux actes de baptême que Pierre de la Mure de Chanlon, époux de Françoise de Laval, était le frère d'autre Pierre de la Mure, époux de Germaine de la Tour, et, comme, au vu des registres paroissiaux de Montbrison et de la filiation donnée par L. Pierre Gras, il est explicitement établi que Pierre de la Mure, époux de Germaine de la Tour du Plaix, est fils d'Antoine de la Mure de Montbrison, et de Marguerite Brun et, après eux, le continuateur de leur branche à Montbrison, il est absolument certain que c'est à cette branche et non à celle de Bienavant qu'appartient le mari de Françoise de Laval.

Avant de clore la séance, M. le Président s'exprime ainsi :

Messieurs, nous ne devons pas nous séparer, sans avoir fait mention d'une faveur ou plutôt d'un acte de justice qui honore la Société tout entière et auquel vous applaudirez tous avec moi. Avant qu'un membre de droit de notre Conseil, M. le Maire de Montbrison, reçût la Croix de la Légion d'honneur

au passage du Président de la République à Montbrison, les palmes académiques avaient été décernées à notre bibliothécaire, M. Rochigneux, au Congrès des Sociétés Savantes. Cette distinction témoigne de l'estime dont jouit notre Société ; elle ne pouvait être attribuée à un travailleur plus appliqué et plus exact, plus utile et plus dévoué et qui la méritât davantage (*applaudissements*).

La séance est levée.

Le Président,
VICOMTE DE MEAUX.

Le membre faisant fonction de secrétaire,
ELEUTHÈRE BRASSART.

ANNEXE N° I.
COMPTE DE GESTION DE L'EXERCICE 1897
BUDGET ORDINAIRE

Recettes.

	Recettes prévues au budget primitif	Recettes à effectuer après vérification	Recettes effectuées	Restes à recouvrer
1. Cotisations à 30 f.	4300 »	4380 »	4260 »	120 »
2. Cotisations à 15 f.	1600 »	1665 »	1620 »	45 »
3. Subvention de la ville de Montbrison	200 »	200 »	200 »	» »
4. Vente de publica- tions éditées par la Société.....	10 »	48 50	48 50	» »
Total.....	6110 »	6293 50	6128 50	165 »

Dépenses.

	Dépenses prévues au budget primitif	Dépenses à effectuer après vérification	Dépenses effectuées	Restes à payer
1. Traitement du bi- bliothécaire.....	1200 »	1200 »	1200 »	» »
2. Frais de bureau...	600 »	505 95	505 95	» »
3. Entretien de la sal- le et de ses annexes	100 »	52 85	52 85	» »
4. Chauffage.....	100 »	75 95	75 95	» »
5. Indemnité au con- cierge.....	120 »	120 »	120 »	» »
6. Impressions di- verses.....	3000 »	1650 20	1650 20	» »
7. Achat de livres, abonnements, re- liures.....	350 »	300 10	300 10	» »
8. Fouilles et mou- lages.....	200 »	122 20	122 20	» »
9. Frais d'encaisse- ment.....	150 »	143 15	143 15	» »
10. Achat de jetons..	200 »	251 15	251 15	» »
11. Imprévu.....	90 »	188 85	188 85	» »
Total.....	6110 »	4610 40	4610 40	» »

BALANCE

Recettes effectuées.....	6.128 50
Dépenses effectuées.....	4.610 40
Excédant de recettes.....	1.518 10

BUDGET ADDITIONNEL

Recettes

	Recettes prévues au budget	Recettes à effectuer après vérification	Recettes effectuées	Restes à recouvrer
1. Excédent de recettes de l'exercice 1896	2129 95	2129 95	2129 95	
2. Restes à recouvrer sur cotisations arriérées.....	150 »	150 »	60 »	90 »
3. Restes à recouvrer sur vente de publications	115 »	115 »	» »	115 »
4. Intérêts des fonds en dépôt	10 »	» »	59 10	
Total.....	2404 95	2384 95	2249 05	205 »

Dépenses.

	Dépenses prévues au budget	Dépenses à effectuer après vérification	Dépenses effectuées	Restes à payer
1. Frais de bureau...	56 05	80 50	80 50	» »
2. Impressions.....	1302 15	1302 15	1302 15	» »
3. Solde de la souscription pour Châtelneuf	30 »			
4. Indemnité supplémentaire au bibliothécaire	300 »	300 »	300 »	» »
5. Imprévu	716 75	» »	» »	» »
Total.....	2404 95	1682 65	1682 65	» »

BALANCE

Recettes effectuées	2.249 05
Dépenses effectuées.....	1.682 65
Excédent de recettes.	566 40

Résultats généraux de l'exercice 1897.

Recettes du budget ordinaire.....	6.128 50	8.377 55
Recettes du budget additionnel.....	2.249 05	
Dépenses du budget ordinaire.....	4.610 40	6.293 05
Dépenses du budget additionnel.....	1.682 65	
Excédent de recettes à porte au budget additionnel de 1898		2.084 50

ANNEXE N° II.
BUDGET ADDITIONNEL DE 1898

Recettes

1. Excédent de recettes de l'exercice 1897.....	2.084 50
2. Restes à recouvrer sur cotisations arriérées....	255 »
3. id. sur publications de la Société	115 »
4. Intérêts de fonds en dépôt.....	10 »
5. Subvention spéciale de l'Etat.....	300 »
TOTAL.....	2.764 50

Dépenses

1. Impressions.....	2.300 »
2. Indemnité supplémentaire au bibliothécaire....	300 »
3. Imprévu.....	164 50
TOTAL.....	2.764 50

ANNEXE N° III.
BUDGET ORDINAIRE DE 1898

Recettes.

1. Cotisations à 30 francs.....	4.260 »
2. id. 15 francs.....	1.605 »
3. Subvention de la ville de Montbrison.....	200 »
4. Vente de publications éditées par la Société...	10 »
TOTAL.....	6.075 »

Dépenses.

1. Traitement du bibliothécaire.....	1.200 »
2. Frais de bureau, ports d'imprimés.....	400 »
3. Entretien de la salle et de ses annexes.....	100 »
4. Chauffage.....	100 »
5. Indemnité au concierge.....	120 »
6. Impressions.....	3.000 »
7. Achats de livres, abonnements, reliures.....	450 »
8. Fouilles et moulages.....	200 »
9. Frais d'encaissement.....	150 »
10. Achat de jetons.....	200 »
11. Imprévu.....	155 »
TOTAL.....	6.075 »

IV.

EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE A SAINT-MÉDARD, CHEVRIÈRES, CHAZELLES-SUR-LYON, BELLECROIX, LE VERNET, SAINT-GALMIER.

Le 21 juillet 1898.

Commissaires : MM. Maurice de Boissieu, J. Desjoyaux, baron R. Dugas de la Catonnière, H. Forissier, docteur Odin, E. Ramel, R. Thiollière de la Garinière.

QUESTIONNAIRE

Pont, dit des *Romains*, sur la Coise.

SAINT-MÉDARD.

Territoire du Blanc.

Prieuré de Bénédictins uni à Montverdun, relevant de la Chaise-Dieu. Quel est le titre le plus ancien où il en soit fait mention ?

Église du XVI^e s. — Portail du XII^e s. ; sculptures du tympan. — Armoiries du prieur de Sennectère dans l'église et au-dessus des contreforts du chœur. — Écusson de Cremeaux. — Crédences et banc du XVI^e s. — Pierre tumulaire de Jehan du Blanc, chevalier. — Bénitier daté 1688. — Dates de 1741 sur l'arc de la porte du prieuré et de 1760 sur une petite porte latérale.

Fief de la Ferrière.

Croix du XVI^e s. sur le chemin de Saint-Médard à Chevrières.

CHEVRIÈRES.

Église. — Date de 1519 sur un écusson. — Belles créden-

ces en pierre du XVI^e s. — Clefs de voûte à médaillons et armoiries. — Chapiteaux de la Renaissance d'un beau travail. — Connaît-on quelques documents relatifs aux sculpteurs du XVI^e s. dans cette partie du Forez ? — Frise sculptée et portes de la Renaissance dans le chœur. — Curieuse figure à la base de l'arceau surbaissé qui met en communication le chœur avec le bas côté de droite.

Château. — Belle porte de la Renaissance. — Date de 1525 sur un contrefort. — Cour intérieure ; curieux médaillons sculptés. — Armes des Mitte et des Crussol dans la cour de la ferme.

Possesseurs successifs du château : les Mauvoisin ; les Mitte. Chevières pendant la période révolutionnaire.

CHAZELLES

Commanderie de Saint-Jean de Jérusalem, fondée vers 1149 par Guy II, comte de Forez. — Vestiges de constructions.

Eglise. — Chœur du XVI^e s. — Armoiries.

Emplacement de l'église de Saint-Romain-le-Vieux. — Tour de Saint-Romain. — *Reculio*.

BELLECROIX

Construction rurale fortifiée du XVI^e s.

Ancienne route de Chazelles à Saint-Galmier. — Vieux chemin de Chazelles au port d'Unias, dit des *Mulets*, passant à la Côte Rouge, à la fontaine de la *Jairie* ou *Jaire* (cote 410, *Atlas cantonal*), puis près du hameau de Bourgée Froide, où fut trouvé en 1889 le vase antique reproduit dans le *Bulletin de la Diana* (t. V., p. 157).

LE VERNET

Donjon ; sa date. — Appartements avec panneaux et plafonds peints du XVII^e s. — Anciennes cheminées. — Armoiries des du Vernet, de Charpin, etc. — Possesseurs successifs du château : les du Vernet, de Charpin, de Chavagnac, d'Espinchal.

SAINT-GALMIER

Église ; date de sa construction. Connaît-on dans la région d'autres églises éclairées de la même manière, par les nefs latérales ? — Faut-il voir dans le clocher actuel le donjon de l'ancien château ? — Vierge de N.-D. du Pilier. — Triptyque. — Fonts baptismaux. — Chapelle du Rosaire, reconstruite en 1618 par Claude de Bron et Françoise de Sassenage et unie au fief de la Rey. — Chapelle de Saint-Roch dépendant du fief du Vernet. — Autres chapelles fondées par des familles notables de Saint-Galmier. — Armoiries diverses.

Porte de la Renaissance, dite de la *Devise*.

Déterminer la date de la fondation et l'emplacement primitif de l'hôpital de Saint-Galmier, actuellement installé dans l'ancien couvent des Ursulines. — Quel est parmi les comtes ou comtesses de Forez le premier donateur ou bienfaiteur connu ? Jeanne de Bourbon ; Anne Dauphine. — Rétable de la chapelle.

Maisons du moyen âge et de la Renaissance.

Thermes romains découverts en 1846 et de nouveau mis au jour en 1883. — Monnaies, fragments de tuyaux de plomb et poteries diverses, trouvés dans les fouilles.

V.

MOUVEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE
ET DU MUSÉE

Dons.

Ont été offerts par MM. :

Breghot du Lut (F.), sa notice : *Marc Panissod, bienfaiteur de l'hospice de la Charité de Lyon*. Lyon, (Mougin-Rusand), 1896, in-8°.

Marc Panissod, originaire de Gex, receveur du grenier à sel de Montbrison et plus tard trésorier général de France en la généralité de Lyon, était le frère de M. Panissod, qui fut doyen de Notre-Dame de Montbrison de 1711 à 1725.

Durand (Vincent), sa notice en collaboration avec M. le général de la Noë : *Cadran solaire portatif trouvé au Crêt-Châtelard, commune de Saint-Marcel de Félines (Loire)*. Paris, 1897, in-8°.

Favarcq (Louis), sa notice : *Aperçu de la flore et de la faune du département de la Loire*. Saint-Étienne, (J. Thomas et C^{ie}), 1897, in-4°.

Forissier (Henri) : spécimens de tuiles, de carrelages et de vases divers, en terre cuite, provenant du balnéaire gallo-romain découvert à Saint-Galmier en 1846.

Lachmann (Émile), ses œuvres musicales : *La terre de France*, chœur à quatre voix d'hommes, op. 225, paroles de M. Philippe Théolier, dédié à M. J. Poirier. Paris, V. Lory, s. d., gr. in-8°.

— *Janvier*, chœur pour quatre voix d'hommes, op. 223, paroles de M. Stephen Liégeard, dédié à la Lyre éduenne. Lyon, *Accord Parfait*, s. d., gr. in-8°.

— *Soleil d'automne*, chœur pour quatre voix d'hommes ou quatuor vocal, op. 222, paroles de M. Henri Levet. Lyon, *Accord Parfait*, s. d., gr. in-8°.

— *Nos vaillants laboureurs*, chœur pour quatre voix d'hommes, imposé au concours de Roanne de 1898, op. 215, dédié à M. Raoul Chassain de la Plasse, paroles de M. Octave Lafay. Paris, V. Lory, s. d., gr. in-8°.

Levet (Georges), député de la Loire : Duhamel du Montceau, *Traité de la conservation des grains, contenant plusieurs nouvelles expériences, une méthode plus simple de conserver les grains que celle qui a été publiée en 1754 et des figures en taille-douce. Suppléments avec plusieurs mémoires d'agriculture adressés à l'auteur*. Paris, H.-L. Guérin et L.-F. Delattour, 1765, in-12.

Notes de M. de la Mure et extrait des mémoires de la Société royale d'agriculture de Montbrison sur la situation de l'agriculture dans la plaine du Forez.

— *Annuaire administratif et statistique du département de la Loire pour 1847*. Montbrison, (Bernard), 1847, in-16.

Martin (abbé J.-B.), sa notice : *Incunables des bibliothèques privées*. Paris, Técheener, 1898, in-8°.

Meaux (vicomte de) : *Revue des questions historiques*, 1^{re} à 31^e année. Paris, 1866-1897, 62 vol. in-8°.

Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-

Arts. Comité des travaux historiques et scientifiques. *Liste des membres titulaires, honoraires et non résidents du Comité, des correspondants honoraires et des correspondants du Ministère de l'Instruction publique, des sociétés savantes de Paris et des départements.* Paris, imp. nat., 1898, in-8°.

— Congrès des sociétés savantes. *Discours prononcés à la séance générale du congrès le samedi 16 avril 1898 par M. Darlu et par M. Alfred Rambaud, Ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.* Paris, imp. nat., 1898, in-8°.

— *Journal des savants.* Janvier-juin 1898.

Monery (Louis): Campardon (Emile), *Un artiste oublié. J.-B. Massé, peintre de Louis XV, dessinateur-graveur.* Paris, Charavay frères, 1880, in-12.

— Champfleury, *De quelques manuscrits inédits de la caricature antique. Lettre à M. Mérimée.* (Extrait de la *Gazette des Beaux-Arts*, mars 1869). Paris, J. Claye, 1869, in-4°.

— Laborde (comte de), *Quelques idées sur la direction des arts et sur le maintien du goût public.* Paris, imp. impér., 1856, gr. in-8°.

— Muntz (Eugène), *Le Musée du Capitole et les autres collections romaines à la fin du XV^e et au commencement du XVI^e siècle avec un choix de documents inédits.* (Extrait de la *Revue archéologique*, janvier 1888). Paris, Didier et C^{ie}, 1882, in-8°.

— Sommerard (Alexandre du), *Les arts au moyen âge en ce qui concerne principalement le palais romain de Paris, l'hôtel de Cluny issu de ses ruines et les objets*

d'art de la collection classée dans cet hôtel. Tome I^{er}. Paris, Téchener, 1838, in-8°.

Pourrat (abbé J.-B.), sa notice : *Lettre des Églises de Vienne et de Lyon sur la persécution de l'an 177. Etude et traduction nouvelle.* Lyon, Emmanuel Vitte, 1898, in-16.

Preyssat (Antoine), conducteur des ponts et chaussées à Montbrison : Deux petits vases gallo-romains à col étroit et une seule anse, trouvés en janvier 1898, associés avec d'autres débris céramiques, dans sa propriété sise aux Basses-Purelles, commune de Moind, sur l'emplacement d'une voie antique.

Hauteur 0^m 11 et 0^m 14. Terre cuite.

Sachet (abbé) : abbé Mauviel, *Notes historiques sur le séminaire Saint-Irénée. 3^e fascicule. Les prieurs de Firmini et de Chandieu.* Lyon, (A. Waltener et Cie), 1884, in-8°.

Société d'histoire contemporaine : *Cinquième assemblée générale tenue le mercredi 5 juin 1895 sous la présidence de M. le marquis de Beaucourt, vice-président de la Société.* Paris, 1895, in-12.

Vachez (A.), son ouvrage : *Le comte de Charpin-Feugerolles, sa vie et ses œuvres.* Lyon, (Mougin-Rusand), 1898, pet. in-4°.

Vanel (abbé), ses notices : *Allocution adressée par M. le curé d'Essertines-en-Donzy à son Éminence le cardinal Coullié, archevêque de Lyon, dans sa visite pastorale, le 20 avril 1887.* Saint-Étienne, J.-E. Ménard, s. d., in-12.

— *Le bienheureux Jean-Baptiste de la Salle. Pa-*

négyrique prononcé le 4 mai 1898 au pensionnat Saint-Louis de Saint-Etienne. Saint-Etienne, s. d. (1898), in-12.

Échanges.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Compte-rendu des séances de l'année 1898.* 4^e série, tome XXVI. Janvier-avril 1898.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Besançon. *Procès-verbaux et Mémoires.* 1897.

Académie des sciences, belles-lettres et arts de Clermont-Ferrand. *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne.* 2^e série, n^{os} 8 à 10, août-décembre 1897 ; n^{os} 1 à 4, janvier-avril 1898.

Académie de Vaucluse. *Mémoires.* Tome XVI, 3^e et 4^e trimestres 1897 ; tome XVII, 1^{re} livraison, 1898.

Académie d'Hippone. *Compte-rendu des séances.* Novembre 1897 ; et janvier 1898.

Académie d'histoire et d'antiquités de Stockolm. Kongl. Vitterhets historie och antiqvitets akademien manadsblad. Tjugondeforsta argangen. 1892.

Académie du Var. *Bulletin.* Nouvelle série, tome XX. 1897.

Comité de l'art chrétien de Nîmes. *Bulletin.* Tome VII, n^o 39. 1898.

Institut de Carthage. *Revue tunisienne.* N^{os} 16 à 19, 4^e et 5^e années, Octobre 1897-juillet 1898.

Ministère de l'Instruction publique. *Annuaire des bibliothèques et des archives pour 1898.*

— Comité des travaux historiques et scientifiques. *Bulletin archéologique*. 3^e livraison, 1896, et 1^{re} et 2^e livraisons 1897.

— — *Bulletin historique et philologique*. N^{os} 1 et 2. Année 1897.

— — Section des sciences économiques et sociales. *Bulletin*. Année 1897.

— Direction des Beaux-Arts. Bureau de l'enseignement et des manufactures nationales. Comité des Sociétés des Beaux-Arts des départements. *Bulletin*. N^{os} 4 à 6. Décembre 1897 — juin 1898.

Musée Guimet. *Annales*. Tome XXVI, 3^e partie. *Exploration des ruines d'Antinoë et la découverte d'un temple de Ramsès II, enclos dans l'enceinte d'Hadrien*, par Al. Gayet.

— — *Revue de l'histoire des religions*. 18^e année, tome XXXVI, n^{os} 1, 2 et 3, juillet-novembre 1897 ; et 19^e année, tome XXXVII, n^o 1, janvier-février 1898.

— — *Bibliothèque d'études*. Tome VI. *Mission Étienne Aymonier. Voyage dans le Laos*. Tome II.

— — — Tome VII. *Les Parsis. Histoire des communautés zoroastriennes de l'Inde*, par D. Menant, 1898.

Smithsonian Institution. Annual report of the board of regents of the Smithsonian institution, showing the operations, expenditures and condition of the

institution for the year ending june 30, 1895. Report of the institution V. S. national museum.

Société archéologique de Montpellier. *Mémoires*. Tomes II à VIII. Années 1850-1893.

— — 2^e série. Tomes I et II.

— *Bibliographie du Languedoc en général et du département de l'Hérault et de la ville de Montpellier en particulier*. Montpellier, (J. Martel aîné), 1859, in-4°.

— *Cartulaires des abbayes d'Aniane et de Gellone*, publiés d'après les manuscrits originaux. *Cartulaire de Gellone*. 1^{er} et 2^e fascicules, par Paul Alaus, l'abbé Cassan et E. Meynial, Montpellier, (J. Martel aîné), 1897-1898, in-4°.

— *Catalogue des manuscrits*, par Emile Bonnet. Montpellier, (J. Martel aîné), 1897, in-8°.

— *Etude sur le manuscrit G 1036 des archives départementales de la Lozère. Pièces relatives au débat du pape Clément V avec l'empereur Henri VII*, par P. Gachon. Montpellier, (J. Martel aîné), 1894, in-4°.

— *Lieber instrumentorum memorialium. Cartulaire des Guillems de Montpellier*, publié d'après le manuscrit original. Montpellier, (J. Martel aîné), 1884-1886, in-4°.

— *Médaillier de la Société. Description des monnaies, médailles et jetons qui composent ce médaillier*, par Emile Bonnet, 1^{re} partie. *Monnaies antiques*. Montpellier, (J. Martel aîné), 1896, in-8°.

Société archéologique de Rambouillet. *Histoire*

de l'hôtel de Rambouillet à Paris en 1652, 1666 et 1671, du château de Rambouillet en 1666 et des châteaux d'Angoulême et de Montausier, 1671, par Charles Sauzé.

Société archéologique et historique de Tarn-et-Garonne. *Bulletin archéologique et historique*. Tome XXV, 1^{er} à 4^e trimestres 1897.

Société archéologique et historique de l'Orléanais. *Bulletin*. Tome XI, n° 161, 3^e et 4^e trimestres 1897; et tome XII, n° 162, 1^{er} trimestre 1898.

Société bibliographique et des publications populaires. *Bulletin*. 28^e année, n° 12, décembre 1897; et 29^e année, nos 1 à 7, janvier-juillet 1897.

Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire. *Annales*. 2^e série, tome XVII, 3^e et 4^e livraisons. Juillet-décembre 1897.

Société de Borda. *Bulletin*. 22^e année, 4^e trimestre 1897; et 23^e année, 1^{er} trimestre 1898.

Société d'émulation d'Abbeville. *Bulletin trimestriel*. Années 1896 et 1897.

— *Mémoires*. Tome II. *Le cartulaire du comté de Ponthieu*.

— — 4^e série, tome III, 2^e partie.

Société d'émulation de l'Auvergne. *Revue d'Auvergne*. 14^e année, nos 5 et 6. Septembre-décembre 1897.

Société d'émulation du Doubs. *Mémoires*. VII^e série, 1^{er} volume. 1896.

Société départementale d'archéologie et de statisti-

que de la Drôme. *Bulletin*. 124^e à 126^e livraisons. Janvier-juillet 1898.

Société des Antiquaires de l'Ouest. *Bulletin*. 2^e série, tome IX, 3^e et 4^e trimestres 1897 ; et tome X, 1^{er} trimestre 1898.

Richard (Alfred), Chantoceaux et les Tiffailles.

Société des amis des sciences et arts de Rochecouart. *Bulletin*. Tome VII, n^{os} 5 et 6, 1897 ; et tome VIII, n^{os} 1 et 2, 1898.

Société des archives historiques de Saintonge et d'Aunis. *Bulletin-revue de Saintonge et d'Aunis*. XVIII^e volume, 1^{re} à 4^e livraisons. Janvier-juillet 1898.

Société de secours des amis des sciences et arts. *Compte-rendu du 37^e exercice. Séance publique annuelle, tenue le 29 avril 1897*.

Société des études historiques. *Revue*. 63^e année. 1897.

Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron. *Procès-verbaux des séances*. Tome XVII. 1898.

Société d'études des Hautes-Alpes. *Bulletin*. 16^e année, 2^e série, n^o 24, 4^e trimestre 1897 ; et 17^e année, 2^e série, n^{os} 25 et 26, 1^{er} et 2^{me} trimestres 1898.

Société éduenne. *Mémoires*. Nouvelle série, tome XXV. Année 1897.

Société historique et archéologique de l'Orléanais. *Bulletin*. Tome XI, n^o 160, 1^{er} et 2^e trimestres 1897.

Société française d'archéologie. Congrès archéologique de France. LXII^e session. *Séances générales tenues à Clermont-Ferrand en 1895*.

Société historique de Compiègne. *Procès-verbaux. Rapports et communications diverses*. Tome VI. 1892.

— *Les francs-archers de Compiègne, 1448-1524*, par le baron de Bonnault d'Houët, 1897.

Relation de la prise de Coucy en 1487, par Pierre d'Urfé qui en fut nommé gouverneur.

Société historique et archéologique du Maine. *Revue historique et archéologique du Maine*. Tome XLII. 2^e semestre 1897.

Société littéraire, historique et archéologique de Lyon. *Mémoires*. Années 1891-1895.

Société neuchâteloise de géographie. *Bulletin*. Tome X. Année 1898.

Abonnements

Association française pour l'avancement des sciences. 26^e session. Saint-Étienne, 1897. *Compte-rendu*, 1^{re} partie. *Documents officiels, procès-verbaux*.

Testenoire (Philippe), Sur les monnaies carolingiennes trouvées en Forez. — Thiollier (Noël), Notice archéologique sur l'église de Curgy (Saône-et-Loire). Contribution à l'étude de l'origine de l'architecture bourguignonne. — Note sur quelques églises de la Haute-Loire.

Bibliothèque de l'Ecole des Chartes. Tome LIX, 1^{re} et 2^e livraisons. Janvier-avril 1898.

Le Grand (Léon), La désolation des églises, monastères, hôpitaux, en France, vers le milieu du XV^e siècle, par le P. Henri Denifle. Analyse.

Bulletin monumental. 7^e série, tome II, n^{os} 3 à 6, 1897.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle. Partie littéraire. 2^e série, tome XLVII, 1^{re} à 4^e livraisons, janvier-juin 1898; et tome XLVIII, 1^{re} livraison, juillet 1898.

Revue archéologique. 3^e série, tome XXXII, nos 1, 2 et 3. Janvier-juin 1898.

Revue du Lyonnais, 58^e année, 5^e série, tome XXV, n^o 145 à 150. Janvier-juin 1898.

Richard (Paul), Étienne de Chassaigny, suffragant du cardinal de Bourbon. — État des prieurés du diocèse de Lyon vers la fin du XV^e siècle. — Vachez (A.), Le comte de Charpin-Feugerolles, sa vie et ses œuvres. — Vanel (abbé J-B.), Une visite archiépiscopale à Jas, en 1096.

Revue épigraphique du midi de la France. Nos 87, 88 et 89. Octobre 1897 — juin 1898.

Acquisitions

Bibliotheca Cluniacensis in qua SS. Patrum abbatum Cluniacensium Odonis, Maïoli, Odilonis, Hugonis, Petri Venerabilis et aliorum vitæ, miracula, scripta, statuta, privilegia, etc, continentur, per Martinus Marrier et Andreas Quercetanus. Lutetiæ Parisiorum, sumptibus Sebastiani Cramoisy, 1614, in-4^o.

Cochard, *Origines des familles lyonnaises avec la date de la déclaration de leur nouvelle élection à Lyon*, Lyon, Louis Brun, 1898, in-12.

Familles venues du Forez : Arthaud, Basset, Bonafon, Bruyas, Bouteille, Berthollon, Blachon, Burlat, de Boissieu, Béthenod, Crupisson, Courbon, Clapeyron, Falconnet,

Flachat, Gayot, Gay, Giraud, Gaudin, Gillier, Gubian, Grangier, Jacquier, Jacquet, Laforest, Le Poivre, Michon, Mazenod, Mongirod, Nolhac, Palerne, Ponchon, Philippon, Pupil, Perrin, Pessonneaux, Pupier, Pitiot, Prévost, Philibert, Praire, Terrasse, Tixier, Valoux, Vauberet.

Varnet (F.-A.). *Géographie du département du Rhône*. Mâcon, (Protat frères), s. d., 1n-8°.

VI

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Membres titulaires

M. Henri Charvet, au château de Vaugirard, à Chandieu, reçu le 10 janvier 1898.

M. Liénard, directeur de l'agence du Comptoir national d'escompte, à Roanne, reçu le 10 janvier 1898.

M. le comte de la Tour du Pin, au château de Chamarande, à Saint-Germain-Lespinnasse, reçu le 26 janvier 1898.

M. le prince duc de Bauffremont, 82, rue de Grenelle, à Paris, reçu le 27 janvier 1898.

M. le duc de Polignac, 10, place de la Concorde, à Paris, reçu le 5 février 1898.

M. l'abbé Regeffe, curé de l'Hôpital-sous-Rochefort, reçu le 14 mars 1898.

M. Pagnoux, agrégé de l'Université, professeur d'histoire au lycée de Roanne, reçu le 30 mars 1898.

M. l'abbé Peyrard, professeur, 10, rue Sainte-Hélène, à Lyon, reçu le 13 avril 1898.

M. Édouard Dèzes, président du tribunal civil de Montbrison, reçu le 17 avril 1898.

M. l'abbé Bomel, curé de Saint-Martin-la-Plaine, reçu le 31 mai 1898.

M. Paul Didier, capitaine au 16^e de ligne, à Montbrison, reçu le 27 juin 1898.

M. Crozier, juge de paix à Montbrison et ancien membre de la Société, ayant exprimé le désir de reprendre place dans ses rangs, a été réintégré sur la liste des membres titulaires.

Membres correspondants

M. Xavier Rousse, ingénieur des arts et manufactures, attaché à la compagnie Paris-Lyon-Méditerranée, à Vaison (Vaucluse), reçu le 22 mars 1898.

M. Bourbon, architecte, 2, place de la Bourse, à Lyon, reçu le 10 juillet 1898.

Membres décédés

M. le docteur Eugène Rey, à Montbrison, membre fondateur.

M. Auguste Bouillier, ancien député, à Roanne, membre fondateur.



JUILLET — DÉCEMBRE 1898.

BULLETIN DE LA DIANA



I.

PROCÈS-VERBAL DE LA RÉUNION DU 27 SEPTEMBRE 1898

PRÉSIDENCE DE M. LE VICOMTE DE MEAUX, PRÉSIDENT.

La séance est ouverte à deux heures.

Sont présents : MM. Achalme, abbé Bégonnet, Maurice de Boissieu, E. Brassart, Chaize, Charvet, abbé Chazal, J. Desjoyaux, capitaine Didier, Dugas de la Catonnière, V. Durand, Favarcq, H. Gonnard, Lachmann, Lafay, Leriche, vicomte de Meaux, baron de Meaux, Morel, docteur Perdu, Renaud, Rochigneux, L. Rony, Rousse, abbé Sachet, Alphonse de Saint-Pulgent, abbé Versanne.

Se sont fait excuser : MM. J. Déchelette, J. Rony, C.-P. Testenoire-Lafayette.

En ouvrant la séance, M. le vicomte de Meaux, Président, rappelle l'excursion faite en juillet dernier par la Société dans une partie du canton de Saint-Galmier ; il remercie les commissaires de la parfaite organisation de cette promenade, où il fut donné de voir, sans trop de fatigues, tant de choses intéressantes.

M. le Président ajoute que le questionnaire archéologique et historique, adressé par la Diana à tous les curés du diocèse et à tous les instituteurs du département, paraît devoir provoquer des réponses. Ce qui le fait supposer, ce sont les nombreuses demandes de renseignements particuliers dont a été assailli notre bibliothécaire. Dans une de ses séances, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a hautement approuvé l'initiative de la Diana.

Le Lugdunum sacro prophanum du P. Bullioud. — Communication de M. l'abbé Sachet.

M. l'abbé Sachet s'exprime ainsi :

Il n'est pas un amateur des choses lyonnaises, pas un curieux des souvenirs de nos anciennes provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais, qui n'ait rêvé de feuilleter, une fois en sa vie, le *Lugdunum sacro prophanum* du Père Bullioud (1).

(1) Pierre Bullioud, né à Lyon le 27 janvier 1588 de Pierre Bullioud, procureur du roi au siège présidial de Lyon et procureur général au parlement de Dombes, fit ses études au collège de Tournon et entra de bonne heure chez les jésuites. Il était naturellement laborieux et sa vie fut une vie d'étude, comme le prouvent d'ailleurs ses manuscrits. Il mourut à la maison professe de Paris le 10 mai 1651.

On a de lui, outre le manuscrit dont nous parlons et des notes sur la vie de saint Trivier, solitaire de Bresse, deux ouvrages imprimés : 1^o l'éloge de Symphorien Bullioud, son oncle, évêque de Glandèves, puis de Soissons : *Symphorianus Bullioud, lugdunensis, olim episcopus Glandavensis, Vasatensis et Suessionensis, e tenebris historiæ eductus in lucem cum probationibus in quibus non pauca ad familias lugdunenses reperies*. Lugduni, 1645, in-4^o; — et 2^o le prospectus du *Lugdunum sacro prophanum* dont un exemplaire est joint au manuscrit de Lyon (t. I, f^o 6), *Lugdunum sacro prophanum seu*

Malheureusement ce manuscrit, mine précieuse de renseignements sur toutes les illustrations de notre pays, *de claris illustribus et notis lugdunensibus, forensibus et belijocensibus*, n'est point tout entier à Lyon. Dans la répartition si arbitraire et toute de hasard qui fut faite, au commencement du siècle, des trésors enlevés à nos églises pendant la période révolutionnaire, une partie, et la meilleure, de cet ouvrage alla enrichir la bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier. C'est là, qu'à notre grand regret et à notre dommage plus grand encore, elle est demeurée depuis.

Voici comment les choses se passèrent :

Chaptal, professeur de chimie à l'ancienne université de Montpellier, devenu ministre de l'intérieur après le dix huit brumaire, et voulant donner à l'école où il avait enseigné avec tant d'éclat un témoignage de son inaltérable attachement pour elle, avait confié au docteur Prunelle, membre de la même académie, la mission de parcourir dix départements et d'y recueillir, pour la bibliothèque de la célèbre faculté, tout ce qui pourrait convenir à cet établissement. Ce fut à Auxerre que le docteur Prunelle découvrit le *Lugdunum sacro prophanum* du P. Bullioud, avec le *Lugdunum priscum* de Claude

de claris illustribus et notis lugdunensibus, forensibus et belijocensibus indices, argumentum et synopsis. Lugduni, apud Guillelmus Barbier, bibliop., typogr. reg. MDCXLVII; 12 pages, petit in-4°.

V. Colonia, *Histoire littéraire*, II, 709 ; — Perneti, *Les lyonnais dignes de mémoire*, I, 235 ; — PP. de Backer, Carayon et Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus*, nouv. édit., II, 372-374.

Bellièvre et les *Titres et généalogies recueillis par Samuel Guichenon, historien de Bresse et de Bugey.*

Ces trois manuscrits, si précieux pour notre histoire locale, provenaient tous de la riche bibliothèque de Laurent Pianello de la Valette, conseiller du roi et président des trésoriers de France en la généralité de Lyon, prévôt des marchands en 1687 et 1688. Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, les héritiers de M. de la Valette transportèrent ces trésors à leur château de Thorigny, près de Sens, et M. Pianelli de Maubecque, seigneur de Thorigny, arrière petit-fils du prévôt des marchands, « s'estant émigré » en 1791, et ayant laissé ses biens à la nation, celle-ci vendit les immeubles et conserva les titres et les tableaux qui furent transportés à Sens et de là à Auxerre, où devait les retrouver plus tard le docteur Prunelle, auteur de leur transfert à Montpellier.

Montpellier, hélas ! est loin de Lyon. Mais, s'il est difficile d'aller jusqu'au manuscrit, du moins l'accès en est facile, et le meilleur accueil attend à l'école de médecine le chercheur Lyonnais.

Nous en avons fait nous même l'expérience ces vacances dernières (1). où nous trouvant à Montpellier pour l'assemblée annuelle de l'Alliance des maisons

(1) Nous ne saurions assez exprimer notre reconnaissance à Monsieur Fécamp, bibliothécaire de la faculté de médecine, pour l'empressement qu'il a mis à seconder notre désir. Bien que l'on se trouvât en vacances et que la bibliothèque fût fermée, il voulut bien tenir à notre disposition un des employés de son dépôt, et celui-ci demeura avec nous tout le temps qui nous fut nécessaire. Les travailleurs qui ne disposent que de rares instants apprécient à toute leur valeur ces procédés obligeants.

d'éducation chrétienne, nous n'eûmes garde d'omettre une visite à la célèbre faculté.

Ce que nous étions désireux de voir, en vieux et fervent Lyonnais que nous sommes, ce n'était point le buste fameux d'Hippocrate, autrefois de Cos, maintenant de Montpellier :

Olim Cous nunc Monspelliensis !

Ce n'était pas davantage le magnifique amphithéâtre avec son siège antique de marbre, ni même les restes de la grande abbaye bénédictine, devenue plus tard palais épiscopal et enfin faculté de médecine, mais bien la riche bibliothèque de l'université et, dans cette bibliothèque, le cabinet particulier, ancienne chambre de l'évêque, où sont conservés nos précieux manuscrits.

Nous devons être largement payé de ce soin, et quelques heures passées dans ce sanctuaire devaient plus nous en apprendre sur le manuscrit de Pierre Bullioud que tout ce qu'on en avait écrit jusque là ; elles devaient même nous apprendre tout autre chose.

I.

LE MANUSCRIT DE MONTPELLIER

Le manuscrit du P. Bullioud, celui que possède la bibliothèque de Montpellier, nous était connu, comme à tous les autres, par la description sommaire du *Catalogue général des manuscrits des bibliothèques publiques des départements*, publié par l'imprimerie

nationale en 1849; par l'ouvrage de M. Allut, *Inventaire des titres recueillis par Samuel Guichenon précédé de la table du Lugdunum sacro prophanum* de P. Bullioud, paru en 1851; et par une note manuscrite de M. Monfalcon, insérée dans le recueil formé par ses soins à la bibliothèque de la ville de Lyon de tous les papiers du P. Bullioud, *Examen fait à Montpellier, le 6 septembre 1858, du manuscrit de Pierre Bullioud*.

Ce manuscrit, dit le *Catalogue* provient de la bibliothèque d'Auxerre? L'ouvrage est divisé par *index*; il n'y a pas de deuxième volume; mais les premier et deuxième tomes sont réunis. Quant à l'*index* 8 ou tome VIII, il manque. D'après la table détaillée des matières, placée à la fin du tome IX, on voit que le tome VIII contenait : *Clari cives in re publica Lugdunensi ... etc.*

Le tome III contient des extraits d'un ancien cartulaire. En tête du neuvième volume, il y a plusieurs pièces détachées relatives à cet ouvrage et qui sont intitulées : *Collectanea pro ecclesia Lugdunensi*. Il y a aussi le portail de l'église de Saint-Nizier de Lyon, de Saint-Jean de Lyon et de Saint-Maurice de Vienne. Ces trois portails sont à la plume et fort bien faits. Ce manuscrit, qui est une copie, contient des additions et des corrections autographes. Cet ouvrage important et inédit renferme une foule de pièces et de documents relatifs à l'histoire du Lyonnais et à celle de la France entière (1).

L'ouvrage du P. Bullioud, dit de son côté M. Allut, en neuf volumes grand in-4°, est du nombre de ceux qui furent adjugés à la bibliothèque de la Faculté de Montpellier qui n'en a jamais reçu que huit volumes; le huitième manque malheureusement, et a été vraisemblablement oublié à Auxerre, par M. le docteur Prunelle. Il serait facile, peut-être, d'en retrouver la trace; car on doit savoir quelles sont les bibliothèques entre lesquelles furent partagés les manuscrits

(1) *Catalogue général*, t. II, p. 382.

qui avaient été remis en dépôt dans cette ville, après le séquestre mis au nom de la nation. Une circulaire appelant l'attention des conservateurs des bibliothèques publiques sur ce volume, dont on leur enverrait en même temps le signalement, suffirait pour aider à le découvrir, s'il existe encore (1).

Enfin M. Monfalcon, après avoir reproduit le texte du *Catalogue* et celui de M. Allut, s'exprime en ces termes :

Neuf volumes in-folio dont le second manque.

J'ai examiné ce manuscrit à Montpellier, le 6 septembre 1858. Voici un résumé de mes recherches. L'écriture paraît être celle de Bullioud, mais elle n'est pas uniforme, la grosseur des lettres et l'espacement des lignes varient beaucoup d'un volume à l'autre. Cette écriture est généralement plus grosse et surtout plus lisible que celle du manuscrit de Lyon. Une partie du neuvième volume est absolument semblable au manuscrit de Lyon pour le genre d'écriture, le nombre des lignes à la page, le format et le papier. Plusieurs des volumes, les premiers surtout, sont évidemment une mise au net exécutée avec soin ; il y a assez fréquemment des ratures dans les autres. Le format est le petit in-folio, il est plus grand que celui de l'exemplaire de Lyon et uniforme. Mais le papier n'est point partout de la même grandeur ; il y en a de dimensions différentes, quelquefois dans le même volume. Les lignes, dans quelques tomes, sont très espacées, de telle sorte qu'il y en a peu à la page. L'exemplaire est broché en parchemin et en bon état. Voici la distribution des matières.

T. I. (106 pp.). — Préface de cinq pages : *Accipe lector*. Vers latins pour le portrait de Bartholomæus Anulus. Index I, *De situ...*

(L'index II manque).

T. III (311 pp.). — Index III, *Clari Martyrio, prima persecutio*. Ecriture assez grosse, lignes très espacées. *Clari dignitatibus ecclesiasticis*.

(1) *Inventaire des titres recueillis*, f° xi v.

T. IV (648 pp.). — Index IV, *Clari scriptores et scientia lugdunenses*.

T. V (431 pp.). — Index V, *Clari militia lugdunenses*.

T. VI (551 pp.). — Index VI, *Clari dignitatibus forensibus lugdunenses*.

T. VII (329 pp.). — Index VII, *Clari dignitatibus rationum lugdunenses*.

Le T. VIII manque.

T. IX. — Il y a plusieurs paginations. Index IX, *Institutiones ecclesiarum et parochiarum Lugduni* (135 pp). Index X, *Institutiones ecclesiarum regular. constitution*. (179 pp.). Supplément, écriture du ms de Lyon. *Fundationes abbatiarum*. Index XIII, *Prioratus quidam virginum*.

Les numéros sont ceux des feuillets et non ceux des pages (1).

Or, aucune de ces descriptions n'est exacte, et ni le rédacteur du *Catalogue général*, ni M. Allut, ni M. Monfalcon ne nous paraissent avoir feuilleté, suffisamment du moins, le manuscrit dont ils parlent.

Le rédacteur du *Catalogue* s'est contenté d'une analyse sommaire. Cela se comprend à la rigueur, étant donnés, d'une part, l'importance de son dépôt et, de l'autre, le peu d'intérêt que devait présenter pour une ville du Languedoc, et surtout pour sa faculté de médecine, un ouvrage d'histoire lyonnaise.

Comment cependant, averti de ce qui s'était passé pour le tome II^e, que l'on avait retrouvé uni au I^{er}, n'a-t-il pas eu l'idée de voir si le même phénomène ne se serait pas produit pour le tome VIII^e? La chose évidemment méritait d'être examinée de plus près.

M. Allut, lui, a fait œuvre plus complète et plus profitable. Il a relevé la table des matières que con-

(1) Manuscrit de Lyon, tome I, f^o 12.

tient le manuscrit et publié avec elle quelques-unes des pièces qui y sont jointes. Grand service rendu aux travailleurs et qui demeure un titre incontestable à notre reconnaissance. Mais il ne s'est pas rendu compte, lui non plus, de la nature ni du contenu des volumes qu'il avait entre les mains : son examen a été trop superficiel.

Quant à M. Monfalcon, s'il est allé à Montpellier le 6 septembre 1858, nous craignons bien qu'il n'ait plus consulté sur le P. Bullioud le volume de M. Allut, situé tout à côté sur le rayon, que le manuscrit lui-même du célèbre jésuite. Il commet, en effet, les mêmes fautes, répète les mêmes erreurs que son devancier et la « distribution des matières » qu'il nous donne est en perpétuel désaccord avec le texte.

Ainsi prévenu et égaré, nous arrivions à Montpellier avec la triste conviction de n'y rencontrer qu'un manuscrit incomplet autant qu'indéchiffrable.

Or, à peine étions-nous installé à la bibliothèque de la faculté de médecine, que nous eûmes la satisfaction de nous trouver en présence d'une copie très nette et très lisible (1) — sauf pour les deux derniers index — du *Lugdunum sacro prophanum*; et, ce qui est bien autrement important, en présence de l'œuvre complète du P. Bullioud; car, Dieu merci, rien ne manque au précieux manuscrit, l'*index secundus* et le tome VIII^e, objets de tant de regrets, pas plus que tous les autres.

A qui demande à Montpellier le manuscrit du

(1) En écriture du XVII^e siècle, bien entendu; nous ne supposons pas que l'on s'attende à rencontrer ici notre belle et pure italique moderne.

P. Bullioud, on apporte non pas neuf, non pas même huit, mais seulement sept volumes in-4° portant au dos la notation inexacte de tomes 1^{er}, 3^e, 4^e, 5^e, 6^e, 7^e et 9^e; et dans ces sept volumes, ainsi irrégulièrement numérotés, est contenu tout le travail du célèbre jésuite.

Le *Lugdunum sacro prophanum*, en effet, est divisé en treize index ou chapitres, de longueur inégale, mais écrits tous sur des cahiers uniformes, et ce sont ces cahiers qui ont été réunis de façon à former des volumes de grosseur à peu près semblable, le 1^{er} et le 6^e volumes contenant chacun deux index, le 7^e en renfermant jusqu'à cinq.

Ce qui s'est passé alors, le voici : le bibliothécaire — un subalterne sans doute — chargé de cataloguer ces sept volumes, au moment de leur dépôt ou à leur retour du cartonnage en vélin, a procédé comme le font trop souvent nos relieurs modernes, quitte à commettre les mêmes bévues. Il s'est contenté de soulever la couverture de chaque volume et, trouvant en première page le titre d'un index, il a pris le numéro de cet index pour en faire celui de son tome, sans s'inquiéter de savoir si le volume en contenait un ou plusieurs. Et ceux qui sont venus après lui, l'auteur du *Catalogue*, M. Allut et M. Monfalcon, s'en sont rapportés aveuglément à cette tomaison vicieuse et, au lieu d'ouvrir seulement les volumes pour en reconnaître le contenu, se sont contentés de verser des larmes sur les tomes 2^e et 7^e à jamais disparus !

Pour remettre les choses en état et, tout en conservant l'ancienne tomaison, éviter à l'avenir une aussi

fâcheuse erreur, il suffirait de compléter ainsi la notation de chaque volume :

I ^{er} Vol.	T. 1	Index 1 et 2
II ^e —	— 3	— 3
III ^e —	— 4	— 4
IV ^e —	— 5	— 5
V ^e —	— 6	— 6
VI ^e —	— 7	— 7 et 8
VII ^e —	— 9	— 9, 10, 11, 12 et 13.

A ces chapitres ou *index* sont ajoutées un certain nombre de pièces, dont la nature ni la place n'ont pas été non plus suffisamment indiquées jusqu'ici. Nous croyons donc rendre service aux travailleurs en donnant une description sommaire, mais complète, de tout ce que contiennent les sept volumes de Montpellier. Nous le ferons en respectant la tomai-son ancienne.

TOME I^{er}

Le premier volume coté, au dos, *Lugdunum sacro prophanum ou histoire littéraire de la ville de Lyon* — tome I^{er}, s'ouvre par le titre que M. Allut et, à sa suite, M. Monfalcon ont eu le tort de joindre à la dédicace (1) :

LUGDUNUM SACROPROPHANUM
SEU
DE CLARIS ILLUSTRIBUS ET
NOTIS LUGDUNENSIBUS FORENSIBUS
ET BELIJOCENSIBUS INDICES

(1) V. Allut, *Inventaire*, fo XII.

Vient ensuite ce que nous appellerions aujourd'hui une préface : *Scopus operis*.

Bullioud y indique le plan de son ouvrage. Ce ne sont pas des annales qu'il a voulu écrire, ce n'est pas une histoire suivie qu'il a entendu composer, ce sont simplement des notes qu'il a recueillies sur les hommes et les choses des trois provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais :

« *Accipe lector non per longissimam annorum seriem digestos annales, sed urbis et provinciæ lugdunensis, forensis et belijocensis, virorumque clarissimorum et rerum gestarum narrationis indices nec brevissimos nec obscuros, meo quidem iudicio.* »

Son unique ambition a été de préparer des matériaux aux historiens de l'avenir : « *futuro historiæ lugdunensis architecto materiam præparasse* ».

Cette préface occupe les quatre premières pages du manuscrit.

A la cinquième, Bullioud indique ses sources :

MANUSCRIPTA

Martyrologium manuscriptum ecclesiæ lugdunensis, cum horologio

Tractatus de bellis et induciis inter canonicos S. Joannis et S. Justi et cives Lugdunenses.

M. S. ex bibliotheca Athanacensi, nunc Bulliodorum, *deinde Pianellorum* (1).

Compendium actorum capitularium ecclesiæ majoris ab anno 1361, per nobilissimum Hectorem de Cremeaux decanum et vicarium generalem archiepiscopi lugdunensis.

Cartularium duplex instrumentorum ecclesiæ majoris et

(1) Les mots en italiques sont écrits de la main de M. Pianello de la Valette, devenu propriétaire des manuscrits de Bullioud.

probationum canonicorum ab anno 1200 et 1300, primum Gaspari Mitte, camerarii ecclesiæ lugdunensis, alterum Hec-toris de Cremeaux.

Cartularium ecclesiarum S. Pauli et S. Justi, cum libro obituum antiquissimo, ex bibliotheca domini de Chastillon, camerarii S. Pauli.

Cartularium majus et minus Insulæ Barbaræ, ex archivis ejusdem ecclesiæ.

Cartularium abbatiæ Savignaci, opera Maillardi.

Cartularium seu inventarium chartarum S. Irenæi, ex archivis ejusdem ecclesiæ.

Cartularium publicæ domus Lugdunensis, olim de Villanova, postea de Langes et de Villars, nunc de.... *deinde de la Valette*.

Lugdunum priscum Claudii Bellievrei, proto præsidis Gratianopolitani, ex bibliotheca de Langes, nunc de. . *nunc Pionelli*.

Nicolaus Nicolai regius geographicus. Description générale de la ville de Lion, du Lionnois et du Beaujolois, l'an 1573. Ex bibliotheca Antonii de Laval.

Mais, entre la Préface et les sources, Bullioud a introduit, de sa main, quelques autres indications :

Au bas de la page 4,

« *Ex Bibliotheca vero Antonii de la Val Forensis. Exhibuit mihi generose, in præfectura Borboniensis, consiliarius regius dominus de la Mura, versionem gallicam Christophori Millæi, De origine et præstantia urbis Lugdunensis* (1) ».

(1) L'ouvrage auquel fait ici illusion le P. Bullioud est, sans doute, le *De primordiis clarissimæ urbis Lugduni*, de Christophe Milæus (*alias Myleu, Myle, Mylieu*), professeur d'humanités au collège de la Trinité en 1544, ouvrage imprimé chez Griffé en 1545.

Quant au de la Mure dont il parle, ce doit être Charles, écuyer, grenetier du grenier à sel de Moulins, mari d'Élisabeth (*alias Isabelle*) de Laval, fille d'Antoine. — Voir, dans le *Bulletin de la Diana*, t. IX, page 52, les *Notes généalogiques sur les familles de la Mure, de Laval, du Verdier et de Lingendes*, par M. l'abbé Reure ; et, dans Péricaud, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, l'article *Mylæus*.

2. *Historiam gallicam urbis lugdunensis m s. Paradini nobilis* ».

Au haut de la page 5,

3. *Fragmenta veteris m s. de archiepiscopis lugdunensibus, auctoris incerti sed certe eruditi qui vixit ante annum 1560* ».

C'est la première retouche faite à la copie par l'auteur lui-même.

A la page 6, se trouvent quatre pièces de vers : « *Epigrammata* ».

La première (101 vers alexandrins) est une poésie adressée par Guillaume Paradin, notre historien lyonnais, à Etienne de la Barge, comte et chamarier de l'église de Lyon, sur les commencements de cette église : *De initiis ecclesiæ Lugdunensis ad dominum Stephanum Bargœum camerarium lugdunensem et Idracii abbatem*, f° 32.

Cette pièce fait partie du recueil de Paradin : *Guillelmi Paradini Anchemani Epigrammata*, imprimé chez Griffé, en 1581, ouvrage fort rare, mais dont il existe cependant un exemplaire à la Bibliothèque de la ville de Lyon (1).

La *Revue du Lyonnais* a donné un extrait de cette poésie (2).

La seconde est une épigraphe composée pour le portrait de Barthélemy Aneau, ce professeur célèbre du collège de la Trinité qui fut massacré le jour de la Fête Dieu 1561 par le peuple, lequel s'en prit à lui d'une pierre lancée sur le Saint Sacrement par les fenêtres du collège.

(1) Bibliothèque de la ville de Lyon n° 313.810 : « *Guillelmi Paradini Anchemani Epigrammata*. Lyon, Ant. Gryphius, 1581, in-4°, 72 pages.

(2) *Revue du Lyonnais*, t. IV., 1836, page 151.

*Bartholomeus Anulus Lugdunensis
Accademiae Gymnasiarcha.*

En tibi Imago tui, Lugdunum, γνῶθι σεαυτὸν
Quale olim fueris, quale sies hodie.
Olim doctrinae praestantis alumna : videto
Ne sit ab antiquo degenerare pudor.

La troisième est un hymne de Jean Nicolas Victor en l'honneur de Lyon.

*Ad celeberrimam Lugdunensium civitatem,
Joannis Nicolai Victorii carmen.*

Altera Celtarum Lugdunum Gloria, si qua est
Cura tui, haec grata munera sume manu.
Prima tuae hic cernes gentis cunabula, priscæ
Historiae annosis eruta de latebris.
Lethaeae eripient haec te monumenta vicinae,
Publica cum jam olim marmora pulvis erunt.
Hausta jacent flammis tua moenia plane, Mylœi
At semper partus munere vivet honos.

Enfin la quatrième, de Scaliger, aussi à la louange de Lyon, ne comprend que trois distiques. Encore, une note de M. de la Valette nous avertit-elle que « les deux derniers vers ne sont pas de Scaliger, mais de M. Falconnet, médecin, qui fut échevin en 1667 ».

*Julii Scaligerii, de urbe Lugdunensi
epigramma.*

Fulmineis Rhodanus qua se fugat impiger undis
Quaque pigro dubitat flumine mitis Arar,
Lugdunum jacet, antiquo novus orbis in orbe,
Lugdunumque vetus orbis in orbe novo.
Quod nobis alibi quaeras, hic quaere quod optas :
Aut hic aut nusquam vincere vota potes.

Tous ces vers sont largement empreints de la recherche et du mauvais goût de l'époque.

Alors seulement se place la dédicace reproduite par M. Allut et, à sa suite, par Monfalcon avec la même faute de copie, l'ommission du mot DEI ; tant il est vrai que Monfalcon, qui prend la peine de reproduire cette inscription dans sa forme et avec ses caractères romains, ne l'a pas relevée sur le texte lui-même, mais bien, comme tout le reste, sur l'ouvrage d'Allut :

VOTUM

SANCTISSIMAE ET INDIVIDUAE TRINITATI
DEO PATRI INGENITO, FILIO UNIGENITO
SPIRITUI SANCTO PARACLETO
VERBO DEI INCARNATO MUNDI REDEMPTORI
JESU CHRISTO
DEIPARAE SÆMPERQUE VIRGINI MARIAE
SANCTI JOSEPHI SPONSAE
ANGELIS TUTELARIBUS, SANCTIS PROTECTORIBUS
LUGDUNENSIVM, FORENSIVM ET BELIJOCENSIVM
HOC TOTUM ET QVALECVMQVE OPVS
DAT, DICAT CONSECRATQVE
INDIGNVS PECCATOR SED HUMILIS PRECATOR
P-B-L-S-I

(Petrus Bullioud, Lugdunensis, Societatis Jesu)

Après ces préambules, s'ouvre l'ouvrage proprement dit :

Index primus

(pages 1 à 106)

1. — DE SITU, ORIGINE ET FUNDATIONE URBIS
LUGDUNENSIS.
3. — Chrorographia lugdunensis
8. — Topographia lugdunensis

13. — Urbs Lugdunum seu Lugudunum in confluenti
stetit duplici fundatione ante coloniam Romanorum.
22. — Lugduni colonia quaedam Graecorum.
25. — Lugduni colonia civium Romanorum.
30. — Sedes et situs coloniae lugdunensis.
36. — Nomina et epitheta urbis Lugduni.
44. — De Incendio coloniae lugdunensis ab igne celesti.
51. — Clades et eversiones urbis lugdunensis quamplurimae usque ad ultimam Calvinistarum, et restorationes.
68. — Lues et pestilentiae enumerantur et remedia animis corporibusque adhibita.
77. — Dirae fames quas passa est urbs lugdunensis; quibus viis et quorum largitionibus conservata sit.
83. — Diluvia et inundationes fluminum quibus quasata et pene diruta civitas, et quomodo reparata est.
87. — De Agro Lugdunensi.
92. — De Tractu Agri Lugdunensis Immuni quem dicimus *le Franc-Lionois*.
95. — De Agro Forensi.
98. — De Ducatu Roanensi in Foresiis.
99. — De Agro Bellijocensi.
103. — De Agro Dombensi.

Index secundus

(pages 1 à 312)

1. — DE CLARIS SANCTITATE LUGDUNENSIBUS.
1. — Clarimartyrio Lugdunenses in prima persecutione.
29. — Martyres lugdunenses in secunda persecutione.
70. — Clari confessores lugdunenses.
165. — Clari Lugdunenses sanctitate non vindicati.
289. — Foeminae quaedam lugdunenses pietate insignes.

Chaque index, on le voit, a sa pagination spéciale.

C'est cet *index secundus* que n'a pas su voir M. Monfalcon. S'il avait ouvert seulement le tome premier, à cette page 106 qu'il nous donne comme la dernière de l'*index primus*, il aurait constaté malgré lui qu'elle ne correspondait qu'au premier quart du volume et, tout à côté, il aurait aperçu s'étalant en grosses capitales, le titre et l'objet de l'*index secundus*.

TOME 3^e

Le deuxième volume coté au dos, comme les quatre suivants : *Histoire littéraire de la ville de Lyon*, est rempli par l'*index tertius* qui occupe 671 pages.

Index tertius

(pages 1 à 671)

1. — CLARI DIGNITATIBUS ECCLESIASTICIS LUGDUNENSES.
- 2 — Samothei lugdunenses.
4. — Saronides lugdunenses.
5. — Druidae lugdunenses.
16. — Bardi lugdunenses.
17. — Sacerdotes lugdunenses tempore Romanorum.
26. — Episcoporum lugdunensium primatus, seu Galliarum primae sedis institutio, et alia de eadem sede observanda.
101. — De Capitulo et canonicis Ecclesiae lugdunensis eorumque prerogativis.
106. — Institutio.
111. — Statuta.

- 116. — Numerus canonicorum.
- 119. — Regulariter in claustro minori et privato degunt canonici, nec sunt monachi.
- 126. — De Claustro majori.
- 137. — De Choro, cæremoniis et psalmodia canonicorum.
- 146. — Donationes antiquae factae Capitulo seu Ecclesiae lugdunensi.
- 169. — Donationes de urbe et Comitatu lugdunensi Archiepiscopo et Capitulo factae.
- 173. — Lugdunum nunquam fuisse de regno Burgundiae post Gundebaldos et a tempore Clodovei regis.
- 205. — Canonici honorarii.
- 217. — Probationes nobilitatis canonicorum ex utroque parente.
- 224. — Iuramenta et fidelitates ecclesiasticorum.
- 231. — Fidelitates et nomina principum.
- 266. — Privilegia Capituli lugdunensis.
- 296. — Capitulum fundator ecclesiarum collegialium.
- 298. — Fundatio collegii Trevoltiani.
- 303. — Concilia generalia habita Lugduni.
- 338. — Concilia nationalia et provincialia Lugduni celebrata.
- 363. — Qui Papae Lugdunum ingressi pompa solemnī.
- 372. — Summi Pontifices Romani de Capitulo lugdunensi.
- 381. — Cardinales de Capitulo lugdunensi, non lugdunenses ortu.
- 435. — Cardinales lugdunenses ortu.
- 461. — Cardinales obitu lugdunenses.
- 468. — Archiepiscopi lugdunenses.
- 561. — De Capitulo archiepiscopi et episcopi non lugdunenses.
- 578. — Episcopi lugdunenses.
- 593. — Episcopi lugdunenses titulares, seu suffraganei et corepiscopi.

- 621. — Vicarii generales lugdunenses.
- 635. — Decani ecclesiae majoris lugdunensis.
- 641. — Milites ecclesiae lugdunensis clari.
- 651. — Catalogus plurimorum canonicorum ecclesiae majoris lugdunensis.
- 671. — Tabula et descriptio archiepiscopatus lugdunensis.

Ce tome offre ceci de particulier que tout n'y est pas de la même main : les minutes s'y trouvent mélangées à la copie.

A la page 631, en effet : *Decani ecclesiae majoris lugdunensis*, se rencontrent deux feuillets écrits par Bullioud. C'est apparemment une retouche de l'auteur.

A la page 639, nouvelle écriture encore, celle-là d'une troisième main, sans titre spécial. Ce sont dix pages relevées par un copiste intérimaire et auxquelles se rapporte un titre omis par Allut dans sa table générale : *Abbatessae quidam lugdunenses infra et extra territorium*, page 643.

A la page 651, commence le catalogue des chanoines de Lyon, dressé par sources et par année.

Ex instrumento anni 1269, fol. 1.

Ex transcripto treugarum seu induciarum, 1269.

Ex mandato Regis Ludovici 9 et Rodolphi, Albanensis episcopi, Apostolicae sedis legati, fol. 6, anno 1269.

Ex ordinatione Gregorii X papae: canonici petunt certam pecuniam a civibus, anno 1276, fol. 40.

In pactis et conventis inter comitem Foresii [et ecclesiam lugdunensem], coram Petro de Tarentasio, anno 1167.

Ex ordinatione facta Parisiis a duobus cardinalibus pro pace, inter Beraldum Archiepiscopum Lugdunensem et Capitulum, 1290, fol. 54.

In homagio Guichardi comitis Bellijocensis Henrico de Villari Archiepiscopo Lugdunensi, 1298. Apud Severt, CI, § 2.

Ex libro Obituum. Canonici mortui ab anno 1200 ad 1300. Apud Severt, CI, § 3.

Ex statutis Ecclesiae Majoris, Philippo de Sabaudia Archiepiscopo, ante annum 1251.

Nomina et cognomina Archiepiscoporum et Canonicorum Lugdunensium quae in veteribus membranis Ecclesiae Majoris reperiri possint.

Ex quodam libro sine die et anno consignato, sed circa annum 1318 et 1320. Canonici numerantur 58 et 59.

Ex statuto anni 1321 quo canonici 58 ad 32 redacti. Apud Severt, CIII.

L'index est suivi, à la page 671, d'un état du diocèse dressé par archiprêtres: *Tabula et descriptio archiepiscopatus lugdunensis*. Cet état, fort curieux et fort intéressant, est une nomenclature des paroisses telle que la donnent nos *Ordo* annuels. Il est écrit de la main même de Bullioud, et n'a probablement été réuni que plus tard à la copie.

Enfin, à la suite et également sans pagination, vient ce que le *Catalogue général* appelle « des extraits d'un ancien cartulaire » et qui n'est, en réalité, qu'une copie du résumé des actes capitulaires de Saint-Jean de Lyon, fait par le doyen de Cremeaux, au commencement du XVII^e siècle.

Ce résumé, que nous avons encore à la Bibliothèque de Lyon — fonds Coste, n° 2180 — est un relevé des principaux articles contenus dans les actes. Il va du livre 1^{er} au livre 72^e et embrasse une période de près de 300 ans, de 1361 à 1619. Il commence par ces mots qui ont pu faire illusion sur la nature

et l'importance de ces extraits: *Ex actis capitularibus cartularii de Cremeaux*, et finit par ces autres plus simples et plus exacts : *Fin des actes, en abrégé, de Cremeaux*.

Le cahier est coté 12, et ce petit chiffre paraît avoir été tracé par la même main qui a inscrit ceux des pièces contenues au tome 9 ; ce qui prouverait qu'à un moment donné toutes ces pièces ont été réunies. Supposition bien naturelle d'ailleurs, ce résumé étant un des documents, *Manuscripta*, qui ont servi au savant jésuite pour composer son ouvrage, et non pas un des chapitres de cet ouvrage.

TOME 4^e

Le troisième volume, de la même main que les deux autres, a moins de matière que chacun d'eux. Il se compose de 431 pages dont les lignes, sauf dans le premier quart du volume, sont très espacées: 15 à 16 lignes à la page, au lieu de 22 et 24 que contenaient les tomes précédents. Il ne renferme que l'index quatrième et ne donne lieu à aucune observation particulière.

Index quartus.

(pages 1 à 431)

1. — CLARI SCRIPTORES ET SCIENTIA LUGDUNENSES.
3. — De origine linguae gallicae.
13. — Tempore Druidarum.
24. — Tempore Romanorum,

- 38. — Tempore regum Burgundiae.
- 45. — Tempore regum Francorum priorum.
- 51. — Schola episcoporum in lugdunensi Capitulo.
- 57. — De Universitate lugdunensi.
- 67. — Scholae variae Lugduni.
- 70. — Collegium SS. Trinitatis.
- 80. — Scriptores lugdunenses clari ordine litterato.
- 422. — Quaedam mulieres scientia et scriptis celebres.

TOME 5^e

Le quatrième volume, coté tome 5 et composé de 362 pages, ne renferme que *l'index quintus : Clari militia Lugdunenses*. Il n'offre, non plus, rien de remarquable, sinon qu'à la fin se trouve encarté un feuillet double qui, sous ce titre : *Addendi ordine litterato*, donne en deux pages et demie, d'une écriture très serrée et beaucoup plus difficile à lire, une liste de 13 chevaliers à ajouter dans le texte à l'article : *Clari militia Lugdunenses ordine alphabetico*, pages 214 à 362.

C'est un supplément écrit de la main même de Bullioud et inséré par lui dans la copie.

Index quintus

(pages 1 à 362)

- 1. — CLARI MILITIA LUGDUNENSES.
- 2. — Tempore Druidarum.
- 15. — Imperatores romani lugdunenses ortu, obitu, vel commoratione.
- 59. — Francorum duces aliquo modo ad Lugdunenses pertinentes,

- 66. — Reges Burgundionum lugdunenses.
- 82. — Reges Burgundionum de genere Francorum.
- 92. — Comites lugdunenses vicarii.
- 109. — Comites lugdunenses supremi.
- 126. — Comites Forenses.
- 184. — Domini Bellijocenses.
- 214. — Clari militia Lugdunenses, ordine alphabetico.

TOME 6^e

Le cinquième volume, 551 pages, renferme l'*index sextus* : *Clari dignitatibus forensibus lugdunenses*.

Les lignes y sont moins espacées qu'au tome quatrième, mais un peu plus cependant qu'aux tomes 1^{er}, 3^e et 5^e : il y en a 20 à chaque page en moyenne.

Il a, lui aussi, un supplément de la main de Bullioud ; ce sont quatre pages très compactes, comme toutes celles qu'a écrites le docte historien. Elles sont intitulées : *Des de Bais*, et contiennent des renseignements précieux sur cette famille.

Index Sextus

(pages 1 à 551)

- 1. — CLARI DIGNITATIBUS FORENSIBUS LUGDUNENSES.
- 5. — Tempore romanorum imperatorum.
- 6. — Consules proconsulesque lugdunenses.
- 12. — Praefecti Galliarum et praetorii vicarii.
- 27. — Praetores, seu iudices.
- 29. — Magister officiorum et comes sacrarum largitionum.
- 30. — Ordo senatorum sexaginta Lugduni.

- 32. — Duumviri et ordo decurionum.
- 33. — Allectores.
- 34. — Summi curatores et inquisitores.
- 37. — Notarii.
- 38. — Tempore regum Burgundiae.
- 44. — Tempore regum Franciae antiquorum.
- 47. — Comites iudices et vicecomites Lugduni.
- 49. — Missi dominici.
- 51. — Vassi.
- 53. — Ballivi et senescalli.
- 54. — Tempore comitum lugdunensium supernorum.
- 56. — Tempore archiepiscoporum lugdunensium comitum.
- 56. — Palatini et familiares archiepiscopi.
- 60. — Senescallus ecclesiasticus.
- 64. — Correrius archiepiscopi.
- 70. — Iudex major curiae secularis.
- 76. — Iudex appellationum.
- 77. — De Sigillifero, seu cancellario et thesaurario, seu receptore archiepiscopi lugdunensis.
- 80. — Praepositus archiepiscopi.
- 82. — Ballivus archiepiscopi.
- 85. — Viguerii, seu vicegerentes.
- 86. — Magnus audientarius.
- 87. — Promotor archiepiscopi.
- 90. — Advocati lugdunenses.
- 92. — Notarii publici quatuor.
- 104. — Officiales minores archiepiscopi.
- 108. — Series compendiosa discordiarum inter archiepiscopum et Capitulum, civibus intervenientibus, pro jurisdictione temporali comitatus lugdunensis.
- 154. — A tempore concilii secundi lugdunensis oecume-

nici usque ad Petrum de Sabaudia archiepiscopum consecutio.

- 266. — Tempore regum Franciae posteriorum a Philippo IV pulchro.
- 359. — Senescallia lugdunensis et matisconensis ballivia.
- 376. — Tenentes senescallorum.
- 386. — Iudex ressorti et appellationum et alii tenentes locum.
- 392. — Magister portuum.
- 394. — Conservator.
- 394. — Visitator generalis tributi salarii seu gabellae.
- 394. — De Servientibus.
- 398. — De Palatio judiciali, vulgo Rodanesii.
- 407. — De Tribunali praesidiario Lugduni instituto.
- 409. — De Praefectura lugdunensi.
- 416. — Tribunus capitalium, vulgo *le Prevost des Mareschaux*.
- 419. — Ballivia Forensis.
- 428. — Ballivia Bellijocensis.
- 429. — Dombarum suprema curia Lugduni.
- 429. — Ballivi Bellijocenses.
- 429. — Locum tenentes generales ballivi Bellijocensis.
- 451. — De exoptato saepe supremo parlamento Lugduni observanda.
- 451. — Ballivia Dombensis.
- 451. — Ballivi Dombenses.
- 451. — Locum tenentes seu praetores balliviae Dombarum.
- 465. — Regii gubernatores Lugduni.
- 480. — Clari dignitatibus forensibus, ordine alphabetico.

TOME 7^e

Le sixième volume, intitulé tome 7, comprend,

comme le premier, deux index; c'est celui où se trouve le *tome huitième* soit disant resté à Auxerre.

Il s'ouvre par l'*index septimus* qui n'occupe que 34 pages.

Index Septimus

(pages 1 à 34)

1. — CLARI DIGNITATIBUS RATIONUM LUGDUNENSES.
2. — Tempore coloniae romanae Lugduni.
8. — Tempore regum Burgundiae et Franciae.
12. — Tempore comitum lugdunensium.
13. — Tempore archiepiscoporum lugdunensium.
17. — Tempore regum Franciae posteriorum.

Comment Allut qui, dans sa table des chapitres, n'arrive, en fait de pagination, qu'au chiffre minime de 17, n'a-t-il pas remarqué que ces quelques pages ne suffisaient pas à remplir un volume au premier aspect aussi considérable que les autres? Evidemment, il s'est contenté de la table des matières copiée par lui ou pour lui et n'a pas feuilleté les volumes.

Immédiatement après, en effet, s'ouvre l'*index octavus* : *Clari cives in republica lugdunensi*, avec, comme tous les autres, sa pagination spéciale de 1 à 330. Car, c'est là que s'étale, impudemment et en dépit du *Catalogue général*, de la description d'Allut et de l'examen de Montfalcon, le tome 8^e tant pleuré, et pour lequel on ne nous laissait plus d'autre espoir que celui de le rencontrer quelque jour au fond d'une bibliothèque de province !

Cet index est écrit fort large, il n'a que 18 lignes

à la page (1). L'*index septimus* n'ayant fourni que 34 pages de copie, cet écartement des lignes est un expédient imaginé par le copiste pour donner un peu plus de corps à son volume.

L'index finit, page 300, par un recueil de bulles octroyées par différents papes en faveur des Lyonnais: *Bullae pontificiae in gratiam Lugdunensium*. Il y en a vingt adressées à divers personnages.

A l'avant dernière page, se trouve encarté un feuillet simple, rédigé de la main même de Bullioud. C'est une note sur Jean Grolier, toute semblable à celles que nous avons rencontrées déjà dans les volumes précédents.

Index octavus.

(pages 1 à 330)

1 — CLARI CIVES IN REPUBLICA LUGDUNENSI

1. — De Foro lugdunensi et ejusdem ornamentis.
18. — De Republica lugdunensi.
30. — De Consulibus et Scabinis Lugduni quinquaginta.
66. — De Scabinis duodecim numero et officialibus domus publicae.
79. — Institutio Praepositi mercatorum, Consulis primi et trium Scabinorum.
86. — De Capitaneo urbis ut vocant, alias Gardiatore.
108. — De Decurionibus, seu ducibus regionariis, vulgo Penonibus.

(1) Le spécimen que nous donnons plus loin, page 217, est emprunté à cet index. Cette page n'a que 17 lignes.

- 114. — Nundinae lugdunenses.
- 121. — Cambium lugdunense.
- 135. — Pontes super flumina Rhodani et Araris.
- 154. — De Xenodochiis minoribus lugdunensibus, seu eleemosinariis.
- 163. — Xenodochium majus Lugduni Beatae Virginis compatientis.
- 198. — Xenodochia leprosis.
- 201. — Xenodochia orphanis lugdunensibus.
- 204. — Xenodochium lue affectis, S. Laurentii
- 208. — De Eleemosina generali et Domo Charitatis.
- 228. — De Theatro lugdunensi.
- 231. — De muro antiquo et novo portisque urbis Lugduni.
- 242. — De Castellis et arcibus lugdunensibus.
- 259. — Reges Galliae Lugdunum ingressi pompa triumphali.
- 289. — Cardinales legati a latere Lugdunum ingressi solemni pompa.
- 300. — Bullae pontificiae in gratiam Lugdunensium.

TOME 9^e

Nous arrivons au septième volume, le tome 9^e et dernier de la collection.

Comme le premier, ce tome porte au dos un titre plus complet : *Lugdunum sacro prophanum par Bullioud ou histoire littéraire de la ville de Lyon — tome 9^e et dernier.*

Il est, de beaucoup, le plus volumineux et le plus important de la série et c'est aussi celui dont la description demande le plus de soin et comporte le plus de développement.

Et d'abord, sur le feuillet qui sert de garde on lit, au verso, ces quelques lignes : « C'est le dernier volume du *Lugdunum sacro prophanum*, par le P. Bullioud jésuite. C'est un ouvrage qu'on peut qualifier du titre d'histoire littéraire de la ville de Lyon et c'est un magasin où plusieurs ont puisé pour écrire cette histoire mais qui ne l'ont pas épuisé.

L. »

L'auteur de cette note est le Père Laire, religieux Minime, que son profond savoir et son grand amour pour les livres avaient fait choisir par le cardinal de Brienne pour les fonctions de bibliothécaire. Après l'abolition des ordres religieux, il fut chargé par le gouvernement de réunir les livres et les manuscrits des bibliothèques des couvents et des châteaux des émigrés, et devint plus tard bibliothécaire de la ville d'Auxerre. Il fut ainsi, pendant plusieurs années, le gardien du manuscrit du P. Bullioud.

Le volume débute par les index 9, 10 et 11, transcrits les uns à la suite des autres, le neuvième étant séparé du dixième par huit feuillets blancs. Ils sont très courts tous les trois.

Index nonus

(pages 1 à 135)

1. — INSTITUTIONES ECCLESiarUM COLLEGIALIUM ET PAROCHiarUM LUGDUNENSIIUM.
1. — Ecclesia S. Mariae et SS. Apostolorum, nunc S. Nicetii, olim cathedralis, postea parochialis, nunc collegialis.
9. — Sacrae reliquiae Sanctorum quiescentium in ecclesia S. Nicetii.

10. — De Festo Mirabilium, seu Miraculorum, dicato sacris cineribus Martyrum.
13. — Alia Sanctorum pignora.
18. — De Reliquiis S. Ennemundi.
22. — S. Dalfini Ennemundi pignora sacra.
23. — Ecclesia S. Stephani cathedralis.
29. — Sacella ecclesiae S. Stephani.
30. — Ecclesiae S. Ioannis Baptistae cathedralis.
37. — Foundationes et dotationes sacellorum in ecclesia S. Ioannis Baptistae.
40. — Ecclesiae maioris consecratio triplex in honorem S. Ioannis Baptistae.
41. — De Sacris reliquiis ecclesiae maioris.
42. — De Reliquiis sacris S. Ioannis Baptistae.
43. — De Sacris reliquiis S. Cypriani et SS. Martyrum Scillitanorum Sperati, etc., et Pantaleonis, etc.
45. — Aliae Sanctorum reliquiae ex Oriente allatae Lugdunum.
47. — Initia ecclesiae S. Crucis parochialis primae maioris.
48. — Sacellorum institutiones eodem templo.
51. — Ecclesiae maioris paroecia altera S. Petri antiquioris et Romani martyris.
51. — Ecclesia S. Petri antiquioris.
53. — Ecclesia S. Romani.
54. — Ecclesia S. Ioannis evangelistae, postea S. Irenaei, primum collegialis, nunc regularis.
56. — De Forma templi S. Irenaei et sacellis.
59. — De Canonicis SS. Irenaei et Iusti.
60. — De Regularibus canonicis S. Augustini apud S. Irenaeum positis.
61. — Diplomata summorum Pontificum in favorem ecclesiae S. Irenaei.

63. — De Sacris reliquiis ecclesiae S. Irenaei.
69. — Quidam priores S. Irenaei regulares S. Augustini.
72. — Prioratus minores et abbatia et officiales prioratus majoris S. Irenaei.
73. — Destructio templi S. Irenaei et claustrum per Calvinistas, et ejusdem restitutio.
75. — Ecclesia SS. Maccabeorum, nunc S. Iusti, collegialis.
81. — Donationes factae utrique ecclesiae et ejusdem jurisdictio temporalis.
82. — Divisio ecclesiarum SS. Irenaei et Iusti.
83. — Quidam abbates S. Iusti antiquiores.
86. — Obedientiarii et Capituli S. Iusti privilegia quaedam.
88. — Privilegia per bullas Pontificum summorum.
90. — Bullae pontificiae pro fabrica templi S. Iusti.
91. — De Forma ecclesiae S. Iusti quam consecravit Innocentius papa IV et de ejusdem sacellis.
93. — De Sacris reliquiis S. Iusti ante ejusdem templi destructionem.
97. — De Rosa aurea Innocentii IV et de ejusdem indulgentiis.
98. — De Claustro canonicorum S. Iusti.
100. — Destructio templi S. Iusti extra muros, et reaedificatio novi intra muros.
103. — Divisio terrarum quas Obedientias vocant.
104. — Ecclesia S. Pauli collegialis.
109. — De Canonicis S. Pauli et eorumdem claustrum et privilegiis.
111. — De Numero canonicorum.
113. — De Abbattibus S. Pauli.
114. — De Abbattissa et sororibus S. Pauli.
116. — De Communicatione bonorum operum S. Pauli cum aliis ecclesiis.

- 117. — Ecclesia S. Laurentii, parochialis S. Pauli.
- 119. — Ecclesia S. Eligii, olim paroecialis S. Pauli.
- 119. — De Collegio canonicorum Fori Veneris, vulgo Forverii cum paroecia.
- 120. — De Institutione collegii S. Thomae Forverii.
- 124. — Parochia Forverii eidem collegio addicta.
- 124. — Paroecia olim S. Eulaliae, postea S. Georgii.
- 126. — Paroecia S. Vincentii addicta collegio S. Pauli.
- 127. — Ecclesia et paroecia S. Michaelis et S. Blasii compatroni.
- 130. — Ecclesia monialium S. Petri et eidem annexa parochia S. Saturnini.
- 132. — Parochia S. Saturnini, juris monasterii S. Petri.
- 133. — Parochia Plateriae annexa prioratui S. Ruffi.
- 134. — Parochia suburbii Veisae.
- 134. — Parochia suburbii Guilloteriae.

Index decimus

(pages 1 à 142)

- 1. — INSTITUTIONES ECCLESiarUM REGULARIUM ET CONVENTUALIUM VIRORUM.
- 2. — De Eremitis et reclusis lugdunensibus.
- 5. — Institutio abbatae regalis Insulae Barbarae.
- 8. — Institutio ecclesiae in Insula Barbara.
- 11. — Abbatum Insulae Barbarae series compendiosa.
- 35. — De Reliquiis sacris monasterii Insulae Barbarae.
- 36. — Casus reservati abbati in monasterio Insulae Barbarae.
- 36. — Societates monasterii Insulae Barbarae cum ecclesia S. Iusti.
- 37. — Cum Cisteriensi ecclesia.
- 37. — Cum abbazia Trenochii.

- 37. — Cum abbatia Bonae Vallis.
- 38. — Cum abbatia S. Petri Cabilonensis.
- 38. — Cum abbatia Saviniaci.
- 38. — Cum Sancto Petro foris muros portae.
- 38. — Cum Capitulo S. Vincentii Cabilonensis.
- 39. — Cum Dernensi monasterio.
- 39. — Cum Genatensi monasterio.
- 39. — Cum abbatia Casae Dei.
- 39. — Cum S. Gilberti monasterio.
- 39. — Cum S. Aegidii monasterio.
- 39. — Cum abbatia S. Rigaudi.
- 40. — Cum abbatia Bellevillae.
- 40. — Prioratus dependentes ex abbatia Insulae Barbarae cum piis oneribus.
- 42. — Institutio Athanatensis abbatiae.
- 45. — Destructum monasterium in ruinis jacet spacio annorum 460.
- 46. — Abbatiae Athanatensis reparatio et restitutio.
- 47. — Templorum trium Athanatensium sacrae reliquiae et altaria.
- 48. — In Magno altari.
- 48. — In Altari Beatae Mariae.
- 48. — In Altari S. Stephani et S. Badulphi abbatis Athanatensis.
- 49. — In Altari seu templo S. Petri.
- 50. — In Capella beatae Catharinae.
- 50. — In Sacello beatae Mariae Magdalenae.
- 50. — In Altari S. Benedicti.
- 50. — De Sacris Sanctorum reliquiis quae thecis argenteis inclusae portantur in processionibus.
- 50. — In Cassa argentea quae portatur in processionibus Rogationum.

- 51. — In secunda cassa.
- 51. — In parva cassa argentea.
- 51. — Aliae Sanctorum reliquiae.
- 52. — Sacellum nobile B. V. Mariae conceptae sine macula originali.
- 53. — Destructio templi et monasterii per Calvinistas et restauratio.
- 55. — Dignitas, privilegia et jurisdictio abbatiae Athanatensis.
- 57. — Abbates Athanatenses et quaedam eorum acta.
- 68. — Prioratus S. Ruffi, vulgo de Plateria.
- 73. — Priores Plateriae.
- 76. — Carthusia lugdunensis et S. Crucis in Iaresio.
- 78. — Institutio carthusiae S. Crucis in Iaresio, Agri lugdunensis.
- 82. — Templarii, milites sacri.
- 85. — Hospitalarii S. Ioannis Baptistae, milites sacri Lugduni.
- 87. — Praeceptores et ballivi S. Georgii.
- 89. — Augustiniani eremitae, vulgo Majores.
- 93. — Carmelitae, vulgo dicti Majores.
- 97. — Cistercienses olim Lugduni degentes
- 98. — Antoniani religiosi.
- 101. — Praeceptoria Montis Brisonis.
- 102. — Dominicani, seu Fratres Praedicatorēs.
- 106. — Franciscani minores et de Observantia.
- 109. — Monasterium alterum S. Francisci, vulgo de Observantia.
- 111. — Celestini lugdunenses.
- 114. — Minimi lugdunenses.
- 116. — Societas Iesu in collegiis SS. Trinitatis, Beatae Virginis Auxiliatricis, domo Probationis S. Iosephi Lugduni et collegio Rhodanensi apud Foresios.

- 119. — Templum collegii SS. Trinitatis.
- 121. — AEdes domesticae collegii SS. Trinitatis.
- 122. — Alterum collegium Societatis Iesu, Beatae Mariae Virginis Auxiliatricis Lugduni.
- 123. — Domus probationis Societatis Iesu Lugduni, dicata S. Iosepho.
- 127. — Institutio collegii Societatis Iesu Rhodanensis apud Forenses.
- 128. — Capucinorum conventus Lugduni duo.
- 129. — Alter conventus Capucinorum S. Andreae dicatus.
- 130. — Franciscani, vulgo Recollecti.
- 131. — Franciscani tertii ordinis, vulgo Poenitentes.
- 132. — Carmelitae discalceati.
- 133. — Oratorium sacerdotum.
- 134. — Fulienses Bernardini.
- 135. — Augustiniani discalceati.
- 136. — Sodalitium Poenitentium albatorum.
- 137. — Sodalitium Poenitentium atratorum.
- 138. — Sodalitium Atratorum, vulgo Misericordiae.
- 139. — Sodalitia in veste communi et confraternitates.

Index undecimus

(pages 143 à 179)

- 143. — INSTITUTIONES MONASTERIORUM VIRGINUM.
- 143. — Reclusae lugdunenses.
- 145. — Institutio monialium abbatae S. Petri regalis.
- 147. — Destructio monasterii et ejusdem restitutio.
- 148. — Nova institutio monasterii per S. Ennemundum, archiepiscopum lugdunensem.
- 150. — Altera ejusdem monasterii destructio et reparatio.

- 153. — Series abbatissarum.
- 157. — Prioratus et paroeciae a monasterio S. Petri dependentes.
- 158. — Rectoriae de jure abbatissae.
- 158. — Officiales abbatiae.
- 158. — De Sacris reliquiis ecclesiae monialium S. Petri.
- 164. — Abbatia virginum S. Martini Athanatensis, seu Sancti Michaelis.
- 165. — Abbatiae institutio in honorem S. Eulaliae et S. Georgii.
- 166. — Abbatiae Desertae origo et fundamenta.
- 167. — Series abbatissarum.
- 168. — Religiosarum S. Dominici institutio et antiquatio.
- 169. — Institutio prioratus virginum ordinis S. Benedicti *del Pot* vel *Canalis*, vulgo *la Chana*.
- 171. — Clarissae S. Francisci religiosae ex Burgo Bressiae Lugdunum translatae.
- 172. — Prioratus Beatae Mariae de Chazaut ex agro Lugdunum translatus.
- 173. — Prioratus de Chazaut in abbatiam versus.
- 174. — Prioratus virginum Bliensis Bugesii Lugdunum translatus.
- 174. — Monasterii virginum Carmelitarum primordia.
- 175. — Ursularum virginum monasteria tria.
- 175. — Monasterium alterum S. Iusti.
- 176. — Visitationis Beatae Mariae monasteria tria.
- 177. — Alterum Visitationis monasterium, dictum *l'Anticaille*.
- 177. — Tertium Visitationis monasterium.
- 178. — Monasterii monialium S. Elisabethae institutio.
- 178. — Initia monasterii virginum Beatae Virginis Mariae Annunciatae.
- 179. — Primordia conventus virginum ordinis S. Bernardi.

Là, s'arrête la copie, bien malheureusement pour nous, car, comme nous l'avons dit au début, elle est fort nette et d'une lecture très aisée.

Cette copie est-elle l'œuvre du P. Bullioud lui-même ? M. Monfalcon le croit. « L'écriture, dit-il, paraît être celle de Bullioud, mais elle n'est pas uniforme. »

Nous ne sommes pas de son avis.

D'abord, nous ne reconnaissons pas à l'écriture de la copie le caractère de celle des minutes.

Puis, quand on écrit comme le P. Bullioud, et que, comme lui, on se livre à un travail de recherches aussi considérable, on peut éprouver le besoin de se faire copier, pour arriver à se lire soi-même plus commodément, on ne s'attarde pas, à supposer qu'on en soit capable, à aligner correctement des mots pour le plaisir du lecteur.

Enfin, si la copie eût été écrite de sa main, quand il y a fait des corrections et des additions, toutes très courtes, le P. Bullioud n'aurait pas manqué de *s'appliquer*, pour ne pas déflorer sa transcription ; or, ces quelques lignes de surcharge offrent, sur une copie très nette et très lisible des difficultés de lecture considérables. Elles sont bien, toutes seules, l'œuvre de Bullioud et apparaissent au regard comme le sceau — nous allions dire la marque de fabrique — de l'auteur, apposé sur le travail de son copiste.

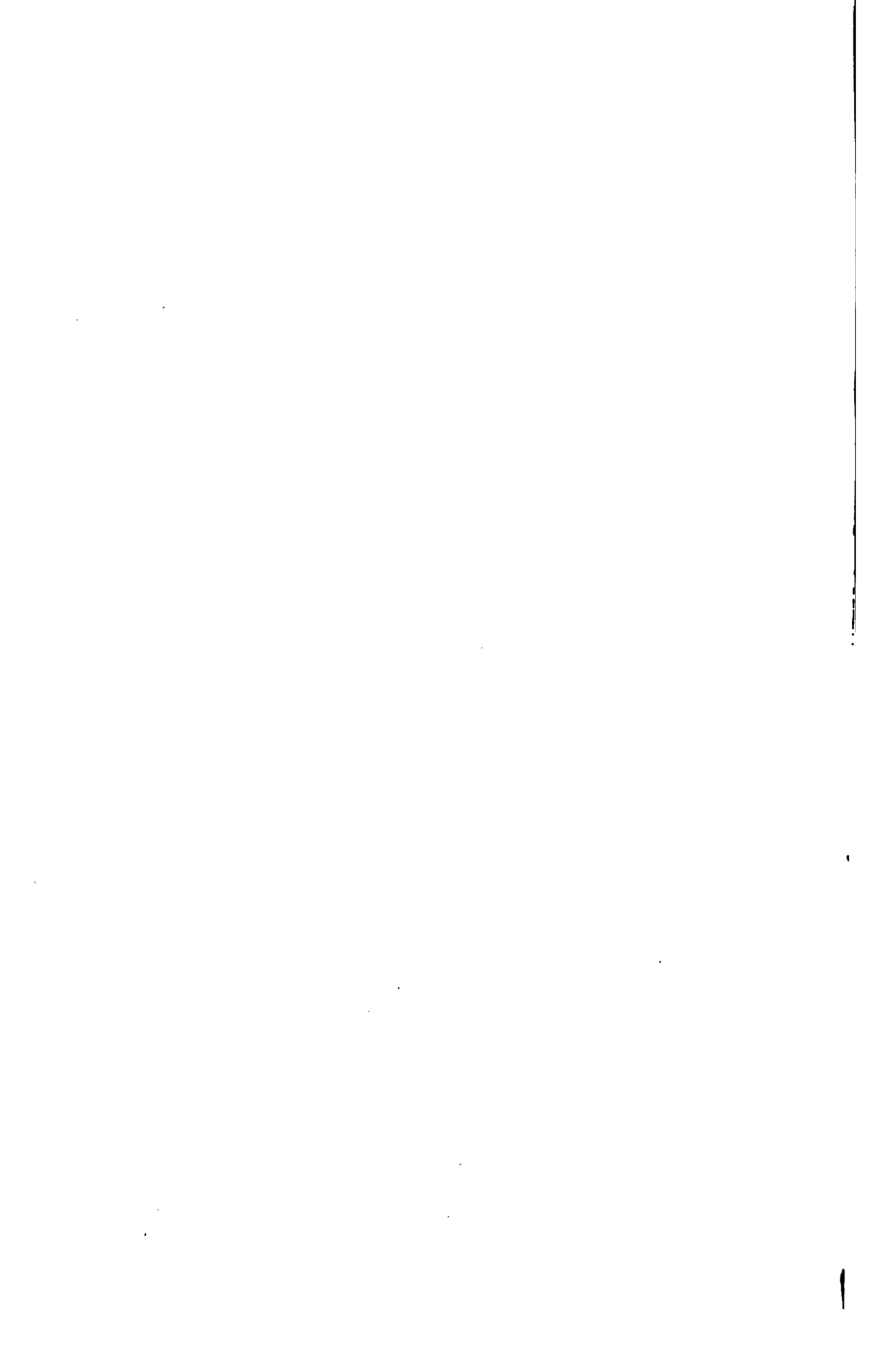
Au reste, vous pouvez en juger, Messieurs, et la planche que nous mettons sous vos yeux, en vous donnant une idée exacte du manuscrit de Montpellier, vous permet de comparer les deux écritures et de

Nobilis, vandiel, paluies, Boudon
 poupière, patherin, Bullioud, Sala, purg.
 Michaux de Joffin
 Meromimny Caprazin
 Hingouen Pajnean
 Gouman Chetard
 Peronctun de Bado
 Fournier de Neuv
 Purg. Biffin de No
 Fournier de Neuv
 Pethmy Chantouffin

IV. — LE LUGDUNUM SACRO PROPHANUM, DU P. BULLILOUD.

Manuscrit de la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Copie annotée par l'auteur. — Grandeur de l'original.



dire qui a raison de M. Monfalcon ou de nous.

Au cours de ces différents volumes, en effet, surtout du cinquième, il y a des notes marginales, des additions, des corrections ; toutes sont de la même écriture serrée et indéchiffrable, celle des deux derniers index, c'est-à-dire celle de Bullioud.

Mais revenons au tome neuvième.

A la fin de la copie, c'est-à-dire après l'*index undecimus*, il y a une lacune dans la reliure : on dirait un cahier arraché. Est-ce la place de quelque document enlevé depuis, ou bien la place de la copie qui disparue, on ne sait comment ni pourquoi, aurait été remplacée plus tard par les minutes beaucoup moins volumineuses ? Il nous est bien difficile de le dire.

Alors viennent les deux derniers index, le douzième et le treizième.

Index duodecimus

(pages 1 à 80)

1. — FUNDATIONES ABBATiarUM IN PAGO SEU DIOECESI LUGDUNENSI.
1. — Abbatia Saxiacum in pago Dombensi.
2. — Abbatia Griniacensis.
3. - 53 — Abbatia S. Eugendi Iurensis, nunc S. Claudii.
5. — Abbatia Savigniaci.
35. — Nomina abbatum Savigniaci.
54. — Abbatia Cari Loci, nunc prioratus.
55. — Abbatia S. Ragniberti Iurensis, olim S. Domitianj.
56. — Abbatia Trenolchium.
57. — Abbatia S. Rigaldi de Avesa,

- 58. — Abbatia Ambroniensis.
- 59. — Abbatia de Iugo Dei.
- 60. — Abbatia Bellevillae.
- 64. — Abbatia Vallis Benedictae.
- 65. — Abbatia Benedictionis Dei.
- 67. — Prioratus S. Salvatoris in Forensi ditone.
- 68. — Prioratus de Saltu subtus Cosannum.
- 68. — Prioratus de Talluys.
- 68. — Prioratus seu decanatus de Polliaco vel Bolliaco.
- 69. — Prioratus S. Triverii.
- 71. — Prioratus S. Regniberti in Foresiis, olim S. Andree.
- 72. — Prioratus S. Iusti in Cabalino.
- 72. — Prioratus de Pomeriis.
- 72. — Prioratus Montis Verduni.
- 73. — Thossiacum, prioratus antiquatus.
- 75. — Amberta olim abbatia, nunc prioratus ordinis Sancti Benedicti.
- 77. — Prioratus seu decanatus Montis Bertrandi et Savigniaci.
- 78. — Abbatia Miratorii, vulgo *du Miroir*.
- 79. — Prioratus de Riorgiis in agro Rhodanensi
- 80. — Prioratus S. Ioannis super S. Mauritium in Foresiis.

Index decimus tertius

(pages 1 à 12)

- 1. — PRIORATUS QUIDAM VIRGINUM IN TERRITORIO LUGDUNENSI, FORENSI ET BELLIJOCENSI.
- 1. — Prioratus Poleteinsis, ordinis Carthusiorum.
- 2. — Prioratus Bruyeriae, ord. S. Benedicti.

3. — Prioratus Beatae Mariae de Brienna, ord. S. Benedicti.
4. — Prioratus l'Argentière, ord. S. Benedicti.
5. — Prioratus Alix, ord. S. Benedicti.
6. — Prioratus de Bonlieu in Foresiis, ord. S. Bernardi.
7. — Prioratus de Iorsey in Foresiis, ord. Fontis Ebraldi.
8. — Prioratus Dorrieux, ord. S. Benedicti.
9. — Prioratus Lenieu in Foresiis, ord. S. Benedicti.
10. — Prioratus Pouilly in Foresiis, ord. S. Benedicti.
10. — Prioratus de Sales, ord. S. Benedicti.
11. — Prioratus de Beaulieu in agro Rhodanensi, ord. Fontis Ebraldi.

Ces pages fort compactes, où les lignes se suivent de très près — il y en a 47 à la page — sont d'une écriture fort ingrate et conforme aux quelques notes échelonnées le long de la copie. Ce sont, à n'en pas douter, les minutes des deux derniers index, l'œuvre personnelle de Bullioud.

Un assez grand nombre de ces pages avaient été foliotées une première fois de 156 à 194, mais ces folios sont bâtonnés et les feuilles assemblées dans un autre ordre. C'est évidemment le manuscrit primitif de Bullioud, classé dans l'ordre logique et définitif, et qui n'a pas été recopié.

Bullioud est mort, sans doute, avant qu'on eût achevé sa copie, ou bien le copiste ayant lui-même disparu, Bullioud a renoncé à faire poursuivre ce travail, ou bien encore, comme nous le disions plus haut, la copie de ces deux derniers index ayant été égarée, on y aura substitué les cahiers autographes de l'auteur.

Ces deux cahiers sont, quoi qu'en ait dit Monfalcon, sensiblement du même format que la copie. Ils sont in-4°, eux aussi, et mesurent $0^m285 \times 0^m195$. La copie à 0^m007 de moins en largeur, $0^m285 \times 0^m188$, autant du moins qu'on peut mesurer avec exactitude un papier vieux de deux siècles, et que le temps autant que la main des hommes ont ébarbé et replié à loisir.

A la suite de ces deux cahiers, se trouve la table parfaitement écrite, en 17 pages, des 13 index de Bullioud. C'est cette table qu'avait publiée M. Allut et que nous avons reproduite sous le titre de chaque index.

Puis, à la fin du volume, et non pas en tête comme le dit le *Catalogue*, vient la série des pièces détachées qui donnent au tome 9^e sa valeur historique en même temps que son importance matérielle : il est, à lui seul, plus gros que deux des six autres.

Ces pièces, au nombre de sept et numérotées, sur la gauche, par un petit chiffre arabe plus moderne, sont enveloppées dans une feuille sur laquelle on lit, écrites de la main de M. de la Valette, les lignes suivantes : « Les pièces cy jointes étaient dans le dernier volume du manuscrit du P. Bullioud concernant les églises de Lyon que j'ai prêté à M. l'abbé Pernetti en novembre 1750 (1) ».

(1) Pernetti dit en effet : « J'en ai l'obligation à Messieurs de la Valette qui curieux de conserver tout ce qui peut servir à la gloire de leur patrie ont dérobé cet ouvrage à la poussière et aux vers. La meilleure façon de leur en marquer ma reconnaissance, et la plus conforme à leur goût, serait d'en avoir profité pour l'avantage de nos concitoyens » (*Les Lyonnais dignes de mémoire*, t. I, p. 237).

Nous allons les étudier une à une.

Pièce n° 1

La première pièce, petit cahier in-18 de 52 pages non foliotées, avec dedans trois petites notes insérées, est certainement la plus curieuse et la plus instructive du recueil. Elle a pour titre : *Collectanea pro ecclesia Lugdunensi*. C'est à tort que le *Catalogue* et M. Allut donnent ce titre comme un titre général, embrassant toutes les pièces, il ne convient, en réalité, qu'à ce petit cahier d'un format beaucoup plus restreint 0^m 16 × 0^m 13.

Le *Collectanea* est une liste des personnages illustres de notre église, prêtres, chanoines, archevêques, saints, disposée par siècles, et avec l'indication des sources où l'auteur a puisé ses renseignements.

Sur la garde du cahier, se lisent quelques notes intéressantes et qui nous révèlent les projets de Bullioud :

Faudra mettre les armes de l'église. Voyez mes mémoires au commencement.

15 7^{bre}, *Dedicatio ecclesiæ*. V. *Martyr. Gallic*, p. 11.681.

Quand je seray venu en ma composition à l'année 900, faudra parcourir les vies des papes de du Chesne, et des cardinaux d'Aubery.

Serait à propos de ne s'attacher qu'aux personnes, le P. St-Aubin ayant assez traité des choses de cette église.

Pour la préface, Aubin préf. 18.

D'un agneau pascal, marque de l'église aux vieux missels.

Faut suivre le bréviaire de Vézelay et de Bezaron et de Camera, le livre de la dignité des chanoines.

A la page 1 commence le catalogue : *A fundatione hujus ecclesiæ usque ad annum Christi 200.*

S. Zacharie prestre de l'église de Lyon, v. Eusèbe lib. v, premier prestre que paroisse de ceste église ; sa vie.

S. Irénée est appelé prestre de l'église de Lyon, chez Eusèbe, lib. v. chap. 4. et ainsy le faut mettre en passant après S. Zacharie.

S. Irénée et les premiers évêques du corps de l'église Aubin 169, 170.

Chanoines du temps de S. Pothin. Aubin 211, 212.

S. Félix. prestre, v. sa vie Carnet A, p. 52, du temps de S. Irénée.

S. Fortuné, diacre. Ibid. infra.

S. Achillée, diacre. Ibid.

S. Ferréol, prestre. Carnet B, pag. 42, v. Archiep.

S. Ferrution, diacre. Carnet B, ibid., v. Aubin 24.

S. Clément, qui avec S. Zacharie recueillit les reliques de S. Irénée. V. *Martyrol. Gallic.*

Pro SS. Ferreolo et Ferrucio. V. *Gall. Christian.*

Etc. etc. etc..

Il se poursuit siècle par siècle : *ab anno 200 ad annum 300, ab anno 300 ad annum 400*, jusqu'en 1660.

Cette liste des personnages illustres de l'église de Saint-Jean occupe 40 pages. Elle est suivie du même travail fait pour les églises collégiales de Saint-Just (7 pages), de Saint Paul (3 pages), de Saint-Nizier (2 pages). La dernière page des notes relatives à Saint-Just contient le récit du sac de l'église et du cloître par les calvinistes.

Le tout est écrit de la main même de Bullioud.

Pièce n° 2

La pièce n° 2 est une feuille double intitulée : *Des Compains*, qui nous fournit des renseignements sur

cette famille, à propos de Guillaume Compain reçu chevalier l'an 1468. Elle porte cette indication de la main de l'auteur : « On peut insérer ce papier dans l'indice 3 au titre : *Milites ecclesiæ* ». C'est, en effet, un supplément de tous points semblable à celui des *de Bais* que nous avons rencontré au tome 6^e, et à celui de *Jean Grolier*, que renferme le tome 7^e ; il aurait pu, comme eux, prendre place dans le registre, mais il n'est pas écrit de la main de Bullioud.

Pièce n° 3

La pièce n° 3 est un cahier de 24 pages grand in-4°, plié en deux comme un mémoire d'hommes d'affaires, et portant sur un des plats cette note qui en indique la nature : « Fondation et dotation de la chapelle de Bourbon dans l'église cathédrale de Lyon, traduite en français ».

Cette pièce intéressante a été publiée par M. Alut dans ses *Pièces diverses concernant l'église de Lyon*, imprimées à la suite de son *Inventaire*, f° 119.

Pièce n° 4

La pièce n° 4, simple feuille de papier in-4°, est une lettre, sans intérêt comme sans profit, adressée par une dame Guilloreau à Estienne Charpin, sous-maître de l'église de Lyon de 1563 à 1567.

Pièce n° 5

La pièce n° 5, trois pages in-4°, est un mémoire latin fort curieux sur l'indépendance des églises de

Lyon, à l'égard de l'archevêque : *Sequitur libertas ecclesiæ lugdunensis et aliarum infra civitatem existentium et de quibusdam aliis*. M. Allut l'a publié, f° 113 de son *Inventaire*.

Pièce n° 6

La pièce n° 6, six pages in-4°, est une copie de la *Requête adressée par Claude de Bellièvre pour demander au Roy l'établissement d'un parlement à Lyon*, Cette requête, formulée en 1596, a été publiée, elle aussi, par M. Allut, f° 131.

Pièce n° 7

Enfin la pièce n° 7 est une expédition faite le 28 avril 1420, en faveur du chapitre de Saint-Just, d'une ordonnance rendue par Guillaume de Turey archevêque de Lyon, le 23 mai 1359, et portant règlement et transaction pour les différents membres des églises de Lyon, relativement à l'ordre à établir entre elles dans les réunions du clergé : *Ordo incedendi in processionibus Rogationum et aliis generalibus in quibus vadunt et incedunt collegia ecclesiarum lugdunensium et ordo deferendi vexilla die festo Miraculorum, et etiam ordo sedendi in choro ecclesiæ lugdunensis cum prædicta collegia conveniunt sive conjunctim sive divisim* ».

Cette question de la préséance à établir entre les membres des différentes églises a été une des plus graves et des plus fréquemment agitées au chapitre. Les actes capitulaires sont pleins de querelles de ce genre et les copies des différents règlements intervenus abondent dans les archives.

Celui que renferme le manuscrit de Montpellier, et que M. Allut a publié au f° 115, donne une idée suffisante de tous les autres. Il est, du reste, un des plus importants et avait été, pour cette raison, imprimé par le chapitre lui-même. Il en existe encore un certain nombre d'exemplaires dans les archives du Rhône (1).

Nous n'avons pas trouvé dans le recueil de Montpellier la lettre « A monsieur de la Valette, président des trésoriers de France en Bellecourt à Lyon », sur divers documents relatifs à l'histoire de Lyon, lettre que donne M. Allut, f° 128 v°, en l'attribuant au P. Ménestrier. D'après l'*Inventaire*, la pièce aurait été cotée 2 ; or nous avons vu que la pièce n° 2 est d'une nature bien différente et se rapporte à un tout autre objet.

Nous n'y avons pas vu davantage la lettre dont parle encore M. Allut, f° xviii, et qui aurait été adressée par l'abbé Perneti à M. de la Valette, pour lui demander de vouloir bien lui confier son manuscrit.

Le tome 9^e finit par une planche où sont disposées, deux, une, les façades des trois églises de Saint-Nizier de Lyon, de Saint-Maurice de Vienne et de Saint-Jean de Lyon.

Ces trois *portails* dessinés à la plume sont assez ressemblants, sauf pour Saint-Nizier, dont les deux clochers sont représentés semblables et achevés : « Portail et face de l'église Saint-Nizier en sa per-

(1) Voir Archives du Rhône, fonds de Saint-Jean non classé, G, et armoire Aaron, vol. 9, nos 20, 21 et 23.

fection à Lyon ». Bien que notés au catalogue officiel, ces dessins n'ont pas été signalés par M. Allut. Ils mesurent: les deux premiers $0^m 11 \times 0^m 7$, le dernier $0^m 13 \times 0^m 10$ et sont numérotés 8, 9, 10, faisant ainsi suite aux sept pièces que nous venons d'analyser.

Si l'on se rappelle, d'autre part, que le résumé des actes capitulaires de Cremeaux, contenu au tome 3^e, portait le numéro 12, on arrive à une série complète de douze pièces, jointes ensemble à un moment donné, celui probablement où elles furent prêtées à l'abbé Perneti, mais dont le numéro 11 nous échappe aujourd'hui.

II

LE MANUSCRIT DE LYON

Tel est en substance le manuscrit de Montpellier.

Mais en fermant le dernier volume de ce recueil, le souvenir nous revint des papiers de Bullioud que nous avions consultés jadis à Lyon. Nous revîmes, comme en songe, ces pages serrées et illisibles, ces matériaux incomplets et en désordre que nous avions parcourus autrefois et, à peine de retour, notre premier soin fut d'aller retrouver ces précieux restes pour mieux saisir les rapports qui pouvaient exister entre eux et le manuscrit de Montpellier que nous venions d'étudier.

Le manuscrit de Lyon n'avait pas changé. C'étaient toujours les deux gros volumes in-4° de 463 et 541 feuillets, formés il y a 40 ans, par M. Mon-

falcon de deux manuscrits incomplets, appartenant l'un au fonds général n° 1253, l'autre au cabinet de M. Coste n° 8711 ; mais une table des matières détaillée et complète, sûre celle-là, les accompagnait. M. Félix Desvernay, en effet, le si entendu et si obligeant administrateur de la bibliothèque de Lyon, a consacré à l'ouvrage du P. Bullioud treize pages de son catalogue des manuscrits (1). Là sont décrits, page à page et avec une précision et un détail qui ne laissent rien à désirer, tous les titres et toutes les pièces de ce recueil.

Malheureusement, cette table analyse le manuscrit tel que l'a établi Monfalcon. Elle n'étudie pas l'ouvrage en lui-même, encore moins se préoccupe-t-elle de découvrir les rapports qu'il peut y avoir entre les minutes de Lyon et la copie de Montpellier : elle n'avait pas à le faire.

Nous reprîmes donc le texte lui-même et, guidé par nos souvenirs et nos notes, nous ne tardâmes pas à faire les très curieuses remarques que nous allons communiquer à nos collègues.

Ce que possède Lyon, ce sont les minutes des 11 premiers index dont Montpellier a la copie ; mais ni le texte n'y est aussi complet, ni l'ordre ne s'y retrouve rigoureusement le même, ni la rédaction n'y est partout identique. Il y a des lacunes, des additions, des transpositions.

Quant aux deux derniers index, Lyon n'en possède rien. Ainsi que nous venons de le voir, les

(1) *Manuscrits de la bibliothèque de Lyon*, dans l'*Inventaire général*, t. XXX, p. 871.

minutes de ces deux chapitres sont à Montpellier où, jointes à la copie des 11 premiers, elles constituent l'œuvre complète du P. Bullioud.

C'est donc à tort que Monfalcon a essayé dans la composition de son recueil — toujours pour se conformer à la table d'Allut qu'il avait sous les yeux — de constituer un index douzième et un index treizième (1). Les pièces qu'il a rangées sous ce titre ne se rapportent pas à ces deux derniers index ; ce sont des fragments des trois qui précèdent, les uns à l'état de premier jet, les autres arrivés à la perfection d'une rédaction définitive.

En revanche, le manuscrit de Lyon renferme, outre un certain nombre de premiers jets curieux à étudier, beaucoup de pièces, actes, titres, documents de tout genre, que le manuscrit de Montpellier ne reproduit pas, et qui donnent à ce recueil un intérêt tout particulier et une très réelle valeur.

Restait à rapprocher ces deux manuscrits et, par une comparaison plus minutieuse, un collationnement plus détaillé et plus précis, établir les rapports exacts qui existent entre l'un et l'autre. S'assurer que l'écriture des minutes de Lyon est bien celle des minutes de Montpellier, voir si la rédaction de la copie est conforme à celle de l'original, ou si l'auteur a introduit lui-même des modifications dans son texte avant de le livrer au copiste.

Nous avons fait ce travail, et nous sommes heureux d'en offrir le résultat aux membres de la Diana.

(1) T. II, f^os 283 et 292.

Index summis
De libri origine et fundatione
Vobis Ludmicy

Adscribere sunt et ab implenda gerenda aliorum effect, si a
mundo, nequeque vel generaliter hinc a quo tempore motus
rumpit et flumina, omnesque dropsiffe trahere sanas olivina
solum vobis expeditis et obole tollit: per quos tamen
generalia hinc et hincque sunt omnia et geographia et topographia
et hincque et hincque et hincque et hincque et hincque et hincque
omnis methodus habet, modo non videt.

[illegible][illegible][illegible]

V. — LE *LUGDUNUM SACRO PROPHANUM*
DU P. BULLIoud.

Manuscrit de la bibliothèque de la ville de Lyon.

Original de la main de l'auteur.

Dimension du feuillet 0^m 285 X 0^m 105.

Réduction au quart superficiel.

[illegible]

~~15~~
Fundacion J. Baklanov

Abelia sapia my.

mulberry and rosehips. Also in the forest. *Castro* *kinastorum* on

Cherished by noble families & says: led an open life
from before the beginning. m. Thronenherren 4.

At gain. Some things in paper stand. Lapsian. North. Le. Long.

Get an P.F. just been many day of mowing. Ever mowing
 fields of alfalfa. There are many fields. Love alfalfa

12. The religious: at any given time, the religious of

Deuxième Massonnes lib. de Rouen et de la ville de Rouen. Par le même auteur.

902 *Alouatta* "a. flavo. Sta: capiti. & corp. nomeny aroffiff.

just before the time 1/2 noon. singing v.p.c. no affluence in
nightingale families & Chantrelot & de la Roche. only many

during.

Ende wird die de. For. fürwahrhaftig die Vorr. Papieren. Später
wahrscheinlich. Hatten. Abgaben. Ein. Daten. (Bis. 18. Jahrh.)

a se facciano: sopra l'altare, et sopra l'altare.

Phonetic transcription: *Deputat: 2. pismo: Capite de Karj Pambolati*
de Karj Pambolati de Karj Pambolati de Karj Pambolati

Handwritten text: *Handwritten text: This is a handwritten note, possibly a signature or a date, written in cursive script.*

Inspit. in Carolo: opus paradisi ab 2. ap. 25. Confessiones

an / fane thomson jolly / July 26th 1890
 tape vben paukefied eding / Bussit / 1890th

gla. Korkfaserung. 7 gang. Rinfertige Pappeiten - papierfolie

the Costa by measuring paper in the same roller at

non est illud consequens et ideo perperam esse factum et
improvisum. Hec enim sententia non potest esse per se
vera.

At least by the way of the various papers of the 18th century.

at such a little price. Charitable work by Mrs. Sney

systeme phosphorene et ordinaire. et 4. - interne phosphorene
ou autre. - phosphorene interne ou autre.

becoming open for change becoming transformation. The New

VI. — LE *LUGDUNUM SACRO PROPHANUM*
DU P. BULLIÖUD.

*Manuscrit de la bibliothèque de la Faculté de Médecine
de Montpellier.*

Original de la main de l'auteur.

Réduction au quart superficiel

Et d'abord, l'écriture des minutes est bien la même à Montpellier et à Lyon.

Grâce à l'obligeance de M. Fécamp, bibliothécaire de la faculté de médecine de Montpellier et au concours empressé de M. Desvernay, administrateur de la bibliothèque de la ville de Lyon, nous avons pu nous procurer un fac simile de ces précieux autographes. Vous le voyez, Messieurs, il n'y a pas à hésiter : les deux index de Lyon font bien suite aux onze index de Montpellier ; ce sont les minutes du même ouvrage, rédigées par le même écrivain ; c'est le manuscrit du *Lugdunum sacro prophanum* tel qu'il est sorti des mains du P. Bullioud.

Quant au texte lui-même, en voici l'analyse, non plus comme l'a faite M. Desvernay, page par page et en s'en tenant au recueil tel que l'a malheureusement constitué Monfalcon : il n'y a rien à ajouter ni à reprendre à ce travail, mais en suivant l'ordre des matières établi par l'auteur, et par comparaison avec la copie de Montpellier.

Le chiffre de gauche est la pagination que Monfalcon a introduite au manuscrit lyonnais, celui de droite est la pagination des minutes telle que le P. Bullioud l'a mise sur ses cahiers.

TOME I

Préambule

fos 1 à 26

Avertissement de Monfalcon ; titre et dédicace du *Lugdunum* ; prospectus ; épigrammes ; éloge et critique du *Lugdunum*.

Index primus

fos 26 à 43

p. 1 à 35

Cet index est incomplet ; il s'arrête à la page 44 de Montpellier : *De incendio coloniæ lugdunensis*. Mais on en trouve la suite au tome II, f^{os} 43 à 49, après l'*Index octavus*. Là, en effet, se lisent ces quatre titres qui nous manquaient : 51, *Clades* ; 68, *Lues* ; 77, *Diræ fames* ; 83, *Diluvia et inundationes* et les feuillets qui les contiennent sont paginés de 36 à 48, faisant ainsi suite aux 35 pages de l'*Index primus*. C'est la première erreur de classement commise par Monfalcon, erreur qu'il aurait pu éviter aisément, alors que les cahiers existaient séparés entre ses mains, et qu'il est bien difficile de réparer aujourd'hui que tous ces papiers ont été solidement et richement reliés ensemble.

Il ne manque donc à l'*Index primus* que les 6 derniers titres de Montpellier, pages 87 à 103.

Index secundus.

fos 45 à 109

p. 1 à 124

Cet index est complet. Il renferme même un titre que ne contient pas la copie de Montpellier : *Posteriores quidam martyres lugdunenses*, f^o 55 v^o du manuscrit de Lyon, page 28 de Bullioud.

Le chiffre 112 de Bullioud porte sur 4 pages : il y a un feuillet intercalé.

Index tertius.

fos 111 à 251

p. 1 à 238

L'*Index tertius* n'a que trois lacunes.

Les pages 141 à 144 manquent ; elles corres-

pondent à la page 363 de Montpellier : *Qui papæ lugdunum ingressi pompa solemnī.*

La page 173 de Montpellier : *Lugdunum nunquam fuisse de regno Burgundiæ* manque aussi, mais sans qu'il y ait de lacune dans la pagination du manuscrit ; c'est une addition faite par l'auteur à ses premières minutes.

Enfin les trois derniers titres de Montpellier : 635 *Decani ecclesiæ* ; 641, *Milites ecclesiæ* ; 651, *Catalogus plurimorum canonicorum* font défaut.

En revanche, il y a quelques additions.

D'abord plusieurs feuillets intercalés, un après chacune des pages 16, 46, 122, 133, 135 et 138.

Puis, deux pièces empruntées aux archives du Rhône dont elles portent encore le cachet. La première se compose de quatre pages intitulées : *Tabula episcoporum lugdunensium antiqua* et intercalées après la page 220 : *Archiepiscopi lugdunenses*. Remarque curieuse, ces pages portent toutes les quatre le chiffre 468, qui est celui du folio correspondant de la copie à Montpellier. C'est à elle, sans doute, que Bullioud ou quelque autre après lui les avait rattachées. Et cependant, il semblerait qu'elles aient été réunies aux minutes, au moment où celles-ci ont été paginées, car cette interruption de quatre pages semble avoir dérouté l'écrivain qui, au lieu de continuer sa pagination par le chiffre 221, a repris par inadvertance au chiffre 211. L'index a donc en réalité 248 pages.

La seconde pièce empruntée aux archives est un cahier de 20 pages intitulé : *De probationibus canoni-*

corum Sti Joannis. C'est un brouillon où s'alignent, séparées par des traits, tout une série de preuves.

Index quartus

fos 253 à 305

p. 1 à 99

Cet index est complet et de tous points conforme à la copie de Montpellier, avec, en plus, trois feuillets intercalés, un après chacune des pages 30, 54 et 70. De ces trois feuillets, le premier contient une épigramme de Paradin, le second une note sur Guillaume Mellier, le troisième une poésie de Gilbert Ducher à Maurice Sève et Guillaume Mellier.

Index quintus

fos 307 à 374

p. 1 à 128

Même observation pour l'*Index quintus*. Il ne diffère pas non plus de la copie et offre, lui aussi, deux poésies intercalées, la première à la page 70 : *De incendio turris templi Villæfrancæ*, épigramme de Paradin ; la seconde à la page 102 : *Epitaphe de Hugues de Nagu*, également de Paradin.

Les pages 49 et 50 : *Comites forenses* sont répétées ; Bullioud, mieux informé, a fait une deuxième rédaction et a bâtonné la première. Nous verrons tout à l'heure que cette deuxième rédaction ne fut pas encore définitive et que l'auteur en fit une troisième pour la copie de Montpellier.

Index sextus

fos 375 à 402

p. 1 à 155

L'*Index sextus* donne lieu à un plus grand nombre de remarques.

Il commence par un article que ne reproduit pas la copie de Montpellier : *Tempore Druidarum*.

En revanche, il lui manque, à la fin, plusieurs titres de cette copie : 394, *Conservator, Visitor* ; 407, *De Tribunali præsidario* ; 429, *Dombarum suprema curia* ; et 451, *Ballivia dombensis, Ballivi dombenses, Locum tenentes Balliviæ..*

Deux pages ont été refaites par Bullioud, à savoir les pages 92 et 120 ; le texte en est complètement modifié.

Après la page 139, il y a un feuillet intercalé.

Puis et surtout, entre ce feuillet 139 et le suivant 140, on est tout surpris de rencontrer une série de pages numérotées de 9 à 16, qui ne se rapportent point à cet index et que, pour remettre à leur place, il faut rejeter après l'*Index septimus* que nous analyserons tout à l'heure. Deuxième et grossière erreur de Monfalcon, aussi facile à éviter que la première.

Là finit le tome premier qui, avec les titres et avertissements, renferme les six premiers index de Bullioud.

En dehors des deux grosses erreurs que nous avons relevées, l'une à l'*Index primus*, l'autre à l'*Index sextus*, l'ordre en est assez régulier et le texte à peu près complet.

Il n'en sera pas ainsi du second volume, trop souvent amas confus de matériaux, où cependant les fils indicateurs ne manquaient pas ; car, outre la table des matières qu'il possédait, grâce à Allut, Monfalcon avait pour se guider, dans la distribution de ses chapitres et le recollement de ses papiers épars, ce

qui nous a été à nous même d'un si grand secours :
la pagination écrite de la main même de Bullioud.

TOME II

Index septimus

fos 4 à 8

p. 1 à 9

Cet index offre ceci de particulier que les pages numérotées de 1 à 9 l'avaient été d'abord de 265 à 272, comme celles de l'index suivant l'étaient de 272 à 287. Tous ces folios primitifs sont biffés, preuve incontestable que nous sommes en présence d'une première rédaction dont une partie a été maintenue telle quelle lorsque Bullioud, après avoir paginé d'abord son travail par cahiers, l'a, dans une seconde rédaction, paginé par index.

C'est à la suite de cette page 9^e et dernière que doivent se placer les pages 9 à 16 que nous avons rencontrées tout à l'heure à l'*Index sextus* et qui traitent des citoyens illustres de Lyon : *Antonius Bulliodus, Grolerius, Camus, Sève, Meygret, de Merle*, etc., etc.

Comment, à défaut de ce lien logique, Monfalcon n'a-t-il pas remarqué le rapport matériel qui unissait ces deux tronçons paginés l'un de 1 à 9 et l'autre de 9 à 16 ?

Index octavus.

fos 10 à 49

p. 1 à 59

Cet index est conforme à celui du manuscrit de Montpellier, sauf les deux derniers titres : 289, *Cardinales legati a latere* ; 300, *Bullæ pontificiæ*, qui lui

manquent, et qui ont été bien maladroitement remplacés par les quatre titres que nous avons réclamés tout à l'heure, comme faisant partie de l'*Index primus* : *Clades*, *Lues*, *Diræ fames*, *Diluvia*.

Index nonus

fos 51 à 65

p. 1 à 29

Ce chapitre commence par une série de 29 pages, composée de titres empruntés à différents index. C'est un premier jet que Monfalcon n'a pas reconnu et dont nous trouverons la suite tout à l'heure, fos 466 et 489, sous le titre de *Pièces diverses*, et fos 232 puis 268, sous le nom d'*Appendices*.

En voici le détail, il est intéressant.

Clari foundationibus ecclesiarum collegialium.

Caput 8

1 à 11, *Ecclesia Insulæ Barbariensis*.

12, *Quidam prioratus dependentes ex abbazia Insulæ barbaræ*.

Ces deux titres appartiennent, dans la copie de Montpellier, à l'*Index decimus* : Eglises régulières et conventuelles d'hommes. C'est la preuve que, dans une première rédaction, Bullioud avait rangé l'Ile-Barbe parmi les collégiales et non point parmi les couvents et monastères.

13 à 17, *Ecclesia S. Mariæ postea SS. apostolorum nunc S. Nicetii*. C'est le premier article de l'index neuvième.

18 à 25, *Ecclesia Athanatensis abbatialis et parœcialis*. Cet article placé ici, comme les deux premiers,

parmi les collégiales fait, lui aussi, et pour la même raison, partie de l'index dixième à Montpellier.

26 à 27, *De festo s. Photini et 48 martyrum Athanatensium*. Cet article, qui a trouvé sa place définitive au chapitre de Saint-Nizier, avait été placé d'abord par Bullioud au chapitre d'Ainay. On sait que Saint-Nizier et Ainay étaient les deux principales stations de la fameuse fête des Merveilles.

28 à 29, *Catalogus sacellorum et reliquiarum in altaribus existentium in ecclesia Athanatensi*, titre actuellement rattaché au chapitre d'Ainay inscrit plus haut p. 18 à 25.

Tous ces articles sont bâtonnés.

Alors commence le véritable index neuvième.

fos 66 à 135

p. 1 à 142

Cet index est conforme à celui du manuscrit de Montpellier, sauf ces deux différences :

Premièrement, une lacune de deux feuillets, de la page 12 à la page 17, *Alia sanctorum pignora*, page 17 de Montpellier.

Secondement, une interversion bien impardonnable de la part de Monfalcon : les deux dernières pages 140 et 141 : *Parochia suburbii Veisæ*, *Parochia suburbii Guilloteriæ* sont intercalées entre les pages 112 et 113, au lieu de venir après la page 139.

Il y a, dans cet index, deux feuilles supplémentaires : une pièce de vers sur saint Aurélien, *De S^o Aureliano*, page 17 ; et une note sur les reliques de saint Ennemond, *De reliquiis S. Ennemundi*, page 18.

Index decimus

fos 137 à 209

p. 1 à 155

Dans la première partie de cet index, il y a trois suppléments. Ce sont des feuilles intercalées, une première après la page 26, une deuxième après la page 30, dans la série des abbés de l'Île-Barbe ; la troisième après la page 65, dans la série des abbés d'Ainay. On comprend la présence de suppléments dans des chapitres de ce genre.

Un peu plus loin, il y a une lacune, de la page 79 à la page 96. C'est une nouvelle distraction de Monfalcon, car ces 17 pages se retrouvent plus loin, f° 284 à 291. Dans son désir, vraiment trop excessif, de compléter son manuscrit, le célèbre bibliothécaire a fait de ces quelques pages l'index douzième qui lui manquait !

fos 210 à 230

p. 156 à 187

Ici se place l'*Index undecimus*

Cet index, joint au précédent, n'a pas été vu par Monfalcon qui ne le signale même pas, et qui, pour se rattraper, en constitue un autre, plus loin, avec un premier jet dont toutes les pages sont barrées par l'auteur.

Il est très net et très complet, sauf une lacune de la page 183 à la page 192 — pages 165 à 171 de Montpellier —. Encore cette lacune est elle comblée, car tous ces articles se retrouvent un peu plus loin, p. 297. C'est une nouvelle erreur de Monfalcon qui, avec une légèreté impardonnable, en a constitué l'index treizième qui lui manquait aussi.

Ici commencent deux séries que Monfalcon décore la première du nom d'*Appendices*, et la seconde du titre de *Notes diverses*. C'est un recueil de pièces de différents genres, au milieu desquelles nous allons retrouver, dans le plus grand désordre, des premiers jets bâtonnés par l'auteur et des rédactions définitives dont nous avons signalé l'absence dans les index précédents.

fos 232 à 266

p. 70 à 129

Au f° 232 nous rencontrons le premier jet de l'index dixième. Tout y est bâtonné par Bullioud.

Mais la comparaison de cette première rédaction avec la seconde est fort instructive ; car, après l'article premier semblable dans les deux manuscrits, Bullioud passe au prieuré de S. Ruffe, sautant ainsi tout ce qui concerne l'Ile-barbe et Ainay. Preuve de plus que, primitivement, il avait classé ces églises au nombre des collégiales.

Pour le reste, nous retrouvons les mêmes titres, mais dans un ordre différent, bien que la pagination primitive se suive exactement. Nous sommes donc en présence, non pas seulement d'une mise au net, mais d'un remaniement et d'un perfectionnement dans la succession des chapitres. Voici, en effet, d'après les pages de Montpellier, l'ordre qu'avait suivi d'abord le P. Bullioud : 2, 68, 82, 85, 89, 97, 93, 98, 102, 106, 109, 111, 114, 116, 76, 78, 123, 128, 129, 132, 130, 133, 131, 134, 135, 122, 136, 137, 138, 139.

Les titres eux-mêmes sont modifiés ou rédigés d'une

manière différente. C'est ainsi que : *Reclusi lugdunenses* devient *De eremitis et reclusis lugdunensibus* ; à la place de : *Augustiniani majores eremitæ*, on lit : *Augustiniani eremitæ, vulgo majores*, etc. etc.

Index undecimus

fos 268 à 281.

p. 130 à 155

Ce titre aurait dû être placé par Monfalcon en tête des fos 210 à 230 qui sont la mise au net de l'index onzième. Ici nous n'avons que le premier jet faisant suite au précédent et comme lui tout bâtonné par l'auteur.

La disposition des chapitres a, comme celle de l'index précédent, subi des modifications importantes : 145, 165, 166, 164, 169, 171, 172, 168, 174, 175, 176, 178, 179, 174.

Mêmes variantes aussi dans la rédaction des titres.

Vous vous souvenez, Messieurs, que dans notre examen du manuscrit de Montpellier, après avoir quitté la copie des onze premiers index pour arriver aux minutes des deux derniers, nous avons remarqué que ces index 12 et 13 portaient, sur un assez grand nombre de feuillets, la trace d'une pagination primitive dont le plus bas chiffre était 156 et le plus élevé 194 ; mais que ces feuilles étaient éparses et disposées dans un autre ordre. C'est la suite de ce premier jet dont nous venons de rencontrer, au manuscrit de Lyon, la dernière page. La page 155 terminait l'*Index undecimus*, la page 156 commence l'*Index duodecimus* (1). Nous avons ainsi à Montpellier la suite du

(1). Voir plus haut, p. 229, le fac-simile de Montpellier où se lisent distinctement le chiffre ancien 156 bâtonné et le chiffre nouveau 1 parfaitement net.

premier jet conservé à Lyon, celui des cinq derniers index.

Cette dernière partie de son travail était, sans doute, moins avancée. Bullioud avait commencé par les églises de la ville réservant pour la fin celles du dehors. Il n'a pas eu le temps ou ne s'est pas senti le courage de tout remettre au net et, dans sa seconde rédaction, a utilisé quelques feuillets de la première: on comprend dès lors que la belle copie de Montpellier s'arrête à l'index onzième.

Peut-être aussi ces deux derniers index n'ont-ils été recueillis et mis en ordre qu'après la mort de l'auteur, et pour combler la lacune de la copie, car un bon nombre de leurs pages sont bâtonnées du haut en bas, ce qui nous prouve que Bullioud les avait lui-même recopiées déjà.

Index duodecimus

fos 284 à 291

p. 80 à 95

C'est la partie soustraite par Monfalcon à l'*Index decimus* et que nous avons remise à sa place tout à l'heure.

Index decimus tertius

fos 293 à 300

p. 184 à 191

Même remarque pour cet index. Monfalcon a enlevé ces pages à l'*Index undecimus*, auquel elles appartiennent, pour en faire, bien à tort, son index treizième.

Elles sont précédées de sept autres pages non foliotées sur les carmélites de Lyon: *Carmelitæ lugdunenses*.

En réalité, Lyon ne possède rien des deux derniers index. Ces chapitres, il est vrai, se rapportent l'un et l'autre aux couvents d'hommes et de femmes situés hors de la ville ; ils ont trait au *pagus*, au territoire de la province et de l'église et non plus à la vieille et religieuse cité ; ils n'en sont pas moins intéressants et instructifs, et leur absence est une lacune très regrettable de notre manuscrit lyonnais.

Notes diverses

fos 305 à 541.

La fin du volume est occupée par une série de pièces presque toutes intéressantes. Voici le titre des principales :

Obituaire de l'église métropolitaine de Lyon, 816 à 1444.

Martyrologe des églises de Saint-Jean et Saint-Paul.

Abrégé d'actes concernant l'abbaye de l'Ile-Barbe.

Observation sur les séries des archevêques de Lyon par le P. Chifflet.

Acte de Jean de Marzé doyen de Lyon en faveur de l'abbaye de Cluny XIV^e siècle.

Chanoines de l'église de Lyon tirés du livre manuscrit d'Ainay.

Breviarium actorum capitularium de canonicis admissis ab anno 1361 ad annum 1617.

Breviarium Bullarum pontificiarum ad archiepiscopum et capitulum.

Inventaire des papiers de Messieurs de Saint-Just fait le 17 nov. 1643.

Notice sur la destruction des églises de Lyon par les protestants.

Abrégé d'actes concernant les reliques, le chœur et les cloches de l'église de Lyon.

Ex libro obituum S. Pauli.

Abrégé du procès-verbal pour la restitution de l'église et cloître de Saint-Just-lès-Lyon.

Inventaire des papiers de Saint-Irénée fait par Jean Camus, parachevé l'an 1603.

De reliquiis ecclesiæ S. Irenæi ex inventario cartarum prioratus.

Suffragants des archevêques de Lyon.

Litanies des saints nés ou décédés en la ville de Lyon.
Copie du 18^e siècle.

Au travers de ces pièces, deux liasses seulement nous intéressent : f^{os} 466 à 481 et 489 à 493. C'est la suite du premier jet que Monfalcon a placé, par erreur, en tête de son index neuvième, les pages 30 à 68 de Bullioud faisant suite aux 29 de plus haut.

Là aussi, les matières sont rangées dans un autre ordre : 54, 75, 97, 23, 30, 47, 51, 53, 104, 117, 119, 124, 119, 127, 126, 132.

Les pages 30 à 41, 52 à 53, 57 à 68 sont bâtonnées ; les pages 42 à 51, 54 à 56 ne le sont pas.

En résumé, bien que le manuscrit de Lyon soit moins complet et moins en ordre que celui de Montpellier, il renferme cependant la plus grande partie des onze premiers index et peut suffire, à la rigueur, pour une connaissance générale de l'ouvrage.

Le lecteur qui voudra le consulter devra se reporter à la table suivante dressée d'après la pagination de Monfalcon.

Index Primus,

t. I, f^{os} 26 à 43.,

t. II, f^{os} 43 à 49 ;

manquent les 6 derniers numéros de Montpellier.

- Index Secundus*, — t. I, f^{os} 45 à 109.
Index Tertius, — t. I, f^{os} 111 à 140, — 145 à 251 ;
 manquent 173, 363 et les 3
 derniers numéros.
Index Quartus, — t. I, f^{os} 253 à 305.
Index Quintus, — t. I, f^{os} 307 à 374.
Index Sextus, — t. I, f^{os} 375 à 462 ;
 manquent 394, 407, 429 et les
 3 derniers numéros.
Index Septimus, — t. II, f^{os} 4 à 8.
 t. I, f^{os} 449 à 452.
Index Octavus, — t. II, f^{os} 10 à 49 ;
 manquent 289 et 300.
Index Nonus, — t. II, f^{os} 66 à 120, — 122 à
 135, — 121 ;
 manque 17.
Index Decimus, — t. II, f^{os} 137 à 179, — 284 à
 291, — 180 à 209 ;
Index Undecimus, — t. II, f^{os} 210 à 223, — 297 à
 300, — 224 à 230.

Les index douzième et treizième manquent totale-
 ment.

En revanche, Lyon a le premier jet des index 9^e,
 10^e et 11^e dont la suite se trouve à Montpellier.

Premier jet

- Index 9 et 10.* — 1 à 29 Monfalcon, t. II, 51 à 65
Index 9 30 à 69 t. II, { 466 à 481
 { 489 à 493
Index 10 70 à 129 t. II, 232 à 266

Index 11, — 130 à 155 t. II, 268 à 281
Index 12 et 13 156 à 194 à Montpellier.

Vous rappelez-vous, Messieurs, que tout à l'heure aux index septième et huitième, nous avons retrouvé la trace d'anciens folios : 265 à 272 pour le septième, 272 à 287 pour le huitième ? Le souvenir de ces deux chiffres et la vue du tableau dressé ci-dessus, pour les cinq derniers index, nous apportent la vérification de l'hypothèse que nous avons émise tout à l'heure, à savoir que Bullioud avait écrit d'abord son histoire sur de gros cahiers, trois au plus, et que ce ne fut que plus tard, à la seconde rédaction, qu'il la pagina par index.

III.

COMPARAISON ET APPRÉCIATION

Ce que nous avons dit jusque-là du *Lugdunum sacro prophanum* vous aura donné, je l'espère, une idée nette et complète des manuscrits du P. Bullioud.

Vous excuserez, Messieurs, la longueur et le peu d'intérêt de ce travail, mais il était bien nécessaire de l'entreprendre, car rien de ce qu'ont écrit sur cet ouvrage les deux hommes qui en ont étudié les manuscrits, M. Allut et M. Monfalcon, ne pouvait vous le faire connaître exactement.

Vous en jugerez d'ailleurs par ces extraits de leurs appréciations.

Voici en quels termes M. Monfalcon présente au public le manuscrit lyonnais :

« Il existait trois copies, fort incomplètes il est vrai, du *Lugdunum sacro prophanum*. Celle qui se trouve à Montpellier et les deux qui ne sont pas sorties de Lyon. Celle de la bibliothèque de la ville est le manuscrit original, celle de la bibliothèque Coste ne contient que quelques chapitres ou index. ... Je m'empressai de reconstituer, dans le meilleur état possible, le *Lugdunum* ; deux des trois copies furent réunies et mises en bon ordre ... M. Allut a prétendu que le ms. de Montpellier était une copie à l'usage de l'auteur, parfois incorrecte cependant, ratée, corrigée, surchargée et annotée de sa main ; copie d'autant plus précieuse qu'elle pouvait être considérée comme portant l'empreinte de la dernière pensée du P. Bullioud... Il y a dans cette affirmation des inexactitudes de plus d'un genre. On peut d'abord s'étonner que des incorrections, des ratures et des surcharges soient présentées comme les preuves de l'excellence du manuscrit et de sa supériorité sur une copie en parfait état sans surcharges et sans ratures. Le manuscrit de la bibliothèque de la ville est une copie en parfait état, mise au net, sans surcharges, sans incorrections, sans ratures et plus complète d'un tiers que le manuscrit de Montpellier. Elle est composée non de fragments à l'état de projet, mais d'*indices* ou parties qui ont reçu leur rédaction définitive. L'auteur de l'*Inventaire* a eu connaissance du programme imprimé du *Lugdunum*, mais il n'a pas pris la peine de le lire. S'il l'avait lu, il aurait reconstitué avec la plus grande exactitude l'ouvrage du savant jésuite. En résumé, sur les 13 *indices* dont se composait le recueil de Bullioud, 8 seulement existent dans le manuscrit de Montpellier ; cinq, et des plus importants, ne s'y trouvent point...

Sur 13 *indices*, le manuscrit de la bibliothèque en possède 11 complets et deux incomplets » (1).

Vous l'avez dit avant moi, Messieurs, il n'y a pas un mot de juste dans tous ces dires.

M. Allut, qui avait vu, à la bibliothèque de la ville de Lyon et chez M. Coste, les deux parties alors séparées du manuscrit de Bullioud, ne s'est pas rendu compte, lui non plus, de leur nature, ni de leurs rapports avec la copie de Montpellier.

Il les regarde comme des ébauches ou des résumés de son histoire: « Le manuscrit de M. Coste, dit-il, du même format que ceux de Montpellier, et en grande partie de la main de l'auteur, paraît bien être le projet du *Lugdunum sacro prophanum* dont parle le P. Ménestrier. Dans tous les cas, ce n'est qu'un travail préparatoire, et ce qui semble venir à l'appui de cette conjecture, c'est que les documents réunis par le P. Bullioud, dans ce volume, sont biffés d'un trait de plume dans toute la longueur de la page, précaution qu'il prenait sans doute à mesure qu'il avançait dans son travail, pour se rappeler qu'il avait fait usage de ces pièces et ne pas s'exposer à un double emploi dans le cas où sa mémoire l'aurait trahi... Bullioud y développe le plan de son histoire et en donne le projet... La bibliothèque de la ville de Lyon possède aussi un volume manuscrit du P. Bullioud ; ce n'est qu'un abrégé de son histoire » (2).

Le ton est moins tranchant, mais les renseignements

(1) Avertissement, T. I, f^{os} 3 et 4.

(2) *Inventaire*, f^o xix.

ne sont pas meilleurs, et il n'était pas superflu, vous en conviendrez, d'étudier de plus près tous les papiers laissés par le célèbre jésuite.

Mais jusqu'ici, Messieurs, nous avons établi un rapprochement plutôt matériel que raisonné entre les deux manuscrits du *Lugdunum*. Nous avons dit quelle partie de l'œuvre de Bullioud est conservée à Montpellier, quelle partie nous reste à Lyon, combien de pages des minutes se retrouvent dans la copie, combien d'autres y manquent. Nous n'avons pas étudié les textes eux-mêmes, dit ce qu'était leur rédaction, et examiné si, des minutes à la copie, le travail du P. Bullioud n'avait pas subi de modifications, de changements importants.

Or, de l'examen, un peu rapide il est vrai, auquel nous nous sommes livré, il résulte pour nous, que l'ouvrage est substantiellement le même.

Pour ajouter encore à cette certitude, nous avons fait relever, au hasard, une page dans chacun des onze index de la copie de Montpellier, et le collationnement que nous avons fait de ces extraits avec les pages correspondantes du manuscrit de Lyon ne nous a révélé, sauf pour un titre spécial que nous avons indiqué à dessein, que des divergences de détail, et des additions ou des suppressions insignifiantes.

Le rapprochement de ces deux textes est même très instructif à cet égard. Les minutes de Lyon, quoique mises au net par Bullioud et rédigées fort proprement par lui, ont encore quelques surcharges, quelques additions et corrections couchées à la marge avec renvoi. Or toutes ces modifications sont intro-

duites dans le texte lui-même, sur la copie de Montpellier. Le manuscrit de la faculté de médecine est donc bien la transcription officielle de la dernière rédaction de Bullioud (1).

Une page cependant, nous l'avons dit, diffère, dans la copie, de celle des minutes ; c'est la page relative aux comtes de Forez dont nous avons trouvé déjà deux rédactions au manuscrit de Lyon. Le sujet était difficile ; Bullioud, après avoir refondu son texte une première fois, y revint encore avant de le livrer à la copie. Or si cette troisième manière est autre que la seconde, elle ne l'est pas assez cependant pour qu'on n'y reconnaisse encore le premier travail de l'auteur consigné dans les minutes de Lyon.

COMITES FORENSES

Montpellier, t. V, p. 126.

Omissis quae de antiquitate Fori totiusque provinciae Segusiavorum laude dici possent, item iis quæ jam indicata sunt in descriptione provinciae forensis, properandum mihi et ad enarrationem comitum forensium, operosam sane seriem, deficientibus tabulis et instrumentis, quam eruditis emendandam et augendam libenter remitto.

Lyon, t. I, f° 332.

Omissis itaque quae de antiquitate Fori totiusque provinciae Segusiavorum laudem dici possent, properandum mihi et ad enarrationem comitum Forentium, opus sane satis arduum et operosum, quia nunc parvissima de illorum serie scripta reperiuntur. Conjecturis et plurimum uti necesse erit. Ego vero quae legendo observavi curioso lectori ne invidiam eruditoribus emendanda libenter remitto. Si repetes primum Lugdunenses comites a quo Forenses originem trahant, sicut Lugdunenses ita et Forenses et Bellijocenses habuisse addictos et obsequentes.

(1) A ceux qui seraient curieux de s'en rendre compte par eux-mêmes, nous signalons plus spécialement les pages suivantes :

Lyon, t. I. f° 390 v. =	Montpellier, t. VI, p. 87.
t. II, f° 24 =	t. VII, p. 135.
t. II, f° 220 =	t. IX, p. 158.

Montpellier

Stephanus ortus Lugduni, comes forensis, secundo genitus Gerardi comitis Lugdunensis, Forensis et domini Bellijocensis, qui quidem Gerardus suo testamento de quo Severtius, in *Arch. Lug.* Ex mutilo chronico Belleville filium suum secundo genitum Stephanum constituisse comitem forensem proprietarium an usufructuarium non disputo. Ibidem dicitur Stephanus jacere in tumulo patris et filii Artaldi cum fratribus in ecclesia Sancti Irenæi, sed quo anno ex tabulis incertum est. Videtur Stephanus uxorem duxisse Willermam comitissam forensem de qua Claudius Bellievreus scribit quaedam se observasse libello varia certe deperdito.

Et idem Stephanus comes forensis esse videtur qui Gausmaro abbate Savigniaci, is qui sedit ab anno 960 ad 984, laudat donationem factam de nemore abbatiæ per Guillelmum Geis. Porro Guillelmae comitissae forensis anniversarium ponitur mense maio libro obituum Sancti Pauli, et mense martio martyrologio abbatiæ Savigniaci matris comitis forensis Raymundi; ex quibus patet esse distinguendas duas Willermas comitissas, altera quidem hujus Stephani uxor, mater Raymundi de quo agimus; et altera Guillelma uxor Guidonis 2 comitis forensis et mater Raynaudi archiepiscopi Lugdunensis de quo dicendum.

Lyon

Stephanus, comes Forensis, ortu Lugdunensis, ut pote secundo genitus Gerardi comitis Lugdunensis, Forensis et domini Bellijocensis, qui testamento suo de quo Severtius, in *Archiepiscopis Lugdun.* constituit Stephanum comitem Forensem primum. Ex imperfecto chronico Bellevillae jacet Stephanus in tumulo patris Artaldi cum fratribus, in ecclesia S. Irenæi, sed quo anno incertum est. De eodem alibi nihil legi. Videtur hic Stephanus uxorem duxisse Willermam de qua observarat quidam Claudius Bellievreus sed deperdita.

Videtur Stephanus, ille comes Forensis qui Gausmaro abbate Saviniaci qui laudat donationem de nemore tactam per Guillelmum Geis. Sedit autem Gausmarus ab anno 960 ad 984. Certe in martyrologio Sancti Pauli adnotatur anniversarium Guillelmae comitissae Forensis mense maio, et in martyrologio abbatiæ Savigniaci, mense martio adnotatur anniversarium Willermæ comitissae Forensis, matris Raymundi, comitis Forensis. Neque agnoscere poterit error in viro Raymundi pro Raynaudi comitis, quia ut videbimus alia est mater Raynaudi a Guillelma, nisi dicas comitissam dici Willermam denominatione facta a Villelmo comite Forensi marito de quo mox.

Voilà pour la forme de l'ouvrage.

Nous arrêterons-nous sans dire un mot du fond lui-même ? On ne nous le pardonnerait pas, mais on comprendra aussi notre réserve sur ce point. Ce n'est pas après quelques heures d'examen, et d'un

examen plutôt extérieur, qu'on peut juger de la valeur d'une œuvre aussi considérable.

Nous croyons cependant que, dans l'esprit des travailleurs lyonnais, Bullioud a bénéficié, d'une part, de l'éloignement où se trouve la copie de Montpellier et, de l'autre, de la difficulté qu'on éprouve à lire les minutes de Lyon.

Certes, le célèbre jésuite a eu un grand mérite à composer son ouvrage. Aller aux sources comme il l'a fait, les indiquer et joindre à ce travail la copie des pièces originales est un labeur peu commun et dont chacun peut apprécier l'importance et le prix. Ce travail, surtout si l'on se reporte à l'époque où il a été composé, fait le plus grand honneur à son auteur.

Bullioud, d'ailleurs, a rendu les plus grands services aux historiens lyonnais venus après lui et c'est avec raison que Ménestrier, Colonia, Perneti surtout qui lui doit tant, ont fait du *Lugdunum sacro prophanum* le plus magnifique éloge (1).

(1) La ville de Lyon sera éternellement obligée au P. Bullioud du soin qu'il a pris de recueillir un grand nombre de mémoires pour servir à son histoire, mémoires dont j'ai tiré de grands secours et qui m'auraient été beaucoup plus utiles si ce Père, qui les avait recueillis pour lui, nous eut laissé les titres tout entiers, au lieu qu'il ne les a souvent qu'indiqués. Cette indication m'a été néanmoins d'une grande utilité puisqu'elle m'a facilité les moyens de recourir aux originaux que j'ai heureusement trouvés et qui sont une partie des preuves de cette histoire » — Ménestrier, *Histoire civile*, page 342.

« Les lumières, que j'ai tirées d'un manuscrit unique, que j'ai heureusement déterré, demandent que j'en fasse connaître ici l'auteur, et que je n'imite point ces écrivains ingrats qui cachent ou décrient les sources où ils ont puisé. Les indices

Travailleur infatigable,* il a dépensé toute son activité au service de notre histoire locale; c'est un des astres de cette pléiade de jésuites, si amis des choses lyonnaises, et qui ont tant contribué, par leurs écrits, à faire resplendir les gloires de notre religieuse cité: les Théophile Reynaud, les Ménestrier, les Saint-Aubin, les Colonia et tant d'autres. Nous lui devons, comme à tous, une éternelle reconnaissance.

Mais, en l'état où sont les sciences historiques de nos jours, et après la découverte et la publication de tant de documents originaux, il ne nous semble pas que les manuscrits du *Lugdunum* doivent apporter bien des faits nouveaux à nos annales. La plupart des pièces sur lesquelles s'appuie le P. Bullioud existent encore, plusieurs même ont été publiées depuis, et l'on peut, sans passer par son recueil, puiser aux mêmes sources que lui.

Bullioud, d'ailleurs, accepte sans assez de critique

du Père Bullioud sont fort variés et l'on y parle des Lyonnais illustres, en toutes sortes de conditions. Le style latin de ce manuscrit est fort net et assez pur; malheureusement l'auteur n'a aucun goût pour la saine critique. Mais les actes et les titres que j'ai trouvés dans les mémoires de ce Père, qui les avait transcrits lui-même de sa main dans nos anciens cartulaires, m'ont heureusement dédommagé de sa mauvaise critique » — Colonia, *Histoire littéraire*, tome II, page 709.

« J'ai trop d'obligation au Père Bullioud, jésuite, dans les Mémoires duquel j'ai puisé tant de faits intéressants, pour ne pas lui donner une place particulière dans ces mémoires. Son histoire de Lyon est un recueil de recherches, de dates et de personnalités qui ne sont point à la vérité assez digérées pour souffrir l'impression. Elles n'en sont pas moins intéressantes. Elles m'ont servi merveilleusement dans la composition de ces mémoires ». — Pernetti, *Les Lyonnais dignes de mémoire*, tome I, page 235.

toutes les assertions des Paradin, des Rubis, des Saint-Aubin. Il entasse les matériaux sans les choisir. « C'est, dit M. Monfalcon, dont nous sommes heureux d'apporter le témoignage après avoir eu si souvent à le combattre, un compilateur qui enregistre sans choix et surtout sans vérification les notes et extraits que lui ont fournis les livres et les manuscrits. D'une crédulité extrême, il se recommande par l'immensité des recherches plus que par leur exactitude » (1).

Tout chercheur cependant devra, comme nous nous sommes imposé le devoir de le faire nous-même, après avoir épuisé les sources, aller au P. Bullioud et voir si le laborieux écrivain ne lui apporterait pas quelque document inconnu ou quelque indication jusque-là ignorée car, comme le dit encore M. Monfalcon, dans le *Lugdunum sacro prophanium* « il y a beaucoup à recueillir, sauf à vérifier ».

Pour résumer ces pages bien sèches et bien ingrates à qui ne connaît pas les manuscrits du *Lugdunum*, nous dirons :

Le P. Bullioud a écrit, en treize index, une histoire civile et religieuse du Lyonnais, Forez et Beaujolais.

De ces treize index, les onze premiers existent à Montpellier, en une copie très nette et très lisible, copie revue par l'auteur et annotée de sa main ; les deux derniers, restés à l'état de minutes et beaucoup plus difficiles à lire, sont joints à cette

(1) Avertissement, t. I, fo 3 vo.

copie. L'ouvrage est donc complet à la faculté de médecine.

Lyon possède les minutes incomplètes et disposées avec quelque irrégularité des onze premiers index, dont la copie est à Montpellier ; il n'a rien des deux derniers. En revanche, il possède le premier jet des index 9, 10 et 11, dont la lecture n'est pas sans profit.

Au manuscrit de Montpellier comme à celui de Lyon, sont jointes des pièces détachées qui ont servi à Bullioud à composer son ouvrage. Ces pièces sont différentes dans les deux recueils et méritent toutes d'être étudiées.

Le Lyonnais désireux de mettre à profit l'immense travail du P. Bullioud devra donc se transporter d'abord à Montpellier et, après avoir relevé dans le beau manuscrit de la faculté de médecine les renseignements qui l'intéressent, et pris connaissance des pièces qui l'accompagnent, il devra revenir à Lyon pour chercher, dans les minutes et les premiers jets du *Lugdunum*, si quelque fait ou quelque indication ne s'y rencontre pas qui n'auraient point été utilisés dans la copie, et faire ensuite une étude attentive des nombreuses pièces qui y sont jointes.

Voie antique de Lyon et Feurs à Clermont. — Communication de M. Vincent Durand.

M. Vincent Durand rend compte à la Société de fouilles qu'il a récemment exécutées sur la voie antique de Lyon et Feurs à Clermont, à la hauteur et

dans des terres dépendant du château de Saint-Pulgent, au lieu dit les *Pâturaux* et l'*Ormet*, section D, nos 395, 435 et 436 du cadastre de Saint-Martin-la-Sauveté.

En cet endroit, la voie descendant du carrefour de *Pointe-Bardine*, autrement de la *Croix-Lugnier*, où elle a été précédemment reconnue à la jonction des communes de Saint-Martin, Cezay et Allieu (1), laisse à droite et au nord le chemin conduisant de ce carrefour à la Sauveté, qu'elle rejoint 800 mètres plus loin, après avoir traversé presque en ligne droite une dépression de terrain que celui-ci évite par un détour.

Sur sept points différents la chaussée a été mise à découvert. Sa largeur varie de 6^m 50 à 7^m 00. Une tranchée pratiquée transversalement a montré qu'elle est constituée par une première assise de terre battue de 0^m 15 environ d'épaisseur, sur laquelle sont disposés deux lits de moëllons de grosseur moyenne, soigneusement placés à la main, avec couche intermédiaire de terre battue, fine et bien purgée de pierres. Ce blocage a une puissance de 0^m 30 à 0^m 35. Une bordure de pierres régulièrement alignées le limite de chaque côté. L'épaisseur totale de la chaussée est de 0^m 50. La surface sur laquelle roulaient les voitures semble avoir été formée d'une couche de *gor* ou sable de carrière; il n'en reste que de faibles traces.

Il ne paraît pas avoir existé de fossé.

La chaussée présente en son milieu un bombement de 0^m 11 à 0^m 12, correspondant à une pente

(1) V. *Bulletin de la Diana*, t. VII, p. 85.

transversale d'un peu moins de 0^m 03 par mètre. Mais, par une singularité dont un exemple s'est déjà rencontré dans les fouilles de Pointe-Bardine, la chaussée épouse la pente naturelle du terrain, en autres termes, là où ce dernier est incliné transversalement, un des accotements est plus haut que l'autre. La différence de niveau va, en certains points, jusqu'à 0^m 60 et plus. Dans ces conditions, il est difficile de s'arrêter à l'hypothèse qu'elle était rachetée par une plus grande épaisseur en aval de la couche de gravier supérieure, car alors le bombement du massif de blocage aurait perdu une partie de sa raison d'être. C'est assurément là, au point de vue de la facilité et de la sécurité de la circulation, une disposition vicieuse et qui contraste avec le soin apporté à l'établissement de l'infrastructure du chemin. Il est clair qu'elle ne pouvait être maintenue quand la pente en travers du sol devenait trop forte ; il est probable qu'alors la voie était établie sur un petit mur de soutènement.

En deux points, les fouilles ont ramené au jour des fragments de tuiles à rebords, d'amphores, de vases usuels et même de poterie rouge à reliefs, témoignant, avec quelques restes de fondations, de l'existence, au bord de la voie, d'habitations antiques. De semblables vestiges se rencontrent aussi à environ 300 mètres en matin, dans la terre portant le numéro 595 de la section C, à la hauteur du point où le prolongement présumé de la route coupe le chemin d'intérêt commun n° 20, et aussi au nord de la croix de fer placée à la rencontre de celui-ci avec le chemin venant de Pointe-Bardine, dans la terre cotée C, 597.

La voie, dans la partie fouillée, n'est pas exactement rectiligne, elle forme même, près des habitations qui viennent d'être signalées, une brusque sinuosité dont le motif n'apparaît pas clairement.

Auguste Chaverondier a relaté la découverte, faite en mars 1855 (et non 1854, comme il l'a imprimé par erreur), à l'occasion de travaux de drainage et dans le voisinage immédiat des dernières fouilles, de grands blocs de granit grossièrement taillés et portant des trous de crampons, qui gisaient à plus de deux mètres de profondeur près du bord occidental de la voie, enterrée seulement en cet endroit de 1^m 30 à 1^m 40 : tous chiffres, comme celui de 2^m 30 à 3 mètres de largeur pour cette dernière, donnés évidemment par à peu près (1).

Cette découverte n'ayant donné lieu sur le moment à aucune constatation précise, il est difficile de dire quelle était au juste la fonction des blocs en question, dont l'un est resté près du réservoir destiné à recueillir les eaux du drainage, et les trois autres sont actuellement déposés sur la place du *Lac* à Saint-Martin-la-Sauveté, après avoir été passagèrement mis en œuvre dans les fondations d'une croix monumentale érigée en 1861 près de l'église, renversée par le terrible ouragan du 20 février 1879 et relevée depuis sur un autre emplacement.

(1) *Inventaire des titres du Forez*, par Jacques Luillier. Appendice, p. 596.

*La peste et le culte de saint Roch à Lérigneux. —
Communication de M. l'abbé Breuil.*

Il est donné lecture de la note suivante, envoyée par M. le curé de Lérigneux.

La tradition rapporte qu'autrefois, à une époque indéterminée, la peste fit de grands ravages à Lérigneux. On dit que, au lieu appelé le *Plat du Mas*, à 300 mètres à l'ouest du bourg de Lérigneux, se trouvait un hameau considérable détruit par ce terrible fléau. Là, en effet, autour d'une vieille croix en granit, on peut encore reconnaître quelques vestiges de vieilles constructions. En creusant dans les champs voisins, on a trouvé des briques et des tuiles en quantité. On montre aussi une fontaine qu'on dit avoir été la fontaine de l'ancien village. Cette fontaine est intarissable, mais son eau est, dit-on, très lourde, très malsaine.

Cette *tradition*, ces *ruines*, ce vieux mot, le *Mas* (1), nous ont engagé à faire quelques recherches dans les archives de la contrée.

LA PESTE

Nous trouvons la preuve de l'existence du village du Mas dans un terrier du château du Chevallard, près Lérigneux. Ce terrier est conservé aux archives de la Diana. Par ce terrier, nous voyons que le 31 décembre 1577, Jacques Farge, du village du Mas, paroisse de Lérigneux, reconnaissant qu'il était « homme couchant et levant, taillable et exploitable

(1) Les noms : *Mas*, *Maŕet*, *Maŕel*, très fréquents dans le Forez, dérivent de *Mansus*, mot qui d'après du Cange désignait un domaine d'une étendue de terrain suffisante pour fournir au travail d'une paire de bœufs.

« de noble, égrège et vénérable Estienne de Rivoire, « prieur de Saint-Romain-le-Puy et seigneur du « Chevallard. Le même jour, Antoine Farge, laboureur du Mas, et Etienne Mourel, du même lieu, reconnaissaient aussi devoir divers cens et servis au même prieur de Saint-Romain-le-Puy, seigneur du Chevallard.

Le village du Mas cité dans d'autres terriers du XV^e siècle, existait donc encore en 1577. Quand et comment a-t-il été détruit ? — Le testament d'un ancien curé de Lérigneux va nous donner de précieuses indications. Ce testament est aux archives de Lérigneux. Le 15 avril 1646, Messire Antoine Neyron, curé de Lérigneux, retenu d'infirmité corporelle, dictait son testament à « M^e Pierre-Louis Ronzat, capitaine châtelain de « Châtelneuf, son bon et intime ami. » Dans ce testament il est dit : « Je donne et lègue à Jeanne « Chavassieu, veuve de Jean Passel, la somme de « soixante livres pour les bons et agréables services « qu'elle m'a rendus, ainsi que Catherine Chavassieu « sa sœur, lorsque *durant la peste, je m'étais retiré* « *dans le château du Chevallard...* ». La peste a donc sévi à Lérigneux du temps du curé Neyron, décédé en 1646, et, elle a sévi d'une manière si terrible, que le curé se crut obligé de quitter sa cure et le bourg de Lérigneux pour se retirer dans le château du Chevallard.

Les annales du Forez vont nous aider à préciser davantage. Elles nous apprennent que de 1629 à 1632 notre province fut désolée par une grande peste. Ce fléau ne resta pas stationnaire dans les villes, il se répandit *sur tout le pays*, dit Aug. Bernard (*Hist. du Forez*, t. II, p. 274). La peste de 1629-32 est donc

certainement celle dont parle le curé Neyron. Et nous ajoutons, elle doit-être aussi celle qui détruisit le village du Mas ; car, à partir de cette époque, nous ne trouvons plus aucun titre, aucun registre qui fasse mention de ce village.

Nous croyons aussi qu'il faut attribuer à cette peste, non seulement la destruction complète du village susdit, mais encore la destruction partielle de plusieurs autres hameaux de la paroisse de Lérigneux.

Ainsi, au lieu du Genétou, autrefois Jeannetou, il n'existe plus depuis longtemps qu'une seule maison. Cependant le terrier susdit de 1577 signale en ce lieu quatre tenanciers du fief du Chevallard : Michel fils d'Anthoine Amarus, Pierre Marquet, Pierre Neyel dit Maget et Pierre Vachier.

Au lieu de Chavassieu, le même terrier signale cinq tenanciers du même fief. Aujourd'hui il n'existe plus audit lieu que la maison des champs ayant appartenu successivement aux familles Henrys, de Damas et d'Argy. Cette habitation fut construite par les Henrys, lorsque, par suite du démembrement de la seigneurie du Chevallard, ils devinrent possesseurs d'une partie de ce fief. Elle porte la date de 1641, et fut donc construite dix ans après la peste, sur l'emplacement de l'ancien village. Le village fut-il détruit seulement alors pour faire place à la maison des Henrys, ou bien avait-il été déjà détruit par le fléau ? Il nous semble peu probable qu'on ait rasé tout un village pour asseoir une simple maison de plaisance, vu que tout autour il y avait des emplacements tout aussi propices, tout aussi beaux.

— Sur le territoire d'Essertines, au-dessous du village des Faux et non loin de Lérigneux, existait

aussi autrefois un village appelé le *Temoret*. La tradition rapporte que ce village fut également détruit par la peste, il y a environ 250 ans. Cette tradition est confirmée par un vieil acte conservé par un propriétaire des Faux. Cet acte porte formellement que la population de ce village « *fut complètement emportée par la peste et que celui-ci fut démoli intentionnellement.* »

La peste de 1629-32 a donc sévi terriblement à Lérigneux et dans le voisinage.

VŒU A SAINT ROCH

Pendant cette peste, le curé de Lérigneux, Antoine Neyron voua sa paroisse à saint Roch et à saint Sébastien. Saint Roch fut le saint le plus généralement invoqué par nos ancêtres, durant les pestes des XVI^e et XVII^e siècles. De là les nombreuses chapelles de saint Roch qui existent encore dans le Forez et le Lyonnais. La confiance des populations se porta aussi souvent et en même temps, vers d'autres saints. Ainsi nous voyons par un acte, déjà publié dans la *Semaine Religieuse*, du 15 octobre 1897, que, durant la peste de 1522, la paroisse de Ville-sur-Jarnioux s'était vouée à saint Roch, à saint Antoine et à saint Sébastien. Dans des circonstances semblables, la paroisse de Theizé se vouait, comme Lérigneux, à saint Roch et à saint Sébastien ; celle de Saint-Just-en-Bas, à saint Roch, saint Antoine, saint Côme et saint Damien.

M. Neyron craignant qu'après sa mort, le vœu fait par lui ne fût plus rempli, il en fit par son testament une fondation qu'il dota. Voici la clause

de cette fondation telle que nous la trouvons dans ce testament. « Je veux être fait, à perpétuité, deux « processions au puiz de Mondian, l'une le jour « et fête de M. saint Roch, et l'autre le jour et fête de « M. saint Sébastien, et, les deux mêmes jours, je veux « être célébrée la sainte messe dans ladite église de « Lérigneu. Pour lesquelles processions et messes, « je veux être païé annuellement, perpétuellement la « somme de six livres ; laquelle somme hypothèque sur « mon domaine des Gouttes, particulièrement sur « un pâquier appelé Prascoit revenant au principal « de six-vingt livres, qu'on ne pourra rachetter qu'à « la charge d'un bon employ... »

Cette rente fut payée régulièrement, d'abord par l'héritière universelle du fondateur, Marguerite Neyron sa sœur, femme de M^e Pierre Ras notaire ; ensuite par la fille de ces derniers, Marie Ras, mariée à M^e Jean Gacon notaire. Enfin le domaine des Gouttes, sur lequel était hypothéquée cette rente, étant passé aux Henrys d'Aubigny de Chavassieu, ils payèrent la rente jusqu'à la Révolution. Le vœu fait par le curé Neyron fut donc fidèlement rempli.

Nous avons une autre preuve de la peste et du vœu susdits dans un vieux tableau relégué dans un coin de l'église, au-dessus d'un confessionnal. Quand nous demandâmes quel était le sujet de ce tableau, on ne sut pas nous répondre. Après l'avoir un peu épousseté, nous reconnûmes un ex-voto de la peste. Ce tableau représente saint Jacques-le-Majeur, patron de la paroisse, en instance auprès de saint Roch pour obtenir la cessation du fléau. Au bas du tableau se trouvent les noms des principaux habitants de la paroisse à cette époque. Plusieurs de ces noms sont

effacés ou emportés par des déchirures ; parmi ceux que nous avons pu lire, nous avons reconnu plusieurs propriétaires cités dans divers actes de 1630 à 1650. Le premier nom est celui de Pierre Ras, probablement le même Pierre Ras notaire cité plus haut et beau-frère du curé Neyron. — Ce tableau porte aussi un blason bien effacé que nous croyons cependant pouvoir lire ainsi : *De sinople, à trois merlettes d'argent 2 et 1*. Nous n'avons pas encore pu trouver à quelle famille appartenait ce blason. — Pour l'acquit de notre conscience, nous devons dire aussi que nous n'avons pas bien pu distinguer si les trois *emplumés* de ce blason sont des *merlettes* ou bien des *canettes*. Nous laissons à de plus experts que nous le soin, l'honneur et la gloire de résoudre cette question et de nous dire quelle noble famille portait ces armoiries.

Mais revenons à la fondation faite par le curé Neyron. Cette fondation, comme tant d'autres, fut emportée par la tourmente révolutionnaire. Au rétablissement du culte, le tableau susdit et la statue du saint furent aussi rétablis dans l'église. Ils y sont restés à une place d'honneur jusqu'en 1830, époque où l'église de Lérigneux fut en grande partie reconstruite. Alors le vieux tableau fut relégué au-dessus du confessionnal où il reste ignoré, méconnu. La statue fut reléguée au premier étage du clocher, où nous l'avons retrouvée parmi plusieurs autres. C'est là ordinairement, dans les clochers ou dans les combles des presbytères, qu'il faut aller chercher les statues des saints particulièrement invoqués par nos ancêtres. Ces statues, pour la plupart, ne sont pas des chefs d'œuvre, cependant elles sont souvent pré-

cieuses par les souvenirs qu'elles évoquent. Elles sont le plus souvent, les statues des patrons d'anciennes confréries, d'anciennes corporations qui n'existent plus. Elles sont aussi parfois d'anciens ex-voto pour rappeler des malheurs publics et des grâces insignes. Le culte de ces saints était autrefois populaire ; l'oubli se fait ; mais survienne une calamité, les populations se rappellent bientôt les protecteurs de leurs ancêtres. C'est ce qui est arrivé pour Lérigneux.

En 1895, une épidémie de diphtérie s'abat sur la paroisse. La science est impuissante à en arrêter le progrès et la célèbre découverte du docteur Roux reste elle-même sans résultat. En moins de 4 mois le fléau fait 16 victimes sur une population de 350 habitants à peine. Cette épidémie ne franchit pas les limites de la paroisse, à Roche, à Bard et à Essertines personne n'en fut atteint, mais la crainte qu'elle inspirait se répandit même au delà de ces paroisses. Les populations étaient effrayées par ce qu'on appelait *la peste de Lérigneux*. Les habitants des paroisses voisines évitaient notre territoire contaminé. Ceux de la localité ne fuyaient pas devant le fléau, mais ils expédiaient au loin leurs enfants. Le vide et le silence se faisaient dans la paroisse. Au mois de juillet, la vogue annuelle fut supprimée. Au commencement du mois d'août, le conseil municipal se réunit, on délibère sur la situation, on propose, on discute. et finalement une députation vient nous trouver pour nous demander des prières publiques. Quelles prières ? On se rappelle saint Roch, et aussitôt on décide de faire une quête et de faire célébrer des messes en l'honneur de ce grand saint et de la B. V. Marie. On décide aussi que le jour de

l'Assomption la procession se rendra à la croix Mondian érigée par le curé Neyron. La population tout entière assiste aux prières, et dès lors le fléau disparaît complètement. Saint Roch n'avait pas conservé rancune aux habitants de Lérigneux de leur oubli. Par cette nouvelle protection, il a regagné leur confiance, il a repris une grande place dans leurs cœurs, et bientôt sa statue va reprendre sa place dans leur église (1).

La séance est levée.

Le Président,
VICOMTE DE MEAUX.

Le membre faisant fonction de secrétaire,
ELEUTHÈRE BRASSART.

(1) Dans cette petite notice, nous avons écrit le nom de notre paroisse d'après l'orthographe administrative; nous avons écrit Lerigneux; les érudits écrivent Lérignieu. Comme l'a très bien dit le chanoine Devaux, le 31 mars 1898, dans une savante conférence sur *Les noms de lieux dans la région Lyonnaise*, la langue administrative a commis souvent de déplorables déformations. C'est elle aussi qui a affublé d'un *x* tant de noms en *ieu*... Lérignieu, en latin *Lerigniacus*, est un nom qui remonte à l'époque gallo-romaine. Il est composé d'un gentilice ou nom de famille et du suffixe *acus*. — Ce gentilice ou nom de famille était parfois celui d'un colon romain, le plus souvent il était celui d'un gaulois romanisé.

II.

MICHEL DE CHAUGY. Deux observations nouvelles,

PAR M. L'ABBÉ REURE.

J'ai communiqué à l'assemblée générale de la Diana, du 10 juin 1897, une petite étude historique sur les quatre personnages représentés par les volets du triptyque d'Ambierle, et principalement sur Michel de Chaugy, le donateur de ce précieux monument (1). Voici deux observations nouvelles qui regardent l'iconographie de Michel de Chaugy. Nous avons déjà son portrait authentique peint sur les panneaux du retable d'Ambierle, mais, comme on va le voir, il est probable qu'il en existe d'autres.

I. — L'inventaire de la Collection de Bourgogne à la bibliothèque nationale, récemment publié par M. Ernest Petit (2), mentionne, dans le tome XXXIV^e de la Collection, un opusculé extrêmement rare qui a pour titre : *Auteurs qui parlent de la maison de Chau-*

(1) *Bulletin*, t. IX, pp. 223 et suiv. Il a été fait de cette étude un tirage à part (Montbrison, 1897, 37 pages). — Une lettre de Louis XI à laquelle j'ai fait allusion (*Bulletin*, p. 258) est inséré au t. VI des *Lettres de Louis XI*, qui a paru depuis.

(2) *Mémoires de l'Académie de Dijon*, IV^e série, t. V, pp. 325 et suiv.

gy en Bourgogne, dont est Monsieur le comte de Roussillon, Maréchal des camps et armées du Roi. Au moment où j'allais en faire prendre copie à la bibliothèque nationale, M. Joseph Déchelette, à point nommé, avait l'obligeance de mettre à ma disposition un autre exemplaire tombé par hasard entre ses mains. C'est une sorte de mémoire, de 8 pages in-folio, sans lieu ni date; mais, d'après les citations d'ouvrages très connus qui y sont faites, on voit qu'il n'a pu être imprimé avant 1740. Cette compilation met encore en évidence le rôle exceptionnel de Michel de Chaugy; car c'est à lui que se rapportent presque tous les extraits ici rassemblés. Cependant cela n'apprendrait rien de nouveau si, au bas de la dernière page, on ne lisait la note suivante : « Dans les vitres de la Chapelle de Chaugy [ou chapelle de Saint-Michel] à la Sainte Chapelle à Dijon, on voit un jeune homme avec la toison d'or, à genou, armé de toutes pièces, laquelle armure est toute blasonnée des armes de Chaugy et de Roussillon. De même un Chaugy plus vieux, même armure, mêmes armes, avec la toison, est dans le vitrau de la grande fenêtre, en entrant dans la Sainte Chapelle, à côté de la grande porte, à main gauche: ce sont toujours les mêmes armes et alliances que celles de la planche rapportée par le Père Monfaucon. Le Chaugy représenté dans ce vitrau est à côté de sa bannière à ses armes ».

Il faut faire remarquer encore une fois que les armes qu'on voit gravées dans l'ouvrage de Montfaucon (1), d'après les dessins en aquarelle exécutés pour Roger

(1) *Monumens de la Monarchie française*, t. IV, p. 146.

de Gaignières sur le retable d'Ambierle, ne sont pas celles de Chaugy et Roussillon, mais celles de Chaugy et Montaigu-le-Blin. Comme il est possible que ces pages aident un jour à reconnaître et à identifier les deux vitraux dont nous nous occupons, il importe de rappeler que les armes de Michel de Chaugy se blasonnent: *écartelé: au 1^{er} et au 4^e contrécartelés d'or et de gueules*, qui est Chaugy ; *au 2^e et au 3^e d'azur* (ou peut-être *de sinople*) *à la croix d'or cantonnée de 20 croisettes d'or disposées 5 par 5 en sautoir dans chaque canton*, qui est Montaigu.

Quel est le Chaugy qui était représenté dans le vitrail de la chapelle de Saint-Michel ? J'ai dit dans ma notice (1) que Michel de Chaugy, après avoir fait bâtir à ses frais dans la Sainte-Chapelle de Dijon, à la sixième travée du collatéral de droite, près de la porte du cloître, une chapelle sous le vocable de son patron saint Michel, la dota d'une prébende et de diverses fondations par un acte du 11 octobre 1478, un an environ avant sa mort. On peut à peine douter que le Chaugy figuré dans le vitrail de cette chapelle bâtie par Michel de Chaugy fût ce personnage même (2). Sans doute on n'a aucune preuve certaine, à ma connaissance, que Michel de Chaugy ait été chevalier de la Toison d'or ; il ne figure pas du moins dans les listes publiées jusqu'à ce jour, et en particulier dans celle qu'a donnée le *Dictionnaire historique* de Moréri (3). Mais cette liste ne paraît pas être complè-

(1) *Bulletin*, p. 256.

(2) Puisqu'il y était représenté *jeune*, au moins relativement, il y a lieu de penser qu'il avait bâti la chapelle de Chaugy longtemps avant l'acte du 11 octobre 1478.

(3) Article *Toison d'or*.

te, car le nombre des chevaliers était de 31, et Moréri n'en cite cependant, après les 24 de la première promotion, que 38 nommés sous le duc Philippe le Bon, de 1429 à 1467, exactement un par année en moyenne, ce qui semble trop peu pour un ordre composé d'hommes arrivés à l'âge mûr pour la plupart, et qui avaient eu déjà le temps de rendre des services signalés. Il serait surprenant que Michel, qui a tenu une place si considérable dans l'administration, la politique et les conseils des deux derniers ducs, n'eût pas été revêtu de l'ordre de Bourgogne. D'ailleurs on ne voit dans ces listes le nom d'aucun autre Chaugy. En tout cas, on peut bien admettre, si en effet Michel de Chaugy n'a pas été chevalier de la Toison d'or, que l'auteur du mémoire a pu mal voir certains détails d'une verrière assombrie par près de trois siècles, et peut-être souillée de poussière.

Si le chevalier peint sur le vitrail de la chapelle de Saint-Michel était Michel de Chaugy, il y a beaucoup d'apparence que l'autre personnage représenté dans la grande fenêtre de la façade, avec « même armure, mêmes armes, mêmes alliances » est encore Michel de Chaugy ; mais là, je le conjecture, il figurait dans un groupe, peut-être aux côtés du duc de Bourgogne entouré de ses principaux officiers.

Ces observations n'auraient qu'un médiocre intérêt, s'il était certain que ces deux vitraux n'existent plus. Heureusement nous avons des raisons de croire qu'ils sont conservés au fond de quelque château anglais, et qu'on retrouvera leur trace un jour ou l'autre. La Sainte-Chapelle de Dijon a été démolie peu après la Révolution, mais nous savons que les verrières n'ont





VII. — PORTRAIT DE MICHEL DE CHAUGY,
Dans l'ADORATION DES MAGES, de Roger van der Weyden,
à la Pinacothèque de Munich.

*Pseudo-photographie communiquée par M. le Conservateur
de la Pinacothèque de Munich.*



VIII. — PORTRAIT DE MICHEL DE CHAUGY
Sur un des volets du triptyque d'Ambierle, attribué à Roger
van der Weyden.

Photographie directe de M. Joseph Déchelette



pas été détruites, et qu'elles ont été vendues pour un vil prix à des Anglais (1).

II. — A l'ancienne Pinacothèque de Munich, un des plus célèbres tableaux de l'école flamande est de la main de Roger van der Weyden, le peintre même, on le remarquera, auquel on a des raisons d'attribuer les panneaux du retable d'Ambierle, et que les documents montrent en rapport avec Michel de Chaugy. Ce tableau est une Adoration des Mages, qui formait le panneau central d'un triptyque, dont les volets représentaient : à droite, une Annonciation, à gauche une Présentation au Temple. Le catalogue (2) le décrit ainsi : « La Vierge est assise dans une ruine couverte de chaume ; au-dessus brille l'étoile. Représenté sous les traits de Philippe le Bon de Bourgogne (ici le catalogue met un ?), le roi vieillard se prosterne devant l'Enfant en lui baisant la main, tandis que le fier prince Charles le Téméraire (nouveau ?) est figuré sous la forme du roi maure. Derrière st. Joseph, le donateur. Au fond, un riche paysage et la vie animée dans les rues d'une ville flamande. Fig. demi nat. Bois. Passé de St. Colombe à Cologne à la collection Boisserée » (2).

(1) D'Arbaumont, *Essai hist. sur la Sainte-Chapelle de Dijon*, dans les *Mém. de la Commission des antiqu. de la Côte-d'Or*, t. VI. — M. d'Arbaumont n'a pas connu notre mémoire : « On voyait aussi, dit-il (p. 115) de fort curieux vitraux dans les collatéraux et dans quelques chapelles particulières ; malheureusement il est impossible de les restituer, les documents font absolument défaut, etc. »

(2) *Catal. des tableaux des maîtres anciens de la Pinacothèque royale de Munich*, Munich, 1885, n° 101. — Les volets sont décrits sous les nos 102 et 103.

(3) Alfred Michiels (*Hist. de la peinture flamande*, t. III, p. 62), qui attribue sans hésitation l'Adoration de Munich à

L'homme agenouillé derrière saint Joseph est en effet probablement le donateur du triptyque. Quoi qu'il en soit, c'est sur lui que j'appelle l'attention ; il est vêtu d'une espèce de cotte garnie de fourrures et roule des patenôtres dans ses mains.

Quand M. Joseph Déchelette m'a montré un détail photographique de ce tableau, j'ai été frappé de la ressemblance du donateur avec le Michel de Chaugy d'Ambierle. Il est représenté plus âgé à Ambierle, la bouche plus sévère, le menton moins rond. Mais les cheveux, le front, les yeux, le nez, l'air général de la physionomie me semblent être les mêmes. Le tableau étant de Roger van der Weyden, l'artiste de la cour de Bourgogne en relations fréquentes avec Michel de Chaugy, le peintre probable du retable d'Ambierle, s'il peut être établi surtout que les deux rois mages sont en effet les deux ducs de Bourgogne que Michel a si longtemps servis, dans la familiarité desquels il a vécu, il deviendra très vraisemblable que le donateur est bien Michel de Chaugy.

Il faut encore ajouter une circonstance curieuse, qui prouve tout au moins que cette idée est venue à d'autres avant nous. Le directeur de la Pinacothèque de Munich, à qui on a demandé s'il savait quel était le personnage agenouillé près de saint Joseph, a répondu (1) : « Il m'est connu que *dans les environs*

Roger van der Weyden, en fait une description assez peu exacte. — On peut voir dans le manuel de A.-J. Wauthers, *la Peinture flamande*, p. 61, une petite gravure de ce tableau.

(1) Nous traduisons quelques lignes de sa lettre, écrite en allemand.

de Lyon (lisez : à *Ambierle*), se trouve un tableau d'autel, lequel doit contenir sa représentation originale, et que là on sait son nom ». Du reste, nos lecteurs se feront eux-mêmes une opinion, d'après les deux phototypies mises sous leurs yeux, sur la probabilité de cette identification (1).

(1) La phototypie du portrait de Michel de Chaugy, d'après le tableau de Munich, jointe à cette note, a été faite à l'aide d'une reproduction communiquée par M. le Conservateur de la Pinacothèque de Munich. Cette reproduction ne paraît pas avoir été exécutée photographiquement sur l'original, mais sur une lithographie. Nous n'avons, malgré nos démarches, rien pu nous procurer de plus précis. Il n'est donc pas possible, et c'est regrettable, d'établir une comparaison ou une analogie entre les procédés de l'auteur connu du tableau de Munich et celui de l'auteur soupçonné du triptyque d'Ambierle.

III.

MOUVEMENT DE LA BIBLIOTHÈQUE
ET DU MUSÉE

Dons

Ont été offerts par MM. :

Aubert de la Faige (C.-E.), son ouvrage : *Le testament d'Aycelin de Montaigu (Gilles), archevêque de Narbonne, puis de Rouen, chancelier de Philippe-le-Bel*. (Extrait de l'*Auvergne historique*, V^e année). Riom, Ulysse Jouvot, 1898, gr. in 8°.

Bertrand (Alfred), sa notice : *Note sur une monnaie gauloise*. Moulins, (Etienne Auclaire), s. d., in-8°.

Chevalier (le chanoine Ulysse), ses notices : *L'abbaye de Silos (Espagne)*. Lyon, Emmanuel Vitte, s. d., in-8°.

— *Les nominations épiscopales du XIII^e au XV^e siècle*. (Extrait de l'*Université catholique*). Lyon, Emmanuel Vitte, s. d., in-8°.

Conseil général du département de la Loire. *Procès-verbaux de ses délibérations, Séance ordinaire d'août 1898*. Saint-Etienne, (Ménard), 1898, in-8°.

Crozier (F.-P) : Bonnel (M.-A.), *Les écoles à Lyon pendant la période révolutionnaire*. (Extrait des *Annales de la Société nationale d'éducation de Lyon*). Lyon, (Alexandre Rey), 1893, in-8°.

— Lex (Léonce), *Maisons anciennes de Mâcon. La maison de bois*. Paris, C. Plon, Nourrit et C^{ie}, 1893, in-8°.

Déchelette (Joseph), ses notices : *Le bélier consacré aux divinités domestiques sur les chenets gaulois*. (Extrait de la *Revue archéologique*, tome XXXIII, 1898). Paris, Ernest Leroux, 1898, in-8°.

Parmi les chenets décrits dans cette savante notice, M. Déchelette en signale trois de provenance forézienne, ceux trouvés à Jœuvres, commune de Saint-Maurice-sur-Loire, à Montverdun et à Bonvert près Mably.

— Une médaille de Charles VII découverte en 1752 à Châteauneuf (Saône-et-Loire). (Extrait de la *Revue numismatique*, 1898). Paris, C. Rollin et Feuardent, 1898, in-8°.

Geay-Vaudoire, à Montbrison : Hache (incomplète) en jadéite, trouvée, associée avec des débris de poterie antique et des restes de foyer, dans une banc de sable, à 2^m50 de profondeur, au lieu dit le Sauvage, sur le bord oriental du ruisseau le Furens, au cours des récents travaux d'agrandissement du cimetière de Montbrison.

Héron de Villefosse (Antoine) : *Discours prononcé par M. H. de V., membre de l'Institut, à la séance d'ouverture des fêtes du cinquantième de la Société des sciences historiques et naturelles de l'Yonne*. S. l. n. d., in-8°.

Lachmann (Émile), ses œuvres musicales : *Hymne à l'orphéon* (défilé-marche), chœur à quatre voix d'hommes, op. 228, paroles de Louis Longin, portant comme dédicace : *Hommage aux Roannais*. Lyon, *Accord parfait*, s. d., in-8°.

— *La fête du printemps*, chœur pour quatre voix d'hommes ou quatuor vocal, op. 218, paroles de M. Péliissier, dédié à la société chorale l'*Argentina* de Strasbourg. Lyon, *Accord parfait*, s. d., gr. in-8°.

Lucas (Charles), architecte, son ouvrage : *Architecture et archéologie. Les églises circulaires d'Angleterre, précédé de notes sur les temples ronds de la Grèce et de l'Italie et sur l'église du Saint-Sépulcre de Jérusalem et suivi des églises circulaires encore existantes*. (Extrait des *Annales de la Société centrale des architectes*, 1^{re} série, 2^e volume, année 1881). Paris, Ducher et C^{ie}, 1882, in-4°.

Meaux (vicomte de): *Revue des questions historiques*. 33^e année, 128^e livraison. 1^{er} octobre 1898.

Meunier, ancien notaire à Chazelles-sur-Lyon : *La science des honnestes hommes ou la description de l'univers*. Manuscrit de 331 pages, 1644, petit in-4°.

Ministère de l'Instruction publique: *Journal des Savants*. Juillet-décembre 1898.

Rougier (Laurent), professeur départemental d'agriculture, ses notices : *Un domaine en terrain granitique. La propriété de Nérieux à Saint-Jeure d'Ay (Ardèche)*. Montpellier, 1896, in-8°.

— *Un vignoble des côtes du Rhône. Corps-de-Loup près Condrieu*. (Extrait de la *Revue de viticulture*). Paris, 1897, in-8°.

Sachet (chanoine). *Ordo divini officii recitandi sacrique peragendi*. Années 1888 et 1898. Lugduni, Vitte et Pérussel, 1888 et 1898, 2 vol. in-12.

Saint-Pulgent (Alphonse de) : *Léon de Saint-Pul-*

gent, *Inauguration du chemin de fer de la Dombes le 25 août 1866. Discours de M. le préfet de l'Ain.* Lyon, Dufour, s. d., in-8°.

— — *Le canal d'irrigation du Forez.* Montbrison, Lafond, 1872, in-8°.

— — *Mémoires pour servir à l'histoire de l'administration municipale de Montbrison d'août 1855 à septembre 1861.* Saint-Étienne, veuve Théolier, 1871, in-8°.

— — *Rapport présenté à la séance de la Chambre d'Agriculture de Montbrison du 17 octobre 1874 à l'occasion d'une proposition de loi faite à l'Assemblée nationale et ayant pour objet de modifier l'article 9 de la loi du 21 juin 1865 sur les associations syndicales. Avis de la Chambre d'Agriculture.* Montbrison, (A. Huguet), 1875, gr. in-8°.

— — *Rapport présenté à la Société d'Agriculture de Montbrison au nom de la commission chargée d'examiner certaines modifications à apporter au règlement de la Société.* Montbrison, (A. Huguet), 1874, in-8°.

— Faye (Louis-Casimir), *Le canal d'irrigation et les travaux d'assainissement de la plaine du Forez. Rapport lu à la Société d'Agriculture de Montbrison.* Montbrison, (A. Huguet), s. d., in-8°.

— *Almanach impérial pour l'année 1811 présenté à S. M. l'Empereur et Roi par Testu.* Paris, Testu et Cie, s. d., petit in-8°.

Thiollier (Noël), ses notices: *Lettres de Charles VII permettant de fortifier Apinac.* (Extrait du *Bulletin*

de la Diana, tome X). Montbrison, (Eleuthère Brasseur), 1898, in-8°.

— *Note sur deux cuillers en bronze des XV^e et XVI^e siècles, trouvées en Forez*. (Extrait du *Bulletin de la Diana*, tome X). Montbrison, (Éleuthère Brasseur), 1898, in-8°.

Vanel (abbé J.-B.), sa notice : *Une paroisse forézienne pendant la Révolution*. (Extrait de l'*Université catholique*). Lyon, Emmanuel Vitte, s. d., in-8°.

Echanges

Académie de Mâcon. *Annales*. 3^e série, tome II, 1898.

Hannezo (G.), De la lampe antique, *avec planches*. — Lex (Léonce), Le culte des eaux dans le département de Saône-et-Loire. — Martin (J.), Sépultures barbares des environs de Tournus (*nombreuses figures*). — Rameau (Mgr), Une émeute à Mâcon en 1680 ; *pacification due à André Demeaux* — Sandre (J.), Notice sur la maison de Saint-Georges. *Détails sur ses alliances en Forez avec les d'Apchon, les Crèmeaux, les d'Urfé, les d'Amanzé, et ses possessions, Saint-André et Ouches*.

Académie des inscriptions et belles-lettres. *Comptes-rendus des séances de l'année 1898*. 4^e série, t. XXVI. Mai-octobre 1898.

Académie des sciences et belles-lettres de Clermont-Ferrand : *Bulletin historique et scientifique de l'Auvergne*. N^{os} 5 et 6. Mai-juin 1898.

Jaloustre (Elie), Les grottes de Jonas (près de Besse) et leur église. *Description avec phototypies à l'appui des restes*

d'un village, d'une remarquable église romane ornée de peintures murales, et d'un château féodal, taillés dans le tuf volcanique, — Pommerol (Dr), Essai d'un glossaire patois de la Limagne.

Académie de Vaucluse. *Mémoires*. Tome XVII, 2^e et 3^e livraisons, 1898.

Méritan (abbé), Étude sur les abbés et le monastère de Saint-André-de-Villeneuve-lès-Avignon. *Différend au sujet de la nomination, à titre d'abbé, de Jean, fils illégitime du duc Jean 1^{er} de Bourbon, plus tard élu évêque du Puy.*

Académie d'Hippone. Bulletin. *Comptes-rendus des séances de l'année 1898.*

Comité de l'art chrétien du diocèse de Nîmes. *Bulletin*. Tome VI, n^o 40. 1898.

Comité d'histoire ecclésiastique et d'archéologie religieuse des diocèses de Valence, Gap, Grenoble et Viviers. *Bulletin*. 18^e année, 1^{re} à 4^e livraisons. Janvier-décembre 1898.

Lagier (abbé) et Gruffier, La baronnie de Bressieux. *Episodes des guerres de la Ligue en Forez, notamment de la prise par les ligueurs foreziens du château de Montrond, alors possédé par François de Grolée, baron de Bressieux ; différends entre divers membres de cette famille et Arthaud d'Apchon au sujet de la succession de sa sœur Louise de Saint-Germain, dame de Bressieux.*

Institut de Carthage. *Revue tunisienne*. 5^e année, n^o 4. Octobre 1898.

Ministère de l'Instruction publique. Comité des travaux historiques et scientifiques. *Bulletin archéologique*. 3^e livraison. Année 1897.

Saint-Vincent (de), Les derniers Arécomiques. Traces de la civilisation celtique dans la région du Bas-Rhône, spécialement dans le Gard (*figures*).

— — *Missions, bibliothèques, archives. Bibliographie de leurs publications au 31 décembre 1892.*

— Direction des Beaux-Arts et de l'Enseignement. Bureau de l'Enseignement et des Manufactures nationales. *Reunion des sociétés des Beaux-Arts des départements à Paris.*

Delinière (Émile), Notice sur plusieurs anciennes peintures inconnues de l'école flamande. (*Note sur les peintures du retable d'Ambierle*). — Porée (abbé), Le monogramme de Masséot Abaquesne, auteur du carrelage de la chapelle de la Bastie d'Urfé.

— — — *Bulletin des sociétés des Beaux-Arts des départements.* N° 8. Décembre 1898.

Musée Guimet. *Annales.* Tomes XXVIII et XXIX. *Histoire de la sépulture et des funérailles dans l'ancienne Égypte*, par E. Amélineau. Tomes I et II.

— — *Revue de l'histoire des religions.* 19^e année, tomes XXXVII, nos 2 et 3, et XXXVIII, n° 1. Mars-août 1898.

Société agricole et scientifique de la Haute-Loire. *Mémoires et procès-verbaux.* Tome IX. 1898.

Truchard du Molin, La baronnie de Saint-Vidal.

Société archéologique de Montpellier. *Cartulaires des abbayes d'Aniane et de Gellone*, publiés d'après les manuscrits originaux. *Cartulaire de Gellone*, par Paul Alaus, l'abbé Cassan et E. Meynial.

Société archéologique et historique de l'Orléanais. *Mémoires.* Tomes XXVII. 1898.

Desnoyers : Les fouilles de la Loire en 1894 (*figures*) ; — Dumays, Le cimetière franc de Brières-sur-Essonne (Loiret).

Société belfortaine d'émulation. *Bulletin*, n° 17. 1898.

Société bibliographique et des publications populaires. *Bulletin*. 29^e année. N°s 8 à 12. Août-décembre 1898.

Société d'agriculture, industrie, sciences, arts et belles-lettres du département de la Loire. *Annales*. 2^e série, tome XVIII, 1^{re} et 2^e livraisons. Janvier-juin 1898.

Société d'agriculture, sciences, arts et commerce du Puy. *Annales*. Tome XXXV. 1889-1892.

Arrêt du Conseil d'État du roi au sujet de Rochebaron et de Bas. — Liste des émigrés de la Haute-Loire (*familles foréziennes*). — Vinols (baron de), Monographie des châteaux de Volhac (*aux Polignac*), de Fort et d'Ombret.

Société de Borda. *Bulletin*. 23^e année. 2^e, 3^e et 4^e trimestres 1898.

Société départementale d'archéologie et de statistique de la Drôme. *Bulletin*. 127^e livraison. Octobre 1898.

Société des amis des sciences et arts de Rochechouart. *Bulletin*. Tome VIII, n°s 3 et 4. 1898.

Société des amis de l'Université de Clermont-Ferrand : *Revue d'Auvergne*. 15^e année, n°s 1 à 6. Janvier-décembre 1898.

Hauser (H.), L'art auvergnat. — Mège (Francisque), Charges et contributions des habitants de l'Auvergne à la fin de l'ancien régime. 2^e partie. Les droits seigneuriaux. — Ranquet (H. du), Église de Royat (*étude et description archéologique*). — Mélanges : Découverte de bijoux en or à Saint-Babel arrondissement d'Issoire.

Société des Antiquaires de l'Ouest. *Bulletin*. 2^e série, tome XX. 2^e trimestre 1898.

Société des archives historiques de la Saintonge et de l'Aunis. *Bulletin-revue*. 18^e volume, 5^e et 6^e livraisons, septembre-novembre 1898; 9^e volume, 1^{re} livraison, janvier 1899.

Guillaud (docteur J.-A.), Archéologie. Les piles gallo-romaines.

Société des sciences naturelles et d'enseignement populaire de Tarare. *Bulletin*. 1^{re}, 2^e et 3^e années. 1896-1898.

Société de statistique, des sciences naturelles et des arts industriels du département de l'Isère. *Bulletin*. 1^{re} série, tomes I à IV 1838-1846 ; — 2^e série, tomes I, II, 4^e livraison, III, IV, V, 3^e et 4^e livraisons, VI, VII, 1851-1867 ; — 3^e série, tomes I à XV, 1867-1890 ; — 4^e série, tomes I et II, 1892-1896. 28 volumes.

Charvet (A.), Pouillé historique du diocèse de Die, 1448-1450. — Pilot de Thorey (Emm.), Cartulaire de l'abbaye bénédictine de N.-D. et de S.-J.-B. de Chala. — Les orfèvres du Dauphiné. Notes biographiques. Choix de documents relatifs à l'orfèvrerie et aux orfèvres en Dauphiné ; — Étude sur la sigillographie du Dauphiné et inventaire des sceaux conservés dans les archives départementales de l'Isère ; — Les prieurés de l'ancien diocèse de Grenoble compris dans les limites du Dauphiné. — Roman, Documents sur la Réforme et les guerres de religion en Dauphiné. (*Lettre inédite de Claude d'Urfé, 1570 ; lettres, discours et pièces diverses inédites de Mgr Pierre Paparin, évêque de Gap, autrefois doyen de Notre-Dame de Montbrison.*)

Société d'études des Hautes-Alpes, *Bulletin*. 17^e année, 2^e série, nos 27 et 28. 3^e et 4^e trimestres 1898.

Société d'histoire, d'archéologie et de littérature de Beaune. *Mémoires*. 1897.

Société historique et archéologique du Maine. *Revue historique et archéologique du Maine*. Tome XLIII. 1^{er} semestre 1898.

Triger (Robert), L'hôtel de ville du Mans (1471-1898, avec de nombreux plans et vues de maisons anciennes.

Société nationale des Antiquaires de France. *Bulletin*. 1897.

— — *Mémoires*. 6^e série, tome VII, 1896.

Durand (Vincent) et général de la Noë, Cadran solaire trouvé au Crêt-Châtelard. — Jullian (Camille), La question des piles et les fouilles de Chagnon (Saintonge).

Société philomatique de Paris. *Bulletin*. 8^e série, tome IX. 1896-1897.

Abonnements

Association française pour l'avancement des sciences. 26^e série, 26^e session. Saint-Etienne. *Compte-rendu de la 26^e session, 1897, 2^e partie. Notes et mémoires*.

Bibliothèque de l'école des Chartes. Tome LIX. 3^e à 5^e livraisons. Mai-octobre 1898.

Enlart (C.), Art et archéologie dans le département de la Loire par MM. F. et N. Thiollier, analyse.

Bulletin monumental. 7^e série, tome III, nos 1 et 2. 1898.

Lauzun (Ph.), Inventaire général des piles gallo-romaines du sud-ouest de la France.

Polybiblion. Revue bibliographique universelle.

Partie littéraire. 2^e série, tome XLVII, 2^e à 6^e livraisons. Août-décembre 1898.

Revue archéologique. 3^e série, tome XXXIII. Juillet-décembre 1898.

Revue du Lyonnais. 58^e année, 5^e série, tome XXVI, nos 151 à 156. Juillet-décembre 1898.

Durel (Petrus), Le colonel Combes. — Richard (Paul), Visites pastorales de Mgr de Marquemont en 1614. *A signaler la tournée pastorale faite en Forez, notamment à Montbrison et ses environs, et les détails sur la situation des paroisses et des prieurés, au lendemain des guerres de religion et de la Ligue.*

Revue épigraphique du midi de la France. N^o 90. Juillet-novembre 1898.

Inscription antique de Coligny de l'Ain, avec supplément figurant le calendrier, assemblage des fragments par MM. Dissard et Espérandieu, et supplément par M. Espérandieu.

Revue forézienne. 8^e et 9^e années. 2^e série, nos 10, 11, et 12. Octobre-décembre 1898.

Aurec (Jean d'), Étude historique sur le Forez, Saint-Maurice-en-Gourgois.

Acquisitions

Arrêt de la cour de Parlement qui condamne Etienne Perret à être rompu vif, par l'exécuteur de la haute justice, sur un échafaud qui pour cet effet sera dressé dans la place du marché de la ville de Montbrison; ledit Etienne Perret préalablement appliqué à la question ordinaire et extraordinaire pour assassinat et vol. Paris, P. G. Simon et N.-H. Nyon, 1786, in-4^o.

Devet (J.-M.). *Documents, notes et extraits pour servir à l'histoire du Forez pendant la période révolutionnaire. Montbrison sous la Terreur. Les premières arrestations. Liste des prisonniers.* Saint-Etienne, Chevalier, 1897, in-12.

Hospices civils de Lyon. La Charité ou Aumône Générale. *Inventaire-sommaire des archives hospitalières antérieures à 1790.* Tomes I à IV. Lyon, Auguste Brun, 1874-1880, 4 vol. in-4°.

Donation à l'Hospice de la Charité en 1735 des fiefs et domaine de Batailloux et la Lande, par Jean Albanel ; inventaire de ces biens et du mobilier du château de Batailloux ; vente desdites terres en 1736 à Marie-Anne de la Roue ; — détails sur les biens et revenus des prieurés de Bellegarde, Estivareilles, Montarcher, Saint-Romain-le-Puy, etc. ; — analyse de quelques visites pastorales de Mgr de Marquemont en Forez ; — abondants renseignements sur la fondation par Pierre Cruchat, curé de Montverdun, d'une prébende dans les églises de Sainte-Foy et de Villedieu, en l'honneur de divers saints, notamment de saint Porcaire, martyr et patron du Forez, et sur le service de cette prébende ; — inventaire des biens, prieurés et églises relevant d'Ainay ; procès-verbaux de visite des églises de Chavanay, Épercieu en Forez, et Sainte-Colombe en Beaujolais en dépendant ; — énumération de legs faits à Notre-Dame de Montbrison ; — familles citées : Saint-Priest-en-Fontanès, Dubourg de Saint-Polgues, Panissod de Montbrison.

Lex (Léonce). *Les fiefs du Mâconnais.* Ouvrage publié sous les auspices de l'Académie de Mâcon. Mâcon, Protat frères, 1897, in-8°.

Foi et hommages, aveux et dénombrements cités dans l'analyse du Papirus feodatariorum.

Châtellenie de Saint-Symphorien-sur-Coise, 1368, vendredi après l'octave du Corps du Christ, foi et hommage d'Humbert de Villars, seigneur de Roussillon et d'Annonay, pour les châteaux et fiefs de Saint-Romain-en-Jarez, Châteauneuf, Dargoire et Chagnon. — 1368, 2 juin, de Jean, comte de Forez,

pour ses châtelainies de Montbrison, Monsupt, la Tour-en-Jarez, Montarcher, Saint-Bonnet-le-Château, Cervières et Thiers; — 1368, 28 avril; 1373, 25 juin, de Michel Peille-Oille, au nom de son beau-père Jean du Vilain, et de sa femme, pour ses biens, maisons et grange, couvertes en tuiles ou paille, sis à Saint-Germain-la-Montagne; — 1368, 14 août, de Jean de Charlieu, chevalier, seigneur de Jarnosse, pour étang, etc., sis dans les châtelainies de Châteauneuf et le Bois, etc.

Seigneuries et localités foréziennes citées dans le rôle des nobles de 1498 et 1560, ainsi que dans l'Inventaire de Peincedé, des XVII^e et XVIII^e siècles: Aiguilly, Belmont, Boisset, Boisvert, Bonvert, Brolan, les Bussièrès, la Chambre, Chandon, Charbonnières, Charlieu, Chervé, Chesaulz, Chevrières, Cuinzier, Dyo, la Fayolle, la Forêt, Fossés-Vieux, la Fougère, la Gresle. Mably, la Molinière, Marchangy, Mars, le Mont, Morland, la Noaille, Noailly, la Place, le Poyet, Pradines, Saint-André-d'Apchon, Saint-Aubin, Saint-Chamond, Saint-Nizier, Senouches, la Valette, Valorges, la Verpillière, Verpré, Vougy.

Familles citées: d'Albon, d'Amoncourt, d'Apchon, Bernard, Mitte de Chevrières, Damas, Dumyrat, Dupont de Dinechin, Foudras, Lestang de Pradines, de Lévis, de Meaux, Palatin de Dyo.

Petit (Ernest). *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne*, d'après les documents inédits et des pièces justificatives. Tome VI. *Règne de Robert II*. Octobre 1272 à mars 1306. Dijon, (Darantière), 1898, in-8°.

Pièces justificatives.

N° 4104. 1273 (1272, 5 avril).

Sivrieu (*Sury-le-Comtal*), Isabelle, comtesse de Forez et dame de Beaujeu, déclare à Robert, duc de Bourgogne, qu'elle a donné à son fils Louis la baronnie de Beaujeu et ses dépendances, et prie le duc de vouloir bien agréer son hommage. (*Français*).

Vidimus de 1299. Bibl. nat., coll. Moreau, t. 1423, fol. 6. Bibl. nat., coll. B., t. 94, p. 299, copie de dom Aubrée; Pérard, 525.

N^o 4116. 1273, mai.

Agnès, dame de Moulins (Montlyn), veuve de Milon de Cicon, dit Pioche, chevalier, tutrice des enfants nés d'elle et dudit Milon, vend à Guy, comte de Forez, pour le prix de deux cent quarante livres tournois une rente de vingt livres forts lyonnais que Guigue, jadis comte de Nevers et de Forez, avait donnée en fief et hommage à Barthélemy de Cicon, chevalier, aïeul desdits enfants.

Original, latin. Arch. nat., P. 13951, cote 218, pièce scellée. (V. *Huillard-Bréholles*, Titres de la maison ducale de Bourbon, n^o 561 et n^{os} 174 A, 221).

— N^o 4333, 1277, juillet.

Louis, seigneur de Beaujeu, reconnaît tenir en fief de Robert, duc de Bourgogne, les châteaux et terres de Belleville, Thizy, Lay, et tout ce qu'il pourra acquérir en Forez, et comme le duc lui a permis de tenir en arrière-fief la terre de Perreux, qu'Humbert, seigneur de Montpensier, tient de lui, il augmente encore le fief du duc du château de Chavagnie et du fief de la Bussière, que le seigneur de la Bussière tient de lui ; mais il est convenu que le duc ne peut vendre ni aliéner ces fiefs, qu'il sera tenu de venir à son secours s'il avait guerre ou querelle pour le comté de Forez. Sceau.

Archives de la Côte d'Or, Recueil de Peincédé, t. I, p. 689 : Pérard 539. V. *Huillard-Bréholles*, Titres de la maison ducale de Bourbon, n^o 624.

— N^o 4395. 1278.

Jean de Châteauvillain, sire de Semur-en-Brionnais, déclare les droits à lui appartenant en la terre de l'abbaye de la Bénisson-Dieu, ordre de Cîteaux, savoir : sa haute justice en ce lieu ; la garde, ressort et souveraineté sur la terre et les hommes, à Briennon, Malaye, la Noillie (*Noally* ?) Florie, Bous, Cray, Yguerande, Semur, Saint-Martin-de-la-Vallée. Saint-Julien, Sainte-Foy, Brion, l'Hôpital de Murcie, Montceaux, et généralement en toutes les paroisses de la baronnie de Luzy et de Semur-en-Brionnais.

Archives de la Côte d'Or, Recueil de Peincedé, t. XVIII,
p. 19. *V. Huillard-Bréholles*, n° 656.

— N° 4606. 1283, dimanche 5 décembre.

Jacques de la Roche, évêque d'Autun, donne procuration, lorsqu'il tient en régle l'administration de l'archevêché de Lyon, pour recevoir l'hommage de Gaudemar, seigneur de Jareys (*Jarez*), damoiseau.

De Charmasse, *Cartulaire de l'évêché d'Autun*, p. 314.

— N° 4654. 1284, mardi 17 octobre.

Au mandement de Malaval (*Maleval*). — Godemard de Jarré (*Jarez*), écuyer, confesse être homme lige du duc de Bourgogne: et a repris de lui ce que ses ancêtres tenaient du dauphin de Viennois et notamment ses terres entre Viriat (*Virieu*) et Malaval (*Maleval*), pour 40 à 50 l. de terre. Il promet feauté au duc contre tous et spécialement contre le sire de la Tour, sauf la feauté qu'il doit à l'église de Lyon (*Français*).

Orlg. Arch. nat., J. 252, n° 13 ; pièce scellée,

III.

MOUVEMENT DU PERSONNEL

Membres titulaires

M. l'abbé J.-M. Chauve, vicaire à Villemontais, reçu le 23 septembre 1898.

M. le docteur Alix, chirurgien-major au 16^e de ligne à Montbrison, reçu le 15 décembre 1898.

M. Richard, ingénieur ordinaire des Ponts-et-Chaussée à Montbrison, reçu le 15 décembre 1898.

Démisionnaire

M. Noël Desjoyeaux, à Veauche, membre titulaire.



EXCURSION ARCHÉOLOGIQUE
DE LA
SOCIÉTÉ DE LA DIANA
A SAINT-GERMAIN-LAVAL,
NOTRE-DAME DE LAVAL, GREZOLLES, AIX
ET SAINT-MARCEL D'URFÉ,
LE 18 JUILLET 1894.

COMPTE-RENDU PAR M. VINCENT DURAND.

AVANT-PROPOS.

Le 18 juillet 1894, plus de quarante membres de la Diana, auxquels avaient bien voulu s'adjoindre M. Hippolyte Laroche, préfet de la Loire, et plusieurs autres personnes, se réunissaient à Saint-Germain-Laval pour visiter cette ville, Grezolles, Aix et Saint-Marcel d'Urfé (1).

Trois ans se sont écoulés, et aucun de ceux qui

(1) Les personnes qui ont pris part à l'excursion sont MM. Aubert de la Feige, A. Bertrand, M. de Boissieu, Boulin, E. Brassart, comte de Charpin-Feugerolles, Chassain de la Plasse, J. Déchelette, Dumoulin, V. Durand, Durel, J.-M. Epitalon et ses deux fils, de Fréminville, Froment, Gayet, J. Gonon, Jacques, Jacquet, Jamot, Jeannez, Laroche préfet de la Loire, Leriche, Monery, de Montrouge, A. Morel, E. Morel, G. Morel, Orsel, de Paszkowicz, comte de Poncins, Pradier, Replat, Rochigneux, J. Rony, A. Roux, Thibaud.

ont pris part à cette excursion, accomplie par le plus beau temps du monde, n'en a oublié le charme et l'intérêt. J'en rappellerai rapidement les étapes.

La première visite de la Société est pour la chapelle de Notre-Dame de Laval, devenue depuis peu sa propriété, grâce à la générosité de Mesdames Grisard et du Verne. Sauf la toiture, qui vient d'être refaite, elle est encore dans l'état où un siècle d'abandon l'a laissée. La Société peut donc étudier des vestiges de décoration murale et d'autres détails condamnés à disparaître. Quand elle reviendra à Notre-Dame de Laval, elle pourra apprécier, par la comparaison de ce qu'elle a vu et de ce qui existe aujourd'hui, tout ce que ce vénérable sanctuaire doit aux soins intelligents et au talent de M. de Paszkowicz.

En le quittant, la Société monte en voiture et, après avoir traversé, sans s'y arrêter, le bourg de Saint-Julien d'Odes, elle arrive au pied du monticule qui porte la chapelle de Sainte-Barbe de Grezolles. Le plan singulier de cet édicule, le précieux vitrail du chevet, les curieuses statues de sainte Anne grand'mère et de sainte Barbe attirent tour à tour l'attention et l'on ne redescend point la colline sans accorder un instant à la belle vue dont on y jouit sur la plaine et les montagnes voisines.

On traverse Grezolles et l'on descend pédestrement au château d'Aix. La Société se répand dans les appartements de cette charmante retraite, toute pleine encore du souvenir du P. La Chaise, et dans les allées d'arbres séculaires qui bordent ses réservoirs d'eau vive. Puis, par un âpre sentier, elle regagne Grezolles. Après un rapide coup d'œil donné à

l'église moderne, on remonte en voiture pour ne s'arrêter qu'au château de Saint-Marcel d'Urfé, dont Mademoiselle de Neufbourg veut bien faire les honneurs à la Société avec autant de grâce que de complaisance. Enfin, l'on gravit à la chapelle de Notre-Dame de la Chira, humble édifice qui renferme des trésors d'art. C'est le terme de l'excursion. Une collation animée de gais propos est servie en plein air. Après quoi, on revient tout d'une traite à Saint-Germain, où un repas plus substantiel et digne de la vieille réputation de l'*Hôtel de l'Europe* attend les voyageurs.

Au champagne, M. Gayet, après s'être fait l'interprète de la reconnaissance de tous envers M. le Préfet, porte la santé de la Diana. M. le comte de Poncins lui répond et boit à la ville de Saint-Germain-Laval, où la Diana vient d'acquérir le droit de cité et trouve un accueil si cordialement bienveillant.

Chargé de présenter un rapport sommaire sur les monuments visités pendant cette journée et sur les principaux points d'histoire et d'archéologie dont l'étude a été proposée dans le questionnaire de l'excursion, j'ai hâte d'en venir à mon sujet. Je me rapprocherais toutefois d'entrer en matière sans remercier d'abord les personnes qui m'ont aidé dans mes recherches et parmi lesquelles j'ai le devoir de citer MM. le marquis d'Albon, E. Brassart, Damon, Favarcq, de Fréminville, Froment-Curtil, E. Gayet, l'abbé Giraud, Maignien, Meaudre de Sugny, F. Mure, Rajat, P. Randin, P. Richard, Rochigneux, Steyert, Félix et Noël Thiollier, Vachez, O. de Viry. Mais surtout je dois une particulière reconnaissance

à M. Joseph Déchelette, qui a mis libéralement à ma disposition deux caisses de copies ou extraits de pièces faits par Auguste Chaverondier et représentant la matière de plusieurs volumes in-folio. La nécessité de dépouiller au préalable cette énorme quantité de documents n'a pas peu contribué au retard mis à déposer ce rapport et pour lequel je réclame l'indulgence de mes confrères.

Novembre 1897.

I.

SAINT-GERMAIN-LAVAL.

ORIGINES.

Au moment où la rivière d'Aix, s'échappant de la gorge étroite et profonde où elle coule depuis plusieurs lieues, va atteindre la plaine et y ralentir son cours, elle décrit un demi cercle entier autour d'une haute colline qui domine sa rive gauche et ferme si complètement la vallée, que le voyageur qui vient de la plaine n'en peut soupçonner l'existence. Sur cette colline, dont les pentes s'adoucissent en approchant du sommet, est assise la ville de Saint-Germain. C'est un aimable site, d'où la vue se repose avec plaisir sur les bords verdoyants de l'Aix, la vaste plaine couverte de moissons jaunissantes, les sombres futaies de la forêt de Bas, et ne s'arrête qu'aux horizons lointains des montagnes du Pilat et de Tarare. Le climat est doux et réputé depuis longtemps pour sa salubrité. *Oppidum divi Germani valde salubre, quæ Ithaca mea est*, écrivait au commencement du XVII^e siècle Papire Masson (1). La longévité de ses habitants prouve que Saint-Germain mérite toujours cet éloge.

Tant d'avantages naturels ont dû inviter de bonne heure à bâtir en ce lieu. Il est certain qu'il était occupé dès l'époque romaine, témoin les tuiles à re-

(1) *Descriptio fluminum Galliae qua Francia est*, 1618, p. 17.

bords et les briques pour colonnes, rencontrées dans l'ancien cimetière et dans le voisinage des Recollets, témoin encore le cippe antique, malheureusement anépigraphé, naguère engagé à la base de l'angle nord-ouest de l'église de la Madeleine, d'où il a été retiré, en 1881, par les soins de M. Benoît Beaujeu, maire.

Plusieurs autres points de la commune recèlent des antiquités. Un village d'une certaine importance paraît avoir existé dans les territoires contigus de *Royer* et de *Malinges*, de part et d'autre de l'ancien chemin *Muletier*, entre l'Aix et la route de Balbigny. Le sol y est riche en débris céramiques, tuiles à rebords, amphores et vases divers ; on y a constaté l'existence de plusieurs puits. Des vestiges analogues rencontrés à Verrières, entre Virieu et Clairmatin, au *Trève-Bagnieu*, près des Balmes, etc., attestent que le pays possédait une population assez nombreuse.

Le lieu appelé autrefois le *Châtelard* (1), en face de Saint-Germain, sur l'autre rive de l'Aix, au point où le ravin de *Goutte Orméa*, qui est celui descendant de Nollieu entre Chazaux et Curtil, est coupé par le chemin qui unit ces deux hameaux, mérite une mention spéciale, bien que situé sur la commune de Nollieu, mais à la limite précise de celle de Saint-Germain. C'est un monticule dans une forte position, à l'angle de la goutte Orméa et d'un ravin secondaire.

(1) Arch. de la Loire. B. 2064. Terrier *Bisson* de Saint-Germain-Laval, 1388-1400, f° 72. — Terrier *Mivière*, de la rente du Saint-Esprit et Charité de Saint-Germain-Laval, 1686, réponse de Daniel Michon, marchand de Chazaux. Copie ancienne dans les papiers d'Aug. Chaverondier.

De rares débris de tuiles à rebords épars à son sommet, la moitié d'une hachette en pierre polie que j'y ai rencontrée ne suffisent pas à décider si ce poste fut gaulois ou romain. Par contre, on peut attribuer aux derniers temps de l'empire l'établissement militaire qui paraît avoir imposé son nom au territoire de la Chartre (*Castra*), en soir du chemin de Saint-Germain à Magnieu et au nord du ruisseau des *Eschanaux*, que je suppose être le même que celui appelé aujourd'hui du Verney (1).

L'extrémité méridionale de la commune de Saint-Germain est traversée par la grande voie romaine de Lyon à Clermont et à l'Océan ; elle descend de la Sauveté par Rajat, autrefois *Drevieu*, franchit le ruisseau de *Goutte Oréry*, *Dorency*, ou du *Bost*, dont le nom ancien peut faire supposer qu'elle roulait des paillettes d'or (2), et se poursuit par la Croix Blanche, après avoir coupé une autre route antique, l'*Estra Français*, qui conduisait de Moind et Montbrison à Roanne en suivant la lisière occidentale de la plaine. Cette dernière route passait l'Aix au moulin de Pertuiset, au nord duquel elle sert aujourd'hui de limite à la commune. On l'appellait aussi *Chemin Muletier*, sans doute pour la distinguer du *Chemin Charretier*, *Strata Qua-*

(1) Archives de la Loire. B. 2064. Terrier *Bisson* de Saint-Germain-Laval, 1388-1400, f^{os} 103, 105. — B. 2066. Terrier *Garnard* et *Boterel*, 1457-1467, f^{os} 181, 183.

(2) Est-ce le ruisseau d'Oréry (la forme française serait *Aurière*) dont Papire Masson s'est plu à rapprocher le nom de ceux des rivières d'Argent et d'Écu, dans ce passage de sa *Descriptio fluminum Galliæ*, p. 18: [*Dea*]... *Argentum amenem, Aureum, et Scutum, preciosa ut videtur nomina, ultro complectitur, et torrentem Isabulum suscipit* ?

drigarum, qui courait dans une direction parallèle à quelques kilomètres plus à l'est et qu'elle rejoignait à la hauteur de Magnieu. Une troisième voie est à mentionner, c'est le *Chemin Ferré*, ou *Grande Vicharra*, venant de Pommiers et probablement du pont de Piney, et se dirigeant sur Saint-Julien d'Odes et au-delà sous le nom de *Strata* de Grezolles. Aucune de ces routes ne traversait Saint-Germain lui-même, mais elles s'y rattachaient par d'autres chemins fort anciens, parmi lesquels il convient de remarquer la *Strata* d'Amions, qui semble ne pas différer du chemin de Saint-Germain à Magnieu dont il est parlé plus haut.

Saint-Germain n'est cité dans aucun document antérieur au XII^e siècle, et l'archéologie seule peut ici suppléer au silence de l'histoire. Les cercueils de pierre décorés de croix en relief, retirés il y a quelques années du cimetière, sont à cet égard des monuments très précieux; en effet ils paraissent remonter à l'époque mérovingienne et fournissent la preuve qu'alors déjà Saint-Germain était un lieu assez considérable.

Ici se place une question : quel nom ce lieu portait-il à l'origine, car celui de Saint-Germain ne date évidemment que du temps où une église y fut bâtie en l'honneur du bienheureux évêque d'Auxerre? Un instant, Auguste Chaverondier, avait soupçonné Saint-Germain d'être l'antique *Mediolanum* (1), conjecture émise aussi par L.-P. Gras (2). Fondée sur une mauvaise lecture d'un passage de la table de

(1) Lettre du 7 juillet 1864.

(2) *Revue forézienne*, t. I. p. 38.

Peutinger, elle ne pourrait plus être soutenue aujourd'hui. Celle que je vais suggérer sera-t-elle jugée plus satisfaisante ? Je ne sais, et ne la donnerai que sous les plus expresses réserves.

Auguste Chaverondier s'était beaucoup préoccupé des noms de deux anciennes mesures en usage au moyen âge sur les marches du Forez propre et du Roannais, celles de *Nemaux*, *Neymaut* ou *Nemo* (1), et de *Viral* ou *Virailh*, noms qui ne rappellent aucun lieu connu. La seconde de ces mesures paraît particulièrement à Saint-Maurice, Villemontais, Bully, quelquefois à Cremeaux, et aussi à Cordelle où le chapitre de Saint-Jean de Lyon possédait une rente noble qui lui avait été léguée en 1265 par le chanoine Guillaume de Roanne (2). Or, on voit, par les terriers de cette rente aux archives du Rhône, que le receveur chargé de sa perception portait le nom de *prepositus de Viralh* (3). Je crois pouvoir en conclure que Viral

(1) La forme insolite, *Nemahut*, se rencontre dans un titre des Archives nationales de l'an 1301 (P. 13952, cote 369), obligeamment vérifié à mon intention par M. Noël Thiollier, et semble le fait d'un scribe à qui le mot a été dicté en décomposant en ses éléments la diphtongue finale, *au*.

(2) Chaverondier, *Appendice à l'Inventaire Luillier*, p. 380 ; — Guigue, *Obituarium Lugdunense*, p. 127.

(3) Arch. du Rhône. Fonds du chapitre de Saint-Jean. Armoire *Esdras*, vol. 50, n° 2. Terrier *Fabri*, 1477 : *Petrus Joffreon, de Gioro, dicte parrochie Sancti Mauricii, ... confitetur ... solvere teneri... videlicet decem octo denarios viennenses, etc... et dimidiam gallinam preposito de Virail, super domibus, curte, et tenemento terrarum, vercheriarum et ortorum contiguorum vocatorum des Ors de Gioro, juxta iter tendens de dictis domibus ad pontem Ligeris seu portum Sancti Mauricii et apud Chevenes ex borea, occidente, et meridie... — Item plus... unam cupam silignis mesure predicte de Virailh, super quodam manso terre, etc.*

est le nom primitif de Saint-Maurice; en latin, c'était probablement *Viralium*.

D'autre part, la mesure de Nemaux, bien que citée parfois aussi à Bully et à Cordelle, se rencontre surtout à Dancé, Saint-Polgue, Cremeaux, Juré, Souternon, c'est-à-dire dans la région qui s'étend au sud vers Saint-Germain, et, jusqu'à peu de distance de cette ville. Je ne suis pas éloigné de penser que celle-ci représente *Nemaux*.

En effet, fort peu de lieux, dans ce quartier du Forez, ont abandonné leur nom ancien pour celui d'un saint. On ne peut guère citer, avec Saint-Germain-Laval, que Saint-Julien d'Odes, Saint-Paul de Vézélins et Saint-Georges de Baroille (1); mais aucun de ces trois derniers villages ne paraît avoir été le siège d'une châtellenie, ni assez important pour imposer au loin son nom à des mesures. Saint-Germain, au contraire, remplit cette double condition et, en fait, les mêmes textes qui révèlent l'emploi de la mesure Nemaux dans la région dont je viens de parler nous apprennent aussi qu'on y faisait usage de la mesure de Saint-Germain, ce qui semble indiquer que c'était l'étalon local et que les deux mesures n'en font qu'une, à laquelle, par la force de la tradition, le nom de Nemaux aura continué d'être appliqué dans les énonciations des terriers, alors que dans l'usage courant il avait cessé de désigner Saint-Germain.

Le mot de Nemaux, dont la véritable orthographe

(1) Saint-Polgue est une mauvaise transcription de *Sapolgo* ou *Saporgo*, nom fourni par les plus anciens titres et qui a persisté dans l'idiome vulgaire. Cf. *Bulletin de la Diana*, t. VIII, p. 42.

est sans doute *Nemaus*, a un air de famille avec *Nemausus* et Νεμωσσός, noms anciens de Nîmes et de Clermont, et sa tournure est plutôt gauloise que romaine. S'il désigne réellement Saint-Germain, on pourrait en tirer argument à l'appui de ce que j'ai dit de l'antiquité de cette ville. *Nemaus* est aussi le nom latin de Nemours (Seine et Marne) et d'un lieu probablement voisin de Casson (Loire-Inférieure), qui est mentionné au X^e siècle entre les possessions de l'église d'Orléans (1).

Le premier titre que je connaisse où Saint-Germain soit nommé est une bulle de l'an 1183, par laquelle le pape Lucius III confirme l'abbaye de l'Île-Barbe dans ses possessions, au nombre desquelles il cite *ecclesiam sanctæ Mariæ Magdalenæ, jus quod habetis in ecclesia castri sancti Germani* (2). C'est par une fausse interprétation de ce texte, que le docteur Rimaud a cru que Saint-Germain s'était appelé autrefois *Saint-Germain-le-Château* (3).

Dans la seconde moitié du XIII^e siècle, au nom de Saint-Germain on commença à joindre celui de Laval, de la célèbre chapelle bâtie à ses pieds. L'exemple le plus ancien que je puisse citer du nom complet est de l'an 1269 (4).

(1) *Recueil des Historiens de France*, t. IX, p. 660; t. X, p. 557 et 573.

(2) *Masures de l'Isle Barbe*, t. I, p. 117. Dans les derniers siècles, la présentation à la cure de Saint-Germain appartenait alternativement au prieur de Pommiers et à celui de Cleppé, ce dernier relevant de l'Île-Barbe : on voit que son droit dérivait de ceux de l'abbaye sur l'église de la Madeleine.

(3) *Nouvelles excursions foréziennes*, 1883, p. 36.

(4) Sentence arbitrale entre Renaud, comte de Forez et Guillaume de Jaligny, dans Chaverondier, *Appendice à l'Inventaire Luillier*, p. 558.

Pendant la Révolution, Saint-Germain reçut le nom grotesque de *Mont-Purifié*, bientôt remplacé par celui de *Montchaliér*, ou encore, tant est grande la force de l'habitude, de *Montchaliér-Laval* (1).

SEIGNEURIE ET SEIGNEURS DE SAINT-GERMAIN

On ne sait rien des seigneurs de Saint-Germain avant le XIII^e siècle. Le comte Guy IV possédait cette terre en 1239, date de son testament contenant don aux Hospitaliers de Verrières de trois sous de rente à prendre à Saint-Germain (2).

Par le traité qui mit fin, en 1244, à la querelle entre Guy IV et Guillaume de Baffie sur la succession du comté de Forez, le comte, indépendamment de la restitution de divers châteaux, promit à son compétiteur de lui relâcher d'autres châteaux et terres jusqu'à concurrence d'un revenu de 250 livres de viennois (environ 25.000 francs d'aujourd'hui). A cet effet, il lui céda les châteaux de Maymont en Auvergne et de Saint-Germain en Forez avec leurs appartenances, pour être tenus de lui en fiefs jurables et rendables (3).

Il n'est pas douteux que telle ne soit l'origine du nom de Baffie porté par un hameau de Saint-Germain voi-

(1) En 1790, la ville de Saint-Germain avait demandé d'être choisie pour le chef-lieu d'un district. Elle dut se contenter d'être chef-lieu d'un canton composé de dix communes seulement, Saint-Germain, Grezolles, Nollieu, Pommiers, Saint-Georges de Baroille, Saint-Julien d'Odes, Saint-Martin-la-Sauveté, Saint-Thurin, Souternon et Verrières. Plus tard, le canton de Saint-Polgue fut réuni à celui de Saint-Germain, sauf Cremeaux attribué au canton de Saint-Just-en-Chevalet.

(2) La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, III, p. 52.

(3) Chaverondier, *Appendice* etc., p. 489.

sin de Notre-Dame de Laval. Il existait peut-être à proximité de cette église, sous les frais ombrages de la rivière d'Aix, une résidence seigneuriale plus agréable que ce château bâti sur la hauteur.

Quoique seigneur de ce château, Guillaume de Baffie ne possédait point Saint-Germain tout entier. Une partie en appartenait à Artaud de Saint-Germain; il semble que ce fût la partie nord ou nord-ouest, à peu près depuis une ligne menée de la chapelle de la Madeleine à l'ancien cimetière et à l'église de Saint-Germain-le-Vieux.

En juin 1248, Guillaume de Baffie donna aux habitants de Saint-Germain une charte de franchises et, deux ans après, en janvier 1250, Artaud de Saint-Germain accorda à ses sujets des privilèges identiques. La charte de Saint-Germain est un document capital qui a été publié intégralement pour la première fois par Auguste Chaverondier et depuis, après une recension nouvelle, par les éditeurs de la Mure (1). Ce

(1) Chaverondier, *Appendice*, etc., p. 510. — *Histoire des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, t. III, p. 64 bis.

Le texte publié est celui de la charte de Guillaume de Baffie, d'après un *vidimus* de l'an 1277 (Arch. nation. P. 14002, cote 928). La charte d'Artaud de Saint-Germain n'a pas encore été publiée *in extenso*. Comme celui de la charte de Guillaume de Baffie, l'original est perdu, mais la teneur nous en a été conservée par une charte de confirmation d'Artaud le Jeune de février 1300 (1299 v. st.), qui fait aussi partie des Archives nationales (P. 14002, c. 940). Le texte de l'une et l'autre charte est également inséré dans des lettres de confirmation du duc Louis II de Bourbon, données à Montbrison au mois de février 1384 (1383 v. st.) et reproduites elles-mêmes dans d'autres lettres confirmatives du duc Jean II, données à Lyon en mars 1437 (1436 v. st.). (Bibliothèque de Montbrison, ms. n° 7 du catalogue Bernard, XVI^e s.).

qui la caractérise, c'est la part importante qu'y tient la législation civile. Ainsi que j'ai eu occasion de le dire ailleurs, si l'on compare entre elles les chartes de privilèges des villes de Forez, on trouve que celle de Montbrison est plus œuvre de chevalier, celle de Saint-Bonnet-le-Château plus œuvre de marchand et celle de Saint-Germain plus œuvre de jurisconsulte.

Le territoire auquel s'étendaient les franchises est encore assez facile à reconnaître. Il était borné au midi par l'Aix ; au matin, par un chemin dit de *Goutte Boularde* ou des *Franchises*, *Iter libertatum*, qui partait de l'Aix, entre le Grand Pont de Saint-Germain et les Merles, et se dirigeait sur le *Trève Bagnieu*, à la rencontre des chemins de Saint Julien à Pommiers ou *Grande Vicharra*, de Saint Germain à la forêt de Bas et de Saint Germain à Magnieu par les Balmes ; puis par ce dernier chemin jusqu'à la rencontre de la goutte du Chassain ; au nord, par cette goutte, ou un chemin qui lui était parallèle, le chemin des *Franchises*, jusqu'au dessus du Chassain ; au nord-ouest et à l'ouest, par une ligne qui devait peu s'écarter de la limite actuelle de la commune, comprenait le tènement du Chassain et les vignes de Meillères, descendait au pied de la goutte du même nom, par un chemin aussi appelé des *Franchises*, jusqu'à celui de Saint-Germain au Pont Morru, suivait ce chemin jusqu'au Moulin-Neuf et rejoignait l'Aix à son confluent avec la goutte de Font-Merle, au lieu appelé encore *Pra Contant*. L'étendue du territoire ainsi délimité dépassait 350 hectares (1).

(1) Charte de Guillaume de Baffie, 1248 ; *Termini vero hujus libertatis sunt hii. Sicut ducit semita ab aqua d'Eys*

On est surpris de voir que les confins des franchises sont les mêmes dans les deux chartes, cela pourrait faire supposer que Guillaume de Baffie et Artaud de Saint-Germain étaient seigneurs par indivis. Il n'en était rien cependant, car chacun avait ses officiers particuliers, Guillaume son châtelain, Artaud son prévôt, exerçant séparément des fonctions

per guttam Bollarda et subtus vineam de Visillins, et tendit ad guttam de Plavatgio ; et sicut tendit strata publica a gutta de Plavatgio ad guttam del Chassaygn ; [et sicut tendit gutta del Chassaygn] recte usque ad curtile del Chalmeil ; et a dicto curtile usque ad stratam que tendit apud Graysoles ; et a dicta strata, comprehensis et inclusis vineis de Meillieres, usque ad pratum Gontan et usque ad aquam d'Eys ; et sicut labitur dicta aqua usque ad supradictam semitam de gutta Bollarda. Les mots entre crochets, qui manquent dans le *vidimus* des Archives, sont fournis par le manuscrit de Montbrison. — Charte d'Artaud de Saint-Germain, 1250. La limite septentrionale du territoire affranchi y est définie plus explicitement ; *Et sicut tendit guta del Chassaygn, tenementis del Chassaygn et d'Oddes integre comprehensis et inclusis, ad curtile del Chalmeil, etc.*, (les mots, *et sicut tendit guta del Chassaygn*, manquent aussi dans la copie des Archives). Comme il résulte de plusieurs autres textes que le chemin du Chassain à Saint-Julien, lequel laisse actuellement en nord le hameau d'Odes, portait dans sa partie orientale le nom de chemin des *Franchises*, il semblerait ou que ce chemin s'est déplacé, ou que le hameau s'est déplacé lui-même. Mais peut-être faut-il simplement comprendre que les terres dépendant d'Odes et situées en dedans de la limite ne sont pas exceptées de la franchise. — Archives de la Loire. B. 2066. Terrier *Gamard* et *Boterel* de Saint-Germain, 1457-1467, f^{os} 38, 53, 214. — Enquête sur les limites des franchises de Saint-Germain, 1582, dans Chaverondier, *Appendice*, etc., p. 523. — Transaction entre le prieur et les religieux de Pommiers, contenant délimitation des dîmeries, 6 juin 1680, extrait ancien dans les papiers d'Aug. Chaverondier. — Autre partage de dîmes entre les mêmes, 31 décembre 1759, mêmes papiers, carnet 308. — Cartes terristes et articulats faisant partie des mêmes papiers.

identiques au regard des bourgeois. Une autre preuve que leur autorité s'étendait sur des territoires distincts, c'est qu'après avoir prévu le cas où le terrain venant à manquer aux nouveaux habitants, il deviendrait nécessaire de leur en fournir par voie d'expropriation pour cause d'utilité publique, chaque seigneur indique en droit soi la zone dans laquelle cette faculté pourra s'exercer. Tout s'explique, si l'on suppose que chacun d'eux avait, dans la terre de l'autre, des tenanciers qui étaient en même temps ses justiciables, la justice étant unie à la censive, comme on en connaît d'autres exemples en Forez et comme c'était probablement la condition primitive des tenures foncières.

En dotant Saint-Germain d'une charte de privilèges, les deux seigneurs espéraient, on le voit, y attirer de nouveaux habitants, et d'avance ils déterminaient le périmètre de la ville agrandie. Faut de confins immuables énoncés dans la charte de Guillaume de Baffie, il n'est guère possible de dire si les limites prévues furent atteintes du côté du midi. Il est douteux qu'elles l'aient jamais été du côté du nord, où la charte d'Artaud autorise l'expropriation des terrains à bâtir depuis la chapelle, c'est-à-dire, semble-t-il, depuis l'église de la Madeleine jusqu'à une goutte qui doit être celle de la Font d'Escrat, puis à la Croix, celle des Rameaux sans doute, et de là au puits de Saint-Germain (1) en passant par la *Pierre-Frite*, mégalithe dont le nom, depuis longtemps oublié, fait penser à quelque menhir s'élevant au milieu des vignobles de ce quartier.

(1) Ce puits est peut-être celui qui existe encore sous le nom de *la Conche*.

Il est à remarquer que ni l'une ni l'autre charte ne visent le quartier compris entre la Croix des Rameaux, le puits de Saint-Germain et l'église du même nom. Cela prouve que là existait une agglomération assez serrée pour que de nouveaux habitants ne pussent commodément y trouver place. Par contre, la colline que couvre aujourd'hui la partie la plus considérable de la ville devait être peu peuplée. Le dos en était occupé par un terrain vague, un *chaume* ou pâturage commun, nommé dans les chartes de franchises et dont la rue de *la Chaux*, aujourd'hui rues du Four et Poncet, a conservé longtemps le souvenir.

Guillaume de Baffie mourut sans postérité dans le troisième quart du XIII^e siècle, laissant pour héritière sa sœur Eléonore, comtesse d'Auvergne. On perd de vue en ce moment le sort de sa part de la seigneurie de Saint-Germain, et j'ignore à quel titre elle appartenait, en 1294, à Luce de Beaudiner ou *Beldinar*, fille de feu Guillaume, et à Guillaume de Poitiers son mari (1). Béatrix leur fille la porta dans la maison de Crussol et conjointement avec Giraud Bastet, seigneur de Crussol, son fils, la vendit en 1344 au comte de Forez Guy VII (2).

Par un fait analogue à celui qui s'est passé pour Baffie, le nom de *Beldinar* ou *Beaudinar* est resté attaché à un hameau de la commune de Saint-Julien d'Odes qui a dû relever en censive ou même en toute seigneurie des Beaudiner, et il en est bien pro-

(1) Barban, *Fiefs du comté de Forez*, nos 146 et 1108.

(2) Huillard-Bréholles, *Titres de la maison ducale de Bourbon*, n^o 2360. — Barban, *Fiefs*, n^o 132.

bablement de même d'un autre Beaudinar, commune de Chérier.

Dès 1302, le comte Jean I^{er} avait acquis d'Artaud de Saint-Germain le Jeune sa part de la seigneurie de Saint-Germain en toute justice avec la grange d'Odes, en échange du château de Montrond (1). Mais presque aussitôt, en 1308, il la remit à Guillaume de Thiers, ainsi que les châteaux de Saint-Maurice, Bussy et Châtelus, contre les châteaux de Thiers et de Peschadoires en Auvergne (2). Cette aliénation toutefois ne fut pas de longue durée et en 1320, à la suite d'une transaction avec les héritiers de Guillaume de Thiers, le comte rentra en possession de Saint-Germain et des autres places qu'il lui avait cédées (3).

En 1324, Jean I^{er}, mariant son fils Renaud à Marguerite de Savoie, lui céda sa part de Saint-Germain-Laval (4) et il lui en confirma le don par son testament du 16 avril de la même année (5). Mais le comte Guy VII s'étant prétendu lésé par ce testament, une sentence arbitrale du 23 janvier 1337 lui restitua ce que son père possédait à Saint-Germain (6).

Guy VII lui-même, testant le 16 décembre 1357, légua à son fils Jean, qui fut plus tard comte de

(1) Huillard-Bréholles, n° 1094. — Barban, *Fiefs*, n° 685. Par cet acte, Artaud se réserve sa maison haute de Saint-Germain, qu'il tient en fief de Guillaume de Poitiers.

(2) Huillard-Bréholles, n° 1212.

(3) Huillard-Bréholles, nos 1543 et 1546. — Bétencourt, *Noms féodaux*.

(4) La Mure, *Hist. des Ducs de Bourbon*, III, p. 104.

(5) *Ibid.* III, p. 95.

(6) Huillard-Bréholles, n° 2148.

Forez, mais qu'alors il destinait probablement à l'église, la jouissance viagère de toute la terre de Saint-Germain-Laval, dont il était seul seigneur depuis l'achat de la partie appartenant à Béatrix de Poitiers et à son fils le seigneur de Crussol (1).

Saint-Germain fut de nouveau donné en jouissance viagère à Jeanne de Bourbon, veuve de Guy VII, par accord intervenu entre elle et son fils le comte Jean II, le 30 juin 1362 (2). Dix ans plus tard, Jean II étant mort sans enfants et Jeanne de Bourbon ayant fait don du comté de Forez à Louis II, duc de Bourbon, et Anne Dauphine sa femme, ceux-ci furent mis en possession de Saint-Germain-Laval le mardi 22 juillet 1382 (3).

A partir de ce moment, la châellenie de Saint-Germain ne sortit plus du domaine comtal. Mais depuis la réunion du Forez à la couronne, elle fut plusieurs fois aliénée sous faculté de rachat: en 1549, à Clément Du Puy (4) ; le 14 février 1639, à Jacques Canaye, conseiller au Parlement (5); le 16 décembre 1677 à Jacques de la Chaise d'Aix, qui eut pour successeurs, en 1695, Georges-Antoine de la Chaise son fils et, en 1716, Louise-Gabrielle Pérachon de Senozan femme de celui-ci. Cette dernière mourut sans postérité le 27 août 1728, laissant la seigneurie de Saint-Germain à Joseph de Monteynard, marquis de Montfrin, séné-

(1) La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon*, III, p. 119.

(2) Huillard-Bréholles, n° 2847.

(3) Arch. de la Diana. Procès-verbal original de prise de possession. — Arch. nat. P. 1394¹, c. 16. — Huillard-Bréholles, n° 3508.

(4) Sonyer-Dulac, *Fiefs de Forez*, p. 242; — *Almanach du Lyonnais*, 1760.

(5) Arch. nat. P. 1645. Notes d'Aug. Chaverondier, carnet 562.

chal de Beaucaire et de Nîmes, son cousin, qui la garda jusqu'en 1750. La même année, le 20 août, une nouvelle adjudication la fit passer aux mains de Claude-Edme-Joseph Bert, de Paris, « intéressé dans les affaires du roi », dont les filles et héritières sous bénéfice d'inventaire l'abandonnèrent d'abord, en 1767, à Marie Guillermain leur mère, et finalement au roi, qui en reprit possession le 11 novembre 1775. Elle resta unie au domaine jusqu'à la Révolution.

De la seigneurie de Saint-Germain dépendaient le château, un pré au Verney, appelé *pré du roi*, et une partie considérable, environ 77 hectares, de la forêt de Bas (*Bals* ou *Baulx* dans les anciens titres) sur le territoire et à l'angle méridional de la commune d'Amions : elle fut cédée le 28 juin 1775, pour être tenue en fief du roi, à Nicole Terray, femme séparée quant aux biens de Charles Nompère de Champagny de Pierrefitte, en échange de partie de la forêt de Senonches (Eure-et-Loir). Au produit de ces immeubles s'ajoutaient la justice haute, moyenne et basse, une rente noble, des droits de leyde, moulins et fours banaux.

L'étendue du mandement, ou comme on voudra appeler la circonscription territoriale dépendant de Saint-Germain, a varié selon les temps. C'était peut-être à l'origine un *ager* ayant *Nemaus* pour chef-lieu. Quoi qu'il en soit, il est vraisemblable qu'à une époque reculée, il s'étendait au nord jusqu'à la limite séparant la coutume de Forez de celle de Roannais, limite qui était, comme on sait, la croix de Foive, entre Dancé et Bully. La châteltenie de Saint-Maurice était à cheval sur cette frontière, indice d'un établissement plus moderne, et l'emploi déjà

signalé de la mesure de Saint-Germain, qui cessé précisément là où finit le territoire soumis à la coutume de Forez, peut être regardé comme un souvenir de l'ancienne domination de cette ville.

Plus tard et par suite de circonstances impossibles à préciser aujourd'hui, le mandement de Saint-Germain paraît avoir reculé jusqu'à l'Isable. C'est la limite que lui assigne la donation de 1324 par Jean I^{er} à son fils Renaud (1), celle aussi que nous fait connaître une charte donnée par le duc Charles I^{er} de Bourbon le 2 mai 1441, à l'occasion de la clôture de la ville. On voit non sans surprise par ce titre, publié par Auguste Chaverondier (2), que le mandement de Saint-Just-en-Chevalet s'étendait à cette époque jusqu'aux Chazelles, commune de Saint-Martin-la-Sauveté, et comprenait également Chavagnieu et Saint-Julien d'Odes, aux portes mêmes de Saint-Germain.

De son côté, le mandement de Saint-Maurice comprenait Amions, atteignait l'Isable, et l'Aix lui-même à Vernouille (3). Le duc élargit considérablement les

(1) *Mandamenta tamen trium castrorum predictorum, videlicet Sancti Germani, Bussiacy et Sautrenonis, se extendent usque ad aquam seu rivum d'Ysablo, et prout dictus rivus subintrat rivum de Heys, et inde dictus rivus subintrat fluvium Ligeris.* (Arch. nat., P. 1401³, c. 1145 et 1146. — La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon*, t. III, p. 104.

(2) *Appendice à l'Inventaire des titres de Forez, par Jacques Luillier*, p. 530. Ordonnance accroissant de 50 feux le mandement de Saint-Germain-Laval.

(3) Cette ancienne extension du mandement de Saint-Maurice est déjà attestée par la cession consentie en 1221 au comte Guy IV, par Hugues et Geoffroy de Saint-Maurice, de leur terre patrimoniale de Saint-Maurice avec son mandement et tous les droits par eux possédés *ab aqua de Ron-*

limites de la châtellenie de Saint-Germain; elles furent portées au N. jusqu'aux ruisseaux de Patouse et de Sal, à l'E. jusqu'à la Loire et au S. jusqu'à l'Aix. Quelques hameaux de la commune de Saint-Martin-la-Sauveté lui furent aussi donnés et, à partir de ce moment, sa consistance subit peu de changements jusqu'à la fin de l'ancien régime.

Le ressort judiciaire de Saint-Germain comprenait alors le territoire de la commune actuelle, moins la microscopique justice de Beaurevoir et moins aussi ce qui constituait avant 1839 la commune de Verrières; la partie de la paroisse d'Amions située au midi du ruisseau de Sal; les hameaux des Granges et du Pont, ce dernier paraissant faire enclave, dans

neison ad aquam d'Heis, sicut utraque aqua descendit ad Ligerim, en échange de la seigneurie de Bussy (Arch. nat., P. 13942, cote 74. — Chaverondier, *Appendice à l'Inventaire Luillier*, p. 550. Cf. le texte de 1324 cité plus haut). Mais cette dernière terre ayant été rachetée par Guy V en 1245 (*Append. à l'Invent. Luillier*, p. 555 et 556), il semble que les circonscriptions des châtellenies de Saint-Maurice et de Bussy furent remaniées de manière à les mettre plus en harmonie avec les convenances géographiques. On voit en effet par deux chartes, l'une de mai 1264 portant règlement entre le comte Renaud et le prieur de Pommiers sur l'exercice de la justice (*Cartulaire des francs-fiefs*, p. 175), l'autre de juin 1269, contenant transaction entre le même comte et Guillaume de Jaligny, à qui la terre de Bussy avait été engagée (*Append. à l'Invent. Luillier*, p. 558), que Saint-Paul de Vézélins, Pommiers, Saint-Georges de Baroille, la forêt de Bas jusqu'à Amions et Vernouille étaient regardés comme des dépendances de Bussy. Mais à la suite d'une disjonction ultérieure des deux châtellenies, soit lorsque celle de Bussy fut donnée en apanage à Renaud, fils du comte Jean I^{er}, en 1329 (Barban, *Fiefs*, n° 627) et 1337 (Huillard-Bréholles, n° 2148), soit lorsqu'elle fut vendue à Pierre d'Urfé en 1437 (Aug. Bernard, *Les d'Urfé*, p. 28), la châtellenie de Saint-Maurice paraît avoir repris au midi ses limites du XIII^e siècle.

la commune de Souternon (1); le hameau de Vernouille, faisant pareillement enclave dans la commune de Pommiers; la commune de Saint-Julien d'Odes, moins la partie située à l'O. d'une ligne menée à peu près du N. au S., de la Patouse à l'Aix, et divisant en deux le hameau de Chavagnieu; la commune de Nollieu, moins le clocher, le château et une faible parcelle à l'angle extrême S.-O. du territoire, en soir de la colline de *Mont Rond*, aujourd'hui Morand; enfin le quartier de la commune de Saint-Martin-la-Sauveté renfermant les hameaux de la Valla, Prés, *Grenier* ou Place et partie de ceux de Cléola et des Chazelles (2).

La justice du prieuré de Pommiers, qui couvrait, entre l'Aix et la Loire, le territoire dépendant des communes de Saint-Georges de Baroille et de Pommiers, moins Vernouille, paraît avoir été considérée à une certaine époque comme faisant aussi partie de la châtellenie de Saint-Germain, à cause des droits de garde et de chasse qu'y avait le comte, aux officiers de qui devaient être remis, pour être exécutés, les condamnés à mort ou à la mutilation d'un membre (3).

(1) Le hameau des Granges ou Granges de Perey, *Peredus*, sur le chemin Français, et celui du Pont furent distraits de la châtellenie de Saint-Maurice et réunis à celle de Saint-Germain lors de l'aliénation de cette dernière au profit de Jacques de la Chaise d'Aix, en 1677.

(2) Quelques auteurs et Sonyer-Dulac lui-même attribuent à la châtellenie de Saint-Germain la partie de la commune de Cezay qui ne dépendait pas de la seigneurie de Saint-Marcel; c'est une erreur : cette partie était de la justice de Bussy.

(3) *Cartul. des francs-fiefs*, p. 175, charte précitée de mai 1264.

Les moulins banaux au nombre de deux, appelés tour à tour le *Grand Moulin*, étaient situés sur la rive gauche de l'Aix, le premier au Grand Pont, le second à Baffie. Sur la rive droite, deux autres moulins, celui de Bussy, situé en amont du Grand Pont, au-dessous de Chazaux, et celui de Pertuiset, au bord du chemin Muletier, étaient respectivement les moulins banaux de Bussy et de Verrières.

Le four banal de Saint-Germain était situé à l'extrémité occidentale de la rue de ce nom, à la hauteur de celle de Foidieu. La rétribution due par le public était, en 1782, d'un sou pour la cuisson d'un pain d'environ 24 livres.

Il existait dans la ville et sur le territoire de la commune de Saint-Germain un certain nombre de petits fiefs ou arrière-fiefs. Un article spécial leur sera consacré plus loin.

LE CHATEAU

Le plus ancien titre qui, au XII^e siècle, nous révèle l'existence de Saint-Germain, nous l'a montré avec son château ayant déjà son église propre, la chapelle de Sainte-Madeleine. En quoi consistait ce château primitif ? Peut-être en une haute tour isolée, ronde ou plutôt quadrangulaire, se dressant au sommet de la colline et la même que la *vieille tour*, *turris vetus* des textes du XIV^e siècle (1). Plus

(1) Arch. de la Loire. B. 2064. Terrier Bisson de Saint-Germain-Laval, 1388-1400, f^os 29, réponse de J. Monerii : *Super hospitio suo sito in castro Sancti Germani, juxta turrim veterem ex occidente, et juxta domum Johannis Bochatelli, clerici et jurati, ex meridie, et juxta donjonum castri, carreria intermedia, ex.* Cf. f^o 70.

tard, on bâtit à côté un donjon carré, qu'un dessin de Guillaume Revel, exécuté vers 1450, représente coiffé d'une couronne de hourds. Divers bâtiments se groupaient autour : la maison ou salle de *Godemar* dont une petite rue conserve encore le nom, puis le pressoir et le cellier du comte. Quand le temps des guerres fut passé, le château de Saint-Germain ne servit guère que de siège à la justice et peut-être d'entrepôt pour les redevances en nature dues par les tenanciers. L'auditoire était une vaste salle, longue de 20 mètres sur 16 de largeur ; on y accédait et aux greniers placés au-dessus par une tourelle d'escalier surmontée d'une horloge qu'abritait un petit dôme. A la suite étaient la geôle et les prisons civile et criminelle (1). Tous ces bâtiments tombaient en ruine à la fin du XVII^e siècle, et les officiers avaient été obligés de se transporter ailleurs. En 1766 les audiences se tenaient dans la maison du greffier Jean Mure. Depuis longtemps, la maison de *Gode-mar*, le pressoir du comte avaient été aliénés. Ce qui reste aujourd'hui du château de Saint-Germain sert de geôle et de prison.

ENCEINTE EXTÉRIEURE DU CHATEAU

Il est difficile de dire si le château de Saint-Germain fut pourvu dès l'origine d'une première enceinte fortifiée. Du moins est-il certain que cette enceinte existait dès la première moitié du XIV^e siècle, époque à laquel-

(1) Arch. de la Loire. Ancien A. 127. Procès-verbal de l'état de la seigneurie de Saint-Germain-Laval et de ses dépendances, pour Jacques de la Chaise d'Aix, nouveau seigneur. 22-28 mars 1685.

le elle fut dotée de fossés dont l'établissement nécessita la destruction de plusieurs maisons, le transfert de la boucherie sur un autre point et l'occupation de la place publique où se louaient les ouvriers (1). J'incline à rapporter ces travaux de fortification aux environs de l'année 1346 et à croire qu'ils furent dirigés contre les Anglais, dont une invasion au cœur du pays pût paraître possible après le désastre de Crécy.

Le terrain compris dans l'enceinte semble avoir formé un polygone irrégulier limité au nord par la rue Neuve, au sud-ouest par la rue Vernin, au midi et à l'est par une ligne partant de l'extrémité de cette dernière et courant à l'intérieur des maisons qui bordent en nord la rue Saint-Pierre, pour remonter ensuite vers la tour encore subsistante à la rencontre des rues Neuve et Guillaume Bonnet. Il n'avait guère que 110 mètres de longueur sur 85 mètres de largeur dans ses plus grandes dimensions, et sa surface était d'environ 6700 mètres carrés. Une seule porte, précédée d'une barrière et d'un pont-levis, y donnait accès au sud-est. De nombreuses habitations, séparées par d'étroites ruelles, se pressaient à l'intérieur. On y remarquait la maison de *Boissonnelle* tenue en fief du comte (2), celles des Vernin, du chapitre de Montbrison, de la cure et de la Charité de Saint-Germain,

(1) Arch. de la Loire. B. 2064. Terrier *Bisson*, 1382-1400, déjà cité. Les fossés de l'enceinte du château devaient exister en 1351, car le terrier de Saint-Germain de cette année, faisant partie de la bibliothèque de Verna, mentionne déjà la rue du *Terrail*.

(2) En 1347, le comte Guy VII érigea aussi en fief pour Hugues de Grezolles une maison sise à Saint-Germain-Laval (Huillard-Bréholles, n° 2478).

etc. Un logis portait le nom singulier et dont j'ignore la raison, de maison *de la Mort*.

Lorsque Saint-Germain fut entouré de murs au XV^e siècle, comme je le dirai dans un instant, la partie de l'enceinte du château regardant la ville perdit de son utilité pour la défense. L'emplacement des fossés creusés à cet aspect fut donc abénévisé à des particuliers (1). Ainsi paraît avoir pris naissance l'îlot de maisons compris entre les rues Vernin et Papire Masson, cette dernière probablement identique à celle appelée dans les anciens titres rue du *Terrail*, c'est-à-dire du fossé. Le rempart lui-même resta debout, mais fut percé d'ouvertures pour le service des maisons qui y étaient adossées ; le mur de façade de la maison des seigneurs de Cremeaux, que j'aurai occasion de décrire plus loin, semble en avoir fait partie.

ENCEINTE DE LA VILLE.

L'article 34 de la charte des franchises de Saint-Germain avait interdit aux bourgeois d'élever sans autorisation aucune tour ou maison forte à l'intérieur de la ville, mais il leur était loisible de la clore, quand ils le jugeraient expédient à la défense commune, d'un mur garni de portes et de tours. Il ne paraît pas que les bourgeois aient usé de cette faculté et, jusqu'au XV^e siècle, ils se contentèrent de la protection imparfaite du château, où ils se retiraient avec leurs familles et leurs biens

(3) Arch. de la Loire. B. 2066. Terrier *Gamard* et *Boterel* de Saint-Germain-Laval, 1457-1467, *passim*.

les plus précieux en cas de péril imminent. Ils s'en fussent probablement contentés longtemps encore si, à la fin de 1440 ou au commencement de 1441, le duc Charles I^{er} de Bourbon ne leur eût ordonné de se clore, promettant de les aider à supporter la dépense. Ce prince, on le sait, se préoccupa d'une manière particulière de la défense des places de son comté de Forez. Il voulait sans doute prévenir le retour des maux endurés par les villes ouvertes pendant la guerre de Cent-Ans, mais il est permis de croire qu'il s'y joignait la secrète pensée d'assurer sa propre indépendance, de se mettre mieux en état de résister à ses puissants voisins et au roi lui-même, dont les troupes avaient précisément occupé Saint-Germain pendant l'été de 1440.

Les travaux furent entrepris de suite, mais ils devaient entraîner des dépenses considérables, car l'enceinte à construire avait près d'un kilomètre de tour. D'autre part, les habitants se jugeaient en nombre insuffisant pour la défendre. Ils sollicitèrent donc un accroissement du *mandement* ou circonscription militaire du château. Charles I^{er} fit droit à cette demande par la charte du 2 mai 1441 dont j'ai déjà parlé, laquelle unit à la châtellenie de Saint-Germain cinquante feux distraits de celles de Saint-Maurice et Saint-Just-en-Chevalet.

Néanmoins, les travaux que cet agrandissement avait pour but de hâter ne se poursuivirent que lentement et la clôture de la ville « déjà bien avancée », à en croire la charte de 1441, n'était pas encore terminée en 1485. En conséquence, le duc Jean II ordonna l'établissement d'un impôt sur les habitants

du mandement, de manière qu'elle fût parachevée dans un délai de deux années (1).

L'enceinte fortifiée de Saint-Germain, qui laissait en dehors l'église paroissiale et un certain nombre de maisons composant le *Grand Faubourg* à l'E. et celui de *Notre-Dame* au N., s'appuyait en soir sur le château et s'étendait au matin jusqu'à la place actuelle du Ravarin ; elle enfermait un espace d'environ 330 mètres de long sur 180 mètres de largeur moyenne. Son tracé, encore aujourd'hui facilement reconnaissable, suivait les rues Neuve et de Bel-Air, les places de l'Hôpital et du Ravarin et le boulevard des Vintains. La muraille, isolée entre deux chemins de ronde, avait quatre pieds d'épaisseur, elle était flanquée de treize tours et percée de deux portes. La principale ou *Grande Porte*, était située à l'angle N.-O. de la place du Ravarin : le nom de cette place, écrit autrefois *Ravalin*, indique qu'à une époque indéterminée, probablement au XVI^e siècle, une demi-lune ou *ravelin* y avait été construite pour couvrir l'entrée de la ville. L'autre porte, celle de *Notre-Dame*, défendue comme la première par deux tours, s'ouvrait à l'angle N.-O. de l'enceinte, sur la place actuelle de la Croix, à la tête d'un chemin abrupte qui se précipite dans la vallée. Plus tard, une troisième porte, la porte *Neuve*, fut percée au midi, au bout de la rue des Jardins. Le plateau qui borde la ville de ce côté est d'un difficile accès et l'ouverture de cette porte ne pouvait nuire sérieusement à la défense. Il en allait autrement de la face nord de l'enceinte ; c'était

(1) *Appendice à l'Inventaire Luillier*, p. 542.

le côté faible de la place : aussi aucune ouverture n'y fut pratiquée.

Le temps des guerres civiles passé, les fortifications de Saint-Germain cessèrent d'être entretenues. A la fin du XVII^e siècle, elles étaient dans le plus déplorable état. Plusieurs tours étaient en ruines ; des brèches praticables pour les piétons et même pour les bêtes chargées existaient sur divers points ; les parapets couronnant les murs étaient en partie renversés, nombre de meurtrières et d'embrasures de canon avaient été démolies (1). Dans la pièce qui nous fournit ces détails, on remarque que sur une portion notable de l'enceinte à l'aspect du nord, la plus exposée en cas de siège, la partie supérieure de la muraille était en simple pisé, ce qui semble indiquer une surélévation hâtive faite en prévision d'une attaque.

Une des tours entre lesquelles s'ouvrait la Grande Porte s'écroula en 1753. La porte resta munie d'un seul battant jusqu'en 1767, où l'on fut obligé de l'enlever. Aujourd'hui, il ne subsiste des défenses du château et de la ville de Saint-Germain que quelques pans de murs et une seule tour voisine de l'église de la Madeleine et de l'emplacement de l'ancienne maison de Godemar.

*ROLE MILITAIRE DE SAINT-GERMAIN-LAVAL. —
SIÈGES. — SAINT-GERMAIN, VILLE DE GARNISON.*

Les renseignements me font défaut sur les événements militaires dont Saint-Germain a pu être le

(1) Archives de la Loire. Ancien A. 127. Procès-verbal de l'état de la seigneurie de Saint-Germain, 1685.

théâtre au moyen-âge. La publication de la riche collection de textes sur la guerre de Cent-Ans, formée par Auguste Chaverondier, nous donnera peut-être quelques lumières à ce sujet. A la fin de juin 1440, lors de la guerre de la Praguerie, le château de Saint-Germain fut occupé, ainsi que ceux de Souternon, Cremeaux et Grezolles par les gens d'armes sous les ordres de Salazar (1). Au temps des guerres de religion, en 1562, Saint-Germain, d'après une tradition ancienne, fut enlevé d'assaut par les protestants, d'où le nom de rue des *Huguenots* encore porté par l'endroit où ils auraient pénétré dans la ville (2). C'est en effet un point fort bien choisi pour faire brèche. La possession de Saint-Germain fut ardemment disputée pendant la Ligue. Une note, vue par Auguste Chaverondier dans les papiers de M. Vallet, porte que la ville, déjà canonnée et pillée au mois de mars 1593 (3), fut prise trois fois au cours de la même année : le dimanche de la Trinité (13 juin), probablement par les royalistes ; le vendredi

(1) Archives de la Diana. Registre audiencier de la Bastie, 1406-1446, fo 19 v^o.

(2) Aug. Bernard, *Histoire du Forez*, t. II, p. 137. — En 1600, à la suite de l'édit de pacification, le lieu de Saint-Germain fut un des trois assignés en Forez aux protestants pour l'exercice de leur religion. Sur les réclamations d'Anne d'Urfé, on y substitua provisoirement une des trois paroisses de Saint-Julien d'Odes, Saint-Paul de Vézélins ou Amions, et finalement, en 1605, Saint-Marcellin.

(3) L'auteur anonyme de la note ajoute que ce fut « par la sollicitation de son châtelain Hébray ». Je n'ai aucun moyen de vérifier cette accusation. On peut soupçonner cependant que le châtelain Gilbert Hébrais tenait le parti de la Ligue, car, en 1657, sa succession était créancière de celle d'Henri de Savoie, duc de Nemours, d'une somme de 26 007 l. 17 s. 6 d., peut-être pour cause d'un prêt fait pendant les guerres.

jour de la Visitation (2 juillet), par le duc de Nemours; le 4 octobre, par Anne d'Urfé, le comte de Château-neuf son frère et le chevalier de *Foydieu*. Le sort des armes devait la faire changer de maîtres une quatrième fois, car peu après, les Nemouristes, conduits par de Maugiron et de Montespau, revinrent en force et s'emparèrent de nouveau de la place, dont ils augmentèrent les fortifications. Ils la tenaient encore en juin 1595, époque où de Rosan y commandait pour leur parti, ayant sous ses ordres les capitaines « de la Mousière, La Souche, de Seyne et La Colongne ». La ville et les environs eurent beaucoup à souffrir de cette occupation (1).

En 1631, par ordre du gouverneur du Lyonnais, d'Halincourt, sa compagnie d'ordonnance et celles du prince de Condé et du comte de la Palisse, cette dernière de cheveau-légers, furent placées en garnison à Saint-Germain. Leur solde devait être avancée par la ville. Pour y subvenir, celle-ci fut obligée de faire plusieurs emprunts successifs, les derniers servant à éteindre les précédents. Le recouvrement des avances de la ville paraît avoir été fort laborieux et, en 1671, il donnait encore lieu à des contestations devant l'intendant de Lyon (2). Des actes de baptême et de sépulture où figurent, de 1651 à 1660,

(1) Rôle de garde pour le château de Grezollles, 28 juin 1595. Copie d'Aug. Chaverondier (Papiers, n° 52), d'après un titre des archives du château d'Aix. Je donne les noms des chefs ligueurs, tels qu'ils sont orthographiés dans cette pièce. — Aug. Bernard, *Les d'Urfé*, p. 354 et 437.

(2) On trouve la trace d'autres sommes importantes avancées par la ville de Saint-Germain pour les vivres et autres dépenses des troupes de passage, notamment de celles allant en Italie ou en revenant, de 1628 à 1631.

des officiers et soldats du régiment Lyonnais laissent supposer qu'à cette époque un détachement de ce corps était cantonné à Saint-Germain.

*ÉGLISE ET CIMETIÈRE
DE SAINT-GERMAIN-LE-VIEUX.*

L'église de Saint-Germain-le-Vieux, depuis longtemps démolie, était située dans l'ancien cimetière, supprimé lui-même de nos jours. C'était la paroisse primitive, remplacée au XIV^e siècle par l'église actuelle. Elle remontait probablement à une époque reculée. Dans la seconde moitié du XIV^e s., Barthélemy Reynaud, seigneur de Luré, y construisit une chapelle dédiée à Saint-Jean-Baptiste, dans laquelle il élut sa sépulture, et y fonda une prébende (1). Anne d'Urfé rapporte que de son temps on voyait encore dans l'église de Saint-Germain-le-Vieux (2) la sépulture des anciens seigneurs du lieu. Les Arthaud de Viry y possédaient un tombeau de famille. On ne sait presque rien de l'architecture de cette église, sinon qu'elle était « petite » et « fort enciene » : ce sont les expressions d'Anne d'Urfé. En 1840, des travaux exécutés pour la rectification de la route départementale, à l'entrée de Saint-Germain, firent découvrir des substructions et des portions d'une aire jadis carrelée ou pavée, dans lesquelles on crut reconnaître des restes de l'église de Saint-Germain-le-

(1) Arch. de la Loire. B. 1877. *Inventaire sommaire*, t. II, p. 186. Cf. p. 247.

(2) *Description du pays de Forez*, dans Aug. Bernard, *Les d'Urfé*, p. 437.

Vieux. D'après des notes fournies vingt ans plus tard à Auguste Chaverondier par un ouvrier fort intelligent, M. Christophe Bouiller, qui avait été employé aux travaux, l'édifice ainsi retrouvé aurait eu une longueur de 9 à 10 mètres seulement et aurait présenté en matin une forme rectangulaire, circonstance qui serait de nature à inspirer quelques doutes sur son identité, si l'on ne pouvait citer dans les environs un certain nombre de fort anciennes petites églises à chevet plat (1). Les fouilles ramenèrent au jour des enduits colorés, des blocs de béton difficiles à dater et des échantillons de tuiles plates, minces, très cuites, arrondies à une extrémité et dont quelques-unes portaient des bandes de couleur noire ou bleu foncé. Si ces tuiles provenaient réellement de l'église, on peut supposer qu'elle possédait une toiture polychrome.

Au moment de ces découvertes une personne très âgée, Mlle Hélène Duclos, assura que sa mère, dont elle était la fille aînée, avait vu l'église de Saint-Germain-le-Vieux encore debout. On peut en déduire approximativement la date de la démolition de cet édifice : elle ne saurait être antérieure de beaucoup à 1730. Mais il y a présomption que Saint-Germain-le-Vieux n'existait plus en 1732, car à cette date le service de la prébende Reynaud avait été transféré au maître autel de l'église paroissiale.

Le cimetière adjacent, abandonné déjà depuis une vingtaine d'années, a été aliéné en 1885 par la mu-

(1) Notre-Dame de Bussy, Albieu, St-Julien d'Odes, Chantois, etc.

nicipalité et des maisons s'élèvent aujourd'hui sur une partie de son emplacement. En creusant leurs fondations, on a rencontré, à des profondeurs variant de 2^m à 2^m 30, nombre de cercueils en pierre de grès, régulièrement orientés et recouverts de longues dalles un peu plus larges, en forme de toit à deux pans dont l'arête supérieure aurait été enlevée. Plusieurs paraissaient avoir servi à des inhumations successives. On en remarqua d'engagés sous d'informes substructions qui furent attribuées aussi, mais sans preuves, à l'église de Saint-Germain-le-Vieux. Parmi les sarcophages qui furent alors retirés du sol, où sans nul doute beaucoup d'autres restent ensevelis, deux sont conservés au musée de la Diana. Ils portent du côté de la tête, l'un une croix unique en relief, l'autre une grande croix dans les angles de laquelle sont disposées quatre croix plus petites. Je les ai décrits et figurés dans le *Bulletin de la Diana*, t. III, p. 95. On ne peut dater ces curieux monuments à un siècle près : toutefois il ne semble pas téméraire de les rapporter au VIII^e siècle, sinon plus haut. Saint-Germain existait donc comme centre religieux à l'époque mérovingienne.

Le sol du cimetière a encore rendu de la tuile à rebords, des briques en quart de cercle propres à monter des colonnes, des charbons, du métal fondu, etc. On a supposé avec vraisemblance que c'étaient les vestiges d'un édifice détruit par un incendie.

Il est probable que des recherches méthodiques auraient amené la découverte de nombreuses pièces d'habillement, d'armement ou de parure provenant des sépultures les plus anciennes. Je ne puis citer qu'une

bague recueillie dans les couches profondes du sol. Elle est formée d'une feuille, d'or emboutie ; le jonc en est très mince ; son diamètre, 17 millimètres, ne convient qu'à un doigt de femme ; elle a pour tout ornement une intaille circulaire sertie sur un chaton très saillant. Cette intaille, de 11 millimètres de diamètre et d'un travail médiocre, représente un personnage entièrement nu, la tête recouverte d'une espèce de coiffure conique, le genou gauche en terre et soutenant de la main droite un objet allongé qui ressemble à une amphore. Je dois communication de ce bijou à M. Félix Thiollier.

Il existait au XVI^e siècle, dans le cimetière de Saint-Germain, un ossuaire ou *charnier* sur lequel les renseignements font défaut. Dans les temps modernes, beaucoup de familles notables avaient, en vertu de concession à titre onéreux, leur tombeau dans une église. Les autres avaient leur sépulture au cimetière, chacune dans un emplacement distinct, le *ras* ou tombeau de la famille, lequel, à Saint-Germain, dut être plus d'une fois un des vieux sarcophages mérovingiens. Il n'apparaît pas que cette séparation des tombes fût la conséquence d'une concession formelle ; elle reposait sur un usage immémorial, sur une tradition encore subsistante dans les cimetières de campagne qui n'ont pas été déplacés. Naturellement, les étrangers, les pauvres mourant accidentellement dans la paroisse n'avaient droit à aucun emplacement déterminé : c'est à ces derniers sans doute qu'était réservée une portion du cimetière sous le nom de *tombeau des pauvres*. Quelquefois des personnes d'une condition distinguée s'y faisaient enterrer par humilité.

ÉGLISE DE LA MADELEINE.

Sur la croupe extrême de la montagne où la ville



98. — SAINT-GERMAIN-LAVAL. — ÉGLISE DE LA MADELEINE.

Dessin de C. Beauverie.

est bâtie, à l'angle nord-ouest de l'enceinte, s'élève
cette église qui était celle du château et, en temps

de guerre, celle de la paroisse, car les églises paroissiales de Saint-Germain-le-Vieux et de Saint-André furent toujours laissées en dehors des fortifications. Quoique ne servant plus au culte, elle est à peu près intacte.

J'ai déjà dit qu'elle est nommée dans un privilège du pape Lucius III, de l'an 1183. A cette époque remontent la nef et l'arc triomphal. Le sanctuaire dans lequel celui-ci donnait accès, probablement une abside semi-circulaire, fut abattu « par les gens de guerre », sans doute au cours de l'un des sièges soutenus par Saint-Germain au temps de la Ligue (1). On lui a substitué au XVII^e siècle un chœur carré, voûté en berceau, sur lequel est bâti le clocher.

La nef, recouverte d'un lambris plat moderne, qui se raccorde aux murs par des parties courbes, n'a jamais été voûtée. Une chapelle d'apparence peu ancienne et qui fut probablement celle de Saint-François-Régis (2), s'ouvre du côté nord. Elle est voûtée

(1) Archives du Rhône. Visite pastorale de Mgr de Marquemont, 22 juin 1614.

(2) On lit dans l'*Almanach de Lyon* de 1760, à l'article de Saint-Germain-Laval : « Chapelle de Sainte-Madeleine, très ancienne, à côté de laquelle Louise-Gabrielle de Peyrachon, comtesse de Souternon et dame de Saint-Germain, fit construire une autre chapelle sous le vocable de Saint-François-Régis ». Bien que ces expressions semblent indiquer un édifice voisin, mais distinct de l'église de la Madeleine, je crois qu'elles s'appliquent en réalité à la chapelle dont il est question ici. Personne à Saint-Germain n'a entendu parler d'une autre chapelle, dédiée à saint François-Régis ou à tout autre saint, ayant existé dans le quartier. Même silence des titres, et en particulier du testament de Louise-Gabrielle Pérachon du 7 septembre 1727 et de ses codicilles des 7 mai et 9 août 1728. Par ce dernier seulement, elle lègue à Geneviève de la

d'arêtes et suivie d'une petite sacristie. Les montants de l'arc triomphal laissent voir, sous une couche épaisse de crépissages successifs, des traces d'un faux appareil peint en rouge. Du mobilier il ne reste rien qui mérite une description. La vasque du bénitier, en grès, de forme ovale et ornée de godrons, a été depuis peu transportée à Notre-Dame de Laval.

On pénétrait autrefois dans l'église par une porte pratiquée dans le mur septentrional de la nef, sous un grand arc de décharge en plein cintre extradossé. Elle est aujourd'hui murée. Il en est de même d'une porte moins ancienne qui existait en soir et dont le seuil est suspendu à plusieurs mètres au-dessus du sol, par suite de la démolition du rempart, sur lequel elle paraît avoir donné. On pénètre actuellement dans l'édifice par une petite porte sans caractère au midi de la nef et par une autre, plus moderne encore, percée en matin dans le mur qui ferme le chœur.

Sur ce dernier a été élevée, au XVII^e siècle probablement, une tour carrée, ajourée sur chaque face de deux fenêtres jumelles en plein cintre et surmontée d'un dôme à quatre pans se profilant en talon renversé ; un lanternon terminal contient la cloche de l'horloge. Cette cloche d'une belle exécution, fut

Chaise d'Aix, abbesse de Cusset, sa belle-sœur, « le calice de sa chapelle de Saint-Germain-Laval, lequel est entre les mains du sieur curé », et « tous les ornements et linge d'église qui sont dans une armoire du cabinet de sa grande salle de Saint-Germain », ce qui ne peut guère s'entendre que d'un oratoire domestique et provisoire à ce point, que la testatrice dispose du mobilier qui le garnit. La maison, dans laquelle il était situé au Grand-Faubourg, fut vendue en 1747 par le marquis de Montfrin, héritier de Louise-Gabrielle Pérachon, à Pierre-Marie Mathé, seigneur de Beaurevoir. C'est le presbytère actuel.

fondue en 1558 par les soins du consulat; les reliefs qui la décorent donnent à penser qu'elle est l'œuvre d'un membre de la famille des Mosnier, les célèbres fondeurs de Viverols (1). La tour elle-même contient une grosse cloche dont l'inscription fait connaître qu'elle a été refondue en 1645, aux frais des habitants de la ville, et baptisée sous le nom de Marie protectrice des fruits de la terre, *Maria salvans fructus terræ* (2). L'inscription ajoute qu'à la même époque Sébastien Rajat, procureur du roi, avait fait restaurer la chapelle et son clocher, *Sebastianus Rajat, procurator regius ejusdem civitatis, hoc sacellum campaniarumque restaurari curavit*, ce qui me paraît fournir la date de la construction de la tour.

Le clocher de la Madeleine domine de la manière la plus heureuse la ville de Saint-Germain, surtout à l'aspect du soir. C'est un exemple remarquable de l'effet qu'une fabrique de dimensions médiocres peut produire à distance, par la simplicité de ses lignes et la justesse de ses proportions.

(1) Cette cloche a été décrite par moi dans le *Bulletin de la Diana*, t. II, p. 118, et par M. Joseph Déchelette dans ses *Inscriptions campanaires de l'arrondissement de Roanne*, p. 19.

(2) Joseph Déchelette, *Inscr. campanaires*, p. 21. — On voit par des documents du XVIII^e siècle copiés par Aug. Chaverondier (Papiers, nos 15, 139, 160) que les habitants de la paroisse, distribués par groupes de six ou sept pour chaque jour du mois, selon un rôle dressé à l'avance, étaient tenus sous peine d'amende et sans qu'il fût besoin de les avertir chaque fois, de sonner ou faire sonner les cloches, tant de l'église paroissiale que de celle de la Madeleine, pour la conservation des fruits de la terre, quand ceux-ci étaient menacés par la tempête et que le tonnerre se faisait entendre.

(Cf. Arch. dép. B. 1116 et 1124, *Invent. somm.*, t. I, p. 252 et 255. Voir pour un usage analogue à Souternon, B. 1748, t. II, p. 52).

ÉGLISE PAROISSIALE DE SAINT-ANDRÉ.

La visite pastorale de Mgr Camille de Neuville, du 30 juin 1662, nous apprend que l'église paroissiale de Saint-Germain est dédiée à saint André. Elle possédait jadis un os du pouce de cet apôtre : précieuse relique qu'Odinet Grimaud, chorier de Notre-Dame de Montbrison et curé de Cottances, par son testament du 26 août 1463, ordonna de placer dans un bras d'argent (1). Cette relique n'existait plus au XVII^e siècle, car elle n'est mentionnée ni dans la visite de Mgr Camille de Neuville, ni dans celle de Mgr de Marquemont du 22 juin 1614 ; elle avait probablement disparu pendant les guerres de religion.

L'église de Saint-André date des premières années du XIV^e siècle, comme en témoignent les legs faits pour sa construction en 1309, 1316, 1319, 1321, 1337, etc. (2), et comme en témoignait aussi l'architecture du chœur, partie par laquelle avaient commencé les travaux. Ce chœur, de forme carrée, éclairé au levant par une grande fenêtre divisée en deux baies surmontées d'un oculus, offrait, avec moins d'élégance et d'élancement, une grande ressemblance avec celui

(1) *Item, dat et legat quandam aliam suam taxeam, ponderantem alias sex oncias, ecclesie perrchiali Sancti Germani Vallis, pro faciundo, si possibile sit, unum brachium argenti ad ponendum reliquias beati Andree, videlicet grossum digitum, gallice le pozo, beati Andree existentem in dicta ecclesia Sancti Germani.* (Arch. de la Loire, B. 1896. Chaverondier, *Inventaire sommaire*, t. II, p. 298). C'est par erreur qu'Anne d'Urfé, dans sa *Description du pats de Forez*, dit que cette église est dédiée à Notre-Dame.

(2) Archives de la Loire, B. 1851, 1852, 1853, 1856, etc.

de Notre-Dame de Laval, bâti en même temps. Il a fait place de nos jours à une abside polygonale, amorce d'une reconstruction totale de l'église ; mais il en reste l'arc triomphal, et le style des chapiteaux à crochets sur lesquels il retombe, style qui rappelle celui du XIII^e siècle, permet de croire que les plans de l'édifice étaient préparés depuis assez longtemps.

Il est difficile de dire ce que devait être le reste de l'église. Le chœur bâti, les travaux paraissent avoir subi une assez longue interruption. Lorsqu'il fut possible de les reprendre, on construisit une nef couverte de voûtes en croisée d'ogives, dont les arcs se greffent directement sur des demi-colonnes adossées aux murs. Ces derniers furent eux-mêmes percés successivement pour l'établissement de chapelles latérales. La façade principale semble dater seulement des environs de l'an 1600. Le portail majeur, du type vulgaire adopté en Forez à la fin de la période ogivale, est cantonné de deux pinacles en application et présente plusieurs voussures en retraite les unes sur les autres qu'encadre un arc en accolade dont l'extrados et la pointe sont garnis de feuillages, le tout d'un dessin sentant la décadence. Il est surmonté d'un ocul us. A droite et à gauche, deux petites portes sans caractère donnent accès dans les chapelles extrêmes de l'église. Sur celle de droite s'élève le clocher, percé sur chaque face de deux fenêtres à plein cintre accouplées ; il est probablement contemporain du portail et il est coiffé d'une flèche en ardoise encore plus moderne.

(1) Cependant il est possible que la dernière chapelle à droite, celle des Vernin, ait été construite en même temps que la nef, ce qui fixerait la date de celle-ci au commencement du XV^e siècle.

L'église paroissiale de Saint-Germain a été consacrée par Mgr Claude de Bellièvre, archevêque de Lyon, le 14 juin 1611.

L'édifice est de peu de mérite architectural, mais comme il est destiné à être rebâti en entier, il n'est pas inutile, pour en conserver le souvenir, d'en décrire les parties avec quelque détail.

J'ai dit qu'il est encore intact, sauf le chœur et ses dépendances, déjà remplacés par une abside construite en style du XIII^e siècle sur les plans de M. Michaud père. Outre l'autel principal, ce chœur en possédait autrefois deux autres appliqués à droite et à gauche au mur du fond, disposition que nous retrouverons à Notre-Dame-de-Laval. Celui de droite était dédié à Notre-Dame-de-Pitié ; il était probablement surmonté d'un groupe placé aujourd'hui dans la chapelle des fonts baptismaux. L'autel de gauche était sous le vocable de saint Sébastien.

A droite du chœur était une sacristie dont j'aurai à décrire plus loin le mobilier. A gauche, et précédant une autre petite sacristie, une chapelle dédiée à saint Michel : elle était probablement le siège d'une confrérie de prêtres sous ce vocable, qui existait à Saint-Germain depuis le XIII^e siècle au moins (1). Ce qui confirme cette hypothèse, c'est que les prêtres avaient un tombeau dans cette chapelle. Au XVIII^e siècle, celle-ci paraît avoir été convertie en

(1) La confrérie des prêtres de Saint-Germain possédait au Trembley, en soir du chemin de la Petite Vicharra, une maison où devait se prendre le repas de corps qui suivait les offices religieux. On connaît une autre confrérie de prêtres à Marcilly, elle était également sous le vocable de Saint-Michel. Il est probable qu'il en existait beaucoup d'autres.

une troisième sacristie, et à cette occasion sans doute le titre de Saint-Michel fut transféré à l'une des chapelles latérales de la nef.

A l'entrée du sanctuaire, deux autres autels secondaires occupaient les extrémités de la table de communion, celui de droite dédié à sainte Geneviève, celui de gauche à saint Vincent. En avant de la table de communion, « sous le crucifix », un autre emplacement était spécialement destiné à la sépulture des prêtres.

Huit chapelles, quatre de chaque côté, communiquaient avec la nef par autant d'arcades la plupart, sinon toutes, percées après coup.

Selon toute apparence, les plus rapprochées du chœur sont les plus anciennes; néanmoins comme il serait malaisé d'établir entre elles un ordre rigoureusement chronologique, je les décrirai en commençant par le bas de l'église.

La première chapelle à main droite, sous le clocher, était celle des Morts ; elle est actuellement veuve de son autel. On avait déposé dans cette chapelle et on y a depuis installé sur un cul de lampe une statue de Moïse en grès, aux trois quarts de nature, d'une facture assez sommaire, mais non dépourvue de style. J'ignore d'où provient cette sculpture, qui semble faite pour être placée à l'extérieur. Si, comme on est porté à le supposer, elle ornait autrefois la façade, la date 1605 gravée sur le socle fixerait l'époque de la construction de celle-ci.

Le bénitier voisin de l'entrée de la chapelle est une vasque octogone de grandes dimensions qui repose sur une colonne ronde. Il porte un écusson

soutenu par deux anges et où sont disposés sur deux lignes la lettre A et un monogramme ressemblant à deux N ayant une haste commune, peut-être MI. Autour de la vasque court en relief cette inscription :

A·PALLANCHE·L·AN MIL V^c XXXXVII (1).

La chapelle suivante était dédiée à saint Crépin, patron de la confrérie des cordonniers de la ville, qui y faisaient célébrer une grand'messe le jour de sa fête. Au XVIII^e siècle, elle fut placée sous le vocable de saint Michel, probablement à la suite de la conversion en sacristie de celle placée sous le même vocable au côté gauche du chœur.

Venait ensuite la chapelle de Saint-Léonard. Elle appartenait aux marchands de la ville. Le tombeau des du Rosier était à la hauteur du montant gauche de l'arcade y donnant accès.

Enfin, la quatrième chapelle était celle de Saint-Pierre, appelée aussi, j'ignore pourquoi, Saint-Pierre-le-Vieux. Elle a été bâtie par Pierre Vernin, juge de Forez et seigneur de Cremeaux, à une date très voisine de l'an 1401, époque à laquelle il fit écrire, pour le service d'une prébende qu'il y avait fondée, un curieux missel aujourd'hui possédé par M. le chanoine Sachet, qui l'a étudié dans une intéressante notice (2). La chapelle de Saint-Pierre appartenait aux

(1) Dans son *Armorial général du Forez*, p. 291, L.-P. Gras note, dans l'église de Saint-Germain, sur le socle d'une statue de Moïse, un écusson chargé d'un chevron accompagné de trois arbres. Rien de semblable n'existe sur le socle de la statue, mais il est possible que les armes en question aient été sculptées sur la pierre qui supportait celle-ci, avant qu'elle ait été érigée à sa place actuelle.

(2) *Bulletin de la Diana*, t. VIII, p. 2, et tirage à part.

seigneurs de Cremeaux, successeurs de Pierre Vernin ; en 1730, la jouissance en fut cédée à Claude Chamboduc de Magnieu.

Toutes les chapelles de ce côté de l'église, la première exceptée, ont été mises en communication dans les temps modernes, de manière à former un collatéral.

Passons au côté gauche. La première chapelle, qui ne possède pas d'autel aujourd'hui, était dédiée à saint Martin, et sainte Catherine y était aussi l'objet d'une dévotion particulière. Dans cette chapelle sont les fonts baptismaux. La cuve, ornée de multiples moulures et de godrons, repose sur un pied carré cantonné de consoles cannelées. Sur la vasque, un écusson non déterminé est chargé *d'un cœur accosté de deux peupliers ou cyprès et accompagné en chef d'un croissant entre deux étoiles*. Cette partie peut remonter à la seconde moitié du XVI^e siècle. Plus récent, mais beaucoup plus digne de remarque est le bas relief représentant le Baptême de N.-S., qui orne l'armoire surmontant la cuve. Ce beau panneau a été reproduit par M. Thiollier dans le *Forez pittoresque et monumental*, pl. XCV. Il serait bien intéressant d'en connaître l'auteur : peut-être Pierre Pontadit ou Jean Pontet, sculpteurs qui vivaient à Saint-Germain à la fin du XVII^e siècle.

On a déposé dans la même chapelle une *Piété* du XV^e ou XVI^e siècle, d'un assez bon travail.

La chapelle qui suit, dédiée d'abord à saint Antoine, le fut plus tard à saint Roch. Elle appartenait ce semble aux Bonnet, puis passa aux Rajat, dont le tombeau se voit encore près de l'entrée. Il est

recouvert d'une dalle où sont sculptés en relief, au-dessus d'une croix tréflée à branches égales et au pied fiché, deux écussons accolés, le premier un peu fruste, chargé d'un *chevron accompagné de 3 souches d'arbre amputées de leurs racines* (?) (1), armes d'Antoine Rajat, capitaine châtelain de Bussy, lieutenant du comté d'Urfé, qui testa en 1580, et l'autre portant une *fasce accompagnée de 3 roses*, armes probables de Toussainte Bonnet sa femme.

La troisième chapelle, placée d'abord sous le vocable de saint François et ensuite sous celui du Rosaire, portait les armes de Bourbon sculptées à sa clé de voûte. Elle appartenait aux seigneurs de Saint-Germain ; les officiers de la châtellenie y avaient leur banc. C'est dans cette chapelle que la statue de Notre-Dame-de-Laval, exilée de sa demeure séculaire, a

(1) Ce n'est pas sans beaucoup d'hésitation que je qualifie ainsi ces dernières pièces, qui offrent l'aspect de corps allongés, sensiblement étranglés en leur milieu, tortueux et comme tronqués à leur sommet, renflés et mamelonnés à leur base. Si ce sont véritablement des souches d'arbre, on serait en présence d'armes pariantes : arraché, dans le dialecte local *arrajat*, c'est-à-dire, à *Rajat*. Je dois à l'obligeance de M. Rajat communication d'un cachet de la fin du XVI^e siècle, depuis longtemps conservé dans sa famille et qui porte aussi un chevron accompagné de trois objets allongés, sinueux, que l'on prendrait aisément pour des lézards, s'ils n'étaient dépourvus de toute apparence de pattes et si de celui placé en pointe ne partaient quelques filaments divergents qui font penser au chevelu d'une racine pivotante. Dans le champ, à droite et à gauche du chevron, les lettres C, G. La présence de ces initiales me fait douter, malgré une certaine ressemblance, que ces armes soient celles des Rajat et je me demande s'il ne faut pas y reconnaître plutôt celles des Gamard, ancienne famille de Saint-Germain qui cesse d'être citée depuis le XVI^e siècle et qui s'est peut-être fondue dans les Rajat par Marguerite Gamard, mère d'Antoine Rajat.

continué jusqu'au 2 octobre 1895 à être exposée à la vénération des fidèles.

La dernière chapelle est celle de la Sainte-Vierge ; elle appartenait aux Gayardon de Grezolles.

La sacristie possédait autrefois un vaste meuble de la Renaissance orné d'un grand bas-relief où étaient représentés en trois compartiments l'apparition des Anges aux bergers, l'Adoration des Mages et Jésus enfant enseignant dans le Temple. Ce bas-relief fut transporté dans l'église à la démolition de la vieille sacristie. Depuis, la fabrique a été autorisée à le vendre. Tout en regrettant qu'elle se soit crue obligée de s'en défaire, on doit reconnaître que cette œuvre, d'une extrême lourdeur, n'avait pas une valeur artistique bien considérable.

La sacristie conserve encore un fort beau bassin de cuivre jaune, travaillé au repoussé, repris au burin et au poinçon, et portant au centre l'agneau pascal dans un cercle de rinceaux entouré lui-même d'un autre cercle de godrons obliques. Son diamètre est de 0^m 39 et M. Joseph Déchelette, qui l'attribue à la fin du XV^e siècle, le considère comme un bassin d'ablution (1).

Il existait dans l'église de Saint-Germain une société de prêtres, qui devaient être natifs de la paroisse. Cette société avait ses règlements particuliers, et ses revenus étaient également divisés entre ses membres, le curé ayant droit à une portion double. Elle ne doit pas être confondue avec la confrérie de Saint-Michel dont j'ai parlé plus haut.

(1) *Notes sur les objets d'orfèvrerie conservés dans les églises de l'arrondissement de Roanne*, 1889, p. 12.

*COUVENT DE SAINT-BERNARDIN
OU DES RECOLLETS.*

Lorsqu'on arrive à Saint-Germain par la route de Balbigny, l'œil s'arrête tout d'abord sur la haute et longue façade de l'ancien couvent des Recollets, bâti dans une situation admirable, au bord oriental du plateau où la ville est assise. Ce monastère fut fondé en 1627 sur des terrains achetés par Jean du Crozet, l'auteur de la *Philocalie*. La construction s'en poursuivit lentement ; elle n'était pas complètement terminée en 1644, quand les religieux vinrent s'y installer. Les libéralités de Guy Arthaud, archidiacre d'Angers, de Melchior et de Jean de Saint-Priest, seigneurs du Crozet, aidèrent à achever la chapelle. En 1757, les bâtiments conventuels furent reconstruits. Mais en 1787, les Recollets, devenus trop peu nombreux en France pour occuper toutes les maisons de leur ordre, se résolurent à abandonner celle de Saint-Germain. Les habitants revendiquèrent la propriété des bâtiments, construits, disaient-ils, surtout de leurs deniers, et demandèrent qu'il y fût établi une école royale militaire. La Révolution mit à néant ce beau projet et, sans égard aux revendications de la ville, la maison des Recollets fut vendue comme bien national.

Peu après, elle fut acquise par François-Marie Chaverondier, l'un des introducteurs de l'industrie de la filature du coton dans notre pays. C'est sous le vieux toit monastique que naquit le 18 décembre 1820 son fils, Claude-Marie-Auguste Chaverondier, archiviste de la Loire, qui restera avec Antoine de Laval, Papire Masson, Jean du Crozet, etc., au nombre des

enfants de Saint-Germain qui ont le mieux mérité de leur pays.

Depuis, la maison des Recollets est devenue la propriété des dames de Saint-Charles. En 1870-1871, une section des élèves du grand séminaire de Lyon y fut installée.

Les bâtiments, vastes et solidement construits, sont par la sévérité de leur architecture en parfaite harmonie avec l'austérité de l'ordre dont ils abritaient les disciples. C'est à peine si, dans le cloître, quelques sobres moulures décorent le haut des piliers. Au nord de ce cloître qui sur de moindres dimensions ressemble beaucoup à celui de Pommiers, est l'église, placée sous le vocable de saint Bernardin et où l'on voyait aussi un autel dédié à saint Pierre d'Alcantara. Elle se compose d'une nef rectangulaire et d'un chœur de même forme, mais plus étroit : ce dernier seul a reçu des voûtes. De l'autre côté du cloître et faisant face au midi, s'étendent sur une longueur de 60 mètres les bâtiments conventuels, dont le rez-de-chaussée est entièrement voûté. La distribution d'ensemble n'a subi, pour ainsi dire, aucun changement. M. Joseph Déchelette a publié dans le *Roannais illustré*, VI^e série, p. 80, une excellente monographie du couvent des Recollets de Saint-Germain-Laval.

Devant l'entrée du monastère, une vaste place porte de temps immémorial le nom de *Chalmeil*, dont on a fait Chalumet dans les temps modernes. Sur cette place, le 14 juillet 1790, après une messe célébrée à l'autel de la patrie, érigé sous un dôme couronnant un échafaudage octogone de trente pieds de hauteur, la municipalité et la garde nationale de St-Germain

prêtèrent serment de fidélité à la Constitution, à la loi et au roi. Cette cérémonie se renouvela le 14 juillet de l'année suivante. Le 17 juin 1792, l'*autel de la patrie* fut de nouveau dressé sur la place du Champ de Mars, autrefois du Chalumet, pour la bénédiction des drapeaux des deux bataillons de la garde nationale du canton. Le curé constitutionnel Tiquet, « citoyen recommandable par ses qualités du cœur et de l'esprit », y prononça un sermon de circonstance, suivi d'un discours du maire Bonnefont, « citoyen vertueux », et d'un autre discours du procureur de la commune Guyot, dont je détache ce passage : « Si « jamais l'ennemi osait se flatter d'un avantage momentané, à l'instar du consul Furius Agrippa, *arrachez le drapeau tricolore*, jetez-le comme lui au « milieu de la cohorte des ennemis : vous verrez vos « braves guerriers se précipiter pour l'arracher, et la « victoire sera complète ! » (1). Hélas ! s'il se fût borné à être ridicule !

ÉGLISE DE LA TRINITÉ OU DES PÉNITENTS.

La confrérie des Pénitents du Saint-Sacrement ou *Pénitents Blancs* de Saint-Germain-Laval fut établie en 1623. Elle tenait le deuxième rang entre les confréries agrégées à l'archiconfrérie de Roanne, fondée elle-même en 1617 : celle de Thiers occupait le premier.

Les Pénitents de Saint-Germain firent d'abord leurs exercices dans l'église de Saint-Germain-le-

(1) Archives municipales. Registre de délibérations.

Vieux, mais bientôt ils jetèrent, sur la place du Marché, les fondations d'une église à leur usage. Le manque de ressources en rendit la construction très lente. Enfin, au printemps de 1666, Jean Huard, lieutenant en la châtellenie, Sébastien Rajat, procureur du roi, Nicolas Champagny, lieutenant au grenier à sel de Roanne, et Guillaume Poncet, notaire, directeurs de l'œuvre, firent marché avec Antoine Montferrand, maître charpentier de Montbrison, qui s'associa plus tard Jean Philippon, de Nervieu, aussi maître charpentier, pour l'établissement d'une toiture « à la française » et d'un lambris se raccordant aux murs par un quart de rond. Cependant, en 1676, l'église n'était pas encore livrée aux culte et trois prêtres de Saint-Germain, Pierre Chassain, Maurice Huard et Pierre Anselmet, donnaient une certaine somme pour en hâter l'achèvement. Il est probable que les confrères du Saint-Sacrement en prirent possession peu après. Vers 1764, on lui ajouta une sacristie du côté du soir.

Sauf cette sacristie, démolie depuis la Révolution, l'édifice est venu entier jusqu'à nous, mais converti en habitations particulières, privé de son portail et complètement dénaturé à l'intérieur.

L'église, orientée inversement, se composait d'une nef unique terminée par un hémicycle de la même largeur. Elle était éclairée latéralement par des fenêtres en plein cintre très simples, aujourd'hui murées, et recouverte, comme il a été dit plus haut, d'un lambris en charpente. Elle était sous le vocable de la Sainte-Trinité et le siège d'une prébende fondée en 1654 par Jean Boulardin, avocat de Saint-Germain. Outre l'autel principal, on voyait à main droite un



IX. — SAINT-GERMAIN-LAVAL. — MAISON EN BOIS A L'ANGLE DE LA RUE
ET DE LA PLACE DU MARCHE.
(Pour les détails, voir la fig. 99 et les pl. X et XI.

autel dédié à sainte Reine. Un document contemporain de la construction de l'église établit qu'on avait l'intention d'y honorer aussi saint Abdon. Il est donc possible que ce saint ait possédé un autel faisant pendant au précédent.

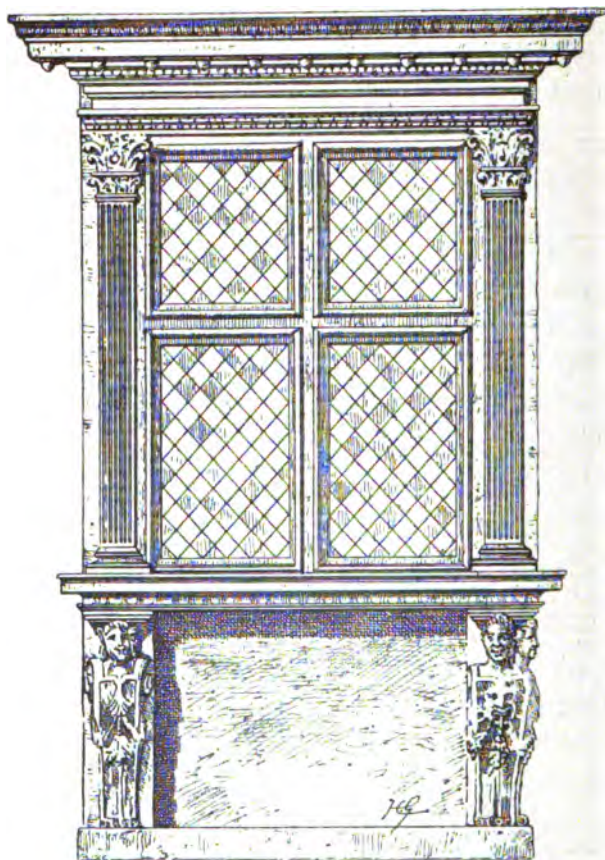
Les confrères du Saint-Sacrement célébraient l'office dans leur église tous les troisièmes dimanches du mois. Il paraît qu'à la fin du siècle dernier l'usage s'était introduit d'y tenir les assemblées générales des habitants, qui de temps immémorial avaient lieu en plein air, sur la place même du Marché. C'est notamment dans l'église de la Trinité que M. Mathé, juge de paix élu du canton de Saint-Germain, fut solennellement installé, « faute d'auditoire », le 2 décembre 1790.

MAISONS PARTICULIÈRES.

Il n'y a pas longtemps que Saint-Germain possédait un certain nombre de maisons curieuses par les détails de leur architecture. Rue du Marché, anciennement *des Farges*, une maison dont l'étage supérieur en hourdage et porté sur des piliers s'avancait sur la voie publique, présentait sur la façade en retour une charmante fenêtre encadrée de pilastres cannelés et dont l'appui était supporté par de petites cariatides fort prisées de Guillaume Bonnet (1). Dans la même rue, à l'angle de la place du Marché, une maison plus

(1) Une gravure du *Forez pittoresque*, p. 210, conserve le souvenir de cette maison.

remarquable encore, portée aussi en encorbellement



99. — SAINT-GERMAIN-LAVAL. — FENÊTRE EN BOIS
PROVENANT D'UNE MAISON SITUÉE A L'ANGLE
DE LA RUE ET DE LA PLACE DU MARCHÉ.

Musée de la ville de Lyon.

*Dessin de M. Henri Gonnard, d'après une aquarelle
de M. de Paskowicz.*

sur des piliers et qui appartenait autrefois aux



**X — XI. — SAINT-GERMAIN-LAVAL. — CARIATIDES EN BOIS
AYANT ORNÉ UNE DES FENÊTRES DE LA MAISON
SITUÉE A L'ANGLE DE LA RUE ET DE LA PLACE DU
MARCHÉ.**

Musée de la ville de Lyon.
(V. fig. 99 et pl. IX).

Vernin, seigneurs de Cremeaux, laissait admirer sur sa façade principale une fenêtre d'une ordonnance identique à celle de la précédente et divers ornements appliqués sur le bout des poutres affleurant la muraille. Ces sculptures ont été acquises, il y a une vingtaine d'années, par M. C. Echernier, architecte, qui en a fait don au musée de Lyon. On peut juger de leur mérite par la planche ci-jointe. Deux autres charmantes petites cariatides sont encore restées en place sous l'appui d'une fenêtre donnant sur la rue du Marché. A l'intérieur de la même maison, au premier étage, j'ai pu voir dans ma jeunesse une cheminée en bois, de la Renaissance, surmontée d'un panneau du meilleur travail, où une scène dont je ne puis préciser le sujet était figurée en très haut relief. Elle a été vendue. Dans une autre pièce donnant sur la place, le manteau simplement crépi d'une seconde cheminée était peint d'élégants rinceaux et de médaillons en grisaille : elle a malheureusement été détruite.

Rue de Foidieu, la porte d'entrée d'une maison portait un personnage de grandeur naturelle, vigoureusement sculpté en plein bois. Elle a disparu depuis longtemps.

Il reste néanmoins à Saint-Germain plusieurs logis intéressants à visiter. Dans le vieux château, rue Vernin, une maison, ayant aussi appartenu à la famille de ce nom, a sa porte surmontée d'une brique moulée, où l'écu des Vernin, *de gueules à trois croix tréflées au pied fiché d'or, au chef d'argent chargé d'une onde d'azur*, est inscrit dans un quatrefeuille de style flamboyant. A l'étage, une belle fenêtre à croisée de pierre rappelle la même

époque, et dans une maison contiguë, qui paraît en avoir fait une seule avec celle qui nous occupe, une cheminée supportée par des colonnettes de pierre et ornée de mascarons accuse également le XV^e siècle. Rue Saint-Pierre, sur la façade d'une maison, vis-à-vis de la rue du Marché, un bas relief de la première moitié du XVI^e siècle représente l'Annonciation : c'est probablement une enseigne. Rue des Vintains, à l'angle de la rue Chaverondier, une autre figure en bas relief d'une époque un peu postérieure est encastrée dans le mur de la maison Reveret : c'est un personnage barbu, vêtu d'une légère draperie et portant la main droite au-dessus de la tête, comme pour soutenir un fardeau. Les restes déplorablement mutilés de deux belles cariatides ayant servi de supports à une cheminée se voient dans un jardin, à l'angle de la rue des Côtes et du boulevard des Vintains.

A la meilleure Renaissance appartient aussi une jolie porte dans la cour de M. Farge, boulanger, rue de la République. Elle est accostée de deux pilastres coiffés de chapiteaux composites d'où émergent des têtes d'enfant, et elle a conservé son huisserie à têtes de clous et ses ferrures primitives.

Un peu au-dessus, dans la même rue, la maison de M. Froment-Curtil, notaire, possède sur sa cour intérieure une élégante façade de la fin du XV^e ou du commencement du XVI^e siècle. On y a retiré vers 1886, de maçonneries où elle était engagée dans la cave, une pierre portant sculptées dans un tortil les armes des de Vinols : *d'or, au sarment de vigne de sinople, au chef de gueules chargé de trois coquilles d'or*. La





E. BRASSART, phot.

XII. — SAINT-GERMAIN-LAVAL. — MAISON A L'ANGLE DE LA RUE DE LA RÉPUBLIQUE OU GRAND'RUE ET DE CELLE DES JARDINS.

sculpture semble contemporaine de la maison, mais on ne peut affirmer qu'elle a été primitivement destinée à la décorer. Elle fait penser à Antoine de Vignols, prieur de Cleppé en 1525. Le prieuré de Cleppé avait à Saint-Germain des dîmes et des rentes foncières : peut-être y avait-il aussi un logis. Dans la même maison, des réparations assez récentes ont fait découvrir, peint à l'huile sur une cheminée probablement du XVI^e siècle, un écusson *d'azur à trois clochettes ou rochers d'or* (ces pièces mal définies), *au chef d'argent*, que je ne sais à qui attribuer.

La plus belle des anciennes habitations qui subsistent à Saint-Germain est incontestablement celle qui fait le coin de la rue de la République ou Grand'Rue et de celle des Jardins. L'ordonnance de sa façade, où d'élégantes arcades s'ouvrent entre des colonnes et des pilastres corinthiens, est une imitation libre de celle des galeries célèbres de la Bâtie et de Chalain d'Uzore. A l'angle, une autre colonne soutient une charmante tourelle en encorbellement, dont le cul de lampe est enrichi de fines moulures et d'une couronne de modillons. L'intérieur n'a malheureusement pas gardé de restes de sa décoration ancienne; on y remarque seulement de beaux lambris à la française.

Ce logis, ou plutôt une autre maison bâtie sur le même emplacement, appartenait en 1457 à Pierre Lamberton. En 1586, Pierre Balmes, avocat au présidial de Lyon, et Jeannedu Verney, sa mère, le vendirent à autre Jeanne du Verney, veuve de Claude Trunel, élu de Forez : c'est à cette dernière peut-être qu'il faut faire honneur de sa reconstruction. En 1681, il était aux mains d'Antoine de Prandières et, en 1721, Jean-Joseph de Prandières, doyen de Mon-

HOPITAL DE PAUVRES VOYAGEURS.

Une autre institution très populaire était celle des hôpitaux ou Hôtels-Dieu, où les pauvres voyageurs trouvaient un abri gratuit. Saint-Germain possédait un établissement de ce genre dès 1321. Par son testament du 4 avril 1399, Martin *Rebolli*, de Saint-Germain, légua le tiers de ses biens pour être converti *in edificio hosvitalis pauperum Sancti Germani*, ce qui doit s'entendre de réparations considérables ou d'une reconstruction (1). L'hôpital de Saint-Germain paraît avoir été situé dans le quartier nord de la ville ; il était tenu par un *hôpitalier*, qui en 1615 était un homme marié. Les registres paroissiaux de ce temps mentionnent un certain nombre de pauvres nés ou morts à l'*Hôtel-Dieu* ; ce sont tous des étrangers.

Les malades de la paroisse étaient secourus à domicile par les sœurs de Saint-Joseph et les dames de Charité, sur les fonds administrés par les *recteurs des pauvres*. En 1764, une charitable dame, Marianne Faure, veuve de J.-B. Gonin, marchand de Saint-Germain, offrit l'universalité de ses biens meubles et immeubles pour la fondation d'un hôpital destiné aux pauvres malades et devant être desservi par les sœurs de Saint-Joseph. Cette offre fut acceptée avec empressement par la ville et néanmoins ne semble pas avoir eu de suite, sans doute parce que les lettres patentes nécessaires ne purent être obtenues. C'est seulement en ce siècle que Saint-Germain a été doté

(1) A. Chaverondier. *Notice sur les testaments enregistrés en la chancellerie de Forez*, p. 33. — *Inventaire des archives départementales*, t. II, p. 101 et 210.

d'un hôpital de malades. Il occupe les bâtiments de l'ancienne cure, rendus libres par le transfert de celle-ci dans la maison Mathé, près de l'église paroissiale.

SŒURS DE SAINT-JOSEPH.

Les filles de Saint-Joseph étaient une colonie de la maison de Viverols (Puy de Dôme), appelée en 1738 à Saint-Germain pour y visiter les pauvres malades et y ouvrir, pour les jeunes filles, une école où les indigentes devaient être admises gratuitement (1). La ville leur assigna une subvention annuelle de 100 livres, les exempta de toutes charges publiques et mit à leur disposition l'ancienne maison des seigneurs de Cremeaux, entre la place de la Madeleine et la rue Vernin ; l'année suivante elle y ajouta le domaine de la Tuilière, commune de Pommiers. Plus tard, la congrégation devint propriétaire d'un clos au Chalumet et d'un autre domaine à Bas, commune de Saint-Georges de Baroille. En 1791, elle se composait de six religieuses et de deux converses. La plupart refusèrent le serment à la constitution civile du clergé, et furent par suite expulsées de leur domicile (2). Après la Révolution, les dames de Saint-Charles furent appelées à remplacer les sœurs de Saint-Joseph dans le soin des

(1) La première supérieure fut Marie-Catherine Calemard, native de Viverols, qui mourut à Saint-Germain en 1784, à l'âge de 93 ans.

(2) Les papiers d'Aug. Chavèronnier renferment copie d'un certain nombre de pièces très curieuses sur le trouble jeté dans les esprits, à Saint-Germain-Laval et dans les paroisses voisines, par la constitution civile du clergé.

pauvres malades et l'instruction de la jeunesse. Elles acquirent en 1813, d'Antoinette-Marie Forest, veuve de Barthélemy Vigier, géomètre, la maison qu'elles occupent actuellement près de l'église, et l'ancienne maison des sœurs de Saint-Joseph, au quartier de la Madeleine, après avoir servi pendant quelque temps d'hôtel de ville, fut vendue administrativement en 1827.

LES ÉCOLES.

L'instruction publique fut dès le moyen âge en honneur à Saint-Germain. On connaît Hugues Motier, clerc, maître des écoles de Saint-Germain en 1333 ; Antoine Simon, clerc, commis en 1455 par le duc Charles I^{er} de Bourbon à tenir et gouverner les écoles de Saint-Germain ; maître Guillaume de *Chalmetta*, *baccalarius et rector scholarum Sancti Germani Vallis*, vers 1471 ; Mathieu Baudrand, maître ès arts, régent des écoles de Saint-Germain en 1578 ; Antoine Martinet, régent des écoles en 1600 ; Benoît Bernard, Claude Dupont, Jean Lefavre, Nicolas Senoche, régents ou maîtres d'école au XVII^e siècle ; sans parler de ceux qui vécurent à une époque plus moderne. Ces maîtres recevaient sans doute une rétribution de leurs élèves, mais il semble que quelques-uns au moins aient joui d'un traitement alloué par la ville.

HOMMES DISTINGUÉS, ÉCRIVAINS, ARTISTES, ETC., NÉS A SAINT-GERMAIN OU L'AYANT HABITÉ.

Un des régents que je viens de nommer, Jean Lefavre, mort en 1678 à l'âge de 70 ans, exerçait aus-

si la profession de peintre, qui lui est attribuée par plusieurs titres du temps. On voyait, il y a peu d'années encore, dans l'église de Pommiers, un tableau de sa main représentant saint Irénée accompagné d'un groupe d'anges, avec la signature, *Lefaiure pinxit*, 1662. Il est regrettable qu'on ait enlevé cette toile, qui n'était pas dépourvue de tout mérite, et permettait de juger du talent d'un artiste du pays (1).

Je ne connais pas d'autre peintre ayant habité Saint-Germain, mais je puis citer au moins trois sculpteurs établis dans cette ville au XVII^e siècle: Pierre Pontadit, époux de Benoîte Rousset, mort de 1691 à 1694, Jean Pontey, originaire peut-être de Roanne, mort de 1694 à 1697, Guillaume Artaude, nommé en 1697. Pierre Pontadit avait exécuté pour l'église d'Allieu des rétables aujourd'hui détruits, dont la sculpture témoignait qu'il n'était pas sans talent.

Mais tous ces noms s'effacent devant celui du statuaire et graveur de médailles Guillaume Bonnet, né au hameau de Marcillieu le 27 juin 1820, la même année qu'Auguste Chaverondier. Une amitié étroite unissait ces deux hommes qui devaient conquérir une place si haute, l'un dans les arts, l'autre dans les lettres. Mais Aug. Chaverondier survécut près de vingt ans à son compatriote, enlevé par une mort prématurée le 20 avril 1873.

Je viens de nommer deux des enfants de Saint-Germain qui ont le plus honoré leur ville natale. Il faut y joindre Papire Masson, historien et géographe

(1) Jean Lefaiure avait épousé Aimée Milelot, décédée en 1674 à 66 ans.

(1544-1611) ; Jean-Baptiste Masson, son frère, historien de Jeanne d'Arc ; Antoine de Laval, théologien, moraliste, poète, historien, géographe (1550-1633) ; Jean du Crozet, auteur de la *Philocalie* (1553 ?-1642) ; Germain Arthaud, antiquaire, qui a écrit des mémoires sur l'Anjou (1597 ?-1687) ; le P. Antoine de Boissieu, auteur d'ouvrages ascétiques (1623-1691) ; Pierre Hébrais, théologien (fin du XVII^e siècle) ; Charles-Adrien Meaudre, membre du Conseil des Cinq-Cents et de la chambre des députés (1755-1834) ; les docteurs J.-B. Arthaud de Viry (1755-1834), J.-B. Arthur Arthaud de Viry (1802-1868), restés célèbres par leur savoir et leur charité ; le docteur F. Poyet, médecin et écrivain de talent (1818-1866) : tous nés à Saint-Germain-Laval. Peu de villes en Forez peuvent s'honorer d'avoir donné le jour à autant d'hommes distingués.

INDUSTRIE ET COMMERCE.

On ne voit pas que Saint-Germain ait été au moyen âge le siège d'une industrie spéciale. Mais le commerce paraît y avoir été très actif. Outre les boutiques ouvertes au rez de chaussée des maisons et les étaux, abrités par des auvents ou *balets*, établis sur la voie publique, particulièrement dans la Grande Rue, il existait sur la place du Marché une multitude de *loges* ou échoppes isolées occupées par les marchands. Le terrier *Bisson* (1389-1400) ne mentionne pas moins de 80 de ces échoppes, dont plusieurs appartenaient à des forains qui venaient de Balbigny, Boën, l'Hôpital, Cervière, etc., y exposer leurs marchandises en vente les jours de foire et de

marché (1). Quelques-unes étaient possédées par des nobles ou des ecclésiastiques : elles étaient évidemment loués à des tiers.

A chaque branche de commerce était affecté un emplacement particulier. Il y avait la Boucherie, la *Boaterie* ou marché des bœufs, la *Coyreterie* ou marché des cuirs, la *Ferraterie* ou marché des fers. On vendait le sel à la *Saunerie*, les souliers à la *Savaterie*, à la *Tupinerie* les pots et *tupins*. Ailleurs on vendait la toile ; ailleurs la laine. Un étalon officiel de mesures, *ulna fori*, exposé sur la place du Marché, servait à contrôler les aunes des marchands ; un poids public, le *peys del quintal*, au pesage des marchandises lourdes.

Rien ne témoigne mieux de la prospérité commerciale de Saint-Germain et de l'aisance de ses habitants que le nombre des bouchers exerçant dans la ville. Il était de vingt à la fin du XVI^e siècle (2). Il est de quatre en 1897.

(1) Les foires de Saint-Germain étaient au nombre de cinq et se tenaient à la Saint-Sébastien, 20 janvier, le mardi de Pâques, à la Saint-Georges, 23 avril, à la Saint-Pierre-aux-Liens, 1^{er} août, et le 12 novembre (abbé Duguet, *Feurs*, dans les *Mém. de la Diana*, t. VI, p. 38).

(2) Ordonnance de Hugues de Ravachol, lieutenant particulier au bailliage de Fôrez, commissaire en cette partie, qui maintient le châtelain de Saint-Germain-Laval dans le droit de percevoir des bouchers les langues des bêtes bovines avec leurs jailles et telles qu'elles sont entre les mâchoires, et les *nombles* des pourceaux, « despuys le commencement de la gresse ou penne, vers les costes, sur le quartier de devant, jusques à l'os du quartier et cuyssot de dernier, tout le long de ladicte gresse » ; le tout avant que la viande puisse être exposée en vente (Copie d'Aug. Chaverondier. Dossier n^o 563).

PETITS FIEFS ET ARRIÈRE-FIEFS. — BEAUREVOIR.

— *SERCHAN.*

Il existait à Saint-Germain-Laval, comme dans les autres grandes seigneuries du Forez, nombre de petits fiefs ou arrière-fiefs emportant pour leurs possesseurs l'obligation du service militaire. Leur histoire est peu connue. La plupart durent, comme ailleurs encore, descendre dans la suite des temps à la condition de simples tenures censuelles. J'ai déjà cité la maison de Boissonnelle au château et celle de Hugues de Grezolles, tenues en fief du comte de Forez. D'autres maisons étaient possédées au même titre par les Appensat, les de Baroille, les Chosson, les Faure, les Fauron, les Murat, les Perrier, les du Teil, les Verdel, les Verdery (1). En 1302, Artaud de Saint-Germain, vendant à Jean I^{er} sa part de la seigneurie de Saint-Germain, s'y réserve la maison forte qu'il tient en fief de Guillaume de Poitiers (2), laquelle dut tomber dans la mouvance immédiate du comte, lorsque celui-ci eut réuni dans ses mains l'universalité de la seigneurie. En 1338, Alise, veuve de Girin de Baroille, fait fief pour la grange de *Boese*, qui doit être le moderne Biouse (3). Hugues de Marcilly, ou mieux sans doute de Marcillieu, rend hommage en 1348 pour des moulins sur l'Aix (4). Les Merle, les Pelletier, les de Roignon, les Vernin tenaient en fief des vignes (5). En outre, un certain nombre de cen-

(1) V. Barban, *Fiefs*, nos 57, 58, 127, 128, 569, 573, 581, 1034, 1083, 1391, 1478, 1479.

(2) *Ibid.*, n° 685.

(3) *Ibid.*, n° 129.

(4) *Ibid.*, n° 913.

(5) *Ibid.*, nos 977, 1078, 1260.

sives ayant le caractère féodal frappaient sur le territoire de Saint-Germain.

Du plus grand nombre de ces fiefs, dont tous, comme on vient de le voir, ne relevaient pas immédiatement du comte, je ne saurais indiquer avec quelque précision le site et la consistance. Il n'en est guère que deux sur lesquels je sois en état de donner quelques détails, encore l'un d'eux paraît-il de constitution toute moderne : ce sont Beaurevoir et Serchan.

Beaurevoir, autrefois *Chavannes* (1), était un domaine en roture qui fut vendu, le 4 novembre 1528, par Guillaume et Jean Lamberton, frères, à Gaspard Charpin, seigneur de Genétines, d'où le nom de Genétines, sous lequel ce lieu est aussi connu. Les de Charpin y bâtirent un château, avec galerie, chapelle, etc., et il semble qu'ils en aient acheté la seigneurie, en 1680, de Jacques de la Chaise d'Aix, seigneur de Saint-Germain-Laval. Le 14 septembre 1744, Jean-Gabriel de Charpin vendit Beaurevoir, avec deux domaines en dépendant et la dîme de Vimain perçue dans les paroisses d'Amions et de Souternon, à Pierre-Marie Mathé, avocat au Parlement. Enfin, le 30 septembre 1755, Claude-Edme-Joseph Bert, seigneur engagiste de Saint-Germain, vendit au même la justice de Beaurevoir. Cette terre a passé de nos jours à la famille Durand.

Serchan, *Serchaing* ou *Cherchan*, est aujourd'hui un hameau de la commune de Saint-Julien d'Odes, sur les confins de celle de Saint-Germain ; mais jadis,

(1) Le lieu appelé aujourd'hui *Chavannes* semble s'être appelé autrefois *les Soliers*.

par une convention bizarre dont on connaît d'autres exemples en Forez et qui sans doute a le caractère d'une transaction sur limites, il dépendait alternativement de l'une et l'autre paroisse, une année de Saint-Julien, et l'année suivante de Saint-Germain⁽¹⁾.

Les maison et rente noble de Serchan paraissent avoir été un fief relevant du prieuré de Pommiers. Hugonin Groygnon, en son nom et celui de Béatrix de Villon sa femme, en fit foi et hommage à Guichard de Jo, prieur de Pommiers, l'an 1335 (2). En 1390, Serchan était possédé par Jean de Saint-Romain, damoiseau (3). Plus tard, il passa aux seigneurs de Valorge, les Thélis sans doute. L'histoire de ce petit

(1) V. le curieux testament de Jeanne Durette, de Charcham, *perrochie communis Sancti Germani Vallis et Sancti Juliani d'Oddes*, 24 mai 1434, dans l'*Inventaire des archives départementales*, t. II, p. 309, et la réponse d'Antoine Nouat, de Cherchand, *parrochie communis Sanctorum Germani et Juliani*, au terrier *Boterel*, de Cherchan, 1485 (Archives de la famille Meaudre de Sugny). — On peut citer, comme étant dans une condition analogue à celle de Serchan, les hameaux de Champagny, Mont-Cybolein, le Chiez et Monsando, alternativement paroisse de Neulise et de Saint-Marcel de Félines; Félines, alternativement paroisse de Saint-Marcel et de Balbigny (*Invent. des arch. dép.* t. II, p. 216, 217, 255. — Cabinet de M. le vicomte de Meaux. Protocole du notaire François *Rauch*, fo 98, acte du 24 janvier 1542); Meley et Turrel, indivis entre Saint-Laurent-en-Solore et Saint-Just-en-Bas (Archives de la sacristie de Saint-Just-en-Bas. Terrier *Poncet* et *Martin* de la prébende de Boyssel et Corrier, 1484-1535, fo 57 vo. — Bibl. de M. Joseph Déchelette. Fonds Chaverondier, copie partielle du terrier *Boterel*, de Pommiers, 1469-1482, fo 361 de l'original, réponse de Guichart de Meley).

(2) Original tiré probablement des archives de la famille Meaudre. Copie d'Aug. Chaverondier, papiers, n° 53. — Sur Hugues ou Hugonin Groygnon, cf. Huillard-Bréholles, n° 1560, et Barban, *Fiefs*, n° 730.

(3) Arch. dép. B. 2064. Terrier *Bisson*, de Saint-Germain-Laval, fo 107.

fief présente beaucoup d'obscurité, parce qu'il n'est pas certain que le domaine soit resté toujours uni à la rente. Celle-ci appartenait à Antoine Boterel en 1470, à Jean Artaud en 1485, à Marie, fille de Pierre Beraud en 1541, à Pierre Bonnet en 1578 ; elle advint ensuite aux Barail, qui possédaient aussi le fief et le gardèrent longtemps. Le 8 juin 1720, F.-A. Rullet de la Murette, héritier de J.-B. Barail, vendit le domaine et fief de Cherchan à Emmanuel Gaspard du Bourg de Saint-Polgue et, le 6 juin 1761, Just-Henri du Bourg le revendit à Louis Michon-Joannon. Il devint enfin la propriété de la famille Meaudre.

En 1690, Philibert Dupuy, seigneur du Châtelard, vendit, au prix de 10.000 livres, à Antoine de la Chaise d'Aix, abbé de la Chassagne, deux domaines situés à Cherchan. L'acte ne dit point que ce soit un bien noble et se borne à exprimer que les fonds de franc-aleu, « si aucuns y en a », sont compris dans la vente. C'est sans doute à cause de la qualité alodiale de partie de ces domaines, que Louise-Gabrielle Pérachon, dame de la Chaise, Aix, Saint-Germain-Laval et Souternon, les fit figurer dans l'aveu et dénombrement par elle fourni le 14 février 1721. En 1734, ils entrèrent aussi dans les biens de la famille Meaudre.

Le 9 juillet 1763, Claude-Edme-Joseph Bert, seigneur engagiste de Saint-Germain, vendit à Jacques Meaudre la justice haute, moyenne et basse du domaine Champini, à Cherchan, mais cette vente resta sans effet, par suite de la rentrée en possession par le roi de la terre de Saint-Germain en 1775 (1).

(1) Notes prises par Aug. Chaverondier sur les papiers de la famille Meaudre de Sugny. — Sonyer-Dulac, *Fiefs de Forez*, v^e *Cherchan*. — Arch. de la Loire. Ancien A. 20.

II.

NOTRE-DAME DE LAVAL.

HISTOIRE ET DESCRIPTION DE L'ÉGLISE DE N.-D. DE LAVAL.

L'église de Notre-Dame de Laval, ancienne dépendance du prieuré de Pommiers, est, comme son nom l'indique, bâtie au fond de la vallée que domine Saint-Germain, sur la rive gauche et presque au bord de l'Aix. La rivière y roule, à l'ombre de grands arbres, des eaux d'une limpidité merveilleuse ; au delà, en face de l'église, s'étend une vaste prairie ; de toutes parts des coteaux plantés de vignes s'élèvent en pente rapide et ferment l'horizon.

D'après une tradition que nul texte connu ne confirme, une chapelle existait en ce lieu dès le VII^e siècle, et ce serait le plus ancien sanctuaire dédié en Forez à la Mère de Dieu (1). Mais la célébrité de

(1) Chaverondier, *Appendice à l'Inventaire Luillier*, p. 592. — Il ne faut pas appliquer sans examen à Notre-Dame de Laval en Forez les textes étrangers à notre province où ce nom se rencontre : il est en effet commun à plusieurs sanctuaires de la Vierge en France. J'en connais au moins deux autres, Notre-Dame de Laval, commune de Saint-André (Aveyron), et Notre-Dame de Laval, commune de Collias (Gard) ; sans compter Notre-Dame du Val, ou le Val, commune de Martainville (Calvados), Notre-Dame du Val, commune de Saint-Pierre du Val (Eure), Notre-Dame du Val, commune de Mériel (Seine-et-Oise), deux lieux de Val-Notre-Dame, communes d'Argenteuil et de Bezons (Seine-et-Oise),

Notre-Dame de Laval ne date que de la seconde moitié du XIII^e siècle, époque où paraît y avoir été apportée la statue de la Vierge qu'on y vénère encore. La Mure en attribue le don à saint Louis, qui l'aurait laissée à Saint-Germain en revenant de Notre-Dame du Puy, où il était allé rendre grâce de son heureux retour de la croisade, et à l'appui de cet itinéraire du pieux monarque, il allègue une charte en faveur de l'abbaye de la Bénisson-Dieu, donnée par celui-ci au mois de juillet 1255, à Asnières, commune de Nervieu, où l'abbé Bernard serait allé le recevoir (1). L'histoire ne permet pas d'accepter ce récit dans toutes ses circonstances. Ce n'est point en 1255, mais en 1254 que saint Louis revint de Terre Sainte et, en quittant le Puy, il prit non par le Forez, mais par l'Auvergne. D'autre part, le lieu d'Asnières, d'où est datée la charte pour la Bénisson-Dieu, n'est point notre obscur village forézien, mais bien le palais d'Asnières (Seine-et-Oise), où précisément saint Louis séjourna en juillet 1255 (2). Il y a plus : rien de ce que nous savons de lui n'autorise à

enfin Val-Sainte-Marie, commune de Malans (Doubs), Belval, *Vallis Sanctæ Mariæ*, commune de Buzancy (Ardennes), la Vallée, *Vallis Beatae Mariæ*, commune de Bérengeville (Eure), et le Valdecie, *Sancta Maria de Valle* (Manche). Plusieurs de ces lieux étaient des abbayes ou des prieurés. On pourrait sans doute accroître cette liste de quelques noms.

Il existe aussi en France une autre commune de Saint-Germain-Laval, canton de Montereau (Seine-et-Marne).

(1) *Hist. des ducs de Bourbon et des comtes de Forez*, t. I^{er} p. 252.

(2) *Mansiones et itinera Ludovici Noni*, dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France*, t. XXI, p. 408 et suiv. — *Acta Sanctorum augusti*, t. V, p. 438.

croire qu'il soit venu en Forez à une époque quelconque de sa vie. Il faut donc renoncer, quoi qu'il en coûte, à la légende de son passage à Saint-Germain. Mais ces réserves faites, je ne vois aucune raison de rejeter la croyance plusieurs fois séculaire que la statue de Notre-Dame de Laval est un don de ce prince. La sculpture peut sans invraisemblance être rapportée à son règne. Quand à son retour de Terre Sainte il passa par Clermont, où il était le 14 août 1254 (1), on ne saurait douter que sa présence n'y ait attiré, comme plus tard en 1262, lors du mariage de Philippe son fils avec Isabelle d'Aragon, « grand plenté de barons, de prélas et de chevaliers » (2). Parmi ces barons et ces chevaliers figurait nécessairement Guillaume de Baffie le Jeune, un des plus puissants feudataires d'Auvergne et seigneur de Saint-Germain-Laval, le même dont la querelle avec le comte Guy V pour la succession de Forez avait été terminée par l'arbitrage de saint Louis. Il ne dut pas être un des moins empressés à solliciter une part des objets de dévotion que celui-ci rapportait de sa lointaine expédition, et rien n'empêche de supposer qu'en ayant obtenu notre statue, il la plaça dans une chapelle dépendant de son fief forézien, où son origine et la réputation de sainteté de son donateur attirèrent promptement un grand concours de fidèles.

Ce n'est là sans doute qu'une conjecture, mais qui peut servir à expliquer pourquoi la statue de Notre-

(1) *Rec. des hist. des Gaules et de la Fr.*, loc. cit.

(2) Chronique de Guillaume de Nangis, dans le *Rec. des histor. des Gaules et de la Fr.*, t. XX, p. 415.

Dame, au lieu d'être déposée dans l'église de Saint-Germain-le-Vieux ou dans celle du château, fut apportée à Baffie. J'ai déjà fait remarquer, après Auguste Bernard, que le nom de ce village porte à croire que les seigneurs de Baffie y possédaient une demeure, vraisemblablement entourée de fossés alimentés par l'Aix et à laquelle l'église primitive de Notre-Dame pouvait servir de chapelle, soit qu'elle en fût une dépendance proprement dite, soit qu'elle appartînt déjà aux religieux de Pommiers.

Quoi qu'il en soit de ces origines trop incertaines, c'est bien au temps de saint Louis que l'église de Notre-Dame de Laval, supposé qu'elle existât auparavant, sort brusquement de son obscurité. Un comte de Forez, probablement Guy V (1241-1259) y fait une fondation pour l'entretien à perpétuité d'une lampe ardente (1). Le comte Renaud confirme cette

(1) La détermination de la personne de ce comte, laquelle a son importance pour l'histoire de la dévotion à Notre-Dame de Laval, s'appuie sur la notice des fondations en faveur du prieuré de Pommiers insérée, sous le numéro LXIV, au *Cartulaire des francs-fiefs de Forez* dont la compilation est attribuée par Auguste Chaverondier au XIV^e siècle, et ne peut être antérieure à la fin du XIII^e. D'après cette notice, les religieux de Pommiers avaient reçu pendant quarante années et plus la rente instituée pour l'entretien d'une lampe ardente en l'église de Notre-Dame de Laval ; or, si cette fondation était antérieure au comte Guy V, le testament et les actes connus de Guy IV étant d'ailleurs muets à son endroit, il semble qu'il faudrait remonter jusqu'à Guy III, mort à Acre en 1202, ou du moins à Guy II, mort vers 1210. Ce ne serait donc plus une quarantaine d'années, mais un laps de temps beaucoup plus considérable pendant lequel la rente aurait été servie, et les religieux n'auraient pas manqué de s'en prévaloir.

donation en 1270 (1). Vers la même époque Saint-Germain, appelé jusqu'alors Saint-Germain tout court, prend le nom de Saint-Germain-Laval, ou de *la Vallée*, qui lui conviendrait si mal, s'il n'était emprunté au sanctuaire célèbre situé à proximité (2). La renommée de Notre-Dame de Laval s'étend jusque dans les provinces voisines. En 1281, Jacques Boisserand, abbé de Saint-Pierre-l'Etrier à Autun, ordonne par son testament qu'un de ses parents visitera à son intention les églises de Saint-Jacques (de Compostelle), de Sainte-Marie (du Puy) et de Notre-Dame de Laval, et qu'il offrira un cierge dans chacune d'elles (3). Une multitude de testaments,

D'autre part, la suite de la notice nous apprend qu'un legs de vingt sous de viennois annuellement avait été fait par le même comte, *a dicto domino comite*, au prieuré de Pommiers pour son anniversaire. Vingt sous de rente, c'est précisément la somme léguée pour le même objet par les comtes Jean I^{er}, en 1324, et Guy VII, en 1357, aux maisons religieuses de Forez comptant une douzaine de moines. Mais en 1239, c'est à dire un siècle auparavant, Guy IV n'avait légué pour son propre anniversaire que 7 sous de rente au prieuré de Pommiers. Est-il vraisemblable qu'il ait donné beaucoup moins qu'un de ses prédécesseurs ? Le legs de 20 sous est donc le fait d'un comte venu après lui, et nous sommes encore ramenés ainsi à Guy V, sous toutes les réserves que commande la perte de l'instrument original de la fondation.

(1) La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon*, t. III, p. 63.

(2) Le plus ancien texte à ma connaissance où Saint-Germain-Laval apparaisse avec son nom complet est une sentence arbitrale entre Renaud, comte de Forez, et Guillaume de Jaligny, du mois de juin 1269. Cette chartre a été publiée par Auguste Chaverondier, *Appendice à l'Inventaire Luillier*, p. 558.

(3) *Item, cuidam homini michi in aliquo gradu consanguinitatis attingenti, decem libras viennensium, pro visitando mei*

depuis le XIII^e siècle, contiennent des libéralités ou ordonnent qu'il soit célébré des messes à Notre-Dame de Laval. En 1394, Anne Dauphine, duchesse de Bourbonnais, comtesse de Forez, y fonde une prébende desservie par trois prêtres et appelée depuis la *prébende royale* (1). La comtesse Jeanne de Bourbon y dote une autre prébende en 1400 (2). Anne d'Urfé, écrivant vers 1606 sa *Description du païs de Forez*, cite l'église de Notre-Dame de Laval, « fort renommée pour les grands miracles qui s'y font et à laquelle la plupart de ceux du païs de Forez ont une grande dévotion » (3). Cette dévotion se manifestait

nomine limina Beati Jacobi, Beate Marie de...., et Beate Marie de Valle ; et volo et precipio quod in quolibet dictorum locorum offerat unum cereum de.... cere. (*Cartulaire de l'église d'Autun*, publié par M. A. de Charmasse, ch. CXLII, p. 231). — Près de deux siècles plus tard, Jean de Lavieu, seigneur de Roche-la-Molière, dans son testament du 7 septembre 1430, faisait une disposition analogue, témoignant de la persistance de cet usage pieux : *Item, vult, precipit, jubet et ordinat reddi per heredes suos, ... infra annum post ejus obitum, tria vota cum sudario suo, unum apud Sanctum Claudium, unum apud Dominam Nostram de Valle, et aliud apud Sanctum Anthonium Viennensem* (Arch. de la Loire, B. 1901. *Invent. sommaire*, t. II, p. 334).

(1) Ces prébendiers devaient célébrer chaque jour et alternativement une messe en l'honneur de la Sainte Vierge. (La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon*, t. III, p. 180). — Cf. dans Chaverondier (*Appendice à l'Inventaire Luillier*, p. 592), un texte d'où paraît résulter que les prébendiers étaient astreints en outre à la récitation quotidienne de l'office de la Sainte Vierge.

(2) La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon*, t. III, p. 147. — Il semble que, dans les derniers temps et sans doute par suite de la diminution du pouvoir de l'argent, les prébendes instituées par les comtesses de Forez aient été réunies sur la tête d'un prébendier unique.

(3) Aug. Bernard, *Les d'Urfé*, p. 437.

par de nombreux pèlerinages isolés ou collectifs. A la suite d'un vœu de ville dont l'origine n'est pas connue, les habitants de Feurs venaient jadis en procession à Notre-Dame de Laval le lundi de la Pentecôte. Cette procession réunit six cents personnes en 1599. Son institution était fort ancienne, car, en 1555, Robert Dumont fit une fondation pour reconforter les pèlerins à leur retour, lorsqu'ils étaient arrivés à la croix de Châtel (1). Un vœu semblable, auquel les habitants de Balbigny n'ont pas cessé d'être fidèles, les amenait le même jour aux pieds de Notre-Dame de Laval. Beaucoup d'autres paroisses sans doute y venaient en corps, car Mgr Camille de Neuville, après avoir visité l'église le 30 juin 1662, note qu'il y a en ce lieu un grand concours de peuple, particulièrement les jours de fête de la Sainte Vierge et les samedis, et que « chaque année, on y compte d'ordinaire 160 processions » (2).

L'église de Notre-Dame de Laval n'était pas un titre ecclésiastique, mais le chapelain qui la desservait était proprement un vicaire du prieur de Pommiers, qui faisait avec lui des conventions particulières. La destruction stupide des dix mille chartes, plans, registres, composant les archives du grand

(1) L'abbé J.-F. Duguet, *Feurs*, dans les *Mémoires de la Diana*, t. VI, p. 102, 108, 241, 252, 253.

(2) Archives du Rhône. Je dois à l'obligeance de M. Paul Richard copie des visites pastorales de Mgr de Marquemont et de Mgr Camille de Neuville à Saint-Germain-Laval.

Ce que dit Noël, *Légendes foréziennes*, p. 380, d'une visite faite par Louis XI à Notre-Dame de Laval, au retour d'un pèlerinage au Puy en 1470 (corrigez 1476) ne repose, à ma connaissance, sur aucun témoignage historique.

prieuré de Nantua, dont relevait celui de Pommiers, brûlées sur la place publique en 1793 (1), nous a privés sans doute de précieux renseignements sur l'histoire religieuse et monumentale de notre sanctuaire et sur l'origine des droits qu'y avaient les Bénédictins.

En 1791, l'église de Notre-Dame fut mise en vente avec les autres biens de la maison de Pommiers. Les habitants de Saint-Germain s'émurent et ouvrirent une souscription pour l'acheter. Mais après entente avec les soumissionnaires des biens nationaux, on laissa ceux-ci en devenir acquéreurs, et ils la cédèrent immédiatement pour le montant de la mise à prix à M. Maurice Pochin, sous la condition verbale de la conserver à sa destination. Les événements rendirent vains ces arrangements. En vertu des lois révolutionnaires, l'église fut dépouillée, au mois de janvier 1792, de ses cloches, de ses ornements, de ses vases sacrés, et l'image de Notre-Dame enlevée. Cet enlèvement provoqua de vives réclamations et même une espèce d'émeute. Tout fut inutile et, depuis, nul pèlerin ne vint plus s'agenouiller dans le sanctuaire de la vallée. Mais une dévotion aussi populaire ne pouvait manquer de laisser de profonds souvenirs. A vrai dire, elle n'a jamais été interrompue, car, pendant le siècle entier où la statue de Notre-Dame de Laval a trouvé un abri dans l'église paroissiale, elle a continué à y être visitée par les fidèles. Il n'est donc point étonnant qu'une faveur universelle ait accueilli, à Saint-Germain et dans tout le Forez, le pro-

(1) Debombourg, *Histoire de l'abbaye de Nantua*, p. 376.

jet de la ramener dans son ancienne église, devenue la propriété de la Diana et aujourd'hui si heureusement restaurée.

Cette église, qu'il est temps de décrire, est un rectangle de 22^m45 de longueur sur 7^m20 de largeur dans œuvre, divisé en trois travées voûtées d'ogives, dont les deux premières forment la nef, et la troisième, plus haute de plusieurs mètres, est le chœur. Ce n'est point l'édifice dont parlent les plus anciennes chartes (1). Dès la fin du XIII^e siècle, on entreprit de lui substituer une église plus vaste et plus belle, comme en témoigne un legs fait à l'œuvre de sa reconstruction par Arnaud de Marcilly, damoiseau, le 15 décembre 1286 (2). D'autres legs, auxquels s'ajoutèrent certainement des libéralités manuelles, nous montrent cette reconstruction se poursuivant dans le premier quart du XIV^e siècle (3). Les travaux commencèrent par le chœur, dont l'architecture offre bien tous les caractères de cette époque. Il est carré, haut de 12^m 55 et percé de fenêtres d'un élancement surprenant. Celle du fond, large de 1^m40

(1) Des substructions qui semblent avoir appartenu à cette chapelle primitive ont reparu au cours de fouilles exécutées dans la nef par la société de la Diana. J'ai rendu compte de ces fouilles dans le *Bulletin de la Diana*, t. VII, p. 439.

(2) Chaverondier, *Inventaire sommaire des archives de la Loire*, t. II, p. 91.

(3) *Ibid.*, p. 94. Testament d'Alix de Barges, veuve de Jacerand Veroyl, chevalier, seigneur de Grégnieu, 1^{er} mai 1309 : *Operi ecclesie B. M. de Valle*. — P. 97. Testament d'Etienne Vernin, de Saint-Germain-Laval, 16 février 1316 : *Bastimento ecclesie B. M. de Valle*. — P. 106. Testament d'Etienne del Genetey, de Grezolles, 1328 : *Operi ecclesie B. M. de Valle*.



E. BRASSART, phot.

**XIII. — NOTRE-DAME DE LAVAL. — CHEVET DE L'ÉGLISE,
XIV^e SIÈCLE.**



E. BRASSART, phot.

XIV. — NOTRE-DAMÉ DE LAVAL. — PORTE MÉRIDIONALE DE L'ÉGLISE, XIV^e SIÈCLE.

sur 8^m50 de hauteur, est divisée par un meneau en deux baies surmontées d'une rose ; des lancettes un peu moins hautes ajourent les murs latéraux. L'arc triomphal et les arcs ogives ont leurs arêtes abattues en chanfrein et reposent, l'un sur des piliers de section pareille, les autres sur des colonnettes octogonales, par l'intermédiaire de chapiteaux feuillagés de faible saillie. Les bases des piliers, exhaussées sur un socle, sont réduites à une plinthe et à deux baguettes très aplaties. Un banc de pierre règne autour des murs. Sur le paroi de droite, une niche au sommet trilobé abrite une piscine unique encadrée d'une feuillure qui peut faire croire qu'elle était pourvue d'un couvercle mobile de bois.

A l'extérieur, deux contreforts d'angle, disposition nouvelle alors, terminent l'édifice en matin ; deux contreforts semblables contiennent la poussée de l'arc triomphal. Ils n'offrent sur toute leur hauteur qu'une seule retraite, au niveau d'un soubassement continu qui pourtourne le chevet ; ils possèdent seulement deux rangs de larmiers sur leur face extérieure, et ils s'amortissent en bâtière fort élancée, que surmonte un fleuron.

Une charmante petite porte s'ouvre dans le mur du midi, sous un arc très aigu qui retombe sur des colonnettes aux chapiteaux en calcaire, ornés d'un double rang de feuillages. Sur le tympan on distingue les restes, malheureusement bien effacés, d'une peinture représentant la Vierge tenant l'Enfant Jésus sur son bras gauche et debout entre deux chandeliers. Cette image a son histoire. Elle a été exécutée vers le milieu du XIV^e siècle, par ordre de Pierre de

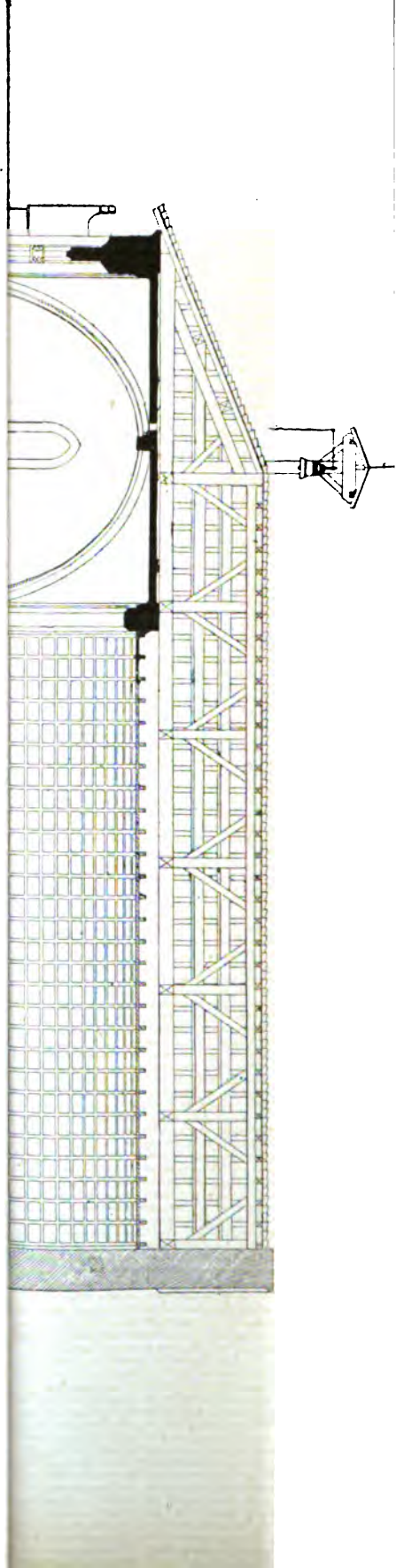
Boisvair, professeur ès lois, en remplacement d'une autre « qui était mal peinte » (1).

On ne saurait douter que le projet du maître primitif de l'œuvre ne fût de couvrir aussi la nef d'une voûte en pierre. Cela résulte de l'existence de colonnettes d'attente flanquant de part et d'autre l'arc triomphal et destinées à recevoir les retombées des arcs ogives de la travée antérieure. Mais après l'achèvement du chœur, les travaux paraissent avoir subi une longue interruption, que les malheurs de la guerre de Cent Ans n'expliquent que trop (2). Lorsqu'il fut possible de les reprendre, ce fut avec de moindres ressources et, au lieu de la nef voûtée d'abord projetée, on se contenta d'élever une vaste salle rectangulaire, que l'on couvrit d'un berceau brisé en charpente sensiblement de même hauteur que la

(1) Chaverondier. *Inventaire sommaire des arch. de la Loire*, t. II, p. 125. Testament de Pierre de Boisvair : *Item, vult et precipit fieri idem testator unum pulchrum lampadariū deargentatum cum una lampade ardente, quam poni et teneri vult perpetuo ardentem cum oleo olive ante altare, in ecclesia Beate Marie de Valle prope Sanctum Germanum, ad honorem Virginis gloriose... Item, vult fieri et depingi finis coloribus cretis unam pulchram ymaginem Beate Marie supra portam dicte ecclesie, loco alterius que est ibi, que non est bene depicta.*

(2) Pendant cette interruption, le chœur fut fermé du côté du soir par une clôture provisoire, en hourdage probablement, dans laquelle paraît avoir été pratiquée une porte. On a retrouvé au cours des fouilles exécutées dans l'église quatre massifs de maçonnerie disposés en carré en avant de l'arc triomphal et qui semblent avoir servi de base aux montants de bois de cette clôture et d'un auvent ou *galinière* précédant la porte. Le seuil de celle-ci devait reposer sur un cinquième massif intercalé entre les deux situés le plus en matin.





voûte du sanctuaire. Les traces de ce berceau se distinguent très bien dans les combles, sur la face intérieure du mur pignon de l'ouest. De petits contreforts latéraux, des contreforts d'angle aux extrémités, les uns et les autres amortis en long glacis, furent opposés à la faible poussée des charpentes. Leur présence prouve que celles-ci ne comportaient pas de fermes apparentes. Il y avait donc beaucoup de ressemblance entre ce lambris et celui de la salle de la Diana.

Par une conséquence nécessaire du système adopté, le sommet des fenêtres latérales dut être abaissé au dessous du niveau de la sablière servant de semelle au lambris. C'est ce qui explique la petite dimension de ces fenêtres et l'espace considérable qui existe au dessus jusqu'aux voûtes actuelles.

L'église de Notre-Dame de Laval resta dans cet état jusqu'à la fin du XV^e siècle. Le lambris qui recouvrait la nef tombait-il alors de vétusté ? voulut-on simplement le remplacer par une construction plus solide ? Quoi qu'il en soit, on résolut de voûter la nef en pierre et brique, en utilisant les contreforts existants. L'architecte chargé de cette opération, jugeant avec raison ces contreforts complètement insuffisants pour soutenir des voûtes au niveau de celles du chœur et telles que les avait conçues le premier architecte, en réduisit la hauteur de près de 2^m 30. Il appliqua donc à l'arc triomphal un second arc beaucoup moins élevé, divisa la nef en deux travées inégales par des pilastres adossés aux murs au droit des contreforts extérieurs, plaça des colonnettes cylindriques dans les angles, et sur le tout jeta ses voûtes. En même temps le grand portail de l'ouest fut ouvert

ou refait, un campanile à deux arcades construit au-dessus (1) et l'édifice amené ainsi à la forme qu'il présente aujourd'hui.

Des écussons sculptés sur les clés de voûte de la nef, et qui portaient encore des traces de couleur lors des travaux de restauration, permettent de fixer très approximativement la date de ces remaniements. Le premier, à la clé de la travée du milieu, est taillé en losange et *parti au 1^{er} de vair au chef de gueules, au 2^e fascé d'argent et de gueules*. Ce sont les armes de Catherine de Polignac, qui épousa en 1487 Pierre II d'Urfé, fonda avec lui les Cordeliers de la Bâtie en 1490 et mourut en odeur de sainteté le 3 février 1493, laissant un testament « par lequel, dit « le P. Fodéré, elle fit de grands légats et œuvres « pies » (2). Le deuxième écusson, à la clé de la première travée, est *gironné d'argent et de sable de huit pièces, à une couronne d'or en abîme, derrière laquelle est passé un bâton de prieur mis en pal de gueules*. Ces armes, dans lesquelles le bâton prieural a été introduit comme insigne de dignité, sont celles de Méraud de Grôlée-Viriville, prieur de Pommiers,

(1) Ce campanile, signalé comme étant en mauvais état dans un procès-verbal de 1781 qui sera cité plus loin, avait été démoli depuis la Révolution; il a été rétabli par M. de Paszkowicz. A l'origine, l'église n'avait qu'un campanile en charpente desservi par un trou de corde percé immédiatement en arrière de la clé de voûte du chœur.

(2) *Narration historique des couvents de l'ordre de Saint François*, p. 990. — Aug. Bernard, *Les d'Urfé*, p. 36 et suivantes. Dans sa *Description du pays de Forez* (*Ibid.* p. 437), Anne d'Urfé allègue ces armoiries « gravées au milieu de la voultre de l'esglise », comme une preuve que celle-ci a été « bâtie pour la pluspart (pour la plus grande partie) par ceux de la maison d'Urfé ».

cité comme tel en 1465, comme administrateur de l'abbaye de Mazan en 1492, comme abbé du même lieu en 1494, et qui devint plus tard abbé de Bonnevaux (1).

On voit donc que la construction des voûtes de la nef ne peut être antérieure à l'année 1487, qui est celle du mariage de Catherine de Polignac, ni postérieure à 1494, car Méraud de Grôleé arrivé à cette époque à l'abbatiate, n'eût pas manqué, s'il avait, chose douteuse (2), retenu le bénéfice de Pommiers, de substituer dans son écusson une crosse au bâton de prieur.

Les caractères de l'architecture sont bien d'ailleurs ceux du temps. A l'intérieur, les arcs de la voûte se greffent directement sur les piliers et colonnettes ;

(1) Rivoire de la Bâtie, *Armorial du Dauphiné*, p. 292, au mot *Grôleé-Viriville*. — Guichenon, *Histoire de Bresse et de Bugey* III^e partie, Bugey, p. 124. — La Chesnaye-Desbois, *Dictionnaire, de la noblesse*, t. IX, p. 895. — *Gallia Christiana*, t. XVI, p. 211 et 605. — Ce n'est pas sans peine que je suis parvenu à identifier le membre de la famille de Grôleé-Viriville qui fut prieur de Pommiers dans la seconde moitié du XV^e siècle, car cette qualité n'est donnée à Méraud par aucun des auteurs que je viens de nommer; mais elle résulte d'un titre du 24 octobre 1465 allégué par Guy Allard dans une généalogie manuscrite de la maison de Grôleé, à la Bibliothèque de Grenoble dont le conservateur, M. Maignien, a bien voulu m'en envoyer extrait avec la plus aimable obligeance.

Une nièce de Pierre II d'Urfé et de Catherine de Polignac, Isabelle, fille de Jean d'Urfé, épousa Gabriel de Grôleé-Viriville, neveu du prieur Méraud.

(2) En effet, Méraud de Grôleé, abbé de Bonnevaux vers 1513, d'après le *Gallia Christiana* (t. XVI, p. 211), paraît avoir eu de son vivant deux successeurs au prieuré de Pommiers, 1^o Claude d'Hostun, son neveu, qui fut doyen de Valence, et 2^o Antoine d'Hostun, son petit neveu, cité comme prieur de Pommiers en 1500.

les bases sont très élevées et reposent sur des socles à pénétrations géométriques. A l'extérieur, le portail de l'ouest, cantonné de deux hauts pinacles en application, se compose de deux baies en anse de panier encadrées d'un gros tore et séparées par un trumeau ; elles sont abritées par une grande arcade peu aiguë, à double voussure, qu'enveloppe une archivolte en accolade sur laquelle rampent des choux frisés et qui se termine par un bouquet de feuillages ; dans l'écoinçon, deux anges soutiennent un écusson mutilé. Des bancs de pierre occupent les deux côtés de l'embrasure. Le tympan portait de rares traces de peinture ; il a dû être déposé lors de la restauration.

Ces diverses transformations furent complétées par un abaissement des murs et de la toiture de la nef, correspondant à la différence intérieure de niveau entre la voûte et le lambris qu'elle remplaçait. Si cet abaissement ne fut pas commandé par des nécessités particulières, il fut sans doute une faute, car le poids des parties supérieures ainsi supprimées pouvait aider très efficacement les contreforts déjà existants à résister à la poussée des voûtes. Puisque, sans cet appoint, celles-ci ont été suffisamment contenues, on doit en conclure qu'elles auraient pu être portées sinon à la hauteur du chœur, du moins à une hauteur notablement plus grande que celle atteinte actuellement, si la partie supérieure des murs de clôture n'avait pas été démolie.

Comme conséquence de l'abaissement de la nef, le chœur, dont les murs furent au contraire légèrement exhausés, reçut sa toiture particulière à quatre pentes.

La nef de l'église de Notre-Dame, telle que le

XV^e siècle nous l'a laissée, ne manque pas d'élégance. Mais son aspect était certainement bien plus beau et plus majestueux lorsqu'elle possédait son lambris, dont le faîte continuait la voûte du chœur, aujourd'hui partiellement masquée.

L'intérieur de l'édifice présentait naguère des vestiges considérables de décoration peinte remontant à des époques diverses. La voûte du chœur avait peut-être été primitivement peinte en bleu, avec semis de roses rouges inscrites dans des cercles blancs. Toujours dans le chœur, une grande frise était encore visible par parties, à 3 mètres environ du sol, sur les parois en nord et en matin. Elle était constituée par des carrés juxtaposés divisés chacun par des lignes blanches en huit girons alternativement jaunes et rouges ; des quatrefeuilles jaunes bordés de rouge couvraient les points d'intersection de ces lignes, et des roses à quatre pétales, renfermées dans des cercles blancs bordés de rouge, étaient placées à la même hauteur sur les côtés communs à deux carrés contigus. Au dessus de cette frise, du côté nord, entre l'arc triomphal et la fenêtre, on apercevait les traces d'une grande peinture représentant le Christ en croix entouré de plusieurs personnages ; elle était effacée à ce point, qu'il n'a pas même été possible d'en prendre un dessin. Toutes ces peintures semblaient remonter au XIV^e siècle. La nef avait été à l'origine simplement blanchie à la chaux. Lorsqu'on la couvrit en pierre au XV^e siècle, elle fut crépie à nouveau et l'on figura, par des lignes rouges sur un fond jaunâtre, un appareil sur les murs et sur les voûtes. Enfin, en 1691, la décoration intérieure fut totalement renouvelée. Les murs et les

voûtes furent uniformément blanchis. Sur les demi-colonnes de la nef on peignit des enroulements chargés de fleurs et de fruits. Les arcs de la voûte furent bordés de filets rouges et une guirlande de feuilles de laurier, rouge aussi, courut sur leurs chanfreins, se continuant sur les faces correspondantes des colonnettes du chœur. Aux clés de voûte, d'énormes bouquets multicolores vinrent occuper les quatre angles formés par l'intersection des arcs ogives. D'autres guirlandes de feuilles de laurier encadrèrent les portes et les fenêtres (celles du chœur avaient été murées à leur partie inférieure, qui s'adoucissait par un très long glacis). L'inscription suivante peinte, du côté du chœur, sur le mur surmontant l'arc doubleau accolé à l'arc triomphal, DEALBATA IMPENSIS || P. GAY 1691 (1), fixait la date de cette décoration, que la Société de la Diana a vue encore en place. Elle a été, à mon gré, jugée trop sévèrement par ceux qui ont écrit sur Notre-Dame de Laval. Sans doute, elle prêtait à de justes critiques. On pouvait condamner les spirales feintes sur des demi-colonnes adossées aux murs, des ouvertures figurées en trompe l'œil pour satisfaire à un prétendu besoin de symétrie et, en quelques parties, la lourdeur extrême du dessin et la grossièreté de l'exécution. Mais l'effet général n'était

(1) Au-dessus de cette inscription, un écusson portait les lettres P, P, et sur une seconde ligne, un troisième P, un peu douteux. C'étaient peut-être les initiales du décorateur suivies de celle du mot, *pinxit*.

Sur la paroi méridionale du chœur, au-dessus de la fenêtre, était peint un autre écusson, *d'azur à la roue d'or, au chef du même*, armes incorrectement figurées (le chef doit être remplacé par une devise haussée) de Gilbert de Rostaing, doyen d'Autun, prieur de Pommiers, Sury, Magnieu et Rivaș.

pas mauvais et il était curieux de voir comment, à la fin du XVII^e siècle, on s'y était pris pour décorer un édifice franchement gothique à l'aide d'éléments empruntés à l'art de la Renaissance. Aussi n'a-t-il pas semblé inutile de conserver, à l'aide de la photographie, l'aspect de ces peintures, qu'il était impossible de maintenir et que l'on ne pouvait songer à reproduire sur les nouveaux enduits.

Outre l'autel majeur, l'église de Notre-Dame de Laval possédait deux autels secondaires placés en arrière, aux deux angles du sanctuaire. L'un était sous le vocable de saint Joseph, l'autre sous celui de l'Annonciation (1). Au dessus, des espèces de rétables avaient été figurés en 1691. Ces autels, qui ne faisaient point partie du plan primitif, n'ont pas été rétablis dans la restauration.

Au moment où celle-ci a été entreprise, il ne restait rien dans l'église de son ancien mobilier (2).

(1) Archives du Rhône. Visite de Mgr Camille de Neuville, 1662.

(2) Un procès-verbal de visite de la chapelle de Notre-Dame de Laval, dressé à la requête de dom Claude-Fortunat Deloche, nouveau prieur de Pommiers, le 11 juillet 1781 (Archives de la Loire, B. 1137) y mentionne, entre autres objets servant au culte, deux petits calices, dont l'un « à l'antique » avec cette inscription gravée, *Pour Notre-Dame de Laval*, un petit ciboire doré, un reliquaire « antique » d'argent, un autre reliquaire de cuivre jaune blanchi, cinq grands devants d'autel, dont un de cuir doré avec l'image de la Sainte Vierge au milieu, six petits devants d'autel, dont deux de cuir doré, neuf chasubles en état et trois hors de service, dont une aux armes et une autre ornée de l'image de plusieurs saints en tapisserie, huit aubes, dont une garnie de grandes dentelles antiques, un candélabre de cuivre jaune à cinq branches sur un pied de bois, etc. Le procès-verbal se tait sur la décoration fixe de la chapelle, rétables, statues, peintures, ex-voto, etc.

Depuis, deux objets intéressants sont venus *y* reprendre place.

Le premier est un bénitier de forme très singulière. C'est un bloc quadrangulaire de granit, de 0^m32 de côté à sa partie supérieure, se rétrécissant un peu à la base et haut de 0^m20. Il est creusé d'un bassin hémisphérique et de celui-ci partent, disposées sur une même diagonale du carré, deux cavités peu profondes simulant des déversoirs, mais dont ce n'était point l'office, car le fond en est plat au lieu d'être conique et elles n'atteignent pas le bord de la pierre. Sur les faces verticales, les angles sont symétriquement évidés, comme pour donner plus de prise à la main, par des espèces d'onglets creux, bordés d'un tore et opposés par leur partie convexe à la manière de deux D dont l'un serait retourné. L'ensemble a l'apparence d'un mortier à piler. J'incline à y voir une urne funéraire, du genre de celles dont on a signalé quelques autres exemples en Forez et ailleurs et qui étaient fermées par un couvercle de pierre, taillé souvent en pointe. Si mon hypothèse est exacte, les pseudo-déversoirs de la face supérieure seraient des mortaises destinées à recevoir des tenons ménagés dans le couvercle.

Ce curieux bénitier était conservé au village de Baffie, chez M. Poyet, maire de Saint-Germain, qui, en connaissant la provenance, a bien voulu le faire reporter dans l'église.

L'autre objet est un tableau offert en 1613, sans doute en accomplissement d'un vœu, par Antoine de Laval et sa femme. J'ai décrit, dans le *Bulletin*



E. BRASSART, phot.

XVIII. — NOTRE-DAME DE LAVAL. — EX-VOTO D'ANTOINE DE LAVAL
ET DE SA FEMME, 1613.

de la *Diana* (1), ce tableau qui n'intéresse point seulement l'histoire, mais a sa valeur comme œuvre d'art. Je me borne à rappeler qu'il a fait connaître les émaux jusqu'alors ignorés des armoiries d'Antoine de Laval, *d'or à la bande de gueules brochant sur un alérion de sable*, et qu'un deuxième écusson peint en regard du premier, *parti au 1^{er} de Laval, au 2^e de sable au chevron d'argent accompagné de trois troncs d'arbres écotés et arrachés du même*, donne lieu à un petit problème héraldique et généalogique qui n'a pas encore été résolu.

Cette toile appartenait à Mademoiselle Valensant, qui en a fait don à Notre-Dame de Laval. La peinture avait un peu souffert. M. Henry Gonnard l'a restaurée avec autant d'habileté que de désintéressement.

Mais surtout l'image si vénérée de Notre-Dame a repris sa place dans le sanctuaire, où elle a été ramenée en grande pompe le 6 octobre 1895. Je n'ai pas à redire à la suite de quel élan spontané de la population, grâce à quel concours de largesses et de bonnes volontés la chaîne des traditions a été, ce jour là, renouée. Je donnerai seulement quelques détails sur la statue, objet de ce respect séculaire.

Elle est en bois, haute dans son état actuel de 0^m68. Seuls, la tête et le cou de la Vierge, et la tête de l'enfant Jésus, sont anciens. Ces parties semblent être en genévrier de Phénicie (2), ce qui vient à l'appui de la

(1) *Bulletin de la Diana*, t. VII, p. 71.

(2) Ou peut-être, mais c'est moins probable, en genévrier *Sabine*. Cette détermination est due à M. Fliche, le savant professeur de Nancy, consulté à mon intention par M. de

tradition d'un apport de Terre Sainte. A la suite de circonstances inconnues, probablement en 1541, date peinte sur le socle qui supportait naguère la statue dans l'église paroissiale, ces têtes ont été assez maladroitement rapportées sur les épaules de deux figures en noyer, trop petites pour elles et d'une exécution des plus médiocres. La Vierge est debout, et tient l'enfant Jésus sur le bras gauche ; elle était certainement assise dans le groupe primitif, et l'on peut désirer qu'elle soit l'objet d'une restauration la rétablissant dans cette attitude.

La sculpture est sommaire. Le nez de la Vierge a été refait, les lèvres sont minces, la bouche est souriante. La tête de l'enfant est remarquable par sa finesse et son expression. Dans l'une et l'autre têtes, l'angle interne des yeux est sensiblement relevé. Elles sont peintes en noir et ceux-ci sont figurés au naturel.

Le style convient au XII^e ou XIII^e siècle, mais étant donnée l'immobilité bien connue des types de l'art byzantin, l'origine orientale de la sculpture invite à n'employer qu'avec prudence ses caractères extérieurs à la détermination de son âge précis.

L'église de Notre-Dame était entourée, aux der-

Saint-Venant ; la petitesse de l'échantillon soumis à son examen ne lui a pas permis de se prononcer d'une manière absolument catégorique entre les deux variétés de bois dont il s'agit. Le genévrier de Phénicie, *juniperus Phœnicæa*, qui est celui dont ont fait le bois à crayons, devient un arbre quand on le laisse croître. Il ne se trouve pas seulement en Syrie et contrées voisines, mais dans toute la région méditerranéenne, tant en Europe que dans l'Afrique septentrionale ; il en est de même du genévrier sabin.

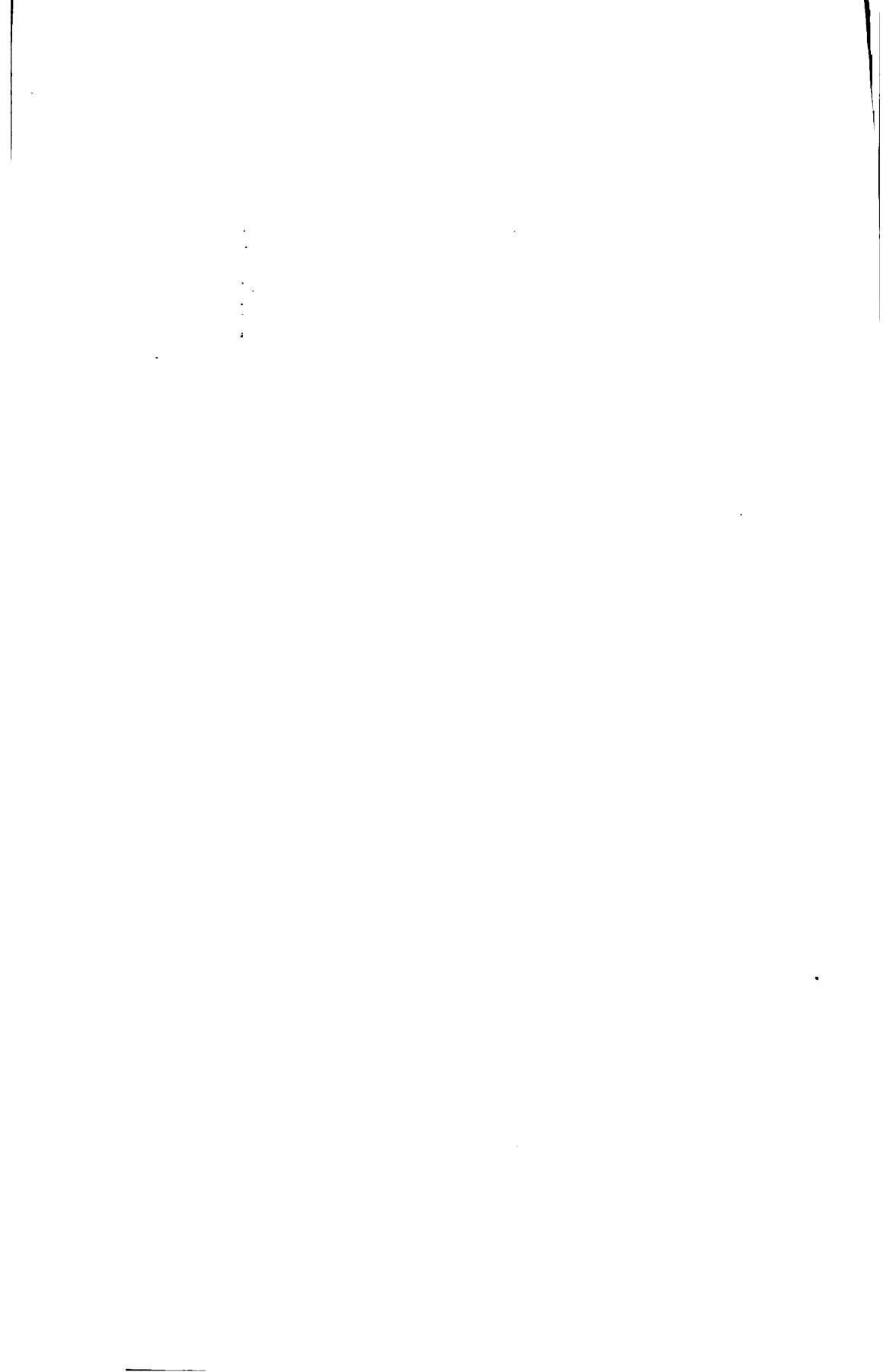


E. BRASSART, phot.

XIX-XX. — NOTRE-DAME DE LAVAL. — STATUE EN BOIS DE LA SAINTE VIERGE
TENANT L'ENFANT JÉSUS, XII^e OU XIII^e SIÈCLE.

Les têtes seules appartiennent au groupe primitif. — Face et profil.





niers siècles, de constructions parasites qui ont heureusement disparu. Au nord, une petite maison, précédée de deux étages de galeries en bois et qui paraît avoir été l'habitation du chapelain, s'appuyait à angle droit sur le mur de la nef et communiquait avec celle-ci par une porte récemment condamnée. Au chevet était adossée une sacristie ayant deux entrées, l'une extérieure, l'autre intérieure derrière l'autel; son établissement, contemporain sans doute de la restauration de 1691, avait engagé à murer par le bas la fenêtre centrale du chœur et, par suite, les deux autres toutes; trois aujourd'hui rétablies dans leur hauteur primitive. Enfin, en midi, en matin et en nord de l'église, des 'appentis d'une saillie de 3 mètres environ étaient appliqués aux murailles: ils abritaient les marchands de cierges et d'objets de piété (1).

(1) Visite de la chapelle de Notre-Dame, faite à la requête de Raymond Nolhac, nouveau prieur de Pommiers, 5 avril 1730. — Visite de la chapelle de Notre-Dame, de son mobilier et de ses dépendances faite à la requête de dom Claude-Fortunat Deloche, nouveau prieur, 11-20 juillet 1781, déjà citée. Copies d'Auguste Chaverondier.

Je ne puis terminer cette description de l'église de Notre-Dame de Laval sans signaler les singulières inexactitudes dans lesquelles sont tombés à son sujet les docteurs Noël et Rimaud. Le premier, dans ses *Légendes foréziennes*, p. 379, avance que « le style de l'édifice ne peut se rapporter qu'au XII^e et à l'architecture romane secondaire »; le second, dans ses *Nouvelles excursions foréziennes*, p. 35, dit que « la chapelle de Notre-Dame de Laval est une petite construction, moitié gothique, moitié romane, à une seule nef, qui paraît remonter au XIII^e siècle. Sa façade est simple; une porte latérale, probablement postérieure, est en accolade et de bon goût. Le clocher, très bas, rappelle celui de Chamalières ».

PONT DE LAVAL OU DE BAFFIE
ET AUTRES PONTS ANCIENS SUR L'AIX.

Le pont de *Laval* ou de *Baffie* est situé sur l'*Aix*, à 200 mètres en amont de l'église de Notre-Dame, dont il est contemporain, car des legs étaient faits pour aider à sa construction en 1309, 1311, 1316 et 1328 (1). Bâti en moyen appareil irrégulier, il a deux arches de hauteur et de largeur inégales, la principale en plein cintre, l'autre en arc brisé, non extradossées. Deux éperons flanquent la pile centrale sur toute sa hauteur. Par suite de la différence de niveau des deux rives, la chaussée offre une pente prononcée. Sa largeur est de 3^m 50. De petits réduits sont ménagés à la tête des éperons ; dans celui de l'est une croix de fer est élevée sur plusieurs marches.

La solidité de cet ouvrage est parfaite, et il serait difficile de trouver en Forez un exemple mieux conservé d'un pont du XIV^e siècle.

Deux chemins partaient du pont de Laval. L'un, qualifié au XV^e siècle de chemin de Saint-Germain à Boën, conduisait à cette ville par Nollieu, Albieu, les Torrolières et Groselier, en faisant sur plusieurs kilomètres limite de communes, ce qui est toujours une présomption d'antiquité. L'autre se dirigeait sur l'Hôpital-sous-Rochefort par la Bruyère, Mont-

(1) Aug Chaverondier. *Inventaire des arch. de la Loire*, t. II. Testaments : d'Alix de Barges, 1^{er} mai 1309, *operi pontis B. M. de Valle* (p. 94) ; — de Poncet d'Odes, 16 février 1311, *operi pontis de Valle, quinque solidos viennensium semel, solvendos quum operabitur ibidem* (p. 95) ; — d'Etienne Vernin, 4 février 1316, *operi pontis de Valle* (p. 97) ; — d'Etienne del Genetey, 1328, *operi ponti de Valle* (p. 106). Un certain nombre de legs des années postérieures sont faits simplement *ponti de Valle*.

rond aujourd'hui Maurand, Cezay, et un chemin, maintenant en partie détruit, qui sépare les communes de Cezay et d'Allieu. En considérant tout ce que leur tracé a de vicieux, surtout aux abords de Saint-Germain, on s'étonnera une fois de plus du contraste entre les conditions de viabilité absolument défectueuses de certains chemins du moyen âge et la beauté des travaux d'art élevés sur leur parcours.

Le pont *Morru*, *Morrut* ou *de Morrut*, sur l'ancien chemin de Saint-Germain à Saint-Martin-la-Sauveté, est situé à environ 2.300 mètres en amont de celui de Laval. Il est fort étroit et se compose d'une grande arche à plein cintre, hardiment jetée d'une rive à l'autre de l'Aix, dont le cours est très resserré en cet endroit. Son appareil en maçonnerie ordinaire de moellons, sauf les arcs, qui sont en pierre de taille et extradossés, révèle que les constructeurs ne disposaient que de faibles ressources. En 1416, Philippe Piseys, curé de Saint-Jean-la-Vêtre, fit un legs de 10 écus d'or pour l'achèvement de ce pont (1).

Un territoire voisin portait le nom de *Chastel-Boé* (2). J'ignore ce qu'était ce château et son site précis.

A 50 ou 60 mètres du pont Morru, sur la rive droite de l'Aix et la commune de Saint-Martin-la-Sauveté, sont les ruines d'un moulin auquel se rattache un sinistre souvenir. Dans la nuit du 1^{er} au

(1) Chaverondier *Inventaire des arch. dép.*, t. II, p. 239.

(2) Territoire de *Chastel Boé* ; à la rivière de *Chastel Boué* (Papiers d'Aug. Chaverondier. Répertoire ancien du terrier *Boterel* de Pommiers, 1471). — La rivière de *Chastel Boé*, alias *Pont Morru* (Mêmes papiers. Autre répertoire du même terrier).

2 pluviôse an IV (21 et 22 janvier 1796), en l'absence du meunier Claude Terlut, il fut envahi par une bande de chauffeurs, qui exercèrent leur cruauté sur la femme de celui-ci, mirent la maison au pillage, maltraitèrent et volèrent une vingtaine de personnes qui y étaient rassemblées (1). La justice, paraît-il, ne réussit pas à découvrir les coupables.

Un troisième pont de pierre sur l'Aix, le pont de *Saint-Germain* ou *Grand Pont*, existait au moyen âge au pied et en matin de la ville, sur le chemin conduisant d'une part à Nervieu et de l'autre à Bussy. Un legs fait pour sa bâtisse semble prouver qu'on y travaillait en 1286 (2) ; mais plus anciennement déjà, il y avait en cet endroit un pont probablement en charpente (3). Nous savons par Papire Masson que le Grand Pont s'élevait au milieu en dos d'âne, sans doute comme le vieux pont que l'on voit encore à Pommiers (4). Un pont moderne le remplace et en perpétue le nom.

(1) Information par le juge de paix de Saint-Germain-Laval. Copie dans les papiers d'Aug. Chaverondier, n° 610.

(2) Arch. dép. B. 1850. Testament d'Arnaud de Marcilly, damoiseau, 14 décembre 1286. *Operi pontis Sancti Germani de Valle... quinque solidos viennensium* (*Invent. sommaire*, t. II, p. 91).

(3) Arch. nat. P. 14003, cote. 996. Sentence arbitrale entre Renaud, comte de Forez, et Guillaume de Jaligny, juin 1269. Au nombre des objets contestés figuraient, *custodia et justicia domus Hospitalis Jherosolimitani Vitrearum usque ad pontem Sancti Germani de Valle*. (Chaverondier, *Appendice à l'Inventaire Luillier*, p. 558).

(4) *Dea* (l'Aix).. *tres lapideos pontes habet, Morrunium, alterum Divæ Virginis in Valle situm, et infra, dorsum asini, tertium Pontem Magnum dictum* (*Descriptio fluminum Galliae qua Francia est*, 1618, p. 17).

III.

VERRIÈRES.

ORIGINES.

Verrières était une commanderie de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, laquelle relevait de la langue d'Auvergne. C'était aussi le chef-lieu d'une paroisse supprimée depuis le Concordat et, jusqu'à 1839, d'une commune aujourd'hui réunie à celle de Saint-Germain-Laval (1).

J'ai déjà dit que ce lieu a été habité dans l'antiquité, comme l'attestent les tuiles à rebords et les poteries que l'on rencontre dans le jardin de la commanderie. Il existe, assure-t-on dans un pli de terrain au N.-O de l'église, une source d'eau minérale qui aurait été volontairement obstruée par son propriétaire. J'ignore si elle a été autrefois exploitée.

Le nom de Verrières semble indiquer que là fut jadis une verrerie ; mais nul indice matériel, nul texte que je sache ne permettent de vérifier cette supposition, et l'histoire de Verrières ne commence réellement pour nous qu'avec celle de la commanderie qui y fut établie à une date mal connue, mais probablement très voisine du commencement du XIII^e siècle. C'est à cette époque en effet que fait penser le style de transition de l'église et des parties les plus anciennes de la commanderie ; c'est à elle aussi que remonte le premier titre connu en faisant mention, qui est une charte du mois de mai 1238, par la-

(1) C'est par erreur qu'il est dit dans le *Grand Prieuré d'Auvergne*, par M. Léopold-Niepce, p. 244, que la paroisse de Verrières fut supprimée en 1771.

quelle le comte Guy IV concède aux Hospitaliers de Verrières des droits de pâturage au mandement de Bussy et fonde son anniversaire dans leur église (1).

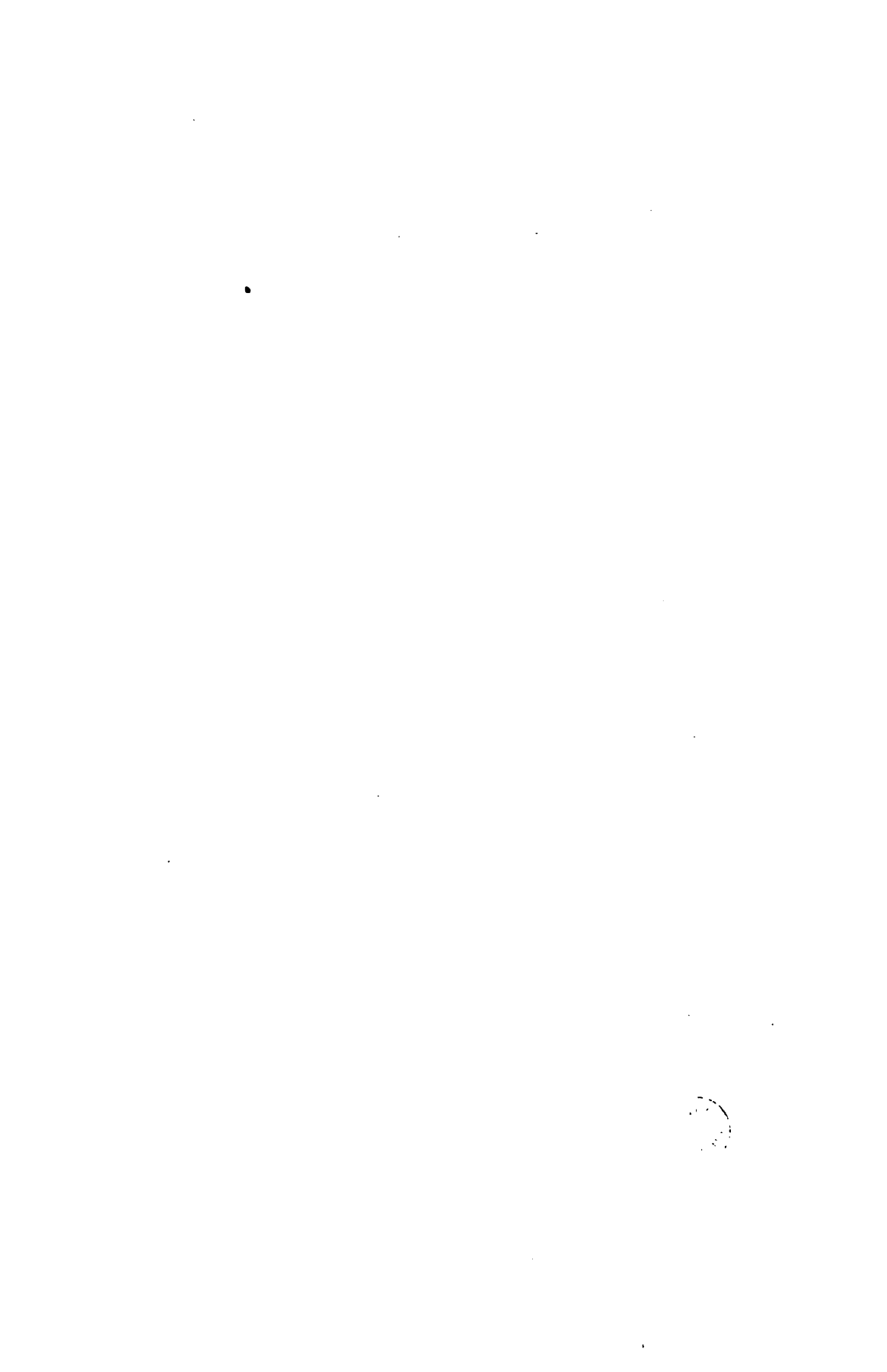
ÉGLISE DE VERRIÈRES.

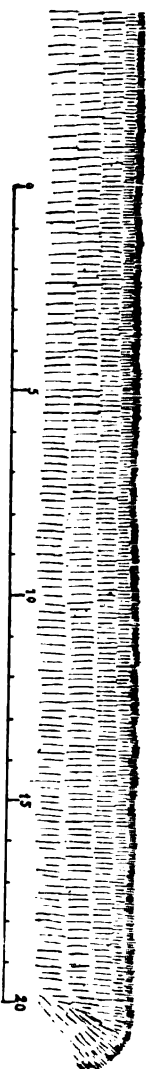
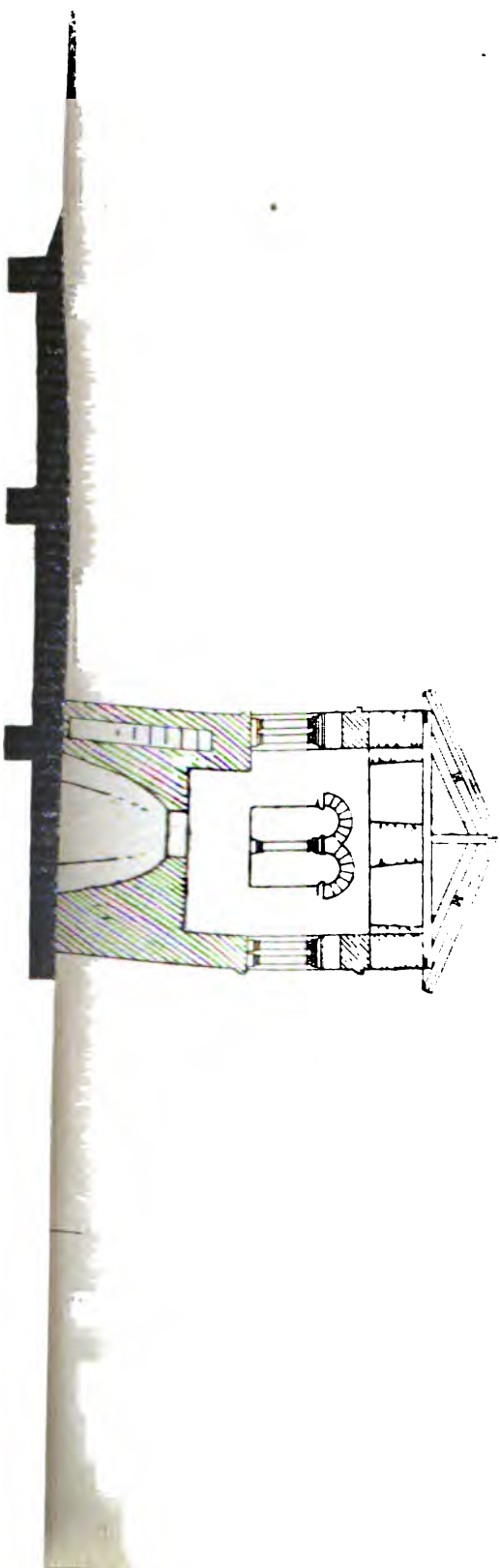
Cette église, placée sous le double vocable de Saint-Jean-Baptiste et de la Nativité de Notre-Dame (2), est bâtie d'un seul jet. Par une fortune bien rare, elle est arrivée jusqu'à nous vierge de retouches et absolument intacte, sauf l'enlèvement de quelques accessoires, chaire, clôture de chœur, verrières, etc., depuis qu'elle ne sert plus au culte. Elle appartient, comme je viens de le dire, à l'architecture de transition. Les formes générales et les procédés d'exécution sont encore tout romans ; mais presque partout déjà l'arc brisé s'est substitué au plein cintre et quelques moulures caractéristiques annoncent l'avènement de l'art nouveau qui, plus tardivement que dans le Nord, va bientôt régner sur le centre de la France. Peu de monuments en Forez sont plus intéressants à étudier.

Le plan comporte une nef unique divisée en trois travées, la première étant surmontée du clocher, avec abside semi-circulaire à l'intérieur, pentagonale à l'extérieur. Les dimensions sont médiocres : un peu plus de 20 mètres de longueur sur 7 de largeur dans œuvre, et 9^m 60 de hauteur sous voûte.

(1) Bibl. de Saint-Etienne. *Livre des compositions du comté de Forez*, charte 105, f^o 61. — Huillard-Bréholles, *Titres de la maison ducale de Bourbon*, n^o 199 A.

(2) Arch. du Rhône. H. 138. Visite de la commanderie de Verrières, 1615. *Invent. somm.* Série H. t. 1^{er}, p. 119.





XXII. — ÉGLISE DE VERRIÈRES. — Plan.

Relié de M. Vincent Durand.

La porte d'entrée, ouverte dans le mur du soir, est abritée sous une double voussure en arc brisé, dont la plus extérieure retombe sur deux colonnes à fûts renflés en leur milieu ; leurs chapiteaux sont meublés de têtes plates et de crochets. Une ligne de corbeaux placés au-dessus du portail indique l'existence d'un porche en charpente. Une fenêtre à plein cintre, longue et étroite, occupe le centre de la façade.

Le clocher s'élève à l'aplomb de celle-ci. Il est rectangulaire et ajouré sur chaque face de deux fenêtres jumelles, à plein cintre, dont des colonnettes accouplées dans le sens de l'épaisseur des murs supportent les retombées communes. Ces colonnettes sont coiffées de chapiteaux d'un style analogue à celui des chapiteaux du portail ; leurs bases, formées d'une tore surmontant une espèce de talon renversé, portent avec elles leur date.

La toiture du clocher repose sur des merlons en grossière maçonnerie qui lui donnent un faux air de tour fortifiée, mais cet appareil n'a rien de défensif. C'est un exhaussement moderne (il date de 1731 seulement), qui paraît avoir eu pour but de laisser plus de jeu aux cloches. On peut se demander néanmoins si le maître de l'œuvre ne se proposait pas de donner à la tour un étage de plus. Il existe en effet une assise d'attente au-dessus de la corniche terminale.

Le clocher ne possède pas de contreforts proprement dits, mais ses murs latéraux présentent, jusqu'à la hauteur de ceux de la nef, un excédent d'épaisseur amorti par un glacis et qui équivaut à un contrefort continu. Son plan est un peu bar-

long, comme celui de la plupart des clochers du Forez. Selon toute apparence, les architectes qui les ont construits, en assignant ainsi à leurs côtés des longueurs inégales, n'ont eu en vue que de mettre une des dimensions en rapport avec la largeur de la nef, l'autre étant subordonnée à l'espace requis pour le libre jeu des cloches. Mais il faut reconnaître que cette inégalité, lorsqu'elle reste contenue dans certaines limites, tourne au profit du bon aspect de l'édifice. L'œil non prévenu voit carré, et tandis que la face la plus large lui donne l'impression de la force, la plus étroite lui donne celle de la légèreté.

Les façades latérales de l'église de Verrières, divisées par des contreforts rectangulaires de médiocre saillie, n'offrent rien de particulier à signaler. Celle qui regarde le nord faisait partie de l'enceinte extérieure de la commanderie ; par une raison militaire, on s'est abstenu d'y pratiquer aucune ouverture. Une seule fenêtre, en arc brisé, éclairait la nef en midi ; elle est aujourd'hui murée.

L'abside à cinq pans est percée d'autant d'étroites lancettes largement ébrasées à l'extérieur et à l'intérieur et d'une rare élégance. L'appui n'en est pas, comme d'ordinaire, à la rencontre de deux glacis inclinés en sens inverse, mais il est formé d'une dalle aux chanfreins abattus, dressée verticalement entre deux tablettes horizontales d'inégale hauteur. Toute cette partie est construite en pierre de moyen appareil, d'une perfection de taille, d'une finesse de joints admirables. Il en est de même de la façade et du clocher.

On descend à l'intérieur par cinq marches. La première travée, qui supporte le clocher, est recouverte d'une coupole octogone surhaussée, dont les faces correspondant aux diagonales reposent, non sur de petits arcs en encorbellement, suivant la méthode généralement usitée dans la région à l'époque précédente, mais sur de véritables trompes d'une coupe très savante. Au centre, un trou de cloche. Cette coupole, une des dernières assurément, la dernière peut-être qui ait été élevée en Forez, est en même temps un des exemples les plus remarquables que l'on puisse y citer de ce genre de construction, et il est tout à fait curieux de le voir encore mis en usage comme support du clocher, au moment où celui-ci cesse d'occuper la position intermédiaire entre la nef et l'abside, pour être définitivement reporté sur la façade. Il semble qu'on se fût habitué à regarder la coupole comme un membre nécessaire de la tour qui la surmontait dans les plans romans, et qu'on n'ait pas eu d'abord l'idée que l'une pût aller sans l'autre.

Cette belle coupole devait perdre beaucoup à l'existence d'une tribune en charpente autrefois établie au dessous et à laquelle on accédait, de l'intérieur de la commanderie, par un passage d'où part aussi l'escalier du clocher, formé de deux rampes en équerre comprises dans l'épaisseur des murs sud et nord (1).

(1) La destination primitive de cette tribune placée au-dessus de la porte d'entrée extérieure était peut-être moitié religieuse et moitié militaire. Un procès-verbal de visite de la commanderie de Celles (Cantal), de l'année 1615 ou 1616,

Les deux travées suivantes de la nef sont voûtées en berceau approchant du plein cintre, mais les arcs doubleaux qui les séparent et les arcs de décharge appliqués aux murs latéraux à la mode forézienne affectent la forme brisée. Ces arcs retombent sur des pilastres à section rectangulaire couronnés d'une imposte chanfreinée ne faisant pas retour sur les côtés.

L'abside, d'un bel aspect, est voûtée en cul de four ogival. Conformément à une tradition ancienne, elle est un peu moins large et moins élevée que la nef, et une petite fenêtre s'ouvre au-dessus dans le pignon oriental de celle-ci. C'est peut-être le besoin de se procurer l'espace nécessaire pour cette fenêtre qui a porté l'architecte à adopter une disposition d'ensemble assez singulière: l'église va en augmentant de largeur et d'élévation depuis l'entrée jusqu'à l'abside. Quelle que soit la raison d'être de cet arrangement, dont on ne se rend compte que par des mesures, il contribue sans doute pour une part au grand effet perspectif d'un édifice au demeurant assez petit.

Tout cet intérieur, de la plus grande et de la plus heureuse simplicité, se recommande par l'étonnante perfection qui a présidé à la mise en œuvre des matériaux. Bien que la seule pierre employée soit un granit très dur, la taille en est soignée comme pourrait l'être

mentionne qu'au-dessus et au bout de la nef, c'est-à-dire, semble-t-il, à la même place qu'à Verrières, « y a une tribune de bois pour la commodité d'entendre messe aux commandeurs et pour servir de forteresse au cas que l'église fust prinse par les ennemis » (Arch. du Rhône. H. 138. *Inventaire sommaire*, Série H. t. I^{er}, p. 121).

celle d'une pierre tendre. Les joints sont d'une finesse où l'on serait tenté de reconnaître la persistance, dans notre pays, des grandes traditions des constructeurs romains.

Trois autels sont encore en place, l'un dans l'abside et les deux autres, dédiés à la Sainte Vierge et à saint Antoine, de part et d'autre de l'entrée du sanctuaire. Ils sont en pierre, très simples, et quoiqu'ils soient anciens, on peut douter qu'ils remontent à la construction primitive ; le contraire est même certain pour les deux autels secondaires. Il faut remarquer la piscine, qui consiste en une cuvette peu profonde encastrée dans le pavé à côté des fonts baptismaux.

Les murailles et les voûtes conservent des traces nombreuses de décoration peinte. C'est d'abord, sur un enduit superposé anciennement au crépissage primitif, une ornementation géométrique où dominent les tons rouge, jaune et blanc ; puis, sur un badigeon qui recouvre celle-ci, une ornementation beaucoup plus moderne composée d'arabesques courantes, gris foncé sur blanc, exécutée à l'aide de poncifs et d'un dessin assez grossier. Un écusson deux fois répété, *écartelé d'argent et de gueules*, peut servir à en fixer la date. Ces armes sont celles de Jacques de Cordon d'Evieu, commandeur de Verrières au troisième quart du XVII^e siècle.

Je ne puis omettre de signaler, sur le mur méridional de la travée qui précède le chœur, un certain nombre de graffites dont les plus anciens paraissent remonter au XVI^e siècle. On lit : IESVS. — *W* (vive) le Roy. — FRERE || GVIGNARD (suit une troisième ligne effacée). — *Riens sans cavre*. —

Memento || MORI. — NVL·A·FEDE... — *J. Malesseys*. — *F. de Coudynyat*, avec la date 1614 deux fois répétée. Cette dernière inscription a l'aspect d'une signature autographe. François du Bost de Codignat était en effet commandeur de Verrières en 1614. L'endroit où l'on remarque ce graffiti, et au-dessous duquel semble exister un caveau, serait-il la place réservée au commandeur ?

Deux sentences sont probablement de la main d'un chevalier frotté de grec pendant un séjour à Rhodes : *notis seauton*, pour, Γνωθι σεαυτόν, *Connais-toi toi-même !* — NOTISELKOS, que l'inscription précédente permet de corriger par, Γνωθι ἑλκος, *Connais ta blessure !* peut-être invitation pieuse à examiner sa conscience. Ces deux maximes se rapprochent sans effort : impossible de se connaître soi-même sans méditer sur les infirmités morales et physiques de la nature humaine.

D'autres graffites paraissent exister sous le badi-geon du XVII^e siècle, du même côté de la travée médiane de la nef. J'ai relevé celui-ci : *Bien ala..... dure, à ce monde que rien ne dure, et paradis que tosjors dure.*

Telle est l'église de Verrières. Par la fermeté savante de ses proportions, l'élégance exquise de ses lignes, la sobriété de ses ornements, cet édifice mérite d'être proposé pour modèle à l'architecte appelé à construire avec des ressources médiocres une église de campagne. Il y apprendra comment on peut à force de style, sans faux luxe, obtenir un effet puissant et réunir dans un harmonieux ensemble la solidité, l'art et l'économie.

COMMANDERIE.

Les bâtiments de la commanderie étaient distribués sur les côtés d'un vaste quadrilatère accolé à l'église du côté du midi, et le tout était entouré d'un profond fossé. Un pont levis précédait la porte d'entrée. On a gardé souvenir d'une tour qui défendait l'angle S.-E.; une autre tour est encore debout à l'angle N.-O., protégeant l'entrée de l'église. Elle est percée d'ouvertures accusant le XVI^e siècle et porte, encastré à l'extérieur dans un cadre circulaire de la même époque, un écu chargé de *trois coquilles rangées en chef*, armes d'un commandeur dont j'ignore le nom. Le corps de logis principal occupait le côté oriental de la cour et faisait retour au midi. Son gros œuvre subsiste toujours, mais il a subi de telles transformations dans les temps modernes, qu'il est difficile de se rendre compte des dispositions primitives. On remarque cependant au rez-de-chaussée un reste de cloître ou galerie couverte supportée par des colonnettes octogonales, à chapiteaux feuillagés, qui paraissent contemporaines de l'église. Au-dessus régnait une seconde galerie en charpente, dont les poteaux et les jambettes sont aujourd'hui cachés sous des boiseries figurant une série d'arcades portées sur des piliers carrés, à la mode d'une *loggia* italienne. Quelques rares détails d'architecture, une porte ayant conservé son verrou de bois glissant dans l'épaisseur de la muraille, une cheminée dont le manteau porte un écusson mutilé, celui de Bourbon peut-être, une fenêtre à l'embrasure encore garnie de ses bancs de pierre, d'autres fenêtres veuves de leurs croisillons, sont d'ailleurs à peu près

tout ce qu'on peut observer d'ancien à l'intérieur, et celui-ci ne mériterait pas une visite, s'il ne renfermait une belle collection d'œuvres d'art que le propriétaire, délicat connaisseur et artiste lui-même, s'est plu à y former.

Sur la place qui précède l'église, une haute croix de pierre, œuvre du XVI^e siècle, se recommande par les moulures prismatiques de sa base, l'élancement de son fût et les sculptures de sa partie supérieure.

MEMBRES ET AUTRES BIENS. — JUSTICE.

Le commandeur était seigneur moyen justicier à l'origine, haut justicier plus tard, de la paroisse de Verrières, dont les limites étaient identiques à celles de la commune, qui figurent encore sur la carte de l'état major et celle de Godefin (1). Il possédait aussi, dans la commune de Saint-Martin-la-Sauveté, les château et seigneurie de la Sauveté, avec fourches

(1) La limite, au midi, est le ruisseau du Bost ou Goutte Oréry. Il semble cependant qu'à une époque ancienne, la justice de Verrières ne s'étendait pas au delà de la grande voie romaine de Lyon à Clermont qui, sous le nom de chemin de la Sauveté à Feurs, traversait la partie méridionale de la commune, en passant à proximité de Rajat, autrefois *Drevieu*. Cette voie en effet est donnée pour confin nord de la terre de Bussy dans un titre de l'an 1221 publié par Aug. Chaverondier dans son *Appendice à l'Inventaire Luillier*, p. 550.

Les titres anciens semblent bien n'attribuer au commandeur que la justice moyenne à Verrières, mais soit en vertu d'une concession formelle, soit par une usurpation de pouvoirs dont on pourrait citer d'autres exemples, ses officiers étaient dès le XVII^e s., en possession de connaître des causes capitales. Les papiers d'Auguste Chaverondier (carnet n° 12) contiennent copie d'une sentence de mort rendue par contumace le 4 août 1684, au siège de Verrières, contre les auteurs d'un meurtre commis le jour de la fête patronale de Saint-Jean-

patibulaires sur le mont Millantin (1). Sa justice y comprenait, avec le clocher et la majeure partie du bourg de Saint-Martin, le territoire limité au nord par la place du Fraisseney, aujourd'hui du Coin, la croix de la Conche et le ruisseau de Valoyseri ou de Jo, à l'est par l'Aix, le ruisseau de Grezolette et une ligne tendant par Cléola à peu près au point où se rencontrent les communes de Saint-Martin, Cezay et Allieu, au sud par la paroisse, aujourd'hui commune d'Allieu, et à l'ouest par le ruisseau de la Planchette. De la justice de la Sauveté dépendait encore, formant enclave, un hameau de la commune de Saint-Didier-sur-Rochefort, celui de Lugnié. Mais dans le territoire qui vient d'être décrit les droits du commandeur n'étaient point partout les mêmes. Il avait la haute justice à la Sauveté, mais à Lugnié, Saint-Pulgent et Grezolette elle appartenait au comte de Forez; elle appartenait au seigneur d'Urfé au nord d'une ligne longeant le ruisseau de la Valle, affluent de gauche de celui de la Planchette, passant, ce semble, par la place du Lac, au midi du bourg de Saint-Martin, et allant rejoindre le ruisseau de Jo pour le suivre jusqu'à l'Aix (2).

Baptiste, et du procès-verbal d'exécution par effigie des condamnés par Pierre Prudhomme, bourreau de Montbrison, le 28 août suivant. — Selon Sonyer du Lac, la haute justice de Verrières appartient au commandeur.

(1) Archives de Goutelas. Dénombrement des biens de la commanderie de Verrières, sans date, mais de l'an 1500 environ.

(2) Bibl. de Saint-Etienne. *Livre des compositions du comté de Forez*, charte 127. Accord entre Arnulphe, seigneur d'Urfé, et Girin de Roussillon, commandeur de Verrières, 5 mai 1324. — Arch. nat. P. 1394¹, cote 35. Accord entre Jeanne de Bourbon, comtesse de Forez, Robert de Châteauneuf, grand prieur d'Auvergne, et Bigot de Solages, commandeur de Verrières, 26 septembre 1372.

De la commanderie de Verrières dépendaient encore la moyenne et basse justice du tènement du Puy de la Croix en la commune et au N.-E. de Saint-Priest-la-Roche ; le moulin de Pertuiset sur l'Aix, de bonne heure abénévisé ; un domaine à Verrières et un autre à Pizey, commune de Nollieu.

Enfin, elle avait reçu, pour sa part des biens confisqués sur les Templiers, la maison ou temple de Saint-Jean, commune de Saint-Romain-la-Motte, avec une chapelle, but d'un pèlerinage assez fréquenté, et la grange de Chastre, commune de Saint-Étienne-le-Molard(1).

Une dizaine de fiefs relevaient de la commanderie de Verrières. Le plus notable est celui de *Champuljan*, aujourd'hui Saint-Pulgent, commune de Saint-Martin-la-Sauvété, consistant en château, domaine voisin et autre domaine à *Montdonduin* ou *Montdondon*, lieu détruit qui paraît avoir été situé au midi et près de Corrent, en la même commune (2). Les autres biens mouvant en fief de Verrières consistaient en dîmes perçues à Allieu, Cezay, Nollieu, Saint-Didier-sur-Ro-

(1) Dans une note du *Grand Prieuré d'Auvergne*, par M. Léopold Niepce, p. 243, il est dit que Verrières est une création des Templiers. C'est une erreur. Je ne crois pas non plus à l'existence d'un membre de *Sals*, commune de Saint-André-d'Apchon, lieu que l'on a cru représenter Chastre ou Châtre, parfois mal lu *Chacie*. (Broutin, *Couvents de Montbrison*, t. II, p. 352. — De Charmasse, *Etat des possessions des Templiers et des Hospitaliers en Mâconnais, Charollais, Lyonnais, Forez*,... dans *Mémoires de la Société Eduenne*, nouv. série, t. VII, p. 142. — Léopold Niepce, *op. cit.*, p. 244).

(2) Archives de Goutelas. Dénombrement déjà cité. — Papiers d'Aug. Chaverondier. Copie du terrier de Rochefort, signé *Beauvoir*, 1536, f^o 99, 99 v^o, 103.

chefort, Saint-Just-en-Chevalet, Saint-Martin-la-Sauveté, Saint-Priest-la-Vêtre, par les seigneurs de Saint-Marcel, de Genetines, de la Merlée, le chapitre de Montbrison, etc. Le terrier de la commanderie s'étendait sur 45 paroisses.

COMMANDEURS DE VERRIÈRES.

Je ne suis pas en état de présenter une liste complète des commandeurs de Verrières. Il ne sera possible de la dresser avec toute l'exactitude qu'elle comporte qu'après l'entier dépouillement des archives de la langue d'Auvergne, auquel M. Georges Guigue travaille avec tant de zèle et de succès. En attendant, voici les noms des commandeurs venus à ma connaissance, avec l'indication des dates extrêmes où je les ai rencontrés.

1287. Guillaume Audebert. — 1292. Antoine Pont. — 1318, 1326. Girin de Roussillon. — 1329. Artaud de Saint-Romain. — 1332. Girin de Roussillon, le même que le précédent ou un homonyme. — 1345. Girard de Montaigu. — 1368, 1395. Bigot de Solages. — 1396, 1415. Antoine du Vernet dit Porus. — 1419. Claude de la Jasse. — 1432. Antoine de Montcupt. — 1458. Dauphin de la Marche. — 1458. Edouard du Puy. — 1505, 1513. Jean Lavre. — 1518, 1521. Jeand'Iserant. — 1523. Jacques Mitte de Chevrières. — 1530, 1537. Jean de Vallin. — 1544, 1546. Albert de Faucon. — 1555. Hugues de Nagu-Varennnes. — 1558, 1559. Charles de Thianges. — 1587, 1592. François-Philippe de Saint-Viance. — 1600, 1613. Just de Bron de la Liègue. — 1614, 1637. François du Bost de Codi-

gnat. — 1657. Anne de Chaste de Gessan, élu Grand-Maître de l'Ordre en 1660. — 1662, 1666. Charles de Fay de Gerlande. — 1667, 1679. Jacques de Cordon d'Evieu. — 1684, 1693. François de Bocsozel de Montgontier. — 1698, 1699. Hector de Saint-Georges. — 1712, 1713. Gilbert de Fougères du Cluzeau. — 1718, 1730. François Foucault de Beaupoil de Saint-Aulaire. — 1737. Claude Aubery de Vatan. — 1739, 1758. Jean-Philibert de la Tour-Maubourg. — 1761, 1764. François-Léonard d'Ussel de Châteauvert. — 1766, 1785, Jean-Alexis de Boislinard de Margou, mort en 1786 dans sa cent-deuxième année. — 1789. Claude-Marie de Sainte-Colombe l'Aubépin. — 1789. (Jean-Hyacinthe ?) d'Ussel de Châteauvert, dernier commandeur.

Depuis la fin du XVII^e siècle, la commanderie de Verrières a eu ordinairement pour titulaire le grand bailli de Lyon.

IV.

GREZOLLES.

*CHATEAU, SEIGNEURIE ET SEIGNEURS
DE GREZOLLES.*

Le château de Grezolles fut autrefois considérable. Il était, disent les anciens titres, muni de fossés, pont-levis, hautes murailles, tours, guérites, machicoulis et canonnières. Il possédait une chapelle. Les troupes royales s'y logèrent en 1440, lors de la guerre de la Praguerie (1). En 1577, il fut l'objet de réparations motivées par les troubles du royaume (2). En 1595, les gens du capitaine Gratian, faisant partie des troupes sous les ordres du connétable de Montmorency, dont d'autres détachements occupaient Pommiers et l'Hôpital-sous-Rochefort, y tinrent garnison pour le roi pendant plusieurs mois (3). Quelque temps encore, on paraît s'être préoccupé de tenir le château de Grezolles en état de défense (4).

(1) V. plus haut, p. 319.

(2) Archives de la Diana. Fonds Rimaud, nos 489 et 490. Sentence du juge de, Grezolles portant que le château de Grezolles sera réparé aux frais des habitants du mandement, « pour raison des troubles qui sont en ce pays et royaulme, « et aussy pour la conservation des personnes et biens desd. « subjects dud. mandement », 15 avril 1577. — Adjudication au rabais des réparations à faire soit aux murailles, soit à la tour de *la Garde*, et pour fermer les brèches, 29 avril 1577.

(3) Rôle de garde au château de Grezolles, 28 juin 1595. Copie d'Auguste Chaverondier, papiers, n° 52.

(4) Archives de la Diana. Fonds Rimaud, pièces 466, 484, 487, 487 *bis*, années 1596 à 1601. — La pièce n° 466, qui est une adjudication au rabais des réparations à faire au château

Puis les bâtiments en furent accommodés à la moderne, et aujourd'hui, à voir de loin ses deux tours carrées, couvertes en tuile plate et surmontées de lanternons, on le prendrait volontiers pour une construction du XVII^e siècle. On peut observer cependant, du côté du nord, une tour ronde et une portion considérable de l'ancienne enceinte qui ont conservé leur aspect primitif. Les fossés ont été comblés, et l'on regrette encore une allée d'arbres superbes qui conduisait du château au village.

La succession des seigneurs de Grezolles est assez imparfaitement connue. Aux XII^e et XIII^e siècles, ce lieu semble avoir été possédé par une famille du même nom (1). Dès les premières années du XIV^e, on le voit entre les mains des Lavieu (2). Peu après, à la suite du mariage d'une Lavieu avec Jean Allemand, les Lavieu et les Allemand en deviennent coseigneurs (3). Ensuite une longue obscurité se fait sur le sort du château de Grezolles. Au milieu du XVI^e siècle, il appartient aux d'Épinac (4). En 1564, Guicharde d'Albon, veuve de Pierre d'Épinac, en 1571 Jean d'Épinac le vendirent à Jean du Saix, seigneur

de Grezolles, du 28 mai 1596, et celle du 29 avril 1577, citée dans une note précédente, font connaître les noms de plusieurs des tours du château, celles de *la Garde*, *Guyot*, de *l'Ange* et *Fornier*, ces deux dernières situées au midi.

(1) Sur l'ancienne famille de Grezolles, v. *Cartul. des francs-fiefs du Forez*, p. 24 ; — Valentin-Smith, *Bibliotheca Dumbensis*, t. II, suppl., p. 56 et 79 ; — La Mure, *Hist. des Ducs de Bourbon*, t. I, p. 229, 267.

(2) La Mure, *op. laud.*, t. I, p. 347.

(3) Barban, *Fiefs*, nos 19, 20, 842, 846, 870. — Chaverondier, *Invent. des arch. dép.*, t. II, p. 106.

(4) Archives du château de Boën. Arrière-ban de 1563.

de Ressins et de Buffardan, mari de Claudine d'Épinac (1). La seigneurie de Buffardan se trouva ainsi réunie à celle de Grezolles. Mais elles ne restèrent que peu de temps dans la famille du Saix et, dès 1590 environ, elles étaient devenues la propriété de Guillaume Gayardon (2), lieutenant pour le roi à Saint-Germain-Laval, qui y ajouta, en avril 1598, la justice moyenne et basse de Luré, acquise du chapitre de Montbrison (3). Ce Guillaume eut pour fils Pierre Gayardon, qui épousa Philiberte Coton, sœur du confesseur de Henri IV, et fut le grand-père maternel du chanoine Jean-Marie de la Mure. En 1731, Alexandre Gayardon, arrière-petit-fils du précédent, réunit encore à la terre de Grezolles le château, terre et seigneurie d'Aix, qu'il acheta de Joseph de Monteynard, marquis de Montfrin, héritier de Louise-Gabrielle Pérachon. Charles-Henri Gayardon, comte de Grezolles, son petit-fils, fut député de la noblesse de Forez aux États-généraux de 1789. La terre de Grezolles n'est sortie de sa famille que dans le courant de ce siècle.

Les seigneuries réunies de Grezolles et Aix, en toute justice, dans lesquelles était enclavée celle de Buffardan, en basse justice seulement, comprenaient la paroisse entière de Grezolles ; la partie nord-ouest

(1) Catalogue de la vente de Verna, n° 1373.

(2) Cabinet de M. le vicomte de Meaux. Fonds de Saint-Just-en-Chevalet. Terrier *Dubost*, 1589-1590, t. IV, f° 294. (Cf. Coste, *Essai sur l'hist. de la ville de Roanne*, p. 285). — La généalogie de la famille Gayardon donnée par d'Hozier, qui fait venir à tort celle-ci de Bretagne, paraît renfermer de graves inexactitudes dans ses premiers degrés.

(3) Papiers d'Aug. Chaverondier, n° 11. Mémoire judiciaire de l'an XIII.

de celle de Saint-Julien d'Odes, avec la moitié de Chavagnieu et Viraud ; partie de Chazelles, Servaud, Job, l'Argentière, les Forêts, Ravières, Montrobert, et la partie nord du bourg, en la paroisse de Saint-Martin-la-Sauveté ; enfin la paroisse entière de Luré, sauf une portion insignifiante de territoire sur les confins de celle de Souternon (1).

Dans le château de Grezolles existait une maison dite de *Chantois*, qui était tenue en fief du comte de Forez par les seigneurs de Buffardan (2).

ÉGLISE DE GREZOLLES.

L'ancienne église de Notre-Dame de Grezolles, qui possédait des reliques de la Sainte-Vierge et des saints martyrs Vincent et Anastase (3), et où les seigneurs de Buffardan avaient leur sépulture dans la chapelle de Saint-Blaise (4), était sans valeur architecturale. Elle a été remplacée en ce siècle par une

(1) Arch. de la Diana. Rôle de garde de 1595, déjacté. — Arch. de Goutelas, Dénombrement présenté par Pierre Gayardon, seigneur de Grezolles, 20 février 1604. — Arch. nat. P. 77341, Dénombrement présenté par Philiberte Coton, veuve de Pierre Gayardon, tutrice de ses enfants, 11 septembre 1614. — Arch. de la Loire, ancien A. 20. Dénombrement présenté par André Gayardon, seigneur de Grezolles, 25 septembre 1674.

(2) Barban, *Fiefs*, n° 318. — Arch. de l'hôpital de Roanne. Dénombrement présenté par Antoine de Varennes, seigneur de Buffardan, 21 mai 1459.

(3) Bibl. nat. lat., 5529. Visite pastorale du diocèse de Lyon, 1469, fo 122 vo. — Archives municip. de Grezolles. Reg. paroissiaux, note à la fin du reg. de 1751.

(4) Chaverondier, *Invent. des arch., dép.* t. II, p. 258. Testament de Béatrix de Chantois, dame de Buffardan, 1409.

église à trois nefs et clocher sur le côté, bâtie par l'architecte Durand. Elle n'a rien que de banal au dehors et sa façade, percée de baies ridiculement aiguës, ne prévient pas favorablement le visiteur. Mais l'intérieur mérite l'éloge qu'en a fait le P. Samuel Tardieu, de présenter des masses bien pondérées (1). Les piliers sont montés en briques et recouverts d'un enduit : il est à regretter qu'on n'ait pas adopté le parti plus franc et plus artistique de laisser la brique vue.

Cette église possède un autel moderne dont la sculpture est meilleure que l'architecture, une bonne statue de la Vierge par Picaud, et une grande toile du XVII^e siècle représentant la Sainte Vierge et saint Joseph, tenant chacun d'une main l'Enfant Jésus, qui marche entre eux deux. Des anges les accompagnent et d'autres anges planent au-dessus de leurs têtes. Ce tableau, dont il serait intéressant de connaître l'auteur, mériterait tout à fait une restauration.

CROIX DE CHASSAGNE.

A la limite de la commune de Grezolles, sur l'ancienne route de Saint-Just, la croix de Chassagne, située à l'origine d'un chemin qui conduit au hameau du même nom, distant d'environ 400 mètres, est un exemple entre plusieurs autres de croix portant le nom d'un centre de population plus ou moins éloigné, vers lequel se dirige un chemin dont elles marquent l'amorce.

(1) *Forez pittoresque et monumental*, p. 215.

La croix de Chassagne, qui est en pierre et mutilée à sa partie supérieure, offre à sa base le détail curieux de quatre cylindres se succédant horizontalement à angle droit et qui pénètrent l'arbre faiblement conique de la croix, de manière que leurs génératrices les plus extérieures et leurs bouts coïncident avec les côtés du carré circonscrit à cet arbre.

Ce petit monument paraît remonter au XV^e ou XVI^e siècle.

CHAPELLE DE SAINTE-BARBE.

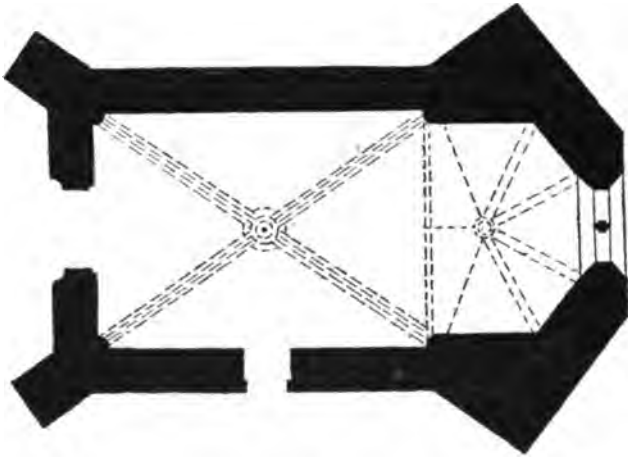
La chapelle de la *Chault*, sous le vocable de sainte Anne et de sainte Barbe, fut bâtie vers l'an 1500 par Claude de Saint-Marcel, coseigneur dudit lieu, chanoine de Lyon, doyen de Montbrison, prieur de l'Hôpital-sous-Rochefort et curé de Grezolles, sur un monticule situé à 200 ou 300 mètres au matin du village (1). Elle est aujourd'hui adjacente au cimetière. J'ignore si celui-ci a toujours occupé le même emplacement (2).

L'édifice se compose d'une seule travée de nef,

(1) Archives du château d'Avauges. Inventaire des archives du château de Saint-Marcel dressé en 1697 par Jacques Jacob, n^o 75. 1503, 14 octobre. « Fondation de la chapelle de la Chault, sous le vocable de Ste Anne et de Ste Barbe, faite en la paroisse de Gresolles », Gayardon notaire. — *Almanach de Lyon*, 1760, v^o *Grezolles*.

(2) En 1328, Etienne du Genetey, damoiseau, fait un legs *capelle que debet edificari in cimiterio de Graysoles* (Chaverrondier, *Inventaire des arch. de la Loire*, t. II, p. 106). — Il semble qu'il ait existé dans ce cimetière une lanterne des Morts, car le 20 février 1349, Jean Gay, de Grezolles, légua une demi-cornue d'huile annuellement *lampadi cymiterii de Graysoles* (*Ibid.*, p. 106). Je ne saurais dire si les édifices, objets de ces legs, étaient distincts, et j'incline à croire que

voûtée d'ogives, et d'un sanctuaire élevé sur un plan des plus singuliers. Il est à cinq pans tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, mais, tandis qu'à l'intérieur il présente une forme polygonale régulière, il fait saillie



100. — GREZOLLES. — PLAN DE LA CHAPELLE DE
SAINTE-BARBE.

Dessin de M. Vincent Durand.

latéralement à l'extérieur, comme si l'on en avait prolongé les pans obliques jusqu'à la rencontre de contreforts d'angle destinés à buter la voûte de la nef.

l'ancien cimetière de Grezolles était voisin de l'église paroissiale.

La chapelle de Sainte-Barbe était naguères défigurée par une mauvaise bâtisse moderne qui lui avait été accolée du côté du soir pour donner à la nef une travée de plus, celle-ci simplement plafonnée. Cette construction parasite vient d'être démolie et la chapelle ramenée à ses proportions primitives.

Par une autre singularité, qu'expliquent les très petites dimensions du chœur, l'arc doubleau qui lui donne accès s'élargit à sa partie supérieure jusqu'à se confondre avec les deux nervures de la voûte les plus voisines, et les autres nervures elles-mêmes s'arrondissent au point que cette voûte à l'air plissée régulièrement. Le toit est aigu et recouvert d'ardoises. Chacun des massifs triangulaires qui épaulent l'abside est surmonté d'un clocheton en charpente. Sur le faîte, un troisième clocheton contient une élégante petite cloche, haute de 0^m 285, large de 0^m 32, dont la corde passe dans un trou pratiqué au centre de la clé de voûte de la nef. Cette cloche, qui est du temps, ne porte d'autre inscription que les mots, *Ave Maria*, en minuscules gothiques, sur un étroit bandeau qu'achèvent de remplir divers ornements courants, roses, rinceaux, etc., et qu'accompagnent de multiples filets.

Deux portes, l'une au couchant, l'autre au midi, donnent accès dans la nef, et une fenêtre en midi l'éclaire. Une deuxième fenêtre s'ouvre au fond de l'abside. Elle est divisée par un meneau en deux baies à plein cintre, avec remplage à dessins flamboyants, et meublée d'un vitrail du XVI^e siècle, de grand prix. Dans la baie droite, la Vierge debout tient l'Enfant Jésus ; c'est une copie librement et vivement exécutée de la Vierge de Raphaël dite de Saint-Sixte. Dans la baie gauche, sainte Barbe est agenouillée, appuyant ses deux mains sur une épée. Elle porte une coiffe unie à longues pointes, sous laquelle sa chevelure est roulée en chignon, une robe violette et un manteau vert. Sa tête, nimbée d'un double cercle d'or, est charmante de finesse et de naïveté. Malheureusement, la partie inférieure du corps manque.



E. BRASSART, phot.

XXIII. — GREZOLLES. — VITRAIL DE LA SAINTE
VIERGE DANS LA CHAPELLE SAINTE-BARBE,
XVI^e siècle.



E. BRASSART, phot.

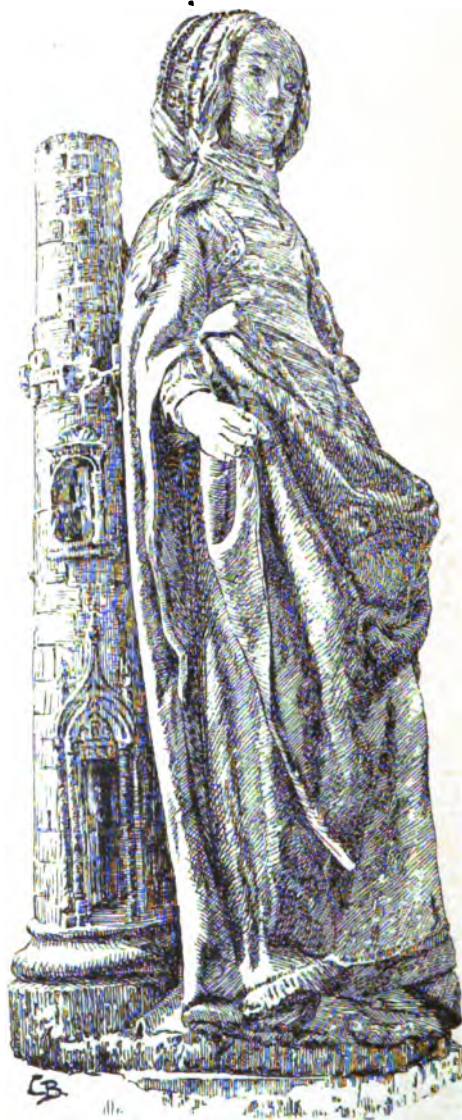
XXIV. — GREZOILLES. — VITRAIL DE SAINTE BARBE, DANS LA
CHAPELLE SAINTE-BARBE, XVI^e SIÈCLE.

p. 404 bis.

De part et d'autre de la fenêtre, deux statues, de sainte Anne grand'mère à gauche, de sainte Barbe à droite, sont portées sur des culs de lampe. Le faire en est un peu maladroit, mais elles sont néanmoins intéressantes. Sainte Anne est représentée assise et tenant ouvert un livre sur lequel la Vierge, debout à sa droite et de proportions beaucoup moindres, semble faire lire l'Enfant Jésus. Celui ne regarde pas le livre, mais élève les yeux, en faisant le geste d'expliquer le texte. Sainte Anne porte un voile et une guimpe ; son ample manteau est bordé d'un galon en broderie.

Sainte Barbe est debout, vêtue d'une robe ouverte carrément à la gorge et collante au corsage, avec manches bouffantes serrées par un lien au-dessus du coude. Le bas du corps est drapé dans un large manteau. La partie la plus curieuse du costume de la sainte est son ajustement de tête, consistant en une coiffe à petits plis sur laquelle est posé un large cercle d'orfèvrerie assujéti, lui-même par une pièce d'étoffe qui passe sous le menton, en étreignant les flots d'une opulente chevelure qui descend des tempes sur les épaules. La main droite, tenant un glaive et une palme, a été restituée en bois ; du même côté, s'élève une tour munie de toutes ses défenses, qui figure la prison de la sainte ; la porte est entr'ouverte, la herse est levée.

Ces deux statues, encore tout empreintes du style du XV^e siècle, sont certainement contemporaines de la construction de la chapelle. Elles ont été taillées dans un calcaire tendre et très blanc, qui disparaît sous une couche épaisse de peinture à l'huile, que leur a infligée un plâtrier moins habile que bien intentionné. Elles avaient du reste été déjà polychrômées une ou plusieurs fois.



101. — GREZOLLES. — STATUE DE SAINTE BARBE
DANS LA CHAPELLE DE CE NOM.
Pierre polychrômée. — XVI^e siècle.
Dessin de C. Beauverie.

V.

MINES DE PLOMB ARGENTIFÈRE DE
GREZOLLES ET DE
SAINT-MARTIN-LA-SAUVETÉ.

Sur le territoire de la commune de Grezolles existe une mine de plomb argentifère qui était encore exploitée il y a une vingtaine d'années. Ce gisement métallique dépend d'un vaste ensemble de filons de même nature qui s'étend sur les communes de Saint-Germain-Laval, Nollieu, Bussy, Cezay, Saint-Sixte, le Sail de Couzan, Saint-Thurin, Saint-Martin-la-Sauveté, Champoly, Saint-Marcel et Saint-Romain d'Urfé, Saint-Just-en-Chevalet, Juré, Saint-Julien d'Odes, etc.

Ces mines furent concédées, le 10 août 1728, à François de Blumenstein, natif de Salzbourg en Autriche, dont les descendants en continuèrent l'exploitation jusqu'en 1844. Les travaux exécutés pendant cette période de temps firent reconnaître en plusieurs endroits de la concession, particulièrement à Chomeil, commune de Saint-Marcel d'Urfé, au Poyet, commune de Champoly, à Grezolette, commune de Saint-Martin-la-Sauveté, à Grezolles, et surtout à Durel, commune de Juré, des traces d'une exploitation antérieure qui, sur ce dernier point, avait porté sur une hauteur verticale d'au moins 110 mètres (1). A quelle date faire remonter

(1) Grüner, *Description géologique et minéralogique du département de la Loire*, p. 458, 463, 465, 473, 476, 479. — Dupleissy remarque qu'un des travaux les plus hardis exécutés par

ces excavations? Les ingénieurs se sont contentés souvent de l'expression peu compromettante de « travaux des anciens ». Dans un mémoire sur les mines du Lyonnais, Forez et Beaujolais, présenté à l'Académie de Lyon en 1782 (1), Jars cadet dit que, dans un grand nombre, on observe des travaux antérieurs à l'usage de la poudre; il ajoute que, « si l'on en croit la tradition, ou plutôt ce qu'en disent les archives des seigneurs,... il y en avoit plusieurs de connues dans le XI^e, XIII^e et XIV^e siècles, et d'autres qui ne datent que du XVI^e ». La peste, les guerres civiles, peut-être aussi l'inexpérience des ingénieurs et le défaut de moyens économiques d'exploitation, en auraient déterminé l'abandon. Jars d'ailleurs n'émet en particulier aucune opinion sur l'âge des mines du groupe de Saint-Martin-la-Sauveté, où il signale de vieux travaux à Grezolles et à Durel, ni sur ceux par qui elles auraient été exploitées avant de Blumenstein.

Grüner est plus explicite et, sans indiquer non plus d'époque, ni citer ses autorités, il attribue formellement aux comtes de Forez les vieux travaux des mines de Saint-Martin et communes cir-

les de Blumenstein « est celui par lequel on est rentré dans des ouvrages faits antérieurement à l'invention de la poudre et abandonnés depuis longtemps. Pour les atteindre, il a fallu descendre à travers mille difficultés à 170 mètres de profondeur à partir du sommet de la montagne » (*Essai statistique sur le dép. de la Loire*, p. 89).

(1) Bibliothèque de l'Académie de Lyon. Mss. *Notice historique de toutes les mines qui sont connues dans le Lyonnais, le Forêt et le Beaujolois, avec l'indication des lieux où elles se trouvent, pour servir à l'histoire naturelle de ces trois provinces*. Je dois d'amples extraits de ce travail à l'amitié de M. A. Vachez.

convoisines (1). C'est également aux comtes de Forez, « feudataires des comtes de Toulouse », que Lavigne en fait honneur (2). Mais cela ne semble exact que dans une faible mesure.

L'histoire se tait absolument sur toute exploitation minière faite par ordre des comtes de Forez des première et seconde races. Il faut descendre à la fin du XIV^e siècle et à l'avènement des ducs de Bourbon au comté, pour trouver trace d'une entreprise de ce genre. Le duc Louis II de Bourbon fit alors exécuter, dans ses nouveaux domaines de Forez, quelques travaux de recherche de mines métalliques. Aug. Bernard a signalé et Huillard-Bréholles a publié *in extenso* le compte des dépenses faites en 1390 pour extraire de la galène dans le voisinage de Bussy et en retirer 222 livres et demie de plomb d'œuvre (3). Le texte n'indique pas si les matières traitées furent empruntées à un ou plusieurs gîtes métallifères. Ce qui est certain, c'est qu'elles ne provenaient pas d'une mine déjà en exploitation, car pendant deux jours quatre hommes furent employés à rechercher des filons de minerai, *pro investigando minam*. Il en fut découvert un, le seul attaqué peut-être (4), sur l'héritage d'un nommé Jean Paroy ou

(1) Grüner, *Description*, etc., p. 458, 465, 476, 479.

(2) E. Lavigne, *Mémoire* (autographié) *sur les filons de plomb argentifère de la concession de Saint-Martin-la-Sauvété*, 1873, p. 1 à 5.

(3) Aug. Bernard, *Mine de plomb exploitée en Forez au XIV^e siècle*, dans le *Mémorial de la Loire* du 23 juin 1864. — Huillard-Bréholles, n° 3797.

(4) Il existe à l'angle S.-O. de la commune de Bussy, à peu de distance en N. des Torrolières, un territoire de la Mine, section D, n°s 1068 et 1069 du cadastre ; mais j'ignore si du minerai en a été extrait et à quelle époque.

Perroy, dans la partie de la paroisse de Cezay dépendant de la haute justice de Perceval Raybe, seigneur de Saint-Marcel d'Urfé. Celui-ci se plaignit de l'atteinte parlée à ses droits. A la suite de son opposition, Mathieu Guionet, chantre de Notre-Dame, et Guillaume Rajace se rendirent en 1394 de Montbrison à l'Étra et de là à Lyon, « pour savoir « et enquérir comme on s'i gouvernoit sur le fait « de mines de ploms, estaing et autre métaulx, par « l'ordenance dez gens du conseil monseigneur, sur « ce que le sire de Saint-Marcel mouvoit débat à « monseigneur et à sez mineurs ez parties de Bussy et « Sezeil (1) ». Ils rapportèrent sans doute un avis favorable aux prétentions du duc, car, au mois de mars 1395, celui-ci concéda le gîte métallique contesté, et probablement les autres découverts ou à découvrir dans le même quartier, à Jacquemin de Foibout et François Massard, habitants de Lyon, qui commencèrent à l'exploiter (2). Le seigneur de Saint-Marcel pro-

(1) Archives de la Loire. B. 1998. Compte de P. Thevenet, prévôt de la Tour-en-Jarez.

(2) Lettres de Charles VI du 23 décembre 1395. Cette chartre, mentionnée dans deux inventaires faits au château de Saint-Marcel en 1613 et 1697, est en déficit au charrier d'Avauges et n'a pu être retrouvée non plus aux archives nationales, où M. Noël Thiollier a bien voulu la rechercher à mon intention. Mais il en existe aux archives du Rhône (C. 115), une expédition authentique produite en 1754 dans un procès entre le marquis d'Albon et le sieur de Blumenstein, concessionnaire des mines de Saint-Martin-la-Sauveté, et j'en dois copie à l'inépuisable obligeance de M. Maurice de Boissieu. — Archives de la Loire. B. 1928. Comptes d'Et. d'Entrai-gues, du 12 mars 1395 : « Au trésorier, pour les despens de lui, « son valet, Pierre Gordin, et III chevaux, faiz pour aler de « Montbrison à Molins, à la venue du roy notre sire, pourter « à monseigneur III^e frans, VII s. VI d. t.,... et pour lui exposer

testa de nouveau et cette fois porta ses plaintes jusqu'au roi. Elles furent entendues, et, par lettres de Charles VI du 23 décembre 1395, il fut maintenu dans la possession de la mine de plomb objet du débat.

J'ignore si Perceval Raybe se prévalut du gain de son procès pour entreprendre des travaux pour son compte (1) et quelle suite le duc de Bourbon ou ses concessionnaires donnèrent aux leurs. Il est vraisemblable que rien d'important ne se fit de part et d'autre. En tout cas, le duc de Bourbon qui déjà, comme on vient de le voir, avait cédé à des spéculateurs lyonnais la mine de Cezay, renonça bientôt à toute exploitation directe de celles qu'il pouvait posséder en Forez. En effet, après avoir, ce semble, accordé quelques autorisations particulières

« la baille perpétuelle de la mine de son pais de Forez, qui « avoit besoigne d'estre confirmée par ses lettres, IX l. III s. IX « d. t. ». — Il y a bien de l'apparence que le Jacquemin de Foibout dont il est ici question n'est autre que l'argentier Jacquemin qui, à peu près à la même époque, paraît s'être associé à Hugues Jossard pour l'exploitation des mines de plomb nouvellement découvertes de Brullioles et de Soucieu (V. de Valous, *Anoblissement d'un mineur lyonnais en 1398*, p. 14), et ainsi tomberait l'hypothèse de M. Poyet qui, dans ses *Documents pour servir à l'histoire des mines du Lyonnais*, a proposé d'identifier ce personnage à Jacques Cœur. Les Moissard sont déjà connus comme ayant fait valoir des mines au XIV^e siècle (De Valous, ouvrage cité, p. 17).

(1) Dans sa notice sur l'*Anoblissement d'un mineur lyonnais*, p. 17, Vital de Valous, sur l'autorité de documents en sa possession qu'il ne spécifie pas, dit que, « au XIV^e siècle, « les familles chevaleresques Raybe, d'Albon, d'Épinac, Laye, « possédèrent et firent valoir des mines ». Je ne saurais dire si cet auteur a eu sur les mines appartenant aux Raybe d'autres informations que celles fournies par les pièces citées ici.

res (1), il concéda enfin, le 6 décembre 1405, à Ennemond Syvrieu, bourgeois de Lyon, les mines de plomb, d'étain, de cuivre, d'or, d'argent, « et de « tout autre métal qui est et se pourra trouver au « pays et comté de Forez (2) ». Mais nul document à moi connu ne permet de croire que le concessionnaire ait exploité celles dont nous étudions en ce moment l'histoire.

Soixante ans après, le duc Jean II de Bourbon se préoccupa à son tour de l'accroissement de revenus qu'il pourrait tirer des gîtes métalliques situés dans ses domaines. Il obtint successivement de Louis XI, en juillet 1467 et juillet 1469, la permission d'exploiter ceux d'alun et de vitriol sans payer le

(1) Archives de la Loire. B. 2007, pièce non datée, mais rapportée par M. de Fréminville à la fin du XIV^e siècle, par laquelle les gens des comptes du duc Louis II concèdent à Jean Bruyet, de la Faye en Argentièrre, et à Jean de la Bastie, de Saint-Laurent de Chamousset, « toutes les mines de plomb, « estaing, covre, et d'autres mettaulx quelxcunques que ils « porront trouver en leurs terres, fons, héritaiges et territoires, « et par espécial au territoire de la Tronche et autres circon- « voisins, situés dans la châtelanie et ressort de Virignieu, « moyent ce que iceulx Jean Bruyet et Jean de la Bastie se- « ront tenuz, ont juré et promis de randre, payer et satisfaire « à mondit seigneur, *pour son droit royal et fiscal*, la décime « partie du prauffit et acquit d'iceulx mettaulx fundux et affnés ». — En s'attribuant ainsi le dixième des produits, réservé par le droit commun à la Couronne, le duc se fondait probablement sur la concession de droits régaliens faite par Louis-le-Jeune au comte Guy II. J'ignore si les officiers du roi élevèrent quelque opposition. Quoiqu'il en soit, on verra un peu plus loin que le duc Jean II obtint de Louis XI le don régulier de ce droit du dixième.

(2) Aug. Bernard, *Descr. du pays des Ségusiaves*, p. 16. — Cf. A. Vachez, *Histoire de l'acquisition des terres nobles par les roturiers dans les provinces du Lyonnais, Forez et Beaujolais du XIII^e au XVI^e siècle*, p. 30.

droit régalien du dixième (1). Un peu plus tard, il demanda l'autorisation d'exploiter sous la même dispense les mines de tous métaux, ce qui lui fut accordé par lettres du 12 février 1471, en ces termes :

« Comme de la partie de nostre très chier et très
« amé frère et cousin, Jehan, duc de Bourbonnois
« et d'Auvergne, nous ait esté dit et remonstré que
« en ses païs, terres et seignories, ainsi qu'il a esté
« adverty, a et se treuvent plusieurs mines qui tien-
« nent or, argent, cuivre, plomb, azur, vitriol,
« alun de glas et aultres métaulx, lesquelles mines,
« se elles estoient ouvertes et cherchées, et si celles
« qui le sont estoient bien démenées à force d'ou-
« vriers, quises et exploictées, on y pourroit trouver
« beaucoup des dits métaulx et, à ceste cause, y feroit
« volentiers... besoigner et fournir du sien propre
« aux fraiz neccessaires ;... mais il ne l'oseroit, ne
« voudroit faire sans noz congié et licence, dou-
« btant que noz officier... lui voulsissent en ce
« mectre ou donner empeschement, soubz umbre
« de nostre droit de décime, ou autres que nous
« avons acoustumé de prandre sur les mines de no-
« tre royaume ;... en nous humblement requérant
« que, attendu les grans fraiz, mise et despens qu'il
« conviendra faire avant que icelles mines soient en
« valeur, et que peut estre à la fin ne seront de
« grand prouffit et que, s'elles se treuvent bonnes,
« ce sera le bien et utilité de la chose publique de
« notre royaume, il nous plaise lui octroier nos
« dits congié et licence et sur ce lui impartir notre

(1) La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon*, t. III, p. 202 et 203.

« grâce : pour ce est-il que nous.. à icellui notre
« frère et cousin... octroyons par ces présentes congié,
« licence, faculté et pouvoir de ouvrir et faire ouvrir,
« mectre sus et faire besoigner en toutes les dites mines,
« ouvertes et à ouvrir, qui sont et se pourront trouver
« en toutes ses terres et seignories,.. soient que icel-
« les mines tiennent or, argent, azur, cuivre, plomb,
« vitriol, along de glas et aultres métaulx quelzcon-
« ques... Et de notre plus ample grâce,.. avons à
« notre dit frère et cousin... et à ses.. hoirs et suc-
« cesseurs donné, quicté, remis et transporté, donnons,
« quictons, remettons et transportons, à tousjour-
« mais perpétuellement, tout notre dit droit de dix-
« me et autre moindre ou plus grant qui nous y
« pourroit appartenir et compéter,... fors seulement
« nous en faire la foy et homaige avec leurs autres
« seignories et chevances » (1).

Il semble, à examiner de près ces lettres, que le duc de Bourbon, en en sollicitant l'octroi, ait eu en vue moins encore d'obtenir l'autorisation d'exploiter, que l'exemption des droits régaliens sur les produits de ses mines, et leur perception à son profit sur celles exploitées par autrui dans son comté. Nous voyons en effet qu'il institua un « commis à la recette des dixièmes des mines d'or et d'argent et d'autres métaux », office successivement confié à Jean de la Goutte puis, en 1473, à Jean Baronnat (2), et dont l'existence implique celle de mines en acti-

(1) La Mure, *op. cit.* t. III, p. 204; cf. t. II, p. 297.

(2) Bibliothèque nat. Fonds Gaignières. N^o. 654. Table des registres du Bourbonnais d'après Dufourny, 4^e registre de la Chambre des Comptes, f^o 148, sous la date de Montbrison, 23 août 1473.

tivité. Rien d'ailleurs dans les lettres royales n'indique qu'au moment où elles furent obtenues, le duc fit exploiter pour son compte ; nulle allusion aux droits de ses prédécesseurs les comtes de Forez et à l'usage qu'ils en auraient fait dans le passé, silence d'autant plus remarquable, que le droit sur le dixième des produits, déjà prétendu par le duc Louis II (1), pouvait être regardé comme compris dans la concession de droits régaliens faite par Louis-le-Jeune au comte Guy II et plusieurs fois confirmée par les rois ses successeurs. Il n'y avait donc pas là une de ces possessions notoires, continues, immémoriales, qui auraient rendu inutile une concession nouvelle. On put douter de l'existence d'un droit que l'occasion ne s'était jamais présentée d'exercer, sinon depuis assez peu de temps.

Le moyen tiré de la concession de Louis-le-Jeune fut toutefois invoqué plus tard et forme le principal considérant de lettres confirmatives de Charles VIII accordées au duc Pierre II de Bourbon en mai 1494 (2). Plus explicites en ce point que celles de 1471, elles laissent entendre que des travaux de mines étaient poursuivis par les gens et pour le compte du duc, concurremment avec des entreprises privées, car elles mentionnent la prétention abusive des officiers royaux de Lyonnais de « contraindre les officiers de nostre dit frère, et autres besongnans ès mines du dit conté de Fourestz, à paier le dit droit de décime ». Je ne crois guère

(1) V. plus haut, p. 412, note 1.

(2) La Mure, *op. cit.*, t. III, p. 219 ; cf. p. 234 bis et t. II, p. 353.

que les travaux ainsi exécutés en régie pour les ducs aient été bien importants. Du moins ne semblent-ils pas s'être étendus au quartier du Forez qui nous occupe. L'autorité des comtes n'allait pas, on l'a vu, jusqu'à leur permettre de porter des fouilles dans les terres des seigneurs particuliers. Celles de Bussy et de Saint-Just-en-Chevalet, qui leur appartenaient en propre, renfermaient des gîtes plombifères. C'est même dans cette dernière que se trouvait la mine de Juré, une de celles où les « travaux des anciens » sont le plus considérables. Mais rien que je sache, dans les documents déjà nombreux de cette époque, ne laisse soupçonner qu'ils y aient fait travailler au XV^e siècle, et la même absence de témoignages s'étend aux gisements compris dans les seigneuries d'Urfé et de Saint-Marcel. Si quelques filons ont été exploités dans ce quartier, ce n'a donc probablement été que sur une fort petite échelle (1).

Ainsi, absolument aucun indice d'exploitation par les comtes de Forez des première et seconde races. De la part des ducs de Bourbon, des velléités, des tentatives bientôt interrompues et pas d'entreprise

(1) M. le conseiller Marcellin Boudet, qui croit devoir fixer du VIII^e au X^e siècle la décadence et la ruine des mines de plomb de Pontgibaud, où, comme en Forez, on observe des travaux remontant à une époque très reculée, constate que les lettres royales obtenues par Jean II, le 12 février 1471, ne furent pas suivies de plus d'effet en Auvergne que dans notre pays. « Cette tentative de résurrection, dit-il, menée, « mollement, ne paraît pas avoir réussi, car elle a fort peu « duré. Il n'en est resté nulle part de traces sérieuses ». (Plumberiæ. *Les plombières de Pontgibaud d'après les chartes du moyen âge*, p. 45).

suivie. Même silence de l'histoire en ce qui concerne les autres seigneurs. D'où cette conséquence, que les vastes travaux anciens reconnus par les ingénieurs, travaux qui attestent une exploitation conduite avec de grands moyens et ayant duré un temps considérable, ne doivent pas être attribués au moyen âge, mais remontent très probablement à l'antiquité.

Grüner a observé judicieusement que le nom d'*Argentière* porté par un hameau de Saint-Martin, à proximité de filons de plomb argentifère, dénote que ceux-ci ont été très anciennement exploités (1). Il aurait pu citer aussi, dans la même commune, le territoire d'*Argentière*, sur la rive gauche du ruisseau de la Planchette, à peu près à égale distance de la Sauveté, de Saint-Pulgent et de Co-rent (2), le hameau d'*Argenteys* ou *Argentière*, commune de Boën (3), et le ruisseau d'*Argent, rivus*

(1) *Descr. géolog. et minéralog. du dép. de la Loire*, p. 472.

(2) Ce territoire est cité dès 1411 dans le terrier *Bisson* de la Sauveté, aux archives du Rhône, Fonds de Malte. H. 1542. — Il est mentionné aussi dans une commission délivrée le 3 juillet 1458, à la requête de frère Dauphin de la Marche, précepteur de Verrières, et Briançonne de Prunerie, prieure de Leignieu, pour informer sur les troubles apportés à leur jouissance par Antoine de Champuljan, damoiseau (Même fonds. La Sauveté, n° 2).

(3) *Obituaire de Lyon*, p. 232. Testament de Foulques de Rochefort, chanoine de Lyon, 24 septembre 1261 : *Hugoni domino Rupis Fortis, fratri meo, villam Sancti Laurencii,.... et omnia que habeo in tenemento d'Argenteys*. — Archives du château de Boën. Foi et hommage fait à Amédée, seigneur de Cosant, par Henry, fils de feu Hugues de Rucis, chevalier, assisté de frère Albert de Rucis, prieur de Pouilly, son frère, pour ses rentes de Chaosieu et d'*Argenteys* et pour sa part de la leyde de Boën, 25 janvier 1322 (1321 v. st.) — Arch.

Argenti, commune de Bussy (1). Il est remarquable que dans cette région du Forez aucun territoire, à ma connaissance du moins, ne porte le nom de *Plomb*, de *Plombière*, ou tout autre indiquant qu'il produit du plomb (2). Cette circonstance donne à penser que l'argent contenu dans le minerai, que les de Blumenstein ont toujours négligé d'en séparer (3), que les derniers exploitants ne considéraient que comme un produit accessoire, a été au contraire, à une époque reculée, regardé comme le produit principal. En effet, c'est généralement là

du château de Chalais d'Uzore. Terrier *Savaterii* de Chosieu, 1397, 1398, réponse de Jean d'*Argentey*s. — Je suis porté à reconnaître dans l'Argentière près de Boën la *villa Argentaria* de la charte n° 873 de Savigny, de l'an 1100 environ, contenant don d'une vigne audit lieu et de la moitié d'un curtil à Lugnieu, sous le château de Marcilly. On voit combien le nom est ancien.

Plusieurs autres chartes du même cartulaire visent le lieu, l'*ager* et la vallée de l'Argentière, commune de Sainte-Foy-l'Argentière (Rhône). La plus ancienne est de l'an 955. Voir dans Auguste Bernard (*Description du pays des Ségusiaves*, p. 104) ce qu'il dit de la mine de plomb argentifère de cette localité et des traces de son exploitation à l'époque romaine.

(1) Le nom de *rivus Argenti* est celui donné par les titres du moyen âge, et la présence de mines argentifères dans le voisinage porte à croire qu'il s'y rapporte. Je n'indiquerai donc que pour mémoire une autre étymologie tirée d'un des rares mots gaulois dont le sens est connu avec certitude, *argant*, l'oie, la rivière de l'Oie.

(2) Dans une autre partie du Forez, les communes de Tarentaise et de Chuyer possèdent chacune un hameau du *Plomb*. M. Grüner (p. 215) relève ce nom et celui d'*Argental* comme faisant supposer l'existence d'anciens travaux de mines, mais en ajoutant que nulle part ceux-ci ne paraissent avoir été considérables, et il se demande si ce n'est pas la faible teneur en argent du minerai qui a fait négliger les gisements plombifères de ce canton.

(3) Grüner, p. 462, 493.

où l'on signale l'existence de « travaux des anciens », à Juré surtout, que le minerai se montre particulièrement argentifère. La proportion de métal précieux y atteint et même y dépasse notablement un kilogramme par tonne de plomb d'œuvre. La valeur plus grande de l'argent, le bas prix du travail exécuté par des esclaves ou des condamnés pouvaient donner des bénéfices, là où les modernes ne rencontreraient que des pertes. D'ailleurs les mines d'argent proprement dites sont fort rares en France, et l'on sait que les anciens l'y tiraient sur plusieurs autres points des minerais de plomb où il est engagé (1).

Il n'existe pas je crois, dans les auteurs de l'antiquité, de texte signalant les mines de plomb de la Ségusiavie. Auguste Bernard a allégué comme preuve matérielle de leur mise en valeur un saumon de plomb du musée Calvet à Avignon, trouvé à Barry, commune de Bollène (Vaucluse), et portant l'inscription, SEGUSIAVIC, qu'il explique par *Segusiavi cuderunt*), mais il est plus probable qu'il faut lire, *Segusia vicus*, Suze-la-Rousse (Drôme) (2).

Il y a quelque quarante ou cinquante ans, on découvrit, paraît-il, dans une galerie de mine, sur le territoire de Saint-Martin-la-Sauveté et, si mes souvenirs ne me trompent pas, près du hameau des Forêts, voisin de celui d'Argentière, un rouleau de monnaies romaines qu'une oxydation partielle faisait adhérer entre elles par leur convexité. Cette

(1) E. Desjardins, *Géog. de la Gaule*, t. I, p. 424. Il faut lire le très intéressant chapitre consacré par cet auteur aux mines de la Gaule.

(2) *Descr. du pays des Ségus.*, p. 14. — A. Steyert, *Nouvelle histoire de Lyon*, t. I, p. 260.

VI.

AIX.

CHATEAU ET SEIGNEURS D'AIX.

Enseveli au fond de la vallée, au milieu d'arbres séculaires, le château d'Aix ou *Eys*, car c'est l'orthographe ancienne et la prononciation vulgaire, est assis sur la rive droite et dans une espèce d'île formée par une dérivation de la rivière du même nom ; il dépend de la commune de Saint-Martin-la Sauveté.

La plus ancienne mention que j'aie trouvée de ses possesseurs est celle d'Antoine d'Aix, chanoine et maître de chœur de l'église de Lyon, curé de Saint-Martin la Sauveté, qui transigea en juillet 1292 avec le commandeur de Verrières au sujet de la dîme de la Sauveté (1). Hugues ou Hugonin

(1) Archives de Goutelas, n° 7. Inventaire fait au château de Goutelas, 1671-1674. — Je ne citerai que pour mémoire l'opinion de quelques anciens érudits qui, se fondant sur une lointaine analogie de nom, ont proposé de placer à Aix la très ancienne abbaye de *Saxiacum*, et allégué une prétendue tradition de l'existence en ce lieu d'une maison religieuse. V. le P. Bullioud, *Lugdunum sacro prophanum*, mss. de la bibliothèque de Montpellier, *index duodecimus*, p. 1 : *Et quia Severtus, loco postea citando, Saxiacum vertit, le Saix vel ait, Aix, inde venit quibusdam in mentem hoc monasterium fuisse in Forensibus, domo quæ etiam dicitur hodie Aix, loco aptissimo ad monasterium, et in quo olim habitasse viros religiosos communis fama est ; licet non sit improbable quod scribit Papyrius Massonus, libro de Fluminibus Galliæ seu descriptione Galliæ per flumina, a fluvio Dea castrum d'Aix nomen accepisse.* — *Saxiacum* paraît être Saint-Benoît de Cessieu (Ain).

d'Eys, damoiseau, figure aussi dans plusieurs actes du premier tiers du XIV^e siècle (1). Mais dès 1368 au moins, la seigneurie d'Aix passa dans la famille de Bonnefont (2), dont les membres continuèrent parfois à s'appeler d'Aix tout court. Au XV^e siècle, en ou avant 1441, Marguerite de Bonnefont la porta à Amédée du Peschier, d'une famille d'Auvergne (3). Alix du Peschier, qui paraît être la petite-fille de ces derniers, la porta à son tour et successivement, vers 1536 et 1546, à ses deux maris François d'Alègre et Antoine de la Bretonnière, seigneur d'Apchiat (Haute-Loire), veuf de Françoise de Belvezet. Enfin, le mariage de Marie de la Bretonnière, fille d'Antoine, avec Georges de la Chaise, en 1563, la fit entrer dans la famille de celui-ci, sur laquelle leur arrière petit-fils, François de la Chaise, le célèbre P. La Chaise, né à Aix le 18 août 1624, devait jeter tant d'éclat. Mais cet éclat lui-même eut bientôt ses ombres. Au commencement du XVIII^e siècle, les affaires de la famille de la Chaise d'Aix semblent avoir été très embarrassées et, par sentence de la sénéchaussée de Roanne du 7 septembre 1716, les biens de Georges-Antoine de

(1) Archives de la Diana. Fiefs faits au seigneur d'Urfé par Philippe de Tremolen, 16 avril 1312, et par Héracle de la Garde, 17 mai 1326.

(2) Vente des fief et hommage du tènement d'Albeigue, par Falcone, dame d'Urfé, Guichard, seigneur d'Urfé et Arnulphe, ses enfants, à Ystier Raybe, seigneur de Saint-Marcel, 5 novembre 1368. Extrait dans les papiers d'Auguste Chaverondier, n° 483, probablement d'après un titre du château d'Avauges.

(3) Barban, *Fiefs*, nos 17 et 1091. — Gras (*Obituaire de Saint-Thomas*, p. 16) donne aux du Peschier le nom patronymique de Brun.

la Chaise, seigneur dudit lieu et d'Aix, comte de Souternon et Saint-Germain-Laval, lieutenant général des armées du roi, furent adjugés à Louise-Gabrielle Pérachon de Senozan sa femme. Celle-ci, comme on l'a vu plus haut (1), mourut sans enfants en 1728, laissant, pour héritier universel Joseph de Monteynard, marquis de Montfrin, son cousin, qui vendit les château, terre et seigneurie d'Aix à Alexandre Gayardon, seigneur de Grezolles, les 23 décembre 1730 et 3 janvier 1731. J'ai déjà dit que la famille Gayardon a gardé Aix jusqu'en ce siècle. Vendu à M. Germain de Montauzan, il appartient aujourd'hui à madame la baronne de Rochetaillée.

La seigneurie d'Aix, en toute justice, unie dans les derniers temps à celle de Grezolles, paraît avoir été limitée au N.-E. par l'Aix, qu'elle dépassait néanmoins, un peu en amont et en face du château, pour englober le lieu de chez Baratin et un clos de jardin, vigne et verger, commune de Grezolles, mais d'autre part sans comprendre Buffardan ; à l'O., par le chemin de Saint-Martin à Ravière et par une ligne laissant en dehors le hameau de Montrobert ; au S.-E., par le ruisseau de Job : s'étendant ainsi sur une partie du bourg de Saint-Martin et sur les hameaux de l'Argentière, la Raille, Job, les Forêts et partie de celui de Ravière. Les hameaux de Montberaud et Lurange, commune de Luré, en dépendaient aussi et formaient un membreséparé (2).

Le château actuel d'Aix n'est plus la maison for-

(1) V. ci-dessus, p. 307.

(2) Arch. de la Loire. Ancien A. 20. Dénombrement fourni par Louise-Gabrielle de Pérachon, veuve de Georges-Antoine de la Chaise d'Aix, 14 février 1721. — En retranchant le

te, *fortalicium d'Eys* (1) des titres du XIV^e siècle, mais il paraît dater seulement du XVI^e, sans qu'on puisse dire si dans sa reconstruction quelques parties de l'édifice primitif ont été conservées. Sa forme générale est celle d'un grand rectangle entouré d'un très large fossé aujourd'hui à sec. Trois côtés de ce rectangle sont occupés par les bâtiments ; le quatrième est fermé par un mur très épais dans lequel est percée la porte d'entrée et sur lequel on circule à la hauteur de l'étage. Ce passage était naguère abrité par une galerie en charpente s'ouvrant à l'extérieur par trois grandes arcades ; mais je doute que cette disposition fût ancienne. Deux arches en maçonnerie jetées sur le fossé aboutissaient à un pont-levis remplacé aujourd'hui par une chaussée fixe. Un seul des angles du château, celui du N.-E., possède une tourelle, qui était couverte à l'origine d'un toit à faible pente en tuiles creuses et semble faite pour l'ornement plus que

territoire ainsi délimité de celui composant la seigneurie et justice de Grezolles après que celle d'Aix lui eut été annexée par les Gayardon, il semble qu'on devrait retrouver les limites primitives de la justice de Grezolles, et cela doit être vrai pour l'époque du dénombrement dont il s'agit. Mais des dénombremens antérieurs de la seigneurie de Grezolles, de 1604, 1614 et 1674, et d'autres titres encore attribuent à celle-ci le hameau de l'Argentière, comme si, de ce hameau à celui de Montrobert, une étroite bande de terrain en eût dépendu, séparant ainsi en deux la partie de la commune de Saint-Martin qui relevait d'Aix. On peut croire qu'un arrangement amiable fit passer l'Argentière dans cette dernière seigneurie.

(2) Arch. de la Loire. Foi et hommage de Jean de Bonnefont, damoiseau, 19 septembre 1378 : *Domum suam d'Eys, in mandamento Sancti Justi, cum fossatis, jurabilem et reddibilem* (Barban, *Fiefs*, n° 213). — Mêmes archives. B. 1881 ; *Inventaire*, t. II, p. 213. Testament de Jean de Bonnefont, chevalier, seigneur d'Eys, 7 octobre 1393, in *fortalicio d'Eys*.

pour la défense. Bien que protégé contre un coup de main par le fossé, le château n'a d'ailleurs aucune valeur militaire (1).

La cour intérieure est bordée au nord et à l'ouest d'un double étage de galeries en bois supportées, au rez de chaussée par des piliers prismatiques de pierre, à l'étage par des poteaux de bois armés de contrefiches. Les chevrons sont peints en rouge sombre, avec filets blancs.

La première pièce au rez de chaussée, en partant de l'extrémité de l'aile gauche, est la chapelle; elle a conservé son portail, qui est de marbre, mais l'intérieur est entièrement démeublé. Ce n'est pas la chapelle primitive, mais elle fut construite par Louise-Gabrielle Pérachon de Senozan, en remplacement d'une autre qui était « mal située et indécente ». Pierre Terrasson, custode de Sainte-Croix, la bénit le 12 mai 1697; elle était, dit le procès-verbal de cette cérémonie, « très richement ornée et embellie » (2). A côté, une sacristie et un escalier dérobé conduisant à l'étage. Viennent ensuite la cuisine et ses dépendances. Dans le mur de la cuisine, du côté de la cour, une niche abrite le puits; elle est ornée d'une assez mauvaise peinture représentant Rébecca à la fontaine.

(1) Un dessin de Barthélemy Chaverondier, frère aîné du savant archiviste de la Loire, daté du 5 mai 1816 et exécuté avec beaucoup de naïveté, fait connaître l'aspect extérieur du château d'Aix à cette époque, aspect qui a peu changé, la suppression de la galerie surmontant la porte, la substitution d'un toit aigu en métal au toit primitif de la tourelle, et l'assèchement du fossé mis à part.

(2) Archives de la Diana. Original. Fonds Rimaud, pièce 465. — Les peintures qui ornaient le plafond et l'autel de bois doré ont été transportés au château de Contenson.



L. BRASSART, PHOTO.

XXV. — AIX. — CÔUR DU CHATEAU.



Au fond, une très vaste salle, qu'une méchante cloison en planches coupait en deux il n'y a pas longtemps encore, occupe sur toute la longueur de la cour le rez de chaussée du corps de logis central. Les parois en sont entièrement revêtues de belles boiseries, à grands panneaux encadrés de moulures saillantes dans le goût du XVII^e siècle. Le lambris à la française, fort beau, à chevrons posés en diagonale, a ses poutres et ses sablières couvertes d'élégantes peintures. La cheminée, d'une architecture assez simple, accuse la dernière période de l'art gothique. Sur le manteau sont peints trois écussons. Celui du milieu, qui est inscrit dans un cartouche, est aux armes des la Chaise, *de sable au lion d'argent, armé, lampassé et couronné de gueules*. Les deux autres sont en losange. Celui de gauche est *d'azur à la croix d'argent accompagnée de quatre étoiles d'or*. Ce sont les armes de Jeanne-Marie Coton, sœur du confesseur des rois Henri IV et Louis XIII, qui épousa en 1598 Guillaume de la Chaise d'Aix et laissa en mourant une réputation d'éminente vertu (1). L'écusson de droite, *d'or à la bande d'azur chargée de trois roses d'argent*, appartient à Renée de Rochefort, dame du But, veuve de Godefroy de Boletière, épouse en secondes nocces de Georges de la Chaise d'Aix fils de Guillaume, et mère du P. La Chaise. L'écusson du milieu est donc celui de Georges de la Chaise, qui l'aura fait peindre

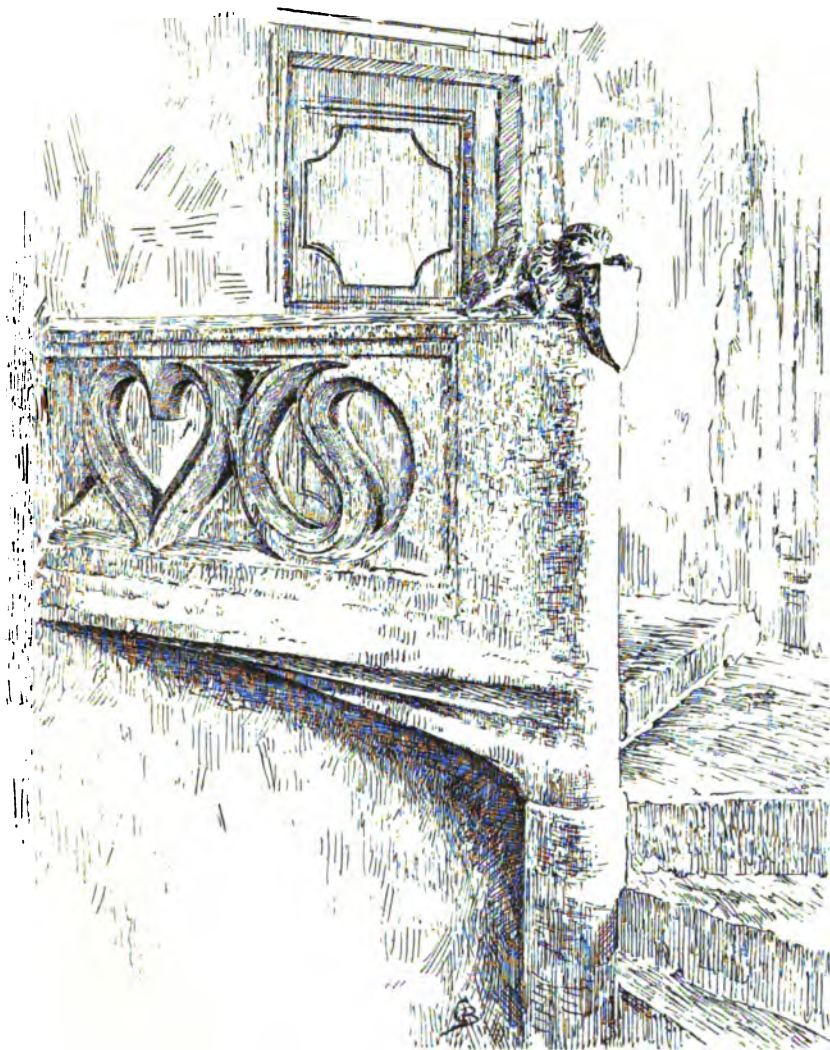
(1) Jeanne-Marie Coton fut enterrée devant l'autel de la chapelle de Saint-Nicolas, en l'église paroissiale de Roanne. (Bibl. de Montbrison. Papiers de la Mure, t. I, p. 361; t. II, p. 165).

entre ceux de sa mère et de sa femme. Ce ne serait peut-être pas trop s'avancer, que de supposer que ce fut en 1622, date de son mariage.

A l'angle N.-O. de la cour, sous la galerie, on rencontre une jolie tourelle d'escalier, dont la porte est surmontée de deux écussons jadis sculptés, mais qui ont été piqués à vif pendant la Révolution. Celui de gauche est absolument illisible ; mais, sur celui de droite, l'œuvre de destruction n'a pas été si complète qu'on ne puisse reconnaître les armes des la Bretonnière, *de gueules à cinq fusées d'or accolées en bande*. On peut en inférer que le château a été reconstruit, peu avant ou après 1550, par Antoine de la Bretonnière, époux d'Alix du Peschier, dame d'Aix, dont les armes figuraient probablement sur l'écusson effacé.

L'aile droite renferme, toujours au rez de chaussée, deux pièces d'une grande simplicité, elles sont éclairées sur la cour par des fenêtres à croisées de pierre. Tout à fait à l'extrémité de l'aile, une autre pièce de médiocre étendue, éclairée de même, se fait remarquer par son lambris divisé en caissons rectangulaires, peints assez grossièrement de grands dessins obtenus à l'aide de poncifs ; elle communique avec un cabinet voûté situé dans la tourelle d'angle dont j'ai déjà parlé. On prétend que ce cabinet était la *prison*. Cela n'est guère vraisemblable, et je suis disposé à reconnaître dans la salle dont il dépend l'ancienne chapelle mentionnée au procès-verbal de 1697. Si cette conjecture est véritable, c'est là qu'aurait été baptisé le P. La Chaise (1).

(1) L'acte de baptême du P. La Chaise semble avoir péri avec les registres paroissiaux de Saint-Martin-la-Sauveté, donnés à un boulanger pour mettre au four sous des brio-



102. — AIX. — PALIER SUPÉRIEUR DE L'ESCALIER.
Dessin de C. Beauverie.

ches, comme je l'ai raconté dans la *Revue Forézienne*, t. I, p. 291 ; mais nous possédons heureusement la notice de sa



On monte à l'étage par l'escalier à vis contenu dans la tourelle intérieure déjà signalée. La colonne qui forme le noyau de cet escalier a sa base ornée de cannelures obliques et de culots renversés. Le palier supérieur est pourvu d'une balustrade de pierre ajourée de dessins flamboyants. A l'extrémité de cette balustrade, un lion couché tient un écusson veuf, lui aussi, des pièces qui le meublaient : on peut affirmer seulement que ce n'était pas celui des la Bretonnière, car elles n'atteignaient pas le bord de l'écu, resté intact sur une certaine largeur (1).

naissance, dans le précieux livre de raison des seigneurs d'Aix appartenant à M. le vicomte Henry de Sugny. En voici le texte :

« Le 18 d'aoust 1624, un dimenche, à 9 heures du soir, « de mademoiselle Renée de Rochefort, femme de monsieur « d'Ais, nasquit François de la Chaize. Il fut baptisé à la « chappelle d'Ais par messire Coeffet, curé de St-Martin. « Son parrin fut Mr François de la Chaize d'Ais [*son oncle, « qui du despuis c'et sect jésuiste et le son filieu ausy*], et sa « marreine Philiberte Coton, dame de Gresolles. Dieu lui face « la grâce d'estre homme de bien ! En témoignage de quoy, « led. sieur Georget de la Chaise d'Ais son père a signé.

« LA CHIEZE D'AIS son père, 1624 ».

Les mots entre crochets ont été ajoutés après coup par renvoi.

(Cabinet de M. le vicomte Henry de Sugny. Missel de Lyon de l'an 1510, ayant servi de livre de raison aux seigneurs d'Aix, note au f° 22 v°).

(1) Cet écu aurait-il été meublé d'un lion, que rappellerait celui couché sur la balustrade ? On lit dans les notes inédites de la Mure conservées à la bibliothèque de Montbrison, t. II, p. 69: « Ais porte *d'azur au lion d'or armé et lampassé de gueules*. Ici, faudra parler de cette maison. — Fief et maison de la Chaize ; porte *d'azur à un lion d'argent [armé], lampassé et couronné de gueules* ». Ces deux blasons ont beaucoup de ressemblance ; cependant le métal du lion diffère, et celui-ci n'est pas couronné dans les armes attribuées à la famille d'Aix. Ce sont peut-être les armes des du Peschier ou

A côté de l'escalier, à gauche et donnant sur la galerie du corps de logis principal, une première chambre conserve une cheminée peinte au XVII^e siècle de mascarons, de chutes de fruits et autres ornements simulant la sculpture. Sur la hotte, un paysage d'une bonne main, avec un homme à cheval et un porteur de faucons et, dans le fond, un édifice couvert d'un dôme et cantonné de quatre pavillons.

Suit une grande chambre revêtue de boiseries de la même époque, à laquelle succèdent, à l'angle S.-O. du château, puis dans l'aile du midi, trois autres pièces également boisées. Le sol de l'une d'elles est percé d'un trou carré communiquant avec les cuisines et ayant donné sans doute passage à un monte-plats. L'aile se termine par une pièce très gaie, mais sans caractère, située au-dessus de la chapelle et qui, par cette raison, n'a pas dû servir à l'habitation (1) ; elle

même celles de leurs prédécesseurs, qu'Amédée du Peschier aurait relevées en épousant l'héritière de la maison. Deux écussons de la frise de la Diana, nos 54 et 148 de la liste publiée par M. Henry Gonnard dans sa belle monographie de cet édifice, portent *d'azur au lion d'argent* : il n'est pas impossible que l'un d'eux représente les armes d'Aix, l'échange entre les métaux étant un fait assez fréquent.

(1) Le 23 mai 1760, l'archevêque de Lyon, renouvelant une concession antérieure, permit pour trois ans à Louise-Victoire de Badier de Verseille, veuve d'Antoine Gayardon, comte de Grezolles, de faire célébrer la messe dans son château d'Aix, les grandes fêtes exceptées, avec interdiction d'y administrer aucun sacrement, et à condition qu'il n'y aurait au-dessus aucune chambre à coucher et que les domestiques non retenus par leur service iraient les fêtes et dimanches à la paroisse. Le 22 septembre 1762, l'archevêque prorogea cette autorisation jusqu'à nouvel ordre et l'étendit à tous les jours de l'année, celui de Pâques excepté, permettant en outre à la comtesse de Grezolles et à tous les gens de sa maison de se confesser et de communier dans la chapelle. (Copies dans les papiers d'Aug. Chaverondier, carnets nos 11 et 83).

communiqué par une porte avec le passage établi sur le mur de clôture de la cour.

Si l'on gagne l'aile droite par ce passage, on rencontre une première chambre correspondant à la salle du rez-de-chaussée que je suppose avoir pu être l'ancienne chapelle. Le lambris en est peint en camaïeu d'ornements courants. Un cabinet à toilette, établi dans la tourelle adjacente et dans lequel on pénètre par une belle porte entièrement peinte (1), a conservé intacte sa décoration du XVII^e siècle. Il est entouré de boiseries dont les panneaux sont ornés de petits paysages ; en haut règne une tablette destinée probablement à servir de bibliothèque. Le lambris, en forme de tente, est recouvert d'une toile peinte de médaillons et d'arabesques du meilleur goût. Au centre, les armes des La Chaise. Le volet de la fenêtre est peint aussi. On ne peut imaginer de plus aimable réduit.

Le reste de l'aile droite, en revenant vers la tourelle d'escalier, contient deux chambres, dont les ouvertures et les cheminées ne présentent aucune recherche architecturale. Mais il ne faut pas juger par leur aspect actuel de ce qu'étaient ces pièces, quand leurs murs étaient cachés par des tentures et qu'elles étaient garnies d'un riche mobilier.

Sur le palier de l'escalier, à l'angle de la cour, une dernière chambre mérite de retenir l'attention. Elle est carrelée à compartiments. La cheminée est

(1) Sur cette porte on ne remarque pas sans étonnement des traces de scellés en cire rouge, portant l'empreinte du sceau orbiculaire et de petite dimension de la châtellenie de Sury-le-Comtal.

peinte; un paysage en remplit le manteau. D'autres peintures décoratives enrichissent la porte et le lambris. Mais surtout il faut remarquer les embrasures de fenêtres peintes en grisaille : des dauphins enlacés y sont accompagnés de rinceaux d'un beau dessin. Toute cette ornementation, comme celle de la grande salle du rez-de-chaussée et du cabinet à toilette du premier étage, n'est pas sans parenté avec les beaux intérieurs du château de Saint-Marcel de Félines et de celui du Vernet, près Saint-Galmier.



103. — AIX. — EMBRASURE PEINTE DE LA FENÊTRE
D'UNE CHAMBRE DU PREMIER ÉTAGE.

Dessin de C. Beauverie.

On résumé, le château d'Aix paraît avoir été bâti ou plutôt rebâti vers le milieu du XVI^e siècle, très probablement par Antoine de la Bretonnière. Il a été au XVII^e l'objet d'une restauration complète, dans laquelle les boiseries ont été préférées aux tentures et la peinture à la sculpture. A cette double substitution l'économie a trouvé son compte, mais l'art n'a pas été sacrifié: les boiseries sont d'un bon style, les peintures charmantes. C'est un exemple aussi intéressant que rare d'une habitation noble à laquelle ses possesseurs successifs n'ont pour ainsi dire fait aucun changement depuis le règne du grand roi ; et si le confesseur de celui-ci revenait visiter le lieu où il est né et que remplit sa mémoire, ce qui l'étonnerait le plus sans doute, ce serait de n'y pas retrouver ses contemporains (1).

Le 30 ventôse an II (20 mars 1794), le corps municipal de Saint-Martin-la-Sauveté demanda le dessèchement des fossés du château d'Aix, comme exhalant un mauvais air quand ils étaient remplis d'eau (2). Cette demande, où le désir de vexer le propriétaire avait peut-être autant de part que l'intérêt de la santé publique, fut renvoyée au district de Roanne et resta sans effet. Depuis, ces fossés ont été volontairement mis à sec, au grand détriment de l'aspect pittoresque

(1) Au moment où j'écris ces lignes, le château d'Aix, destiné par Madame la baronne de Rochetaillée à abriter un orphelinat, est restauré par ses ordres avec une intelligence et un respect qu'on ne saurait trop louer et dont on doit remercier la généreuse bienfaitrice qui sait si bien concilier les intérêts de l'art avec ceux de la charité.

(2) Aug. Chaverondier. Papiers. Carnet n° 52, p. 94. Copie d'une lettre signée *Mervillon*, 25 juillet 1840.

du château et sans doute aussi de l'hygiène, car autant les eaux vives sont salubres, autant le pâturage bas et humide qui les remplace est propre à devenir un foyer de fièvres.

Deux vastes réservoirs ont été heureusement laissés en eau à proximité du château. Ils sont bordés d'allées de grands arbres qui leur font un cadre d'une sombre verdure. Sur l'un d'eux, une forêt d'iris ondule au souffle de la brise. L'Aix roule à quelques pas, sur un fond de cailloux polis, des eaux pures comme le cristal. Rien ne trouble la paix de cette belle solitude. Il ferait bon y vivre entouré de ses amis et de ses livres. C'est la maison du sage ! disait en la quittant le si regretté Édouard Jeannez, et le visiteur ne s'en arrache point sans emporter le désir de la revoir.

BUFFARDAN.

A 900 mètres en aval du château d'Aix, sur la lisière d'un pré, au pied d'un coteau boisé qui s'élève en pente rapide, une mesure quadrangulaire presque ensevelie sous une butte haute de quelques mètres à peine : c'est tout ce qui reste du château de Buffardan.

Une famille de ce nom est citée dès le XIII^e siècle, ce qui semble impliquer l'existence d'un château à la même époque. En 1316, Chatard de Chantois fit fief pour sa maison forte de Buffardan (1). Les défenses n'en étaient pas encore terminées, car, en 1333, le

(1) La Mure, *Hist. des ducs de Bourbon*, I, p. 348. — Barban, *Fiefs*, n° 318.

même Chatard, renouvelant son hommage à l'avènement du comte Guy VII, confesse tenir en fief de celui-ci sa maison de Buflardan, avec les fossés qui l'entourent, commencés et non achevés (1). Ce ne fut jamais une place bien importante.

La maison de Chantois, regardée par la Mure comme une branche des Lavieu, posséda Buffardan jusqu'à la fin du XIV^e siècle, où Béatrix de Chantois le porta en dot à Jean d'Azergues, damoiseau, qui en fit hommage le 1^{er} octobre 1400 (2). Au XVI^e siècle, Buffardan passe successivement dans plusieurs familles, sans qu'on voie toujours bien clairement à quel titre : il est probable que ce fut le plus souvent par mariage. Jean du Saix, damoiseau, seigneur de Buflardan, teste le 9 mai 1427 (3). Le 16 mars 1442, Guye de Laye, dame de Buffardan, veuve de Josserand de Sainte-Colombe, en prête l'hommage (4). Le 2 avril 1459, Antoine de Varennes, seigneur de Rappetout et mari d'Antoinette de Sainte-Colombe, fille des précédents, en fait fief à son tour (5). Claudine de Varennes, sa fille le porte à Jean de Girardièrre et Alix, fille de ces derniers, le porte elle-même à Claude du Saix (6). La famille du Saix redevient

(1) Bétencourt, *Noms féodaux*, au mot, *Chantoir*

(2) Barban, n° 108.

(3) Archives de la Diana. Titre provenant du cabinet de Verna.

(4) Bibliothèque de Montbrison. Mss. n° 47. Liste de fiefs, p. 30. — Barban, n° 872.

(5) Arch. de l'hôpital de Roanne. Extrait dans les papiers d'Aug. Chaverondier, n° 327. Cf. de Varax, *Généalogie de la maison de Sainte-Colombe*, nouv. éd., p. 313.

(6) Archives de la Diana. Contrat de mariage du 21 juin 1500. Titre provenant du cabinet de Verna.

ainsi propriétaire de Buffardan. Mais ce n'est pas pour longtemps, car Jean du Saix, fils de Claude, l'ayant légué, le 20 mai 1582, à Jean de Villers surnommé la Roche, son fils naturel (1), il passe bientôt après, par vente sans doute, aux mains de Pierre Gayardon, seigneur de Grezolles. Depuis, il suit le sort de cette dernière seigneurie et cesse d'être habité par ses maîtres. Dans un dénombrement de l'an 1674, il est qualifié de « vieux chasteau en mazeure », en basse et moyenne justice, la haute dépendant du château de Grezolles (2). Des titres antérieurs lui attribuent la basse justice seulement (3).

J'ai dit que les seigneurs de Buffardan possédaient une maison, dite de *Chantois*, dans ou sous le château de Grezolles et, dans l'église du même lieu, une chapelle dédiée à saint Blaise, où ils avaient leur sépulture.

Ils tenaient de plus en fief, dans la paroisse de Mably, au quartier de Vincié, deux étangs avec une motte au milieu, l'emplacement d'un moulin et un pré, le tout portant aussi le nom de Buffardan (4);

(1) Copie dans les papiers d'Aug. Chaverondier. Carnet n° 52.

(2) Arch. de la Loire. Ancien A. 20, lettre C. Déjà dans un titre du 30 août 1656, le château de Buffardan n'est plus désigné que sous le nom de « Mures du chasteau de Buffardan ». (Papiers d'Auguste Chaverondier, n° 83).

(3) Arch. de Goutelas, n° 25. Dénombrement produit par Pierre Gayardon, seigneur de Grezolles, Luré, Buffardan et Chardon, 1604. — Arch. nat. P. 7734¹. Francs-fiefs. Élection de Roanne. Dénombrement produit par Philiberte Coton, veuve de Pierre Gayardon, 1614.

(4) Arch. de la Diana. Terrier d'Ambierle, 1385-1399. Tome I, f°s 77, 87 vo. — Papiers d'Aug. Chaverondier, n° 327. Ferme des pré et étang de Buffardan, paroisse de Mably, par le fondé de pouvoir de Claude du Saix, seigneur de Ressins et Buffardan, 2 avril 1535.

en sorte qu'on pourrait se demander lequel des deux lieux a donné son nom à l'autre, si on ne savait que les biens en question avaient été apportés en dot par Huguette, fille de Guillaume Lotons, chevalier, à Chatard de Chantois, seigneur de Bufardan, qui en fit fief en 1316 (1).

(1) Barban, *Fiefs*, n° 318.

VII

SAINT-MARCEL D'URFÉ.

SEIGNEURIE ET SEIGNEURS DE SAINT-MARCEL.

On croit que la seigneurie de Saint-Marcel est un démembrement de celle d'Urfé. D'après la Mure, Arnulphe *Raybi*, seigneur d'Urfé, qui vivait dans la seconde moitié du XIII^e siècle, partagea ses biens entre ses deux fils : à l'aîné appelé comme lui Arnulphe il laissa le château d'Urfé ; le second, appelé Guy, reçut la terre de Saint-Marcel (1). Notre vieux chroniqueur ne paraît point avoir vu le titre même, car il n'eût pas manqué d'en citer la date ; mais le nom patronymique de Raybe porté par les seigneurs de l'un et l'autre lieu rend en effet vraisemblable une communauté d'origine. Si, de l'âge de certaines parties du château de Saint-Marcel, on pouvait déduire l'époque de son érection en seigneurie distincte, on serait porté à la faire remonter plus haut que ne l'indique la Mure. Quoi qu'il en soit, dès juillet 1287, Ystier Raybe fit foi et hommage pour sa terre de Saint-Marcel (2). Ses descendants du nom la conservèrent pendant plus de trois siècles. Néanmoins, elle n'eut pas toujours un seigneur unique, mais à diverses reprises elle fut possédée en com-

(1) *Généalogie des d'Urfé*, dans Aug. Bernard, *Les d'Urfé*, p. 17.

(2) Archives du château d'Avauges. Inventaire fait au château de Saint-Marcel en 1613.

mun par plusieurs membres de la famille, ou même partagée. C'est ainsi notamment que, par le mariage d'Isabelle Raybe avec André de Vitry, seigneur de Lalière, vers 1458, celui-ci, puis leur fils Brémond, devinrent seigneurs de la moitié de Saint-Marcel. Mais le mariage d'Anne de Vitry, fille de Brémond, avec son cousin Claude Raybe, le 13 mars 1528, fit rentrer dans les mains de ce dernier la totalité de la seigneurie (1). Ce Claude fut maître d'hôtel du dauphin, depuis François II (2), charge qu'il obtint probablement par les bons offices de Claude d'Urfé, gouverneur de ce prince.

Un autre Claude, fils du précédent, n'ayant pas d'enfants de son mariage avec Marie Papillon du Ryau, légua tous ses biens à son neveu Claude d'Albon, seigneur de Curis, fils de Bertrand et d'Antoinette Raybe. A sa mort, survenue le 11 mai 1613, la terre de Saint-Marcel passa donc à la maison d'Albon, pour n'en sortir qu'en 1805, époque à laquelle le marquis André-Suzanne d'Albon la vendit

(1) Abbé Reure, *Hist. du château et des seigneurs de Lalière*, p. 29, 34, 55. — M. Révérend du Mesnil a donné dans l'*Ancien Forez*, XII^e et XIII^e années, une généalogie de la maison Raybe de Saint-Marcel, dont les premiers degrés sont de pure imagination et les suivants sont entachés de plus d'une erreur.

(2) Huillard-Bréholles, *Rapport sur divers documents communiqués par M. Aug. Chaverondier*, p. 4. — Claude Raybe fut pourvu de l'office dont il s'agit par lettres du 7 août 1555. Il mourut le 27 avril 1575, comme l'apprend son épitaphe. On voit ce qu'il faut penser de l'assertion de M. R. du Mesnil (*Ancien Forez*, XII^e-XIII^e années, p. 90) que « Claude reçut, en récompense de son dévouement à Henri IV, des provisions à l'office de maître d'hôtel de Mgr le Dauphin ». J'ai déjà mis en garde contre les nombreuses inexactitudes de cet auteur.

à Nicole-Hortense Ravel de Montagny, épouse de Jean-Baptiste-Joseph Courtin de Neufbourg. Deux familles seulement l'avaient possédée depuis le XIII^e siècle.

La seigneurie de Saint-Marcel, en toute justice, se composait de trois îlots d'étendue inégale et séparés entre eux par d'autres seigneuries.

Le premier comprenait la commune de Saint-Marcel, moins une faible parcelle à l'angle N.-O., et tout ou partie des hameaux du Coin, Avez, Ravières, Montrobert, en la commune de Saint-Martin-la-Sauveté, où son terme méridional était la croix de la Conche, sur un carrefour à 350 mètres au N. du clocher (1).

(1) Biblioth. de Roanne. Sentence arbitrale portant règlement de limites entre les seigneuries d'Urfé et de Saint-Marcel, 5 août 1588, publiée par A. Coste dans l'*Ancien Forez*, t. V., p. 121. — Arch. de la Loire. B. 1697. *Inventaire sommaire*, t. II, p. 33. Assises de Saint-Marcel d'Urfé, 5 septembre 1783. — Les limites de la justice de Saint-Marcel sont ainsi décrites, mais seulement avec une précision approximative, dans un mémoire produit par le marquis d'Albon contre M. de Blumenstein : « Depuis le confluent de Ravarange, en montant « des deux bords de la rivière d'É, jusqu'à la tour de Con- « tençon ; et depuis ladite tour jusqu'à celle du château d'Urfé ; « et depuis la tour d'Urfé, suivant le chemin de Champoly à « Saint-Martin, à la croix de la Conche près le bourg de « Saint-Martin ; et de la croix de la Conche audit confluent de « Ravarange » (Archives du Rhône. C. 115. Copie de M. Maurice de Boissieu. Cf. plus haut, p. 410). La limite, bien entendu, laissait en dehors, à peu de distance à la vérité, le château d'Urfé ; mais elle devait passer très près d'une vieille tour entourée de fossés dont on voit l'emplacement en matin et au pied de celui-ci et qui fut peut-être le château primitif, celui qui couronne aujourd'hui la montagne ne pouvant guère être rapporté plus haut qu'au XIII^e ou XIV^e siècle. Il ne me paraît pas bien sûr que la limite au sud-est fût le ruisseau de Ravarange, qui descend de la croix de la Conche et coule au matin de Ravières. En effet, les seigneurs d'Aix

Le deuxième comprenait la partie septentrionale de la commune de Cezay, avec le bourg et les hameaux de Pransimange, Prandières, la Chavanne, Vialla, Chambon et partie de ceux des Cottons et de la Vialle ; le hameau de Relange et partie de celui de Cléola, commune de Saint-Martin-la-Sauveté ; plus encore une petite parcelle de la commune d'Allieu. Ses limites sont clairement définies dans un titre de l'an 1754, aux archives de la Loire (1).

Enfin, le dernier membre de la seigneurie semble s'être réduit au clocher de Nollieu et à la maison que le seigneur possédait à côté avec ses dépendances. En effet, aux assises tenues en 1770 sur la place publique, deux seuls justiciables comparaissent, le curé et le granger du domaine du château (2). Cette dernière expression peut sembler pompeuse pour un

se disaient seigneurs de partie au moins de ce hameau, et ceux de Grezolles de celui de Montrobert. Je suis donc disposé à croire que la limite était plutôt formée par le chemin de la croix de la Conche au pont du Gué, par Ravières ; et à cette occasion je signalerai une fois de plus l'utilité et l'urgence de dresser une carte du Forez féodal, sur laquelle les circonscriptions seigneuriales seraient indiquées avec précision.

(1) Arch. de la Loire. B. 1682. *Invent.*, t. II, p. 28.

(2) Arch. de la Loire. B. 1685. *Invent.*, t. II, p. 29. — Les possessions des seigneurs de Saint-Marcel à Allieu, Cezay, Nollieu et Saint-Martin-la-Sauveté étaient fort anciennes. En 1287, Ystier Raybe fit fief au commandeur de Verrières pour les dîmes qu'il levait dans ces paroisses (Arch. du Rhône. Fonds de Malte. Inventaire Battenay. *La Sauveté*, dîmes, n° 1 ; cette pièce est aujourd'hui en déficit). Le même, faisant foi et hommage au comte de Forez le 26 avril 1300, y comprend ce qu'il a à Cezay. En 1322, Hugues Raybe passe un acte concernant le colombier de Nollieu. (Inventaire fait au château de Saint-Marcel en 1613, déjà cité).

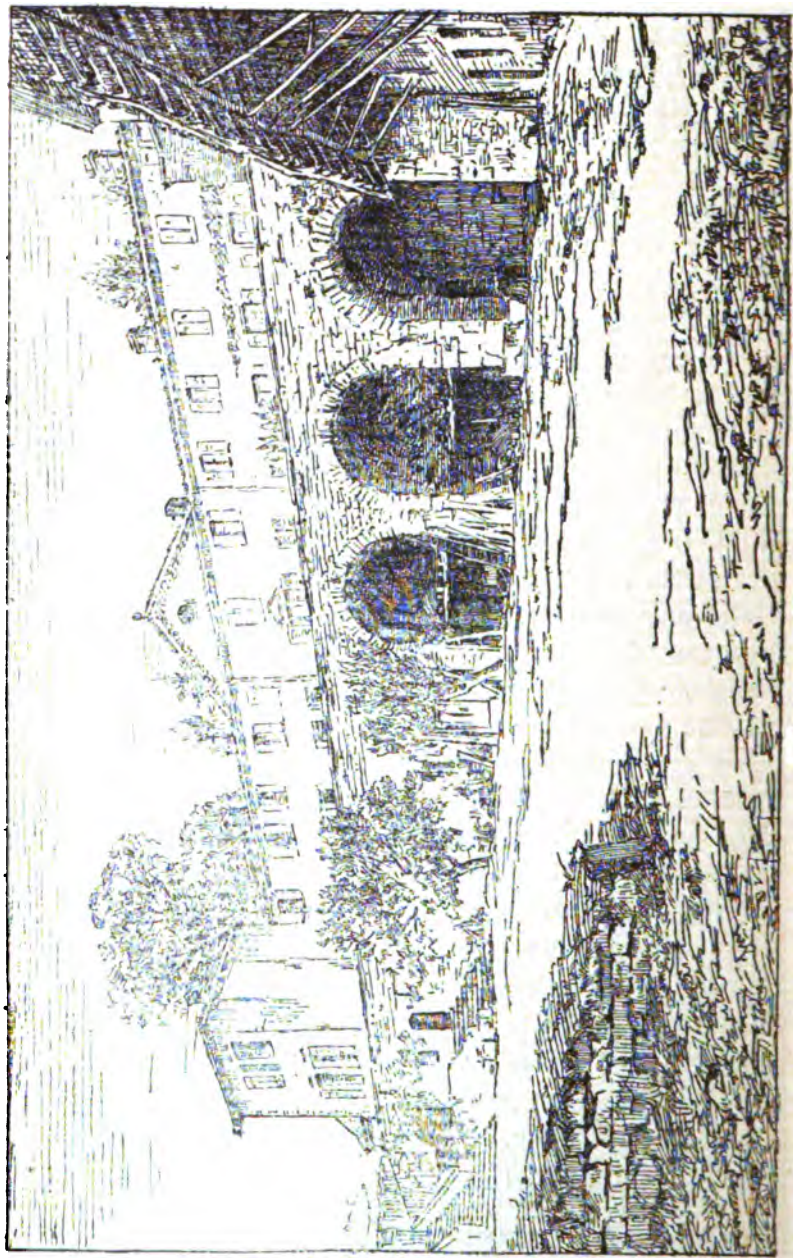
modeste pied à terre, fort simplement bâti et non moins simplement meublé, qui ne voyait probablement ses maîtres qu'à l'époque des vendanges (1).

CHATEAU DE SAINT-MARCEL.

Au premier aspect, le château de Saint-Marcel a l'air d'une construction du XVII^e siècle, bâtie d'un seul jet sur un plan régulier, avec plus de souci de la commodité que du luxe. Il se compose d'un corps de logis n'ayant qu'un étage et de deux pavillons en retour plus élevés, entre lesquels règne, à l'aspect du midi, une haute terrasse pavée établie en partie sur des pièces voûtées, en partie sur de grandes arcades. Cette disposition est du plus grand effet et donne beaucoup de caractère à des fabriques d'ailleurs assez banales. De cette terrasse, on a sur la campagne voisine une vue très agréable. Au pied, s'étend une vaste cour entourée de bâtiments d'exploitation d'apparence moderne. Du côté opposé du logis, c'est-à-dire au nord, une autre cour, jadis entourée aussi de bâtiments, est de plain pied avec la terrasse. Des jardins plantés d'arbres séculaires forment en arrière et sur les côtés un opulent rideau de verdure.

Mais cette symétrie extérieure cache des bâtisses d'âge et de plan très dissemblables, que l'architecte du XVII^e siècle et ses successeurs, malgré toute leur adresse, n'ont pas réussi à rendre complètement homogènes, comme on s'en aperçoit bien vite aux

(1) Même inventaire. Description des meubles étant dans la maison du seigneur de Saint-Marcel à Nollieu.



104. — CHATEAU DE SAINT-MARCEL.
Dessin de C. Beauverie.

changements continuels de niveau des planchers et à la distribution compliquée et parfois peu heureuse de l'intérieur.

La partie la plus ancienne paraît être celle qui forme aujourd'hui le pavillon est du château. Les murs en ont 2^m38 d'épaisseur à la base ; les angles, du côté de la cour de service, sont arrondis, et ce détail trahit une très vieille tour carrée, du type de celles de l'Espinasse, de Contenson et de la tour des *Dames* à Cousan. Impossible de tirer une indication chronologique des détails des ouvertures, toutes ont été refaites, ou de l'appareil, il est recouvert par un crépissage ; mais la date du XII^e ou même du XI^e siècle ne serait pas pour étonner.

A cette tour, qui à l'origine était peut-être tout le château, furent ajoutés, à une époque incertaine et pouvant descendre jusqu'au XV^e siècle, d'autres ouvrages de défense qui lui donnèrent la forme d'un polygone anglé de tours. Il est resté trace, dans l'inventaire de 1613 déjà cité, d'une transaction intervenue en 1379 entre le seigneur et les habitants de Saint-Marcel, touchant les réparations du château, ce qui laisse supposer que vers cette époque des travaux importants y furent exécutés.

Une autre transaction du 13 juin 1453, entre Antoine et Jean Raybe, cousins germains, coseigneurs de Saint-Marcel, transaction dont M. le marquis d'Albon a eu la bonté de me communiquer des extraits, fournit de curieux détails sur la consistance du château. Il y est dit que le donjon, *donjonum seu castrum Sancti Marcelli*, avec ses tours, ses fossés et son entrée par la porte du *Colombier*, appartiendra à Jean Raybe ; et que la grosse tour ronde existant dans le

vintain, en nord du donjon, appartiendra à Antoine (1), qui pourra en outre construire à quelque distance une autre maison forte sur laquelle j'aurai à revenir plus loin. Cette grosse tour se retrouve, adjacente à une portion encore debout du mur d'enceinte, dans une tour cylindrique à demi cachée par les arbres, qui s'élève au nord de la cour intérieure. Son diamètre est de 9^m 10 ; elle est dans un état de ruine avancé et toute lézardée, ce qui doit être attribué à la mauvaise qualité des mortiers, car ses murs

(1) *Item, fuit inter dictas partes concordatum... quod quedam grossa turris rotunda existens in vinteno Sancti Marcelli predicti a parte boree, una cum suis ingressibus,... ita tamen quod introitus dicte turris fiat et fieri debeat alibi quam in introitu dicti donjon seu porte du Columbier existentis in vinteno,.. sit et pertineat dicto nobili Anthonio Raybe et suis perpetuo... Item,... quod donjonum seu castrum Sancti Marcelli predicti, cum turribus et fossatis circumcirca et eidem donjono contiguus,... et porta dicta du Columbier existens in vinteno, sit et pertineat dicto nobili Johanni et suis. — Par le même acte, les deux cousins règlent ainsi leurs armoiries : *Idem nobilis Anthonius Raybe et sui habeant et valeant habere arma pura Sancti Marcelli sine quavis differentia et portare ; et ipse nobilis Johannes habeat et valeat portare dicta arma cum minori differentia que fieri poterit.* Antoine représentait en effet la branche aînée. Comme d'ailleurs, selon une remarque fort juste de M. le marquis d'Albon, l'Armorial de Guillaume Revel donne pour armes à Jean Raybe, *de sable semé de billetes d'argent, au lion du même*, il est vraisemblable que ces billetes y représentent la brisure ou *minor differentia* de notre texte, d'où cette conséquence, que les armes primitives de Saint-Marcel étaient de *sable au lion d'argent*. Ainsi se trouve confirmée l'hypothèse de L.-P. Gras attribuant au seigneur de Saint-Marcel un écusson de la frise de la Diana ainsi blasonné, n° 123 du catalogue de M. Henry Gonnard.*

M. Révérend du Mesnil, trompé par une indication erronée d'un inventaire des titres du château de Saint-Marcel, dressé en 1697 par l'archiviste Jacob (archives du château d'Avauges), a faussement attribué à l'an 1501 la transaction du 13 juin 1453.

n'ont pas moins de 2^m 40 d'épaisseur au rez de chaussée. Elle comportait plusieurs étages de pièces voûtées en calotte. On remarque à l'intérieur des espèces de niches étroites, voûtées en berceau, qui s'enfoncent dans la muraille et dont, faute de moyens d'accès, il est difficile de reconnaître la destination ; il n'y a pas trace de cheminées. A 7 ou 8 mètres en haut, une autre tour d'un moindre diamètre contient un escalier à vis dont le noyau et les marches sont en chêne massif ; il dessert un petit corps de logis intercalé entre les deux tours.

Est-ce là, comme l'a cru M. Révérend du Mesnil, le logis mentionné par un acte du 2 décembre 1478 passé *in domo nova domini Sancti Marcelli* (1), ou bien s'agit-il dans cette pièce d'autres bâtiments, peut-être de ceux démolis en 1793 de la tour et du même côté de la cour intérieure ? Il est malaisé de répondre, les remaniements apportés aux ouvertures ayant d'ailleurs profondément altéré les caractères de ce qui subsiste d'ancien dans cette partie du château.

Enfin, au commencement du XVII^e siècle, ou plus exactement de 1575 à 1613, date de sa mort, Claude Raybe, le dernier des seigneurs de Saint-Marcel de son nom, paraît avoir entrepris une refonte totale du château, dans le but d'en faire une habitation plus commode et mieux appropriée aux mœurs nouvelles, transformation continuée par les d'Albon et qui lui donna sa forme actuelle. Le vieux donjon devint un pavillon d'angle ; un pavillon semblable fut élevé

(1) *Ancien Forez*, VIII^e année, p. 57.

en regard ; on les unit par les robustes substructions de la terrasse, sur laquelle fut assis un grand corps de logis pour lequel on mit sans doute à profit les fondations des bâtisses préexistantes. De ces constructions, le pavillon en soir et la terrasse, avec les pièces en sous-sol qu'elle recouvre, peuvent seuls être attribués à Claude Raybe. Par la forme de ses ouvertures, le corps de logis central ne peut remonter plus haut que le siècle dernier, bien que dans le fronton surmontant la porte principale donnant sur la terrasse soient sculptées et peintes les armes de Claude Raybe, *de sable semé de billettes d'argent, au lion du même*, et de chaque côté celles de Marie Papillon du Ryau, sa femme, *parti de Raybe et de gueules à la fasce d'argent accompagnée de trois roses du même*. Mais la pierre qui porte ces écussons semble avoir été reposée (1). Il en est de même d'un quatrième écusson placé plus haut, dans le grand pignon qui occupe le milieu de la façade et où les armes des Raybe reparaissent avec une partition différente, *une fasce ondée, à un lion issant en chef*, armes d'Anne de la Liègue, seconde femme d'autre Claude Raybe, maître d'hôtel du Dauphin, et mère du précédent, *d'or à la fasce de gueules, au lion de sable issant en chef*.

Claude Raybe fit aussi réparer la vieille tour du XIV^e ou XV^e siècle, où des fenêtres de pierre en

(1) Ce détail et quelques autres, par exemple le réemploi signalé dans les planchers de matériaux ayant déjà servi, éveillent l'idée d'une reconstruction totale ou partielle du corps de logis central, et de la démolition simultanée de bâtiments plus anciens. Je n'ai aucun moyen d'éclaircir le fait.

style de la Renaissance portent sculptées ses armes et celle de sa femme.

La décoration intérieure du château n'offre qu'un médiocre intérêt. Les armes des d'Albon y sont peintes ou sculptées en plusieurs endroits (1). Une pièce mérite d'être visitée, c'est l'ancienne cuisine établie sous la terrasse pavée et à laquelle on accède de la cour de service par un double perron. Elle est voûtée d'arêtes qui se croisent sur un pilier central coiffé de quelques moulures. D'autres piliers carrés supportent les angles de la cheminée, dont le manteau est formé d'un arc en anse de panier sur la face principale et d'un linteau droit sur les côtés en retour.

On doit aux d'Albon la construction de la chapelle située dans le jardin, petit bâtiment carré, surmonté d'un toit aigu à quatre pentes et d'un clocheton. Elle témoigne de la longue persistance du style gothique appliqué aux édifices religieux. La porte, en arc brisé, est encadrée par une triple moulure avec bases prismatiques, simulant, mais presque sans profondeur, les ébrasements à multiples vous-sures qu'on observe aux portails des églises de la

(1) Les d'Albon étaient princes d'Yvetot. C'est probablement à un de leurs séjours au château de Saint-Marcel que se rapporte l'anecdote suivante : « Le marquis de V. et le comte de C. promirent à Desforges-Maillard de le mener faire sa cour à un roi de l'Europe et de lui faire manger de sa soupe. C'était en effet le roi d'Yvetot, M. d'Albon, qui résidait alors dans une de ses terres du Forez. Le roi leur montra un antique plat de faïence au fond duquel étaient les vrais portraits, disait-il, de Céladon et d'Astrée. Il y tenait comme s'il eût été d'or » (Gras, *Voyage à Pierre-sur-Haute*, p. 80).

région. L'intérieur est voûté d'ogives. Celles-ci, élégamment profilées en carène, sont allégées encore par deux gorges latérales. La fenêtre, à l'aspect du midi, est en plein cintre et veuve de ses remplages.

Lors de la visite faite au château de Saint-Marcel par la Société de la Diana, des doutes furent exprimés sur l'attribution au XVII^e siècle de ce petit monument. Mais les armes des d'Albon peintes à la clé de voûte et, mieux encore, les termes de l'inventaire fait à la mort de Claude Raybe en 1613, où il n'est pas question de cette chapelle, mais bien d'une autre existant dans le château même, « près la chambre de Monsieur (1) », en établissent solidement la date.

S'il fallait préciser celle-ci davantage, j'inclinerais à la placer de 1615 à 1620, peu après la visite faite à Saint-Marcel par Mgr de Marquemont, le 14 juillet 1614 (2). La chapelle du château n'était pas dans les conditions requises par les règlements ecclésiastiques, car il semble qu'il existât au dessus une chambre à

(1) Le mobilier de cette ancienne chapelle est ainsi décrit : Un devant d'autel de cuir doré, avec une Notre-Dame au milieu ; deux calices d'argent ; une chasuble de velours noir, la croix brodée, aux armes ; autre chasuble de futaine imprimée jaune et noir ; « ung corporallier de sattin » ; deux missels, l'un à l'usage de Lyon, l'autre du Concile, avec un carreau pour les supporter ; deux chandeliers de cuivre ; deux grandes statues de bois, l'une de Saint-Claude, l'autre de Saint-Blaise ; un crucifix et d'autres petites statues ; un grand tableau de la Vierge Marie et trois petits ; deux aubes, deux amicts ; dix carreaux pour s'accouder ou s'agenouiller ; un bénitier de cuivre. — Tout l'inventaire est fort intéressant.

(2) Abbé Prajoux, *Le canton de Saint-Just-en-Chevalet*, p. 172.

coucher. On peut supposer avec vraisemblance que l'archevêque invita Claude d'Albon à la transférer en un autre endroit.

Avant de quitter la demeure seigneuriale, je signalerai la margelle octogone d'un large puits, profond de plus de 17 mètres, qui s'ouvre dans la cour intérieure, et le curieux système de fermeture, au moyen d'une chaîne soutenue horizontalement par un anneau, de la porte communiquant de cette cour au jardin. Mais le portail lui-même a peut-être été reposé, car les moulures qui l'encadrent regardent l'intérieur, disposition insolite.

Comme la plupart des châteaux du moyen âge, celui de Saint-Marcel possédait, on l'a vu, un *vintain* ou enceinte extérieure destinée à retraire les vassaux en temps de guerre et dont faisait partie la tour ronde cédée en 1453 à Antoine Raybe. De ce vintain dépendait aussi peut-être, du côté opposé du château, une tour carrée aujourd'hui noyée dans les bâtiments de service de la basse-cour, le long du chemin de Saint-Marcel à Juré. Elle est élevée sur une voûte en berceau brisé ouverte au matin, comporte plusieurs étages de petites chambres, et passe pour être le clocher d'une ancienne église. Mais ni sa structure, ni aucun témoignage écrit ne permettent d'accepter cette tradition.

CHATEAU RUINÉ DE MONTBAN,

Au sommet de la colline de *Saint-Roch* ou de *Montban* (1), à laquelle est adossé le château de Saint-

(1) Le premier de ces noms semble rappeler le souvenir d'une ancienne chapelle, érigée sans doute à l'occasion d'une peste et qui n'existe plus aujourd'hui.

Marcel, à 400 mètres environ au N.-O., émergent à fleur de terre les substructions d'un autre château sur lequel je suis sans renseignements positifs. On distingue, du côté qui regarde Saint-Marcel, une portion d'enceinte composée de deux tours ayant approximativement 10 et 14 mètres de diamètre, d'une courtine intermédiaire longue d'une vingtaine de mètres et de deux courtines en retour, dont l'une, à l'aspect du soir, est tangente à la tour la plus grosse de manière à former avec elle une espèce d'orillon. Le tout est précédé d'un large et profond fossé, aujourd'hui envahi par des arbres et des arbustes d'une végétation vigoureuse. Des fouilles seraient nécessaires pour rétablir le plan complet du château et décider si même il fut jamais achevé. En effet, l'enceinte reste ouverte du côté du nord, qui ne présente aucun vestige bien apparent de mur ni de fossé.

Il n'est pas possible d'assigner, *a priori*, une date précise à cette ruine informe. M. Révérend du Mesnil place en cet endroit « une petite maison avec tour », bâtie par un d'Albon au XVIII^e siècle (1). Cela ne supporte pas l'examen. Peut-être faut-il voir dans ces restes ceux d'un château commencé par un des seigneurs entre qui la terre de Saint-Marcel fut anciennement divisée. Il semble même qu'on puisse serrer la question de plus près. Aux termes du partage du 13 juin 1453, déjà cité, entre Jean et Antoine Raybe, coseigneurs de Saint-Marcel, ce dernier, outre la grosse tour ronde encore existante en nord du donjon, reçut la faculté de prendre, *de terra seu plathea existenti supra dictam turrim a parte*

(1) *Ancien Forez*, X^e et XI^e années, p. 356.

boree, inter duas vineas aut alibi ubi expediens sibi fuerit,.... totiens quotiens voluerit edificare ibidem fortal[icium] aut aliam habitationem. Je suis tenté de reconnaître cette forteresse dans les vestiges qui nous occupent, qui sont bien orientés comme la charte l'indique par rapport à la grosse tour ronde du château. A la vérité, il n'existe pas aujourd'hui de vignes à proximité ; mais il est très possible que les pentes situées au dessous, à une chaude exposition, en aient porté autrefois. La construction du nouveau château aurait été abandonnée lorsque la portion démembrée de la terre de Saint-Marcel revint aux mains du possesseur du château primitif.

A 200 mètres environ de cet emplacement, dans un bois de chênes et de sapins, une large esplanade, d'où l'on découvre un horizon étendu, a été ménagée sur le revers septentrional de la colline. C'est, dit-on, un théâtre champêtre établi pour les plaisirs de la société du château, et cela suffit à le faire regarder comme un ouvrage du XVIII^e siècle.

ÉGLISE DE SAINT-MARCEL.

L'église de Saint-Marcel, dont la reconstruction était projetée lors de la visite de la Diana, a été démolie depuis et remplacée par une église neuve bâtie sur un autre emplacement. Il n'est donc pas inutile d'en donner une courte description.

Elle se composait d'une abside voûtée en cul de four, d'une travée de chœur voûtée en berceau ogival, l'un et l'autre remontant à la fin de la période romane, et d'une nef de trois travées appartenant à

l'art gothique dégénéré. La première travée ne datait même que de 1780, date inscrite à la clé de voûte. De chaque côté, trois chapelles s'ouvraient, une sur le chœur et les autres sur les travées suivantes de la nef. Le clocher, situé sur le chœur, se composait d'un étage en maçonnerie surmonté d'un étage en charpente; l'étage inférieur était percé sur chaque face de fenêtres en arc brisé, qu'une colonnette divisait en deux baies dont les sommets, pénétrant dans le remplage, affectaient la forme de trilobes inclinés l'un vers l'autre. Cet arrangement, d'ailleurs d'une basse époque, était à peu près le seul détail curieux de l'édifice et, au point de vue de l'art, la disparition de celui-ci ne doit laisser aucuns regrets.

Dans le pavé de la travée centrale de la nef et de la chapelle adjacente au midi étaient encastrées trois pierres tumulaires, mais qui n'étaient plus à leur place primitive, car elles étaient orientées du nord au sud. Elles portaient en relief de grandes croix, simples ou pattées, élevées sur un pied et accompagnées d'initiales et de dates réservées en épargne sur champ creux. Sur l'une d'elles on lisait les lettres F. S, et la date 1599; sur une autre, les lettres P. V, et la date était effacée.

Du mobilier ancien de l'église il n'y avait à citer qu'une Piété en bois peint, du XVI^e siècle, morceau de valeur, un assez bon bénitier en pierre de la même époque ou un peu plus ancien, et un autre bénitier, de la Renaissance formé d'une vasque reposant sur un balustre quadrangulaire coiffé d'un chapiteau ionique; il était placé dans l'ancienne chapelle seigneuriale, au nord du chœur. Tous ces objets ont été conservés.

On a prétendu que l'église de Saint-Marcel avait été incendiée en partie par les ligueurs, puis restaurée au XVII^e siècle. Mais un curieux document émané du curé du temps et qui contient le récit de l'incendie d'une douzaine de maisons et du pillage du bourg de Saint-Marcel, dont plusieurs habitants furent emmenés prisonniers, par la garnison tenant Saint-Germain pour la Ligue, le 7 février 1595, ne fait aucune mention de dommages soufferts par l'église ; et M. Révérend du Mesnil, qui l'a publié, conclut avec raison de ce silence à l'inexactitude de l'assertion en cours (1).

L'église de Saint-Marcel possédait en 1469 des reliques de son patron (2). Les seigneurs du lieu y avaient un tombeau devant le grand autel (3). M. l'abbé Prajoux a donné sur l'état de l'édifice et le vocable de ses chapelles au XVII^e siècle d'intéressants détails tirés des visites de Mgr de Marquemont en 1614 et de Mgr Camille de Neuville en 1662. On y remarque qu'à la première de ces dates, l'Eucharistie était encore conservée, comme au moyen âge, « dans un ciboire d'arguemie, doré et argenté, dans un pavillon suspendu sur le milieu du grand autel » (4).

HOPITAL DE SAINT-MARCEL.

Par son testament du 5 février 1408, Jean Plannette, clerc et juré de la cour de Forez, fit un legs

(1) *Ancien Forez*, X^e-XI^e années, p. 290.

(2) Bibl. nat., lat. 5529. Visite du diocèse de Lyon.

(3) Arch. de la Loire. B. 1880. *Inventaire sommaire*, t. II, p. 207).

(4) *Le canton de Saint-Just-en-Chevalet*, p. 172 et suiv.

hospitali Sancti Marcelli subtus Ulphio (1). Je n'ai découvert rien de plus sur cet hôpital, dont j'ignore le site exact. Nul doute qu'il ne fût destiné aux pauvres voyageurs et l'on peut se demander sur quelle route de quelque importance il était établi.

Dans un inventaire fait au château de Saint-Marcel, les 21 et 22 juin 1773, après le décès de Claude, comte d'Albon, prince d'Yvetot, lieutenant du roi en la province de Forez, seigneur dudit Saint-Marcel et autres places, il est fait mention d'une chambre, dite de l'*Hôpital*, meublée de onze châlits ou couchettes (2). J'ignore si cette pièce avait une destination charitable, si par exemple les pauvres passants y trouvaient un asile pendant la nuit; mais je pense qu'elle n'avait rien de commun avec l'hôpital du moyen âge. Il n'en est du reste pas question dans l'inventaire fait en 1613.

CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA CHIRA.

La chapelle de Notre-Dame de Consolation ou de *la Chira* a été bâtie vers l'an 1508, sur une éminence voisine du bourg, par le doyen Claude de Saint-Marcel, le même à qui l'on doit la chapelle de Sainte-Barbe de Grezolles. Le 2 novembre de la même année, il y fonda une prébende desservie par trois chapelains qui, chacun à leur tour, y disaient la messe pendant une semaine. Il fit construire pour

(1) Archives de la Loire. B. 1887. *Invent. somm.*, t. II, p. 260.

(2) Archives de la Loire. B. 1687, *Invent. somm.*, t. II, p. 29.

ces chapelains des maisons encore subsistantes au matin de la chapelle et leur donna un règlement dont quelques articles sont assez curieux. L'acte porte qu'à l'issue de leur messe, il devront se tourner vers le tombeau du fondateur et dire à voix basse l'oraison des Morts (1). Cette clause fait voir que Claude de Saint-Marcel avait d'abord élu sa sépulture dans la chapelle de la Chira. Mais plus tard, il se fit préparer dans l'église de Notre-Dame de Montbrison, en haut du collatéral droit, un tombeau dans lequel il fut inhumé (2).

Le vocable de Notre-Dame de Consolation fut peut-être choisi par lui en mémoire de la peste terrible qui désola le Forez l'année précédente 1507.

La chapelle se composait, dans son état primitif, d'une seule travée de nef précédant un chœur rectangulaire, le tout voûté d'ogives et épaulé par quatre contreforts d'angle et deux contreforts latéraux. On a, dans les temps modernes, ouvert les murs de la nef pour allonger celle-ci et lui donner un transept. Les parties ainsi ajoutées sont sans valeur architecturale; elles étaient, il y a peu de temps encore, couvertes d'un simple lambris; on l'a remplacé par un plafond en berceau surbaissé.

Le chevet est éclairé par une fenêtre à meneau et remplage flamboyant, percée dans le mur du fond. Les armes des Raybe s'y détachent sur un fond de

(1) Archives du château d'Avauges. Inventaire des archives du château de Saint-Marcel dressé par Jacob en 1697, cote 71. Notice de la fondation de la chapelle de N.-D. de la Chira.

(2) Dom Renon, *Chron. de N.-D. d'Espérance*, p. 182.

verre blanc. Cette vitrerie est ancienne ; cependant comme les vides du remplage sont garnis de verres de couleur, avec l'écusson des Raybe au milieu, on peut se demander s'il n'en a pas été de même jadis de la fenêtre entière. Des arcades latérales, motivant une saillie extérieure, abritent de larges bancs de maçonnerie ; ces enfoncements ont été récemment convertis en placards.

Les clés de voûte sont élégamment sculptées aux armes des Raybe.

La partie ancienne de la chapelle est couverte d'un toit aigu en ardoises, analogue à celui de la chapelle de Sainte-Barbe à Grezolles ; il est surmonté d'un clocheton en charpente. Les bâtisses modernes ont un toit à faible pente, en tuiles creuses.

Ce petit édifice est en somme assez modeste. Mais il renferme des œuvres d'art fort remarquables, dont la principale est une Vierge en albâtre blanc, haute de 1^m51, qui surmonte l'autel.

Selon toute apparence, cette statue est contemporaine de la chapelle elle-même : elle réunit ainsi à son mérite propre la valeur particulière qui s'attache à toute pièce datée avec certitude.

La Vierge, debout, tient sur le bras gauche l'Enfant Jésus à demi-vêtu d'un lange qu'il relève sur le bras et avec lequel il semble jouer. Le profil de la Vierge est plein de finesse et d'un type bien français ; les yeux en amande et peu ouverts sont traités comme à la fin du XV^e siècle. La tête est ornée plutôt que couverte d'un voile léger, rejeté en arrière, et que brode un filet doré. Une abondante chevelure s'en échappe et tombe en nappe dans le dos, elle est



٧
٤
٤
٤
٤
٤
٤
٤

٤

٤

٤

٤

entièrement dorée, ainsi que les cheveux de l'enfant. Le corps est vêtu d'une première tunique ou chemise croisée à la gorge, dont les manches étroites, bordées d'un petit ornement doré, reparaissent aux poignets, et d'une robe brodée autour du cou et à manches un peu plus larges. Par dessus cette robe est jeté un très ample manteau qui enveloppe le bras gauche et est relevé du côté droit, à la hauteur de la ceinture, comme par une agrafe qui serait cachée sous ses plis. Sur le bord de ce manteau court une broderie dorée d'un très faible relief ; le revers est semé d'étoiles et de fleurs de lys dorées aussi et aujourd'hui peu visibles.

Le travail est précieux, avec une certaine recherche de détails qui n'exclut pas la largeur de l'ensemble. C'est une œuvre de premier ordre et elle nous est parvenue dans un état satisfaisant de conservation, quoique à une époque ancienne et dans des circonstances inconnues la tête et une partie de l'épaule droite de la Vierge aient été brisées en plusieurs morceaux ; mais ils ont été rajustés avec beaucoup d'habileté. Il subsiste toutefois une légère cassure à l'extrémité du nez de l'enfant ; le bout du pied droit de la Vierge, qui était chaussé, manque aussi : c'était une pièce rapportée.

On a cru voir des traces d'inscription en caractères gothiques au bas de la statue, par derrière : un examen attentif démontre que ce ne sont que des coups de ciseau sans signification intentionnelle.

Ce beau groupe, isolé aujourd'hui au centre de la chapelle, était évidemment destiné à être abrité sous une niche ou appliqué à un mur, car la partie pos-



térieure n'est qu'ébauchée. Il existe, à gauche de la fenêtre du chevet, une console en calcaire ornée d'une figure d'ange se présentant d'angle et soutenant un écu aux armes des Raybe. Cette console, qui n'a pas de pendant, a dû supporter une statue, mais j'ai de la peine à croire que ce fût celle de la Vierge, encore que ses dimensions conviennent assez bien avec le socle de cette dernière.

Mgr de Marquemont, visitant la chapelle de la Chira le 14 juillet 1614, remarque que, « il y a « dans ladicte chapelle une image de « Nostre - Dame, un « Jésus entre ses

105. — CHANDELIER D'ARGENT DANS LA CHAPELLE DE NOTRE-DAME DE LA CHIRA.

Dessin de C. Beauverie.

« mains, très belle et bien faicte, de marbre blanc » (1).

L'autel est meublé de quatre chandeliers d'argent exécutés au repoussé, en style de la Renaissance, probablement dans le dernier tiers du XVII^e siècle. Ils sont hauts de 0^m 60, enrichis de feuillages, de têtes et de figurines d'anges d'un bon travail, et signés, F. CATINET. || A LYON (2). M. F. Thiollier en a donné un excellent dessin par M. C. Beauverie dans le *Forez pittoresque et monumental*, p. 245, et M. Joseph Déchelette les a décrits dans ses *Notes sur les objets d'orfèvrerie conservés dans les églises de l'arrondissement de Roanne*, p. 11.

Il faut signaler encore un bénitier portatif de bronze, aux armes des Raybe, et la cloche du campanile. Celle-ci a



106.— BÉNITIER EN BRONZE AUX ARMES DES RAYBE
DANS LA CHAPELLE DE N.-D. DE LA CHIRA.

Dessin d'Henry Gonnard.

(1) Abbé Prajoux, *Le canton de Saint-Just-en-Chevalet*, p. 191. — La Vierge de Saint-Marcel a été figurée par M. Félix Thiollier, planche cXLIV, n^o 37 du *Forez pittoresque et monumental* ; décrite et figurée de nouveau par lui dans les *Sculptures foreziennes de la Renaissance*, travail inséré d'abord dans la *Gazette des Beaux-Arts*. Il est regrettable que les dessinateurs attachés à cette revue n'aient pas mieux interprété ses photographies.

(2) La famille Catinet fournit des orfèvres à Lyon pendant plus d'un siècle (1660-1764). V. Natalis Rondot, *Les orfèvres de Lyon du XIV^e au XVIII^e s.*, p. 94, 97, 98 et 101.

om 34 de hauteur, om 36 de diamètre, et porte en lettres onciales cette inscription, *avemaria gracia plena dominvs [tecvm]*. Je supplée le dernier mot, que la disposition de la cloche dans le campanile ne permet pas de lire. Les mots sont séparés par des fleurs de lys ; trois écussons aux armes des Raybe ornent les flancs de la cloche.



TABLE

Les noms imprimés en capitales sont ceux des auteurs des notes ou communications mentionnées dans le *Bulletin*.

Agasse (l'), commune de Saint-Didier-sur-Rochefort, 37.

Aiglier (Othon), 117, 118.

Aix, commune de Saint-Martin-la-Sauveté, château, seigneurs, 422.

Allieu, — Daumois, 19 ; — Rullier, 29 ; — Pointe Bardine ou Croix Lugnier, 254.

Apinac, 109.

Argentière (l'), commune de Boën, 417.

Arthun, 120 ; — territoire de la Presle, Pra dou Poys, Girbost Laly, la Cousta, le Bario, 121 ; — Pierre *Riphini alias Rumphini*, curé en 1464 ; 121.

Assemblée générale, 131. — V. Séances trimestrielles.

Auberges (les vieilles), du Forez, 55.

Baffie, commune de Saint-Germain-Laval, 300, 380.

Bard, — Vinols, 25.

Batailloux, commune de Saint-Marcellin, 283.

Beaurevoir *alias* Chavannes, commune de Saint-Germain-Laval, arrière-fief, ses seigneurs, 355.

Bellecroix, commune de Chazelles-sur-Lyon, questionnaire de l'excursion, 162.

Bellegarde, 283.

Bénisson-Dieu (la), 36, 44 ; — prise et pillage de l'abbaye en 1596, 147.

Boën, 37, 146 ; — auberges, 69 ; — la Garde, 44 ; — l'Ar-gentière, 417 ; — Pierre Marcoton, curé en 1464, 121.

Boisset-lès-Montrond, 27.

Bouiller (Auguste), son éloge par M. le vicomte de Meaux, 133.

Bourrée-Froide, commune de Cuzieu, 28, 162.

Bouteresse (ancien pont de la), sur le Lignon, commune de Trelins, 143.

BRASSART (Eleuthère). Les notices accompagnant les figures du questionnaire archéologique, 18 à 48. — La dernière porte des remparts de Saint-Rambert, 123. — Cippe funéraire romain découvert à Montbrison, 140. — Un acte de conversion d'alleu en fief, 1256, 142. —

BREUIL (abbé). La peste et le culte de saint Roch à Lérigneux, 257.

Budgets, 135, 159.

Buffardan, commune de Saint-Martin-la-Sauveté, château, seigneurie, 435.

Bullioud (Pierre), jésuite, auteur du *Lugdunum sacro-prophanum*, 180.

Bussy-Albieu, 107 ; — roches de Saint-Martin, 115 ; — mines de plomb, 409 *et suiv.*, 417 *et suiv.* ; — ruisseau d'Argent, 417 *et suiv.*

Cezay, — Pointe Bardine ou Croix Lugnier, 254.

Chabet, château, commune de Marcilly-le-Pavé, 139.

Chalmazel, — Diminasse, 45.

- Chambeuf, — Jourcey, 32, 40.
Chambles, — Essalois, 22 ; — N.-D. de Grâces, 80.
Chambon-Feugerolles (le), — Feugerolles, 45, 48.
Champoly, — bois Combeau, pierre de Saint-Martin, 114.
Chandieu, 32 ; — prieuré, 42 ; — hôpital, 120 ; — Pierre de la Bastie, prieur en 1464, 42, 121.
Charles VII, roi de France, son séjour en Forez, 109.
Charlieu, auberges, 70, 71, 72.
Chauderon (famille), 117, 118.
Chaugy (Michel de), 265.
Chavanay, 283.
Chavannes, commune de Saint-Germain-Laval. V. Beaurevoir.
Chaysieu, commune de Moind, 19, 21.
Chazelles-sur-Lavieu, 72, 107, 109.
Chazelles-sur-Lyon, 72, 100 ; — questionnaire de l'excursion, 162 ; — Bellecroix, 162.
Chemins (vieux). V. Voies antiques.
Cherier, 24.
Chevrières, 101, 107 ; — questionnaire de l'excursion, 161
Cleppé, 107, 108, 109 ; — Naconne, 80.
Combe (la), commune de Jeansagnère, 44.
Combe-Plaine, commune de Rive-de-Gier, 28.
Comptes du trésorier, 135, 158.
Côte-en-Cousan (la), 115.
COULLIÉ (S. E. le Cardinal). Lettre pour s'excuser de ne pas assister à l'Assemblée générale du 27 juin 1898, 132.
Crêt-Châtelard (le), commune de Saint-Marcel-de-Félines, 19, 20, 21, 281.
Cuzieu, 98, 106 ; — Bourgée-Froide, 28, 162.

Daumois, commune d'Allieu, 19.

Diminasse, commune de Chalmazel, 45.

Dons faits à la Société par MM. Aubert de la Faige, 272. — Bertrand (Alfred), 272. — Bréghot du Lut, 164. — Chevalier (le chanoine Ulysse), 272. — Conseil général de la Loire, 272. — Crozier (F.-P.), 272. — Déchelette (Joseph), 273. — Durand (Vincent), 164. — Favarcq (Louis), 164. — Forissier (Henri), 164. — Geay-Vaudoire, 273. — Héron de Villefosse (A.), 273. — Lachmann (E.), 164, 273. — Levét (G.), 165. — Lucas, 274. — Martin (abbé J.-B.), 165. — Meaux (vicomte de), 165, 274. — Meunier, 274. — Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, 165, 274. — Pourrat (abbé J.-B.), 167. — Preyssat (A.), 167. — Rougier (L.), 274. — Sachet (abbé), 167, 274. — Saint-Pulgent (A. de), 274. — Société d'histoire contemporaine, 167. — Thiollier (Noël), 275. — Vachez (A.), 167. — Vanel (abbé), 167, 276.

Dubourg de Saint-Polgue (famille), 283.

DUMOULIN (Maurice). Questionnaire historique, archéologique et statistique, 3.

DURAND (Vincent). Notice sur un tronçon de la voie antique de Feurs à Clermont, découvert sur la commune de Saint-Martin-la-Sauveté, 29. — Demande de classement des monuments mégalithiques du Forez, 112. — Sceaux inédits de la cour de Forez des XIII^e, XV^e, et XVI^e siècles, 117. — Un acte de conversion d'alleu en fief, 1256, 142. — Voie antique de Lyon et Feurs à Clermont, 253. — Compte-rendu de l'excursion de la Diana à Saint-Germain-Laval, N.-D. de Laval, Grezolles, Aix et Saint-Marcel d'Urfé, le 18 juillet 1894, 289.

Enseignes (les vieilles) des logis Foréziens, 55.

Écotay-l'Olme, 34, 44; — le Verdier, 44.

Épercieu-Saint-Paul, 98, 101, 283.

Essalois, commune de Chambles, 22.

Essertines-en-Châtelneuf, 259 ; — les Faux, 259.

Estivareilles, 283.

Excursions archéologiques : à Saint-Médard, Chevières, Chazelles-sur-Lyon, le Vernet, Saint-Galmier, 54, 135, — questionnaire, 161 ; — à Saint-Germain-Laval, N.-D. de Laval, Grezolles, Aix, Saint-Marcel d'Urfé, compte-rendu, 289.

Feugerolles, château, commune du Chambon-Feugerolles, 45, 48.

Feurs, 26 ; — auberges, 73, 74, 75, 76 ; — observation météorologiques, 97, 98, 106 ; — la Salle, 117.

FRÉMINVILLE (J. de). Notice et documents sur les événements météorologiques en Forez aux XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, d'après les registres paroissiaux de l'arrondissement de Montbrison, 92.

• GONNARD (Henri). Illustrations du questionnaire archéologique, 18 *et suiv.*

Grezolles, compte-rendu de l'excursion de la Diana : château, seigneurs, 397 ; — église, 400 ; — croix de Chassagne, 401 ; — chapelle de Sainte-Barbe, 402 ; — mines de plomb, 407.

Grigny (Rhône), 26.

GUILHAUME (Charles). Les vieux logis foréziens et leurs enseignes, 55.

Guilloche (la), commune de Montverdun, 146.

Hôpital-sous-Rochefort (l'), 76.

Inscription antique, à Montbrison, 141.

Jean I^{er}, comte de Forez, 118.

Jeansagnère, — la Combe, 44.

Jourcey, commune de Chambeuf, 32, 40.

Juré, — mines de plomb de Durel, 407 *et suiv.*

Lande (la), commune de Saint-Marcellin 283.

LE CONTE (Jules). Pierre de la Mure-Chanlon marié à demoiselle Françoise de Laval, fille d'Antoine de Laval géographe du roi, 152.

Lérigneux, 257 ; — le plat du Mas, 257 ; — Genétou *alias* Jeannetou, 259 ; — Chavassieu, 259 ; — la croix de Mondian, 261.

Ligue (la), en Forez, 147, 277.

Lugdunum sacroprophanum (le), du P. Bullioud, 180.

Maleval, 286.

Marcilly-le-Pavé, — château de Chabet, 139.

Marcoux, 102, 103, 104, 146.

MEAUX (vicomte de). Avant-propos du questionnaire historique, archéologique et statistique, 1. — Exposé de la situation de la Société, au 22 mars 1898, 53. — Exposé de la situation de la Société, au 27 juin 1898, 132.

Mérizat, commune de Trelins, 143.

Mines de plomb en Forez, 409 *et suiv.*

Moind, 22, 27, 44 ; — auberge, 76 ; — Chaysieu, 19, 21 ; — Ruffieu, 25, 26.

Montarcher, 283.

Montbrison, 283 ; — auberges, 77, 78, 79, 80 ; — église Saint-André, 35 ; — commanderie de Saint-Jean des Prés, 40, 43 ; — cippe funéraire romain, 140 ; — le Sauvage, le Furens ruisseau, 273.

Montfort (Jeanne de), femme de Guy VI, mère de Jean Ier, 118.

Montluel (Pierre de), notaire en 1292, 117.

Montrond, commune de Meylieu-Montrond, 136 ; — château, sa prise par les Ligueurs, 277.

Montverdun, 143, 146 ; — la Guilloche, territoire de Bonvin, 146 ; — Pierre Cruchat, curé, 283.

Monuments mégalithiques en Forez, 112.

Mouvement de la Bibliothèque et du Musée, 134, 164, 272.

Mouvement du personnel, 134, 175, 287.

Mure (famille de la), 152.

Naconne, commune de Cleppé, 80.

Nemaux, Neymout, Nemo, ancien nom présumé de Saint-Germain-Laval, 297.

Neulise, 356.

Noirétable, — la Baronnie, 112 ; — la pierre de la Mule, la pierre de Saint-Martin, 114.

Nollieu, — le Châtelard, Goutte-Orméa, 294 ; — le ruisseau des Eschanaux *alias* du Verney, 295.

Notre-Dame de Grâce, commune de Chambles, 80.

Notre-Dame de la Chira, commune de Saint-Marcel d'Urfé, 36.

Notre-Dame de Laval, commune de Saint-Germain-Laval, histoire et description de l'église, 358 ; — pont de Laval ou de Baffie et autres ponts anciens sur l'Aix, 380.

Pacaudière (la), auberges, 80.

Panissod (famille), de Montbrison, 283.

Panissières, 81.

Paparin (Pierre), évêque de Gap, 280.

Pélussin, — Virieu, 286.

Périchons (les), commune de Poncin, 23.

Peste (la) en Forez, 257.

Pierre-sur-Haute, 115.

Pilon, commune de Villeret, 26.

Pilat, 115.

Poncins, — les Périchons, Précivet, 23.

Ponts anciens : de la Bouteresse, sur le Lignon, 143 ; — de Baffie et autres, sur l'Aix, 300, 380.

Pouilly-les-Nonnains, 33 ; — Saint-Léger, 38.

PRAJOUX (abbé). Prise et pillage de l'abbaye de la Bénisson-Dieu par les Ligueurs, d'après un document inédit de 1596, 147.

Précieu, 19.

Précivet, commune de Poncins, 23.

Régny, 81.

Renaizon (dîme de), 118.

REURE (abbé). Michel de Chaugy, deux observations nouvelles, 265.

Rey (docteur E.), son éloge par M. le vicomte de Meaux, 52.

Rivas, 104.

Rive-de-Gier, — Combe-Plaine, 28.

Roanne, auberges, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87.

Roche (la), commune de Saint-Thurin, 37.

Rochetaillée, 34.

ROCHIGNEUX (T). La dernière porte des remparts de Saint-Rambert, 123.

Ruffieu, commune de Moind, 25, 26.

Sabonnières, commune de Saint-Martin-la-Sauveté, 29.

Sacconay (famille de), 33.

SACHET (abbé). Le *Lugdunum sacroprophanum* du P. Bullioud, 180.

Saramand (famille de), présumée d'origine burgonde, 143, 144, 145, 146.

Savigny (Rhône), abbaye, 41.

Sain-Bel (Rhône), 41.

Sainte-Agathe, 143 ; — Mathieu Roser, curé en 1464, 121.

Saint-Bonnet-le-Château, auberges, 87.

Saint-Bonnet-les-Oules, 101.

Sainte-Colombe, 283.

Saint-Denis-sur-Coise, 98, 99.

Saint-Didier-sur-Rochefort, 35 ; — l'Agasse, 37.

Saint-Etienne, auberges, 88, 89, 111.

Saint-Etienne-le-Molard, 36, 143.

Sainte-Foy-Saint-Sulpice, 104, 283 ; — Saint-Sulpice, 33 ; —
Villedieu, 283.

Saint-Galmier, 89 ; — questionnaire de l'excursion, 161, 163 ;
— Côte rouge, fontaine de la Jaire, 162 ; — château du
Vernet, 162.

Saint-Georges-en-Cousan, 115.

Saint-Germain-Laval, 89 ; — auberges, 89 ; — Pierre Pomyers,
curé en 1596, 149 ;

Compte-rendu de l'excursion de la Diana : origines, 293,
— seigneurie et seigneurs, 300 ; — le château, 312 ; —
enceinte extérieure du château, 313 ; — enceinte de
la ville, 315 ; — rôle militaire de Saint-Germain-Laval,
sièges, Saint-Germain ville de garnison, 319 ; — église
et cimetière de Saint-Germain-le-Vieux, 321 ; — église
de la Madeleine, 325 ; — église paroissiale de Saint-An-
dré, 329 ; — couvent de Saint-Bernardin ou des Recollets,
337 ; — église de la Trinité ou des Pénitents, 339 ; —
maisons particulières, 341 ; — léproserie de Saint-Ger-
main-Laval, 347 ; — hôpital de pauvres voyageurs, 348 ;
— Sœurs de Saint-Joseph, 349 ; — les écoles, 350 ; — hom-
mes distingués, écrivains, artistes, nés à Saint-Germain-
Laval ou l'ayant habité, 350 ; — industrie et commerce,
352 ; — petits fiefs et arrière-fiefs, Beaurevoir, Serchan,
354 ; — N.-D. de Laval, 358 ; — pont de Laval ou de
Baffie et autres ponts anciens sur l'Aix, 380 ; — Châtel-
Boë, 381 ; — Verrières, 383.

Saint-Germain-Lespinnasse, 90.

Saint-Jean des Prés, commanderie de l'ordre de Malte, à Montbrison, 40, 43.

Saint-Julien d'Odes, 296, 355, 356.

Saint-Just-en-Bas, 146, 356.

Saint-Laurent-Rochefort, 98, 356.

Saint-Léger, commune de Pouilly-les-Nonnains, 38.

Saint-Marcel de Félines, 356 ; — le Crêt-Châtelard, 19, 20, 21, 281.

Saint-Marcel d'Urfé, 36, 37 ;

Compte-rendu de l'excursion de la Diana : mines de plomb, 407 *et suiv.* ; — seigneurie, seigneurs, 439 ; — château, 443 ; — château ruiné de Montban, 451 ; — église, 453 ; — hôpital, 455 ; — N.-D. de la Chira, 456.

Saint-Marcellin, 319 ; — Batailloux, la Lande, 283.

Saint-Martin (pierres, roches de) : — à Bussy, 115 ; — à Champoly, 114 ; — à Noirétable, 114 ; — à la Valla, 115.

Saint-Martin-des-Côtes, commune de Saint-Georges-en-Couzan, 115.

Saint-Martin-la-Sauveté, — Vassoge, 29 ; — Sabonnières, 29 ; — Pointe Bardine, 254 ; — Saint-Pulgent, les Pâtureaux, l'Ormet, 254 ; — la place du Lac, 256 ; — mines de plomb, 407 ; — château d'Aix, 422 ; — château de Buffardan, 435.

Saint-Martin-d'Estréaux, 90.

Saint-Martin-Lestra, 91.

Saint-Maurice-sur-Loire, son ancien nom, 297 ; — châtellenie, 309.

Saint-Médard, 103, 104, 105 ; — questionnaire de l'excursion, 161.

Saint-Paul d'Uzore, 143.

Saint-Priest (famille de), 283.

Saint-Pulgent, commune de Saint-Martin-la-Sauveté, 254 ; — les Patureaux et l'Ormet, 254.

Saint-Rambert, 53, 100, 123 ; — porte du Préfangeat, 123, 124, 125 ; — porte du Poyet, 126, 127 ; — porte de Bourchorier, 127, 128 ; — porte du Bost, 128.

Saint-Régis du Coin, 115.

Saint-Romain-le-Puy, 37, 283.

Saint-Sulpice, commune de Sainte-Foy-Saint-Sulpice, 33.

Saint-Symphorien de Lay, auberge, 91.

Saint-Symphorien-sur-Coise (Rhône), 33.

Saint-Thurin, — la Roche, 37.

Salle (la), maison forte, commune de Feurs, 117.

Sceaux de la cour de Forez, 118, 121, 122.

Séances trimestrielles : 1898, 22 mars, 51 ; — 27 juin, 131 ;
— 27 septembre, 180

Serchan, *alias* Serchaing, Cherchan, commune de Saint-Julien-d'Odes, arrière-fief, ses seigneurs, 355.

Solaize (Isère), borne milliaire, 30.

Sury-le-Comtal, 24.

STEYERT (A). Origine et étymologie du nom *Saramandus*, 145.

TESTENOIRE-LAFAYETTE (C.-P.). Maisons du XVI^e siècle à Saint-Etienne, 111.

THIOLLIER (Noël). Lettres de Charles VII permettant de fortifier Apinac, 109. — Note sur deux cuillers en bronze des XV^e et XVI^e siècles, trouvées en Forez, 136.

Trelins, 146 ; — Mérizat, pont de la Bouteresse, 143.

Urfé (Claude d'), 280.

Uzore (mont d'), 22.

Valla (la), canton de Noirétable, — Mont-Orsin, mortier de Saint-Martin, 115.

Valla (la), canton de Saint-Chamond, 39.

Vassoge, commune de Saint-Martin-la-Sauveté, 29.

Verdier (le), commune d'Écotay-l'Olme, 44.

Vernet (le), château, commune de Saint-Galmier, 162.

Verrières, commanderie de l'ordre de Malte, commune de Saint-Germain-Laval, origines, 383 ; — église, 384 ; — commanderie, 391 ; — membres et autres biens, justice, 392 ; — commandeurs, 395.

Villeret, Pilon, 26.

Vinols, commune de Bard, 25.

Villedieu, ancienne paroisse, commune de Sainte-Foy-Saint-Sulpice, 283.

Viral, Virailh, ancien nom de Saint-Maurice-sur-Loire, 297.

Virieu, commune de Pélussin, 286.

Voies antiques, vieux chemins.

Voie romaine de Feurs à Clermont : entre Vassoge et Sabonnières, commune de Saint-Martin-la-Sauveté, 29 ; — à la hauteur de Saint-Pulgent, commune de Saint-Martin-la-Sauveté, 253 à 256, — sur la commune de Saint-Germain-Laval, 295.

Vieux chemin de Chazelles-sur-Lyon au port d'Unias, dit *des Mulets*, 162.

Estra français de Moind et Montbrison à Roanne *alias chemin Muletier*, 142, 294, 295.

Chemin charretier, *strata quadrigarum*, 295, 296.

Chemin ferré ou *Grande Vicharra* du pont de Piney à Saint-Julien-d'Odes, 296.

Strata de Grezolles, 296.

Strata d'Amions, 296.

FIGURES DANS LE TEXTE

1. — Dolmen de Balbigny, 18.
2. — Olla en terre de style gaulois provenant du Crêt-Châtelard, 19.
3. — Aiguère en terre, provenant de Daumois, 19.
4. — Olla de style gaulois, provenant du Crêt-Châtelard, 19.

5. — Urne gallo-romaine, même provenance, 19.
6. — Vase en terre noire, découvert à Précieu, 19.
7. — Vase à boire, provenant de Chaysieu, 19.
8. — Vase peint de style gaulois, provenant du Crêt-Châtelard, 20.
9. — Bol gallo-romain, en poterie sigillée, provenant du Crêt-Châtelard, 21.
- 10 et 11. — Lampe romaine, 21.
12. — Ampulla en terre rouge, provenant de Chaysieu, 21.
13. — Fragment de moule à poterie, trouvé à Chaysieu, 21.
14. — Ampulla en terre blanche, provenant de Chaysieu, 21.
- 15 et 16. — Tuiles antiques provenant du mont d'Uzore, 22.
17. — Amphore vinaire, provenant d'Essalois, 22.
18. — Moulin à bras, en lave, trouvé à Moind, 22.
- 19 et 20. — Pointe de lance en silex provenant du Grand-Pressigny, 23.
22. Pointe de flèche en silex, 23.
- 22 et 23. — Hache et pointe de flèche en silex, provenant de Poncins, 23.
24. Couteau en silex, trouvé à Sury-le-Comtal, 24.
25. Poignard en silex, provenant de Cherier, 24.
- 26 et 27. — Hachettes en pierre polie, 24.
28. — Bracelets gaulois, en bronze, trouvés à Vinols, commune de Bard, 25.
- 29 et 30. — Faucilles, celt ou ciseau, trouvés à Ruffieu, commune de Moind, 25.
31. — Grande épingle en bronze, trouvée à Feurs, 26.
32. — Epingle en bronze, trouvée à Ruffieu, 26.
- 33 et 34. — Poignards en bronze trouvés aux environs de Grigny (Rhône), 26.
35. — Fibule en bronze, trouvée à Pilon, commune de Villeret, 26.
36. — Clef gallo-romaine en fer avec poignée en bronze, trouvée à Feurs, 26.
37. — Vase gallo-romain en bronze, découvert à Boisset-lès-Montrond, 27.

38. — Vase gallo-romain en bronze.
39. — Bague gallo-romaine, en or, avec entaille gravée, provenant de Moind. 27.
- 40, 41, 42, 43, 44. — Outils agricoles en fer de l'époque gallo-romaine, trouvés à Combe-Plainc, commune de Rive de Gier, 28.
45. — Vase antique, en terre noire, trouvée à Bourgée-Froide, commune de Cuzieu, 28.
46. — Vase funéraire peint, découvert dans la commune d'Allieu, 29.
47. — Coupe de la voie romaine de Feurs à Clermont, découverte sur la commune de Saint-Martin-la-Sauvété, 29.
48. — Borne milliaire de Solaise (Isère), 30.
49. — Plan de l'église romane de Chandieu, 32.
- 50, 51, 52. — Chapiteaux du XII^e siècle dans l'église du prieuré de Jourcey, 32.
53. — Chapiteaux du XII^e siècle de l'église de Pouilly-les-Nonnains, 33.
54. — Autel avec piscine dans l'église de Saint-Sulpice, 33.
55. — Bénitier en pierre du XV^e siècle, aux armes des Sacconay, à Saint-Symphorien-sur-Coise, 33.
56. — Fonts baptismaux dans l'église de Rochetaillée, 34.
57. — Blason, *parti de Chalmazel et de Lavieu*, sur un vitrail à Écotay-l'Olme, 34.
58. — Bénitier en pierre du XVI^e siècle à Saint-Didier-sur-Rochefort, 35.
59. — Calice du XVI^e siècle, trouvé à Montbrison, 35.
60. — Pyxide en cuivre émaillé du XIII^e siècle, 35.
61. — Pyxide en cuivre émaillé, dans l'église de Saint-Etienne-le-Molard, 36.
62. — Pyxide en argent de l'église de la Bénisson-Dieu, XVI^e siècle, 36.
63. — Bénitier portatif en bronze dans la chapelle de N.-D. de la Chira, à Saint-Marcel d'Urfé, 36.
64. — Croix de cimetière, à Saint-Didier-sur-Rochefort, 36.

65. — Croix de cimetière, provenant de Boën, aujourd'hui dans la commune de Saint-Thurin, 37.
66. — Cercueil en granit, XII^e siècle, trouvé à Saint-Romain-le-Puy.
67. — Croix en fer forgé à Saint-Marcel d'Urfé, 37.
68. — Croix de carrefour à Saint-Léger commune de Pouilly-les-Nonnains, 38.
69. — Puits Ferriol à la Valla, canton de Saint-Chamond, 39.
70. — Épitaphe à l'ancienne commanderie de Saint-Jean des Prés, à Montbrison, 40.
71. — Blason sur une croix en pierre, à Jourcey, 40.
72. — Blason de Guillaume d'Albon, abbé de Savigny, sur une angle de muraille du château de Sain-Bel (Rhône), 41.
73. — Blason de Pierre de la Bastie, à Chandieu, 42.
74. — Carreau en terre vernissée, XIV^e siècle, trouvé à Montbrison, 43.
- 75, 76. — Cheminée, à la commanderie de Saint-Jean des Prés, dont le manteau se composait de claveaux historiés en terre cuite, 43.
77. — Bague mérovingienne, trouvée à la Garde, commune de Boën, 44.
78. — Plaque de ceinturon, mérovingienne, en ivoire, trouvée à Moind, 44.
79. — Agrafe de ceinturon en bronze émaillé, trouvée à la Combe commune de Jeansagnère, 44.
80. — Série de mesures étalons du XVI^e siècle, en grès, conservée au Verdier, commune d'Écotay-l'Olme, 44.
81. — Landier en fonte de fer, de la fin du XV^e, provenant de la Bénisson-Dieu, 44.
82. — Pierrier conservé au château de Feugerolles, 45.
83. — Monnaie des archevêques de Lyon, trouvaille de Diminasse, commune de Chalmazel, 45.
84. — Sceau de Jean I, comte de Forez, appendu à la charte de franchise de Vollore, 47.
85. — Sceau de la cour de Forez appendu en un acte de 1324, archives du château de Feugerolles, 48.

86. — Sceau plaqué en cire aux armes des Clermont-Chaste, XVII^e siècle.
87. — *Signum* du notaire *Joannes de Platea*, 1324, 48.
88. — *Signum* du notaire *Benedictus Pelicii, alias Peleterii* 1401, 48.
- Les dessins qui précèdent sont de M. Henri Gonnard.*
- 89 et 90. — Sceau et contre-sceau de la cour de Forez, apposé à un acte de 1292, *dessin de M. Vincent Durand*, 118.
91. — Sceau de la cour de Forez apposé à un acte de 1521, *dessin de M. Vincent Durand*, 122.
92. — Saint-Rambert, porte du Préfangeat, plan à terre, 123.
93. — Saint-Rambert, porte du Préfangeat, plan de l'étage supérieur, 124.
94. — Saint-Rambert, porte du Préfangeat, vue extérieure, *dessin de C. Beauverie*, 125.
95. — Saint-Rambert, porte du Poyet, *dessin de C. Beauverie* 126.
96. Saint-Rambert, porte de Bourchorier, vue extérieure, *dessin de C. Beauverie*, 127.
97. — Saint-Rambert, porte de Bourchorier, vue intérieure, *dessin de C. Beauverie*, 128.
98. — Saint-Germain-Laval. — Église de la Madeleine, *dessin de C. Beauverie*, 325.
99. — Saint-Germain Laval. — Fenêtre en bois provenant d'une maison située à l'angle de la rue et de la place du Marché, *dessin de M. H. Gonnard, d'après une aquarelle de M. de Paskowicz*, 342.
100. — Grezolles. — Plan de la chapelle de Sainte-Barbe, *dessin de M. Vincent Durand*, 403.
101. — Grezolles. — Statue de Sainte-Barbe, dans la chapelle de ce nom, *dessin de C. Beauverie*, 406.
102. — Aix. — Palier supérieur de l'escalier, *dessin de C. Beauverie*. 429.
103. — Aix. — Embrasure peinte de la fenêtre d'une chambre. *dessin de C. Beauverie*. 433.
104. — Saint-Marcel d'Urfé, le château, *dessin de C. Beauverie*, 444.

105. — Saint-Marcel d'Urfé. — Chandelier d'argent dans la chapelle de N.-D. de la Chira, *dessin de C. Beauverie*, 460.
106. — Saint-Marcel d'Urfé. — Bénitier en bronze, dans la chapelle de N.-D. de la Chira, *dessin d'H. Gonnard*, 461

PLANCHES HORS TEXTE.

- I. — Sceau de la cour de Forez apposé à un acte de 1464, *phototypie*, 121.
II. — Saint-Rambert. — Porte du Préfangeat, vue intérieure, *phototypie*, 124.
III. — Cuillers en bronze du XV^e et du XVI^e siècle, *photogravure d'après un cliché de M. Noël Thiollier*, 136.
IV. — Le *Lugdunum sacro-prophanum*, du P. Bullioud. Manuscrit de la bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier. Copie annotée par l'auteur, 216.
V. — Le *Lugdunum sacro-prophanum*. Manuscrit de la bibliothèque de la ville de Lyon. Original de la main de l'auteur, 228.
VI. — Le *Lugdunum sacro-prophanum*. Manuscrit de la bibliothèque de la faculté de médecine de Montpellier. Original de la main de l'auteur, 229.
VII. — Portrait de Michel de Chaugy dans l'Adoration des Mages à la Pinacothèque de Munich, *phototypie*, 268.
VIII. — Portrait de Michel de Chaugy sur un des volets du triptyque d'Ambierle, *phototypie d'après un cliché de M. Joseph Déchelette*, 269.
IX. — Saint-Germain-Laval. — Maison en bois à l'angle de la rue et de la place du Marché, *phototypie*, 341.
X, XI. — Saint-Germain-Laval. — Cariatides en bois ayant orné une des fenêtres de la maison située à l'angle de la rue et de la place du Marché, *phototypies*, 342.
XII. — Saint-Germain-Laval. — Maison à l'angle de la rue de la République et de celle des Jardins, *phototypie*, 345.
XIII. — Notre-Dame de Laval. — Chevet de l'église, *phototypie*, 366.
XIV. — Notre-Dame de Laval. — Porte méridionale de l'église, *phototypie*, 367.

- XV. — Notre-Dame de Laval, en 1450, coupe en long, *restitution de M. Vincent Durand*, 369.
- XVI. — Notre-Dame de Laval, depuis la fin du XV^e siècle, coupe en long, *relevé de M. Vincent Durand*, 369.
- XVII. — Notre-Dame de Laval, plan, *relevé de M. Vincent Durand*, 369.
- XVIII. — Notre-Dame de Laval. — Ex-voto d'Antoine de Laval et de sa femme, *phototypie*, 376.
- XIX, XX. — Notre-Dame de Laval. — Statue en bois de la Sainte Vierge tenant l'Enfant Jésus, face et profil, *phototypies*, 378.
- XXI. — Eglise de Verrières, coupe en long, *relevé de M. Vincent Durand*, 385.
- XXII. — Eglise de Verrières, plan, *relevé de M. Vincent Durand*, 385.
- XXIII. — Grezolles. — Vitrail de la Sainte Vierge dans la chapelle Sainte-Barbe, *phototypie*, 404.
- XXIV. — Grezolles. — Vitrail de sainte Barbe dans la chapelle Sainte-Barbe, *phototypie*, 404.
- XXV. — Aix. — Cour du château, *phototypie*, 426.
- XXVI, XXVII, XXVIII. — Saint-Marcel d'Urfé. — Statue de Notre-Dame de la Chira, face et profils, *phototypies*, 458.

ERRATA ET ADDENDA

- Page 291, ligne 28 : *MM. le marquis d'Albon, E. Brassart* ; lisez *MM. le marquis d'Albon, M. de Boissieu, E. Brassart*.
- P. 297, l. 18, *Virath*, l. 30, *Virail* ; lisez *Virailh*.
- P. 363, l. 22, *apudi* ; lisez *apud*.
- P. 367, l. 11, *le paroi* ; lisez *la paroi*.
- P. 379, l. 12, *autres toutes* ; *trois* ; lisez *autres* ; *toutes trois*.
- P. 385, l. 17, *une tore* ; lisez *un tore*.
- P. 405, l. 19, *assujéti, lui-même* ; supprimez la virgule.
- P. 410, l. 18, *Massard* ; lisez *Moissard*.
- P. 436, l. 3, *Buflardan*, l. 14, *Bufardan* ; lisez *Buffardan*.
- P. 440, l. 14, *Papillon* ; lisez *Popillon*.
- P. 448, l. 14, *Papillon* ; lisez *Popillon*.
- P. 458, l. 31, *brode* ; lisez *borde*.
-

